Class 209Q Book F114
General Theological Seminary Library
Chelsea Square, New York
Beside the main topic, this book also treats of

Subject No.	*On page*	*Subject No.*	*On page*

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by
EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.
DEAN 1879-1902

LA PENSÉE CHRÉTIENNE

DES ÉVANGILES

A L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

La Pensée antique. *De Moïse à Marc-Aurèle.* Deuxième édition. 1 vol.

La Pensée chrétienne. *Des Evangiles à l'Imitation de Jésus-Christ.* 1 fort vol.

La Pensée moderne. *De Luther à Leibniz.* Sous presse (Félix Alcan)

Les Pères de la Révolution. *De Bayle à Condorcet.* Sous presse (Félix Alcan).

La Pensée nouvelle. *De Kant à Tolstoï.* En préparation (Félix Alcan).

L'Imitation de Jésus-Christ, *livre de la Consolation intérieure, enseignant la vie spirituelle.* Traduction nouvelle. Sous presse. (Félix Alcan).

La Chanson de Roland, traduite et rythmée conformément au texte roman, et **Récits Epiques,** composés d'après nos vieilles chansons de geste. Précédés d'une lettre de Gaston Paris à l'auteur. Deuxième édition. 1 vol de 664 pages (Belin frères).

Les Libérateurs. Troisième édition (Hachette et Cie).

Washington, libérateur de l'Amérique. Quatrième édition (Hachette et Cie).

Jeanne d'Arc, libératrice de la France. Sixième édit. (Hachette et Cie).

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, traduit du latin d'après les procès-verbaux officiels, *avec éclaircissements* et *fac-simile* de l'attestation d'authenticité du manuscrit appartenant à la bibliothèque de la Chambre des députés. Troisième édition (Hachette et Cie).

Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, raconté et traduit du latin d'après les procès-verbaux officiels, suivi de *Jeanne d'Arc et le peuple de France.* 2 vol. Deuxième édition (Hachette et Cie).

Jeanne d'Arc. Drame en trois parties et neuf tableaux, joué au Châtelet et repris à l'Odéon. Nouvelle édition (Hachette et Cie).

Les bourreaux de Jeanne d'Arc. *Notice sur les personnages du procès de condamnation,* suivie de *Documents sur la fête nationale de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme.*

La délivrance d'Orléans. Mystère en quatre actes et dix-sept tableaux, d'après le *Vieux Mystère du siège d'Orléans.*

Jésus. Mystère en cinq actes, avec prologue et épilogue (2e édition).

Le mois de Jeanne d'Arc, ou Ephémérides de Jeanne d'Arc en trente et un chapitres comportant une lecture pour chaque jour du mois de mai (Colin et Cie). Couronné par l'Académie française. Prix Guizot.

Les neuf ans d'un sénateur. Discours, silhouettes et lettres, avec introduction par Marius Constans. 2 vol. in-12 (Félix Alcan).

NOTA. — L'auteur donne à tous les éditeurs le droit de rééditer, sous un format quelconque, sans avoir aucune espèce de droits à acquitter, les deux ouvrages ci-dessus désignés, qui ne sauraient être trop répandus : Procès de condamnation de Jeanne d'Arc; Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, *à la seule condition que cette reproduction soit absolument* fidèle et intégrale.

JOSEPH FABRE

LA PENSÉE CHRÉTIENNE

DES ÉVANGILES

A L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Femme, le jour est proche où, par toute la terre,
Les vrais adorateurs n'adoreront le Père
Qu'en esprit et qu'en vérité.
C'est pour la soif d'un jour que cette eau désaltère ;
Moi je penche sur tous l'urne au flot salutaire
Abreuvant pour l'éternité.

JÉSUS A LA SAMARITAINE.

« Ce n'est pas en disant tout, qu'on se fait le « mieux entendre, mais en disant ce qui renferme « tout ».

LAMENNAIS.

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1905

Tous droits réservés

209Q
F114

40970

LA PENSÉE CHRÉTIENNE

DES ÉVANGILES

A L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

L'AVÈNEMENT DE LA PENSÉE CHRÉTIENNE

L'évolution de la pensée antique aboutit à une période de tâtonnements et de renouvellement où l'Égypte et la Judée, la Grèce et Rome, l'Orient et l'Occident mêlent leurs éléments et conspirent vers une unité commune.

Politiquement rapprochées et moralement désunies, les âmes travaillent à établir entre elles une espèce de communion spirituelle. Par cela même, les questions religieuses priment toutes les autres.

Les avocats du paganisme tâchent de rajeunir les vêtements vieillis de l'ancienne religion en les cousant à des lambeaux de philosophie.

Pendant que l'Asiatique Apollonius de Tyane se fait l'apôtre des doctrines mystiques de l'Orient, un Juif, Philon, essaie d'infuser dans les vieilles traditions du judaïsme les nouveautés des systèmes grecs ; et, à Alexandrie, la ville cosmopolite où se coudoient les deux mondes, une grande école entreprend la conciliation du génie oriental avec le génie hellénique, du monothéisme

avec le polythéisme, de l'enthousiasme avec la méthode, de la magie avec la science, de la religion avec la philosophie.

Vains efforts ! Le christianisme grandit, vivace et plein de sève, au milieu de la dissolution universelle, renverse tous les obstacles, pénètre les âmes et subjugue les intelligences.

L'esclave avait le sort de la bête de somme; les passions étaient déchaînées; chacun faisait de sa personne le centre de tout, et, s'il se rencontrait quelques sages, le plus souvent ils avaient encore plus d'orgueil que de vertu. Cependant le doux maître disait et ses disciples dirent après lui : « Aimez tout homme comme vous-mêmes. Dominez-vous. Sacrifiez-vous. Restez humbles. » Que disait à chacun le maître intérieur, la conscience ? « Par la dignité de l'âme, vous êtes tous frères. A cette dignité doit être asservie toute inclination. A cette dignité doit s'immoler tout égoïsme. Devant cette dignité toute hauteur doit s'abaisser. »

La raison, telle que l'avait façonnée le travail des siècles, se retrouvait et se reconnaissait dans l'enseignement et dans la vie de ce Juif, tout grâce, tout amour, qui allait faisant le bien, pardonnant le mal, et semant sa parole simple et forte sur la bonne terre, c'est-à-dire parmi les petits et les humbles. Par cela même, tous les pouvoirs, tous les intérêts, tous les vices se liguèrent contre la foi nouvelle : elle fut calomniée et persécutée; mais aussi, par cela même, il se fit en sa faveur une conspiration des plus secrètes puissances de l'âme, et lentement elle triomphait. Ce qu'ils savaient sans le savoir, Jésus l'avait rendu sensible aux hommes, et il avait montré au monde l'exemplaire vivant d'un idéal

qui était bien dans toutes les pensées, mais y était comme une belle statue enfouie et souillée.

On crut en tout celui qui avait rendu l'humanité à elle-même, et ce que la morale chrétienne avait d'éminemment naturel fit accepter ce qu'offrait de surnaturel le dogme chrétien.

Le christianisme a été le fruit mûr de la sagesse antique.

Ce livre, montrera la pensée chrétienne élaborée dans le monde juif mis en contact avec l'Orient et la Grèce ; élévée à sa forme la plus haute dans le monde gréco-romain ; aboutissant au dogmatisme catholique avec les pères de l'Église ; enfin alimentant et dominant toute la vitalité intellectuelle du moyen âge.

LIVRE PREMIER

L'ÉCLECTISME JUIF

LES PHARISIENS

La captivité de Babylone mit les Juifs en présence d'une civilisation étrangère et ouvrit à leur pensée de nouveaux horizons. Aussi, dès cette époque, de grandes dissidences de doctrines se produisirent parmi les adorateurs de Jéhovah. Trois sectes prirent le dessus : les pharisiens, les sadducéens, les esséniens.

L'immortalité de l'âme était affirmée par les pharisiens, dociles aux enseignements et aux exemples des mages. Ils y associaient, avec l'idée de la résurrection des corps, l'idée de châtiments et de récompenses futures.

En outre, de même que les Perses, ils distinguaient de bons et de mauvais anges et ils professaient plus ou moins implicitement la doctrine du Verbe, c'est-à-dire de la Sagesse coéternelle à Dieu. « Le Seigneur m'a engendré, dit la Sagesse, au commencement de ses voies, avant qu'il eût produit au jour ses ouvrages. Je suis ordonnée de toute éternité. Avant que la terre fût faite, j'existais. Les abîmes ne s'étaient pas creusés, et j'étais déjà conçue ; les sources des eaux n'avaient point encore jailli, les montagnes n'étaient point assises encore en

leur pesante masse; Dieu m'enfantait avant les collines, avant qu'il eût formé la terre, et les fleuves, et les pôles du monde. Quand il préparait les cieux, j'étais là. Quand il établissait le firmament, quand il renfermait la mer dans ses rivages et commandait aux flots de ne point franchir leurs limites, quand il posait les fondements de la terre, j'étais là, ordonnant tout avec lui, me jouant incessamment devant lui et dans le monde; mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Maintenant donc, mes bien-aimés, écoutez-moi : Heureux ceux qui gardent mes voies. Qui m'aura trouvée, trouvera la vie et puisera le salut dans le Seigneur. »

Parmi les docteurs pharisiens, il convient de signaler Jésus, fils de Sirach, et Hillel, dont les préceptes moraux nous font en quelque sorte entrevoir le christianisme avant le Christ. « Plus vous êtes grands, disait le fils de Sirach, plus vous devez vous humilier pour trouver grâce devant Dieu. Soyez miséricordieux envers l'orphelin comme si vous étiez son père et envers la veuve comme si vous étiez son mari. Ne repoussez pas la prière du malheureux et ne vous détournez pas de l'indigent. Prêtez au pauvre une oreille favorable, et acquittez-vous envers lui par l'aumône. Montrez-lui en même temps de la mansuétude, et faites-lui entendre des paroles de paix. Comme l'eau éteint le feu, la charité fait disparaître nos fautes. » Et Hillel : «Soyez miséricordieux, comme Dieu qui est tout miséricorde; recherchez la paix; aimez les hommes comme vos frères et ne faites jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait. La loi se résume dans l'obligation de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent. »

Malgré ces belles maximes, les pharisiens, forts de leur puissance et hostiles aux nouveautés, étaient devenus des sectaires intolérants, habiles à prêcher la charité mieux qu'à la pratiquer.

Lors de l'avènement du Christ, tous leurs instincts conservateurs se révoltèrent en présence de cet agitateur dont la parole hardie entreprenait de renouveler les âmes. Aussi est-ce contre eux que Jésus dut surtout diriger ses attaques. Il faut voir comme il oppose sa mission toute populaire à leurs prétentions aristocratiques.

Dans l'exagération de leur culte pour le savoir, les pharisiens n'admettaient pas que la piété pût être là où était l'ignorance. Jésus déclare qu'il est venu convaincre la science de vanité ; et, tendant les bras aux déshérités de ce monde, il s'écrie : « Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Ce ne sont point ceux qui sont en santé qui ont besoin du médecin, mais les malades. En vérité, je vous le dis, ô sages, les pécheurs et les courtisanes vous précéderont dans le royaume de Dieu. Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés de quelque peine, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger. O hommes, en vérité, je vous le dis, si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Les pharisiens, s'estimant seuls justes, mettaient leur confiance en eux-mêmes et méprisaient les autres. Là-dessus, Jésus disait : « Deux hommes montèrent au

temple pour prier; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas pareil aux autres hommes, qui sont ravisseurs, injustes, impudiques, ni tel qu'est ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je paie la dîme de tout ce que j'ai de bien. » Et le publicain, se tenant éloigné, n'osait pas seulement lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur! » Je vous le dis : celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison et non pas l'autre : car celui qui s'exalte sera humilié et celui qui s'humilie sera exalté. »

Enfin, les pharisiens affectaient un zèle dévot, qui chez beaucoup, était plus politique que religieux et sous lequel se cachait une hypocrisie profonde. Jésus jeta à ces louches tyrans du sanctuaire un immortel anathème : « Les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse. Observez tout ce qu'ils vous enseignent, mais ne faites pas selon leurs œuvres : car ils disent et ne font pas. Ils lient sur les épaules des hommes des fardeaux pesants que les hommes ne peuvent porter, et que, pour leur part, ils n'ont garde d'effleurer du bout du doigt. C'est pour être vus des autres qu'ils accomplissent toutes leurs actions. Ils aiment les premières places dans les festins et les premiers sièges dans les synagogues, et qu'on les salue dans les lieux publics, et que les hommes les appellent *maîtres*. Pour vous, ne veuillez point être appelés maîtres, car vous n'avez qu'un maître et vous êtes tous frères; ne donnez, non plus, le nom de père à personne sur la terre, car vous n'avez qu'un père, qui est dans les cieux. Malheur à vous, scribes et pharisiens

hypocrites, parce que, avec votre ostentation de longues prières, vous dévorez les maisons des veuves! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et après qu'il l'est devenu vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes exacts dans les plus petites pratiques du culte et vous avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi : la justice, la miséricorde et la foi! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez l'extérieur de la coupe et êtes pleins intérieurement de souillures et de rapines! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux, mais au dedans ne sont qu'ossements, infection et pourriture! Serpents, race de vipères, malheur à vous! »

LES SADDUCÉENS

Les Sadducéens étaient l'aristocratie d'Israël. A eux surtout l'or et les honneurs. Amollis par l'abondance et le pouvoir, ils ne furent jamais d'énergiques défenseurs de la nationalité juive. Tandis que les pharisiens se montraient farouches patriotes, eux s'accommodaient de la domination étrangère, du moment où il n'était pas touché aux privilèges de la caste sacerdotale.

De leurs rangs sortait régulièrement le grand sacrificateur qui était le plus haut dignitaire de la religion d'Israël et qui, comme président du sanhédrin, prononçait sans appel sur les causes civiles et religieuses déférées au tribunal suprême.

Les Sadducéens, strictement attachés à la lettre du Pen-

taleuque, fidèles au vieil esprit mosaïque, limitaient à la vie actuelle l'action de la justice divine et niaient toute vie à venir. Il suivait de là que le souverain Pontife d'Israël était habituellement un incrédule n'admettant point l'existence future et la résurrection des corps affirmées par les pharisiens.

Incapables de comprendre qu'on puisse vivre sans les nécessités physiques, les satisfactions sensuelles, les tracas et le va et vient de ce monde, tout imprégnés de matérialisme, convaincus que tout meurt avec le corps, les Sadducéens entreprirent d'embarrasser Jésus à propos d'une Israëlite qui avait appartenu successivement à sept maris sans avoir eu un seul enfant d'aucun d'eux. « Puisque vous croyez à une vie future, lui dirent-ils. duquel de ces sept maris cette Israëlite sera-t-elle la femme dans l'autre monde ? » Jésus leur répondit. « Dans ce siècle, les hommes prennent des femmes et les femmes prennent des hommes ; mais, *parmi ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de ressusciter des morts*, ni les hommes ne prendront des femmes ni les femmes ne prendront des maris ; et ils seront immortels, égaux aux anges du Dieu du ciel ». Paroles que saint Paul commentera en disant : « Le corps est maintenant conçu et semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruptibilité ; il est conçu dans la difformité, il ressuscitera dans la gloire : il est conçu dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force ; il est conçu pour une vie animale, il ressuscitera pour une vie spirituelle. Dieu sera tout en tous. La figure de ce monde est d'un jour. Considérons ce qu'on ne voit pas, et non pas ce qu'on voit, parce que ce qu'on voit passe, et ce qu'on ne voit pas est éternel ».

Les Sadducéens se piquaient d'être les zélateurs de la loi ; mais ils n'affichaient pas cette dévotion criarde et méticuleuse des pharisiens qui portaient avec ostentation de larges écriteaux où étaient inscrites des sentences du Pentateuque ; qui se jaunissaient le visage pour faire remarquer l'austérité de leurs jeûnes fréquents ; qui poussaient l'esprit de scrupule jusqu'à la minutie la plus puérile, multipliaient les cas de conscience et accréditaient la casuistique singulière du Talmud où sont posées des questions comme celle-ci : « Le jour du sabbat ne faut-il pas s'interdire de monter sur son âne pour le mener boire ? »

Divisés en tout le reste, les Sadducéens et les Pharisiens furent d'accord pour combattre le prophète de Nazareth. Eh quoi ! ce fils de charpentier se mêlait de révolutionner Israël ! Ce visionnaire parlait des félicités spirituelles du ciel, au lieu de promettre ces joies terrestres où le peuple se plaisait à concentrer ses espérances messianiques ! Cet impie proclamait son indifférence pour les cérémonies du culte ; condamnait le formalisme des rigides observateurs du sabbat ; répétait que Dieu demande l'amour et non les sacrifices ; chassait les marchands du temple ; invitait les croyants à se passer d'intermédiaires pour communier avec Dieu, et voyait une usurpation sur Dieu-même dans l'orgueil des interprètes de la loi qui prenaient le nom de maîtres ou de pères ! Sus à ce pernicieux agitateur !

La ligue de toutes les aristocraties existantes, prêtres, riches et docteurs, finit par arrêter la poussée de l'enthousiasme populaire et fit crier aux Juifs : « que Jésus soit crucifié ! », quand, la veille, ces mêmes Juifs, émer-

veillés de sa doctrine et de ses œuvres, criaient : « qu'il soit glorifié ! »

LES ESSÉNIENS

Les Esséniens, que nous connaissons par les témoignages de Philon, de Josèphe et de Pline, constituaient, à côté des pharisiens et des sadducéens, une espèce de secte socialiste fondée sur le sentiment de la fraternité.

Leur idéal était la parfaite communauté des biens, et chacun mettait tout son avoir à la disposition de tous.

Ni indigence, ni richesse parmi eux. Ils n'avaient, comme des frères, qu'un seul patrimoine, dont ils confiaient la gestion à quelques-uns de leurs coreligionnaires chargés de pourvoir aux besoins de la société. Ils ne vendaient rien ; ils n'achetaient rien ; mais ils se donnaient l'un à l'autre ce qui leur était nécessaire.

Quand un Essénien allait en voyage, il était reçu chez les Esséniens du dehors comme dans sa propre maison, et alors même qu'on ne s'était jamais vu, on vivait ensemble sur le pied de la plus intime amitié.

Cet esprit de mutuel dévouement était entretenu par l'esprit de renoncement.

Les Esséniens faisaient consister le fort de la vertu à ne pas se laisser vaincre par les passions et à éviter les pièges de la volupté. Ils se gardaient de toute délicatesse dans le vivre et dans le vêtement : abhorraient comme choses impures les parfums et les eaux de senteur ; se montraient modestes dans leurs regards, leurs gestes et leurs démarches ; s'interdisaient des plaisirs que d'autres trouvent légitimes ; enfin avaient le mariage en aversion et s'improvisaient une famille au moyen d'enfants qu'ils

adoptaient, les formant à vivre selon leur institution.

Le caractère propre des Esséniens n'était pas seulement ce sens profond de la fraternité humaine qui allait être l'apostolat chrétien. Ils se faisaient également remarquer par la hauteur de leurs idées religieuses qui aboutissaient à voir dans la moralité l'essentiel du culte.

Ce n'est pas qu'ils omissent d'observer le sabbat ; mais ils n'avaient garde de s'astreindre rigoureusement à toutes les cérémonies prescrites par le Pentateuque, et, au risque de scandaliser les esclaves de la lettre, ils n'admettaient pas que la piété pût être où manquait la bonne vie.

C'était là une excellente réaction contre le formalisme judaïque. Déjà, au temps des rois Achaz et Ezéchias, Michée s'écriait : « Qu'offrirai-je au Seigneur qui soit digne de lui ? Lui offrirai-je des holocaustes et le veau d'un an ? Le Seigneur sera-t-il donc apaisé par des milliers de béliers, par des milliers de boucs engraissés ? Donnerai-je mon premier-né pour l'expiation de mon crime, le fruit de mes entrailles pour le péché que j'ai commis ? O homme, je vais te dire ce qu'il y a à faire et ce que le Seigneur demande de toi : c'est de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher avec zèle dans la voie où est ton Dieu. »

Vers la même époque, la même inspiration dictait à l'incomparable prophète vénéré sous le nom d'Isaïe ces paroles qu'il prête à Jéhovah : « Qu'ai-je affaire de la multitude de vos victimes ? Tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point la graisse de vos béliers ni le sang de vos agneaux. Je hais vos solennités, et votre encens m'est un objet d'abomination. En vain étendrez-vous vos mains vers moi ; je détournerai les yeux parce que vos mains

sont pleines de sang. Purifiez-vous ; corrigez vos pensées ; renoncez au mal ; assistez l'opprimé ; faites justice à l'orphelin ; défendez la veuve. Et après cela venez, et plaidez votre cause ! »

LES DROITS DE L'INSPIRATION CHEZ LES JUIFS

Les Juifs étaient pénétrés de cette idée profonde que « l'esprit souffle où il veut. » De là vient que, toujours dans l'attente d'un écho d'en haut, leur instinct théocratique accordait une large part à l'inspiration personnelle.

Dans les synagogues le premier venu avait le droit de faire un commentaire sur les livres sacrés, et, par ce moyen, de mettre au jour sa pensée.

L'initiative étant ainsi encouragée, il pouvait s'élever de temps à autre de grandes voix dont les libres accents fortifiaient et renouvelaient la vitalité religieuse.

On se souvient de cet Elie qui, vivant dans la solitude du Carmel, parmi les rochers et les bêtes sauvages, apparaissait de loin en loin pour dénoncer aux rois les vengeances de Dieu. A son aspect tous demeuraient muets, et sa parole menaçante retentissait comme un tonnerre avant-coureur des grandes catastrophes.

Et plus tard, avant que Jésus commençât sa prédication, ne voyons-nous pas Jean-Baptiste prêchant au désert de Judée où il se rendit si populaire ? Amaigri par le jeûne, à moitié vêtu, il sortait tout à coup de sa solitude pour maudire les grands et les prêtres dont se glorifiait le pharisaïsme, et il annonçait que le royaume de Dieu était proche : « La cognée, s'écriait-il, est déjà à la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Et le peuple

lui demandant : « Que devons-nous faire ? » il répondait : « Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a du pain nourrisse qui en manque. »

Jean finit par se faire emprisonner. Mais voici qu'à son tour Jésus, qui s'est fait baptister par Jean, parcourt la Galilée ; va et vient, accompagné de ses disciples, et enseigne dans les synagogues.

Les pharisiens et les scribes lui reprochent de manger et de boire avec des publicains et des gens de mauvaise vie. Il leur répond : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecins. » Les pharisiens et les scribes reprochent à ses compagnons de ne pas sanctifier le sabbat, c'est-à-dire le jour consacré à Dieu. Il leur répond : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. » On le critique mais on le laisse libre, et il peut publier sa doctrine dans le temple même, à Jérusalem.

Il est vrai que le moment viendra où vis-à-vis de Jésus, comme vis-à-vis de Jean-Baptiste, la tolérance fera place à la persécution, et alors la grande victime périra sur la croix. Mais du moins Jean-Baptiste et Jésus ont pu rassembler les foules autour d'eux et apprendre ouvertement au peuple la *bonne nouvelle*. Supposez un milieu différent, et leurs prédications n'auraient jamais pu se produire.

LES DOCTEURS DE LA LOI

Cependant le formalisme conservait toujours une grande force. A la suite de la captivité de Babylone, Esdras et Néhémias avaient mis au service d'une restauration mosaïque cette recrudescence du sentiment reli-

gieux que provoquent toujours les malheurs publics. Grâce à eux, religion et législation furent identifiées, et il n'y eut guère d'autre droit civil que le droit théologique.

Les mille prescriptions de celui-ci, devenues l'âme de la vie sociale, devinrent par là même le plus important objet de l'éducation, et le règne des docteurs de la loi s'établit.

On a souvent critiqué les subtilités et les minuties de ces maîtres d'Israël. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué ce qu'ils y ont mêlé de fine sagesse et de haute moralité. Voici un aperçu de leurs enseignements les plus dignes de remarque.

La Loi révélée par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï a été transmise par Moïse à Josué, par Josué aux anciens, par les anciens aux prophètes et par les prophètes aux rabbins.

La Loi nous apprend la modestie, la pureté, la sérénité, le courage, la persévérance, la patience, le mépris des honneurs, l'affabilité, l'oubli de nous-mêmes, l'amour du prochain, la droiture, l'équité, l'indulgence, le pardon des offenses, la bonté. Elle nous prescrit la modération dans le lucre, dans le manger et le boire, dans les plaisirs, dans le sommeil, dans les entretiens. Elle nous enseigne à nous éloigner surtout des mauvais cœurs; car ce mauvais cœur procèdent tous les défauts.

L'étude de la Loi confère à l'homme une sagesse qui prime tous les empires des rois; elle est pour lui une source de savoir, de vertu et de bien-être qui va toujours se grossissant.

Qui possède la Loi saura se nourrir de pain et de sel

et coucher sur la dure, trouvant le bonheur dans une vie de misère. A qui lui offrira des millions de deniers d'or, des perles et des pierres précieuses pour déserter l'étude de la Loi, il répondra qu'au moment où l'homme quitte sa dépouille mortelle, ses richesses ne l'accompagnent pas; seules ses bonnes actions lui font cortège : ce sont elles qui plaideront pour lui quand, réveillé du sommeil de la mort, il entrera dans le grand jour de la vie future.

Le bon rabbin évite la familiarité des puissants, et il vit du travail de ses mains.

A cinq ans on doit commencer l'étude de la Loi; à dix ans s'initier aux traditions d'Israël; à treize ans connaître et accomplir les commandements de l'Éternel; à quinze ans atteindre à la maturité de ses études; à dix-huit ans se marier; à vingt ans se livrer à une industrie fructueuse.

Trente ans est l'âge de la plénitude pour la force; quarante ans est l'âge de la plénitude pour l'intelligence. A cinquante ans on devient plus apte à conseiller qu'à agir; à soixante ans la vieillesse commence; à soixante-dix ans on est vieux; à quatre-vingt ans on touche au terme de la vitalité physique et intellectuelle; à quatre-vingt-dix ans on est courbé par la caducité; à cent ans on n'est plus qu'un mort parmi les vivants.

Tels apprennent facilement, mais oublient facilement; et ceci gâte cela. Tels apprennent difficilement, mais oublient facilement; et ceci dédommage de cela. Les mieux partagés apprennent facilement et oublient difficilement. Les moins bien partagés apprennent difficilement et oublient facilement.

Les sages ont quatre sortes de disciples : les uns ressem-

blent à l'éponge qui boit tout, le bon et le mauvais : d'autres ressemblent à l'entonnoir qui reçoit tout et ne conserve rien ; les pires ressemblent au pressoir qui fait sortir le vin et retient la lie ; les meilleurs ressemblent à l'étamine qui laisse passer la poussière et recueille la fine fleur.

Une discussion aboutit quand, des deux parts, les vues sont pures et visent la vérité. Elle est stérile quand, de part où d'autre, l'intérêt est en jeu.

Ce qui a été dit de la beauté d'une femme sans pudeur peut être dit de la science d'un homme sans religion : c'est un diamant sur le grouin d'un porc.

Notre science se perd, si nous ne travaillons sans cesse à l'accroître. Mais n'oublions pas que bien faire importe encore plus que beaucoup savoir. Sauver mon âme est la grande affaire. Qui s'en occupera, si je ne m'en occupe? Et si je ne m'y applique dès à présent, comment m'y appliquerai-je davantage demain?

Celui-là profite beaucoup qui étudie pour enseigner ; mais celui-là profite le plus qui étudie pour pratiquer.

Les privations volontaires et les bonnes œuvres sont des boucliers contre l'adversité.

La sensualité, l'envie, les passions et l'inhumanité abrègent la vie.

La chair engendre les vers ; la fortune les soucis ; l'esclavage la dépravation ; la femme la frivolité ; la réflexion la sagesse ; la droiture la paix.

Toute affection qui tient à une cause physique disparaît quand disparaît sa cause ; mais celle qui ne tient à rien de sensuel ne s'altère jamais. L'amitié de David et de Jonathas fut immuable parce que c'était l'âme de l'un qui avait attaché l'âme de l'autre.

L'homme prompt à s'irriter et prompt à s'apaiser est un homme vulgaire qui compense son défaut par sa qualité. L'homme lent à s'irriter et lent à s'apaiser est encore un homme vulgaire qui ternit sa qualité par son défaut. L'homme lent à s'irriter et prompt à s'apaiser est le bon. L'homme prompt à s'irriter et lent à s'apaiser est le méchant.

Les bonnes actions mènent aux bonnes actions ; et les péchés aux péchés.

Qui est le sage ? Celui qui profite des leçons de tous. Qui est le fort ? Celui qui dompte ses passions. Qui est le riche ? Celui qui est content de son sort. Qui est l'homme d'honneur ? Celui qui se respecte et respecte ses semblables.

Que la vérité soit la nourriture de vos intelligences ! Que la justice soit la règle de vos actes ! Qu'en chacun de vous et entre vous règne la paix !

Le bon juif est hardi comme le léopard, agile comme le cerf, impétueux comme l'aigle, fort comme le lion, pour faire la volonté de notre Père qui est au ciel.

Ceux-ci font l'aumône et sont fâchés que d'autres la fassent ; ce sont des envieux. Ceux-là veulent que d'autres la fassent et ne la font pas ; ce sont des avares. Le méchant ne fait pas l'aumône et veut que personne ne la fasse. Le bon fait l'aumône et souhaite que tous la fassent.

Homme, aime la concorde, et sois un frère pour tous les hommes. Qui dit : « A toi le tien ; à moi le mien ! » est un homme bas. Qui dit : « A moi le tien ; à toi le mien ! » est un homme ordinaire. Le méchant dit : « A moi le mien et le tien ! » Le bon dit : « A toi le tien et le mien ! »

Ne vous portez jamais garant de votre vertu. Qui sait ce que vous ferez d'ici à l'heure de votre mort? Ne condamnez pas votre prochain. Qui sait ce que vous feriez si vous étiez à sa place?

L'homme incapable d'envie et d'injustice, étranger à l'orgueil et à la sensualité, ouvert à la pitié et à la bonté, celui-là jouit vraiment de la vie présente et hérite de la vie future.

Malheur à l'homme qui perd toute honte! Du moment où rien ne le retient, il est aujourd'hui la proie du vice et demain il sera la proie de l'abîme de la destruction.

Travaillez chaque jour à votre amendement; car qui sait si demain ne sera pas le jour de votre mort?

Deux choses inconcevables : la paix du méchant et la souffrance du juste. Heureusement ce monde n'est que le vestibule de l'autre monde.

Le regard de Dieu plane sur tout: mais la volonté reste libre. Chacun est jugé avec mansuétude et traité selon son mérite.

D'où vient ton corps? De vils atomes. Où va-t-il? Aux vers. Devant qui dois-tu rendre compte de tes actes? Devant le Tout-Puissant. Aie toujours ces trois choses sous les yeux, et tu ne tomberas pas dans le péché. Ne ressemble pas toutefois aux serviteurs qui travaillent pour leur maître à cause du salaire qu'il en reçoivent. C'est à titre gratuit, et pour le bien même, que tu dois faire le bien.

Telle est, débroussaillée et en sa fleur, la sagesse rabbinique dont le développement graduel date du temps d'Esdras, sorte de second Moïse.

Il y a une unité foncière des consciences parmi la

diversité des cultes. N'est-elle pas vraiment chrétienne cette prière juive, que récitent chaque soir maints enfants d'Israël : « Roi de l'univers, qui fermes mes paupières, fais qu'elles se rouvrent et que je ne m'endorme pas du sommeil de la mort ! Purifie mon sommeil de tous rêves sinistres et de toutes visions impures. Je pardonne à tous ceux qui, soit involontairement, soit volontairement, m'ont lésé dans ma personne, dans mon avoir ou dans mon honneur. Qu'ils n'aient point à souffrir à cause de moi ! Fais que je ne commette plus de péchés ; et ceux que j'ai commis jusqu'à cette heure veuille les effacer par ta miséricorde, au lieu de me les faire expier par de dures épreuves ou de cruelles maladies. Loué sois-tu, Éternel, Dieu de nos pères, ma gloire et mon soutien ! »

LE TALMUD

Le produit capital de cette espèce de scolastique qui se constitua chez les juifs au lendemain de la captivité, a été le Talmud, recueil de récits et de commentaires relatifs à la Bible, rédigé par différents rabbins du IIe au VIe siècle de l'ère chrétienne. Dans cette encyclopédie religieuse, à côté de légendes édifiantes et de sages préceptes, abondent les détails minutieux, les réglementations compliquées, les définitions alambiquées, les distinctions raffinées, enfin les mille vétilles d'une casuistique sotte ; mais on y reconnaît l'œuvre collective d'une forte race qui de sa religion s'est fait une patrie.

C'est là qu'est racontée la mort du docteur Akiba, exécuté sous l'empereur Adrien. Le généreux martyr, entendant sonner l'heure de la prière au moment où on

lui faisait subir les dernières tortures, se prit à sourire, et, interpellé par ses bourreaux, il leur répondit : « Je ne songe pas à vous braver ; mais, toute ma vie, quand je récitais ces paroles : « tu aimeras Jéhovah, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » je me suis demandé avec tristesse si je pourrais jamais manifester à Dieu cet amour que nous prescrit notre loi en lui faisant le sacrifice de mon être. Or voici qu'aujourd'hui je lui rends ce témoignage à l'instant même où c'est l'usage de redire le précepte qui en fait un devoir. Voilà la cause de ma joie. » Ce disant, il expira.

Outre de belles actions, le Talmud rappelle de belles leçons morales. Ainsi un rabbin disait : « Il suffit que quelqu'un se soit montré plus sévère que moi pour que je m'interdise à moi-même ce que je permets aux autres. »

Quelques-uns enseignaient que la meilleure manière d'adorer Dieu consiste à bien faire et à se taire dans la contemplation de sa majesté.

Mais cela n'empêchait pas le commun des rabbins d'être intarissables sur les scrupules de conscience et sur les pratiques dévotes. Piété, mais piété mal entendue que celle qui aboutit à des prescriptions de ce genre : « Eût-on un serpent enroulé autour du talon, on ne doit pas interrompre sa prière. »

Voilà, au surplus, un héroïsme dont peu de pharisiens étaient capables. Les docteurs du Talmud le savaient bien. Ils distinguaient ingénieusement parmi les pharisiens différentes catégories : ici, le pharisien contraint, acceptant la loi comme un fardeau et tout semblable à un homme qui charge les commandements de Dieu sur ses épaules pour les déposer au bout de deux pas ; là, le pharisien intéressé qui a l'air de dire : prêtez-moi de l'argent

si vous voulez que j'accomplisse le précepte ; plus loin, le pharisien plein d'ostentation, qui se frappe la tête contre les murailles pour éviter la vue d'une femme. A ces dévots dont la crainte est le mobile plus ou moins avoué, le Talmud oppose ceux qu'inspire l'amour, et il ajoute : Ceux-là sont les bons.

LA KABBALE

Un certain nombre de Juifs rejetèrent le Talmud et s'en tinrent à la Bible : d'où leur nom de Caraïtes, partisans du texte.

Mais, comme pour témoigner que la pensée ne saurait abdiquer ses droits, ces adversaires de l'interprétation classique du texte mosaïque comptent parmi les adeptes les plus fervents de cet ensemble de traditions connu sous le nom de Kabbale, qui a été la quintessence philosophique de la théologie et de la cosmogonie juive.

Le Talmud se rapporte surtout à la pratique, la Kabbale s'attache à la spéculation ; le Talmud vise le matériel de la loi, la Kabbale en dégage l'esprit.

A vrai dire, dans la Kabbale, l'indépendance de la raison s'abrite sous la protection des doctrines du passé. Dès un temps reculé les Juifs non orthodoxes se préoccupaient de trouver leurs idées les plus exotiques au fond des vieux textes, et réussissaient à les y trouver en les y mettant sous le couvert du mystère ou avec l'aide des symboles. Ainsi la nouveauté se déguisait en tradition, la philosophie en religion, pour s'assurer sécurité et succès.

D'abord clair-semés, les Kabbalistes commencent à faire quelque figure au premier siècle de l'ère chrétienne, et

ils entourent leurs doctrines mystiques d'un profond secret qui ne les rend que plus vénérables. Ces doctrines se perpétueront durant le moyen âge, toujours enveloppées d'ombre et de silence, dépôt privilégié aux mains de quelques hommes qui ne les communiquent que de loin en loin, avec les plus grandes précautions, à un très petit nombre de personnes dont la prudence, l'âge et le mérite semblent autoriser cette rare faveur.

Les deux grands monuments de la Kabbale sont le *Livre de la création*, et surtout le *Livre de la lumière*. On n'est pas bien sûr de l'époque où ces deux œuvres ont été rédigées. Mais la plupart des enseignements qu'elles contiennent remontent au moins à Siméon Ben Jochaï, disciple d'Akiba, qui vivait au commencement du IIe siècle, et qui, lui-même, ne faisait que transmettre les secrets de l'antique sagesse juive, ou plutôt de l'antique sagesse persane transplantée chez les Juifs.

USAGE ET ABUS DES SYMBOLES

Tout d'abord les Kabbalistes, voulant s'appuyer sur les livres sacrés du judaïsme pour enseigner ce que ces livres n'enseignent pas, allèguent la nécessité de les considérer comme une suite de symboles. « Malheur à l'homme, disent-ils, qui ne voit dans la loi que de simples récits et des paroles ordinaires ! A ce compte nous pourrions aujourd'hui même composer une loi bien autrement admirable. Mais il n'en est pas ainsi. Chaque mot de la loi renferme un sens élevé et un mystère sublime. N'imitons pas ces insensés qui prennent le vêtement pour le corps et ne songent pas même à l'âme. Il y a d'abord l'âme de la loi ; puis, il y a des commandements qu'on pour-

rait appeler le corps de la loi ; enfin, il y a des récits qui sont comme le vêtement dont ce corps est recouvert. Les simples ne prennent garde qu'au vêtement ; les hommes plus éclairés ne font pas attention au vêtement mais au corps qu'il enveloppe ; les sages, les serviteurs du Roi suprême, ne sont occupés que de l'âme qui est la loi elle-même ; et dans les temps futurs ils seront préparés à contempler l'âme de cette âme qui respire dans la loi. » Ainsi, ni le fait historique, ni le précepte légal ne doivent être pris au pied de la lettre, et, au nom même de la piété, la libre interprétation peut s'étendre à tout.

Une fois pénétrés de cette pensée qu'il y a un mystère à démêler au fond de chaque phrase, de chaque mot, de chaque syllabe du livre de la loi, on se trouva engagé sur une voie où certainement toute vérité pouvait avoir accès mais qui menait aussi à toutes les extravagances. On ne s'en fit pas faute. Les plus folles imaginations, les plus chimériques subtilités eurent cours parmi les initiés de la Kabbale.

A la façon des Persans leurs maîtres, ils se perdirent en rêveries sur les démons, ministres du mal auxquels préside l'ange de la mort, et sur les esprits saints, ministres du bien dont Dieu fait ses messagers : d'où les pratiques de la magie.

Ils imaginèrent aussi que les constellations sont comme des lettres gravées dans le ciel sur lesquelles on peut lire l'avenir : d'où les pratiques de l'astrologie.

Enfin, ils firent consister le meilleur de la connaissance dans un entier ravissement de l'âme : d'où l'apologie de l'extase.

Bien plus : il considérèrent comme des révélations sacrées de puériles combinaisons de mots, et poussèrent

aux derniers excès l'idolâtrie des formules *cabalistiques*.

C'est ainsi qu'on s'abêtit à force de vouloir s'exalter par-dessus l'humaine sagesse.

Cela n'empêchera pas que, dans le moyen âge, les kabbalistes ne rendent de grands services à la philosophie et à la science. Aux ferrailleurs empêtrés dans le syllogisme, ils opposeront l'esprit d'intuition qui, à son plus haut degré, fait le génie; aux docteurs ennemis de toute invention ils opposeront les recherches de l'alchimie qui prépare la chimie, les essais de l'empirisme qui prépare la médecine moderne, enfin l'esquisse d'un art de connaître d'après nos traits extérieurs les traits de nos âmes qui deviendra la physiognomonie.

LA THÉOLOGIE KABBALISTE

Dans la doctrine des Kabbalistes, Moïse transfiguré parle comme Zoroastre ou Platon. Ainsi la création devient une série d'émanations successives ; à l'opposition de Dieu et de la nature est substituée l'idée d'une substance unique qui produit tout en se développant elle-même; au monde visible est opposé le monde invisible; à côté de l'homme, milieu entre Dieu et le monde, sont conçues différentes hiérarchies de bons et de mauvais anges donnant lieu à une mythologie céleste et à une mythologie infernale ; la science est représentée comme une véritable réminiscence ; la préexistence des âmes et la nécessité de transmigrations rédemptrices et purificatrices est affirmée ; enfin est proclamée la sanctification finale de tous les êtres définitivement réunis dans l'unité d'où ils sont sortis.

Dès l'origine. Dieu, la Lumière primitive, remplissait tout de son immensité. Il s'est spontanément amoindri pour tirer tous les êtres d'un résidu de son être propre.

Au fond, rien ne vient de rien, rien ne va à rien. Ni création, ni annihilation absolue. Lorsqu'on affirme que les choses ont été tirées du néant, on ne veut pas parler du néant proprement dit; car jamais un être ne peut venir du non-être. Le néant, c'est le possible antérieur à l'univers. L'univers est une bénédiction de Dieu.

De même que rien ne se crée, rien ne se perd, pas même la vapeur qui sort de notre bouche; rien ne tombe dans le vide, pas même les paroles de l'homme : chaque chose a sa place et sa destination.

Tout ce qui se manifeste à nos sens ayant préexisté dans l'entendement divin, il s'ensuit qu'il faut distinguer deux mondes, le monde sensible et le monde intelligible, l'un inférieur, l'autre supérieur. Le monde inférieur a été fait à la ressemblance du monde supérieur dont les formes ont ici-bas leur image, et au fond les deux mondes ne sont qu'une seule chose. Entre le ciel et la terre il y a un commerce continuel; la vie est puisée en même temps d'en haut et d'en bas; la source universelle se renouvelle sans cesse; c'est une mer toujours remplie qui distribue ses eaux en tout lieu.

La même unité qui relie le monde inférieur et le monde supérieur relie ces deux mondes et Dieu. Dieu, l'intelligence de Dieu et les objets auxquels l'intelligence de Dieu s'applique, sont une seule et même chose. Le créateur est tout à la fois la connaissance, ce qui connaît et ce qui est connu. En effet, sa manière de connaître ne consiste pas à appliquer sa pensée à des choses qui sont hors de lui; c'est en se connaissant lui-

même qu'il connaît tout ce qui est. Rien n'existe qui ne soit uni à lui et qu'il ne trouve dans sa propre substance. Il est le type de tout être, et toutes choses existent en lui sous leur forme la plus pure et la plus accomplie. La perfection des créatures tient précisément à l'intimité de leur union avec la source de leur être. Elles déclinent à mesure qu'elles s'en éloignent.

Mais, aussi déchue qu'elle soit, aucune créature ne perd son caractère divin. Tout ce qui existe est de nature spirituelle. Les manifestations de Dieu peuvent être représentées par des cercles concentriques dans lesquels la lumière divine, qui est le point central, rayonne et se circonscrit graduellement avec une clarté plus ou moins intense. Là où l'ombre commence, commence la matière. En elle l'esprit s'obscurcit ; il ne s'évanouit pas. Il est partout et en tout.

La Pensée est d'abord ignorée et renfermée en elle-même. Quand la Pensée commence à se répandre, elle arrive d'abord à ce degré où, n'étant plus renfermée en elle-même, elle prend le nom d'Intelligence. L'Intelligence à son tour se développe, et il en sort une Voix qui réunit en elle tous les chœurs célestes. En réfléchissant à tous ces degrés, on voit que la Pensée, l'Intelligence, la Parole sont une seule chose, et que la Pensée est le principe de tout ce qui est.

De même qu'avant la création toutes les choses de ce monde étaient présentes à la pensée divine sous les formes qui leur sont propres, ainsi toutes les âmes humaines, avant de venir sur la terre, existaient devant Dieu sous la forme qu'elles ont conservée ici-bas, et tout ce qu'elles apprennent sur la terre elles le savaient avant d'y arriver.

LA MORALE KABBALISTE

Il y a encore plus de hauteur dans la morale des Kabbalistes que dans leur théologie.

D'après eux, le prototype de tous les hommes est l'*Homme céleste*, forme absolue de la nature humaine, pure manifestation de la nature divine.

L'homme est le terme le plus élevé de la création. Dans son être double se réfléchissent le monde et Dieu, dont il est comme le trait d'union. Tout se résume en lui et il réunit toutes les formes. Aveugles ceux qui imaginent que l'homme est seulement de la chair, une peau, des os et des veines. Ce qui fait l'homme, c'est son âme. Le reste n'est qu'un voile dont chacun se dépouille quand il s'en va.

Toutes les âmes sont appelées à retourner à Dieu; mais il faut qu'auparavant elles aient élevé les puissances qui sont en elles à toute la perfection qu'elles comportent. Dieu leur en ménage les moyens en leur faisant subir des transmigrations successives où, au milieu d'épreuves et sous des formes variées, elles peuvent, en s'améliorant, reconquérir leur vraie patrie. — Triste nécessité, direz-vous. Ne vaudrait-il pas mieux ôter de prime abord le mauvais désir ? — Mais cela ne se peut sans ôter aussi le bon désir, et alors, comme il n'y aurait plus de culpabilité, il n'y aurait plus de mérite. — Soit ! Ne vaudrait-il pas mieux, n'existât-il plus de récompenses ni de châtiments, que l'homme fût incapable de pécher et de faire mal ? — Non; tout est bien. C'est à cause de l'homme qu'a été faite la loi. Or la loi est le vêtement de la divinité. Sans la loi, elle eût été comme un

pauvre qui n'a pas de quoi se couvrir. Donc, quelles que soient ses conséquences, voyons dans la liberté humaine le complément nécessaire de la perfection divine.

Dès l'origine, l'Eternel, regardant les âmes une à une, discerne celles qui devront suivre les tristes sentiers de ce monde. Quand son temps est venu, chacune de ces âmes est appelée devant l'Eternel qui lui dit : « Va dans cette partie de la terre animer tel ou tel corps. » L'âme répond : « O maître de l'univers, je me trouve heureuse dans le monde où je suis, et je désire ne pas le quitter pour un autre où je serais asservie et exposée à toutes les souillures. » Alors le Saint, lui dit : « Du jour où tu as été créée, tu as été destinée à aller dans le monde où je t'envoie. » Voyant qu'il faut obéir, l'âme prend avec douleur le chemin de la terre et descend au milieu de nous, en même disposition que le banni qui va au lieu de son exil.

Cela étant, quelle n'est pas constamment notre erreur? Pour nous, le jour du départ de l'âme d'un juste est un jour de pleurs; ce devrait être un jour de fête. « Représentez-vous un roi à qui il vient de naître un fils et qui l'envoie à la campagne pour y être nourri et élevé jusqu'à ce qu'il ait grandi et soit préparé à bien tenir son rang dans le palais de son père. Quand on annonce à ce roi que l'éducation de son fils est tout à fait terminée, que fait-il dans son amour pour lui ? Il l'envoie chercher, et, pour célébrer son retour, il se réjouit avec lui. Et cependant, les habitants de la campagne ont coutume de pleurer quand le fils du roi se sépare d'eux. Mais s'il y a là un homme clairvoyant, il leur dit : « Pourquoi pleurez-vous ? N'est-ce pas le fils du roi ?

N'est-il pas convenable qu'il vous quitte pour aller demeurer dans le palais de son père ? » En vérité, si tous les justes pouvaient savoir ces choses, ils accueilleraient avec joie le jour où ils doivent quitter ce monde. »

Puisque sanctifier notre vie est l'unique moyen d'arriver à cette perfection qui est notre vocation commune et notre commun besoin, il faut commencer par éclairer sa conscience et puis suivre en tout les lois qu'elle prescrit.

Savoir ne suffit pas si, dans la pratique, on n'est attentif et habile à utiliser ce qu'on sait. Figurez-vous un homme demeurant seul dans les montagnes et ne connaissant pas les usages de la ville. Il ensemence du blé et ne se nourrit que de blé à l'état naturel. Un jour cet homme se rend à la ville. On lui présente du pain de bonne qualité, et il demande : A quoi sert ceci ? On lui répond : C'est du pain pour manger. Il le prend et en goûte avec plaisir. Puis, il demande : Avec quoi donc est-ce fait ? On lui répond que c'est avec du blé. Quelque temps après, on lui offre des gâteaux pétris dans l'huile. Il en goûte ; puis il demande : Et ceci, de quoi est-ce fait ? On lui répond : Avec du blé. Enfin, on met devant lui de la pâtisserie royale pétrie avec de l'huile et du miel. Il adresse encore la même question et il reçoit la même réponse. Alors, il dit : Moi, je suis le maître de toutes ces choses et je les goûte à leur racine, puisque je me nourris du blé dont elles sont faites. Et voilà que, dans cette pensée, il reste étranger aux délices qu'on tire de ce blé qu'il possède, et ces délices sont perdues pour lui. De même, celui qui s'arrête aux principes géné-

raux de la science ignore toutes les perfections et toutes les joies qu'une pratique avisée peut tirer de ces principes.

Ce n'est pas seulement la science qu'il faut employer à nous acheminer vers le bien, nous devons aussi y employer le plus grand acte de notre existence terrestre, le mariage, qui tend à doubler nos forces en confondant deux êtres dans une même vie. De fait, avant de venir dans ce monde, chaque âme se compose d'un homme et d'une femme réunis en un seul être. En descendant sur la terre ces deux moitiés se séparent et vont animer des corps différents. « Quand le temps du mariage est arrivé, le Saint, béni soit-il, qui connaît toutes les âmes et tous les esprits, les unit comme auparavant, et alors ils forment comme auparavant un seul corps et une seule âme. »

Cette fusion de deux personnes en une seule est pour l'une et pour l'autre un merveilleux apprentissage d'amour et de bonté. Or, si l'intelligence prime la force, le cœur prime l'intelligence, et au-dessus de tout est la bonté, brillant reflet de l'équilibre des puissances de l'âme, suprême effet du progrès personnel.

C'est la bonté qui est le principal ressort de notre ascension vers Dieu. Le fond de la bonté est l'amour.

De même que la réflexion précède l'intuition, la crainte précède l'amour. L'amour est plus élevé que la crainte; mais c'est par la crainte qu'on est conduit à l'amour.

Dans l'amour est le mystère de l'unité. C'est lui qui attire les uns vers les autres les degrés supérieurs et les degrés inférieurs de l'être; c'est lui qui élève tout ce qui est jusqu'à ce degré suprême où il est nécessaire que tout soit finalement uni.

Qui dira les mystères de l'amour ? La mort est un baiser de Dieu qui unit l'âme avec la substance dont elle tire son origine. Toutes les âmes bien-aimées du roi céleste habitent avec lui ; elles se complètent les unes par les autres, et dans le Saint des saints tout se confond en une seule pensée qui remplit l'univers. Là on ne peut plus distinguer la créature du Créateur. Même vouloir les anime, et ce que l'un commande l'autre l'exécute.

Par une suprême consommation de l'amour, toutes les choses dont ce monde est composé, corps et esprits, rentreront dans le principe d'où elles sont sorties et qui est proprement l'Être unique, malgré les formes innombrables dont il est revêtu.

Quel que soit le faible irrémédiable de toute philosophie portée ou forcée à se réduire au rôle d'interprète d'un texte, on entrevoit la profondeur de ce panthéisme mystique qui, né du contact de la civilisation persane et d'un instinct de libre recherche, se développa chez les Juifs à l'ombre même du sanctuaire.

L'influence des inspirations de la Kabbale est manifeste dans le développement de l'idée chrétienne, non moins que dans les systèmes de beaucoup de philosophes, et particulièrement dans deux grands systèmes, celui de Spinosa et celui de Leibniz.

PHILON, LE PÈRE DES PÈRES DE L'ÉGLISE

Cet usage continuel de l'allégorie, qui est le propre des Kabbalistes, caractérise également les doctrines de l'école juive d'Alexandrie.

Il y avait à Alexandrie beaucoup de Juifs, par cela même qu'il s'y faisait un grand commerce et qu'ils étaient avant tout gens de négoce. Vivant au milieu des Grecs, ils désapprirent peu à peu le langage de leur patrie. Ils demeuraient pourtant attachés à la religion des ancêtres. Il fallut donc traduire en grec les livres de la Loi. La traduction qui fut faite, connue sous le nom de version des Septante, imprégna de platonisme le texte mosaïque, et eut surtout cela de particulier que, comme le *Livre de la Sagesse*, elle plaçait entre Dieu et le monde une puissance médiatrice qui est la Parole divine, le Verbe divin, le *Logos* dans le langage de Platon.

Les commentaires qui furent faits sur cette traduction tendirent naturellement de plus en plus à mettre d'accord la théologie juive, à laquelle on voulait demeurer fidèle, avec cette philosophie grecque dont l'atmosphère d'Alexandrie était pleine. Bientôt, pour concilier les influences reçues et les traditions consacrées, on imagina que Platon avait emprunté ses idées à Moïse. C'était un moyen ingénieux de s'autoriser à enrichir de plus en plus Moïse des idées de Platon. On ne s'en fit pas faute. Divers Juifs alexandrins, tels qu'Aristobule, trouvèrent dans le Pentateuque tout ce qu'ils voulurent. Pour cela, ils usaient et abusaient du symbole. Ainsi, tandis qu'à Jérusalem la lettre tuait l'esprit, à Alexandrie l'esprit tuait la lettre.

Au premier rang de ces interprètes de la philosophie grecque, déguisés en commentateurs de la théologie juive, est le célèbre Philon. Il était né une vingtaine d'années avant le commencement de l'ère chrétienne et florissait sous Tibère. Sa méthode, sa théologie et sa morale sont

singulièrement curieuses à connaître à cause de leurs rapports avec les principes essentiels du christianisme tel qu'il va se développer. Ce précurseur de saint Paul est, avec Platon, le père des pères de l'Eglise.

LA MÉTHODE DE PHILON

Pour Philon la loi est un être vivant. La lettre de la loi n'en est que le corps. Il faut en pénétrer l'âme. Les récits sacrés sont une espèce de mythologie à expliquer. Y entendre tout mot à mot serait simplicité et immoralité. Dans tant d'histoires qui nous choquent ou nous scandalisent, il n'y a que de pures figures symbolisant des vérités spirituelles.

Une fois ce parti adopté de démêler partout des mystères, il n'est pas de raffinements subtils auxquels on n'aboutisse, et on ne manque pas de moyens pour trouver dans les vieux textes tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Il ne faut donc pas s'étonner, par exemple, si Philon dégage des aventures de la femme et des filles de Loth les symboles de la morale la plus quintessenciée. Bien mieux : lancé dans la voie de l'allégorie, il en viendra à faire de l'art pour l'art, et là même où les choses prises au sens propre satisfont l'âme pleinement, il inventera une signification entortillée qui réponde à sa manie pour les mystères.

LA THÉOLOGIE DE PHILON

Armé de cette méthode qui lui permet de trouver aisément des autorités en faveur de ses doctrines, Philon enseigne d'abord l'infinité divine. Dieu n'est nulle part,

car l'espace et les corps sont nés de lui, et on ne saurait enfermer le Créateur dans la créature ; et cependant il est partout, car ses divines puissances pénètrent tous les éléments et unissent toutes choses par des liens invisibles. Pour mieux dire, Dieu est tout.

L'infinité divine a sa suprême raison dans la Trinité divine et dans le Verbe divin. Dieu, un et triple tout ensemble, est à la fois la Bonté qui crée l'univers, la Puissance qui le fait vivre et le Verbe qui sert de médiateur entre la Bonté et la Puissance.

Le Verbe est l'Idée des Idées, le type suprême de l'humanité, l'Homme même en sa divine essence, notre intercesseur auprès de Dieu, et l'interprète de Dieu auprès de nous. Dieu ne dédaigne pas de se communiquer aux sens et d'envoyer son Verbe pour l'établissement des préceptes sacrés. Partout où est le juste il y a une représentation de Dieu. Le juste est la bénédiction de tous et la rédemption des méchants.

Pour Philon, conformément aux idées grecques, religion et sainteté résument tous les devoïrs envers Dieu ; justice et charité résument tous les devoirs envers les hommes.

Avec Platon et les stoïciens, il distingue quatre vertus morales qu'on appellera les vertus cardinales : la prudence, la tempérance, la force et la justice. Il caractérise en même temps, la foi, l'espérance et la charité, qui prendront le nom de vertus théologales. C'est surtout la foi qu'il exalte, voyant dans la ferme volonté de croire la pierre angulaire de toutes les vertus.

A l'apologie de la foi s'ajoute la doctrine de la grâce. Il échappe bien à Philon de dire avec les stoïciens que la

vertu vient de nous ; mais il préfère enseigner que s'estimer l'auteur d'un bien quelconque, c'est être orgueilleux et impie, c'est se méconnaître et s'assimiler à Dieu qui peut seul, par le don de sa grâce, retirer nos âmes du mal où la nature les porte. « La grâce, dit-il, est cette vierge céleste qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'âme, entre Dieu qui donne et l'âme qui reçoit. C'est Dieu qui plante et sème dans l'âme tout ce qu'il y a d'honnête en elle. Si elle dit : « C'est moi-même qui plante, » elle devient sacrilège ».

L'âme qui prétend enfanter d'elle-même avorte. Telle est notre impuissance absolue qu'alors même que l'âme confesse sa petitesse et la grandeur de Dieu, cette confession n'est pas son œuvre, mais celle de Dieu. Il faut prier Dieu, et, de peur qu'il ne nous abandonne à nous-mêmes, misérables que nous sommes, le supplier de nous conserver jusqu'à la dernière heure l'appui de sa miséricorde, d'où dépend notre salut.

En réalité, la plus belle et la plus irréprochable offrande qu'on puisse présenter à Dieu, c'est une foi pure. « Dieu aime les autels sur lesquels ne brûle aucun feu terrestre, mais qu'environne le chœur sacré des vertus. »

Ce n'est pas à dire qu'il ne convienne point de s'astreindre aux pratiques du culte. S'il y a erreur à en faire grand cas, il y a danger à en faire fi. « De même qu'il faut avoir soin de notre corps parce qu'il est la demeure de notre âme, il faut observer les rites religieux, parce qu'ainsi nous comprendrons mieux les choses dont ils sont les symboles. »

Ajoutez à cela qu'on doit « éviter le blâme et les accusations de la multitude. » Ainsi le sage aura bien sa pen-

sée de derrière la tête; mais il ne manquera pas de faire ses dévotions comme la foule. — O Pharisaïsme!

LA MORALE DE PHILON

Maintenant, en se conformant aux pratiques pieuses de la foule, le sage vivra-t-il comme elle? Non. Il convient que le vrai sage, selon la recommandation de Platon, se détache du corps et des sens, et que sa vie soit un apprentissage de la mort.

En chacun de nous deux natures se combattent : ici la chair avec ses passions animales; là l'esprit avec ses aspirations divines. « Notre devoir est d'humilier la chair, de la torturer par tous les moyens et à tous les instants, afin de nous racheter de la servitude corporelle. »

Fi de tous les biens périssables! Le mariage lui-même, par cela seul qu'il tend à perpétuer la misère humaine, est une nécessité dont doivent rougir ceux qui la subissent, et dont les âmes d'élite savent s'affranchir.

Une fois détaché de tout, on est sur le chemin qui mène l'âme à l'union avec Dieu dans un acte d'ineffable amour. « O mon âme, s'écrie Philon, si tu désires hériter des biens divins, abandonne non seulement la terre, le corps, les sens et la maison paternelle; abandonne non seulement la science et la raison; mais fuis-toi toi-même, ravie hors de toi, animée d'une fureur surnaturelle, et ne rougissant pas d'avouer que tu es agitée et possédée de Dieu. Heureuse l'âme ainsi transportée hors d'elle-même, inspirée d'un délire divin, échauffée d'un céleste désir, entraînée par la vérité qui écarte devant elle tous les obstacles et qui lui fraie la route! Dieu

même est l'héritage qui l'attend. Courage, ô âme, et comme tu as quitté tout le reste, sors aussi de toi. »

Ainsi voilà la seule vie digne d'être vécue, la vie contemplative. C'est beaucoup concéder à la faiblesse humaine que de ne pas l'imposer à tous. Mais enfin, au-dessous de la moralité parfaite, il y a place pour la moralité stricte.

Du moins demeure-t-il certain, aux yeux du philosophe juif, que la vie contemplative est infiniment au-dessus de la vie sociale et des vertus qui s'y rapportent avec l'amour des hommes pour principe et le bien commun pour fin.

Les juifs qu'on appelait les *thérapeutes*, absorbés qu'ils étaient dans les soins de l'âme, tendaient à réaliser l'idéal proposé par Philon. Modèles de tempérance et de continence, ils donnaient la plus grande partie de leur temps à des méditations pieuses, et ils se montraient si parfaits que plusieurs des pères de l'église, comme le constate l'abbé Fleuri, les ont pris pour des chrétiens.

LE PROSÉLYTISME ET L'ESPRIT CHRÉTIEN DE PHILON

Les exagérations spéculatives n'empêchent pas Philon de mêler à ses leçons d'ascétisme un enseignement tout stoïcien sur l'unité du genre humain et sur la charité. Il veut qu'on s'élève au-dessus de la conception judaïque qui admet qu'avec les étrangers, il n'y ait pas de communauté ; et il reconnaît que la vraie vertu, à laquelle il appartient d'être l'inspiratrice des lois, nous fait voir dans l'étranger comme dans le compatriote notre prochain et notre frère.

Il en vient même à prononcer ces belles paroles : « Le monde est une grande république que gouverne un droit unique, la droite raison, la loi divine, accordant à chacun ce qui lui est dû. S'il y a tant de lois différentes et contradictoires, c'est l'effet de l'orgueil et de l'incurable ignorance que l'orgueil produit. Les peuples, nés pour l'union, ont divorcé, et ils n'aperçoivent plus, même en songe, le droit éternel. L'égalité est la mère de la justice. Mais on néglige l'égalité, et chacun veut usurper ce qui est à autrui, haïssant les hommes et haï d'eux, lent à aider et prompt à nuire. Le sage, lui, est naturellement ami de la paix. Il est né pour l'amour et le service du genre humain. »

Il était naturel d'associer à l'idée de l'unité juridique l'idée de l'unité religieuse. Aussi Philon aime-t-il à se représenter la religion du vrai Dieu attirant à elle tout ce qu'il y a de pur dans les autres croyances, et réunissant tous les peuples au pied des mêmes autels. Il entrevoit l'avènement d'un pontife universel qui, tandis que chaque prêtre prie pour sa cité, prierait pour le genre humain tout entier et serait devant le créateur l'organe de la création à genoux et reconnaissante : fonction sainte mettant au-dessus de tous les rois l'homme appelé à l'exercer.

Lorsque Philon, s'élevant ainsi à la conception d'une Eglise mondiale, ambitionnait pour sa foi la conquête de l'univers, il obéissait à l'esprit juif qui était avant tout un esprit de prosélytisme.

Ce n'est pas sans raison que Jésus dira aux pharisiens qu'ils « courent la terre et la mer pour se faire des prosélytes. » En tous lieux on trouvait des colonies de Juifs. Nombreux et d'accord, ils étonnaient les imaginations,

soit par la fidélité qu'ils gardaient à leurs coutumes, soit par le zèle qu'ils mettaient à prêcher le judaïsme ; et celui-ci gagnait d'autant plus d'adhérents qu'il tendait à s'helléniser de plus en plus.

Aussi Philon s'écrie-t-il avec orgueil : « Où donc ne célèbre-t-on pas le jour du Seigneur ? Nous sommes partout ; et partout, Grecs et Barbares, Occidentaux et Orientaux se convertissent à nous. A nous la terre entière. »

Il y avait néanmoins un grand obstacle : c'était la difficulté, pour les convertis, de se soumettre à certaines pratiques juives très assujettissantes, et en particulier au sacrement essentiel du judaïsme, à la circoncision. C'est là la pierre d'achoppement que lèvera saint Paul. Plus conservateur, Philon prend ici la loi à la lettre et ne saurait tolérer qu'on s'en tienne, épargnant le corps, à circoncire le cœur.

C'est que Philon a pour les usages un respect que sa méthode allégorique le dispense d'avoir pour les idées. Il borne ses innovations à la doctrine. Celle-ci, il la revêt d'un caractère métaphysique, moral et cosmopolite, éminemment propre à lui concilier les intelligences façonnées par la civilisation grecque.

D'autres pourront bien prétendre que la doctrine qu'inaugure Philon doit peu ou rien à la philosophie ; mais lui, tout en proclamant que « toute science n'est qu'une réminiscence de la révélation primitive », a soin de reconnaître qu'il est très redevable aux philosophes grecs.

Moïse lui-même, à l'en croire, serait leur débiteur. Il raconte, en effet, que Moïse eut, outre des maîtres égyp-

tiens, d'autres maîtres, qu'on fit venir de la Grèce, et qu'il ne cessait d'étudier les doctrines de la philosophie. A dire le vrai, c'est seulement dans les commentaires de Philon que Moïse a été à l'école des Grecs et en particulier à l'école de Platon.

LE JUDAÏSME ENGENDRE ET RÉPUDIE LE CHRISTIANISME

Le judaïsme en se platonisant préparait le dogme chrétien. Il l'engendrera, mais il le désavouera; et, de même qu'antérieurement le bouddhisme, au milieu de sa marche triomphale en Orient, ne put, dans l'Inde, se substituer au brahmanisme qui était le tronc sur lequel il était greffé, la doctrine chrétienne, en train de conquérir l'Occident, gagnera peu d'adeptes parmi les Juifs chez qui elle est née.

Pour la combattre, ils proclameront qu'il est absurde de représenter Dieu envoyant son propre fils détruire une religion qu'il avait affermie pendant des siècles; ils se prévaudront de ce que Jésus était juif, fréquentait les synagogues et le temple, et se soumettait à toutes les pratiques de la religion juive; ils remarqueront qu'il était répudié par ses propres frères qui n'avaient pas foi en sa mission; ils relèveront dans les évangiles les paroles où Jésus s'humilie et se déclare semblable aux autres enfants des hommes; ils expliqueront enfin que c'est à des Juifs dissidents et à des néo-platoniciens qu'il faut attribuer la fondation du christianisme.

LIVRE DEUXIÈME

L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN

DOCTRINES NÉO-PLATONICIENNES

Philon, précurseur des Pères de l'Eglise chrétienne, le fut aussi des philosophes de l'école d'Alexandrie, par cela même qu'il formula la doctrine qui, diversement interprétée, devait tenir le premier rang dans le néo-platonisme comme dans le christianisme. Cette doctrine capitale était l'explication des rapports du monde avec Dieu par la Trinité divine et par l'extension de l'Etre dans les êtres qui procèdent de lui.

Philon avait distingué en Dieu « le Père, le Verbe médiateur et l'Esprit saint qui remplit toute chose et se communique sans s'amoindrir, » et il avait montré nos âmes émanant de l'âme divine qui « s'étend en elles sans rien se retrancher d'elle-même », de même qu'un flambeau allumant un autre flambeau ne perd rien de la lumière qu'il lui communique.

Or, voici ce qu'enseigne l'école d'Alexandrie :

Dieu, étant l'être absolu, ne saurait entrer dans aucune des catégories de la pensée et ne comporte aucune définition. Selon le mot de Philon, « sa nature est d'être, non d'être nommé. »

Mais Dieu n'existe pas seul. En même temps que lui

il y a l'univers, et l'univers ne saurait être compris que par lui et en lui.

De fait, la perfection même de l'Unité divine implique une pluralité sans fin d'êtres qui émanent d'elle.

Ce n'est ni par besoin, ni par nécessité, ni par hasard, ni par caprice, que l'Etre a engendré les êtres ; il n'a fait qu'obéir à sa nature. Pour lui, vouloir et réaliser le bien c'est se vouloir et se réaliser lui-même.

L'Intellect divin est le premier-né de Dieu, et de lui procède l'Ame divine. L'Ame est l'image de l'Intellect, et l'Intellect est l'image de l'Unique qui l'a engendré.

« Pas d'intermédiaire entre l'Unique qui est le Père et l'Intellect qui est son fils, non plus qu'entre l'Intellect et l'Ame. Quand celui qui engendre est souverainement parfait, celui qui est engendré doit lui être si étroitement uni qu'il n'en soit séparé que sous ce rapport qu'il en est distinct. »

Quelles que soient les ressemblances, gardons-nous ici de confondre la trinité des alexandrins avec la trinité des chrétiens.

L'expression de celle-ci est l'existence d'un Dieu en trois personnes consubstantielles et éternelles ; l'expression de celle-là est un Dieu unique engendrant dans l'éternité deux essences divines consubstantielles, mais inférieures en dignité, et qui, désignées sous le nom d'*hypostases*, ressemblent aussi peu à une personne que la pensée à un homme.

De l'Ame divine, réalisant dans le temps et dans l'espace les modèles de l'Intellect divin, procèdent toutes les âmes, des degrés les plus hauts jusqu'aux degrés les plus bas de l'existence, et voilà le monde produit.

Dans cette multiplication des êtres, émanés les uns des autres sous des formes de plus en plus inférieures, il y a sans doute un abaissement et une chute. Mais le remède existe : c'est le progrès continu vers l'idéal, l'ascension universelle des âmes vers Dieu d'où elles sont descendues. La perfection est en tout, par cela même que tout part de l'infini et va à l'infini.

Pour faciliter le retour à Dieu, il a été donné aux âmes différentes facultés : d'abord les sens et l'imagination qui, nous faisant connaître les phénomènes du monde, correspondent à l'action de l'Ame divine, créatrice du monde ; puis l'entendement qui, écho de l'Intellect divin, nous révèle ce qui se passe en nous, et, par ses opérations, nous élève à la connaissance des vérités intelligibles ; enfin la raison et l'amour, sens de l'absolu, qui nous permettent, la raison par ses intuitions, l'amour surtout par l'extase, de contempler l'unité divine et de nous unir à elle. La suprême démarche de la pensée est de *se dépasser elle-même*, si bien que Dieu soit tout en nous.

LA PHILOSOPHIE DE PLOTIN

Parmi les premiers philosophes de l'école d'Alexandrie, figure, au commencement du III^e^ siècle de l'ère chrétienne, cet Ammonius, qui, né dans la pauvreté et forcé de gagner sa vie en portant des sacs de blé, (d'où son surnom de Saccophore), se livra avec une merveilleuse ardeur à l'étude de la philosophie et l'enseigna avec un singulier succès dans la brillante capitale de l'Égypte.

Ammonius, écho assez fidèle de Philon, s'efforce de concilier Pythagore, Platon et Aristote. Il a comme

disciples Longin, Hérennius et Plotin. Celui-ci, beau et brillant génie, lui succède, le fait vite oublier, et renouvelle le platonisme avec assez d'éclat pour mériter à l'école le nom d'école néo-platonicienne.

C'est au milieu d'un énorme concours de disciples que Plotin enseigna à Rome la philosophie pendant vingt-cinq ans. Les hommes les plus éminents, les Romains du plus haut rang, venaient l'écouter. L'empereur Julien figura parmi ses auditeurs. Il fut donné à cet égyptien, né à Lycopolis l'an 205 de l'ère chrétienne, d'allumer des enthousiasmes aussi vifs que ceux qu'avaient excités jadis les fameux philosophes de la Grèce.

Plotin parle admirablement de cet être infini qui n'a pas voulu être seul, parce qu'il est bon, et dont tous les êtres procèdent. Cet être est *âme*, en tant que principe de la vie universelle; *esprit*, en tant que raison des intelligences; *unité pure*, en tant qu'élevé par sa perfection au-dessus de tous les êtres et de toutes les intelligences. L'Unité, l'Esprit, l'Ame, c'est-à-dire le Bien en soi, l'Intelligence suprême et la Puissance active, voilà les trois termes de la trinité de Plotin. Qu'on se rappelle que Dieu est pour les stoïciens l'Ame universelle, pour Aristote la Pensée pure, pour Platon le Bien en soi, et on reconnaîtra le caractère éclectique de cette fameuse trinité.

Le nouveau Platon identifie la morale avec l'esthétique, et fait de la bonté la fleur de la bonté. D'après lui, comme l'ont proclamé les maîtres de la sagesse antique, toutes les vertus et la pensée elle-même ne sont qu'une purification. La véritable sagesse ne réside-t-elle point dans le détachement des joies corporelles qu'on rejette comme immondes et incompatibles avec un être pur?

Le courage ne consiste-t-il point à ne pas craindre le trépas, c'est-à-dire la séparation de l'âme avec le corps? La magnanimité, n'est-ce pas le mépris des choses d'ici bas? La pensée n'est-ce pas l'intelligence s'allégeant de tout ce qu'elle a de terrestre pour s'élever aux objets célestes?

L'âme ainsi purifiée devient de plus en plus semblable à la Divinité. De fait, l'âme est chose divine; elle est une émanation de la Beauté, et partout où elle se répand, partout où elle exerce son empire, elle communique aux êtres toute la beauté que comporte leur essence. Mais encore faut-il qu'elle se purifie pour resplendir en tout son éclat et connaître ces harmonies des choses qui répondent à ses propres harmonies. Jamais l'œil n'eût aperçu le soleil, s'il n'avait pris d'abord la forme du soleil; de même l'âme ne discernerait point le beau si d'abord elle ne devenait belle.

Rejetons donc cette enveloppe grossière que nous avons revêtue en nous traînant sur les objets matériels et prenons notre essor, dans une ascension sublime, au delà de tout ce qui n'est pas Dieu, pour nous trouver enfin en présence de l'Être unique, vrai, simple, pur, foyer de toute essence et de toute intelligence, qui donne à tout l'existence, la vie, la pensée.

La Divinité nous apparaissant ainsi au dedans de nous mêmes, de quels transports d'amour ne serons-nous pas ravis, de quelle ardeur n'aspirerons-nous point à nous confondre avec elle? Quelle admiration! quelle allégresse! quelle extase! Comme nous rirons de tous nos autres amours, de tous nos autres transports! Comme nous repousserons tout ce qu'auparavant nous idolâtrions comme beauté! Voici le Bien, au delà duquel il

n'y a plus rien ! Il plane au-dessus de la région même de l'intelligence. « L'intelligible ne devient désirable que quand le Bien l'illumine et le colore, donnant à ce qui est désiré les grâces et à ce qui désire les amours. »

Socrate plaçait le bonheur dans l'action. Platon le cherchait dans la contemplation. Le vertueux et mystique Plotin veut le trouver, au delà de l'action et de la contemplation, dans l'immobilité de l'extase.

L'extase consiste à sortir de soi pour s'abîmer en Dieu, vu, possédé, devenu tout en nous. « On ne saurait, dit Plotin, distinguer l'âme d'avec Dieu tant qu'elle jouit de sa présence. Plus d'intervalle, plus de dualité : les deux ne font qu'un. C'est l'intimité de cette union qu'imitent ici-bas, en cherchant à se fondre en un seul être, ceux qui aiment et qui sont aimés. Mais il n'y a que Dieu à qui nous puissions nous unir et nous identifier pleinement, parce qu'aucune enveloppe de chair ne le sépare de nous. Ainsi perdue dans l'être divin, l'âme ne saurait affirmer plus rien d'elle-même, ni qu'elle est animée, ni qu'elle pense, ni qu'elle existe, ni enfin quoi que ce soit au monde. Elle est unie à Dieu au point de n'avoir plus conscience de soi, et sa félicité est à son comble. » — Eh quoi! le bonheur sans conscience peut-il être intelligible? — Pourquoi non? répond Plotin. L'homme de bien n'est-il pas heureux même quand il dort?

La conscience se produit quand l'acte spirituel se réfléchit et se répercute, comme un objet sur une surface polie. Ainsi, lorsqu'un corps est devant un miroir, son image apparaît. Mais le corps n'existe pas moins quand

il n'y a pas de miroir qui le réfléchisse. De même, l'acte spirituel ne laisse pas d'exister quand son image est absente. Il n'est pas nécessaire, lorsqu'on lit, de réfléchir qu'on lit, surtout si on lit avec la plus profonde attention, et celui qui fait une action forte ne se dit pas nécessairement à lui-même qu'il fait une action forte. Bien plus, ces réflexions, qui se mêlent aux actes, loin de les rendre parfaits, ne font que les affaiblir et que diminuer leur intensité. La vie suprême, comme le suprême bonheur, est dans l'énergie pure d'autant moins accompagnée d'un retour sur soi-même qu'elle est plus large, plus pleine et plus puissante, par la suppression de tout obstacle.

Malheureusement, tant que dure notre existence terrestre, l'âme redescend promptement de ces hauteurs où l'extase l'a ravie. Sans doute Dieu lui est présent ; car il est près de chacun de nous ; *nous sommes édifiés en lui ; c'est en lui que nous respirons et que nous vivons.* Mais, comme il est sans forme et n'est pas marqué d'une empreinte propre qui le distingue, l'âme se trouble et craint de n'avoir devant elle que le néant. La voilà donc qui se laisse retomber, jusqu'à ce qu'elle rencontre un objet sensible sur lequel elle s'arrête... Quand donc sera-t-elle enfin dégagée de toute attache charnelle ? Quand donc pourra-t-elle, essence incorporelle et libre, s'absorber enfin en Dieu, dans une éternelle félicité ? Ne convient-il pas que chacun de nos actes ait pour but cette délivrance finale ? « Voici mon dernier effort, s'écriait Plotin mourant, pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans le grand Tout. »

PLOTIN INSPIRATEUR DES DOCTEURS DU CHRISTIANISME

On remplirait un livre des emprunts que devaient faire à Plotin les pères de l'Église au IV^e^ siècle.

Ne croit-on pas entendre Athanase quand Plotin dit que tout comme le spectacle de ce ciel étoilé qui s'offre à nos yeux nous fait songer à son auteur, le spectacle de ce ciel intelligible qui se découvre à notre pensée nous conduit à reconnaître l'existence du *Père*, « engendrant cet Intellect si pur, ce *Fils* si beau, qui tient de son père toute sa plénitude » et quand, pour expliquer comment l'âme procède de l'Intellect, il dit : « Qu'on se représente, autour du Bien, centre, un cercle lumineux qui en rayonne : c'est l'Intellect ; puis un autre cercle lumineux, *lumière de lumière :* c'est l'âme ».

Ne croit-on pas entendre Grégoire de Nazianze quand Plotin nous peint l'homme semblable sur cette terre à Ulysse, exilé de sa chère Ithaque, livré aux enchantements de la magicienne Circé et se disant à lui-même : « Non, ces visages riants, non ces beautés ravissantes qui prétendent fixer mes affections ne sauraient retenir mon âme faite pour une autre patrie et pour des beautés autrement belles. Mon père n'est pas là ; mon Dieu n'est pas là. C'est près de mon père, près de mon Dieu, que je veux revenir. Mais comment faire ? Comment m'échapper vers Dieu ? Mes pieds sont impuissants pour me ramener à lui. Ils ne sauraient que me transporter d'un point de la terre à un autre. Mais quoi ! Je puis revoir encore ma patrie bien-aimée et mon père adoré sans remuer de place : je n'ai qu'à fermer les yeux du corps et à ouvrir les yeux de l'âme ».

Ne croit-on pas entendre Augustin quand Plotin dit : « Illuminée par le Bien, la beauté morte devient vivante. A la douce chaleur du Bien, l'âme s'éveille de sa torpeur, se trouve des forces inconnues, ouvre ses ailes et prend son vol. Elle entre en communication avec l'Intelligence, elle l'admire. Mais elle ne s'arrête pas à elle, elle s'élève encore plus haut ; car tant qu'il y a quelque chose de supérieur à ce qu'elle possède il faut qu'elle monte et monte toujours, entraînée par l'attrait naturel qui la sollicite vers celui qui inspire l'amour. La voilà donc qui franchit la région de l'Intelligence. Elle s'arrête enfin au Bien, parce qu'il n'y a rien au-dessus. Ce n'est pas assez de la vision ; il lui faut l'union. Elle veut s'incorporer au Bien, se fondre dans la parfaite unité, et, autant qu'il est en elle, se déifier ».

Que de maîtres de la scholastique s'inspireront d'échos de Plotin, sinon de Plotin lui-même quand sa dialectique trancha comme il suit la question de la liberté divine : « Vous dites que Dieu n'est point libre de ne pas faire le bien ; et vous ajoutez qu'il n'est pas tout-puissant par cela même qu'il ne saurait faire le mal. Mais en Dieu la puissance ne consiste pas dans la faculté de réaliser les contraires. Sa puissance est une et immuable en sa perfection. Elle serait imparfaite si elle pouvait s'écarter de ce qui est bon. Pouvoir le contraire est le propre des êtres incapables de se tenir toujours au meilleur. En Dieu la loi du meilleur n'est pas l'effet d'une nécessité qui le domine ; elle est l'effet de sa personnalité souverainement indépendante, mais aussi souverainement bonne ».

Au reste, n'oublions pas que ce flambeau, qui alluma tant d'autres flambeaux, fut allumé lui-même par des étincelles jaillies des dialogues du divin Platon.

LE NÉO-PAIEN PORPHYRE

Le principal disciple de Plotin fut le tyrien Porphyre. Il recueillit les œuvres de son maître et en forma six livres qui, contenant *neuf* traités chacun, ont reçu le nom d'*Ennéades*. Les Ennéades sont le monument immortel de l'école néoplatonicienne.

L'œuvre propre de Porphyre fut de donner à la philosophie alexandrine un caractère accentué de polémique contre le christianisme qu'il avait abjuré et qui lui apparaissait comme l'invasion de la barbarie. Il se plaisait à appeler Jésus « un homme pieux et digne de l'immortalité, dont l'âme est au séjour des âmes bienheureuses; » mais à ces louanges il ajoutait toute sorte d'invectives contre les chrétiens, leur reprochant d'avoir imaginé la divinité là où il n'y avait que la sainteté, et de s'être égarés dans toute sorte d'erreurs indignes de leur sage et vertueux modèle.

A l'Homme-Dieu de la religion nouvelle Porphyre opposait le *Dieu suprême* dont le culte ne demande pas de cérémonies et peut se passer de l'intermédiaire du prêtre.

D'après lui, Dieu n'a que faire de lustrations ni de sacrifices, et tout ce qui est matériel est trop impur pour être offert à une majesté si haute. Le sage qui veut s'approcher de Dieu, n'a besoin que de lui-même; car la philosophie nous enseigne que Dieu est présent partout et que l'âme pure où brille l'éclat de la vertu est le plus beau ou plutôt le seul temple qui lui soit dédié parmi les hommes.

Si Porphyre s'en tenait là, il proscrirait les pratiques

du polythéisme non moins que celles du christianisme. Mais, ne voulant renverser l'un que pour restaurer l'autre, il trouve moyen de légitimer l'ancien culte. Il enseigne donc qu'au-dessous de ce grand Dieu qu'il faut adorer en silence, il y a des esprits célestes qui nous servent de médiateurs auprès de lui et qu'il convient de nous concilier par des moyens sensibles. Ils réclament de nous des sacrifices et des fêtes, mais surtout des prières. « Ceux qui refusent de prier les dieux et de tourner leurs pensées vers ces modèles de toutes les vertus ressemblent à des enfants sans père et sans mère. »

Pour appeler ainsi les dieux « les modèles de toutes les vertus, » il fallait nécessairement ne pas prendre à la lettre les traditions religieuses du paganisme. Aussi voyons-nous que Porphyre et ses successeurs entreprirent d'appliquer à la mythologie consacrée un large système d'interprétation philosophique.

De fait, le polythéisme, qu'il aurait été difficile de concilier avec la doctrine d'un Dieu personnel, semblait pouvoir s'accommoder d'une théologie panthéiste. La divinité étant l'essence de tout, n'est-elle pas toute qualité et tout élément ; n'est-elle pas la beauté de même que la sagesse, ou Minerve de même que Vénus ; n'est-elle pas le feu de même que l'eau, ou Vulcain de même que Neptune ? Que sont donc les fables mythologiques, sinon l'expression symbolique des mille formes de la vie des êtres au sein de l'Etre ?

Les néo-platoniciens furent tout heureux de pouvoir s'approprier la vieille religion, et ils se mirent à en montrer le fort et le faible, le vrai et le faux, se réservant de garder l'un et de repousser l'autre.

A côté de la religion publique où dominaient la politique et l'art, les mystères sacrés avaient conservé une vie propre dont le foyer était la pensée spiritualiste rayonnant à travers la grossièreté des symboles accumulés par l'usage. Dans ces mystères, il y avait incontestablement en germe une haute métaphysique. On pouvait montrer, par exemple, que la pensée antique entrevoit dans l'Amour l'unité première d'où tout dérive ; qu'elle tend à considérer la création comme l'acte généreux de l'Etre s'amoindrissant lui-même pour former des êtres de ses propres membres ; enfin, qu'elle semble affirmer le côté divin de l'humanité et la possibilité de notre absorption en Dieu, quand elle attribue aux héros le pouvoir de conquérir par leurs vertus une place parmi les divins habitants de l'Olympe.

Mais qu'est-ce que l'exégèse la plus habile, sinon l'acte de décès d'une religion, et, en quelque sorte, son dernier signalement ? Les Alexandrins avaient bien cette érudition savante avec laquelle on enterre le passé ; mais ils n'avaient pas cette foi sincère et naïve qui crée l'avenir. Leur apologie du paganisme en fut l'oraison funèbre.

L'attitude de la nouvelle école devait pourtant lui attirer la protection de l'empereur Julien qui fut l'ennemi des chrétiens parce qu'il était l'ami des vieilles mœurs et des vieilles croyances de l'empire. Mais c'est en vain que la politique tentera de faire servir une philosophie sénile à la restauration du polythéisme et à la régénération de l'ancien monde. Il n'était pas au pouvoir des détenteurs de la force publique pas plus que des thaumaturges ou des rhéteurs de ressusciter un cadavre.

Et comment concevoir qu'il eût pu en être autrement, quand on voit avec quel esprit aristocratique les néo-platoniciens travaillaient à une renaissance religieuse ? A l'exemple des stoïciens, ils ne savent pas comprendre que la solidité et la durée manquent fatalement là d'où le peuple est exclu et ils professent à l'égard du vulgaire un orgueilleux mépris. « Je ne m'adresse point, disait Porphyre, aux artisans, aux athlètes, aux matelots, aux gens d'affaires, mais à celui qui s'inquiète de la nature de l'homme, de son origine et de sa destinée. On ne tient pas le même langage à ceux qui dorment et qui ne s'occupent en quelque sorte qu'à leur sommeil et à celui qui s'efforce de secouer la torpeur du corps et qui dispose tout autour de lui pour l'éternel réveil. A l'un, la vie austère, la solitude et les longues contemplations ; aux autres, l'ivresse et ses pesanteurs, l'assouvissement des appétits, une chambre bien close, un lit mou et chaud, enfin toutes les délicatesses qui amènent la stupidité de l'âme et qui produisent la paresse et l'oubli. » Le christianisme, lui, n'eut pas de ces dédains, et c'est parce qu'il s'adressa surtout aux petits qu'il se fit grand.

Il ne faudrait pas croire qu'en dédaignant de se rendre populaire la théologie alexandrine ait évité de devenir extravagante. Porphyre imagine des hiérarchies sans fin de génies malfaisants ou bienfaisants et veut que l'ordre général de nos pensées ait son corrélatif dans une série parallèle d'êtres invisibles.

C'est en effet la tendance du platonisme de transformer en réalités vivantes de pures idéalités.

Sur ce point Porphyre outra beaucoup les défauts de

ses maîtres. A son tour, il fut largement dépassé par son disciple Jamblique, encore plus porté que lui à voir dans de simples conceptions de véritables êtres et à compliquer le dénombrement des *démons*.

LE THAUMATURGE JAMBLIQUE

Esprit intempérant à l'excès, Jamblique fut plutôt thaumaturge que philosophe ou moraliste. Pour lui, la grande affaire c'est l'art d'agir sur la volonté divine et d'en faire notre chose. Il se plaît à proclamer l'impuissance de la raison et la toute-puissance de la théurgie. « Ce n'est pas la connaissance, dit-il, qui unit aux dieux leurs adorateurs. Car alors qu'est-ce qui empêcherait les philosophes d'arriver par leurs spéculations à l'union déifique ? Non ; il n'en va pas ainsi. La seule chose qui produise cette union, c'est l'accomplissement de certains actes mystérieux et divins, dont la production et les effets sont au-dessus de toute pensée ; c'est la puissance et la vertu de certains symboles inexplicables et que les dieux seuls comprennent. Ces divins symboles accomplissent en nous leur opération secrète par eux-mêmes et sans intervention de notre pensée. »

Après tout, la théurgie n'était-elle pas le corollaire inévitable d'une théologie fondée sur l'extase ? N'était-il pas rationnel que l'homme, entrant en commerce avec Dieu, fût illuminé par lui et ainsi mis à même de deviner l'avenir ou d'évoquer les puissances surnaturelles ?

L'enthousiasme de Jamblique, les mystères dont il enveloppait ses discours et ses actes, les enchantements auxquels il faisait croire, les ravissements extatiques où

se noyait sa raison, persuadèrent à ses sectateurs qu'il était un homme divin. On se racontait ses miracles. Il y avait rivalité avec les chrétiens ; il fallait bien opposer merveille à merveille.

LES FOLIES MYSTIQUES DES ALEXANDRINS

Les successeurs de Jamblique, Sopater, Edésius, Maxime, imitant ses emportements d'imagination, furent avant tout en quête de prodiges et firent de l'école néo-platonicienne une véritable école de magie.

Il semblait qu'un esprit de vertige s'était répandu dans les âmes, ou plutôt qu'une espèce d'hystérie contagieuse avait surexcité les cerveaux. On était possédé de la monomanie des extases, et on décorait du beau nom de contemplation divine les ivresses du délire le plus incohérent.

La première cause de ces insanités est le discrédit où était tombée la raison parmi les Alexandrins. Aime et pense ce que tu voudras ; aime et fais ce que tu voudras : voilà la double conclusion où tendait le mysticisme de l'école. Or, conclure ainsi, c'est éliminer comme choses indifférentes la philosophie et la morale, la sagesse et la vertu.

Le vertueux Plotin lui-même, préludant aux exagérations de ses successeurs, en était venu à dire : « Rien ne souille le sage ; tout lui obéit et lui appartient ; les choses de la terre ne peuvent pas plus altérer son âme, que les ordures des fleuves ne salissent la mer. S'il craignait que quelque chose le souillât, il le fuirait ; mais il use de tout, mais il se permet tout, parce qu'il a conscience de son inviolable pureté. » Jeu dangereux

que de laisser faire la bête. Si on ne peut *faire l'ange* qu'à ce prix, mieux vaut rester simplement homme.

LE GRAND ÉCLECTIQUE PROCLUS

La philosophie alexandrine ne devait pas seulement fleurir à Alexandrie. C'est à Athènes qu'elle jeta son dernier éclat, avec Syrianus, et surtout avec son disciple Proclus.

Proclus combine à nouveau les doctrines de ses prédécesseurs et y ajoute de savantes recherches sur la sagesse occulte des mystères. Erudit par-dessus tout, il accentue plus qu'on ne l'avait fait avant lui le caractère éclectique de la philosophie alexandrine. Rien ne semble lui tenir plus à cœur que la crainte d'être suspect d'originalité. Pour ne pas encourir un tel reproche, il n'écrit que des commentaires : commentaires sur l'œuvre d'Homère, commentaires sur les *Ennéades* de Plotin, commentaires sur le *Phédon*, sur le *Phèdre*, sur le *Timée*, sur le *Parménide*, sur les *Lois* de Platon. C'était déjà l'habitude de ses devanciers de produire leurs idées sous la forme de commentaires. Tous ces philosophes avaient besoin de s'attacher à une école antérieure, comme le lierre aux murailles. De là ce qu'il y avait toujours d'artificiel dans leurs théories. Ils savaient trop et voulaient surtout trop savoir. Ils ne s'abreuvaient pas assez à la bonne source, la nature.

Mais que de choses ils connaissaient, et comme ils s'accordaient tous à infuser l'Orient dans la Grèce ! Le cœlésyrien Jamblique étudiait les mystères d'Egypte. Le tyrien Porphyre développait les idées indiennes et pythagoriciennes sur la métempsycose et sur la nécessité de

s'abstenir de la viande des animaux. L'égyptien Plotin avait voyagé chez les Indiens et chez les Perses pour s'éclairer à fond de leurs doctrines. Extase, théurgie, magie, étaient des importations orientales. Le syrien Proclus mêlera Hermès et Zoroastre, Orphée et Pythagore, Platon et Aristote ; se posera en réconciliateur de toutes les religions, et visera à être le pontife universel.

Ce luxe d'érudition, ce goût d'éclectisme, cette manie de fusion religieuse, triple signe de décadence, n'empêchent pas que Proclus s'élève à de remarquables conceptions.

Voici comment il parle de l'amour, cette âme de l'harmonie universelle, qui est tantôt charité, tantôt élan vers l'idéal : « Les êtres supérieurs aiment les êtres inférieurs, non parce qu'ils sont beaux et par suite aimables, mais par le doux attrait d'être leur providence. Les êtres inférieurs au contraire aiment les supérieurs non par le désir de leur faire du bien, — car quel bien pourraient-ils faire à ceux qui sont meilleurs qu'eux et plus parfaits ? — mais parce qu'ils trouvent dans les êtres supérieurs des modèles vers lesquels se tourner. Ainsi la bienfaisance et la bonté dans les êtres supérieurs, et, dans les êtres moins bons, le sentiment de leur propre indigence et l'admiration des natures qui sont au-dessus d'eux, voilà les deux grandes manifestations et comme le double courant de l'amour. »

Non content d'éclairer d'un nouveau jour les doctrines de l'école, Proclus les corrige sur certaines matières importantes. Ainsi, il combat le déterminisme théologique de Plotin qui, persuadé que choisir est ignorer le meil-

leur, faisait consister la liberté de Dieu dans la nécessité de son action providentielle menant tout au bien. Il combat avec encore plus de force le déterminisme anthropologique qui montre l'homme esclave de ses idées ou de ses inclinations, et il établit les véritables bases de la moralité humaine : « Ne confondons pas, dit-il, le libre arbitre avec la volonté. La volonté va naturellement au bien ; la liberté peut pencher et se déterminer pour le mal. Placés pour ainsi dire entre le corps et l'esprit, la sensation et la raison, nous sommes mus d'un double mouvement, l'un propre à l'âme, et qui nous mènerait toujours au bien, sans fatigue et sans choix ; l'autre, qui nous vient du corps, et qui nous entraîne au mal ou vers le monde inférieur de la matière. La liberté consiste dans la faculté de suivre par choix l'un ou l'autre de ces mouvements. Elle nous a été donnée pour que nous puissions nous perfectionner et nous rendre dignes des dieux qui sont nos modèles et nos pères. Ce pouvoir est tout personnel ; il est tellement uni à notre nature qu'au lieu de dire qu'il est à nous, il est plus juste de dire qu'il est nous-mêmes. L'homme, c'est la liberté. »

Malheureusement Proclus est prompt à gâter ces saines pensées par les contradictions où l'engage sa manie de faire des mosaïques d'idées. Il tient bien pour la liberté ; mais il tient encore plus pour l'extase où, il le déclare, la liberté est annihilée.

C'est le propre de cet éclectique de pondérer toujours l'innovation et l'imitation. En même temps qu'il s'unit à Plotin pour exalter le délire de l'amour au-dessus de la science, Proclus se distingue de lui en mettant la foi au-dessus de l'amour.

Au-dessus de tout cela, Damascius, un des derniers Alexandrins, semblera mettre l'ignorance, déclarant que rien ne peut être ni vu, ni conçu, ni deviné, et qu'au fond de tout il y a une impénétrable nuit. Il sera absurde, mais non inconséquent. Le nihilisme, voilà bien le terme où l'on aboutissait. C'était tomber d'autant plus bas qu'on avait voulu s'élever plus haut.

Cependant Proclus eut les plus brillants succès : on lui attribua une merveilleuse sagesse et le don des miracles. Autour de lui se pressèrent de nombreux disciples, des femmes même, telles que Sosipatra et cette belle Hypathie, chaste, savante, éloquente, mais coupable d'être païenne, qu'une foule fanatique assaillit, traîna dans une église, et la mit en pièces.

Mais vainement glorifiait-on Proclus d'avoir renoué la chaîne d'or du platonisme ; vainement semblait-il que les beaux jours de Plotin étaient revenus. C'était là une vitalité factice ; l'esprit de vie était ailleurs.

L'ACTE DE DÉCÈS DU PAGANISME

L'heure allait sonner où l'école alexandrine s'éteindrait naturellement. L'intolérance ne voulut pas attendre. L'an 529, Justinien, écoutant les chrétiens, persécutés de la veille qui maintenant devenaient des persécuteurs, fit fermer les dernières écoles des philosophes païens. La plus importante de ces écoles brutalement fermées était l'école établie à Athènes. Il entrait dans les destinées de la philosophie hellénique que la ville qui fut son berceau fût aussi son tombeau.

Désormais, vain sera tout effort des hommes du passé pour galvaniser les vieilles croyances. Le paganisme est

mort, et d'autant plus mort que sa part d'essence immortelle s'incorporera au culte nouveau avec de poétiques transfigurations.

Fleuves et bois, foyers et cités portent le deuil des dieux ; et l'Olympe, avec son Jupiter couronné de roses, a fait place au Calvaire où trône le Christ couronné d'épines.

Le christianisme mâte l'orgueil des sens, de la beauté et de la vie ; mais il révèle aux cœurs le mystérieux infini des voluptés de la foi, de l'espérance et de la charité.

Il y a un amour des âmes dont le christianisme est le créateur et qui convertit en ineffables délices douleurs et sacrifices.

LIVRE TROISIÈME

LE CHRISTIANISME PRIMITIF

Il est fréquent d'imaginer que le paganisme s'écroula tout à coup et que tout à coup le christianisme se trouva établi. C'est là une illusion de perspective. Le lointain des temps, comme le lointain des espaces, ne livre à notre vue que les grandes masses et nous empêche de voir les détails des choses. Mais ce qui nous apparaît comme un seul bloc a été fait par morceaux. Une fois donnée l'impulsion initiale, les changements les plus considérables s'opèrent au moyen de transitions insensibles.

En face du paganisme se débattant contre une mort de plus en plus prochaine, le christianisme mit cinq siècles à s'épanouir dans une plénitude de vie de plus en plus forte.

LE CHRISTIANISME JUDAÏQUE

Après la mort de Jésus, il se forma différentes sociétés religieuses qui se réclamaient de son nom, et l'exaltaient les unes comme prophète, les autres comme Dieu. Or, au milieu de leurs divergences, les premiers disciples du

Christ avaient généralement cela de commun qu'ils jugeaient privilégiée la race d'Israël, conservaient les cérémonies de l'ancienne loi et s'assujettissaient aux pratiques essentielles du judaïsme, en particulier à la circoncision. Saint Pierre, saint Jean, saint Jacques et les premiers chrétiens qui formèrent l'église de Jérusalem, la mère de toutes les églises, fréquentaient régulièrement le temple, se conformaient aux rites traditionnels et offraient des sacrifices. Pur opportunisme, simple concession aux convenances selon saint Augustin ; et l'ingénieux docteur expliquera qu'il fallait bien enterrer la synagogue avec honneur.

De fait, si ces errements se fussent perpétués, le christianisme aurait justifié ce jugement des contemporains qui ne voyaient en lui qu'une forme du rabbinisme sans vaste horizon et sans long avenir.

Mais un homme vint qui, élargissant les voies de la secte nouvelle, lui ouvrit l'immensité et l'éternité.

Cet homme, merveille de génie et de caractère, est Paul de Tarse. Il était pharisien et avait eu pour maître Gamaliel, le disciple de l'illustre Hillel. S'étant détaché des pharisiens et converti au christianisme, saint Paul entreprit de briser devant lui toutes les barrières de race, de l'affranchir du mosaïsme et d'en faire la religion universelle.

LE CHRISTIANISME DÉJUDAÏSÉ PAR SAINT PAUL

La lettre tue et l'esprit vivifie : telle fut la grande maxime de Paul. Elle lui est commune avec Philon et avec les Kabbalistes.

Les chrétiens rigides, pour justifier le maintien des

observances mosaïques, faisaient valoir que Jésus avait pratiqué le judaïsme jusqu'à sa mort, et que, loin de l'abroger, il lui avait promis une durée égale à celle du ciel et de la terre. En même temps, ils alléguaient contre les tentatives d'apostolat universel ces paroles du Christ à ses disciples : « N'allez pas vers les Gentils et n'entrez pas dans les villes des Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. »

Paul ne s'embarrassa pas de ces chicanes. Il enseigna que « le vrai Juif est celui qui l'est intérieurement, non celui qui l'est au dehors », que « la vraie circoncision est celle du cœur, non celle de la chair », et aux religions locales qui, enfermées dans l'enceinte d'une cité, sont une espèce de forteresse spirituelle où se retranche l'égoïsme national, il opposa l'idée d'une religion cosmopolite qui ouvre aux âmes le royaume illimité de l'esprit et les fait toutes égales devant Dieu.

Ici, « ni juif, ni gentil ; ni circoncis, ni incirconcis ; ni barbare, ni scythe ; ni esclave, ni libre ; mais Jésus-Christ tout en tous ».

L'humanité n'est qu'un seul corps dont les membres sont universellement appelés à être « les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ ».

La philosophie antique avait préparé l'œuvre de Paul ; et tout comme la formation du monde romain avait ménagé ses assises au monde chrétien, les tendances universalistes des penseurs avaient disposé les esprits, par le discrédit graduel des cultes locaux, à l'acceptation d'un culte indépendant des familles, des nations et des races.

Tandis que le passé identifiait la religion avec le foyer

et la cité, les Socrate, les Platon, les Aristote et cette grande élite des stoïciens avaient fondé le règne de la sainte liberté des âmes qui au-dessus des groupements humains voient l'humanité et séparent du domaine temporel des institutions le domaine spirituel des croyances.

SAINT PAUL A ATHÈNES

L'éloquence de Paul, simple et forte, éclate dans les lettres immortelles qu'il adressait à ses coreligionnaires de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, de Colosse et de Thessalonique.

En même temps qu'il écrivait il parlait en tous lieux. La tradition nous le montre prenant la parole dans la ville des Socrate et des Platon, à Athènes :

« Athéniens, dit-il, je vois qu'en toutes choses vous êtes religieux à l'excès ; car, comme je passais, regardant vos idoles, je trouvai un autel où il était écrit : « Au dieu inconnu. » Ce que vous honorez sans le savoir, je viens vous l'annoncer. Dieu, qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples bâtis par les hommes, et il n'est point honoré par les ouvrages des hommes, comme s'il avait besoin de rien, puisqu'il distribue à tous la respiration et toutes choses. Il a fait que toute la race humaine venue d'un seul homme se répande sur toute la face de la terre, marquant les temps et donnant des bornes à la demeure des peuples, afin qu'on cherche Dieu, tâchant de le trouver comme à tâtons, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. Comme quelques-uns de vos poètes

l'ont dit : « Nous sommes de race divine », et étant de race divine, nous ne devons pas estimer que la divinité soit semblable à de l'or, à de l'argent, à de la pierre, ouvrage de l'art et de la pensée de l'homme. Or donc, Dieu, ne pouvant plus souffrir ces temps d'ignorance, mande maintenant à tous les hommes, en tous les pays, qu'ils fassent pénitence, parce qu'il a établi un jour où il doit juger le monde en équité par celui qu'il a choisi ; et il a donné à tous ample motif de croire en le ressuscitant des morts. »

Tandis que l'apôtre célébrait la majesté de Dieu, les Athéniens l'écoutèrent d'autant plus volontiers qu'ils reconnaissaient dans sa parole comme un écho de ces grandes voix qui avaient autrefois retenti dans l'Académie et dans le Lycée ; mais lorsqu'ils entendirent parler de résurrection des morts, les uns raillèrent, les autres dirent : Nous vous entendrons une autre fois sur cette matière. Et Paul sortit ainsi du milieu d'eux. Quelques-uns pourtant s'attachèrent à lui et crurent.

LE DÉMOCRATISME CHRÉTIEN

Quels étaient-ils ces croyants dont Paul et les autres apôtres, et auparavant Jésus-Christ, captivaient les âmes ? Peu de riches, peu de puissants ; des pauvres, des ignorants. Les classes dirigeantes étaient hostiles à la prédication nouvelle, et celle-ci n'avait garde de se parer des raffinements qui leur plaisent. En revanche, les petites gens lui faisaient bon accueil et elle possédait cette simplicité sublime qui remue la fibre populaire.

Ce fut d'ailleurs le propre du Christ de faire appel non

aux satisfaits de ce monde, mais à tous ceux qui désiraient l'avènement d'un monde meilleur.

Des multitudes d'hommes accablés de tous maux gisaient à terre comme des brebis sans pasteur; il les vit et il les prit en pitié; il dit à tous ces déshérités qu'ils seraient les premiers dans la maison du père commun; il découvrit les riantes perspectives du règne de Dieu à ces créatures gémissantes qui « étaient dans les douleurs de l'enfantement ».

Que si on s'étonnait qu'il s'adressât si bas, il répondait en faisant comprendre qu'il faut des hommes nouveaux pour le triomphe d'idées nouvelles : « Personne, disait-il, ne coud une pièce de drap neuf à un vieux vêtement; autrement le neuf emporterait une partie du vieux, et la rupture en deviendrait plus grande. On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieux vaisseaux, parce que le vin nouveau romprait les vaisseaux, et le vin se répandrait, et les vaisseaux se perdraient; mais il faut mettre le vin nouveau dans des vaisseaux neufs. »

Fidèle à ces inspirations, saint Paul s'enorgueillit de ce que la plupart des convertis à sa doctrine sont des hommes de rien qui n'ont ni fortune, ni rang, ni science; et il accable d'un superbe mépris les subtilités de cette philosophie dont la Grèce était si fière.

De fait, la philosophie grecque, avec toutes ses finesses, demeurait le mets de quelques délicats au lieu de devenir le pain des foules. La sagesse platonicienne s'était montrée éminemment aristocratique ; la sagesse chrétienne fut éminemment démocratique : or, la semence jetée dans les âmes fraîches et naïves est celle qui produit la plus belle moisson.

LE CHRISTIANISME PLUS PRÈS DU PLATONISME QUE DU MOSAISME

Il n'en faut pas moins reconnaître que le platonisme avait préparé le terrain sur lequel prit racine la doctrine chrétienne. Se détacher de soi par le renoncement et savoir souffrir; adhérer à Dieu par l'amour et aimer en Dieu tous les hommes : telles sont les idées maîtresses de la morale évangélique. On les retrouve dans Platon bien plus que dans Moïse.

Les anciens livres hébreux ne disent rien du mépris de la chair, du combat de l'esprit contre les sens, de la supériorité du monde intelligible sur le monde matériel.

Les livres de Platon enseignent à ne voir de réalité que dans l'idéal; à se dégager progressivement des liens de la chair; à dédaigner la fortune, les honneurs, les plaisirs, la vie corporelle, enfin tout ce qui enchante les âmes ignorantes ou serviles; à s'enfuir au plus tôt loin de ce séjour de corruption et de misère, et à anticiper l'heure de la délivrance en ressemblant à Dieu le plus complètement possible par la tempérance, la sagesse, la justice et la sainteté.

Les anciens livres des Hébreux font un précepte de l'amour de Dieu; mais pour eux l'amour de Jéhovah s'identifie avec l'amour du foyer et de la patrie, avec la haine de l'étranger et de l'ennemi; de plus, cet amour est tout intérêt et tout crainte : « Vous aimerez le Dieu Jéhovah, disait Moïse, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Et lorsque le Dieu Jéhovah vous aura fait entrer dans la terre qu'il a promise avec serment à vos pères, Abraham, Isaac et Jacob, et qu'il

vous aura donné de grandes et de très bonnes villes que vous n'aurez point édifiées, des maisons pleines de toutes sortes de biens, que vous n'aurez point bâties, des citernes que vous n'aurez point creusées, des vignes et des plants d'oliviers que vous n'aurez point plantés : lorsque vous mangerez et que vous vous rassasierez, prenez bien garde de ne pas oublier Jéhovah qui vous a tirés du pays d'Égypte, du pays de servitude. Vous craindrez le Dieu Jéhovah ; vous ne servirez que lui, et vous ne jurerez que par son nom. Vous ne servirez point les dieux étrangers, les dieux des nations qui sont autour de vous, parce que le Dieu Jéhovah, qui est au milieu de vous, est un dieu jaloux. Sa fureur s'allumerait contre vous, et il vous exterminerait de la surface de la terre. »

Les livres de Platon concluent aussi à l'amour de Dieu, non du Dieu des Grecs, mais du Dieu de tous et de tout, non parce qu'il a des terres grasses dont il peut nous gratifier et un tonnerre dont il peut nous foudroyer, mais parce qu'il est le Bien absolu et la Beauté parfaite.

LA DOCTRINE PLATONICIENNE DE L'AMOUR

Résumons ici la doctrine exposée dans le *Banquet* :

L'amour aspire à ce que le bon nous appartienne et nous appartienne toujours. Son objet est la génération et la production dans la beauté, la nature mortelle cherchant à se doter autant que possible de l'immortalité.

Ce même désir d'immortalité qui rend si chers à tous les êtres animés les rejetons nés d'eux, rend les nobles âmes avides de se perpétuer par la vertu et la gloire. A ces nobles âmes le contact et le commerce de la beauté

font engendrer et produire les grandes œuvres dont elles portaient le germe : belles doctrines, beaux vers, belles lois, belles actions, immortels enfants de l'esprit qui ont valu des temples à beaucoup d'hommes, tandis que les enfants du corps n'en ont jamais valu à personne.

Mais là n'est pas le terme de l'initiation dans les mystères de l'amour. Lancé sur l'océan de la beauté, et repaissant ses yeux de ce spectacle qui lui fait enfanter avec une inépuisable fécondité les discours et les pensées les plus magnifiques de la philosophie, l'homme finira par apercevoir tout à coup une beauté merveilleuse, but véritable de toutes ses aspirations et de toutes ses recherches antérieures ; beauté éternelle, incréée, impérissable, exempte d'accroissement et de diminution ; beauté qui n'est point belle en telle partie et laide en telle autre, belle seulement en tel temps et laide en tel autre, belle sous un rapport et laide sous un autre, belle en tel lieu et laide en tel autre, belle pour ceux-ci et laide pour ceux-là ; beauté qui n'a rien de sensible comme un visage, des mains, ni rien de corporel ; qui n'est pas non plus un discours ou une science ; qui ne réside pas dans un être différent d'elle-même, dans un animal, par exemple, ou dans la terre, ou dans le ciel, ou dans toutes les autres choses, mais qui existe éternellement et absolument par elle-même et en elle-même ; de laquelle participent toutes les autres beautés, sans que leur naissance ou leur destruction la modifie en quoi que ce soit.

Quand des beautés inférieures on s'est élevé jusqu'à cette beauté parfaite, on touche au but ; car le droit chemin de l'amour, qu'on le suive de soi-même ou qu'on soit guidé par un autre, c'est de s'élever des beautés

d'ici-bas jusqu'à la beauté suprême en passant, pour ainsi dire, par tous les degrés de l'échelle, de la beauté humaine aux belles occupations, des belles occupations aux belles sciences, jusqu'à ce que, de science en science, on parvienne à la science par excellence, qui n'est autre que la science du beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est réellement.

Oh ! si quelque chose donne du prix à la vie humaine, c'est la contemplation de cette beauté absolue. Si jamais vous y parvenez, que vous sembleront auprès et l'or, et la parure, et les belles personnes dont la vue maintenant vous trouble et vous charme ?

Le merveilleux spectacle que cette beauté divine, pure, simple, entière, parfaite, sans mélange de corps ni de couleurs, et inaccessible à toutes les misères qui corrompent les biens terrestres !

Quelle vie qu'une vie remplie par une si douce contemplation et un si doux commerce !

Ne pensez-vous pas qu'une fois l'œil ainsi fixé sur le vrai beau, les ombres étant dissipées, la réalité apparaissant face à face, on enfante non plus des simulacres de vertu, mais la vertu même ?

Certes, celui qui est arrivé à ce bienheureux état où son âme est mère et nourrice de toute vertu, est vraiment le bien-aimé de Dieu, et si quelque homme doit être immortel, c'est celui-là.

LE PLATONISME PREND VIE DANS LE CHRISTIANISME

Saint Augustin avait ces pensées présentes à l'esprit quand il disait : « Aux yeux de Platon, la divinité est le souverain Bien et le sage est l'amant de la divinité. »

Le même Père de l'Église reconnaît justement que l'œuvre propre du christianisme a été de transformer en réalité vivante les doctrines du philosophe grec.

Il le reconnaît d'abord, en ce qui touche la métaphysique chrétienne telle qu'elle se constitua, quand il dit : « Je trouvai chez Platon, dans le même sens sinon avec les mêmes termes, qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu; qu'en lui est la vie : que cette vie est la lumière des hommes, mais que les hommes ne l'ont point comprise ; qu'encore que l'âme de l'homme rende témoignage à la lumière, ce n'est point elle qui est la lumière, mais le Verbe de Dieu ; que le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, est la véritable lumière qui éclaire tous les hommes venant en ce monde, ainsi que le dit saint Jean. »

Tout en faisant la part de sa foi, saint Augustin n'est pas moins explicite quand il s'agit des doctrines plus essentiellement morales qui sont comme la partie intime du pur christianisme. « Si quelqu'un de ses disciples, dit-il, au moment où Platon enseignait que la vérité, ne pouvant être aperçue par les yeux du corps, n'est accessible qu'à l'intellection pure ; que toute âme qui s'y attache en devient heureuse et parfaite ; qu'il n'y a pas de plus grand obstacle pour la voir qu'une vie livrée aux passions charnelles et aux images sensibles ; qu'il faut, en conséquence, guérir et purifier son âme pour contempler la forme immuable des choses et cette beauté toujours la même, sans limites dans l'espace, sans vicissitudes dans le temps, à l'existence de laquelle les hommes ne croient point, quoique seule elle existe par elle-même et souverainement ; que toutes les autres choses naissent, périssent, s'écoulent, s'échappent per-

pétuellement à elles-mêmes, et qu'en tant qu'elles ont quelque réalité, elles relèvent du Dieu éternel, qui les a créées et les soutient par sa vérité ; que, parmi elles, il n'est donné qu'à l'âme et à l'intelligence pure de jouir et de s'éprendre de la contemplation de l'éternité, et de mériter par là une vie immortelle ; mais que, si l'âme est blessée de l'amour et de l'estime des choses qui naissent et qui passent, elle s'évanouit dans ses vaines pensées, en riant de ceux qui parlent d'un être qui n'est point aperçu par les yeux, ni figuré par des images sensibles, mais vu par l'esprit nu ; si, dis-je, au moment où Platon enseignait ces hautes idées, un de ses disciples lui eût demandé : « Maître, existera-t-il jamais un homme assez grand pour persuader aux peuples de telles choses, sinon comme vérités perçues, au moins comme croyances acceptées? » il aurait répondu, je crois, que cela ne pouvait se faire par un homme, à moins que Dieu, par sa puissance et sa sagesse, ne voulût en excepter un des lois ordinaires de la nature, et que, l'éclairant dès son berceau, non par les leçons des maîtres humains, mais par une illumination tout intérieure, il ne l'honorât d'une telle grâce, ne le fournît d'une telle force, ne l'entourât d'une majesté si haute, qu'en méprisant tout ce qui séduit les hommes, en souffrant tout ce qui les effraie, en faisant tout ce qui les étonne, il les convertît par l'autorité et par l'amour à une foi si salutaire. »

SUBLIMITÉS ÉVANGÉLIQUES

Mais ce qu'on ne saurait retrouver dans Platon, c'est l'accent chrétien, c'est ce langage de l'âme si familier et si grand, où tout porte coup et va droit à l'âme.

Écoutez comme parlait Jésus aux pauvres gens amassés autour de lui : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil ; dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point résister au mal que l'on veut vous faire ; mais si quelqu'un vous frappe sur une joue, tendez l'autre, et si quelqu'un veut vous prendre votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau. Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin de vous montrer les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait tomber la pluie également sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que ceux qui vous saluent, que faites-vous en cela de plus que les autres ? Ceux qui ne sont pas Juifs ne le font-ils pas aussi ? Vous, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres

devant les hommes pour en être regardés, et lorsque vous donnez l'aumône ne faites pas sonner la trompette ; mais que votre main gauche ignore le bien que fait votre main droite. Lorsque vous priez, ne ressemblez pas aux hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues, pour être vus des hommes. Vous, lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, et la porte en étant fermée, implorez votre Père dans le secret ; et votre Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en tiendra compte. Puis, gardez-vous de faire de longues prières, comme font les païens. Ils s'imaginent que s'ils disent beaucoup de paroles ils seront plutôt exaucés. Ne les imitez pas, parce que votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez ; mais bornez votre prière à ces mots : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ; pardonnez-nous comme nous pardonnons ; ne nous laissez point tomber en tentation ; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. » Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés, car comme vous jugerez on vous jugera et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers autrui. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poutre dans votre œil ? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez à tirer la paille de l'œil de votre frère. »

L'ESSENTIEL DE LA PIÉTÉ PLACÉ DANS LA MORALITÉ

Le langage des disciples répond à celui du maître. Développant ce grand principe de Jésus que l'essentiel

de la piété est dans la moralité, l'apôtre Jacques parle ainsi : « Mes bien-aimés, pratiquez la parole de Dieu, et ne vous contentez pas de l'écouter, vous trompant vous-mêmes. Car si quelqu'un écoute la parole et ne la pratique pas, il sera comparé à un homme qui regarde dans un miroir son propre visage : il le regarde, s'en va et oublie incontinent quel il était. Mais celui qui porte ses regards sur la loi parfaite, la loi de liberté, et qui s'y attache, n'étant point auditeur oublieux, mais observateur des préceptes, celui-là trouvera son bonheur dans ce qu'il fait. Si quelqu'un parmi vous croit être religieux et ne met pas un frein à sa langue, mais séduit son propre cœur, sa religion est vaine. C'est un culte pur et sans tache, devant Dieu notre Père, de visiter les veuves et les orphelins dans leur affliction, et, au surplus, de se tenir net de la contagion du siècle. Mais que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres ? La foi pourra-t-elle le sauver ? Si un de vos frères ou une de vos sœurs n'ont point de quoi se vêtir, et qu'ils manquent de ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre et que quelqu'un d'entre vous leur dise : « Allez en paix, je vous souhaite de quoi vous garantir du froid et de quoi manger, » sans leur donner néanmoins ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi leur serviront vos paroles ? Voulez-vous donc qu'un autre puisse vous dire : « Vous avez la foi, et moi j'ai les œuvres ; montrez-moi votre foi qui est sans œuvres, et moi je vous montrerai ma foi par mes œuvres. « Comme le corps est mort lorsqu'il est sans âme, ainsi la foi est morte lorsqu'elle est sans œuvres. »

LA FOI ET LES ŒUVRES

Saint Paul, lui, proclame que l'homme est justifié par la foi et non par les œuvres. Mais c'est à tort qu'on a imaginé ici entre Paul et Jacques une contradiction qui n'existe point. En effet, la pensée de Paul n'est pas d'autoriser ceux qui, étant croyants, en concluent qu'ils sont au-dessus du devoir, mais d'opposer la valeur intime de la conscience à la vaine montre des pratiques extérieures.

Autant que personne il met au-dessus de tout la réforme intérieure, l'entier renouvellement de soi-même : « Conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez point les désirs de la chair. Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et ils sont opposés l'un à l'autre, de sorte que vous faites ce que vous ne voudriez pas et vous ne faites pas ce que vous voudriez. Or, il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont les meurtres, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les envies, les goinfreries, les ivrogneries, et autres méfaits semblables, dont les auteurs, je vous le déclare, ne seront point héritiers du royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit au contraire sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de la sorte. Ne vous y trompez pas : on ne se moque point de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Celui qui sème dans la chair recueillera de la

chair la corruption et la mort. Celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. Or donc, ne nous lassons pas de faire le bien ! »

L'ESPRIT DE SACRIFICE ET D'AMOUR

Jésus avait dit : « Qui veut sauver sa vie la perdra, » et il avait montré l'immense vertu du sacrifice. L'apôtre Jean, celui de tous les apôtres qui a le plus platonisé, part de là pour conclure au parfait détachement, dans l'évangile écrit ou inspiré par lui : « N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui ; Car tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. Or le monde passe et la concupiscence du monde passe avec lui ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. Que, si nous sommes enfants de Dieu, nous ne pouvons qu'être victorieux du monde, et cette victoire qui met le monde sous nos pieds, c'est notre foi. »

L'esprit de sacrifice est le sol fécond sur lequel peut fleurir la fraternité. « C'est passer de la mort à la vie que de se mettre à aimer ses frères. Celui qui n'aime pas demeure en la mort. La haine pour nos frères fait de nous des homicides ; et nul homicide ne jouit de la vie éternelle. Songeons que Dieu, dans son amour, a donné sa vie pour nous ; nous devons aussi donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un a des biens de ce monde et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? Mes petits enfants, n'aimons pas de parole

et du bout des lèvres, mais en œuvres et en vérité. Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres ; car l'amour est de Dieu, et aimer c'est connaître Dieu. Celui qui n'aime point ne connaît point Dieu, car Dieu est amour. Aimons Dieu, puisque c'est lui qui nous a aimés le premier. Que si quelqu'un dit : « J'aime Dieu » et ne laisse pas de haïr son frère, c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? »

Quoi qu'on en ait dit, Paul, non moins que Jean, est l'apôtre de l'amour, et, sur cette matière, s'il n'a pas la même onction, il a une vigueur sublime qui tient à la plénitude incomparable de sa pensée : « Toute la loi, dit-il, est renfermée dans ce seul précepte : vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. Mes frères, ne rendez à personne le mal pour le mal; mais songez à faire le bien devant Dieu et devant tous les hommes, ayant la paix avec tous, autant qu'il est en vous. Ne vous vengez pas vous-mêmes, mes bien-aimés ; mais donnez lieu à la colère. « A moi la vengeance, et je leur saurai bien rendre ce qui leur est dû, » dit le Seigneur. Vous, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire. En agissant ainsi, vous entasserez des charbons de feu sur sa tête. Ne vous laissez pas vaincre par le mauvais : mais surmontez le mauvais par le bien. Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais à fond tous les mystères et toute la science, quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Quand je donnerais tous

mes biens pour nourrir les pauvres, quand je livrerais mon corps jusqu'à brûler, si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien. La charité n'est point envieuse, point présomptueuse ; elle ne s'enorgueillit pas ; elle n'est point ambitieuse : elle ne recherche pas l'intérêt propre ; elle ne s'aigrit point ; elle ne pense pas le mal ; elle ne se réjouit pas du mal d'autrui ; mais elle se réjouit de la vérité ; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout. La charité ne finira jamais, pas même lorsque les prophéties prendront fin, que les langues cesseront et que la science sera abolie. Car nous ne connaissons qu'imparfaitement et ne prophétisons qu'imparfaitement ; mais quand viendra ce qui est parfait, tout ce qui est imparfait se dissipera. Quand j'étais enfant je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de ce qui était de l'enfant. Nous voyons maintenant à travers une énigme et comme par un miroir; mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais Dieu imparfaitement; mais alors je le connaîtrai comme j'en suis connu. Jusque-là, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité ; mais la charité est la plus excellente des trois. »

Ainsi croire, espérer, aimer ; mais surtout aimer !

La foi s'évanouit dans la vision, et l'espérance s'évanouit dans la possession, tandis qu'il y aura toujours matière à l'amour.

L'amour est l'âme du christianisme, comme il était l'âme du bouddhisme, comme il était l'âme des mystères du polythéisme. C'est dans l'amour que toute grande religion puise sa vie.

L'APOSTOLAT CHRÉTIEN

Ici, comme antérieurement dans l'Inde, l'ardeur de l'amour suscita l'ardeur de l'apostolat, apostolat enthousiaste et infatigable.

Que d'autres soient sages pour eux seuls et désespèrent de l'humanité ! Que Platon prenne plaisir à nous montrer son philosophe qui, à l'écart du forum où souffle un vent de folie, se retire en un coin bien tranquille et s'abrite derrière un petit mur ! Le disciple du Christ ne calcule pas si la mêlée est trop épaisse pour qu'il soit bon de s'y jeter : il se considère comme un soldat de la vérité ; il veut conquérir tous les cœurs à sa foi ; il y dépense son temps, ses forces, sa vie.

Voyez Paul : il a couru toutes les routes ; il n'a connu que veilles et fatigues ; il a tout souffert, la soif, la faim, le froid, la nudité ; il a essuyé tous les périls et sur mer et dans les déserts ; il a été honni par ses compatriotes, repoussé par les étrangers, renié par de faux frères ; on l'a emprisonné, on l'a fouetté, on l'a battu de verges, on l'a lapidé. N'importe ! Il demeurera apôtre jusqu'à ce qu'il soit fait cadavre.

Et depuis, combien d'autres sont allés au loin de cité en cité, brûlant du même zèle de propagande qui jeta Paul sous la hache des bourreaux de Néron ! A ceux qui s'étonnaient de leur courage ils répondaient : « Notre maître nous a dit : *Allez et enseignez toutes les nations.* » Que si un jour la force se dressait devant eux et leur donnait le choix entre le silence et la mort, ils ne se taisaient pas et mouraient.

LES CHRÉTIENS CALOMNIÉS

Malgré cet indomptable esprit de prosélytisme qui caractérise les premiers chrétiens et qui prévaudra à jamais dans la chrétienté, la doctrine nouvelle resta assez ignorée durant le I^er^ siècle. Ainsi, dans ses *Annales* écrites vers le commencement du II^e^ siècle, Tacite, *le plus grave des historiens* selon Bossuet, ne parle qu'en passant du Christ, « novateur condamné au supplice sous Tibère ». Il représente les chrétiens ses disciples comme une *secte juive* « livrée à d'exécrables superstitions, abhorrée pour ses infamies et convaincue de haïr le genre humain ou de lui être odieuse ».

Voilà comme les plus grands esprits, imbus de préjugés aristocratiques, peuvent se faire illusion sur les mouvements révolutionnaires et se laisser aller à être les échos de bruits calomnieux. Par cela seul qu'on est hostile à toute nouveauté on imagine dans toute nouveauté une monstruosité.

L'ami de Tacite, Pline le jeune, appelé à instruire le procès de plusieurs de ces chrétiens que le césarisme mettait hors la loi, les vit de plus près et les jugea moins durement. Il déclare, en effet, n'avoir découvert parmi eux qu'une « misérable superstition poussée à l'excès, » et, tout en leur reprochant de « chanter des hymnes en l'honneur du Christ comme s'il eût été dieu, » il est porté à croire qu'ils ne se rassemblent que pour manger en commun des mets innocents, avec serment de s'abstenir de tout crime, bien loin d'en commettre aucun.

De fait, l'opinion commune attribuait aux chrétiens toute sorte de forfaits; on les accusait par exemple

d'accompagner leurs agapes du sacrifice d'un enfant, d'en boire le sang, d'en manger la chair, et puis, les flambeaux éteints, de s'accoupler au hasard, comme des bêtes. Que si, avec leur apologiste Athénagore, ils se défendaient de telles infamies, on se prévalait de ce qu'ils formaient des sociétés secrètes; on les appelait les *ennemis de la lumière*, et on leur disait : « Si vous ne faisiez du mal, vous ne cacheriez pas avec tant de soin ce que vous faites. L'honnêteté veut le grand jour. Le crime seul cherche les ténèbres. »

C'est bien là la logique populaire.

Néanmoins, d'après la déclaration de Tertullien, tout se réduisait à faire ensemble bonne chère. « Or, ajoutait-il, quelque dépense que nous fassions, elle est utile et pieuse puisque les pauvres en profitent. »

LE COMMUNISME ET LE PROLÉTARIAT CHRÉTIENS

C'était en effet le caractère des premières sociétés chrétiennes qu'entre leurs membres tout était commun. « Nous apportons, dira saint Justin, notre avoir à la communauté et nous partageons avec les indigents. » Ainsi avaient procédé, d'après les *Actes des Apôtres*, les disciples immédiats de Jésus. « N'ayant qu'un cœur et qu'une âme, ils n'avaient aussi qu'une même fortune. »

Jésus lui-même avait dit : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres. Malheur aux riches ! Oui, je vous le déclare, il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

En conséquence, tous les croyants qui possédaient des

fonds de terre ou des maisons les vendaient et en mettaient le prix aux pieds des apôtres ; on faisait ensuite des distributions où chacun recevait selon ses besoins.

De là ces paroles de Bossuet : « L'Eglise dans son premier plan n'a été bâtie que pour les pauvres. Les riches n'y sont soufferts que par tolérance. »

Aussi bien, il s'en faut que les apôtres fussent des riches. C'étaient des prolétaires, sans demeure stable, vivant péniblement du travail de leurs mains, comme avait vécu du travail de ses mains l'ouvrier Jésus. Ils s'opposaient faibles à ceux qui étaient forts ; méprisés à ceux qui étaient glorifiés.

« Nous sommes, disaient-ils, comme les ordures du monde, comme des balayures que tous rejettent. » Ils ajoutaient : « On nous maudit, et nous bénissons ; on nous persécute et nous le souffrons ; on nous dit des injures et nous répondons par des prières. »

Mais en même temps qu'ils priaient, ils lançaient l'anathème aux oisifs et aux riches. « Qui ne veut point travailler, s'écriait Paul, qu'il se passe de manger ! »

Et Jacques : « Dieu a choisi ceux qui étaient pauvres dans ce monde pour être riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment. Mes frères, gardez-vous de déshonorer le pauvre. Ne sont-ce pas les riches qui vous oppressent par leur puissance ? Ne sont-ce pas eux qui vous traînent devant les tribunaux de la justice ? Ne sont-ce pas eux qui déshonorent le nom auguste du Christ d'où vous avez tiré le vôtre ? Vous, riches, pleurez ; poussez des cris et des hurlements dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous. La pourriture consume les richesses que vous gardez.

Les vers mangent les vêtements que vous avez en réserve. La rouille gâte l'or et l'argent que vous cachez, et cette rouille dévorera votre chair comme un feu. Tel est le trésor de colère que vous vous amassez pour les derniers jours; car, sachez-le, le salaire que vous faites perdre aux ouvriers, qui ont fait la récolte de vos champs, crie contre vous, et les cris des misérables sont montés jusqu'aux oreilles du Dieu des armées. Il vous châtiera parce que vous avez vécu sur la terre dans les délices et dans le luxe, parce que vous vous êtes engraissés comme ces victimes qu'on prépare pour le jour du sacrifice, parce que vous avez condamné et tué le juste, sans qu'il vous ait fait de résistance. Et maintenant, vous, mes frères, persévérez dans la patience jusqu'à l'avènement prochain du Seigneur. Vous voyez bien que le laboureur, dans l'espérance de recueillir les fruits précieux de la terre, attend patiemment que Dieu envoie les pluies de la première et de l'arrière-saison. »

LES HOMMES DU CHRIST

C'est un grand spectacle à évoquer que celui de ces premiers chrétiens qui, se considérant comme les membres d'un même corps, vivaient fraternellement ensemble, grands et petits, maîtres et serviteurs, unis par les liens d'un même amour et par de communes espérances.

Jésus avait fait mieux que de leur léguer une théologie; il avait créé en eux un puissant foyer de vie supérieure.

Devenir chrétien alors n'était pas adopter une cer-

taine profession de foi : c'était se renouveler et entrer dans la vie des enfants de Dieu.

L'homme du Christ marche dans la sérénité et la joie. Tandis que tant d'hommes vont cherchant la bonne route, il a la sensation de l'avoir trouvée à jamais. Il possède cette paix et cette force qui dépendent non du savoir, non des dogmes, mais de l'amour et de la vision d'un idéal dont l'âme est remplie. N'a-t-il pas acquis le sentiment que nous ne sommes pas orphelins en ce monde ; que nous avons un Père commun ; que nous sommes tous frères, et que le souverain bien est d'aimer notre Père, d'aimer nos frères de toutes nos forces ?

La joie d'aimer lui fait oublier les misères de la vie. « Rien d'autre ne compte pour celui qui aime, dira saint Bernard ; car il aime ! »

Et cet amour de l'homme du Christ pour les autres hommes ne se borne pas à ceux qui sont chrétiens comme lui, ni à ceux qui sont ses amis ; il s'étend à l'infidèle et au Samaritain ; il s'étend à ses ennemis. Dieu est un père dont les enfants sont dispersés aux quatre bouts de la terre, et aux quatre vents de la pensée. Le chrétien voudrait à tous leur inculquer, à force de fraternel amour, le sentiment de la divine paternité, qui désormais fait de son existence un enchantement et lui révèle la vérité de cette parole de Jésus : « Ne cherchez pas le royaume de Dieu ici ou là ; il est en vous. »

Enfant par l'humilité, par la pureté, par la simplicité du cœur, détaché de cette triple servitude des biens, des ambitions et des sensualités d'où sortent les nuages qui assombrissent nos âmes, voici l'homme du Christ en

commerce avec des hommes de toute sorte et plus particulièrement mêlé à une communauté d'hommes pensant comme lui, résolus comme lui à porter les fardeaux les uns des autres, à mettre en commun leurs cœurs, leur travail, leur avoir, et à vivre chacun pour tous, tous pour chacun, selon leurs facultés.

Quelle est la règle des volontés dans cette grande famille dont l'âme est le Christ ?

C'est d'être bons les uns pour les autres et de persévérer, de croître toujours dans la bonté. Que si votre affection et vos bons offices sont méconnus, il faut quand même les continuer et même les augmenter. Use-t-on néanmoins envers vous de traitements qui vous irritent ? « Faites que le soleil ne se couche pas sur votre colère ; » et que votre mansuétude et votre bonté persistent !

C'est l'essence de la charité d'être inépuisable et d'abonder d'autant plus que plus elle se répand. Parce qu'il arrive à votre frère d'être méchant, est-ce un motif de le devenir vous-même ? Non. Opposez donc la douceur aux rigueurs ; la générosité à l'injustice. Appliquez-vous à « surmonter le mal à force de bonté. »

En même temps, « priez pour vos ennemis » ; car Jésus vous a enseigné à invoquer Dieu comme le Père commun, et à lui demander la délivrance du mal non seulement pour vous, mais pour tous.

Par cette intarissable effusion de la charité, vous planerez au-dessus des iniquités des hommes comme au-dessus des infirmités de la nature ; et vous vivrez dans une fête perpétuelle du cœur.

Puis, même chez les pires, votre vertu finira par éveiller la vertu. Le pur chrétien pense comme Marc-

Aurèle, quand il disait que le plus méchant des hommes ne peut que se laisser fléchir si on redouble les bienfaits à proportion qu'il redouble les injures, et qu'on s'obstine à le traiter avec douceur, en lui disant : « Non, mon enfant, nous ne sommes pas nés pour nous faire du mal les uns aux autres ! Songe que Dieu nous a faits les abeilles d'une même ruche, et qu'en me faisant du mal tu t'en fais à toi-même. »

En suivant ces préceptes : *Aimez ceux qui vous haïssent ; si on vous frappe sur une joue, tendez l'autre ; si on vous prend votre manteau, donnez par surcroît votre tunique ; priez pour ceux qui vous persécutent*, l'homme du Christ, selon la pensée de saint Paul, « jette sur la tête de ses ennemis des charbons de feu par lesquels il fond la glace qui serre leur cœur et les attendrit à force de charité. »

Tels furent les purs chrétiens, les chrétiens primitifs. Il y aura lieu de se dire plus tard : Dans la chrétienté où sont les chrétiens ?

LES PRÉCEPTES DU CHRIST ET LE DROIT

Comprenons que le christianisme, dans son essence, déborde le cadre de toute religion positive. Par delà dogmes et rites, il est l'amour de Dieu notre père et de tous les hommes nos frères, tout vivant en nos âmes et en nos actes, conformément aux enseignements et aux exemples de cet idéal de sainteté, Jésus-Christ.

Ah ! je sais bien que certains n'ont vu que chimères dans ces victoires de la charité sur notre égoïsme qui sont la marque essentielle de l'esprit chrétien. Ceux-là

même qui louent les exemples et les préceptes de Jésus se trouveraient lâches et sots de les appliquer dans les occasions. Quoi ! je présenterais ma figure aux soufflets ? Je doublerais par mes dons le vol qui m'est fait ? Je serais ardent à procurer le bien de qui poursuit mon mal ? Ne serait-ce pas faire bon marché de ma dignité ? Ne serait-ce pas encourager les plus brutaux attentats ?

Oui, il y a des cas où prendre l'évangile à la lettre serait imprudence et faiblesse. Mais s'en inspirer toujours dans le gouvernement de notre vie n'est que sagesse et magnanimité. Nous ne ferons jamais trop grande la part de la divine bonté. Dans les apparentes folies de la bonté l'événement découvre le plus souvent une clairvoyance salutaire, qui passe tous les calculs de l'amour-propre, le grand ennemi. Chaque homme doit tendre à cette charité infinie dont le règne universel serait le paradis sur terre.

Le mal est que les forts la recommandent volontiers aux faibles et s'en dispensent. L'extrême audace des uns exploite l'extrême résignation des autres. A quelle misère leur bonté passive ne condamna-t-elle pas les populations converties par la prédication évangélique de Bouddha ? De purs chrétiens ne finiraient-ils pas par avoir le même sort ?

Cela serait si à l'évangile de l'amour ne s'ajoutait pas l'évangile de la justice, si à la règle du cœur ne s'ajoutait pas la règle de la raison, si enfin n'intervenaient pas l'idée et le sentiment du droit.

Ne tenez pas tête aux méchants ; n'allez pas en justice ; répondez au mal par le bien : certes ces beaux préceptes se comprennent appliqués dans une société de

frères. Où en serait-on si entre parents et amis la froide règle du doit et avoir se substituait à la grande règle de l'amour, jamais assez miséricordieux?

Mais le beau mérite d'aimer ses amis! « Les gens de mauvaise vie en font autant » vous dit l'évangile. Il s'agit d'étendre vos dispositions fraternelles à tous les hommes, y compris vos ennemis. Tous les hommes sont vos frères, et ils doivent le demeurer au regard de votre conscience, même quand ils renient cette fraternité.

Là est le sublime de l'évangile. Qui ne voit que la face des choses serait changée si un vrai courant évangélique s'établissait dans notre humanité égoïste?

Encore faut-il reconnaître cependant que, dans les rapports civiques et internationaux, le droit ne peut s'abdiquer. Que vous accomplissiez des miracles de résignation et de charité à propos des méfaits et des injustices dont vous êtes personnellement victime, c'est à merveille. Mais quand il s'agit du patrimoine commun, quand votre condescendance peut engager le sort de milliers d'êtres nés ou à naître, pouvez-vous, sous prétexte de charité, détruire pour votre part la sauvegarde sociale? Pouvez-vous ouvrir la porte toute large à toutes les tyrannies du dedans et à toutes les invasions du dehors?

Introduisons le maximum d'humanité possible dans l'exercice du droit de défense au sein de l'Etat et entre les Etats; mais n'annulons pas ce droit, garantie nécessaire contre la barbarie. Le point est de borner à l'indispensable les coercitions légales et les prises d'armes nationales; d'avoir toujours l'œil fixé vers un suprême idéal de paix et d'amour pour tous les hommes et pour tous les peuples, et d'anticiper autant qu'il se peut la

réalisation de cet idéal, dans le domaine de notre vie personnelle.

Les outranciers de l'évangélisme, à la façon du grand Tolstoï, oublient que l'évangile n'a envisagé que le point de vue moral et individuel, non le point de vue juridique et social.

La question était d'élever à sa perfection la plus haute l'âme faite pour la vie éternelle. Mais ni l'évangile, ni les premiers chrétiens n'avaient souci des éléments vitaux de la société, vu qu'il la jugeaient à la veille de périr.

On oublie trop ce fait capital quand il s'agit du christianisme.

Rien de plus formel et de plus souvent répété dans les écrits évangéliques et dans les épitres apostoliques que l'assurance de la réapparition imminente de Jésus, et de la fin du monde.

Dans saint Marc, le plus ancien évangéliste, Jésus, après avoir dépeint l'effondrement de la terre, la chute des étoiles et le glorieux avènement du fils de l'homme, ajoute : « Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas que toutes ces choses n'arrivent. » Dans saint Mathieu, Jésus dit à ses apôtres : « Il y en a quelques-uns parmi vous qui sont ici présents qui ne mourront pas avant d'avoir vu le fils de l'homme venir en son règne » et encore : « Vous n'aurez pas achevé d'aller par toutes les villes d'Israël que le fils de l'homme ne soit venu. »

« L'avènement du Seigneur est proche, dit Jacques. Le juge est déjà à la porte. » Et Paul : « La forme de ce monde va passer... Nous vivons à la fin des temps... Nous ne mourrons pas tous; mais tous nous serons

changés en un instant, en un clin d'œil, au dernier son de la trompette. »

Pourtant la fin ne venait pas. « Nos pères sont morts disaient quelques-uns ; et toutes choses restent dans le même état. » A quoi il fut répondu, vers le second siècle, dans une épître attribuée à l'apôtre Pierre : « Songez, mes bien-aimés, que pour le Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour. Il use de patience pour donner à tous occasion de se repentir. »

LE CHRIST NON DIVINISÉ

L'entente parfaite qui unissait les sociétés chrétiennes ne fut pas malheureusement de longue durée.

Déjà, dès le temps de saint Paul, comme nous l'apprend la première lettre qu'il écrivit à ses coreligionnaires de Corinthe, il y avait entre les chrétiens « des divisions et des contestations ».

Bientôt les sectes se multiplièrent. On les vit s'opposer mutuellement différentes leçons des évangiles. Chacune revendiquait le privilège de l'infaillibilité ; chacune accusait ses rivales.

Les violences devinrent telles que Julien put dire : « Les bêtes féroces ne sont pas plus redoutables aux hommes que les chrétiens ne le sont les uns aux autres quand ils sont divisés de croyances et de sentiments. »

Ces sectes chrétiennes, d'accord au moins en un point, ne voyaient pas dans le Christ un dieu.

Cette doctrine semblait confirmée par saint Paul quand il déclare qu'il adresse ses prières au « Dieu de Notre Seigneur Jésus-Christ » ; que « Dieu est le chef du

Christ »; que « Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts »; que « le glorieux avènement de Jésus-Christ doit faire se manifester en son temps Celui qui est le seul puissant et qui seul possède l'immortalité. »

On s'appuyait en même temps sur le caractère éminemment humain de la vie de Jésus qui a crû en sagesse et en grâce à mesure qu'il croissait en âge ; qui a vécu jusqu'à trente ans dans la plus complète obscurité ; qui se fait baptiser au commencement de son ministère borné à une durée de trois ans ; qui invoque Dieu par ses prières, se soumet à des jeûnes et est en butte aux tentations du démon ; qui est tellement pauvre qu'il faut que des femmes subviennent à sa subsistance ; qui ne possède pas même un gîte, si bien qu'il déclare que le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ; qui permet que ses disciples, sollicités par la faim, arrachent des épis dans le champ d'autrui le jour du sabbat, au lieu de faire quelque miracle propre à prévenir cette double violation de la loi ; qui opère des guérisons, mais reconnaît qu'elles sont dues à la foi des malades plutôt qu'à sa puissance ; qui n'accomplit pas de miracles à Nazareth où on le connaît trop pour croire en lui : d'où cette parole : « Nul n'est prophète en son pays » : qui en impose si peu à sa mère et à ses frères qu'un jour « ils viennent pour se saisir de lui, disant qu'il a perdu l'esprit »; qui rapporte à son père, à notre Père commun, toutes ses œuvres, et dit : « De moi-même je ne puis rien » ; qui dit encore : « Pourquoi m'appelez-vous bon ? Dieu seul est bon » ; qui enfin, aux approches de la mort, n'est inaccessible ni à la crainte, ni à la tristesse, ni, aux douleurs, demande à Dieu de l'épargner et se plaint d'être abandonné de lui.

C'était d'ailleurs la vieille opinion de tous les Juifs, non paganisés par l'Hellénisme, que le Messie devait être un autre Moïse, quoique bien plus grand que Moïse ; et leur rigoureux monothéisme ne se serait jamais accommodé d'une espèce de dépossession de Jéhovah au profit de Jésus.

Pour être admis dans l'Assemblée des frères en Christ, il suffisait de reconnaître Jésus pour son *Seigneur*. On ne le voyait pas à travers une église ; on le voyait à travers la tradition vivante de son enseignement et de ses œuvres, comme le père de la paix dans la sainteté, et comme le miraculeux ressuscité, dont on espérait le retour triomphal.

Certains même contestaient le fait de la résurrection de Jésus. Tout au plus affirmaient-ils que son crucifiement avait été une victoire sur la mort désormais privée de son aiguillon, et que la victime du calvaire avait mérité de Dieu qu'il ouvrît un jour aux hommes les portes du tombeau pour les prendre dans sa gloire, lui Jésus en tête.

Pourquoi n'aurait-on pas toléré ces négateurs de la résurrection ? Il ne fut pas question de bannir du troupeau choisi des apôtres l'incrédule Thomas parce qu'il avait nié que Jésus fut ressuscité et n'était disposé à croire qu'après avoir vu.

SIMON LE MAGICIEN ET CÉRINTHE

Cérinthe, le chef d'une des sociétés chrétiennes, était disciple d'un personnage qui est resté fameux dans l'histoire du christianisme, et en qui des exégètes Allemands

ont prétendu reconnaître la caricature de saint Paul : Simon le Magicien.

Simon passait pour avoir appris l'art de la magie d'un certain Dosithée qui, avant la prédication de Jésus, voulut se faire considérer comme le Messie.

D'après ce que nous apprennent les Actes des apôtres, ses prestiges avaient rendu Simon populaire dans la Samarie qu'il habitait. Du plus petit au plus grand, tous les Samaritains le suivaient. On le considérait comme étant d'une nature supérieure ; et on l'appelait la *Grande Vertu de Dieu*.

Le diacre Philippe étant venu évangéliser le pays, « Simon crut et se fit baptiser ».

Peu de temps après, les apôtres Pierre et Jean vinrent « imposer les mains aux Samaritains pour leur donner le Saint-Esprit ». Simon fut frappé des merveilles que le Saint-Esprit opérait. Désireux d'enrichir sa science magique de nouveaux secrets, il pria Pierre de lui céder contre argent le don de conférer le Saint-Esprit. Pierre indigné lui répondit : « Que ton argent périsse avec toi, homme qui as imaginé que le don de Dieu s'acquérait à prix d'argent ! » Et depuis, le nom de *Simonie* a été donné à tout trafic des choses saintes, à tout échange d'un bien spirituel pour un bien temporel, en particulier aux conventions par lesquelles on reçoit une rétribution pécuniaire ou autre en retour d'un acte religieux, tel que prières ou sacrements.

Simon entreprit de rivaliser avec les apôtres. Il les devança dans plusieurs provinces et se fit des prosélytes partout, jusque dans Rome.

Saint Justin, saint Irénée et Tertullien constatent cette active propagande, et son singulier succès. Ils rap-

portent même, faisant une confusion évidente, que le peuple romain et le sénat adorèrent Simon comme un dieu, et qu'une statue lui avait été érigée dans l'île du Tibre avec cette inscription : « *Simoni, Deo sancto. A Simon le Dieu saint.*

La légende ajoute le fait suivant, dont ne parlent ni Tertullien, ni Irénée, ni Justin. Simon, qui avait des démons à son service, entreprit de se faire enlever sur un char de feu en présence de l'empereur Néron et d'une foule énorme convoquée à ce spectacle. Mais saint Pierre était là ; il se mit en prières ; il conjura par son intercession la puissance démoniaque ; et Simon avec son char fut précipité du haut des airs.

Cérinthe avait été instruit par Simon à voir en Jésus le messager de Dieu, mais non un Dieu. Il nia donc la divinité du Christ ; et en même temps il professa l'obligation où étaient tous les croyants d'être des circoncis.

Un jour, d'après ce que nous apprend saint Irénée, l'apôtre Jean était au bain à Ephèse, quand tout à coup Cérinthe s'offrit à sa vue. « Quoi ! Cérinthe ici ! s'écria-t-il. Cérinthe, l'ennemi de la vérité ! Fuyons, de peur que ces murs ne s'écroulent. » Et il se sauva sans se baigner.

Selon certaines traditions, appuyées par des témoignages de Tertullien et de saint Epiphane, Cérinthe aurait compté parmi ses disciples un certain *Ebion* (*le pauvre*), qui adopta sa doctrine en y mêlant des inspirations de la philosophie stoïcienne où il avait été nourri, et qui prêcha en Asie, dans l'île de Chypre, même à Rome, vers la fin du premier siècle.

Ce personnage demeure très problématique. Mais ce

qui est certain c'est l'existence des Ébionites, les pauvres du Christ. Ils considéraient Jésus, si grand fût-il, comme un homme né naturellement de Marie et de Joseph ; associaient les observances juives à leur foi dans l'enseignement évangélique ; et se faisaient une loi de vivre dans une austère pauvreté, en attendant le retour prochain du Christ, le roi des saints.

L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

D'après les témoignage de saint Irénée, saint Epiphane et saint Jérôme, c'est à l'intention des Cérinthiens, des Ébionites et en général de tous les chrétiens négateurs de la divinité du Christ, que, vers la fin du 1er siècle, fut écrit cet évangile selon saint Jean qui devait être adopté par l'Eglise comme le code du dogmatisme chrétien.

Il y est marqué que « le Verbe s'est fait chair », et de là suivra le mystère de l'Incarnation ; que le crucifié est « l'agneau qui enlève les péchés du monde », et de là suivra le mystère de la Rédemption ; que « pour avoir la vie éternelle il faut manger la chair du Fils de l'homme et boire son sang », et de là suivra le mystère de l'Eucharistie.

Puis, Jésus y dit à ses disciples : « Je suis la voie, la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi. Je prierai mon père et il vous enverra un autre consolateur afin qu'il demeure éternellement avec vous. Je ne vous laisserai point orphelins. Demeurez en moi et moi en vous. Je suis la vigne et vous êtes les branches. Quand cet Esprit de vérité que je vais vous envoyer sera venu, il

vous enseignera toute vérité. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps et vous me verrez. En vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous autres, et le monde se réjouira ; vous serez tristes ; mais votre tristesse sera changée en joie. La femme, pendant qu'elle enfante, a de la tristesse parce que son heure est venue ; mais après qu'elle a enfanté un fils elle ne se souvient plus de ses maux, tant son cœur est saisi de joie, parce qu'elle a mis un homme au monde. Et vous aussi, maintenant vous avez de la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. Je suis le bon pasteur, et le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas dans cette bergerie, mais je les amènerai. Elles écouteront ma voix, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Et, levant les yeux au ciel : « O mon Père, l'heure est venue. Glorifiez votre fils afin que votre fils vous glorifie. Glorifiez-moi, ô mon Père, de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût! »

L'apôtre du Dieu-Homme complète l'apôtre de la vocation des Gentils. Paul, c'est la rupture du christianisme avec la synagogue ; Jean c'est la fusion du christianisme avec l'hellénisme.

LES ÉCRITS ÉVANGÉLIQUES ET L'EXÉGÈSE

De l'évangile selon saint Jean, le grand évangile mystique, se distinguaient des écrits antérieurs contenant des relations sur la doctrine, la vie et la mort de Jésus.

Trois de ces nombreux évangiles ont été accrédités en même temps que celui de Jean. Les autres ont été réputés apocryphes.

L'évangile canonique le premier en date, et qui est le plus bref, parut environ trente ans après la mort de Jésus. Il est l'œuvre de Marc, compagnon de Pierre et de Paul. Les miracles y tiennent une place plus grande que dans les autres évangiles. Jésus y est suivi par une foule de gens avides de le toucher, parce qu'il y a dans son contact une vertu qui guérit de toutes les infirmités. Tantôt c'est avec de la salive, tantôt c'est par une imposition des mains, tantôt c'est par un simple commandement qu'il rend la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la santé aux mourants. A propos de la délivrance d'un possédé, nous le voyons se prêter à un arrangement avec une légion de diables. Sur leur demande, il les envoie du corps de l'énergumène dans les corps de deux mille pourceaux. Aussitôt tous les pourceaux d'aller se noyer : grave préjudice pour les propriétaires, qui prièrent Jésus de quitter le pays.

Il s'en faut que ce soit cette thaumaturgie, semblable à celle de tant d'illuminés depuis Apollonius jusqu'à Jamblique, qui fasse la beauté, la grandeur, le charme des évangiles. En ce temps-là chacun croyait à la lettre que *la foi soulève les montagnes*, et il y avait plus de crédulité que d'esprit critique. Jésus lui-même déplorait l'état d'âme de ces charnels qui mettaient les prestiges sensibles au-dessus de toutes les supériorités morales et réclamaient des *signes*. Comment d'ailleurs les miracles auraient-ils été des preuves, puisqu'on était convenu que les démons, les magiciens, les enchanteurs faisaient des miracles ?

Presque en même temps que l'évangile de saint Marc, fut mis au jour l'évangile de Mathieu, l'ancien péager, chez qui Jésus dîna en compagnie de publicains et de gens de mauvaise vie, au grand scandale des pharisiens à qui il répondait : « Ce ne sont pas les bien portants, mais les malades qui ont besoin de médecin. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Saint Mathieu s'adresse surtout aux Juifs, et a la préoccupation constante de prouver par des souvenirs de l'Ancien Testament que Jésus est bien le Messie prédit par les prophètes. Il n'est pas, ce semble, d'évangile où les discours de Jésus aient été si bien reproduits en leur pure et idéale ingénuité.

C'est le médecin Luc, auteur présumé des Actes des apôtres, qui écrivit le troisième évangile. Associé à l'œuvre de saint Paul, son ami, dont il partagea les travaux et la captivité, saint Luc s'adresse plus particulièrement aux Gentils. Parmi les paraboles nombreuses qu'on ne trouve que chez lui figurent : le bon Samaritain ; la rencontre aux enfers du pauvre Lazare et du mauvais riche ; le retour de l'enfant prodigue ; le pharisien et le publicain en prières.

Dans le quatrième évangile, qui seul ne raconte pa les angoisses de Jésus au jardin des oliviers, et qui seul mentionne la présence de Marie au pied de la croix, on remarque, outre les allocutions doctorales de Jésus chères à l'évangéliste théologien, des épisodes nouveaux tels que les noces de Cana ; la résurrection de Lazare, l'ami de Jésus ; le dialogue de Jésus avec le pharisien Nicodème ; l'entrevue de Jésus avec la Samaritaine.

L'exégèse et la critique accumuleront les objections contre les évangiles. On opposera les évangiles de Marc, de Mathieu et de Luc à l'évangile de Jean, l'évangile spirituel par excellence, tant exalté, non-seulement par les grands catholiques, mais aussi par Luther qui a dit : « C'est là le seul doux et véritable évangile principal. Il faut le préférer de beaucoup aux autres et l'élever plus haut. » On fera remarquer que nous ne connaissons les paroles de Jésus qu'à travers le prisme de la tradition dont les évangélistes furent les interprètes ; que les relations évangéliques ne sont pas même des relations faites dans la langue que parlait Jésus, mais dans la langue grecque ; qu'il y a dans ces écrits des lacunes et des contradictions évidentes.

Cela n'empêche pas que la collection des récits de Mathieu, Marc, Luc et Jean ne constitue un tout unique, l'*Evangile*, c'est-à-dire la *Bonne nouvelle* du règne de Dieu annoncé aux hommes, livre sans pareil pour la beauté de l'enseignement et pour l'action morale, où nous est révélé un type de perfection le plus aimable et le plus admirable qui soit.

Les dissemblances des évangélistes dans leur récits, — et elles sont nombreuses, — ne font que souligner leur concordance dans l'expression d'un même caractère de magnanimité, de simplicité, de pureté, de bonté. Vous ne trouverez nulle part ailleurs cette candeur et cette continuité dans le sublime. Comme l'a remarqué Pascal, « Jésus-Christ dit les choses grandes si simplement, « qu'il semble qu'il ne les a pas pensées ; et si nette- « ment néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. « Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable. Qui « a appris aux évangélistes les qualités d'une âme par-

« faitement héroïque, pour la peindre si parfaitement « en Jésus-Christ? »

L'évangile ne demande pas aux hommes d'être des dévots, il leur demande d'être humbles, doux, charitables, miséricordieux. Il ne veut pas de pratiques religieuses qui servent à dispenser des pratiques morales, et la piété y est la fleur de la vertu.

Toute religion est une œuvre collective où l'idéal compte plus que le réel; mais où l'idéal est pris du réel. L'exégèse avec toutes ses trouvailles ne saurait détruire le grandiose de la prédication et de la mort de Jésus, la portée de l'impression extraordinaire qu'il fit sur ses disciples, l'esprit de vie des récits évangéliques et des lettres apostoliques.

Il demeure constant qu'à certain jour jaillit de la Judée une illumination de la conscience humaine qui renouvela le vieux monde, et dont le rayonnement, après avoir éclairé des siècles, embrase encore des millions d'âmes.

Ceux qui ne voient qu'erreur dans le christianisme se trompent au moins autant que ceux qui y voient la vérité absolue.

LES GNOSTIQUES

Les doctrines du quatrième évangile furent tour à tour contredites par de nombreuses écoles qui se rattachaient diversement au Christ. Le caractère commun de ces écoles est une égale prétention à la pure connaissance, appelée par les Grecs la *Gnôse*. De là le nom donné aux philosophes de ces écoles : les *gnostiques*, ceux qui savent.

Les plus fameux gnostiques furent deux Egyptiens,

Basilidès d'Alexandrie, mort l'an 130, et Valentin mort vers 160.

La doctrine de Basilidès, commentateur mystique des évangiles, était un amalgame de néoplatonisme, de judaïsme et de christianisme. Il faisait sa part au passé en disant que le dieu des Juifs et tous les autres dieux des nations, êtres inférieurs émanés du grand Être, furent les ordonnateurs de l'Univers, les bienfaiteurs des peuples ; et que le Père incréé, dont la bonté veut le salut universel, a envoyé sur terre le Christ, son premier né, pour libérer du culte des puissances inférieures l'humanité, enfin élevée à la religion pure.

Valentin combinait la doctrine pythagoricienne des Nombres et la doctrine platonicienne des Idées avec les données de l'évangile de saint Jean, le seul évangile auquel il attribuât de la valeur. Selon lui, le sauveur Jésus, le Verbe divin, concentre en soi toutes les perfections des Esprits nés du Grand Esprit, et il s'est revêtu d'un corps apparent pour venir accomplir sa mission de Révélateur de la vraie doctrine.

Le système de Valentin gagna beaucoup de disciples en Orient. C'est surtout les Valentiniens que visent les cinq livres *contre les hérésies* dus au grec saint Irénée, ordonné prêtre dans les Gaules en 177 par saint Pothin et devenu après lui évêque de Lyon.

Le rôle des gnostiques dans le christianisme est assez analogue à celui des Kabbalistes dans le judaïsme.

Eux aussi substituent à l'esclavage de la lettre la libre interprétation. Ils tendent à helléniser tellement le christianisme qu'il ne serait plus qu'une branche de néoplatonisme ; ils se piquent d'opposer traditions à

traditions, et ils se proclament les chrétiens parfaits. On les voit se réclamer de Pythagore, de Platon, de Zoroastre, en même temps que de Moïse et de Jésus.

Esprits aussi enthousiastes qu'érudits, ils tombèrent dans tous les excès de l'Orient; et au mysticisme qui préconise l'extase ils allièrent ce fétichisme qui prête à certains talismans une vertu surnaturelle.

On distingue d'ailleurs parmi eux beaucoup d'écoles. Chacune revendique le privilège d'une connaissance supérieure de l'être divin, de l'origine du monde, des causes du mal et des manifestations de la providence dans l'humanité.

La plupart représentent Dieu comme le Grand Être, le Père inconnu qui, de toute éternité, reposait immobile dans le silencieux abîme du divin *plérome*, c'est-à-dire de l'espace immense. Cet être s'étant ébranlé, de ce mouvement sont nées différentes séries d'êtres spirituels engendrés les uns par les autres et de plus en plus inférieurs les uns aux autres, les *Eons*. L'un de ces Eons est le *démiurge* ou artisan du monde, en qui Valentin reconnaît le dieu des Juifs, Jehovah, trop longtemps usurpateur du titre de vrai Dieu. Le démiurge, ajoutant au grand tout sa dernière pièce, a produit cet univers où nous vivons; mais, soit imprudence, soit malice, il l'a inondé de toute sorte de maux. Heureusement le Père Suprême a pris en pitié notre misère et il a envoyé un sauveur, Jésus-Christ, avec mission de nous purifier de la souillure du mal. L'homme rappelé par le Sauveur au sein de Dieu y trouvera la pleine félicité.

Les gnostiques partageaient les hommes en deux classes : les *charnels* et les *spirituels*. Ils se rangeaient

parmi ces derniers, et, avec Platon, ils opposaient les réalités pures du monde invisible aux apparences grossières du monde visible.

A ce sujet, saint Justin leur reproche d'être disciples de Platon bien plus que de Jésus, et il les accuse en particulier d'être dupes d'une chimère quand ils croient à l'immortalité des âmes, en dehors de la résurrection des corps.

Mieux vaudrait les blâmer de ce qu'ils ont souvent mal justifié le titre qu'ils se donnaient et se sont autorisés de leur mépris de la matière pour tolérer les pires dévergondages de la passion et des sens.

Que dire par exemple de la spiritualité de ces Caïnites qui excusaient la conduite de Caïn envers Abel et absolvaient tous les crimes? Que dire de la spiritualité de ce Carpocrate d'Alexandrie qui ne voulait de lois que celles de la nature et, avec la communauté des biens, prêchait la communauté des femmes?

Il est vrai qu'à côté de ceux qui étaient trop charnels il y avait ceux qui ne l'étaient pas assez. Ainsi certains gnostiques s'interdisaient toute nourriture animale, condamnaient tout plaisir sensible et poussaient la haine de la chair jusqu'à la mutilation d'eux-mêmes. Pas de mesure ni d'une part ni de l'autre.

Quoique les gnostiques, dociles à l'esprit de l'Orient, aient été féconds en extravagances mystiques, la visée de plusieurs fut d'engager dans les grandes voies de la raison le christianisme dont ils ne pouvaient pas, selon le mot de Bossuet, *digérer la folie*.

D'abord c'est Sabellius et les Sabelliens qui voient en Dieu une seule personne sous trois noms, au lieu de con-

cevoir en lui trois personnes consubstantielles; puis c'est Marcion et les Marcionites qui, d'une part, nient la création *ex nihilo* que l'Eglise doit affirmer à l'encontre du dualisme et du système des émanations, d'autre part, opposent, comme le bien au mal, la loi chrétienne à la loi mosaïque; plus tard, c'est Arius et les Ariens qui nient la divinité du Christ avec un tel succès de popularité qu'à certains moments on put croire leur triomphe assuré; plus tard encore, c'est Célestius et Pélage, et les Pélagiens, et les demi-pélagiens, qui rejettent le péché originel et la grâce, ces deux pôles de la doctrine catholique, ou du moins veulent attribuer au libre arbitre le commencement de la justification et de la foi; enfin c'est Manès et les Manichéens, déjà florissants dès le troisième siècle, qui mêlent aux enseignements de Jésus ceux de Zoroastre, expliquent le mal par l'existence d'un principe mauvais, contemporain de Dieu, et affirment, avec la victoire définitive du bien, la purification et le salut de tous.

Le catholicisme réduira ces sectes au silence; mais il ne pourra les réduire au néant. Elles se perpétueront jusque dans le moyen âge parmi différentes catégories de chrétiens, tels que les Purs dits *Cathares*, les Vaudois, les Albigeois, et fourniront à la persécution la plus grande partie de ses victimes.

DOUBLE FACE DU CHRISTIANISNE

Pour comprendre les spéculations de ces philosophes « qui, dit Bossuet, mêlaient les raisonnements humains avec la foi et entreprenaient de diminuer les difficultés

du christianisme » il faut considérer quel travail se faisait alors dans les âmes.

Dès le second siècle, l'idée chrétienne, qui avait d'abord remué les couches inférieures de la société, pénétrait dans les classes cultivées et tendait à captiver les esprits polis par les lettres grecques.

Il y avait en elle deux faces regardant l'une en bas, l'autre en haut.

A ceux d'en bas cette religion des souffrants et des pauvres, née parmi les Juifs, vaincus toujours indomptés, apparaissait comme la revanche des opprimés contre les oppresseurs, des conquis contre les conquérants ; bienvenue était pour eux la révolution libératrice qui allait déposséder Rome de cette légion d'anciens dieux auxquels semblait liée la fortune de l'empire.

A ceux d'en haut, à ces érudits qui avaient été instruits par les Platon, les Cicéron, les Sénèque, à aimer toute pureté et toute honnêteté et à voir dans la pénitence le remède de l'âme coupable ; à ces croyants qui reconnaissaient un Dieu très bon et très grand à côté duquel, comme le déclare saint Augustin, les autres dieux tenaient la place qu'ont les anges près du Dieu des chrétiens ; à ces païens qui glorifiaient dans les travaux d'Hercule et dans le supplice de Prométhée la souffrance et le dévouement maintenant divinisés sur la croix de Jésus, la foi nouvelle, d'abord répudiée, persécutée, apparaissait peu à peu comme l'unique asile ouvert à l'esprit religieux, désormais incapable de s'abriter dans l'édifice usé de l'ancien culte.

Toutefois, il s'en faut que ces esprits délicats, qui se piquaient d'être avant tout disciples de la raison, fussent unanimes à accepter toutes les doctrines formulées par

l'apôtre saint Jean. Ils y faisaient deux parts; et ils adoptaient la part toute platonicienne, mais non l'autre. C'était principalement la doctrine de la rédemption qui irritait leurs répugnances. Elle leur semblait absurde et surtout immorale. Ils déclaraient voir un bourreau plutôt qu'un père dans ce Dieu qui a la barbarie d'immoler son fils unique et qui l'immole parce que, par une autre espèce de barbarie, il fait retomber sur tous les fils du premier homme la faute de leur père.

FORCE VICTORIEUSE DU CHRISTIANISME

Comme on vient de le voir, beaucoup, en se ralliant au christianisme, entendaient bien ne regarder le Christ que comme un grand initiateur, un sage inspiré de Dieu, mais non comme Dieu même. Le faire Dieu n'était-ce pas, en même temps que choquer le sens commun, diminuer les vertus de sa vie et l'héroïsme de sa mort? Y a-t-il donc un si grand mérite à mourir homme pour renaître Dieu? Qu'est-ce que trois jours passés dans le tombeau pour qui se sait en possession de l'éternité?

Mais ces raisonnements des habiles n'ont pas accès près du vulgaire. Les foules proclameront le Dieu et persisteront à ne voir dans le supplicié que l'homme.

Et combien sublime apparaîtra à jamais cette Passion d'autant plus touchante qu'elle est plus humaine! Lorsque approche l'heure fatale, Jésus dit que son âme est triste jusqu'à la mort, et il demande à Dieu de lui épargner les épreuves qui se préparent. « O mon père, si cela se peut, détournez de moi ce calice! » Mais non, voici qu'il va être trahi par un des siens; réprouvé par le grand-

prêtre ; renié par ses meilleurs disciples ; accusé comme agitateur public ; estimé de moindre prix qu'un abominable criminel ; insulté par la soldatesque, la valetaille, les grands et les prêtres ; enfin frappé, mis en croix. Eh bien, que la volonté de Dieu soit faite ! « Non ma volonté, mais la vôtre, ô mon Père ! » Et il demeure paisible sous les injures, sous les risées, sous les soufflets, sous les crachats de la vile multitude que prêtres et puissants ont ameutée contre lui. On le lie ; on le flagelle ; on le bâtonne ; on lui enfonce dans la tête une couronne d'épines ; on le traite comme un fou ; on lui fait tenir un roseau en guise de sceptre ; on l'abreuve de sarcasmes ; on lui arrache la barbe. Sa bénignité ne se dément point. Il laisse tout faire. Mais ce n'est pas assez, il faut qu'il périsse. Traîne ta croix pour aller au supplice. Il traîne sa croix. Livre tes mains pour qu'on les cloue. Il livre ses mains. Maintenant le voilà pendu à ce bois infâme. A sa droite et à sa gauche deux voleurs. Devant lui tout un peuple qui l'invective et le raille. Du haut de sa croix il voit cette foule de gens qui branlent la tête pour se moquer ; il entend les huées dont tous l'accablent, et il dit : « O mon Père, pardonnez-leur car il ne savent ce qu'ils font ! » Mais pourtant il est un homme celui qui vient de prononcer cette parole divinement sublime, et, les mains déchirées, la gorge en feu, les membres brisés, tout le corps meurtri, il souffre d'horribles douleurs que centuple cette pensée amère qu'on le tue et le maudit quand on devrait l'exalter et le bénir. En sa personne la fiction de Platon devient une réalité : le meilleur des justes a le sort du pire des scélérats. Abandonné des hommes, le juste méritait-il d'être abandonné de Dieu ? « O Dieu, pourquoi m'avez-vous aban-

donné ? » s'écrie Jésus, et, baissant la tête il expire.

Grande mort, immortelle semence de grandes morts. Quelques mois après le supplice de Jésus, le diacre Étienne, pendu à une croix, rappellera un reste de vie pour s'écrier : « O Dieu, n'imputez point à mes bourreaux le mal qu'ils me font. » Et depuis, que de milliers d'hommes mourront, martyrs d'une idée, qui, à l'heure des suprêmes tortures, ranimeront leur énergie défaillante en se représentant le crucifié du Calvaire !

LES APOLOGISTES GRECS, JUSTIN, ATHÉNAGORE

Les disciples du Christ qui, comme le diacre Étienne, subissaient pleins de résignation et de pardon les plus douloureux supplices, furent précisément les premiers et les plus puissants panégyristes de la doctrine chrétienne.

Tout ne se borna pas au témoignage du sang. De plus en plus, l'influence grandissante de l'opinion populaire fit taire les scrupules des habiles, et la foi de ceux qui avaient le plus de chaleur dans l'âme entraîna l'adhésion de ceux qui avaient le plus de lumières dans l'intelligence.

Peu à peu se forma, grossit et prévalut une phalange d'hommes supérieurs dont les efforts aboutirent à créer dans le monde un nouvel ordre moral, sous les auspices du Christ. Ces hommes, d'accord à mettre l'éloquence, la philosophie et la politique au service d'une pensée commune, sont les apologistes, les docteurs et les Pères de l'Église.

Dès la seconde moitié du deuxième siècle, saint Justin et Athénagore, à la fois philosophes et chrétiens, écrivaient chacun une défense de la religion nouvelle où ils se montraient élèves de Platon autant que disciples de Jésus.

Justin était un platonicien qui se fit chrétien mais ne quitta jamais son manteau de philosophe et continua son enseignement, où se retrouvent les conceptions essentielles du Juif Philon.

Pour Justin le christianisme réside dans une mise en œuvre éclectique de toutes les grandes conclusions de la philosophie, subordonnée à la foi en Jésus qui est le Verbe, la Sagesse divine manifestée aux regards des hommes.

Dieu est l'Être suprême et ineffable. Qui prétend le définir le dénature. Dites qu'il est le Créateur, qu'il est notre Seigneur, qu'il est notre Père, vous ne déterminerez pas son essence, vous ne ferez que qualifier ses œuvres et ses bienfaits. L'esprit se perd dans la considération de cette grandeur infinie qui nous écrase. C'est au cœur qu'il appartient de se rendre Dieu sensible par le culte de sa Bonté souveraine incarnée dans le Christ.

Justin nous montre les chrétiens réunis pour écouter la lecture des écrits des prophètes et des mémoires des apôtres, le jour du soleil que nous appelons le dimanche. Après avoir été exhortés par le président de l'assemblée à s'inspirer des enseignements que le lecteur a eu charge de leur faire entendre, les fidèles prient non seulement pour les autres fidèles, mais pour toute la famille humaine et en particulier pour les malheureux, endoloris du corps ou de l'âme; ils glorifient le Père universel; ils communient avec le pain et le vin mêlé d'eau ; puis ils se

séparent en se donnant mutuellement le baiser de paix.

La piété tout intérieure de ces croyants se passait d'images parlant aux yeux; et par cela même il arrivait qu'ils étaient traités d'athées par ceux qui ont besoin de se figurer la divinité pour la comprendre. Justin s'en indignait, et il répondait aux idolâtres que ce qu'ils traitaient d'athéisme c'était le culte du seul vrai Dieu, inspirateur de la tempérance, de la justice et des autres vertus.

Aux pieux lutteurs s'exposant à mourir pour leur foi, Justin disait que non seulement, comme tous les morts, ils ressusciteraient en chair et en os, mais que, pendant mille ans, ils formeraient la cour du Christ revenu sur terre. Il ajoutait qu'une fois terminé son règne terrestre de dix siècles le Christ jugerait tous les hommes; qu'ensuite, environné des saints, il remonterait au ciel pour inaugurer son règne éternel.

Par ses hardies réponses aux détracteurs des chrétiens, Justin se ménagea une place dans cette sainte phalange des martyrs, que sa plume avait tant exaltés. Il fut décapité à Rome l'an 167.

Justin avait adressé son apologie des chrétiens à Marc-Aurèle; Athénagore adressa la sienne à Commode.

Comme Justin, ce philosophe converti proclame qu'avoir plusieurs dieux c'est n'en avoir point, et il met dans l'idolatrie le véritable athéïsme. Les chrétiens ne sont athées qu'à l'endroit de ces dieux que leurs histoires révèlent inférieurs à l'homme le plus chétif qui aspire à la vertu. Autant et mieux qu'un Platon ils ont foi en un Dieu unique. Ils voient en lui l'Être immense, éternel, incorporel, qui ne peut être entendu que par la pensée,

impuissante à dire ce qu'elle sent. Dès qu'on parle de Dieu, on le déforme ; les idées qu'on en donne ne sont que des idoles spirituelles forgées par l'imagination et les sens. Plaignons la sottise des hommes qui croient pouvoir enfermer la divinité dans un temple. Dieu est esprit ; et c'est dans les esprits qu'est sa demeure.

Quand les chrétiens disent que Dieu a un fils, il ne s'agit pas d'un être né de lui à la façon de ces enfants des dieux dont nous entretiennent les fictions des poètes. « Le fils de Dieu est le Verbe, c'est-à-dire la Raison du Père en œuvre. Par ce Verbe ont été créées toutes choses. Le Père et le Fils ce n'est qu'un, le Fils étant dans le Père comme le Père est dans le Fils par l'unité et par la vertu de l'Esprit. »

Ainsi, pour gagner à soi les doctes du paganisme, l'athénien Athénagore se plaît à leur développer des conceptions qui leur apparaissent comme des échos du grand Platon, le philosophe de leurs préférences. Mais il n'a garde de se borner à platoniser ; et, tandis que Platon n'affirmait que l'immortalité des âmes, il conclut à la résurrection des corps.

CELSE L'ANTICHRÉTIEN

Au deuxième siècle, sous l'empereur Adrien, vécut le philosophe Celse que la postérité a regardé comme le plus grand adversaire du christianisme.

Celse était un de ces sceptiques qui trouvent que, dans l'ignorance où nous sommes de la vérité, il faut conserver la religion existante du moment où elle est accréditée depuis des siècles et que des milliers de générations s'en

sont accommodées. Le maintien du paganisme lui semblait indissolublement lié au maintien de l'Empire. Il mit à le défendre une espèce de patriotisme où la foi religieuse n'entrait pour rien. Il ressemblait à ces conservateurs qui, quoique incrédules ou athées, sont aujourd'hui les ardents champions du catholicisme.

Tandis que les cultes les plus divers faisaient ensemble bon ménage dans le monde romain, le christianisme entendait s'imposer sans partage. Cela fit que Celse prit particulièrement en haine les chrétiens et écrivit contre la secte intransigeante son *Discours véritable*, réfuté par Origène qui nous l'a fait partiellement connaître.

Dans les parties soi-disant historiques de son œuvre, Celse fait de la mère de Jésus une épouse infidèle qui aurait dû sa maternité à son commerce avec le soldat Pantère ; puis il représente le fils de Marie allant servir un maître en Égypte, par suite de sa pauvreté.

Chez les Égyptiens, selon Celse, Jésus apprit tous les secrets de la magie si en honneur en ce pays ; et il devint fort habile dans cet art, comme jadis Moïse.

Revenu d'Égypte en Israël, Jésus s'attribua, à l'exemple de bien d'autres, la vocation de Messie.

Avait-il du moins dans sa personne le grand air qui sied à un Messie ? Nullement. Ses sectateurs conviennent qu'il était de petite taille, d'allure grossière et vulgaire. Mais ils se tirent d'affaire en disant que le prophète Isaïe a prédit que le Messie « ne posséderait ni beauté ni éclat pour attirer les regards ; que son aspect n'aurait rien qui plût, et qu'il serait semblable à celui dont on détourne le visage. »

Jésus groupa autour de lui une dizaine d'individus sans aveu qui se déclarèrent ses disciples ; et il mena avec

eux une existence vagabonde où le maraudage s'alliait à la mendicité.

Ses pratiques de magicien et ses invectives contre les riches et les prêtres lui firent une popularité parmi les petites gens. Mais bientôt les autorités établies s'inquiétèrent de ses méfaits et elles le firent mettre à mort.

Jésus, dit-on, avait pressenti cette fin et annoncé sa résurrection. Or il se trouva, paraît-il, une femme fanatique et quelques visionnaires qui prétendirent qu'en effet il était ressuscité.

Là-dessus s'édifia la singulière fortune du Galiléen après sa mort. La foi en la résurrection de Jésus lui conquit les plus ardents enthousiasmes dans la lie du peuple, et fonda la religion nouvelle.

La dialectique de Celse s'accompagne de sarcasmes témoignant de la passion qui l'anime.

Qu'est cette nouvelle espèce de dieu qui va prendre naissance au sein d'une race méprisable et méprisée ; chez ce peuple rapace et sale qui fut jadis l'esclave des Égyptiens ?

Oui les Juifs se donnent pour la race élue, et les chrétiens renouvellent les mêmes prétentions à la primauté. Mais ne dirait-on pas des fourmis ou des chauves-souris, s'agitant dans la boue ou dans les ténèbres pour affecter une absurde supériorité ?

« Nous sommes les privilégiés, disent-ils. A nous Dieu envoie ses messagers ; pour nous il lève les voiles de l'avenir ; avec nous il a fait une éternelle alliance. Parce que parmi nous se sont rencontrées des brebis perdues, Dieu envoie son fils pour les ramener. Et voici que nous jouirons à jamais d'ineffables félicités, tandis que ceux

qui ne se seront pas convertis à nous seront en proie aux flammes. » Quel orgueil ! quelle démence !

Du moins le messager du ciel se recommandait-il par la noblesse de ses origines ? Pas du tout. C'est le fils d'une misérable villageoise vivant du travail de ses mains, et de même que son corps n'a ni beauté ni majesté, sa famille n'a ni prestige ni lignée d'ancêtres.

On s'émerveille des miracles de Jésus. Mais il n'y a rien là qui passe les miracles des charlatans asiatiques. Pour quelques oboles, ils nous donnent le spectacle d'apparents prodiges. Ils chassent les démons, guérissent les malades, évoquent des âmes. En faisons-nous pour cela des divinités ? Non certes. Nous voyons en eux une engeance de fripons et d'hommes de rien.

On s'extasie sur la passion de Jésus. Mais alors qu'est-ce qui empêche de voir des êtres divins dans tant de personnages qui ont subi des peines éclatantes, et qui avaient prédit aux compagnons de leurs forfaits le châtiment final ?

Eux-mêmes les quelques misérables ignorants que Jésus réussit à s'agréger comme disciples, n'en vinrent-ils pas à le trahir ou à l'abandonner ? Était-il Dieu celui qui s'est laissé prendre malgré toute sa magie, qui s'est soumis à tant de mauvais traitements, qui a gémi de sa mort ?

Dira-t-on que c'est là l'accomplissements des prophéties, consignées dans les livres hébreux ? Mais ces prophéties sont applicables à des centaines d'autres individualités tout autant qu'à celle de Jésus. On ne compte pas les Juifs qui, avant et après Jésus, se sont donnés pour le Messie.

Qu'on ne prétende pas que Jésus se distingue des autres

soi-disant Messies par ses miracles! N'a-t-il pas lui-même reconnu qu'il est au pouvoir des imposteurs de faire des miracles extraordinaires ? N'a-t-il pas parlé de faux prophètes opérant des prodiges ?

« Puissance lumineuse de la vérité ! s'écrie Celse. Du témoignage de Jésus lui-même, de l'attestation formelle des évangiles devenus sacrés pour les chrétiens, il ressort que des malfaiteurs, que des imposteurs, que celui-là même que Jésus appelle Satan, feront des œuvres pareilles aux siennes. Qui ne voit qu'il condamne ses propres impostures en découvrant celles des autres ? Des deux côtés égales merveilles. Quand ici elles sont le fait de scélérats, de quel droit proclamez-vous que là elles sont le fait d'un dieu ? »

Mais, direz-vous, Jésus est ressuscité comme il l'avait promis. — Est-il le premier qui, pour tromper les simples, ait annoncé qu'il reviendrait d'entre les morts? Pythagore n'en fit-il pas autant ? L'antiquité ne nous conte-elle pas toute sorte de résurrections, et celle d'Orphée, et celle de Protésilas, et celle d'Hercule, et celle de Thésée ? La question n'est pas de savoir s'il y a des récits de résurrection, mais si quelqu'un est vraiment ressuscité en chair et en os. Vous traitez de fables toutes les autres résurrections. N'est-ce pas aussi une fable que celle de votre Jésus? Ceux qui l'ont accréditée, ou étaient eux-mêmes des dupes, ou étaient des habiles qui imaginaient le prodige pour faire passer la doctrine.

Aussi bien, vous ne trouverez pas des esprits éclairés parmi les premiers adhérents de la doctrine nouvelle. Ce sont des ignorants sortis de cette populace qui est toujours prête à toutes les crédulités. Jésus savait bien ce qu'il faisait quand il adressait ses appels aux derniers

des hommes. Sa légende ne pouvait trouver crédit que parmi eux. Arrière les doctes et les forts! A nous les illettrés et la foule des esclaves, des femmelettes, des enfants! voilà la devise des chrétiens.

On voit se glisser dans nos maisons des cordonniers, des foulons et autres gens de métier. Tant qu'il y a là des sages, des pères de famille, des vieillards avisés, ils se taisent. Mais qu'ils puissent voir sans témoin des femmes, des enfants, des esclaves, ils les endoctrinent; ils leur assurent qu'ils dispensent le secret du bonheur, et ils les entraînent dans quelques boutiques pour se joindre aux compagnons et se faire initier.

Et quelle n'est pas la tentation? Jésus flatte les bas instincts de la multitude, en lançant aux riches l'anathème. Platon avait bien jadis dénoncé cette sorte d'incompatibilité qu'il y a entre être riche et être honnête homme. Mais nul n'avait autant que Jésus exalté la pauvreté et flagellé la richesse.

Dans les mystères du paganisme il est dit : « Hors d'ici ceux dont les mains ne sont pas pures, le cœur droit et la vie sans reproche! » Dans les communautés chrétiennes, il est dit : Venez, vous tous, les pécheurs, les dépravés, les criminels. Tous les misérables sont reçus dans le royaume de Dieu.

D'après le pamphlet de Celse dont nous venons de donner une idée on peut discerner comment le christianisme primitif était jugé par toutes les aristocraties de l'époque.

Qu'aurait dit Celse, qu'auraient dit tous ces lettrés de Rome contempteurs du Nazaréen, s'il leur eût été donné de percer la nuit des siècles prochains et de voir tout

l'empire qu'allait prendre sur l'avenir la personnalité de Jésus?

Ne jetaient-ils donc pas les yeux sur ces récits évangéliques, sur ces lettres apostoliques où l'esprit de vie s'affirme avec des accents qui ne se trouvent point ailleurs?

Eh qu'importe la christologie? qu'importent toutes ces dissidences des controversistes sur le Christ? Un fait demeure, c'est qu'une parole nouvelle, digne d'un éternel retentissement, s'est fait entendre dans le monde.

LES APOLOGISTES LATINS, TERTULLIEN, MINUCIUS, ARNOBE, LACTANCE

Au début du troisième siècle, dans l'église latine, le Cartaginois Tertullien se fit à son tour l'avocat de la même cause que Justin et Athénagore avaient défendue dans l'église grecque. Son plaidoyer est doublé d'un réquisitoire véhément. Il accuse ; il réprouve ; il menace ; et la philosophie est associée au paganisme dans ses fougueux anathèmes.

Résumons ici les appels adressés aux païens par ce Lamennais du III^e^ siècle.

« Disciples de la Grèce, devenez les disciples du ciel ! Rompez avec les pompes du monde ; désertez ces cirques et ces théâtres où triomphent l'inhumanité et l'immoralité. Vous êtes les esclaves de l'orgueil, de la sensualité, des cupidités. Chez les chrétiens règnent l'humilité, la pureté, la charité. Ils jouissent d'une liberté sainte ; et ils ont le privilège de l'innocence.

« Qu'espérez-vous, vous idolâtres, pour qui tout est

Dieu, hors le vrai Dieu ? Observez donc que, dans les rues, au forum, dans les villes, dans les camps, partout, si ce n'est dans vos temples, on ne voit que nous. Plus croît votre cruauté, plus croît notre gloire. Vous nous condamnez ; Dieu nous absout. Vous répandez notre sang ; et il en germe des chrétiens.

« Les chrétiens reconnaissent César et lui obéissent, tant qu'il ne leur demande rien de contraire aux volontés du Seigneur d'en haut, dont lui-même César n'est que le délégué. Mais la conscience est-elle en cause ? Ils se sentent libres ; et ils n'ont pas d'autre maître que le Dieu tout-puissant, qui est aussi le maître de César.

« Au reste, que César le sache ! Plus il y aura des chrétiens, plus il y aura des hommes pacifiques dans son empire. Traqués, persécutés, nous resterons soumis, non faute de force mais par conscience. Nous savons que les princes tiennent leur pouvoir de Dieu et n'ont que lui au-dessus d'eux.

« Or donc, puissants de Rome, nous ne sommes pas à craindre pour vous ; mais nous ne vous craignons pas. Que les bourreaux en prennent à leur aise ! Qu'ils flagellent, qu'ils torturent, qu'ils broient, qu'ils décapitent, qu'ils crucifient ! Les supplices donnent élan à la vérité. Son jour est venu. »

Toujours bouillant et volontiers excessif, Tertullien a ses incohérences. Souvent il répète : « Qui dit nouveauté dit hérésie », et il pourfend les novateurs. Mais à d'autres moments il professe cette sage doctrine : « Rien ne peut prescrire contre la vérité. Qu'importe que la longueur du temps et l'autorité des personnes aient fortifié une coutume ? Si à sa base il y a l'erreur accréditée par l'ignorance ou la simplicité des hommes,

c'est en vain que la coutume se prévaudra de sa durée et de ses appuis. La vérité doit être la plus forte. Le Christ s'est appelé Vérité et non pas Coutume. Ce n'est pas la nouveauté, c'est l'erreur qui fait l'hérésie. D'où qu'en date l'usage, tout ce qui est opposé à la vérité est hérésie. »

Tandis que Tertullien condamne tout recours à des ménagements et dépasse les outrances où se complairont les plus rigides jansénistes, son contemporain, Minucius Félix, s'applique à rendre aisées les voies du christianisme qu'il réduit à la foi en la Providence et en l'Immortalité, sous les auspices du Christ.

L'accord de tous les grands esprits de l'antiquité dans l'affirmation d'un Dieu unique et d'une vie future, témoigne, dit cet apologiste, que les chrétiens sont philosophes ou que les philosophes ont été chrétiens.

On reproche aux adeptes du Christ de n'avoir ni temples, ni autels. Eh quel temple pourrait enfermer la majesté de celui que le monde même ne peut contenir? C'est dans notre pensée qu'il faut lui dresser un temple. C'est dans notre cœur qu'il faut lui consacrer un autel.

Pourquoi offririons-nous à Dieu des victimes ? Lui immoler les animaux qu'il a faits pour notre usage est une espèce d'ingratitude ; car c'est rejeter son présent. Les sacrifices qu'il nous demande c'est une âme pure, une conscience droite, une foi sincère. C'est le servir que vivre dans l'innocence; c'est lui sacrifier qu'exercer la vertu.

Parmi les chrétiens le plus pieux est celui qui est le plus juste. Aucune grandeur ne les tente, pas plus

qu'aucune épreuve ne les décourage. Ils n'attachent de prix qu'à la bonne vie, et, quand il plaît à Dieu, au martyre.

Converti à la religion nouvelle comme Minucius et Tertullien, Arnobe mit à défendre les chrétiens la même verve qu'il avait mise à les attaquer.

Recourant à l'offensive, il accable les païens de ses âpres censures.

Le polythéisme, enseigne-t-il, n'est qu'absurdité et immoralité. Nous comprenons, nous sentons qu'il n'y a qu'un Dieu.

Ce ne sont pas les rites qui font la religion ; c'est la croyance. Les sacrifices sanglants doivent faire place à la pure offrande de nos cœurs. Les chrétiens ne sont rien autre que les adorateurs du roi de l'Univers ; et dans cette adoration ils ont pour maître le Christ.

Après avoir attaqué les païens, Arnobe s'en prend aux philosophes.

Sans doute il admire le merveilleux Socrate, « le divin Platon ». Mais que peuvent les plus savantes doctrines pour la transfiguration des mœurs? Tandis que les écoles font assaut d'esprit, les vices et les misères du passé se perpétuent. C'est que les philosophes ne respirent et n'inspirent qu'orgueil et sécheresse du cœur. De là leur impuissance. L'évangile est l'école de l'humilité et de l'amour. De là sa puissance.

Sans doute, les miracles ne sont pas la spécialité du Christ. D'autres que lui en ont opérés ou en opèrent. Mais tandis que ceux des magiciens ne tendent qu'à étonner les imaginations, ceux du Christ ne tendent qu'à soulager des maux. La charité est l'âme de ses œuvres

comme de ses paroles. Ainsi a-t-il confondu la sagesse du monde, laquelle n'est que folie devant Dieu.

Eh ! quelles ne sont pas les bornes et les infirmités de cette raison qui fait tant la fière ? Sujet d'éternelles contradictions, l'homme ne sait ni ce qu'il est, ni d'où il vient. Il est à lui-même une indéchiffrable énigme ; et le sentiment qu'il a de sa vie est peut-être une illusion dont il est dupe. Nous distinguons la veille du sommeil. Mais qui nous assure que cette veille n'est pas encore un sommeil ? Qui nous assure que toutes les scènes de notre existence ne sont pas de purs songes ?

Ah ! ignorants que vous êtes tous, optez pour la foi ! Il vous en coûte de croire sans preuves suffisantes. Mais n'y êtes-vous pas obligés, dans les affaires de la vie ? La mort vient. Il faut prendre parti. Hésiterez-vous à vous tourner du côté où sont les meilleures chances ? Ici aucun péril à courir, s'il arrive par impossible que les perspectives que vous ouvre la foi se trouvent être des chimères. Là le pire mal, la perte du salut, s'il devient manifeste, l'heure venue, que ce que vous n'aurez pas voulu croire n'était pas mensonge. Vous voyez bien que le plus sûr est de vous faire chrétiens.

Quiconque lira dans Arnobe le développement touffu de ces idées devra reconnaître que cet apologiste esquissa, au III^e^ siècle, l'argumentation produite par Pascal au XVII^e^.

Arnobe eut pour disciple Lactance, *le Cicéron chrétien.*

Lactance estime que le christianisme nous élève à une philosophie éminemment éclairée qui se moque de la philosophie livrée à ses propres lumières.

Comment se reconnaître au milieu du conflit des écoles ? La vérité est bien dans leurs doctrines; mais elle y est obscurcie, morcelée, éparse. Il faut une vue supérieure pour discerner le bon du mauvais dans le mélange des opinions, et on n'acquiert cette vue qu'à l'école du Christ.

Ayons foi en la raison par où il faut commencer et en la religion par où il faut finir. Ne rien savoir est le fait de la bête ; tout savoir n'appartient qu'à Dieu. Il y a plus de sagesse dans les ignorants que dans les philosophes ; car s'ils ne savent pas choisir leur religion ils comprennent qu'il en faut une.

Lactance se pique d'en appeler rarement aux textes de l'ancien ou du nouveau Testament, qui n'ont de créance qu'auprès des croyants. Il ne cesse de citer, à côté des livres apocryphes des sibylles, Platon, Cicéron, Sénèque et les poètes de Rome. Cette façon de procéder ne contentait pas saint Jérôme. Le grand commentateur de la Bible trouve que Lactance a su plutôt réfuter les doctrines païennes que prouver la doctrine chrétienne.

L'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE

On a entrevu que l'apologétique chrétienne, indulgente aux philosophes chez les apologistes grecs, leur fut sévère chez les apologistes latins. Ceux-ci, avec leur grand sens des réalités, démêlaient dans l'esprit philosophique le principal obstacle à l'orthodoxie religieuse dont ils préparaient le triomphe.

Le doux Minucius lui-même, qui contraste avec Tertullien comme Fénelon avec Bossuet, se laisse aller à mal-

mener les philosophes. Il les traite d'éloquents corrupteurs condamnant les vices sans y renoncer, et il appelle Socrate le bouffon d'Athènes.

Tertullien, lui, ne tarit pas. A l'entendre, il n'est pas de vérité que les philosophes ne sacrifiassent pour se repaître d'un peu de gloire. Ils marchent dans de perpétuelles ténèbres. Rencontrent-ils quelque opinion juste, ils ressemblent au pilote qui, dans le désordre de la tempête troublant le ciel et la terre, réussit à apercevoir un port par un hasard heureux. Plus habile à détruire qu'à construire, la science humaine ne découvre quelques lois de la nature qu'en entrant en contradiction avec les lois de Dieu.

Arnobe et Lactance imitent les excès de Tertullien, tout en y mêlant quelques tempéraments. Ainsi Lactance déclare bien « qu'il n'y a pas plus de religion sans philosophie que de philosophie sans religion » et que « chaque doctrine renferme une parcelle de vérité » ; mais en même temps il réprouve la raison et accable de ses mépris les philosophes.

D'après lui, pas de justice en dehors de la connaissance du vrai Dieu. « L'unique temple du vrai Dieu, ajoute-t-il, est l'Église. Quiconque n'y entre point ne peut espérer la vie éternelle. »

La vie éternelle, voilà le grand but à atteindre. « Ce n'est pas pour elle-même, comme le prétendent les philosophes, que la vertu doit être recherchée ; mais c'est à cause de la vie heureuse qui est son accompagnement nécessaire. »

Beaucoup pourraient trouver que cette morale est un peu utilitaire. Le devoir, chez les stoïciens, a un tout autre caractère de pureté et d'abnégation. Mais quoi ! les

stoïciens n'étaient pas chrétiens. Pour Lactance, leur vertu n'est pas de la vertu.

L'affirmation de la vie éternelle joue un rôle capital dans ces manifestes primitifs du christianisme. Le Palestinien Justin et l'Athénien Athénagore, organes de l'Église grecque, n'insistent pas moins sur la *bonne nouvelle* que ne le firent, après eux, les Africains Tertullien, Arnobe et Lactance, organes de l'Église latine. Les uns et les autres disent : Suivez-nous, car par notre chemin on va au paradis.

Ce paradis, ce lieu de délices, sera d'abord, pendant mille ans, cette terre elle-même, où le Christ régnera avec ses justes jouissant de tous les plaisirs.

C'est là cette doctrine grossière du millénarisme qui devait être plus tard universellement répudiée, mais qu'adoptaient, à l'exemple de saint Justin, les saint Irénée, les Tertullien et les Lactance, comme une vérité courante. Ainsi saint Justin écrivait : « Tous les chrétiens dont la doctrine est pure en tout savent, de même que moi, qu'il y aura une résurrection de la chair et que nous passerons mille ans dans Jérusalem rebâtie, embellie et agrandie. Là-dessus, aux témoignages d'Isaïe, d'Ezéchiel et d'autres, il faut joindre celui de l'apôtre Jean. Il annonce la résurrection particulière des saints du christianisme et leur règne terrestre de mille ans qui sera suivi de la résurrection générale et du jugement dernier. »

Saint Irénée qui, comme Justin son contemporain, fut docteur et martyr, mettait au-dessus de toutes les anciennes prophéties l'Apocalypse où il trouvait prédit ce règne de mille ans. A ses yeux, aussitôt après la fin des

persécutions, Jésus devait ressusciter ses martyrs et venir régner avec eux sur la terre.

Bossuet constate que « cette opinion disparut dans la grande lumière du IV^e^ siècle, en sorte qu'on n'en voit presque plus aucun vestige ».

En effet, au temps de Constantin, quand les persécutions eurent cessé sans que se produisit l'apparition du Christ et la résurrection des martyrs, on conclut qu'il ne fallait pas prendre à la lettre l'annonce du règne du Christ avec sa cour de martyrs, mais entendre par là la royauté de l'Eglise en qui se personnifie le Christ, et la glorification des âmes saintes dont elle fait sa parure.

La conséquence nécessaire de cette interprétation nouvelle était qu'au bout de mille ans, après avoir régné par son église, Jésus devait paraître en sa gloire sur une nuée, pour présider au dernier jugement. De là cette idée répandue dans la chrétienté que le monde ne durerait pas au delà du X^e^ siècle. On sait les terreurs de l'an mille. L'humanité sembla renaître quand elle fut délivrée de son cauchemar. Encore une prédiction avortée.

Les théologiens ne se découragèrent pas ; mais ils conclurent que décidément les interprétations qu'on avait avancées jusqu'alors des textes prophétiques étaient par trop *judaïques*, et ils prononcèrent que les mille ans de l'Apocalypse désignaient la durée indéterminée de la chrétienté jusqu'à la fin des siècles, où aura lieu la résurrection.

Faisant dans leurs conceptions une si grande part au matériel et au sensible, les apologistes étaient peu disposés à être nettement spiritualistes. Il ne faut donc pas s'étonner si Tertullien, avec saint Justin, n'admettait

rien que de corporel et s'interrogeait tantôt sur la couleur de l'âme, tantôt sur la forme de Dieu.

Cela ne l'empêcha point de prêcher la moralité la plus sévère au point de tomber, à la suite de Montanus, dans un rigorisme outré qui pouvait être conforme à la tradition, mais dont l'Église ne voulait plus, parce que, pour s'agrandir, il lui fallait faire des concessions à l'esprit du siècle.

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE

Cependant, plus essentiellement philosophes que les apologistes, les docteurs chrétiens d'Alexandrie réunissaient en un seul corps les principales doctrines de la philosophie orientale et de la philosophie grecque. C'était constituer une espèce d'éclectisme chrétien.

L'illustre docteur saint Clément, qui, dans la première moitié du III^e^ siècle, professait à l'école chrétienne d'Alexandrie, reconnaît implicitement cet éclectisme quand il dit : « Semblables aux bacchantes qui ont dispersé les membres de Penthée, les diverses sectes de philosophie soit grecque soit barbare éparpillent en fragments l'indivisible lumière du Verbe divin. »

Selon lui, la vérité est le domaine propre du christianisme. Par suite, le chrétien qui la recueille dans les livres de tels ou tels philosophes ne leur emprunte rien; il ne fait que reprendre son bien là où il le trouve.

C'est surtout chez Platon que les docteurs reprenaient leur bien. Dans le christianisme s'organisant, Platon tient alors la même place qu'au moyen âge occupera Aristote, dans le christianisme une fois organisé.

Ainsi saint Clément enseigne que le Verbe est le type

des Idées, la Raison universelle des choses, le foyer du monde intelligible. A ses yeux, Dieu passe toute démonstration et toute science. Prétendre déterminer ce qu'il est, serait chimérique. On peut tout au plus savoir ce qu'il n'est pas. Qu'on n'essaie point de le définir ; qu'on se borne à le qualifier ! En soi il est l'Unité ; dans ses relations avec les intelligences il est l'Esprit ; dans ses relations avec tout il est la Bonté.

La vraie *Gnôse*, c'est-à-dire la pleine connaissance du bien, entraîne nécessairement l'amour du bien et par suite sa pratique. Qui connaît aime, et qui aime fait.

Les spirituels se distinguent du peuple des fidèles par l'habitude consommée de la charité. Ils sont les « parfaits », non pas qu'il y ait un moment où ils n'aient rien à acquérir, mais parce qu'ils sont possédés d'un amour sans bornes de la perfection et ont acquis cette imperturbabilité que donne le retranchement des convoitises joint à la confiance en Dieu à qui ils demandent non pas les biens apparents mais les vrais biens qui sont ceux de l'âme. Appliquons-nous tous à atteindre aux sommets de la spiritualité !

Ces idées toutes platoniciennes de saint Clément lui sont communes avec les autres premiers fondateurs de la théologie chrétienne et en particulier avec saint Justin, le plus philosophe d'entre les apologistes. Saint Justin n'hésitait pas à s'avouer hautement en communion avec les maîtres de la philosophie grecque et il ne voulait point de certaines barrières que d'autres entreprirent de poser. « Le Verbe divin, disait-il, est la raison, et le genre humain y participe tout entier. Tous ceux qui ont vécu selon la raison et le Verbe sont chrétiens, alors même qu'ils ont été regardés comme athées ;

tels, chez les Grecs, Socrate, Héraclite et leurs semblables. »

ORIGÈNE

Saint Clément eut pour disciple et pour successeur dans sa chaire le fameux Origène, esprit érudit, génie brillant, âme enthousiaste. Il menait la vie la plus austère ; et pour se mettre en sûreté contre les tentations, pour ôter tout prétexte à la calomnie, il ne craignit point de se mutiler, par une application trop littérale des paroles de l'évangile disant de couper tout membre qui nous est un sujet de scandale puis distinguant des eunuques par nécessité les eunuques volontaires.

Origène avait étudié tous les philosophes, surtout Pythagore et Platon, dont il s'inspira largement. A l'exemple de Clément, mais avec plus de profondeur et de hardiesse, il se préoccupe de fixer le dogme chrétien et de l'asseoir sur des principes rationnels.

Jugeant que qui peut s'élever aux causes ne doit pas s'en tenir aux notions du vulgaire, Origène s'exprime comme les kabbalistes et comme Philon au sujet des Écritures, et il veut qu'au sens primitif du récit ou du précepte on substitue une interprétation intelligente : « S'il fallait, dit-il, s'attacher à la lettre et entendre ce qui est écrit dans la Loi à la façon ordinaire, je rougirais de dire tout haut que c'est Dieu qui nous a donné des lois pareilles et je trouverais alors plus de grandeur et de raison dans les législations humaines, par exemple dans celles d'Athènes, de Rome, de Lacédémone. Ainsi, où découvrirez-vous un esprit assez borné pour admettre que Dieu s'est livré comme un

homme à l'exercice de l'agriculture en plantant des arbres dans le jardin d'Eden, qu'un de ces arbres était l'arbre de la vie et qu'un autre pouvait donner la science du bien et du mal ? Personne, j'imagine, ne peut voir là autre chose que des figures sous lesquelles se cachent des mystères. »

S'étant affranchi de la sorte, Origène nous représente Dieu comme l'Être suprême dont nous pouvons bien savoir qu'il est, mais non ce qu'il est, vu que sa nature l'élève au-dessus de toutes les catégories de la pensée ; il nous explique la production de l'univers, non par une création absolue, mais par un acte ineffable de la divinité faisant tout procéder d'elle-même ; il nous montre le Verbe, par qui le Dieu caché se révèle, vivifiant du sein de son éternité la création dont il est l'âme ; il nous dit qu'originairement parfaits et heureux, nous sommes déchus de cet état par le mauvais usage de notre liberté indocile à la raison ; il professe la préexistence et la transmigration des âmes affligées selon leurs fautes d'organismes plus ou moins grossiers, et dont les différents états actuels ne peuvent se justifier que par les actes bons ou mauvais de vies antérieures ; il estime qu'après des épreuves et des expiations multipliées selon les exigences de la justice, Dieu dans sa bonté ne peut que rappeler à lui tôt ou tard les âmes même les plus dégradées ; il enseigne qu'à l'heure de la rédemption finale, le corps, qui est une pure négation de l'être, la marque de notre imperfection, l'occasion de nos chutes, se trouvera annihilé ; il croit enfin que le principe du mal lui-même disparaîtra à jamais, et que Satan, régénéré par la victorieuse influence du Verbe, trouvera grâce devant la miséricorde divine.

Alors l'esprit aura pleinement triomphé de la matière, et il y aura une éternelle communion d'amour entre tous les êtres définitivement réunis dans le sein de Dieu.

La haute philosophie d'Origène passionna les Orientaux et étonna le monde. L'Église excommunia l'homme et condamna la doctrine. On reprochait surtout à Origène de s'être montré trop sévère dans son absolue réprobation des corps et trop indulgent dans sa réhabilitation universelle des âmes.

La fusion du christianisme avec l'hellénisme, de la foi avec la raison, était la tendance dernière d'Origène. Les créateurs du dogmatisme catholique furent naturellement amenés à répudier le hardi commentateur des Écritures. Mais, en tout temps, il a été l'admiration de doctes théologiens. Au lendemain de sa mort, saint Pamphile et Eusèbe de Césarée, le père de l'histoire ecclésiastique, écrivirent son éloge. Au XI^e^ siècle, Abailard ne se lassera pas de répéter que c'est lui *le premier des philosophes chrétiens*.

QUATRIÈME LIVRE

LE DOGMATISME CATHOLIQUE

Après Origène, nous entrons dans le IV^e^ siècle, qui est le grand siècle de l'Église chrétienne, de plus en plus florissante au milieu du dépérissement de l'empire. Alors, règnent par la pensée, la parole et les actes, en Orient, saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome; en Occident saint Hilaire, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin. Théologiens, orateurs, surtout hommes de gouvernement, avec eux à la période héroïque succède la période politique. Le temps n'est plus aux grandes violences et à la fièvre du martyre. On discipline et on fonde.

Ces hommes furent les grands artisans de cette merveilleuse construction, à la fois théologique et esthétique, morale et sociale, qui, sous le nom de catholicisme, a abrité tant de sublimités et tant de sottises, tant de beautés et tant de difformités, tant de vertus et tant de méfaits, tant de grandeur et tant de servitude.

ATHANASE

Le diacre Athanase, mort patriarche d'Alexandrie, sut imiter à merveille cette conduite habile qui distinguait

déjà l'église romaine des autres églises, plus riches d'individualités brillantes, mais moins expertes dans l'art de mener les hommes et de s'agrandir à force de prudence et de ténacité.

Établir l'unité catholique fut le but constant des efforts de l'intrépide Athanase, alternativement déposé et rappelé par plusieurs assemblées d'évêques et par les empereurs Constantin le Grand, Constantin le Jeune, Constance, Julien, Jovien, Valens, selon les divers succès du puissant parti de chrétiens qui, à la suite d'Arius, niaient la consubstantialité du Père avec le fils, c'est-à-dire la divinité du Christ. Sa vie se passa à combattre l'Arianisme, à prévenir les divisions de toute sorte et à tracer avec empire le cercle des affirmations dogmatiques, d'où on devait ne pas sortir pour durer et prévaloir. C'est le père de l'orthodoxie.

Avec ce dialecticien précis, l'Aristote des théologiens, se détermine l'ontologie catholique dont le principe est que la nature divine se communique, sans se diviser, à trois personnes égales.

Dieu le père est « la bonté et la beauté transcendante, » et par là même, selon Athanase d'accord avec Platon, « est au-dessus de toute essence et de toute conception. »

La bonté se communiquant c'est le Fils, « Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, qui n'a pas été fait, mais engendré, qui, de toute éternité, procède du Père et est de même subtance, qui, enfin, s'est fait homme. »

Au Père et au Fils il faut joindre le Saint-Esprit « qui, dira Bossuet interprète d'Athanase, est l'amour de l'un et de l'autre et leur éternelle union. »

Dieu, créateur des choses visibles et invisibles, a tout produit par sa parole, et, bien loin qu'une matière ou une forme préexistante ait contraint son action, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante.

Notre âme, créée à l'image de Dieu, a le privilège de voir ce qui ne se voit pas et de méditer les choses éternelles.

Le corps ne vit que par l'âme ; l'âme vit par elle-même. Elle est son propre moteur. Aujourd'hui liée à la matière, elle sera libérée par la mort. La capacité de s'élever au-dessus du périssable et de concevoir l'infini lui est un gage de son immortalité.

Mais, pendant des siècles, l'homme, sous le poids du péché, s'est tellement plongé dans le sensible qu'il a perdu le sens des choses spirituelles. De là vient qu'il a adoré les astres, les éléments, les animaux, les héros, les passions, les vices, tout, hormis Dieu.

Chaque nation a eu ses dieux dont elle a fait ses protecteurs particuliers. Tels êtres ici en exécration et immolés comme victimes ont été là en vénération et honorés comme divinités.

Seul un peuple privilégié, le peuple juif, a reçu la loi de Dieu et a entendu ses prophètes ; mais la loi a été violée, et les prophètes ont été persécutés par lui.

La corruption devint donc universelle ; et il ne pouvait y avoir de remède que d'en haut.

C'est alors que le Verbe apparut, sous le corps du Christ. Dieu qui a tout fait venait tout refaire et tout réparer.

L'univers est enfin tiré de son aveuglement, et le Verbe fait rayonner sa lumière sur toute la terre. Les

Gentils jusqu'alors idolâtres sont mis à même de connaître Dieu. Les Juifs jusqu'alors impies sont mis à même d'adhérer à la loi parfaite.

Parmi l'infinité des religions, chaque peuple négligeait de gagner ses voisins au culte de ses dieux. De leur côté, les sages de la Grèce ou de Rome, malgré le nombre et la beauté de leurs dissertations, ne conquéraient guère de prosélytes. Ils enseignaient bien, en d'éloquents discours, les bonnes mœurs et l'immortalité des âmes ; mais ni eux ni leurs disciples ne bougeaient de place, et ils n'avaient d'action que dans un monde choisi.

C'est le privilège du crucifié mort pour l'humanité d'avoir semé partout ses apôtres et ses martyrs si bien que sa doctrine a pénétré chez les nations les plus contraires les unes aux autres, leur apprenant à adorer le Père par son Verbe. De la croix est sortie une vertu de persuasion qui transfigure l'univers.

LE CONCILE DE NICÉE ET LES AUTRES CONCILES

Athanase, quoique jeune encore, fut, à côté du patriarche d'Alexandrie, saint Alexandre, l'âme du concile de Nicée dont il suggéra et défendit les principales formules. De nouveaux critiques le nient. Ils ont tort.

Ce qui était en question, ce n'était plus le triomphe du christianisme désormais incontesté et qu'entendait toujours protéger l'empire, soit qu'il patronnât Arius, soit qu'il patronnât Alexandre et Athanase. Il s'agissait uniquement de savoir si le christianisme qui prévaudrait serait le christianisme rationaliste du prêtre Arius niant la divinité du Christ, ou le christianisme mystique de

l'évêque Alexandre et du diacre Athanase affirmant la divinité du Christ.

Malgré les intrigues d'Eusèbe, l'autorité civile appuya et le concile adopta le symbole d'Athanase.

Comme le constate l'abbé Fleuri dans son *Histoire ecclésiastique*, « *l'empereur avait menacé d'exil ceux qui ne voudraient pas souscrire.* » Ce n'est pas qu'au fond il tint à la déification officielle du Christ. La curieuse lettre qu'il avait écrite à Alexandre et à Arius, pour obtenir qu'ils missent un terme à des controverses oiseuses, témoigne qu'il voulait avant tout la paix religieuse. Il concluait : « N'ayez une même foi que sur la Providence divine ; mais tenez secrètes au fond de votre pensée vos spéculations sur des points nullement nécessaires. On ne saurait les porter sans trouble dans les assemblées publiques. »

Selon les prévisions de Constantin, l'assemblée œcuménique fut orageuse, et les débats passionnés des évêques eurent de bruyants échos dans la foule. De tout temps le monde grec a abondé en éternels disputeurs.

Dans son discours sur la *Déité du Christ*, saint Grégoire de Nysse nous montre tous les coins de la ville de Nicée mis en mouvement par les questions qui s'agitent : « Devant les tables des vendeurs d'habits, des changeurs, des marchands de comestibles, il ne s'agit de rien autre que de l'essence créée ou incréée. Voulez-vous échanger une pièce d'or ? On entreprend de philosopher avec vous sur ce qui est engendré et sur ce qui ne l'est pas. Vous informez-vous du prix du pain ? On vous répond : « Ne pensez-vous pas que le Fils est subordonné au Père qui est plus grand que lui ? » Demandez-vous si votre bain est chaud ? Vous avez à faire avec un garçon qui vous

dit : « Le vrai, n'est-ce pas, c'est que le Fils est tiré du néant par le Père ? »

Le concile de Nicée, en déclarant la consubstantialité du Père et du Fils, s'était borné à affirmer la croyance au Saint-Esprit.

Le concile de Constantinople, qui se réunit cinquante-six ans après, en 381, sur l'initiative de l'empereur Théodose, et auquel les inspirations de l'illustre Athanase ne furent point étrangères, s'occupa spécialement de la divinité du Saint-Esprit et de l'incarnation du Verbe. Il y fut affirmé, d'une part, que le Saint-Esprit, qui confère la vie et qui a parlé par les prophètes, procède du Père, est aussi Seigneur et doit recevoir mêmes adorations et même gloire ; d'autre part, que, « grâce à l'opération du Saint-Esprit, le Fils de Dieu a pris chair de la Vierge Marie. »

Le concile de Nicée et le concile de Constantinople devaient être suivis de plusieurs autres, selon les besoins des temps. L'élan décisif était donné. Le christianisme religion de dogmes remplaçait de plus en plus le christianisme pure religion d'amour.

Véritables États généraux des membres du corps sacerdotal, les conciles œcuméniques eurent pour objet de faire le choix des opinions et de déterminer l'*orthodoxie*, c'est-à-dire la droite doctrine, à la majorité des suffrages. Les opinions éliminées étaient appelées des *hérésies*, c'est-à-dire des croyances arbitraires.

On s'explique que, dès lors, l'écart dût de plus en plus s'accentuer entre la philosophie et la théologie. C'était l'effet inévitable de l'organisation d'un pouvoir spirituel décrétant la vérité.

GRÉGOIRE DE NYSSE. — BASILE. — GRÉGOIRE DE NAZIANZE. — JEAN CHRYSOSTOME

Le génie d'Athanase avait magistralement délimité le domaine dans lequel devait s'exercer le zèle des Pères grecs qui lui succédèrent.

Parmi ceux-ci Grégoire de Nysse fut le plus philosophe. Mêlant à sa théologie toute sorte d'inspirations néoplatoniciennes, ce défenseur de la doctrine d'Athanase pensait, avec Plotin, qu'à force de dégager par des purifications successives l'élément suprasensible caché en nous, nous pouvons entrevoir l'impénétrable essence de la divinité à laquelle notre nature est analogue ; et, avec Origène, il tendait à se prononcer pour la sanctification finale de tous les êtres.

Moins métaphysiciens que Grégoire de Nysse, mais bien plus éloquents furent ses trois contemporains, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome, le premier plus essentiellement moraliste, le second plus essentiellement poète, le troisième plus essentiellement orateur.

Jean à la Bouche d'Or, avant de devenir à cinquante-quatre ans le patriarche de Constantinople, exerça pendant vingt ans à Antioche, sa ville natale, une dictature de la parole à laquelle l'histoire n'offre rien de comparable. C'était justice que le plus grand orateur de l'église chrétienne appartint à cette illustre église d'Antioche, que fondèrent saint Barnabé et saint Paul et où les disciples de Paul prirent pour la première fois ce nom de *chrétiens* qu'attendait une si éclatante fortune.

Le temps n'était plus où les prédicateurs du christia-

nisme se piquaient d'avoir uniquement de la conviction et du zèle, non de la littérature et du savoir. Maintenant, — et cela datait des premiers apologistes, auxquels il faut ajouter saint Paul, saint Luc et saint Jean, tous bien loin d'être des illettrés, — c'étaient la philosophie et les lettres qui servaient de viatique à l'idée chrétienne.

Julien le sentait bien, puisque, durant son court passage au pouvoir, il prétendit interdire aux chrétiens, qu'il appelait dédaigneusement les Galiléens, l'enseignement des lettres : « A nous, disait-il pour justifier sa coupable intolérance, à nous l'éloquence et les arts de la Grèce : à vous l'ignorance et la rusticité ! »

Rien n'irrita plus les Pères. Ne vivaient-ils pas au milieu de peuples éminemment sensibles à la magie du discours et ralliés autour de la chaire parce qu'il leur semblait y voir revivre la tribune disparue ? S'attaquer à l'art de la parole, n'était-ce pas s'attaquer au grand ressort de l'action exercée sur les âmes ? Aussi, entendez la réponse de saint Grégoire de Nazianze : « Nous vous abandonnons tout le reste, richesses, naissance, gloire, autorité, et tous ces biens d'ici-bas dont le charme s'évanouit comme un songe ; mais l'éloquence, jamais ! Je mets la main sur elle, et je ne regrette pas les travaux, les voyages sur terre et sur mer que j'ai entrepris pour la conquérir. »

Ce qui frappe chez ces beaux génies, c'est la savante fusion des idées antiques et des idées chrétiennes ; c'est leur souci religieux de populariser, verset par verset, dans des commentaires familiers, les enseignements des psaumes, des évangiles et des épîtres apostoliques ; c'est leur application à parler un langage qui soit entendu par les commerçants, les matelots, les artisans,

les laboureurs, les femmes du peuple, non moins que par les esprits les plus cultivés ; c'est la persévérante mise en œuvre de l'idée du Jugement universel.

Saint Jean Chrysostome croit proche la catastrophe qui réduira l'univers à néant et fera se lever le grand jour de Dieu, juge des morts et des vivants.

« Les événements frappent à nos portes, dit-il. N'est-ce pas notre génération qui va voir s'achever les destinées du monde ? Ils ont déjà paru la plupart des signes avant-coureurs de la fin des choses. Partout a été prêché l'évangile ; et les guerres, les famines, les tremblements de terre qui avaient été annoncés sont aujourd'hui chose accomplie. »

Possédés du zèle de cette sainteté morale dont ils sont eux-mêmes des modèles, Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze, Basile et Chrysostome se montrent fortement frappés de la distance qui sépare la société mêlée qui les entoure des premières communautés chrétiennes de l'Orient, et, sous toutes les formes, ils répètent le mot de Tertullien : « Ah ! où est l'âge apostolique ? Notre siècle est la lie du christianisme. »

Dans les lettres et dans les poèmes de saint Grégoire de Nazianze, quels sévères jugements sur les évêques de son temps ! « Je fuis toute réunion d'évêques ; car je ne vois pas que les assemblées de prélats aient jamais abouti à un résultat utile. Elles aggravent les maux au lieu d'y mettre un terme. Pourquoi serais-je tenté de siéger dans ces compagnies d'oies et de grues qui s'attaquent avec fureur ? Ce n'est que scandales longtemps cachés qui éclatent et haines sourdes qui se déchaînent. Il n'y a que trop d'évêques doubles dans leur foi,

guidés par l'esprit du monde non par les lois de Dieu. Leurs doctrines fléchissent à tous les vents du siècle. Amateurs de festins somptueux, empressés aux portes des riches, ils sont lions rugissants devant les petits et chiens couchants devant les grands. »

L'ami de Grégoire, saint Basile, signalait à son tour les vices des évêques et disait : « La dignité épiscopale est aujourd'hui prostituée entre les mains des hommes les plus abjects. »

De son côté saint Chrysostome montrait les candidats à l'épiscopat obtenant la direction des églises par les voies les plus criminelles, et âpres à extorquer l'argent des fidèles par des procédés pires que ceux des pires usuriers.

SAINT CYPRIEN

Si nous passons maintenant à l'Eglise latine, nous y trouverons d'abord, dès le IIIe siècle, l'évêque de Carthage, saint Cyprien, homme d'action qui ne manqua pas d'éloquence, mais posséda surtout ce haut sens politique resté la marque propre des pères latins, par opposition aux pères grecs, plus brillants esprits, mais disputeurs et particularistes.

Le grand docteur combat ces cultes exotiques de l'Orient, consacrés à Isis, à Sérapis, à Cybèle, à Mithra, qui avaient tant séduit les imaginations du monde occidental avec le bric-à-brac de leurs rites étranges et de leurs incantations magiques.

Il rend intéressante pour les doctes et les curieux cette religion du Christ qui fut d'abord confinée dans les bas-fonds de la plèbe et eut pour premiers adeptes

des ouvriers, des mendiants, des esclaves, des opprimés, qu'elle formait à s'entr'aimer, à se résigner et à compter sur les revanches providentielles au profit des malheureux contre les heureux du monde.

La dialectique de Cyprien en faveur du christianisme s'appuie sur des textes plus que sur des raisons et nous offre les premiers modèles du style ecclésiastique.

Il s'élève contre les novateurs et il proclame que « la discipline, frein de la foi, guide du salut, maîtresse de la vertu, gardienne de l'espérance, est le rocher solide auquel les fidèles doivent s'attacher inébranlablement pour résister aux orages du siècle ».

Pour saint Cyprien les novateurs sont des *déracinés*, qui, par leur isolement, se condamnent eux-mêmes. « Ne vous enquerez pas de ce que ces hommes enseignent, du moment où il enseignent en dehors de l'Église du Christ. Ce n'est pas nous qui nous sommes séparés d'avec eux; mais c'est eux qui se sont séparés d'avec nous. Et parce qu'ils ont trouvé l'Eglise en place, qu'ils sont venus après, qu'ils font bande à part, leurs assemblées, leurs conventicules, ne peuvent jamais se lier à la tige de l'unité. »

Il s'agit non de suivre les caprices de notre pensée, mais de nous fixer dans les bornes posées par les Ecritures. Toujours en garde contre les spéculations du sens propre, le fidèle doit s'en tenir aux données fournies par le consentement commun. Rien de dangereux comme le particularisme. Rien d'essentiel comme l'unité.

A *l'Unité de l'Église* Cyprien consacre un traité de portée capitale, dont on ne trouve pas avant lui le modèle et qu'Augustin seul et Bossuet ont pu surpasser. C'est de ce premier fondateur du catholicisme qu'est la

cruelle parole qui exclut de la paternité de Dieu les hérétiques, les schismatiques, les infidèles et les libres penseurs : « On ne peut avoir Dieu pour père si on n'a pas l'Église pour mère. »

L'évêque de Carthage pose ce principe que, de même qu'il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir qu'une foi et qu'un peuple fidèle, unis en un même corps par le lien indissoluble de la concorde.

Il met en lumière tous les déplorables effets de la division. Un corps ne subsiste plus quand il est démembré. Arrière donc les schismatiques ! Arrière les hérétiques ! « Par cela même que l'épiscopat est un et que chaque évêque en possède solidairement une portion, l'Église est une et elle se répand par sa fécondité en plusieurs personnes. C'est ainsi qu'il y a d'innombrables rayons du soleil, mais qu'il n'y a qu'une lumière. C'est ainsi encore qu'un arbre a plusieurs branches, mais n'a qu'un tronc et une racine. Arrachée du tronc, la branche périt, et vous ne sauriez séparer un rayon du corps du soleil. »

Autant Cyprien veut l'unité de l'Église et combat les novateurs qui viennent la troubler dans sa possession, autant il est loin d'admettre l'infaillibilité de l'évêque de Rome, quoiqu'il place à Rome le centre de l'unité nécessaire et reconnaisse la primauté de Pierre.

Très curieuse et très instructive est la grande dispute soulevée entre lui et saint Étienne, au sujet de la validité du baptême administré par des hérétiques. Etienne, l'évêque de Rome, invoque la tradition qu'il fait remonter aux apôtres. Cyprien, tout en étant l'homme de la tradition, se pique de n'en avoir pas le fétichisme, et il professe

que, lorsque la raison contredit l'usage, c'est l'usage qui doit céder. « Vainement, dit-il, allègue-t-on la tradition. Il s'agit de voir non quelle est la coutume, mais où est la raison. Ceux-là sont dans la mauvaise voie qui, confondus par la raison, se prévalent de la coutume, comme s'il appartenait à la tradition d'avoir plus de force que la vérité. Pour vieille qu'elle soit, la coutume sans la vérité n'est qu'une vieille erreur. »

Pour vaincre la résistance d'Étienne, Cyprien rappelait le débat qui divisa jadis saint Pierre et saint Paul. L'apôtre Pierre, d'accord avec l'apôtre Jacques, prétendait qu'il fallait faire la différence entre les Juifs et les Gentils et qu'agir autrement c'était frustrer la race choisie. Jésus n'a-t-il pas dit : *qu'il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens?* Pas de baptême qu'aux circoncis ! concluait Pierre. Le baptême même aux incirconcis ! disait Paul. Il ne céda pas, et Pierre céda.

En vain Étienne prétendit imposer la décision qu'il avait prise *du haut de sa chaire romaine* (*ex cathedra*). Cyprien, ainsi que ses collègues d'Afrique, résista au décret d'Étienne, et prépara par là la secte des Donatistes, ainsi nommés de l'évêque Donat, héritier du siège et des opinions de Cyprien.

Il n'importe que l'évêque de la capitale de l'Empire parle comme évêque des évêques ; l'évêque de Carthage tient bon. Bien plus, il traduit et répand dans l'Afrique une lettre de saint Firmilien, évêque de Césarée, portant qu'Étienne est « un Judas, un hérétique, et pire qu'un hérétique ».

Ce spectacle d'évêques qui prétendaient faire la loi au pontife de Rome ne mit pas le feu aux poudres. La paix

fut conservée de part et d'autre ; et saint Augustin lui-même, — quoique acquis à l'opinion de saint Étienne, qui devait triompher au concile de Carthage, après la mort de saint Cyprien, — proclamera que l'obstination de celui-ci était tout à fait excusable, du moment où l'Église en corps n'avait pas encore prononcé.

L'histoire nous montre Cyprien tenant à merveille le gouvernail pendant la tempête des persécutions et finissant par le martyre l'an 258.

SAINT HILAIRE

Après saint Cyprien, le premier des docteurs qui ont systématisé le christianisme romain, vient saint Hilaire, né l'an 296. Il fut l'Athanase de l'Occident ; et la fougue de sa parole lui mérita d'être surnommé par saint Jérôme *le Rhône de l'éloquence*.

Sa vie d'évêque fut, comme celle d'Athanase, un long combat en faveur du symbole de Nicée, contre la foule de ceux qui, se réclamant ou des doctrines d'Arius, ou des traditions juives, ou de la philosophie platonicienne, entendaient être des chrétiens sans voir dans le Christ un dieu.

En même temps qu'il dogmatise en théologien, Hilaire s'élève à de hautes considérations métaphysiques sur la divinité. « La parfaite science, dit-il, est de connaître Dieu à la fois comme impossible à ignorer et comme impossible à décrire. Il faut le croire, le sentir, l'adorer et n'en parler que par les hommages qu'on lui rend. »

Hilaire en parlera cependant et il dira de lui : « Dieu

est bien défini : Celui qui est. Rien ne se conçoit en effet comme plus essentiel à Dieu que d'être. Étant l'existence même, il ne peut avoir ni fin, ni commencement, et dans la continuité d'une inaltérable béatitude il n'a pu et ne pourra jamais ne pas être. Dieu est la vie sans mélange de mortalité, la puissance sans mélange de faiblesse, la lumière sans mélange d'obscurité, l'esprit sans mélange de matière. Tout en lui est d'une même nature. Ce qui en lui est esprit est lumière, puissance et vie ; ce qui en lui est vie est lumière, puissance et esprit. Ainsi du reste. Tout en lui est un et parfait, tout en lui est Dieu vivant. O Dieu, je t'admire d'autant plus que je te connais moins. Le mouvement, la méthode, la vie de ma pensée, même en ne les comprenant pas, je les sens ; et ce sentiment, je te le dois, ô mon Dieu, moi à qui tu donnes, avec la conscience de l'initiative naturelle qui est en moi, la perception de la nature qui est l'enchantement de mes yeux. »

Ce qui déplait le plus à Hilaire dans l'Arianisme c'est qu'il tend à détruire la sécurité de la foi pour mettre à la place les investigations de la pensée humaine. Les *ruses* de la philosophie viciant la religion lui font peur ; il en appelle à l'évangile lu avec humilité et simplicité.

Aux évêques ariens il reproche d'avoir une déplorable prédilection pour ce qui divise, au lieu de s'en tenir à ce qui unit. Aux évêques orthodoxes il recommande de garder toujours des tempéraments, et de ne pas susciter des hérésies nouvelles par leur manière de combattre les hérésies existantes. A l'empereur Constance, dont tous les manèges vont à imposer l'arianisme, il remontre l'odieux des persécutions qui se parent du masque de la justice.

Qu'importe l'opinion en faveur de laquelle s'exerce l'intolérance ? S'exercerait-elle au profit de la vraie foi, les évêques, selon Hilaire, s'y opposeront toujours. Fidèles à la bonne doctrine, ils diront : Dieu, maître de tout, n'a pas besoin d'obéissance forcée et il ne veut pas d'un *credo* dicté par la contrainte.

« Si la persécution est inévitable, s'écrie Hilaire, eh bien que Dieu nous rende les Néron et les Dèce ! Avec eux la situation était franche. C'étaient des persécuteurs qui exterminaient les fidèles par le fer ou par le feu, et ils ne déguisaient pas sous d'hypocrites dehors les abus du pouvoir. C'est en face de ces empereurs que j'aurais voulu avoir à confesser ma foi. Maintenant nous luttons contre un persécuteur déguisé ; nous avons à faire avec un ennemi qui flatte pour vaincre et confesse le Christ pour mieux le nier. »

Non content d'être l'antagoniste des évêques chrétiens négateurs de la divinité du Christ, saint Hilaire se fit le commentateur des Écritures.

On doit applaudir à ses beaux desseins ; mais il faut reconnaître que ses interprétations de l'évangile et des psaumes abondent en raisonnements tirés par les cheveux où prévaut un symbolisme artificiel. Par exemple, le bon évêque, s'accommodant mal de la dureté hébraïque, s'évertue à travestir les choses pour en tirer des enseignements pleins d'édification. Commente-t-il le souhait de David demandant la mort de son ennemi ? Il décide que c'est de mourir au péché qu'il s'agit : où il y a mort, on doit lire conversion. Rencontre-t-il ce vœu barbare : « Heureux, ô Babylone, celui qui écrasera tes enfants contre la pierre ! » Il découvre que les enfants

de Babylone ne sont rien autre que nos convoitises, et que la pierre c'est le Christ, roc contre lequel doivent venir se briser les mauvais désirs, ces vilains enfants du cœur humain.

Cet allégorisme scolastique, de plus en plus accrédité depuis saint Hilaire, a abouti à d'innombrables déformations de textes dans le monde chrétien. Les interprètes des Écritures n'admettent ni la fange ni le gravier et prétendent trouver partout l'or ou le diamant.

L'historien Sulpice-Sévère raconte que saint Martin, le bon évêque de Tours, le grand apôtre des Gaules, ami intime précisément de saint Hilaire, avisa un jour des paysans tourangeaux dévotement prosternés devant des reliques, et leur apprit que ces restes qu'ils prenaient pour les ossements d'un martyr n'étaient que les ossements d'un assassin.

Que de commentateurs ingénus ressemblent aux braves paysans tourangeaux !

SAINT AMBROISE

Selon une image de saint Jérôme, Cyprien et Hilaire avaient fleuri comme deux grands arbres, l'un planté dans l'Afrique, l'autre planté dans les Gaules ; et c'est à leur ombre qu'avait crû et grandi l'Église occidentale, en attendant Ambroise et Augustin.

Né dans la Gaule comme le docte évêque de Poitiers, l'an 340, saint Ambroise, que l'acclamation populaire improvisa évêque de Milan, fut un moraliste ingénieux et solide. Il fut encore plus un conducteur d'hommes, habile à faire fléchir le trône devant l'autel. C'était le génie des Pères latins d'être avant tout portés à l'action.

Le type de l'homme d'état romain se retrouve dans ce fils d'un préfet de l'Empire qui applique au maniement des affaires de l'Eglise et à la sauvegarde de ses intérêts matériels ou moraux un curieux mélange de bon sens et d'élévation. Et quelle courageuse grandeur dans son attitude lorsqu'il refuse à Théodose de l'admettre dans la basilique avant qu'il se soit purifié par une sévère pénitence du massacre de Thessalonique ! Il faut que César se soumette. La majesté du pouvoir impérial s'incline devant une majesté plus haute, celle de la conscience humaine personnifiée ce jour-là dans l'évêque de Milan.

Les écrits d'Ambroise ressemblent à sa conduite. Tout y est noble, et tout tend à la pratique. Il coule dans le moule chrétien les meilleurs enseignements de l'ancienne sagesse, et marie des emprunts faits à Homère ou à Virgile, à Platon ou à Cicéron, à Euripide ou à Sénèque, avec des citations de la Bible hébraïque, des paraboles évangéliques et des épîtres apostoliques.

On dirait que, pour ce sage, le christianisme est le couronnement naturel de la civilisation gréco-romaine. A la primauté de l'esprit où excella la Grèce, incomparable dans la fiction, à la primauté du caractère où excella Rome, incomparable dans l'action, a succédé, avec le christianisme, la primauté du sentiment ; et toute l'histoire n'a été qu'une ascension continue vers le divin.

SAINT JÉROME

Actif entre tous, mais d'une activité toujours ardente et inquiète, nous apparaît le Dalmate saint Jérôme, con-

tempteur de la philosophie plein de la doctrine des philosophes; cicéronien incorrigible jetant là pierre aux orateurs profanes; athlète vigoureux mêlé à toutes les polémiques; directeur consommé dans le grand art de gouverner les âmes, décidant aux plus pénibles sacrifices les descendantes des Fabius, des Camille, des Scipions et des Gracques; ascète encore plus dur à lui-même qu'aux autres, s'imposant la solitude, les veilles, les jeûnes, les souffrances pour maîtriser son imagination tourmentée et ses passions impétueuses; censeur impitoyable de ces charlatans de la charité qui sonnent la trompette chaque fois qu'ils tendent la main à l'indigent, de ces moines, tripoteurs d'affaires qui « inventent toute sorte de fraudes pour capter les testaments, » et de ces prêtres mondains qui « ont recherché le sacerdoce pour voir plus librement les femmes; » traducteur patient et docte commentateur des Écritures; enfin génie fougueux et opiniâtre qui a été le Diderot de l'encyclopédie chrétienne.

Saint Augustin rendra à saint Jérôme cet hommage qu'il fut le lien de l'Orient et de l'Occident, à cause qu'étant célèbre par la parfaite connaissance, non seulement de la langue latine, mais encore de la langue grecque et de la langue hébraïque, il avait passé de l'Église occidentale dans l'Église orientale pour y achever son existence près des lieux saints et dans l'étude perpétuelle des livres sacrés.

La société chrétienne du IV^e^ siècle était remuée par les lettres vibrantes de ce tribun de l'évangile adressées à des prêtres, à des patriciens, à de nobles romaines. Apôtre outré de l'ascétisme, Jérôme parle toujours de mortifications, de jeûnes, de virginité, d'austérité, de

solitude ; il lance l'opprobre aux richesses, aux honneurs, aux jouissances ; il glorifie la vie pénitente des anachorètes de la Syrie et de l'Egypte ; il ne sépare pas la vie chrétienne des pratiques de la vie monastique.

Ils pouvaient constater qu'un profond changement s'était fait dans le monde ceux qui voyaient d'illustres matrones, héritières des plus beaux noms, renoncer à la famille, aux grands biens, à la société, et quitter leur patrie, qui était la capitale de l'univers, pour aller, à la suite de ce descendant des barbares, vivre et mourir dans la campagne désolée de Bethléem, près du berceau du Christ.

Brûlant d'une fièvre perpétuelle, attelé jusqu'au dernier jour à un immense labeur, ne s'accordant que quelques heures de sommeil, ne buvant que de l'eau, ne mangeant que des herbes, Jérôme dépassa la quatre-vingt-dixième année. Quand il rendit le dernier soupir en 420, il y avait dix ans que Rome avait été prise, et bientôt l'empire d'Occident allait n'être qu'un souvenir.

SAINT AUGUSTIN

Au moment où saint Jérôme entrait dans sa robuste vieillesse, saint Augustin, arrivé à l'âge mûr après une jeunesse non moins agitée que celle du grand solitaire, se vouait à l'Eglise chrétienne dont il a été le Père le plus illustre. A Augustin est dû l'achèvement de la théologie ébauchée par saint Paul.

Dans sa *Défense de la Tradition*, Bossuet appelle saint Augustin « le plus grand de tous les esprits, celui où l'on trouve le dernier degré de l'intelligence dont les hommes soient capables. » Même admiration chez

les plus célèbres d'entre les Jansénistes et d'entre les Réformés.

Il faut lire cette attendrissante histoire d'une belle âme qu'Augustin écrivit si naïvement, si pieusement, et qu'il intitula ses *Confessions*. On y trouve un homme; on y trouve l'homme. En se dépeignant, Augustin nous a tous dépeints.

Avant de se convertir, non sans de longues luttes avec lui-même, à la foi de sa mère, à cette religion du Christ, « dont, dit-il, il avait sucé l'amour avec le lait, » Augustin, dans sa vie d'étudiant et de professeur, avait essayé de toutes les doctrines, passé par tous les doutes, connu toutes les anxiétés, éprouvé toutes les déceptions, égaré sur toute sorte d'objets son cœur affamé d'amour.

D'autres analysent leurs états d'âme pour se faire un personnage au gré de leur orgueil et pour amuser les loisirs de quelques curieux. Augustin, lui, s'étudie en toute humilité, et vise à l'instruction du genre humain. « J'écris, dit-il, pour que tous sentent, ô mon Dieu, de quels profonds abîmes il faut crier vers vous. »

Il a eu des joies et ses joies sont passées; il a été jeune et sa jeunesse est morte; il a chéri des amis et ils dorment dans la tombe. Par-dessus tous ses deuils il y a Dieu. Il en appelle à lui. Il se fait petit enfant devant lui. Il attend de lui la guérison de ce cœur brisé où se mêlent le dégoût de vivre et la peur de mourir. Mais, à la fois avide et blasé d'émotions, Augustin passe par les plus douloureuses alternatives, et il connaît toutes les tortures de l'enfantement d'une âme à une vie nouvelle.

Il expérimente l'amertune des voluptés, le néant des

richesses, l'inanité de la gloire, le mensonge des espérances. Pas plus que les passions, l'étude ne peut remplir le vide de son âme. Il va cherchant le bonheur. Le bonheur le fuit dans la solitude et le fuit encore plus dans le monde.

Ainsi Augustin a fait le tour des créatures, espérant rencontrer ici ou là le bien après lequel soupire tout être ; les créatures lui ont menti, et partout il n'a trouvé que tourment ou ennui. Il décide de quitter tant de folles vanités. Mais *elles le tirent par le vêtement de sa chair*, et elles semblent lui dire : « Veux-tu donc nous abandonner ? Quoi ! Dès ce moment tu ne ferais plus ceci, cela ? Tu y renoncerais pour jamais ? » Et il retombe ; et il reste sourd à la voix de la sagesse dont pourtant l'amour le possédait depuis l'époque où, âgé de dix-neuf ans, il avait lu l'ouvrage de Cicéron consacré à l'éloge de la philosophie et s'était juré de devenir lui aussi un sage.

Enfin à trente-trois ans vient l'heure décisive : Augustin est *touché de la grâce*. « Pas demain, mais aujourd'hui, mais tout de suite, je serai l'homme que je dois être. » Finie la vieille guerre de lui-même avec lui-même. « Joie ! Joie ! Pleurs de joie ! » dit-il, comme le dira plus tard Pascal. Il est en quelque sorte inondé des effluves d'une ineffable paix.

Désormais tous ses jours s'écouleraient dans la plus pure sérénité s'il n'avait la nostalgie de la patrie éternelle. Sa mère l'a encore plus. « Mon fils, dit-elle à Augustin, dans cet entretien immortel qu'ils eurent près du port d'Ostie, que fais-je en ce monde ? Je n'y ai plus rien à ambitionner puisque vous êtes devenu chrétien.

Pourquoi resterais-je davantage? » Et quelques jours après, elle expirait.

En face des restes de celle qui fut sa mère saint Augustin avait soif de pleurer. Pourtant il se retenait, estimant qu'il ne convenait pas d'accompagner de plaintes et de pleurs le départ d'une telle âme pour cette vie bienheureuse dont, à Ostie, la pensée seule les avait plongés tous deux dans une inoubliable extase.

Mais lorsque la pauvre morte fut sous terre et qu'il se retrouva seul devant Dieu, le fils de Monique laissa un libre cours à ses larmes ; et ces larmes furent un soulagement pour l'âme blessée d'Augustin qui sentait « déchirée en deux parts cette vie qui s'était formée de la vie de sa mère et de la sienne, si longtemps confondues ensemble. »

A la suite de sa conversion, Augustin abandonna l'enseignement de la rhétorique ; distribua la plus grande partie de ses biens aux pauvres, et passa plusieurs années à méditer et à écrire.

Le zèle religieux n'avait pas encore altéré en lui le culte de la philosophie, en particulier du platonisme. C'est surtout dans les œuvres qu'il composa ou conçut alors qu'éclate son génie, abondant et tendre, subtil et profond, de psychologue, de moraliste et de métaphysicien.

LE NÉOPLATONISME CHRÉTIEN D'AUGUSTIN

Dans les *Soliloques* ou entretiens solitaires de l'homme avec la raison, Augustin prend pour base de ses affirmations spiritualistes les mêmes principes sur lesquels Descartes bâtira sa philosophie.

Ailleurs, il devance les réflexions opposées par Leibniz à Locke pour établir que les sens ne sont pas l'unique source de nos connaissances.

Partout il développe sur la Raison les idées que reprendront plus tard les saint Anselme, les saint Thomas d'Aquin, les Bossuet, les Fénelon et les Malebranche.

Par saint Augustin tous ces grands esprits se relient à Platon. Augustin, c'est Platon un peu rétréci, un peu subtilisé à la Sénèque, mais plus animé, plus coloré, plus vivant.

Esquissons ici le néoplatonisme chrétien de ce grand guide des croyants, qui préférait saint Jean à tous les autres évangélistes parce qu'il est le plus platonicien, et qui a dit : « J'aime à prendre dans Platon tout ce qui ne contredit pas nos dogmes » :

Alors même qu'il ignore et d'où il tire son origine, et s'il est un être composé ou simple, et s'il se meut, et s'il est immortel, l'homme sait qu'il pense et, parcela même, qu'il existe. Il peut bien se tromper dans ses jugements, mais il ne faut pas en conclure, avec les sceptiques, qu'il soit incapable de toute certitude.

Voici en effet une première certitude, c'est que s'il se trompe, lui qui se trompe il existe. « Si je me trompe, je suis, » dit saint Augustin.

Mais qui suis-je ? L'essence de l'âme réside en ce qui nous est le plus intime. Or ce qui nous est le plus intime, ce n'est pas la matière, puisque nous pouvons nous concevoir sans la concevoir. Ce qui nous est le plus intime c'est la pensée et l'amour. Pensée et amour sont donc l'être de l'âme.

La pensée s'attache au vrai; l'amour au beau. Le vrai

est l'intelligible; le beau le désirable. Il y a identité entre le vrai et le beau, entre l'intelligible et le désirable: et c'est le bien, à la fois parfait intelligible et parfait désirable, qui fait leur unité.

Puisque le bien domine le vrai et le beau, la morale domine la science et l'art.

La réalité suprême où tout s'explique et d'où tout dérive, c'est Dieu. Par suite le suprême objet de la spéculation, c'est l'étude de Dieu.

Et d'abord, tâchons d'acquérir la connaissance de nous-mêmes qui nous acheminera à la connaissance de Dieu. De l'action intellectuelle qui se produit au moyen du témoignage des sens, et d'où résulte la connaissance des corps, il faut distinguer l'action intellectuelle qui n'est qu'un mouvement interne de l'esprit et qui consiste en ce que l'intelligence connaît l'existence même de l'intelligence.

Platon explique nos idées universelles et nécessaires par l'hypothèse d'une vie antérieure dont nous nous ressouvenons à notre insu. C'est trop grandir l'homme. Si notre âme ne commence pas à être à l'heure de notre naissance, il n'y a pas de motif pour qu'elle n'ait point existé de tout temps; et alors que deviendrait la création à laquelle saint Augustin tient avant tout? Puis, n'est-il pas probable que, si nous avions préexisté, nous en aurions une conscience plus ou moins vague?

La perception de la vérité n'est donc pas une réminiscence; elle est une intuition. Quand des vérités sont naturellement enchaînées, notre intelligence les discerne à la clarté d'une certaine lumière incorporelle, de même

que l'œil discerne les objets placés dans le rayon de la lumière matérielle qu'il perçoit et pour laquelle il est conformé.

C'est par la réflexion, c'est-à-dire par la concentration de la pensée sur elle-même, qu'on dégage la vérité ; qu'on démêle ces règles éternelles qui s'appliquent à tout ; qu'on saisit ces rapports immuables de proportion et de forme d'après lesquels se constituent nos jugements.

L'homme trouve le vrai en soi ; et quand il le trouve, il trouve non ce qu'il ignorait mais ce dont il ne s'avisait pas.

Ne pouvant rien savoir que notre âme, nous nous connaissons implicitement nous-mêmes dans tout ce que nous connaissons. Selon qu'elle rentre ou ne rentre pas en soi, l'âme a ou n'a pas l'intuition d'elle-même.

Mais au fond, même en négligeant de se voir, elle ne cesse pas de se savoir, comme par un souvenir qui lui demeure. Ainsi, si vous possédez plusieurs sciences, elles sont en dépôt dans votre mémoire, et cependant il ne s'en présente quelque chose à votre esprit que lorsque vous y pensez.

La raison est le regard de l'âme voyant la vérité par elle-même et non par le corps. Si pour juger des objets sensibles nous interrogeons les sens, pour juger des choses intelligibles c'est la vérité intimement présente en chacun de nous que nous devons interroger.

Au dehors on distingue celui qui enseigne et celui qui est enseigné ; mais devant Dieu tous sont disciples. Dieu est le maître universel qui parle à tous sans bruit de paroles.

Chaque âme raisonnable reçoit intérieurement ses leçons. Toutefois, il ne s'ouvre à chacun qu'autant que chacun peut le comprendre, selon sa volonté méchante ou bonne. Si l'âme est trompée, ce n'est pas le tort de la vérité qu'elle consulte, de même que, si les yeux corporels sont trompés, ce n'est pas la faute de cette lumière qui nous environne.

Ainsi, quoique, dans la succession du temps, chacun de nous ait sa raison distincte, il y a une raison à laquelle nous participons tous et qui n'est ni la vôtre, ni la mienne. La raison de chaque homme a en quelque sorte sa raison dans la raison des hommes, et au fond de la multiplicité subsiste l'unité.

Êtres essentiellement raisonnables, nous sommes essentiellement immortels. Le corps peut bien devenir poussière; mais l'âme, s'identifiant avec la vérité, est incorruptible comme elle.

Si maintenant nous quittons le point de vue du vrai pour le point de vue du beau, nous verrons que les arts sont des expressions sensibles de la pensée et de ses harmonies intimes.

Il faut qu'ils se proportionnent aux sens auxquels ils s'adressent; mais il faut surtout que, ramenant la variété à la plus parfaite unité, ils reflètent le divin idéal.

Aimons-les; car ils sont la consolation et l'embellissement de nos jours d'épreuve et de mortalité. Ne les aimons pas toutefois comme des biens suffisant à donner le bonheur. Il ne faut avoir d'entière attache que du côté de Dieu.

Les choses inférieures doivent être pour nous une planche sur les flots, que nous ne repoussons pas comme

un poids incommode, que nous n'embrassons pas comme un stable appui, et dont nous nous passerons s'il le faut, tout en sachant bien nous en servir.

La véritable beauté qui mérite tous nos amours réside au-dessus de toutes les manifestations de la nature et des arts. C'est une harmonie que tous peuvent entendre et qui jamais ne s'interrompt. C'est un soleil que tous peuvent contempler et qui jamais ne se voile de nuages.

Telle est cette immortelle beauté qu'il suffit, pour en jouir, qu'on garde la constante volonté d'en jouir. Elle n'écarte personne par l'encombrement de la foule; elle ne passe pas avec le temps; elle ne change pas avec les lieux; elle n'est pas interceptée par la nuit ou obscurcie par l'ombre; elle n'est pas soumise aux sens. Attirant de tous les points du monde ceux qui la cherchent, elle est près d'eux; elle y est toujours; elle ne manque nulle part ni jamais; elle avertit en public; elle instruit en secret; et elle transforme tous ceux qui la voient.

Les êtres ne sont aimables qu'autant que resplendit en eux cette beauté supérieure. Nous aimons les hommes non pour leur individualité propre, mais pour le modèle idéal que nous voyons en eux.

De même qu'il n'y a pas d'amour hors de l'idéal, il n'y a pas de sagesse hors de la vérité.

Dans la vérité contemplée et convertie en pratique, on découvre et on possède le souverain bien, que peu savent chercher, mais que tous ambitionnent.

Il est bien exact de dire que la félicité est partie intégrante du souverain bien. Néanmoins celui-ci réside surtout dans la perfection.

Par suite, le but le plus élevé de la moralité, c'est la moralité elle-même. Le principal motif de ne pas mal faire tient au caractère obligatoire des lois éternelles dont l'âme a l'intuition immédiate et qu'elle se sent libre d'observer ou de violer.

En même temps qu'elles sont éternelles, ces lois sont absolues. Le mal n'est pas le mal parce que Dieu le défend; Dieu le défend parce qu'il est le mal.

Nos lumières sur le devoir sont bien autres que nos lumières sur Dieu. La tradition, l'univers, la raison témoignent que Dieu est; mais nous ne saurions entreprendre d'expliquer ce qu'il est sans nous heurter à des contradictions.

La nature de cet être, de qui tout part, à qui tout tient et à qui tout aboutit, l'élève trop au-dessus de toute intelligence et de toute essence pour que nous puissions le comprendre. Nous entrevoyons tout au plus ce qui répugne à la nature divine; nous demeurons incapables de dire positivement en quoi elle consiste. Dieu est partout et il n'est nulle part; Dieu est en tout et il n'est la substance d'aucune chose; tout est en Dieu et il n'est le lieu de rien; Dieu est éternel et il est hors du temps; Dieu est immuable et il opère tout changement; Dieu est grand, immense, sage, juste, bon, et il n'a rien de commun avec ce qu'on appelle quantité et qualité. A propos de Dieu, le meilleur témoignage de savoir est de reconnaître qu'on ne sait pas.

Quoiqu'il soit difficile de concevoir Dieu sans l'univers, il ne faut pas croire que l'univers émane de Dieu. Ce serait aboutir au panthéisme qui identifie l'un avec l'autre. De Dieu il ne saurait émaner que Dieu.

Visiblement cet univers n'est pas Dieu; il a donc été

tiré du néant. Sa raison d'être est dans la puissance et la bonté divine.

Cette puissance et cette bonté se manifestent en toutes choses. L'œuvre de Dieu ne renferme rien qui soit indigne de son auteur. La critiquer est folie. L'homme dans l'univers est une statue reléguée dans un petit coin d'un palais immense. Comment pourrait-il apprécier la beauté de cet édifice dont il fait partie? Il est un soldat perdu entre mille sur un vaste champ de bataille. Comment pourrait-il voir l'ordonnance de toute l'armée?

Pour qui saurait regarder, les bonnes œuvres de Dieu se manifesteraient partout, même dans les mauvaises actions des hommes. Le méchant ne gâte rien. Malgré lui, il atteste l'ordre qu'il viole. Pour n'avoir pas voulu exécuter la loi, il sera puni par elle. Son opprobre a un effet purificateur. Ne faut-il pas qu'il y ait un esclave qui nettoie l'égoût de la maison?

L'œuvre dernière de la philosophie est d'initier l'homme aux mystères du christianisme en les lui faisant comprendre comme ils doivent être compris, et de dégager les principes de la morale évangélique qui subsistent en chacun de nous, parce que l'*âme*, selon la parole de Tertullien, *est naturellement chrétienne*.

N'y a-t-il pas un aveu des impuissances de la raison et un appel à une illumination surnaturelle dans ces paroles de Platon : « Certaines choses sont inaccessibles à l'homme, à moins qu'un dieu ne les lui révèle? »

Il existe des cas où il faut faire violence à la raison et lui dire : « Pourquoi me torturer? Tais-toi » ; où il faut écouter le cœur et attendre, avec gémissements, avec larmes, la prière à la bouche, la révélation du vrai.

Le grand disciple de Socrate n'a-t-il pas dit : « Nous devons philosopher avec toute notre âme » ?

La Trinité, d'après Augustin, nous sera moins inintelligible si nous songeons que l'âme existe, connaît et veut, sans cesser d'être l'âme, et est ainsi triple et une tout ensemble.

Nous trouvons aussi en notre être une image de l'Incarnation. De même que le Verbe divin est Dieu et homme tout ensemble, engendré dans l'éternité et engendré dans le temps, l'homme est esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brut.

Il n'échappe point à saint Augustin combien de telles explications sont peu satisfaisantes. Aussi avoue-t-il finalement qu'il ne les donne que parce qu'il faut bien avoir l'air de dire quelque chose.

A la croyance en ces mystères Augustin veut qu'on associe les perfections de la vertu la plus haute. Il trouve l'enseignement et l'exemple de cette vertu dans la sagesse antique ; mais il estime qu'elle doit une vie toute nouvelle à la morale chrétienne dont il magnifie les bienfaits : O religion du Christ, tu soumets par une chaste obéissance la femme au mari, non pour le plaisir des sens, mais pour la naissance des enfants et pour la société domestique. Tu donnes le pouvoir aux maris sur les femmes, non pour l'abaissement d'un sexe faible, mais pour son relèvement et sous la loi d'une aimante sollicitude. Tu subordonnes les fils aux pères par une libre dépendance, et tu confies aux pères sur les fils une autorité sainte. Tu réunis les frères par un lien de religion plus fort et plus étroit que celui du sang. En respectant

tous les engagements de la nature et du choix, tu doubles par la charité les liens de parenté, d'amitié et d'obéissance. Tu instruis les esclaves à s'attacher aux maîtres moins par la nécessité de leur condition que par le sentiment du devoir. Tu rends les maîtres indulgents pour les esclaves par la considération du grand Dieu, père commun de tous. Tu fais les pauvres résignés et les riches miséricordieux. Tu réunis les citoyens aux citoyens, les nations aux nations, et tous les hommes entre eux au nom de leurs premiers parents, les rapprochant non par la société seulement, mais par la fraternité. Tu instruis les gouvernants à veiller au bien des peuples et les peuples à se soumettre aux gouvernants. Tu enseignes à qui est dû l'honneur, à qui l'affection, à qui le respect, à qui la crainte, à qui la consolation, à qui les avertissements, à qui les conseils, à qui les censures, à qui les châtiments, montrant comment tout le monde n'a pas droit à toute chose, et comment à tous est due la charité, et à personne l'injustice.

Croyons et tâchons de comprendre ce que nous croyons ! Mais avant tout, aimons, espérons, domptons-nous, faisons le bien !

AUGUSTIN, LE GRAND DOCTEUR DE L'ORTHODOXIE

A cette seconde période de la vie d'Augustin où le philosophe dominait le théologien, il en succéda une troisième où le théologien domina le philosophe. Cette dernière partie de la carrière d'Augustin suivit d'assez près son élection à l'évêché d'Hippone.

Une fois appelé au gouvernement d'une église, au milieu des prédications, des controverses, des travaux d'administration, de direction morale et de charité, Au-

gustin se livra de moins en moins à la libre spéculation philosophique et s'attacha de plus en plus à développer avec une logique rigoureuse les conséquences du dogmatisme chrétien tel qu'il était accepté.

Il y avait en lui deux hommes qui souvent s'étaient contredits. Insensiblement le disciple du platonisme s'effaça devant le champion du catholicisme.

Non content de défendre l'ontologie chrétienne formulée par le Père grec Athanase, Augustin déduisit de cette ontologie, conformément au génie latin, les corollaires pratiques qu'elle contenait et se fit le docteur des deux théories corrélatives du péché originel et de la grâce, destinées à demeurer la pierre angulaire de l'édifice catholique.

Toujours en lutte avec les évêques ou les prêtres chrétiens qui n'étaient pas de sa communion, Augustin avait déjà attaqué dans de multiples polémiques le théisme des Ariens, le rigorisme des Donatistes et surtout le dualisme des Manichéens, lorsqu'il entreprit de combattre le rationalisme moral du moine Pélage et de ses disciples Célestius et l'évêque Julien.

Sa défense de l'unité de l'église contre le schisme donatiste et sa défense de la bonté divine contre le pessimisme manichéen, furent dépassées par sa brillante campagne contre le Pélagianisme.

LA QUESTION DE LA GRACE

Pélage et ses disciples enseignaient que la responsabilité de chacun ne s'applique qu'aux fautes qu'il a personnellement commises et que nous pouvons vouloir le bien par les seules forces de notre libre arbitre.

Dans l'Orient, où la spéculation philosophique était restée en faveur, plusieurs évêques accueillirent avec empressement la doctrine pélagienne.

Mais saint Augustin, de même que saint Jérôme, la repoussa avec vigueur.

Dire que la nature de l'homme suffit à le rendre capable de vertu et de mérite, n'était-ce pas stériliser le dogme chrétien, en excluant la nécessité d'une rédemption divine? N'était-ce pas annuler l'Église chrétienne, en faisant juger superflus les secours spirituels dispensés par elle?

Augustin comprit vite la portée du débat qu'avait soulevé le moine breton. Aussi se fit-il son contradicteur infatigable, publiant écrits sur écrits, lettres sur lettres, et adressant à l'évêque de Rome, dont la prépondérance était de plus en plus reconnue, d'énergiques appels pour que le Pélagianisme fût condamné.

Pélage disait qu'il y a à distinguer en l'homme trois facultés distinctes : le pouvoir, le vouloir et le faire.

Le pouvoir, l'homme le tient de Dieu seul qui lui a donné force et liberté.

Quant au vouloir et au faire, l'un et l'autre est inhérent à l'homme en vertu même des dons naturels qu'il a reçus de Dieu.

Il ne faut pas admettre la fable sacrilège du péché originel; il faut simplement reconnaître que l'amour de Dieu relève l'homme de l'abîme de mal où le précipite l'amour de soi. Qui s'absorbe en son individualité est orgueilleux et impuissant; qui en sort est humble et peut tout.

Le premier reproche qu'Augustin adresse à Pélage, c'est d'accorder beaucoup trop à l'initiative de l'homme. Dieu fait la plénitude de l'âme ; de soi elle est un pur néant. L'âme a reçu tout ce qu'elle semble produire, et elle n'est active du côté des choses que dans la mesure où elle est passive du côté de Dieu.

Avez-vous rien que vous n'ayez reçu ? demandait l'apôtre. L'homme sait bien qu'il est vendu au péché et que son rachat n'est possible que par la grâce, don gratuit de Dieu. Nos mérites n'entrent ici pour rien et nous n'avons aucun droit. Dieu sauve qui il veut et parce qu'il le veut. Avant même la naissance des hommes il a fait un choix parmi eux. De toute éternité les uns sont prédestinés au salut, les autres non.

« Dieu, dit saint Augustin en parlant du petit troupeau des élus, nous a choisis dans le Christ, avant la création du monde, et nous a prédestinés à être adoptés comme ses fils privilégiés. Or, ce n'est pas parce que nous devions par nous-mêmes être saints et sans tache, mais c'est pour que nous fussions l'un et l'autre qu'il nous a choisis et prédestinés. Il n'a consulté en cela que le bon plaisir de sa volonté propre pour qu'à lui revienne toute gloire. »

Eh quoi ! n'est-il pas inique que quelques-uns soient choisis pour le salut et les autres abandonnés à la damnation ?

Non, répond le docteur de la grâce. « Tous les hommes ont mérité la damnation. Par conséquent, si quelques-uns, sans mérite aucun de leur part, sont épargnés, ce n'est jamais que le pur effet d'une miséricorde toute gratuite de la part de Dieu. Quant aux autres, ils ne font que subir un juste châtiment. »

Mais à quoi bon appeler ces malheureux à la vie ? Dieu n'aurait-il pas pu les retenir dans le néant ?

Il l'aurait pu ; il ne l'a pas voulu.

Pourquoi ? C'est que les contrastes sont nécessaires. « Qui donc peut se plaindre de Dieu si, résolu à montrer sa puissance en même temps que son ressentiment, il souffre avec une patience extrême les vases de colère préparés pour la perdition, afin de faire ainsi ressortir tout l'éclat et toutes les richesses des vases de miséricorde qu'il a préparés pour la gloire ? »

En faveur de cette théorie si capitale dans la théologie catholique, Augustin allègue les livres sacrés du christianisme, particulièrement les épîtres de saint Paul.

En effet, saint Paul enseigne que « c'est Dieu qui opère en chacun de nous le vouloir et le faire, selon sa volonté à notre égard », et il insiste sur le petit nombre d'hommes qui sont sauvés par les préférences de la grâce divine.

Pour appuyer la doctrine de la prédestination, l'apôtre rappelle l'histoire de Jacob dérobant au moyen d'un mensonge à son frère aîné Esaü le privilège de la bénédiction paternelle. D'après Paul, c'était justice, parce que les prédilections de Dieu le voulaient ainsi.

Il ajoute : « Dieu a dit à Moïse : je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde et j'aurai pitié de qui il me plaira d'avoir pitié. La chose ne dépend donc ni de celui qui veut, ni de celui qui s'empresse, mais de Dieu qui fait miséricorde à qui il lui plaît. Vous me direz peut-être : Après cela, pourquoi Dieu se plaint-il ? On ne fait jamais que ce qu'il veut ; car qui peut résister à sa volonté ? Mais, ô homme, qui êtes-vous pour contester

avec Dieu? L'ouvrage façonné dit-il à celui qui le façonne : Pourquoi m'as-tu fait ainsi? Le potier n'est-il pas le maître de son argile? Ne peut-il pas tirer de la même boue un vase destiné à l'emploi le plus honorable et un vase destiné aux plus honteux besoins? »

Telle étant la vérité, au lieu d'attribuer quelque puissance à notre vouloir, il faut dire à Dieu : « Donnez-nous d'accomplir ce que vous nous commandez et commandez-nous ce que vous voulez. » Mais cette demande même que nous adressons à Dieu, c'est Dieu qui gratuitement nous accorde de la lui adresser : « O Dieu, dira Malebranche, exaucez ma prière après que vous l'aurez formée en moi. »

En effet, si nos sollicitations pour obtenir la grâce n'étaient pas elles-mêmes une œuvre de la grâce, il ne serait plus exact que « sans elle nous ne pouvons rien faire qui soit utile pour notre salut. »

Ainsi il est vrai que Dieu accorde sa grâce quand on lui en adresse bien la demande; mais il est vrai aussi que cette demande est elle-même un de ses dons, de sorte qu'au fond il donne sa grâce quand il la donne et parce qu'il la donne. Tout ici vient de Dieu et c'est encore de Dieu que nous recevons de connaître que tous ces dons viennent de lui.

La seule chose qui vienne de nous c'est une certaine puissance pour le mal qui nous rend capables de résister quelquefois à la grâce. « Cette résistance est toujours possible, » dira Molina. « Elle n'est jamais possible », diront Jansénius et ses disciples de Port-Royal. « Elle est loin d'être toujours possible; mais elle ne l'est que trop souvent », diront les catholiques orthodoxes, d'ac-

cord avec Bossuet, avec saint Thomas et avec saint Augustin bien compris.

Ainsi, d'après ceux-ci, il faut distinguer la grâce simplement suffisante de la grâce essentiellement efficace, en même temps qu'il faut affirmer que la grâce de Dieu est nécessaire pour le salut ; qu'elle est donnée aux uns, refusée aux autres, selon le libre choix fait par Dieu du sein de son éternité, et que c'est elle qui crée nos mérites, bien loin d'en être le prix.

A cette faveur divine qui se donne ou se refuse à nous sans que nous y ayons aucun droit, à cette élection gratuite qui, avant la création, a déjà fait le partage des sauvés et des réprouvés, la théologie chrétienne enseigne qu'il faut associer chez l'homme la liberté et la responsabilité. « Ou la volonté n'est pas, dit saint Augustin, ou il faut la déclarer libre. Le péché est de nécessité et ne doit pas pourtant laisser d'être imputé. Il est volontaire et toutefois on ne le peut éviter. L'homme est tombé par sa volonté, quoique, par la volonté de Dieu, il ne pût éviter de tomber. »

Mais enfin, comment accorder le libre arbitre avec la grâce et la prédestination ? Bossuet, pas plus que les autres, n'en trouvera le moyen ; mais il déclarera qu'il faut affirmer le tout et ainsi « tenir fermement les deux bouts de la chaîne, quoique nous ne voyions point par où l'enchaînement se continue. »

LA QUESTION DU PÉCHÉ ORIGINEL

A la doctrine de la grâce correspond la doctrine du péché originel.

Pélage, en même temps qu'il niait la nécessité de la

grâce, affirmait que la faute du premier homme, dont il est parlé dans les écritures juives, n'avait pu se communiquer à ses descendants.

Sur ce second point, comme sur le premier, saint Augustin anathématisa Pélage. Conséquent avec lui-même, il enseigna que la grâce est d'autant plus nécessaire que nous naissons plus coupables et il montra la masse des générations humaines condamnée tout entière dans le premier homme en qui toutes ces générations ont péché. Tant de malheureux pour une pomme!

Pascal devait comparer l'humanité à un seul homme pour expliquer la continuité du progrès indéfini; saint Augustin fait déjà la même comparaison pour expliquer la continuité de notre dégradation originelle.

D'après Augustin, comme le dit en divers endroits Bossuet interprétant et adoptant sa doctrine, « Dieu ne nous voit que dans le premier homme dans lequel il nous a tous faits. Quoi que fasse Adam, nous le faisons avec lui, parce qu'il nous tient renfermés, et que nous ne sommes en lui moralement qu'une seule et même personne. S'il obéit, j'obéis en lui; s'il pèche, je pèche en lui. Dieu traite tout le genre humain comme l'a mérité ce seul homme où il a voulu le mettre tout entier. La nature humaine est devenue et malheureuse et maudite dans ses branches, parce qu'elle l'a été dans sa tige. O Dieu, pourquoi répandez-vous votre colère sur cet enfant qui vient de naître? A qui a-t-il fait tort? De qui a-t-il enlevé les biens? Quel est son crime? Il est enfant d'Adam : voilà son crime. »

C'est à propos de cette doctrine que Pascal écrira ces mots : « Il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu cou-

pables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste ; car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. »

Les pélagiens ne firent pas comme Pascal qui, tout en déclarant que cette doctrine nous heurte rudement, conclut qu'au fond il n'y a rien de plus acceptable. Loin de nous le Dieu d'Augustin ! s'écriaient ces vrais chrétiens. Ce n'est pas là le Dieu auquel ont cru les patriarches, les prophètes et les apôtres, ni le Dieu que les créatures raisonnables proclament leur juge. Jamais pour un Dieu pareil aucun être sensé n'eût versé une goutte de sang. Quel Dieu qui n'a pas voulu faire grâce au père des hommes ! Du moins aurait-il dû ne frapper que lui et épargner le genre humain ! S'il ne l'a pas voulu, sa cruauté ne mérite pas notre amour et ce n'est pas la peine d'accepter pour lui le plus petit fardeau. S'il ne l'a pas pu, c'est un être quelconque ; mais ce n'est pas Dieu.

De fait, il est bien possible et même très naturel d'admettre une justice plus parfaite que la nôtre ; mais admettre une justice radicalement contraire à la nôtre est impossible et contre nature.

Faire expier à des hommes le crime d'être nés ; mettre l'opprobre là où le sens commun voit à plein l'innocence ; rendre la volonté responsable de méfaits qui ne sont pas son œuvre, cela révolte toute conscience droite.

Quand on décide que c'est là une justice supérieure, on décide que la justice est une injustice déguisée, et on renverse la moralité humaine au nom de la moralité divine.

Dans la moralité divine ainsi entendue la raison ne peut voir qu'immoralité et ne saurait la justifier qu'en justifiant toute immoralité. Ce n'est pas là un mystère qu'il est au-dessus de nous de comprendre ; c'est une iniquité qu'il est au-dessous de nous d'accepter.

DOUBLE DÉCISION DE L'ÉGLISE

L'Église, par l'organe de ses principaux docteurs, de plusieurs papes et du concile de Trente, condamna comme hérétique la doctrine de Pélage et consacra comme orthodoxe la doctrine d'Augustin.

Il fut proclamé, à l'encontre des pélagiens, que « le péché du premier homme a passé à ses enfants » ; que « sans une grâce intérieure qui nous inspire le bon vouloir, l'on ne peut faire aucun bien utile au salut » ; que « la grâce du Dieu rédempteur est nécessaire, non seulement pour connaître, mais encore pour suivre les règles de la justice en chaque action » ; enfin que « sans ce secours nous ne pouvons rien avoir, penser, dire ou faire qui appartienne à la piété. »

A l'encontre des demi-pélagiens qui, admettant d'ailleurs le péché originel et la grâce, se bornaient à attribuer au libre arbitre le commencement de la foi et les premiers mouvements de la nature humaine vers le bien, il fut proclamé que « non seulement l'accroissement, mais encore le commencement de la foi, enfin

tout mouvement de la bonne volonté, est un don gratuit de Dieu, où nos mérites n'entrent pour rien. »

HORS DE L'ÉGLISE POINT DE SALUT

Immense était la portée de la double doctrine de l'Église sur le péché originel et sur la grâce.

Puisque l'homme est vicié dès sa naissance et naturellement incapable de bien, il a besoin de remède et de secours. De là le ministère de cette magistrature spirituelle qui, sous le nom d'Église, se déclare préposée au gouvernement des âmes.

A mesure qu'elle étendra son action, elle ramassera de plus en plus ses forces et finira par se concentrer en un seul homme *tenant sur la terre la place de la vérité*.

Dans l'antiquité, à travers les initiations des mystères, on allait de la religion à la philosophie. Maintenant il s'agit d'aller de la philosophie à la religion. Ce n'est pas telle ou telle religion : il n'y en a qu'une. La grâce est toute renfermée en son sein, et là même n'est que le partage des élus. Il faut être un fidèle, et un fidèle soumis, pour être marqué du sceau de la grâce et par suite être sauvé.

En effet, — comme l'avaient déclaré Tertullien, saint Cyprien, Lactance, saint Athanase — saint Augustin, à son tour et avec une autorité plus grande, enseigne qu'en dehors de la communion chrétienne où l'a fait entrer la faveur d'une conversion providentielle, il est impossible de faire son salut, et il appuie surabondamment cette assertion sur ses bases naturelles, la théorie du péché originel et la théorie de la grâce. « Le salut, dit-il, ne peut se trouver nulle part que dans l'Église catholique. Qui-

conque en est séparé se prévaut en vain de ce que sa conduite est irréprochable. Pour ce seul crime d'être détaché de l'unité du Christ, il n'aura point la vie, et la colère de Dieu demeurera sur lui. Imaginez un homme ayant d'excellentes mœurs. S'il n'a pas la foi, elles ne sauraient lui apporter aucun avantage. Prenez-en un autre, au contraire, dont les mœurs soient beaucoup moins bonnes. S'il possède la foi, il peut obtenir le salut auquel le premier ne peut arriver. »

Mais, du moins, parmi ces réprouvés, ne faudra-t-il pas distinguer de ceux qui ont pu connaître la doctrine privilégiée ceux qui ont été nécessairement forcés de l'ignorer, n'étant pas à même de jamais en entendre parler ?

La logique de saint Augustin répond que non. « Dans ceux qui n'ont point voulu s'instruire, l'ignorance est certainement un péché ; dans ceux qui ne l'ont pas pu, c'est la peine du péché : donc, ni les uns ni les autres n'ont une juste excuse ; mais ils subissent les uns et les autres une juste condamnation. »

Et saint Augustin, comme plus tard Bossuet, passe en revue parmi les païens tant de sages, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, et de ce seul fait qu'ils furent tous privés de la connaissance du Dieu des chrétiens il conclut qu'ils sont tous exclus de son royaume éternel.

Ce n'était pas là l'avis des pélagiens. Ces hérétiques pensaient que les Socrate, les Marc-Aurèle, les Scipion, pouvaient être justifiés par leur ignorance même, et qu'ils n'étaient pas coupables du moment où ils avaient agi selon leur conscience.

« Non, réplique saint Augustin, des païens ne sauraient être sauvés, n'ayant pas la foi en Jésus-Christ. S'ils étaient sauvés, ce divin sauveur serait donc mort inutilement! »

Que si le salut est refusé à ceux qui sont morts infidèles, à plus forte raison est-il refusé à ceux qui meurent hérétiques et qui par suite ont renié la vérité et l'Église qu'il leur était donné de connaître.

Cet exclusivisme est révoltant. Mais comme il fait la partie belle aux apôtres de Rome! Ici des théologiens du rite grec ou de l'église réformée qui assurent bien que leur église est la plus parfaite; mais qui avouent en même temps que l'église romaine, malgré tous ses défauts, offre des qualités suffisantes pour qu'on puisse s'y sauver. Là des théologiens romains qui répètent : « C'est un article de foi consacré par le grand concile de Latran qu'il n'y a pas de salut hors de notre église. » Qu'est-ce qui est le plus sûr? N'est-ce pas de se ranger à la doctrine où, de l'avis même de ses adversaires, on peut toujours se sauver, et de laisser là les doctrines où on ne saurait trouver le salut, de l'avis unanime des catholiques, forts de la tradition et de leurs conciles? Pourquoi ne pas s'attacher à la communion que nul ne juge incompatible avec la sainteté, au lieu de s'aventurer dans des communions où on court le risque de la damnation éternelle?

C'est là précisément le raisonnement que fit Henri IV avec l'approbation de son fidèle Sully, resté lui d'ailleurs parfait huguenot : « Pourquoi, disait Henri IV, ne me ferais-je pas catholique? Non seulement je vais au plus utile; mais je vais aussi au plus sûr. »

LA CITÉ DE DIEU

Pour qui connaît la nature humaine, il est incontestable que l'Église s'assurait une grande force en promulguant cette doctrine qu'en dehors d'elle il ne peut y avoir que réprobation. Or, afin d'établir la perpétuité de ce privilège et l'action continue de la grâce, il convenait que l'Église se rattachât à l'origine des temps, et elle le pouvait, ce semble, d'autant plus aisément qu'un peuple ancien entre tous, le peuple juif chez qui est né le christianisme, avant de devenir pour les autres le peuple réprouvé, s'était toujours proclamé le peuple favorisé sur qui demeure la grâce d'en haut.

Le docteur de la prédestination vit cela, et il composa cette *Cité de Dieu* d'où Bossuet, génie tout nourri de la moëlle d'Augustin, a tiré le *Discours sur l'histoire universelle.*

Les apologistes du paganisme insistaient principalement sur ses mérites sociaux et esthétiques. Il en est toujours ainsi. Quand une religion se meurt, on exalte son utilité et sa beauté, faute de pouvoir démontrer sa vérité.

Augustin s'attache à établir que l'humanité peut et doit se passer des dieux de l'Olympe, et, distinguant en elle deux cités, à la cité terrestre, qui s'est fait de vaines idoles et que peuplent les réprouvés, il oppose la cité céleste, fidèle au vrai Dieu et peuplée par les élus.

Celle-ci lui apparaît toujours debout, dans la suite des siècles, au milieu de la chute des empires dont la succession constitue la cité terrestre.

L'Ancien Testament c'est le Nouveau voilé; le Nouveau Testament c'est l'Ancien dévoilé.

Au règne de la loi Augustin rattache le règne de la grâce ; à la déchéance originelle il rattache la rédemption, pivot de l'histoire universelle ; et il remonte des apôtres chrétiens aux prophètes juifs, des prophètes à Moïse, de Moïse aux patriarches, des patriarches au commencement du monde.

La vieille lutte de Caïn et d'Abel se continue entre les hommes. Ici l'esprit de haine, là l'esprit de sacrifice ; ici l'amour de soi allant jusqu'au mépris de Dieu, là l'amour de Dieu allant jusqu'au mépris de soi.

En face de la Rome païenne, enorgueillie par les conquêtes, s'est dressée la Rome chrétienne grande par les vertus. La Rome païenne a voulu l'empire du monde et elle l'a obtenu comme un vain présent, aussi vain que ses désirs. La Rome chrétienne aspire à Dieu par delà le monde. Elle se rit de la puissance, car la puissance n'est pas un bien ; elle se résigne à la souffrance, car la souffrance n'est pas un mal ; elle poursuit la sainteté ; elle ne redoute pas le martyre.

C'est principalement dans la nature que le polythéisme avait vu la divinité partout présente ; le christianisme, avec saint Augustin, la voit surtout manifestée dans l'histoire.

A ses yeux, l'histoire est le grand théâtre de l'action providentielle et les hommes y sont des acteurs que le divin poëte fait parler et agir. Sur la scène du temps, à travers mille péripéties dont le péché originel et la grâce rédemptrice forment le double nœud, se déroule le drame conçu dans l'éternité.

LE DIVORCE DE LA THÉOLOGIE ET DE LA PHILOSOPHIE

Augustin, opposant la cité de Dieu à la cité du monde, était ainsi conduit à opposer aux philosophes, qui sont

les lumières de la cité du monde, les théologiens qui sont les lumières de la cité de Dieu.

De là les reproches que le vieil évêque s'adresse, dans ses *Rétractations*, au sujet de son ancien engouement pour Platon et les platoniciens. De plus en plus il abandonne la philosophie ; mais du moins il n'en vient pas aux excès de ces Pères de l'Eglise, dont la maxime semblait être que « se moquer de la philosophie c'est vraiment philosopher. »

Aux yeux de Tertullien, les philosophes sont les patriarches des hérésies, Platon surtout est le pourvoyeur des hérétiques, et Socrate n'a été qu'un sophiste.

Saint Jean Chrysostome proclame que c'en est fait de la philosophie. « Où sont maintenant, dit-il, les doctrines des Platon et des Pythagore et de ceux qui enseignaient dans Athènes? Elles sont abolies. »

Saint Jérôme à son tour s'enorgueillit de ce qu'on ne lit plus ni ce Platon ni cet Aristote, qui tous deux brûlent aux enfers; et il s'écrie : « Qu'y a-t-il de commun entre les ténèbres et la lumière, entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie et l'Église? »

Quelle ingratitude au fond de ces déclamations de nourrissons de la sagesse antique! *Drus et forts d'un bon lait, ils battent leur nourrice.*

Oui, quelle ingratitude! Mais en revanche quelle logique ! Les théologiens du catholicïsme avaient bien reconnu dans la philosophie la grande ennemie, épluchеuse des mystères et des révélations.

D'abord, la philosophie n'accepte pas qu'il soit imposé des bornes à la liberté d'examen ; elle admet l'incompréhensible mais elle rejette l'absurde ; et, tout en recon-

naissant qu'il y a des vérités au-dessus de notre raison, elle condamne les affirmations contraires à la raison, celles où est violé ce principe nécessaire en dehors duquel il n'y a qu'abdication de la pensée : « Une chose ne peut point être et n'être pas en même temps. »

Puis, la philosophie peut bien admettre qu'il existe une révélation générale et progressive, diffuse dans les œuvres des plus nobles représentants de l'humanité ; que le Verbe de Dieu éclate dans les grandes vérités formulées par les génies et par les sages, dans les grandes sublimités réalisées par les héros et par les saints de tous les lieux, de tous les temps, de toutes les communions ; qu'il s'est formé ainsi une espèce de Bible de l'humanité qui n'a appartenu en propre ni à la Judée, ni à l'Inde, ni à la Perse, ni à l'Arabie, ni à toute autre nation. Mais elle n'admet pas une révélation spéciale et définitive qui serait incluse dans les livres sacrés d'une race quelconque, par cela même que dans ces livres il apparaît toujours une part manifeste d'erreurs et que leur genèse, dès qu'on la pénètre, s'accompagne de conditions qui n'ont rien que d'humain.

LA RAISON CONDAMNÉE

Mais n'était-il pas inévitable qu'on conclût de la corruption de notre nature à la corruption de notre raison ? Puisque nous naissons radicalement viciés, nous ne saurions naître vraiment raisonnables.

La théorie du péché originel et de la grâce menait logiquement à la condamnation de la sagesse humaine. Il ne faut donc pas s'étonner si saint Augustin, théologien, déclare dépravée cette intelligence que, philosophe, il a

tant exaltée. Philosophe, il la voyait telle qu'elle serait sans le péché originel ; théologien, il la voit telle que le péché originel l'a faite.

La lumière est devenue ténèbres. Au milieu de la nuit qui nous environne, il faut tendre la main à l'Église dont la mission est de nous guider dans les voies de la grâce. Elle a autorité pour décider. « Je ne croirais pas à l'Evangile, dit saint Augustin, si l'Église catholique ne m'y obligeait. »

N'opposons ni à ses dogmes ni à ses prescriptions nos misérables arguties. Plus nous sommes choqués, plus nous devons nous soumettre.

En effet, la raison étant devenue essentiellement trompeuse, c'est quand on la contredit qu'on risque le moins de se tromper.

Théologien conséquent, Tertullien veut que l'absurdité soit preuve de vérité. D'après lui, il ne faut pas hésiter à dire : c'est absurde, donc c'est croyable. « *Credo quia absurdum.* »

« Vous ne serez sages, s'écrie-t-il, en rappelant les paroles de saint Paul, que si vous êtes fous selon le monde par votre foi aux folies de Dieu. Le fils de Dieu a été crucifié : cela ne nous révolte pas, par cela même que c'est révoltant. Le Fils de Dieu est mort : cela mérite d'être cru par cela même que c'est inepte. Le Fils de Dieu est ressuscité du tombeau : cela est certain par cela même que c'est impossible. »

Reste de soutenir que cette déraison, étant raisonnée, n'est plus de la déraison, et c'est ce que dit Pascal : « Qui blâmera les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, en l'exposant au

monde, que c'est une sottise, *stultitiam*. et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas? S'ils la prouvaient ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. »

Ainsi la doctrine de la soumission s'oppose à la doctrine de la liberté. Il faut évidemment opter. L'éclectisme, qui prétend les faire marcher de pair. est aussi peu philosophique que peu religieux, et pour vouloir tout ménager il perd tout. L'accord n'est pas possible entre la théologie et le sens commun.

Sur ce point, Bossuet. le grand interprète des Pères, séra d'accord avec Pascal : « Quand on s'attache ou tout à fait à la foi. comme font les catholiques, ou tout à fait à la raison humaine, comme font les infidèles, on peut établir une suite et faire comme un plan uni de doctrine. Mais quand on veut faire un composé de l'un et de l'autre. on tombe dans des opinions dont les seules contrariétés font voir la fausseté toute manifeste. »

LES AFFINITÉS DU MYSTÈRE DE LA TRINITÉ

Quelles que soient les révoltes de la raison et de la conscience, on ne peut qu'admirer la savante économie des dogmes du catholicisme et la rigueur de l'enchaînement logique qui les relie les uns aux autres. Le mystère du péché originel appelle celui de la grâce ; le mystère de la grâce appelle celui de la rédemption ; le mystère de la rédemption appelle celui de l'incarnation ; le mystère de l'incarnation appelle celui de la trinité ; et ainsi les trois mystères formulés par l'Égyptien Athanase, l'oracle de l'Église grecque, ont pour corol-

laire les deux mystères formulés par l'Africain Augustin, l'oracle de l'église latine.

Athanase a complété l'apôtre Jean ; et Augustin a complété l'apôtre Paul. Saint Jean et saint Athanase, saint Paul et saint Augustin, voilà les quatre colonnes de l'édifice catholique.

Le dogme de la trinité, comme l'a reconnu saint Grégoire de Nysse, était propre à acquérir des adhérents au christianisme parmi les plus raffinés d'entre les Grecs et d'entre les Juifs.

C'était en effet une sorte de compromis entre le monothéisme hébreux et le polythéisme hellénique, que cette distinction de trois personnes jointe à l'affirmation d'un Dieu unique. Aux Juifs, elle accordait l'unité de Dieu ; aux Grecs, la pluralité des personnes en Dieu.

De plus en plus la philosophie, au lieu d'isoler Dieu dans le vide solitaire de son éternité, le considérait comme sollicité par l'amour à faire émaner de soi, sinon des Dieux identiques, du moins des Esprits parfaits donnant à la nature divine la plénitude de la vie et de la beauté par sa manifestation dans une société d'êtres supérieurs resplendissants de force, d'intelligence et de bonté.

Les conceptions trinitaires de Platon et de Philon, quoique bien éloignées de conclure à *trois personnes égales ne faisant qu'un même Dieu*, peuvent être considérées comme une double préface de la Trinité catholique.

LA TRINITÉ CATHOLIQUE

Dieu est l'Esprit infini, partout présent, qui voit tout, peut tout, a tout fait de rien, et gouverne tout par sa

sagesse. Il est unique en son essence, quoique en lui subsistent indivisiblement trois personnes : le Père éternel, le Fils né du Père de toute éternité, le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils de toute éternité.

Le Père est Dieu ; le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; et pourtant ce ne sont pas trois Dieux ; ce sont trois personnes distinctes ayant même grandeur, même perfection, et ne formant qu'un seul Dieu.

Quoi qu'on pense de la Trinité catholique, il semble que le Père Éternel ne saurait guère trouver d'incrédules.

Les Juifs ont adoré le Père qu'ils célèbrent comme *Celui qui est*, comme le *Très saint d'Israël*, remplissant tout de sa gloire.

D'autre part, c'est lui le Dieu des dieux du polythéisme, celui que les vers orphiques, cités par Aristote dans son *Traité du monde*, appellent, bien avant saint Jean, « le commencement, le milieu et la fin de tout; le principe qui donne l'être à tout; l'esprit qui anime tout; le roi qui gouverne tout. » Un autre passage des poésies orphiques porte que l'Univers a été produit par Zeus en qui tout était à l'origine, espaces éthérés et astres lumineux, terres et mers, dieux et déesses, bref tout ce qui est né et tout ce qui doit naître. Dans les antiques mystères, l'hiérophante disait à l'initié : « Garde que les vains préjugés de l'esprit ou les mauvaises attaches du cœur ne te détournent de la vie heureuse. Ouvre ton âme à la vérité ; et marche dans la voie droite, la pensée fixée sur le Roi du monde. Il est unique. Il est par lui-même. De lui seul tous les êtres sont nés. Il est en eux et au-dessus d'eux. Nul mortel ne le voit; et il voit tous les mortels. »

Le Fils est le Verbe éternel, la Sagesse incréée, cette Raison première et universelle qui parle en chacun de nous, quand la Vérité nous apparaît, dans le silence des sens, de l'imagination et des passions.

De même que la pensée de Dieu a une existence substantielle et est le Verbe, l'amour de Dieu a une existence substantielle et est le Saint-Esprit. « Le Saint-Esprit sort du Père et du Fils comme leur amour mutuel ; est de même substance que l'un et l'autre ; est avec eux un seul et même Dieu. »

Les catholiques grecs veulent que le Saint-Esprit procède seulement du Père. — « Le Saint-Esprit, leur répond Bossuet, est l'esprit commun du Père et du Fils. Dans saint Jean, *le Fils l'envoie*, comme le Père. »

Bossuet s'écrie ensuite : « Taisez-vous, raisonnements humains ! Dieu a bien voulu expliquer que la procession de son Verbe était une véritable génération. Ce que c'était que la procession de son Saint-Esprit, il n'a pas voulu le dire. C'est un secret réservé à la vision bienheureuse. »

Bossuet n'impose silence aux raisonnements humains qu'à propos du Saint-Esprit. Que n'en a-t-il fait autant à propos de l'identité et de l'unité du Père et du Fils ? Lui-même démontre par son exemple qu'ici les raisonnements des théologiens n'aboutissent qu'à la déraison. Toutes les comparaisons qu'il tire soit de la nature, soit de l'art, soit de l'humanité, ne vont pas au fait et n'expliquent rien.

Dire que le Fils naît du Père, puis ajouter qu'il est de toute éternité comme le Père, et ne fait substantiellement qu'un avec lui ; dire qu'il y a Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, puis ajouter qu'il n'y a

qu'un seul Dieu, c'est produire des affirmations non seulement incompréhensibles, mais absolument contradictoires.

On comprend que des génies éminemment religieux, tels que Newton et Clarke, aient rejeté la Trinité comme inconciliable avec le monothéisme et ne constituant qu'un trithéisme inconséquent.

LA TRINITÉ CHRÉTIENNE NON ORTHODOXE

Les Illuminés et d'autres chrétiens mystiques ont voulu sauvegarder l'essentiel de la doctrine trinitaire, tout en éliminant les impossibilités codifiées par l'orthodoxie catholique.

D'après eux, au lieu d'admettre trois personnes dont chacune est Dieu et qui pourtant ne font qu'un seul Dieu, il faut ne voir dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que trois manifestations distinctes de Dieu.

En même temps ils ont affirmé leur foi dans une future Révélation complétant la Révélation mosaïque et la Révélation évangélique.

Le Père c'est Dieu créateur du monde par sa volonté ; le Fils c'est Dieu sauveur de l'humanité par son sacrifice ; le Saint-Esprit c'est Dieu sanctificateur des âmes par sa grâce.

Il y a eu chez les Juifs une religion du Père ; il y a actuellement parmi les chrétiens une religion du Fils ; il y aura un jour dans l'humanité une religion du Saint-Esprit.

La première était bien imparfaite. Dans la seconde il y a un commencement de perfection. La troisième sera parfaite.

L'INCARNATION, DOGME PLUS PAIEN QUE JUIF

Les Juifs contemporains de Jésus-Christ auraient crié à la folie si quelqu'un leur eût tenu ce langage : « Le fils de la femme du charpentier Joseph est Dieu. Il est Dieu comme le Père ; et en même temps il n'est pas un autre Dieu que le Père, mais ne fait qu'un seul Dieu avec lui. Engendré de toute la substance du Père éternel, et non simplement son Fils d'adoption, Jésus, Fils unique de Dieu, est Dieu de toute éternité et Seigneur de toutes choses. Il prit un corps à Nazareth, dans les entrailles de Marie qui, devenue mère de Dieu, l'a enfanté tout en n'ayant jamais cessé d'être vierge. Elle l'avait conçu par l'opération du Saint-Esprit, et Joseph ne fut que son nourricier. »

Les Juifs attendaient bien un Messie qui serait un second Moïse plus grand que le premier; mais ils n'avaient pas l'idée d'un Homme-Dieu. Cette conception répondait à la pensée hellénique, non à la pensée hébraïque, qui proclame infinie la distance entre l'humanité et la divinité.

Quand, à la fin du 1^er^ siècle, l'Évangile selon saint Jean disait que ce Verbe dont parlent les philosophes s'est fait homme et a habité parmi nous, il tenait un langage éminemment propre à scandaliser les Juifs judaïsants, bien plus que les Grecs ou les Romains, accoutumés à admettre que la divinité prenne la forme humaine et entre en commerce avec les hommes.

Le grand chrétien Milton dira avec raison que l'idée d'un Dieu incarné dans un homme est une idée foncièrement païenne ; et il combattra la divinité de Jésus-Christ

comme un dogme idolâtrique rouvrant la porte au polythéisme.

Saint Justin donnait implicitement raison à Milton dans cette Apologie où, pour gagner les polythéistes, il se plaisait à montrer les points de rapprochement entre le paganisme et le christianisme. « Jésus, disait-il, quand même il ne serait qu'un homme comme les autres, serait digne, à cause de sa sagesse, d'être appelé Fils de Dieu. Lorsque nous l'appelons le *Logos*, ou le Verbe, premier né de Dieu, engendré par lui sans l'intervention de la femme, notre langage ressemble à celui que vous tenez sur Hermès, fils de Zeus, que vous appelez aussi le *Logos* et que vous représentez aussi comme né autrement que par la génération ordinaire. »

Passant à l'apparition du Fils de Dieu dans le monde, Justin demande si Jésus, naissant d'une vierge, n'a pas cela de commun avec Persée né de Danaé restée vierge. Il ajoute que, quand les chrétiens disent que le Christ a guéri des boiteux, des paralytiques, des aveugles, et ramené des morts à la vie, ce qu'ils racontent de lui ressemble à ce que les païens racontent d'Esculape, rendant lui aussi la santé à des malades et ressuscitant des morts.

Justin aurait pu emprunter à la mythologie d'autres exemples, en particulier celui de la Sagesse sortant du cerveau de Jupiter dans la personne de la déesse Minerve.

Le mal est que les précédents du paganisme fournissaient autant d'arguments aux contempteurs du christianisme qu'à ses apologistes. Ainsi on se faisait un jeu de comparer l'opération du Saint-Esprit, qui rend mère la femme de Joseph, aux interventions mystérieuses de Jupiter, dotant la femme d'Amphytrion d'un fils qui fut

Hercule. Puis, on répondait aux chrétiens : « Quand vous ne trouvez que fables dans nos histoires, pourquoi prétendez-vous que nous n'en trouvions pas dans les vôtres? »

Les sages concluaient que partout l'imagination populaire se plaît à entourer de circonstances extraordinaires la naissance des grandes personnalités, ainsi qu'en témoigne, d'après les mémoires mêmes des missionnaires catholiques, cette opinion des Chinois qui veut que *les saints, les héros, les grands chefs des dynasties, naissent d'une vierge, sans douleur et sans souillure, par une opération divine ;* ainsi qu'en témoigne plus fortement encore la légende indienne de Bouddha sur laquelle semblent calqués les récits évangéliques.

Toutes ces manifestations de la divinité, si communes dans la mythologie des Grecs qui les appellent des théophanies, et non moins communes dans la mythologie brahmanique où les incarnations succèdent aux incarnations, leur apparaissaient comme les prototypes de l'Homme-Dieu.

L'ÉLABORATION DU DOGME DE L'INCARNATION

C'est au IV^e^ et au V^e^ siècle qu'a été défini et promulgué comme article de foi le dogme du Verbe incarné.

Le prêtre Arius vient et dit : « Que Jésus soit plus grand qu'aucun prophète, je l'admets, d'accord avec saint Paul et les trois premiers évangélistes. Mais qu'il soit égal au Père et coéternel à lui, je le nie. Il est impossible que le père n'existe pas avant le fils né de lui. » Arius est condamné en 325. — Il fallait, pour l'autorité de l'Église nouvelle, qu'elle eût pour chef, en la personne de Jésus-

Christ, non un homme simplement surhumain, mais Dieu même, et qu'elle exclût cette orientation rationaliste du christianisme, qui ne favorisait aucunement le partage des prêtres et des fidèles, les uns mandataires de Dieu, les autres leurs ouailles, les uns déterminant le dogme, les autres n'ayant qu'à l'accepter.

Le patriarche de Constantinople Nestorius vient et dit : « Dieu peut se juxtaposer à l'homme, mais non être homme, par cela même qu'il est Dieu. Il y a donc eu en Jésus-Christ deux personnes. » Nestorius est condamné en 431. — Il fallait ne pas ôter à l'œuvre du salut et au culte du Sauveur son unité et sa grandeur par le partage entre un Jésus-Christ homme et un Jésus-Christ Dieu.

Le moine Eutychès et le patriarche d'Alexandrie Dioscore viennent et disent : « En Jésus-Christ, la nature humaine a été, par rapport à la nature divine, comme une goutte d'eau qui se perd dans l'Océan. On peut donc, au lieu d'attribuer au Christ les deux natures, proclamer qu'il n'a été que Dieu et n'a eu de l'homme que la ressemblance. » Eutychès et Dioscore sont condamnés en 450. — Il fallait ne pas supprimer en Jésus-Christ la nature humaine qui fait que comme nous il a souffert, il a pleuré, et que nous aimons en lui un être à la fois notre semblable par ce qu'il a d'humain et notre idéal par ce qu'il a de divin.

Les conciles grecs déterminent donc qu'il faut *croire en notre Seigneur Dieu Jésus-Christ, unique en sa personne, vrai Dieu et vrai homme, parfait en sa divinité et parfait en son humanité, à la fois consubstantiel à Dieu et consubstantiel à l'homme, unissant indivisiblement la nature divine et la nature humaine.*

Qu'il fut contradictoire de dire qu'une même personne

est à la fois Dieu et homme, infinie et finie, cela importait peu. Le point était de faire sa part au sensible et au suprasensible, à l'anthropomorphisme païen et au spiritualisme théiste.

BEAUX EFFETS DU DOGME DE L'INCARNATION

Quand la distance est trop grande entre les êtres, il semble que l'admiration est possible, non l'amour.

Mais voici que Dieu se met au niveau de l'homme pour se faire aimer de lui. Sa participation à l'infirmité humaine nous rend d'autant plus sensibles à sa grandeur divine; sa grandeur divine nous rend d'autant plus sensibles à ses humaines souffrances. Aussi n'y a-t-il pas d'être qui ait été aussi ardemment et constamment aimé, à travers la suite des siècles, que l'a été le Christ, fils de Marie. Qui dira les milliers de cœur qui se sont fondus de tendresse aux pieds de Jésus, en même temps qu'ils l'adoraient?

Platon recommandait à ses disciples de devenir semblables à Dieu. Mais la distance n'est-elle pas infinie entre l'homme et Dieu? Mais n'y a-t-il pas ce danger que Dieu soit pour nous une pure abstraction? Ici Dieu est à notre portée. Il est une personnalité concrète, vivante, descendant jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à soi. Imiter Jésus-Christ : là tient le christianisme.

Plus de vague. La divinité se localise dans le temps et dans l'espace; et elle a son histoire. C'est tour à tour le Jésus de la crèche et le Jésus de la Passion, le Jésus du sermon de la montagne et le Jésus de l'anathème aux Pharisiens, le Jésus de la Samaritaine et le Jésus de la Madeleine. Le fidèle peut aller à Nazareth, à Bethléem,

à Jérusalem, voir les lieux foulés par les pas de son Dieu et repasser toutes les étapes de sa vie. Aussi que de voyages en terre sainte aux anciennes époques de foi ! Représentez-vous l'émotion des pieux pèlerins, quand un Pierre l'Ermite leur montrait les divers points de la ville de Dieu et leur disait : « Là était la porte par où le Christ fit son entrée quand les petits enfants vinrent au-devant de lui des rameaux à la main, et qu'on étendit sous ses pas des tapis de feuillages. Là était le jardin des olives où si forte fut son angoisse qu'il en eut une sueur de sang. Là est le calvaire qu'il gravit en portant sa croix. Là est le Golgotha, où on le crucifia, où Longin le perça et où son sang coula. Voici le saint sépulcre où Joseph d'Arimathie déposa son corps et d'où il sortit vivant, pour aller s'asseoir à la droite du Père. »

Et combien cette impression d'un Dieu incarné, présent et cheminant sur la terre, n'était-elle pas encore plus vive aux siècles voisins de la vie de Jésus !

A cette époque, on n'était pas membre de la communauté chrétienne dès le temps même où on est un enfant muet et sans raison ; on n'y était reçu qu'à la suite de longues épreuves, après avoir dit adieu au monde tout en continuant à vivre dans le monde, et après avoir renoncé aux œuvres de la sensualité, de la cupidité, de l'orgueil et de la vengeance. Il s'agissait de se régénérer. L'incorporation parmi les membres de l'Église du Saint des saints apparaissait comme la transfiguration de l'homme grandi au-dessus de l'humanité.

LA DÉIFICATION DU CHRÉTIEN

Rendu de la mort à la vie, du trouble à la paix, des servitudes de la chair à la liberté de l'esprit, le parfait

chrétien est uni à Dieu par le Christ ; il est sanctifié, béatifié ; et, parmi les agitations du temps, il vit dans les visions de l'éternité.

Les Pères s'accordent à montrer que l'incarnation de Dieu devenu enfant de la femme est la renaissance de l'homme devenu enfant de Dieu.

Selon saint Grégoire de Nysse et saint Grégoire de Nazianze, de mortel le chrétien devient immortel, *d'homme il devient Dieu*, élevé par celui qui s'est abaissé pour nous sauver.

Saint Basile fait écho à son ami saint Grégoire de Nazianze, pour exalter ce don sublime de la « déification », œuvre de l'esprit de Dieu connu et aimé en Jésus-Christ.

Saint Jean Chrysostome invite ses auditeurs à se représenter un vieillard courbé par l'âge, miné par la maladie, épuisé par la faim, qui tout à coup se redresse changé en un beau jeune homme resplendissant de grâce, de force et de santé, le diadème au front. Telle est la rénovation de l'âme chrétienne. « Dieu, dit-il, est né fils de la femme pour que l'homme cesse d'être fils de la femme ; il est né selon la chair pour que l'homme renaisse selon l'esprit. »

Et saint Augustin : « O homme, Dieu s'étant fait homme, te convie à n'être plus homme et veut te faire Dieu. » Ce qui fera dire à saint Thomas d'Aquin que « Dieu déifie l'homme par une mystérieuse participation à sa nature ».

» C'est être créé à nouveau qu'être fondé en Jésus-Christ », avait dit saint Paul.

Ne faisant pas Jésus-Christ Dieu, le grand apôtre

ajoutait : « *Tous ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu sont fils de Dieu... Le Christ est le premier-né entre plusieurs frères* ».[1]

LA RÉDEMPTION

Les disciples de Jésus voyaient en lui non Dieu même, mais le Messie destiné à être le glorieux libérateur d'Israël ; et ils furent fortement déconcertés par sa mort, jusqu'au moment où ils devinrent convaincus qu'il était ressuscité.

Saint Luc en témoigne par ce langage qu'il prête aux deux disciples du village d'Emmaüs : « Ne savez-vous pas ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth *qui était un prophète puissant en paroles et en œuvres, devant Dieu et devant tout le peuple* ? Il a été crucifié. Pour nous, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël. »

La foi en la résurrection arrangea tout. Les disciples pensèrent qu'il avait fallu que le Messie passât par les souffrances pour entrer dans son triomphe.

Mais combien une telle opinion déconcertait le commun des Juifs, qui n'admettait qu'un Messie victorieux, un roi de gloire !

A plus forte raison les Juifs furent-ils stupéfaits quand la divinité du crucifié fut proclamée. Que Dieu eût pris chair dans le sein d'une femme de Nazareth, c'était à leurs yeux une fable extravagante ; mais que, de plus, Dieu eût été en agonie à l'idée de son abandon et de sa mort prochaine ; qu'il eût été en butte aux outrages, aux coups, aux soufflets, aux crachats : qu'il eût été flagellé, moqué, mis au-dessous d'un voleur et soumis

au supplice des esclaves : cela confondait toutes leurs idées et leur paraissait horriblement blasphématoire.

Le scandale de la croix n'existait pas de même pour les Grecs ; car le polythéisme les avait habitués à regarder la divinité comme parfaitement compatible avec la souffrance.

En maintes circonstances les dieux apparaissent sur terre pour se faire les précepteurs, les défenseurs, les consolateurs des malheureux humains. Il arrive qu'ils sont assujettis à de dures épreuves : c'est Apollon forcé de garder les troupeaux d'Admète ; c'est Hercule obligé de nettoyer les écuries d'Augias.

Pollux, doté par Jupiter de l'Immortalité, ne la prise qu'autant qu'il peut la partager avec son frère, et s'accommode des perpétuels retours de sa mort, du moment où, chaque fois qu'il meurt lui-même, son frère Castor ressuscite.

Messagère de la Pitié remplaçant par le pardon les rigueurs de la vieille Justice, Minerve, qui est en quelque sorte le Verbe du Père des dieux, vient en Grèce arracher le parricide Oreste aux coups vengeurs des Euménides.

Bienfaiteur de la race humaine, le Titan Prométhée est cloué par la volonté de Jupiter sur un roc du Caucase, en proie au vautour qui ronge son foie toujours renaissant, jusqu'au jour où viendra un Dieu libérateur : « Regardez quels maux m'accablent, s'écrie-t-il. C'est ainsi qu'un Dieu fait souffrir un Dieu. »

Saint Justin, comme on l'a vu, se faisait une arme d'analogies de cette sorte, sans se douter que l'arme était à deux tranchants. « Quand nous affirmons, disait-

il aux païens, que Jésus-Christ, notre Seigneur, a été crucifié ; qu'après sa mort il est ressuscité et monté au ciel, nous ne disons rien de nouveau et qui diffère de ce que vous dites des fils de Jupiter. Vos écrivains ne représentent-ils pas Esculape montant au ciel, après avoir été foudroyé par le tonnerre à cause de ses miracles dans l'art de guérir ? Ne font-ils pas également monter au ciel et Hercule, après qu'il s'est brûlé sur un bûcher au terme de ses travaux ; et Bacchus, après qu'il a été mis en pièces ? Même lors de la mort de votre César, ne se trouva-t-il pas tel témoin affirmant par serment l'avoir vu monter au ciel, après que son corps eût été consumé ? »

Comment des esprits familiarisés avec la mythologie païenne n'auraient-ils pas goûté la poésie de cette conception qui montrait dans le Dieu-Homme de la Judée l'incarnation non des forces mystérieuses de la nature, mais des vertus les plus hautes de l'humanité, et qui le représentait mourant, non pas pour quelques cités, mais pour le genre humain ?

Ne semble-t-il pas que celui qui par essence est le grand Être s'agrandit encore quand, étant le Parfait, il devient le Martyr ?

Voici divinisée la souffrance et levé le scandale du mal.

La douleur n'est plus seulement l'aiguillon des âmes, comme l'ont répété les philosophes. Elle a sa vertu propre et un prix infini. Elle constitue un privilège pour ceux qu'elle frappe, parce que, bien supportée, elle nous crée des droits près de Dieu. Que le chrétien ne se plaigne pas de gravir cet âpre calvaire du salut ! L'épreuve d'aujourd'hui sera la joie de demain.

LA THÉORIE PAULINIENNE DE LA RÉDEMPTION

Le premier théoricien de la rédemption c'est saint Paul qui enseigne que, « par amour de nous, Dieu a rendu victime pour le péché celui qui ne connaissait pas le péché, afin qu'en lui nous devinssions *justes de la justice de Dieu* ».

Chez les païens, l'idolâtrie et la corruption ont prévalu, malgré les merveilles de l'Univers qui auraient dû les élever du visible à l'invisible, de la créature au créateur, et malgré la voix, tantôt approbatrice, tantôt accusatrice, de la conscience qui aurait dû les convertir au bien.

Les Juifs sont encore plus coupables que les païens, parce qu'ils ont donné le spectacle des mêmes chutes malgré le privilège de la Loi, et n'ont écouté ni Moïse ni les Prophètes.

Il demeure manifeste que tous les hommes sont pécheurs et que nul ne saurait arriver par ses propres efforts à se faire juste et digne de l'approbation de Dieu. Mais le salut qu'il ne saurait obtenir par ses œuvres qui sont toujours imparfaites, l'homme peut y arriver par la foi dans la rédemption.

La mort du Christ lui apprendra à mourir au péché et à dépasser la sphère de la Loi, qui prescrit bien ce qu'il faut faire, mais ne donne pas la force de le faire.

L'immense bonté du crucifié engendrera la sanctification des croyants, et le sang du Christ sera le rachat de nos âmes.

LA RANÇON PAYÉE A SATAN

Dans l'épître aux Colossiens, nous trouvons la première idée de cette conception toute mythologique qui

représente la mort du médiateur comme une rançon payée par Dieu à Satan : « Vous avez été ressuscités avec Jésus-Christ par la foi que vous avez eue en l'œuvre efficace de Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts. Alors que vous étiez dans la mort de vos péchés, Dieu vous a rappelés à la vie avec Jésus-Chist en vous faisant grâce pour toutes vos fautes. *Il a biffé l'acte portant les stipulations décrétées contre nous; il a révoqué cette cédule dont les clauses nous étaient contraires ; il l'a annulée en la clouant à la croix ;* il a dépouillé les principautés et les puissances du mal ; il a donné en spectacle au monde leur défaite et son triomphe. »

De même, il est dit dans l'épître aux Hébreux que « *Jésus a anéanti par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable* ».

Selon l'explication de saint Irénée, « Satan, l'ange apostat, ayant au commencement induit l'homme à violer la loi de Dieu, le tenait pour ce motif même en son pouvoir. » Dieu eut bien pu annihiler par sa puissance les effets de la séduction opérée par le diable, et lui arracher sa proie. Mais, étant l'Être juste par excellence, il a voulu ne pas se départir des formes de la justice, même avec celui qui est l'Être injuste par excellence. En conséquence, pour que Satan fut vaincu légitimement, le Verbe, devenu homme, s'est donné en rançon pour les hommes devenus les captifs de l'Ennemi.

Origène continue cette doctrine d'Irénée et de Paul ; il la rattache au texte des évangélistes Marc et Mathieu disant que le Christ *a donné sa vie pour la rançon de plusieurs ;* et il proclame que Dieu, en livrant son fils au diable, a fait tomber celui-ci dans le piège tendu par sa propre malice. Satan imaginait que c'était pour lui

une victoire d'avoir obtenu la mort du Sauveur ; et c'était sa défaite irrémédiable, vu que le Sauveur devait ressusciter, et que sa mort était la mort de la mort.

Saint Grégoire de Nysse à son tour raille Satan qui a fait un marché de dupe. Comment le diable, pourtant si rusé, a-t-il pu se laisser prendre ? C'est que le Fils de Dieu revêtit la nature de l'homme.

Les apparences tout humaines du Christ firent que le diable ne soupçonna pas le secret de la puissance divine. La forme charnelle fut l'appât, et le diable mordit à l'hameçon.

Les deux papes saint Léon le Grand et saint Grégoire le Grand confirment cette doctrine. Le pape Léon en particulier explique qu'il fallait bien que le Sauveur eût en partage la chair et le sang et parcourût toutes les étapes de la vie humaine, depuis le bégaiement de l'enfance jusqu'au râle de la mort, afin de cacher sa toute-puissante divinité sous le voile de notre faible humanité et de donner ainsi le change à l'Ennemi.

Luther lui-même consacrera cette tradition par ces paroles d'un de ses cantiques.

> Il tint secrète sa puissance
> Et prit une pauvre apparence
> Pour mieux attraper le démon.

N'est-ce pas là une basse mythologie où la puérilité le dispute à l'absurdité ? Puis, n'est-ce pas faire outrage à Dieu que de montrer Dieu jouant au plus fin avec le diable, et de montrer le diable obtenant de Dieu une rançon ? Et quelle rançon ? Dieu même.

OBJECTIONS CONTRE LA RÉDEMPTION

Au XI^e^ siècle, il fut donné à saint Anselme, l'Augustin du moyen âge, de développer la doctrine qui, entrevue par saint Grégoire de Nazianze, reprise et complétée par saint Thomas d'Aquin, a définitivement prévalu.

Le grand archevêque de Cantorbéry avoue lui-même qu'à son époque, qui était pourtant une époque de foi, maints chrétiens étaient réfractaires à l'idée du Dieu rédempteur.

N'est-ce pas déshonorer Dieu, pensaient-ils, que de le montrer logé dans le corps d'une vierge, nourri du lait de son sein, et subissant toutes les nécessités inhérentes à l'humaine nature ?

N'est-ce pas une extravagance que d'imaginer Dieu expirant sur la croix entre deux malfaiteurs pour sauver les hommes, comme s'il n'était pas en son pouvoir de les affranchir de tout mal sans se réduire lui-même à souffrir et à mourir?

A ceux qui disent que, sur le Calvaire, Dieu nous a délivrés du péché, de sa colère, de l'enfer, de la puissance du diable, ne peut-on pas répondre : Si vous prétendez que Dieu ne pouvait réaliser cette délivrance par un simple décret de sa Bonté, vous le faites impuissant : ce qui équivaut à le nier. Si, avouant qu'il pouvait le faire, vous soutenez qu'il ne l'a pas voulu, comment pouvez-vous accorder l'attribut de la sagesse à un être qui, sans nécessité, sans motif raisonnable, se complaît aux plus étranges monstruosités ?

On parle de la colère de Dieu. Mais ne dépend-il pas de Dieu d'apaiser sa colère et de n'avoir pas la volonté de

punir? Qu'il eût dit un *je le veux*, n'en aurait-il pas fini aussitôt avec sa colère, avec l'enfer, avec le diable, avec la servitude du péché?

En vérité, il semblerait que l'enfer et le diable ne sont pas au pouvoir de Dieu, quand on entend dire que Dieu est venu dans ce monde pour vaincre Satan. Quoi! Satan avait besoin d'être vaincu? Dieu n'est-il pas le Tout-puissant? Ne règne-t-il pas partout? Ne pouvait-il pas mettre Satan à la raison sans descendre sur terre, y souffrir et y mourir? Impossible de compliquer plus à plaisir les choses les plus simples.

Puis, pourquoi prétendre que le péché d'Adam nous a fait condamner tous originellement à la mort éternelle, alors que le plus simple bon sens proteste, et qu'il est dit dans le Deutéronome : « On ne fera pas mourir les pères pour les enfants, ni les enfants pour les pères; mais chacun mourra pour son péché »?

C'est bien assez que la nature et la société abondent en solidarités injustes; que la maladie de l'aïeul empoisonne le sang des générations nées de lui; que l'opprobre du scélérat rejaillisse sur sa lignée. N'incarnons pas les scandales qui nous déconcertent, les injustices qui nous révoltent, dans ce Dieu que notre conscience invoque comme l'éternel recours contre l'existence du mal.

Enfin, pourquoi tant grossir l'offense faite à Dieu par le péché, et y trouver une culpabilité infinie parce que Dieu même est infini?

Ne semble-t-il pas tout au contraire que plus grand et plus haut est Dieu, moins il doit se sentir outragé? Que peuvent des coups de verges donnés à la mer? Que peuvent des cailloux lancés contre le ciel?

LE SACRIFICE EXPIATOIRE DU DIEU-HOMME

Le vrai pour saint Anselme et pour saint Thomas, suivis par Luther lui-même, c'est que la mort du Rédempteur a été un *Sacrifice expiatoire* où il a été donné satisfaction à Dieu par la peine que Dieu même a subie en la personne de son Fils, peine dont le Souverain Juge a accepté la substitution à la peine due par le genre humain.

Héritiers du péché d'Adam et pécheurs nous-mêmes, nous avions mérité la pire souffrance et la pire mort.

Pourquoi ? Parce que pécher c'est refuser à Dieu l'honneur qui lui est dû et qu'il réclame de nous : la soumission de notre volonté à la sienne. La grandeur de l'offense se mesurant à la grandeur de l'offensé, le moindre péché a plus de gravité que n'en aurait l'anéantissement d'un monde avec toutes ses créatures.

Que Dieu tolérât d'être outragé impunément par l'homme, ce serait comme une abdication de sa dignité ; ce serait la suprême injustice. Il faut donc qu'il y ait ou réparation de la part de l'homme, ou châtiment de la part de Dieu.

Mais, autant de bien qu'il fasse, l'homme réussira tout au plus à payer envers Dieu sa dette du moment ; il ne pourra jamais s'acquitter pour ses péchés passés et pour le péché originel.

La voie du salut est-elle donc fermée ? Elle le serait, si la bonté de Dieu ne venait à notre secours, pour prévenir les rigueurs de sa justice.

Il ne saurait toutefois remettre gratuitement l'offense faite à sa majesté. La justice s'y oppose et réclame une satisfaction.

Cette satisfaction ne peut être donnée par l'homme, puisqu'il ne saurait offrir à Dieu pour ses péchés rien au delà de l'obéissance qu'il lui doit, par cela seul qu'il est son sujet. Elle ne peut être donnée par une créature quelconque ; car aucun être créé, même le plus grand des anges, n'étant le pair de Dieu, ne possède, en sa nature finie, le moyen de donner satisfaction à l'Etre infini.

Dieu seul est à même de donner la satisfaction exigée ; et pourtant il faut qu'elle soit offerte par un homme, puisque ce sont les hommes qui sont en cause.

Dieu seul pouvant expier et l'homme seul devant expier, cette double nécessité fait qu'il nous faut un *Dieu-homme*.

Sa toute-puissance destinait le Christ à ne jamais ni souffrir ni mourir ; et son impeccable sainteté a fait de sa mort la plus généreuse des expiations.

Le don volontaire de cette vie divine et sans tache confère au sacrifice du Crucifié un prix si grand que, quelque immense que soit la gravité des péchés des hommes, elle n'est rien à côté.

En conséquence Dieu, fait homme et martyr, a surabondamment donné à sa justice et à son honneur la satisfaction et la réparation rendues nécessaires de par les péchés de l'homme, auparavant ôtage du diable, de la mort et de l'enfer, et désormais appelé à jouir de la vie éternelle dans la maison céleste, grâce aux mérites infinis de Jésus-Christ.

Cette doctrine, mise en lumière aux plus beaux jours de la scolastique, a été érigée en article de foi par le Concile de Trente. Il décide que, si la mort est passée

dans tous les hommes, c'est que tous les hommes ont péché dans un seul, c'est-à-dire dans Adam, l'auteur de la domination du diable, l'introducteur du péché et des douleurs dans le monde. Il ajoute que le péché, non susceptible d'être effacé par les forces de la nature, n'a pu l'être que par le sang de Jésus-Christ qui est Dieu même nous réconciliant avec Dieu ; et que notre justification est un pur effet de la libéralité divine.

LES SACRIFICES ET LA RÉDEMPTION

Le salut n'était possible que par le sang, selon les docteurs du catholicisme, depuis saint Paul jusqu'à de Maistre.

De fait, toutes les religions nous donnent le spectacle de victimes sacrifiées sur les autels pour le salut des individus et des peuples. Aussi loin qu'on remonte dans l'antiquité la plus reculée, on voit l'homme préoccupé de fléchir par le meurtre les Puissances supérieures. Sa superstition imagine que leur colère a besoin de sang pour être apaisée. Les victimes ne sont pas seulement des bœufs, des colombes, des agneaux, ce sont aussi des hommes, des femmes, des enfants.

Pendant une longue série de siècles, des bords du Jourdain aux bords du Tibre, des bords du Nil aux bords du Danube, les temples ont été des charniers où d'innocentes vies étaient sacrifiées à la divinité. Les poètes parlent beaucoup de la fille de Jephté payant de sa mort la victoire de son père, et de la fille d'Agamemnon ouvrant par sa mort le chemin de Troie à la flotte des Grecs. Mais qu'est-ce que ces deux sacrifices illustres à côté de tant d'hécatombes humaines qui, en Égypte,

en Médie, en Syrie, en Phénicie, en Palestine, en Tauride, en Arcadie, dans la Gaule, dans la Germanie, chez les Carthaginois, chez les Ethiopiens, chez les Scythes, chez les Sarmates, chez les Thraces, chez les Hérules, chez les insulaires de l'Océanie, chez les Péruviens, chez les Mexicains, chez les Indiens, ont consacré cette doctrine féroce que la divinité attend de nous des sacrifices perpétuels de créatures vivantes, offertes en holocauste pour détourner ses coups, solliciter ses grâces, et racheter nos fautes?

Des philosophes, tels que Pythagore, répétent en vain que la divinité a en horreur les victimes sanglantes ; que leur immolation, loin de l'honorer, doit l'indigner ; et qu'elle attend de nous des vertus, non des sacrifices. Il y a comme une secrète entente entre tous les sacerdoces pour maintenir et justifier les tueries saintes, protectrices de leur puissance.

Ce ne sont pas les druides seuls qui professent que la vie d'un homme ne peut être rachetée que par celle d'un autre, et que, pour prévenir les maux qui menacent une existence, il faut qu'une autre existence soit vouée à la mort.

Tout au plus, avec le progrès des temps, consent-on ici et là à se passer de victimes humaines, pour ne frapper que des animaux, qui emportent dans leur mort imméritée la charge des péchés communs.

On continue à professer que les douleurs des êtres innocents qu'immolent les sacrificateurs servent aux coupables au profit de qui cette immolation est faite.

Quand brûlent sur l'autel les chairs des victimes égorgées, cet holocauste est, selon la parole biblique, *une oblation d'odeur suave* qui monte jusqu'au trône de Dieu.

La douleur et la mort des victimes constituent des mérites, et ces mérites sont réversibles sur la tête de ceux pour qui ces victimes sont offertes.

Le peuple d'Israël, qui consacre à Jéhovah de perpétuelles boucheries, est instruit à penser qu'il détourne de soi le mal dû à ses offenses contre Dieu en chargeant un bouc émissaire de toutes les malédictions qu'il a pu mériter. Les Gaulois ajoutent aux sacrifices rituels les sacrifices volontaires ; et il se forme des ligues de compagnons qui s'immolent afin d'acheter des dieux par leur mort la rédemption de la patrie. Chez les Romains, Décius se voue aux dieux infernaux pour qu'au prix de sa vie Rome soit victorieuse.

C'est sous l'influence de cet ensemble de traditions barbares, qui ont inspiré tant d'abominables cruautés, à côte de faits d'héroïsme, que s'est formée l'idée de la mort de Jésus conçue comme l'oblation d'une victime sanglante, interposée entre Dieu et les hommes pour notre commun rachat.

Saint Paul dit que « le médiateur entre Dieu et les hommes c'est *Jésus-Christ homme* » ; et, que « Dieu n'a pas épargné son propre fils, mais l'a livré à la mort pour nous tous ».

A ses yeux, les taches de l'humanité n'ont pu être lavées que dans le sang. Pas d'immolation, pas de rachat. L'ancienne religion est l'ombre de la nouvelle. Tous les sacrifices sanglants du passé ont été une figure de la grande et suprême oblation du Christ.

D'autre part, saint Jean nous montre dans Jésus le sacrificateur suprême et la suprême victime, substituant au sang des boucs et des veaux son propre sang selon

la volonté de son père, pour obtenir aux hommes la rédemption éternelle.

Si nous songeons, en même temps, que le dogme de la Trinité, promulgué au concile de Nicée, a fait du Fils et du Père un seul Dieu, il faudra bien conclure que le dogme de la Rédemption se ramène à cette formule qui confond la raison et scandalise la conscience : Dieu exige la mort de Dieu et s'immole à Dieu afin de donner satisfaction à Dieu pour les péchés des hommes entachés dès leur naissance par la faute de leur premier père.

La bonté de Dieu est fondée sur la cruauté de Dieu ; et pour en faire la plus grande des victimes, on commence par en faire le plus injuste des bourreaux.

LE RÉDEMPTEUR

Il ne semble pas que, dans les sociétés des premiers chrétiens, on ait subtilisé ni sur la substance du Christ, ni sur le péché, ni sur le sacrifice du Calvaire.

Une chose apparaissait comme manifeste, c'est que Jésus était bien *la première des créatures*, selon la pensée de saint Paul, et non Dieu même ; qu'il avait fait luire une lumière nouvelle ; qu'il avait enseigné le vrai culte qui est le culte en esprit et en vérité ; qu'il avait relevé les déshérités, annoncé le royaume de Dieu, procuré au monde en sa personne la vision de la Sainteté et sanctionné sa vie par la merveille de sa mort, suivie, pensait-on, de sa résurrection.

Il était le Sauveur, il était le Rédempteur, lui qui avait apporté aux hommes le message du salut et qui avait payé de ses souffrances son œuvre libératrice.

Quelle n'est pas la puissance du martyre ? Le point culminant de la vie de Jésus, c'est sa Passion. De même que Jeanne d'Arc est avant tout la suppliciée de Rouen, Jésus est avant tout le crucifié du Calvaire. « Je ne sais autre chose que Jésus, disait saint Paul, et Jésus crucifié. »

C'est qu'il n'y a rien au-dessus de la foi et de l'amour aboutissant au don même de la vie ; c'est que la plus puissante des prédications est celle des supplices ; c'est qu'il est dans l'ordre qu'une puissance régénératrice germe du sang versé pour les causes éternelles ; c'est qu'elle est éminemment naturelle cette parole du Caton de Lucain, au moment de faire le sacrifice de sa vie : « Puisse ce sang racheter les peuples ! Puisse ma mort payer tout ce qu'ont mérité d'expiation les mœurs romaines ! »

Le progrès s'opère au prix des sacrifices d'une élite. Des héros se trouvent dont le dévouement aspire à porter tout le poids des aspirations communes et des douleurs communes. Ils combattent pour les autres, non pour eux-mêmes. Ils se donnent ; et de leurs cendres croît l'arbre du progrès.

Ce fut une grande victoire que la mort de Socrate buvant la ciguë. Plus grande encore a été la victoire de Jésus expirant sur la croix. Il est mort, dirent ses bourreaux. Non, il vivait ! Il vivait en Dieu, le père commun dont nous sommes tous les fils, et à qui se rejoignent nos âmes quand vient notre dernier soupir. Il vivait parmi les hommes et il y vivra tant que battront des cœurs purifiés, grandis, fécondés par l'évocation de son enseignement et de ses souffrances.

LA COMMUNION DES SAINTS

Dans l'économie du salut, selon la théologie catholique, c'est au Saint-Esprit, qui est un même Dieu avec le Père et le Fils, qu'il appartient de nous appliquer les mérites de Jésus-Christ et de nous sanctifier.

Colombe de la réconciliation et de l'universel amour, il préside à la Communion des saints qu'on peut définir la communication mutuelle des biens spirituels entre tous les membres de la famille chrétienne, sur la terre, au purgatoire et au ciel.

Il s'opère un salutaire et constant échange de bons offices entre l'église militante formée par les fidèles vivant sur la terre, l'église triomphante formée par les bienheureux dont les âmes sont au ciel, et l'église souffrante formée par les pécheurs dont les âmes sont provisoirement au purgatoire, pour compléter l'expiation de leurs fautes avant d'être admises au partage de la félicité éternelle.

La loi de la réversibilité des mérites, déjà manifestée dans la Rédemption, régit ces courants ininterrompus d'amour, de pitié et d'assistance, qui unissent les combattants de la terre, candidats à la sainteté ; les châtiés du purgatoire, stagiaires de la sainteté ; les victorieux du paradis, titulaires de la sainteté.

Il existe tout un trésor de grâces surabondantes, constitué par les mérites des bons, par leurs souffrances, par leurs prières, et qui sert à l'acquit de la dette des vicieux et des criminels. L'innocence des uns et leurs austérités profitent à d'autres vivant dans la mollesse et dans l'opprobre. Ici pleure dans l'ombre une fille vertueuse qui

rachète par ses pieuses angoisses les hontes de son père. Là un fils scélérat bénéficie des supplications de sa mère morte, qu'il oublie mais qui ne l'oublie pas, et qui est devenue puissante au ciel. Ailleurs la piété d'un indigent résigné dans sa misère va abréger au purgatoire les tortures du riche qui lui fut un jour secourable.

Au prix d'épreuves, de mortifications, de douleurs acceptées et voulues, le juste satisfait non seulement pour lui-même mais pour les méchants ; et d'autres bénéficient de la clémence divine à proportion des rigueurs accumulées sur lui.

Pareilles à un homme immensément riche qui d'un même coup paierait toutes les dettes d'une multitude de débiteurs, quelques âmes éminemment pures peuvent donner satisfaction à Dieu pour tout un peuple.

Chaque famille, chaque ville, chaque nation possède auprès de Dieu ses intercesseurs naturels qui, avec l'autorité de leurs vertus et de leurs œuvres saintes au temps de leur passage sur la terre, sollicitent efficacement la miséricorde céleste.

Ainsi sont reliés les fidèles aux fidèles, les vivants aux morts, la terre au ciel, par une bienfaisante circulation d'indulgences et de rédemptions particulières, qui sont comme le miroir de la grande Indulgence, de la grande Rédemption. Un immense réseau de charité enveloppe la création.

Je me trompe. Il y a des exclus. Vaines seront vos prières et vos œuvres pour des infidèles. Pas de pacte avec Bélial !

Qu'un homme ait toutes les vertus, qu'il pratique toutes les austérités, qu'il accomplisse les plus nobles actions, qu'il subisse le martyre : un Pascal vous dira,

à la suite de saint Thomas d'Aquin et des autres docteurs du catholicisme, que « tout cela est inutile hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le Pape »

A plus forte raison les damnés sont-ils en dehors de la communion des saints. Qui entre parmi eux est perdu pour jamais.

LE PURGATOIRE

Longtemps on ne distingua que l'enfer et le paradis.

Mais ne trouve-t-on pas l'idée d'un état intermédiaire entre la damnation et le salut, soit dans saint Jérôme, quand il parle d'un mari multipliant les aumônes pour le soulagement de sa femme défunte; soit dans saint Chrysostôme quand il dit qu'il faut répandre sur la tombe des morts non des larmes inutiles, mais de secourables prières ; soit surtout dans saint Augustin, quand il conçoit une purification des âmes par le feu, et qu'il prononce que, puisque Jésus a dit que le péché contre le Saint-Esprit ne comportait de pardon *ni dans ce monde ni dans l'autre*, il s'en suit qu'il y a des péchés susceptibles d'être remis dans l'autre monde?

A la fin du VI^e^ siècle, le pape Grégoire le Grand accrédita la conjecture de saint Augustin sur un feu purificateur auquel les fidèles imparfaitement sanctifiés seraient soumis plus ou moins longtemps, selon qu'ils auraient plus ou moins aimé les biens périssables.

Cette idée se trouva vite vulgarisée par toute sorte de récits d'apparitions où des morts en peine faisaient appel aux vivants.

A ce propos Grégoire le Grand, dans le quatrième de

ses dialogues, se fait demander par son interlocuteur : « Comment arrive-t-il qu'on entend dire maintenant tant de choses sur ces âmes du purgatoire dont auparavant on n'avait jamais rien su ? » A quoi l'illustre Pape, qui croyait proche le jugement dernier, fait cette réponse :

« Il n'y a là rien d'étonnant. Plus ce monde approche de sa fin, plus l'aurore du monde futur luit dans le présent et le révèle par des signes certains. »

Ce n'est cependant qu'en 1439 que la foi au purgatoire fut définitivement consacrée par le concile de Florence.

Le purgatoire a été bien attaqué. N'est-ce pas à tort ? Au lieu de n'admettre comme lieu d'expiation que l'enfer, ne serait-il pas plus raisonnable de n'admettre que le purgatoire ? Autant la conscience repousse la vieille géhenne avec ses peines éternelles, autant elle comprend le *purgatoire* avec ses peines temporaires, proportionnées aux fautes, ne mettant pas les hommes en face de l'irréparable et laissant à tous l'espérance. Il faut bien que, soit sur terre, soit ailleurs, chacun se *purge* de ses souillures. Comprendrait-on un lendemain de la vie où il serait fait à un Caligula le même traitement qu'à un Vincent de Paul ?

Mais que le purgatoire et la communion des saints motivent cette exploitation des œuvres surérogatoires et des indulgences, dont le scandale détacha de Rome tout le nord de l'Europe ; que l'Église anathématise, avec le concile de Trente, quiconque ne la croit pas investie d'un droit de grâce applicable aux pénalités de l'autre monde ; que, se proclamant la dispensatrice des trésors spirituels, elle grossisse par là indéfiniment ses trésors temporels ; qu'elle fasse argent de la rémission des péchés ; qu'elle

mette en actions la mine inépuisable des mérites de la Vierge et des saints ajoutés aux mérites infinis du Christ ; qu'elle délivre des exemptions authentiques de tant ou tant d'années, de mois, de jours de pénitence ; que le mystère de l'au-delà, la sollicitude pour les morts aimés, le souci du salut, servent de matière à des trafics, masqués de piété ; que l'observance facile des prescriptions d'un jubilé supplée aux rigoureux devoirs de la vertu ; que Dieu, avec ses saints et ses prêtres, ressemble à un potentat oriental dont la Cour est convertie en une foire aux faveurs par ses grands et ses ministres ; qu'entre les innombrables dévotions qui se disputent la clientèle catholique il y ait une perpétuelle surenchère de privilèges posthumes accordés par le pape et les évêques ; que les consciences soient viciées et les bourses vidées par le monnayage d'un crédit imaginaire ; cela fait horreur ou pitié, selon qu'on envisage ce qu'il y a là-dessous d'immoralité ou de niaiserie.

LES DÉMONS ET LES ANGES

A la communion des saints l'Église catholique oppose l'empire des démons. D'un côté ceux qui sont sauvés ou peuvent l'être ; de l'autre les réprouvés. Être incorporé parmi les chrétiens c'est « renoncer à Satan, à ses pompes, à ses œuvres » ; être excommunié c'est être rejeté dans l'empire de Satan et par suite voué à l'enfer.

Grand dans son orgueil et dans sa perversité, Satan, le roi des anges déchus, apparaît aux imaginations comme une espèce de géant, moitié homme moitié bête, ayant sous ses ordres tout un monde d'êtres malfaisants et bur-

lesques. Que de solitaires dans leurs déserts crurent voir grimacer autour d'eux des diables aux pattes velues, aux ongles crochus, aux longues cornes, aux yeux de braise, aux dents grinçantes, qui fouettaient l'air de leurs longues queues et laissaient échapper de leurs bouches des bouffées de feu et de fumée, mêlées à d'épouvantables hurlements !

Epilepsie, hystérie, folie, toute maladie inexpliquée était une possession du démon. Les fortunes insolentes qu'une grande piété ne faisait pas pardonner apparaissaient comme l'effet d'un pacte avec Satan donnant pour quelque temps pouvoirs, richesses et jouissances à qui lui avait vendu son âme pour l'éternité.

Malheur à qui était suspect de machiner diaboliquement la perte d'autrui, d'user de sortilèges et de fréquenter les assemblées nocturnes attribuées par la légende aux êtres infernaux ! C'est par milliers que se comptent au moyen âge les sorciers et les sorcières condamnés à mort à cause de leurs prétendus maléfices.

On pensait qu'aussi nombreux sont les atomes de poussières que nous voyons tourbillonner dans un rayon de soleil, aussi nombreux sont les mystérieux démons qui sans cesse s'agitent autour de nous, comme des loups dévorants en quête de leur proie.

De là, chez les plus purs, des transes perpétuelles, des scrupules sans cesse renouvelés : « Ne suis-je pas dupe d'une inspiration du démon ? Ne dois-je pas me méfier de cet élan du cœur ? Ne vais-je pas sur un chemin semé de précipices ? »

La vision constante des malices possibles du diable épure souvent les âmes ; mais plus souvent encore elle les paralyse. Il y a une dévotion faite de la crainte du

démon, qui ne laisse ni paix, ni initiative, ni virilité à ceux qu'elle possède. Tout dans la vie cache un piège redoutable ; tout dans l'étude cache une curiosité dangereuse ; tout dans la vertu même cache un orgueil répréhensible ; et la nature entière n'est que tentation.

Au prêtre le soin de prévenir les désespoirs, d'apaiser les inquiétudes, d'éclaircir les doutes, de lever les scrupules.

Par cela même que la lutte contre de mauvais génies consacrant leur activité à faire le mal pour le seul plaisir de faire le mal ouvre un vaste champ à l'influence sacerdotale, toutes les religions théocratiques ont accrédité la foi aux démons, en leur opposant les bons anges.

Cette doctrine est chère aux prêtres de l'Égypte, aux brahmanes de l'Inde, aux mages de la Perse ; et nous voyons que les Hébreux ne manquèrent pas de s'initier à la doctrine des hiérarchies d'anges et de démons lors de la captivité de Babylone.

Jésus lui-même, dans l'évangile de saint Mathieu, nous est montré soumis aux tentations de Satan qui, par sa puissance de thaumaturge, l'enlève sur une haute montagne d'où il lui fait embrasser d'une seule vue tous les royaumes de la terre, laquelle pourtant est ronde comme chacun sait. « Adore-moi, et tout cela t'appartiendra », dit Satan au fils de Marie ; et celui-ci oppose au tentateur le texte de la loi mosaïque prescrivant de n'adorer que Dieu seul.

D'autre part, quand Jésus sent les affres de la mort prochaine, un ange vient consoler sa douleur et le réconforter au jardin des olives.

De même que Dieu députa un ange près de Jésus

pour l'assister dans ses angoisses, des anges sont envoyés à tous les chrétiens pour être les ministres de leur salut. Chacun, dès sa prime enfance, a son ange gardien qu'il doit respecter et dont il doit suivre les inspirations à l'encontre de celles du démon tentateur.

Le mal est que souvent on risque de prendre pour un avis de son bon ange les perfides suggestions du diable. Raison de plus d'avoir un prêtre pour directeur de sa conscience et de lui obéir, si nous voulons qu'à la dernière heure notre âme soit portée au ciel par notre bon ange, au lieu d'être emportée aux enfers par le diable.

LE CIEL ET L'ENFER

La mort est la séparation de l'âme d'avec le corps. Cette séparation n'est que temporaire. Quand viendra le jour du Jugement, nos corps ressusciteront pour vivre immortels, soit dans les jouissances du paradis, soit dans les douleurs de l'enfer.

Chacun de nous reprendra son propre corps ; mais, tandis que le corps du juste sera glorieux, purifié, spiritualisé, celui du méchant sera hideux, immonde, cadavérique.

Pour le juste, plus de besoins ; plus de peines ; plus de deuils ; plus de tourments. Il se trouvera désormais exempt de tout mal et en possession de tout bien. « L'œil de l'homme n'a jamais vu, dit saint Paul, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur n'a jamais senti rien de pareil aux merveilles réservées par Dieu à ceux qui l'aiment. » Les sens comme toute l'âme seront délectés ; mais non d'une délectation charnelle. Le boire et le

manger n'ont rien de commun avec le règne de Dieu.

Notre félicité sera de voir Dieu *tel qu'il est*, *face à face*. Nous l'aimerons ; nous le posséderons. Nourris de lui, transformés en lui, nous puiserons dans son infinité cette plénitude de délices, qui ne connaît ni la crainte, ni la lassitude. Toujours entier rassasiement; jamais aucune satiété. Ce sera une vie divine, au regard de laquelle toute vie terrestre, si fortunée soit-elle, n'est qu'une mort.

Ici rien que fausses richesses,
Ici rien que vaines tendresses ;
Toute source ici se tarit;
Toute fleur ici se flétrit.
Là-haut s'éternise l'aurore ;
On aime ; on aime ; on aime encore
Dans la paix, la joie et l'azur ;
Là tout est beau ; là tout est pur.

Le méchant, n'ayant pas su mériter l'éternelle joie avec les saints, subira l'éternel supplice avec les damnés.

Dans ce supplice les théologiens distinguent la peine du *dam*, qui est la privation de la vue de Dieu; et la peine du *sens*, qui est le feu éternel.

Selon eux, le pire tourment des damnés, c'est la prodigieuse rage, le désespoir sans bornes que leur cause l'abandon de Dieu, apparaissant enfin comme le souverain bien à ceux qui sur terre furent déçus par tous les faux biens. Le supplice d'un homme enflammé d'amour à qui s'arrache, en le comblant de mépris, l'idole de sa passion, n'est qu'une faible image des tortures du damné, lamentablement combattu entre le désir et la haine de Dieu.

Représentez-vous une immense colonne montant

jusqu'au ciel et toute hérissée de pointes aiguës. Un damné, d'après les révélations d'outre-tombe qu'allèguent les théologiens, consentirait à grimper pendant des milliers et des milliers d'années à travers ces lames tranchantes, en y déchirant tout son corps, pourvu qu'ensuite il lui fût donné de jouir, ne serait-ce qu'une minute, de cette vue de Dieu dont la privation lui est une torture encore plus cruelle que les flammes qui dévorent ses membres, sans cesse consumés, sans cesse renaissants.

Le feu de l'enfer n'a pas besoin d'aliments. Il est entretenu par « le souffle de la colère de Dieu ». Il brûle et il ne détruit pas, si bien que ses victimes ne sauraient avoir la triste consolation d'être réduites en cendre. Enfin il est animé d'une sorte d'intelligence qui fait que ses atteintes accroissent leur force à proportion des crimes commis et qu'elles s'exercent plus particulièrement sur les membres qui furent les instruments du péché.

« Ah ! le grand spectacle, s'écrie Tertullien, quand toutes les nations de la terre verront, et cela plutôt qu'on ne pense, se lever le jour du terrible jugement ! O étonnement ! O merveille ! Ou plutôt *quel plaisir, quelle joie de voir toute cette foule de persécuteurs du nom chrétien brûler dans des flammes plus torturantes que celles où ils jetèrent autrefois les martyrs, pendant que ceux-ci, prenant leur revanche, insulteront, à leur éternel et rigoureux supplice !* Au feu aussi tant d'orgueilleux philosophes qui se glorifiaient du nom de sages ! Au feu tant de poètes forcés de comparaître, l'épouvante au cœur, non devant leur Minos ou leur Rhadamante, mais devant le tribunal de Jésus-Christ.

objet de leurs dédains! Vieux histrions de la tragédie, poussez des cris plus lamentables que ceux dont votre art faisait retentir les théâtres! Bouffons de la comédie, montrez-nous que vous êtes devenus encore plus subtils sous les flammes qui vous enveloppent! Mais attachons surtout notre vue sur le supplice de ces monstres d'inhumanité qui jadis firent du Christ la victime de leur rage sanguinaire... Voilà bien un drame devant lequel pâlit tout l'éclat des jeux du cirque ou des combats de gladiateurs. »

Ainsi parle un grand docteur de l'évangile de charité; et encore ai-je atténué sa diatribe en l'abrégeant.

Les théologiens catholiques se sont complus à tracer d'affreux tableaux de l'état des damnés. Ils rappellent ces paroles de l'évangile : « Et leurs yeux pleureront; et leurs dents grinceront ». Avec saint Paul ils s'écrient : « Ah! l'horrible chose que de tomber entre les mains du Dieu vivant! » Et ils ajoutent avec le psalmiste : « O Dieu, qui connaît la puissance de votre colère, et qui pourrait dire combien vous êtes terrible! »

Dans les maux ordinaires, une consolation s'offre; c'est que tôt ou tard ils auront un terme. Ici pas d'espérance.

L'affreuse torture causée par la privation de la vue de Dieu tourmentera les âmes des damnés éternellement. C'est *le ver qui ne meurt point.*

Le feu auquel ils sont en proie brûlera leurs corps éternellement. C'est *la douleur sans trêve, ni terme, où sont réunies toutes les douleurs.*

Selon l'Apocalypse, les damnés halèteront après la mort d'un éternel désir, et la mort les fuira d'une fuite éternelle.

Imaginons les milliards de siècles s'ajoutant aux milliards de siècles en nombre aussi grand que la mer compte de gouttes d'eau et que la terre compte de grains de sable ; puis songeons qu'une telle durée, si démesurée soit-elle, n'est dans l'éternité que ce qu'est un point dans l'immensité. Eh bien c'est pendant cette suite sans fin des siècles que Dieu, « le bon Dieu », doit perpétuer les épouvantables châtiments infligés à ses enfants pour leurs fautes d'un jour.

Si un Constantin, chargé d'assassinats et d'autres crimes, a la prudence de différer son baptême jusqu'au moment de sa mort, cette immersion opportune le fait monter droit au ciel. Mais que le pieux et vertueux ami de saint Bruno gâte sa dernière heure par un mouvement d'orgueil en se félicitant d'avoir mené une vie irréprochable, le voilà, pour cet oubli d'une minute, livré aux tourments toute une éternité.

Qu'y a-t-il de plus étrange, ou l'audace sacerdotale qui prêche de si sacrilèges fantasmagories, ou la tremblante crédulité qui y adhère ?

Il est arrivé cependant que l'intransigeance du vieux catholicisme s'est relâchée sur divers points. Il n'y a pas changement d'esprit ; mais il y a changement de conduite. On ne dément pas le vieux dogme : on le laisse dormir.

Quel théologien oserait aujourd'hui reprendre la thèse consacrée sur le petit nombre des élus promis aux joies célestes et sur l'immense multitude des damnés soumis éternellement aux plus abominables supplices ?

Et la résurrection des corps ? Bossuet répéterait-il encore que notre chair, après être devenue, selon la

parole de Tertullien, « un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue », *se reconstituera*, en quelque endroit de l'univers que la corruption l'ait disséminée ? S'écrierait-il encore : « Terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, *tu rendras nos corps tout entiers ;* et plutôt le ciel et la terre seront renversés qu'un seul de nos cheveux périsse » ?

La foi en l'immortalité a désormais un caractère autrement humain à l'endroit de la punition des méchants, et autrement spiritualiste à l'endroit de notre survivance personnelle.

Bossuet a écrit une *Histoire des variations des églises réformées*. Il reste à écrire une Histoire des variations de l'Église catholique.

LES SACREMENTS

Contre la damnation l'Église a le monopole de l'œuvre du salut ; et les sacrements constituent l'arsenal de guerre qu'elle met en œuvre, sous la conduite du Saint-Esprit, pour combattre les démons.

Les fidèles doivent vénérer dans les sacrements des cérémonies religieuses auxquelles s'attache une influence surnaturelle et qui ont été instituées par Dieu même pour la sanctification de l'humanité.

Qui n'admirerait cette géniale prise de possession des âmes ?

Le Baptême, c'est Dieu ouvrant à l'homme les portes de la vie et l'agrégeant à la famille chrétienne.

La Confirmation, c'est Dieu oignant l'homme pour la lutte et le sacrant soldat de l'armée du Christ.

La Pénitence, c'est Dieu relevant de ses fautes l'homme repentant qui s'en est confessé.

L'Eucharistie, c'est Dieu se donnant lui-même à l'homme, corps et âme, et humanisé en lui pour le diviniser en soi.

Le Mariage, c'est Dieu sanctifiant l'union de l'homme et de la femme et purifiant les sources de la famille.

L'Ordre, c'est Dieu faisant l'homme son médiateur, ministre de sa parole, de ses sacrements et du sacrifice de la messe où revit le sacrifice de la Croix.

L'Extrême-Onction, c'est Dieu ouvrant à l'homme les portes de la mort et le dotant de ses grâces pour le passage du temps à l'éternité.

LE BAPTÊME

Les trois sacrements fondamentaux sont le Baptême, la Pénitence et l'Eucharistie.

Le premier régénère l'homme et le fait chrétien ; le second est le remède spirituel du chrétien pécheur ; le troisième est la nourriture spirituelle du chrétien en état de grâce.

Le baptême, qui se fait aujourd'hui par une effusion d'eau sur la tête, s'est fait par immersion, pendant plus de onze cents ans, et devrait toujours se faire de même si l'Église, comme elle le professe, était conséquente avec ses propres traditions et s'abstenait de changer ce qui a été institué par Jésus, pratiqué par les apôtres et consacré par elle-même pendant des siècles.

Jésus avait dit expressément : *Plongez dans l'eau tout le corps*, et c'est là, dans l'original, le sens de ce mot : *Baptisez*. L'entière immersion marquait l'entière purification ; et elle était répétée trois fois de suite, en signe

des trois jours passés par Jésus dans son tombeau. Les piscines avaient la forme de sépulcres.

Comme le reconnaît Tertullien, l'immersion chrétienne a eu un antécédent dans les mystères païens d'Eleusis. Eleusis avait ses piscines consacrées où étaient plongés les criminels qui voulaient être purifiés de leurs forfaits.

Bossuet dépeint comme il suit la cérémonie du baptême des chrétiens, telle qu'elle a été observée jusqu'au milieu du moyen âge, conformément aux rites apostoliques : « On les plongeait entièrement dans les eaux, en invoquant sur eux le saint nom de Dieu. Les spectateurs, qui voyaient les nouveaux baptisés se noyer, pour ainsi dire, et se perdre dans les ondes de ce bain salutaire, puis revenir aussitôt lavés de cette fontaine très pure, se les représentaient en un moment tout changés par la vertu occulte du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées ; comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparaissaient à leur vue, ils fussent allés mourir avec le Sauveur, pour ressusciter avec lui selon la vie nouvelle du christianisme. »

D'après le dogme catholique, ce sacrement qui ouvre la porte de tous les autres est indispensable pour le salut, par application de la parole de Jésus dans l'évangile selon saint Jean : « Si quelqu'un n'est régénéré dans l'eau et dans l'esprit saint, le royaume de Dieu lui est à jamais fermé. »

Dès lors, au lendemain d'une naissance, on ne saurait trop hâter l'heure de ce simulacre de renoncement où, sous l'ondée sainte, un enfant sans raison fait les plus solennelles promesses par la bouche d'un parrain, porte-

parole fictif du petit baptisé à la fois engagé et irresponsable.

Est-ce la faute d'un enfant s'il meurt sans être baptisé, direz-vous ?

Il n'importe. Cet enfant devra tout au moins subir à jamais cette partie du supplice des damnés, si prodigieusement douloureuse selon les théologiens, qui consiste à *être éternellement séparés de Dieu et privés de sa vision béatifique*.

Lorsqu'ils décident qu'il en est ainsi, les docteurs du catholicisme outragent évidemment la morale et Dieu. En ont-ils l'intention ? Point. Mais ils sont les victimes de cette maladie mentale qu'on pourrait appeler le délire théologique.

LA PÉNITENCE DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

Dans les premiers temps du christianisme, l'initiation baptismale succédait à de longues épreuves. Le néophyte devait consacrer des mois et des années à se pénétrer de la doctrine et à réformer ses mœurs, avant d'être admis à passer du rang des catéchumènes au rang des fidèles et à voir enfin *remis* tous ses péchés, longtemps *retenus*. Au sortir des fonts baptismaux, il était revêtu, pendant sept jours, d'une robe blanche qui était le symbole de l'innocence qu'il devait garder jusqu'à sa mort.

Désormais le nouveau chrétien vivait dans la plus étroite communion avec les autres chrétiens de son église. Joies et peines étaient communes à tous, et on se donnait mutuellement, selon l'âge et le sexe, les doux noms de pères, d'enfants, de frères et de sœurs.

Chacun avait le souci d'édifier son prochain ; et, s'il le scandalisait, de réparer le scandale. La règle était d'avouer tout manquement sérieux avec le pieux souci de s'en corriger, conformément au précepte formulé dans l'épître de saint Jacques : « Confessez-vous vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre. »

Qui péchait gravement devait faire pénitence, s'il ne voulait pas être exclu du commerce des fidèles et fui par eux comme un pestiféré. Tantôt c'était la voix publique qui proclamait le coupable ; tantôt c'était lui-même qui se dénonçait à la communauté.

La plus grande faute était l'apostasie, dont la pénitence était prolongée originellement toute la vie.

Après venait l'homicide dont l'expiation durait vingt ans. Elle était de quinze ans pour l'adultère et de onze ans pour le parjure.

Les jeûnes, les prières et les aumônes étaient l'essentiel des pénitences. Les pénitents les plus fervents s'astreignaient à vivre de pain et d'eau ; couchaient sur la terre nue ; se dépouillaient pour le prochain.

Il y avait une première période où le pénitent restait en pleurs aux portes de l'assemblée et gémissait sur ses fautes tandis que se faisait la réunion des fidèles. Durant les périodes suivantes il était toléré dans l'assemblée, soit pendant les instructions à titre d'auditeur, soit aussi pendant les prières.

Les pénitents occupaient une place à part, le corps revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendre, les cheveux tondus, la barbe en désordre. A certain moment un diacre disait : « Prions pour nos frères soumis à la pénitence » ; et c'était grande pitié que d'entendre leurs lamentations mêlées aux supplications de la

foule qui implorait pour eux la miséricorde de Dieu.

Tout d'abord, ils devaient se tenir constamment prosternés, tandis que les autres fidèles demeuraient debout. Puis, venait l'époque où il leur était permis à eux aussi de prier debout, où il leur était seulement interdit de présenter des oblations et de participer à la cène.

Enfin arrivait l'heure de la réconciliation. Les pénitents étaient réintégrés dans le corps des fidèles qui fêtaient joyeusement leur rentrée en grâce. N'étaient-ils pas des frères qu'une autorité paternelle avait voulu moins frapper que guérir? Place pour eux aux sacrés mystères, maintenant qu'ils étaient purifiés !

Mais malheur au coupable qui, après avoir été réconcilié, retombait dans un crime capital ! Il n'était plus admis à la pénitence. Il était exclu de l'assemblée chrétienne. C'était un banni en faveur duquel on se contentait d'implorer la bonté divine.

La raison de cette discipline si rigoureuse était, selon saint Augustin, que « si l'homme avait toute faculté pour revenir promptement au bonheur de son premier état, *il regarderait comme un jeu la chute dans le péché* ».

Mais déjà, au temps de saint Augustin, des ménagements avaient été reconnus nécessaires ; et on admettait, en s'appuyant d'ailleurs sur l'évangile, que, comme le dit saint Jérôme, « quand bien même il tomberait dans le péché, *non seulement sept fois, mais septante fois sept fois*, un homme obtiendrait le pardon de ses crimes s'il se convertissait par une pénitence sincère.

C'est Tertullien qu'il faut entendre pour démêler

toute la sévérité des premiers siècles du christianisme. Voici ramassé en ses traits essentiels le Traité que le grand docteur écrivit sur la pénitence, l'an 190.

« L'eau sainte du baptême ne doit être versée que sur l'homme déjà corrigé et repentant qui s'est fait une loi de s'interdire jusqu'à la volonté du péché.

« Après le baptême, le Seigneur nous a ménagé dans la *confession publique* une seconde planche de salut. Pourquoi ne pas frapper, quand la porte peut encore vous être une fois ouverte? Regardez ceux qui intriguent pour être élus à des magistratures : ils n'ont point honte de se soumettre à toutes les avanies, afin d'obtenir quelques voix. Que de visites! Que d'humbles salutations! Comme ils se font petits! Et tout cela pour être magistrats pendant un an! Et nous, nous hésiterons à faire pour la vie éternelle ce que ces gens font sans scrupule pour le plaisir passager de faire porter devant eux des faisceaux et des haches? Nous ne voudrons pas *jeûner et paraître en public sous des vêtements sordides de pénitents*, quand nous avons offensé Dieu?

« Dieu, après avoir fermé la porte du baptême, a ouvert au pécheur, coupable de rechutes, la porte de la *seconde pénitence*, qui laisse entrer ceux qui frappent. *mais une fois seulement, parce que c'est déjà la seconde.*

« Plus cette *seconde et dernière pénitence* est nécessaire, plus les preuves en doivent être manifestes. Il ne suffit donc pas, comme pour le baptême, que le repentir soit dans la conscience; il faut qu'il se traduise par des témoignages extérieurs : c'est l'*acte de publique pénitence, par lequel nous confessons nos péchés à Dieu*, non pas qu'il les ignore, mais parce que cette confession

est un commencement de réparation et de satisfaction. La confession amène le repentir et le repentir apaise le Seigneur. La miséricorde céleste s'abaisse vers l'homme qui s'humilie *sous le sac et la cendre, s'impose des privations, couvre son corps de poussière et plonge son âme dans les douleurs pour la purifier par la souffrance.*

« Cependant il y en a à qui il répugne de *s'exposer en public*. Leur vanité ne peut souffrir cette humiliation salutaire qui consiste à faire satisfaction au Seigneur. Louable timidité vraiment qui vous fait lever la tête si effrontément quand vous péchez, et qui fait que vous n'osez pas implorer publiquement le pardon de votre Dieu ! »

La doctrine était dure; mais l'effet était grand, aux beaux jours de la foi.

Tertullien disait aux païens avec une noble fierté : « Regardez quelles gens peuplent vos prisons. Il n'y a pas de chrétiens, ou bien ce sont des chrétiens qui sont seulement accusés d'être chrétiens. Pour nous, l'innocence est une nécessité ».

Origène de son côté sommait ses contradicteurs de faire la comparaison entre la meilleure des sociétés païennes et la moindre des sociétés chrétiennes, en les mettant au défi de ne pas reconnaître qu'il se trouverait dans celle-ci plus de vertu.

Pourtant, au III^e^ siècle, on avait commencé à se relâcher de la discipline primitive, si prodigieusement différente de ce qui a prévalu depuis.

LE RELACHEMENT DANS LA PÉNITENCE

Une preuve du relâchement survenu nous est fournie par certaines lettres de saint Cyprien et par son

curieux traité sur les *tombés*, écrit l'an 251. L'évêque de Carthage y rend témoignagne des grandes concessions qui, après la persécution de l'empereur Dèce, furent faites aux apostats.

Au lendemain de l'édit impérial, beaucoup d'habiles, — et Cyprien les condamne, sans toutefois leur garder rigueur, — obtinrent des autorités païennes, coutumières de ces complaisances, des attestations portant qu'ils avaient sacrifié, sans qu'ils eussent sacrifié en effet, tout comme il arrive de nos jours que, pour se marier à l'Église catholique, certains obtiennent des billets de confession sans avoir confessé.

Mais une foule de chrétiens se décidèrent à une publique apostasie. Cyprien les montre luttant d'empressement pour sacrifier aux idoles : « On eut cru, dit-il en gémissant, que ce n'était pas le pouvoir qui leur faisait violence, mais que c'étaient eux qui faisaient violence au pouvoir. »

Parmi les renégats qui sacrifièrent aux idoles, il se trouva même des évèques d'Afrique, comme en fait foi une lettre de Cyprien à l'évèque Antonien. Ils étaient sans doute de ceux qu'il dépeignait occupés d'affaires et de profits et attrapant des fonds de terre par de malhonnêtes manœuvres, tandis que des fidèles mouraient de faim.

Sitôt calmé le court orage de la persécution, les apostats de la veille firent amende honorable. Mais régulièrement ils ne pouvaient qu'être admis au nombre des pénitents ; et ils auraient dû le rester toute leur vie si la sévérité des premiers temps eût été maintenue.

Elle ne fut pas maintenue. Saint Cyprien signale avec amertume ces tombés qui viennent communier avec les

autres chrétiens, au lendemain de leur apostasie. Il s'indigne de ce qu'ils sont si peu soucieux d'*expier et de confesser publiquement leur crime*. Il les montre ayant à peine digéré les viandes offertes aux faux dieux, dont l'odeur remplit encore leur bouche au moment où ils reçoivent l'eucharistie. Il leur oppose ces paroles du Lévitique des Juifs : « Que celui qui est pur mange la chair du sacrifice ! L'homme qui étant souillé mangera de la chair des hosties d'action de grâces offertes à l'Éternel, périra du milieu du peuple. »

Mais quoi ! Les *confesseurs* et les *martyrs*, ceux-là même qui avaient courageusement *confessé*, *témoigné* leur foi et souffert pour elle à l'heure de la persécution. réclamaient l'indulgence pour le grand nombre des apostats.

Or, quoique, parmi ces confesseurs et ces martyrs, il s'en rencontrât, selon le témoignage de l'évêque, qui. moins vertueux que croyants, étaient cupides, luxurieux et ivrognes, leur fermeté les avait mis en grande vénération. On trouvait juste que le mérite de ces hommes. qui avaient su tenir debout, leur assurât un droit de rachat en faveur des *tombés* auxquels ils s'intéressaient.

Parfois cette protection était méritée, et ceux qui en bénéficiaient avaient pris soin d'obéir aux instances du bon Cyprien qui les pressait de verser beaucoup et beaucoup d'argent dans cette caisse des pauvres où lui-même jeta toujours, sans compter, le meilleur de son avoir.

Mais souvent confesseurs et martyrs plaçaient mal leurs indulgences ; et il était même fait commerce des billets par lesquels ils requéraient la remise de totalité ou partie des pénitences dues par les apostats.

« Que personne ne s'y trompe ! s'écriait là-dessus

saint Cyprien. Un homme ne saurait se substituer à Dieu. Ce n'est pas au serviteur de remettre les attentats commis contre son maître. Il ne suit de telles pratiques qu'une seconde faute ajoutée à la première. C'est le Seigneur qu'il faut prier; c'est le Seigneur qu'il faut apaiser, à force de repentir, de mortifications, de jeûnes, d'aumônes, de bonnes œuvres. »

Saint Cyprien se plaint de ce que ces lâches chrétiens, dont les mains et les bouches s'étaient rendues sacrilèges au contact d'oblations païennes, assiégeaient de tous côtés les martyrs et les gagnaient *par faveur ou par importunité*, en sorte qu'*il était délivré tous les jours mille billets de paix sans discernement ni examen des personnes.*

Il y avait même des billets conçus en ces termes : « *Qu'un tel communie ainsi que les siens!* » Ce qui faisait dire à l'évêque : « Cela s'étend bien loin, lorsqu'on dit lui et les siens; et on peut nous présenter trente personnes ou même davantage, qu'on assurera être parents, alliés, affranchis ou esclaves de celui qui a reçu le billet. C'est pourquoi je vous prie de désigner en particulier dans vos billets ceux que vous voyez vous-même, que vous connaissez et que vous savez avoir accompli une grande partie de leur pénitence... La discipline de l'Église pourra se garder encore, si vous vous montrez retenus par de saintes considérations dans l'octroi des billets qu'on vous demande, discernant et réprimant ceux qui font de vos billets l'objet de scandaleuses gratifications, ou d'un *trafic infâme.* »

Et voilà comme le commerce des indulgences commençait à poindre, treize siècles avant l'époque où le pape Léon X lui donna l'expansion la plus éclatante.

LES ORIGINES DE LA CONFESSION AURICULAIRE

C'est précisément au III^e^ et au IV^e^ siècle qu'il est question pour la première fois de la confession auriculaire. Saint Cyprien, saint Grégoire de Nysse, saint Basile recommandent l'aveu de nos fautes au prêtre, mais un aveu plutôt générique que détaillé et qui n'a ni le caractère juridique, ni le caractère sacramentel qu'il aura plus tard.

Quant à saint Ambroise, à saint Jérôme, à saint Jean Chrysostome, à saint Hilaire, à saint Augustin, ils répètent sous diverses formes ce précepte du psaume 117 : « Confessez-vous à Dieu ; car il est bon », précepte que saint Augustin commente ainsi : « Pourquoi craignez-vous de confesser votre péché à Dieu qui est toute bonté? Ne vaut-il pas mieux vous le rendre propice par l'aveu de vos fautes que de l'irriter en les niant ? »

Mais s'ils reconnaissent que la confession faite à Dieu suffit, vont-ils tous jusqu'à exclure catégoriquement et constamment, comme on l'a dit, la confession auriculaire? Je ne le pense pas. On a eu le tort de ne pas tenir compte des remarques que font et saint Ambroise, dans son second livre de la Pénitence, sur l'utilité d'une humble confession pour briser les liens du péché ; et saint Jérôme, dans son commentaire d'Ezéchiel, sur le salutaire recours à un médecin spirituel pour n'être pas dans le cas de l'homme mordu par un serpent, qui meurt faute d'avoir découvert sa plaie ; et saint Augustin déclarant, dans sa quarante-neuvième homélie, que les clefs auraient été données en vain à l'Église si chacun se contentait de confesser son péché à Dieu.

Il ne tiendrait qu'à Bourdaloue que nous ajoutions à ces noms celui de saint Chrysostome qui, selon lui, aurait dit, dans un passage de sa quinzième homélie sur la seconde épître aux Corinthiens : « Les juges de la terre ne prononcent que sur les faits dont il y a conviction et qui sont devenus publics ; mais pour nous qui suivons d'autres maximes et qui faisons profession d'une discipline toute sainte, nous soumettons au tribunal de l'Église toutes nos pensées. C'est que notre foi nous apprend que cette confession de nos propres pensées et de nos sentiments les plus intérieurs et les plus cachés, bien loin de nous attirer de la part de Dieu un arrêt de condamnation, prévient au contraire tous les arrêts que nous aurions à craindre de sa justice et nous en préserve. »

Mais en réalité, saint Chrysostome dit : « La justice civile ne juge que des crimes extérieurs arrivés à sa connaissance. Au contraire la justice ecclésiastique avertit les pécheurs qu'un jour viendra où le juge suprême manifestera aux regards de l'univers entier toutes les fautes qu'on aura commises. Ainsi la loi du Christ protège notre vie plus que toutes les lois des hommes. Trembler même pour les péchés les plus secrets et les plus cachés ne vaut-il pas mieux que d'avoir seulement des craintes pour certaines fautes publiques ? N'est-on pas plus sollicité à se préserver du mal ? Là où la punition s'étend même aux fautes minimes, n'y a-t-il pas une impulsion plus forte vers la pratique du bien que là où la punition ne s'applique qu'à des fautes considérables ?... »

Voilà un exemple, entre mille, de ce zèle théologique qui dénature les textes pour montrer comme traditionnel dans l'Église ce qui y a été une innovation.

C'est ainsi que, trouvant dans les *Actes* un texte qui, à propos d'Ephésiens convertis par Paul et auparavant adonnés en grand nombre à des pratiques magiques, porte que « plusieurs de ceux qui avaient cru venaient confessant et déclarant tout haut leurs faits et gestes » (*Multique credentium venichant, confitentes et annunciantes actus suos*), les théologiens ont fait dire à la Vulgate, avec Le Maistre de Sacy, qu'ils « *venaient confesser ce qu'ils avaient fait de mal* » ; et ont vu manifestée là la pratique de la confession auriculaire.

On comprend bien le besoin qu'aurait l'Église catholique de faire remonter la confession à Jésus-Christ : mais on ne comprend pas que ses docteurs ne s'inclinent pas devant l'évidence.

N'est-il pas manifeste que les *Actes des apôtres* auraient parlé de la confession et de l'absolution, comme ils parlent du baptême, *administré au nom de Jésus-Christ pour la rémission des péchés ?*

N'est-il pas manifeste que saint Paul, au lieu de dire qu'il *faut que chacun s'éprouve soi-même avant de participer au repas du Seigneur*, aurait dit qu'il faut que chacun se confesse et soit absous ?

N'est-il pas manifeste que les écrits primitifs, qui nous montrent tels et tels saints de l'antique Église communiant avant leur mort, nous les auraient montrés aussi se confessant et se faisant absoudre ?

Revenons à saint Jean Chrysostome.

De fait, le pieux patriarche de Constantinople avait menacé ses prêtres d'excommunication s'ils continuaient à écouter dans le secret les fautes de leurs pénitentes. Il déclarait expressément que le fidèle n'a pas besoin de faire l'aveu de ses péchés à une personne en parti-

culier. A ses yeux, comme aux yeux de saint Grégoire de Nazianze et de saint Hilaire, l'essentiel est de confesser nos fautes au souverain juge, de ne pas les renouveler et de les réparer par la pénitence et les bonnes œuvres.

Mais en vain d'excellents chrétiens persistent à penser qu'il n'y a qu'à imiter les apôtres et les saints de la primitive Église qui n'avaient pas de confesseur; qu'il s'agit de reconnaître nos péchés devant Dieu, en lui disant, avec David : « Je confesse mon iniquité; lavez-moi de mes taches! »; que Dieu qui lit dans les âmes n'a que faire d'un procureur par les oreilles duquel passerait la commémoration repentante de nos fautes, avant d'arriver jusqu'à lui. Il n'est pas moins vrai que le recours à un confesseur est de plus en plus tenu comme un excellent moyen de pénitence. L'usage de ce grand instrument de discipline s'établit d'abord dans les monastères d'Orient; il se répand ensuite dans les monastères de l'Occident, et il finit par devenir une pratique générale de la chrétienté.

Tout d'abord, comme le veut la logique, la pénitence devait précéder le pardon. Mais des pénitents se décourageaient. Le clergé reconnut utile de mettre les pécheurs en paix le plus tôt possible, et l'ordre établi fut renversé. Le pardon précéda la pénitence, au lieu de succéder à son accomplissement.

Une autre évolution suivit. Le prêtre ne s'était d'abord attribué que le droit de réconcilier les pécheurs avec l'Église, qui est la société des fidèles; et dans la formule de réconciliation, il demandait à Dieu de les absoudre. La part faite à l'autorité du sacerdoce ne parut pas suffi-

sante. La supplication fit place à une décision formelle de l'homme de Dieu, édictant catégoriquement l'absolution au lieu de l'implorer.

Penser que le prêtre n'absout pas effectivement, c'était d'abord être orthodoxe; ce sera désormais être hérétique.

LE TRIBUNAL DE LA PÉNITENCE

La consécration dogmatique de la confession auriculaire date du XIII^e^ siècle. En 1215, le quatrième concile de Latran condamna tout prêtre qui en violerait le secret à être interdit : « Ne révéleriez-vous pas la confession d'un homme résolu de m'assassiner ? » demandait un jour Henri IV à son confesseur Cotton. — « Non, répondit le prêtre; mais je me mettrais entre vous et lui. »

En même temps le concile édicta cette loi : « Que tout fidèle, de l'un et de l'autre sexe, qui a atteint l'âge de discrétion, (*c'est-à-dire l'âge où l'on peut discerner le bien du mal, âge qui, selon les théologiens, est environ six ans pour les filles et sept ans pour les garçons*) confesse seul à seul fidèlement tous ses péchés à son propre prêtre au moins une fois l'an, et qu'il ait soin d'accomplir de tout son pouvoir la pénitence qui lui aura été enjointe; qu'il reçoive aussi, au moins à la fête de Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, à moins que, de l'avis de son propre prêtre, et pour une cause juste et raisonnable, il doive s'abstenir pendant quelque temps de la communion. S'il manque à ces prescriptions, qu'on lui interdise l'entrée de l'église pendant sa vie, et qu'après sa mort il soit privé de la sépulture chrétienne. »

Ce n'est toutefois qu'au XVI^e^ siècle, que fut complètement déterminée par le concile de Trente la doctrine de l'Église sur la Confession, véritable opération judiciaire où le prêtre, après avoir instruit à fond l'affaire des consciences soumises à son tribunal, exerce les fonctions de juge et formule la sentence. L'esprit juridique de Rome apparaît dans l'art savant avec lequel a été réglée la procédure du sacrement de la Pénitence. La juridiction du confesseur est délimitée. Il existe des cas réservés dont la solution est le monopole des évêques et de la cour romaine, qui en tire de beaux revenus.

Anathème celui qui dirait que le prêtre ne fait qu'une déclaration et ne prononce pas une sentence. Son œuvre ne consiste pas à constater qu'une conscience est liée ou déliée ; c'est lui qui la lie ou la délie.

« *Si quis dixerit absolutionem sacramentalem sacerdotis non esse actum judicialem, sed nudum ministerium pronuntiandi et declarandi remissa esse peccata confitentium, anathema sit.* » (*Concile de Trente. — 19^e^ session — 9^e^ canon.*)

Détenteur des clefs qui ouvrent ou ferment le paradis, le prêtre est en possession de retenir ou de remettre les péchés et de décréter la pénitence due.

Pourquoi n'exercerait-il pas ce double pouvoir en pleine connaissance de cause ? Le malade ne saurait rougir de découvrir toutes ses plaies à son médecin ; et celui-ci ne peut guérir la maladie qu'autant qu'il la connaît bien. Donc obligation absolue pour le fidèle de mettre son âme à nu devant son juge, et de voir en lui non un homme mais Dieu même qu'il représente.

Rien n'est hors du domaine de la confession, parce

que rien n'est hors du domaine du péché. « Sire, disait un confesseur à Charles-Quint, vous venez de confesser les péchés de Charles, confessez maintenant les péchés de l'empereur. »

Qui ne sait la part des confesseurs de Philippe II, ce Tibère du catholicisme, dans les hécatombes sanglantes de son règne ? Ce n'est pas seulement au temps des conflits entre Guelfes et Gibelins, entre ligueurs et protestants, que le confessional a attisé le feu de la guerre civile et armé d'un fer dévot l'intolérance.

Le pénitent est comptable à son confesseur, non uniquement de ses actes, mais de ses pensées, de ses désirs, de ses espérances, de ses songes même, bref de toutes les manifestations de sa vie extérieure ou intérieure qu'a pu entacher l'ombre du mal et où sa volonté a eu une part plus ou moins prochaine.

Combien de fois a-t-il accompli chaque péché ? Dans quelles circonstances l'a-t-il accompli ?

Ce détail des circonstances dont il faut s'enquérir est ainsi indiqué dans un vers technique :

« Quis ? Quid ? Ubi ? Quibus auxiliiis ? Cur ? Quomodo ? Quando ? »

« Qui ? Quoi ? Où ? Par quels moyens ? Pourquoi ? Comment ? Quand ? »

A l'enquête sur la vie passée s'ajoute la direction de la vie future. Le pénitent doit joindre aux justes regrets les bons propos et à l'intégrité des aveux la sincérité de la soumission. La formule sacramentelle du prêtre, *Ego te absolvo*, *Je vous absous*, n'a son plein effet qu'à ce prix.

Originairement les pénitences étaient sévères. On était réduit au pain et à l'eau pendant trois jours, pour

avoir fait un travail servile le dimanche; pendant dix jours, pour avoir parlé dans l'Église. Un acte de notable irrévérence envers un père ou une mère comportait une pénitence de trois ans, qui s'étendait à sept ans si on avait frappé ses parents. L'usure attirait à son auteur trois années de pénitence. La pénitence était de toute la vie pour la révolte contre l'autorité de l'Église. Il y avait une pénitence attachée à chaque faute grave, si bien que les plus grands pécheurs n'auraient pas eu trop de plusieurs vies pour s'acquitter.

On eut recours à des commutations de peines. Ainsi mille coups de discipline rachetaient quatre mois de pénitence. Dans maints couvents c'est à coups de fouet qu'étaient punies les fautes des moines. Les coupables contrits se flagellaient en chantant des psaumes.

Puis, il se trouvait de généreux enthousiastes qui se donnaient la discipline pour l'expiation des fautes du prochain. C'est le cas de saint Dominique l'Encuirassé, ainsi nommé parce qu'il portait sur sa chair vive une cuirasse de mailles de fer qu'il ne quittait que pour se mettre tout en sang à force de coups de verge. Quand il mourut, en 1060, sa peau était noire comme celle d'un Éthiopien.

Une des œuvres satisfactoires qui suppléaient aux vieilles pénitences canoniques, c'étaient les pèlerinages en des lieux de dévotion, tels que Jérusalem, Rome, saint Jacques de Compostelle, saint Martin de Tours.

Les croisés n'étaient que des pèlerins armés, et les croisades furent œuvre de pénitence. Remise était faite de toutes les peines canoniques à quiconque allait en guerre contre les mécréants. Il n'en est pas moins établi par les historiens catholiques que toutes sortes de

vices régnaient dans les armées des croisés, et les vices que les pèlerins avaient apportés de leur pays, et les vices qu'ils avaient pris dans les pays étrangers.

Parmi les œuvres qui tenaient lieu des pénalités traditionnelles figuraient les dons de grosses sommes d'argent pour des fondations pieuses. C'est par ce moyen qu'il fut subvenu aux frais de tant de belles cathédrales et de tant d'utiles hôpitaux.

Avec le temps les pénitences allèrent toujours s'adoucissant, et le plus dur de la confession ce fut la confession elle-même.

BIENFAITS DE LA CONFESSION

On a remarqué que de grands criminels, Louis XI, la Brinvilliers, se confessaient souvent; et Voltaire les comparait à ces gourmands qui « prennent médecine pour avoir plus d'appétit ».

Tels font d'autant moins difficulté de se salir que la facilité de se nettoyer est plus grande.

Mais si l'assurance même de se faire absoudre du mal encourage au mal des âmes perverses, il ne faut pas nier le bien opéré par la confession chez d'autres âmes.

A côté de ceux qui disent : « Je ferai ce péché ; ensuite je m'en confesserai, » il y a ceux qui disent : « Je ne ferai pas ce péché ; car je ne veux pas avoir à m'en confesser. »

Puis, n'y a-t-il pas à faire la part des nobles personnalités parmi les pénitents et les confesseurs ?

Représentez-vous un chrétien de la bonne trempe, qui s'est choisi un confesseur avisé, sévère, vertueux, zélé, et docile à cet avis souvent donné par Bossuet :

« Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres; et, autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules, par la conduite que vous leur donnez. »

Ce chrétien apporte à la connaissance de soi-même, à l'examen de sa conscience, à la recherche de ses fautes, au discernement des particularités qui les aggravent, le même soin qu'on donne aux plus importantes affaires. Convoitises, mensonges, impuretés, indélicatesses, hypocrisies, lâchetés, il dégage des replis du passé toutes ses tares morales et les fixe dans sa mémoire. La honte lui met le rouge au front; mais il est résolu à ne rien céler de tant d'ordures qu'il voudrait se cacher à lui-même.

Voyez-le aux pieds du juge de sa conscience. Il y est à la fois l'accusé et l'accusateur, découvrant toute son ignominie et demandant à en subir la peine. Il révèle humblement, sans médisances envers autrui, sans ménagements envers lui-même, tout le mal apparu dans ce qu'il a pensé, dit, voulu, fait, ou omis de faire. L'aveu même de ses fautes lui en rend plus sensible la gravité et la bassesse. A mesure qu'il les découvre, il les déteste; il s'en afflige; il a le *cœur brisé*, selon le sens profond du mot *contrition*.

Son guide spirituel lui a enseigné qu'il serait excessif qu'un criminel fût justifié dès qu'il se reconnaît coupable; que révéler le péché ne suffit pas à l'effacer; que toute confession est stérile si elle ne porte pas des fruits de pénitence. Il lui prodigue les conseils doux et forts où sa conscience trouvera un remède pour se guérir de ses défaillances, un préservatif pour se sauver des rechutes, un appui pour se soutenir dans son bon propos,

un stimulant pour redoubler sa vigilance. Il lui fait promettre de réparer tels dommages causés, de couper court à tels scandales suscités, d'éviter telles occasions dangereuses, de rompre un engagement malhonnête, d'étouffer une jalousie naissante, d'aller au-devant d'une réconciliation dure à l'amour-propre, de rétracter des tromperies intéressées, de reprendre de bonnes œuvres abandonnées, de trancher les attaches qui le lient au mal, d'adopter une discipline qui fonde sa vie sur la probité, la pureté, la bonne foi, la justice, la charité.

A la fin de cette confession faite dans l'amertume de son âme, ce chrétien n'ébauche pas seulement de bonnes intentions, il prend de fermes déterminations ; il se met tout de suite à l'œuvre ; il se prémunit, s'amende, se renouvelle. Son repentir commencé dans la crainte s'achève dans l'amour. Le pénitent aspire à être un saint et brûle de réaliser en soi une image des perfections qu'il adore en Dieu.

VICES ET MÉFAITS DE LA CONFESSION

Mais combien nombreux ceux dont la vie n'est qu'une suite ininterrompue de confessions et de péchés ! Combien nombreux ceux qui, considérant toute faute comme aisément réparable, sont encouragés à faillir par l'absolution périodique du prêtre ! Combien nombreux ceux chez qui la pratique du confessionnal supplée à la pratique du devoir !

Et chez tous, n'y a-t-il pas ce vice fondamental d'une renonciation coupable au gouvernement de soi-même ? Toute conscience doit être dressée à se conduire, non à se laisser mener. Il faut aboutir au bien ; mais il faut y

aboutir par les voies de la liberté, non par les voies de la servitude.

Dans une lettre fameuse au saint Synode, Tolstoï ne craint pas d'appeler le sacrement de pénitence « un sortilège vil et grossier qui offre une prime à l'immoralité et fait disparaître toute hésitation devant le péché. »

L'Église estime essentiel de conserver le gouvernement des consciences. Mais on ne peut les tenir qu'en leur faisant toute sorte de concessions peu d'accord avec le pur christianisme. Les pénitents, libres de choisir leur confesseur, s'empressent volontiers près de ceux qui s'accommodent à leurs faiblesses et les conduisent par la voie large. L'ambition, la cupidité, l'envie, la vengeance, la médisance, la calomnie, bénéficieront d'une mensuétude condescendante, pourvu qu'elles s'accompagnent d'un zèle dévot. Quelques œuvres pies suffiront pour réparer l'absence de scrupules qui fait qu'on commet des mensonges, qu'on s'autorise à des fraudes, qu'on se dispense d'acquitter de justes droits. Gens de cour, gens du monde feront alterner les désordres les plus scandaleux et l'édifiant usage des sacrements. Ce n'est pas aux jésuites seuls que s'appliquent les paroles de Pascal, quand il les montre « disposés à absoudre plutôt en esclaves qu'en juges les pécheurs les plus envieillis, sans changement de vie, sans aucun signe de regret que des promesses cent fois violées ». Dès lors, le remède au péché devient un appât au péché. On ne serait pas en sûreté si on était laissé en face de sa conscience. Mais il y a le confesseur qui avec l'absolution arrange tout.

Et le moyen de ne pas être prodigue d'absolutions ? Le refus notoire de la remise des péchés risque de dis-

qualifier qui en est victime. Sans doute la confession est libre et secrète ; mais l'absolution est devenue la condition de la communion, et la communion au moins une fois l'an est obligatoire et publique. Pour un catholique ne pas communier à Pâques est une tare aux yeux des autres catholiques. Dans les paroisses, on se montre du doigt ceux qui ne se sont pas approchés de la sainte table.

Naguère c'était plus grave. L'autorité voyait là un délit. Ne pas remplir le devoir pascal c'était se rendre suspect d'hérésie et devenir justiciable du tribunal de l'Inquisition. Ce qui faisait dire à l'abbé Fleury, dans ce troisième discours sur l'histoire ecclésiastique où il révèle, sans s'en indigner, les plaies des pays d'inquisition : « Le pécheur d'habitude qui ne veut pas se corriger n'ose toutefois manquer au devoir pascal, de peur d'être dénoncé, excommunié, et au bout de l'an déclaré suspect d'hérésie, et comme tel poursuivi en justice. »

Ajoutez que les rois, les princes, les grands, les riches, demandent à ne pas être rebutés ; et vous comprendrez l'éclosion de cette théologie *douce* et *agréable* que signalait Balzac avant Pascal, et que le grand réformateur saint Charles Borromée avait déjà combattue, quand il écrivit au XVI^e^ siècle ses *Instructions aux confesseurs*, à l'encontre des compromissions consacrées en Italie, comme en Espagne et en France.

La confession est le signe le plus sensible de la soumission à l'Église. Aussi est-ce un article de foi que, sauf le cas d'une absolue impossibilité matérielle, la confession est le seul moyen qu'ait la créature humaine de faire sa paix avec Dieu.

Au moyen de la confession, le sacerdoce catholique tient, dans le réseau de ses dogmes, d'abord l'enfant qui ou bien conserve le premier pli contracté, ou bien ne s'en défait qu'au prix de luttes douloureuses entre la raison et le cœur, la vérité et la coutume ; puis la femme, jugée enfant à perpétuité par le père et par le mari, qui la voient avec indifférence se pénétrer d'idées qu'ils estiment inacceptables pour eux-mêmes.

Du malentendu ainsi créé entre les deux sexes, il résulte que l'excès dans l'affirmation, qui domine d'un côté, exaspère l'excès dans la négation, qui domine de l'autre. Plus la femme dévote enfonce dans la superstition, plus l'homme émancipé enfonce dans l'incrédulité, alors qu'ils devraient s'unir dans une commune religion qu'avoueraient le bon sens et la conscience.

Dès la première aube de l'adolescence, le jeune catholique et la jeune catholique doivent être mis aux genoux du prêtre appelé à voir dans leur âme comme dans un miroir et à les conduire par la main dans les mystérieux sentiers de la vie spirituelle. Pour la direction des consciences le confesseur s'interpose entre les enfants et les parents, de même qu'entre l'époux et l'épouse dont il réglemente les rapports.

Quel malheur si cet homme qui pour les pénitents et les pénitentes tient la place de leur conscience, qui prononce sur ce qui est péché et sur ce qui ne l'est pas, en qui l'Église ordonne de voir Jésus-Christ lui-même, se fait, dans le secret du confessional, l'organe de maximes perverses ou de suggestions fanatiques ! Quel malheur s'il a appris l'art de la confession dans un de ces livres de Théologie morale que les *Provinciales* ont marqués

d'un immortel anathème, mais dont elles n'ont pas empêché le renouvellement !

Voici un magistrat suprême, exerçant sa juridiction dans le secret, sans témoins. Durant tout ce procès d'une conscience, qui se poursuit à huis clos, la créature pénitente, en tête à tête avec son juge, est tenue de se révéler dans tout le détail de ses faiblesses, de ses égarements, de ses passions, de ses vices. Il s'agit de ne rien omettre de ce qui aurait pu changer l'espèce du péché ou en accentuer la gravité. Qu'elle n'atténue rien ! Qu'elle ne farde rien ! Il y va d'un sacrilège. Il y va de la damnation. Le mal qui a souillé ses actes, ses pensées, ses rêves mêmes, elle a le devoir de le dire, devrait-il arriver que des aveux brûlants allument dans le confesseur le même feu qui a ravagé cette âme livrée au prêtre en toute sa nudité.

On est effrayé quand on lit dans les manuels des confesseurs les questions requises pour démêler la griéveté des cas et savoir ce qui, dans les désirs, dans les circonstances, dans les impressions éprouvées, a pu rendre la faute plus légère ou plus lourde. Quelles monstrueuses investigations ! Quels horizons inconnus elles risquent de faire apparaître ! Combien d'âmes novices elles ont dû défloreer !

Oui, même quand c'est un enfant qui lui ouvre le livre de sa conscience, le prêtre est tenu d'élucider les espèces, de tout faire expliquer, de démêler enfin si le péché est véniel ou mortel et jusqu'à quel point il est mortel. La plume hésite devant les turpitudes amoncelées. Les manuels marquent par exemple qu'il y aura lieu de rechercher si tel accident nocturne a été une faute de la volonté ou une simple fatalité physiologique. Là-dessus et sur

mille autres points ils donnent, avec une crudité brutale, le détail des étranges questions à poser. Sans doute ils recommandent la prudence et la discrétion. Mais il faut que l'enquête soit poussée jusqu'au bout.

On ne mesurera jamais l'étendue du mal que peut faire, avec les meilleures intentions, l'inconsciente curiosité d'un rustre qui porte la soutane ou le froc.

Les hypothèses envisagées, dans l'interminable chapitre de la luxure, dépassent tout ce qu'est à même de concevoir l'imagination la plus érotique. Aussi voyons-nous que les *Diaconales*, instructions ecclésiastiques données aux jeunes *diacres* à la veille du jour où ils deviendront confesseurs, prévoient le cas où la confession ne peut s'achever impunément, et précisent les conditions indispensables pour que le trouble du confesseur, étant involontaire, demeure irrépréhensible.

PAROLES SUR LA CONFESSION

Un saint évêque de France, cité par Bossuet, s'écriait : « Je ne me sens pas assez innocent pour me vouloir charger des péchés des autres. » L'Église admet que ses jeunes prêtres aient meilleure opinion d'eux-mêmes. Et pourtant, un défenseur passionné du catholicisme, M. Édouard Drumont, dans son *Testament d'un Antisémite*, montre les futurs confesseurs recevant « l'éducation la plus fausse et la plus illogique qui se puisse imaginer ». Il ajoute : « Trois mois avant la sortie du séminaire, on met les *Diaconales* entre les mains de ces jeunes gens, et on les initie brusquement à tous les raffinements de la débauche, à toutes les aberrations passionnelles, à toutes les corruptions des voluptueux et

des blasés. A ces fils de paysans qui, la plupart du temps, ont vécu dans une pureté absolue, cette lecture fait l'effet d'une visite dans un immense musée Dupuytren. On leur a laissé ignorer tout le mystérieux de l'âme humaine et les variétés, les subtilités infinies des sentiments et des impressions, et on leur montre tout à coup l'homme et la femme sous la forme de planches anatomiques comme on en voit dans les livres de médecine. Voilà le jeune prêtre ordonné, et soudain la gravure anatomique s'anime, prend un corps et se présente sous les traits de la femme, l'éternelle tentatrice, toujours troublante parce qu'elle est toujours troublée, et qui cherche, involontairement et comme malgré elle, un être qui l'aide à résoudre l'énigme de son propre cœur. Vous devinez les orages qui se déchaînent chez ces novices du sacerdoce. Ils faussent, ils brisent parfois sans s'en douter l'instrument délicat qu'ils touchent de leurs mains inexpérimentées... »

On se rappelle d'autre part ces paroles de Michelet :

« Ce jeune prêtre qui arrive au confessionnal avec toute cette vilaine science, l'imagination meublée de cas monstrueux, vous le mettez, imprudents ! ou comment vous nommerai-je ? en face d'une enfant qui n'a pas quitté sa mère, qui ne sait rien, n'a rien à dire, dont le plus grand crime est d'avoir mal appris son catéchisme ou blessé un papillon. Je frémis de l'interrogatoire qu'il va lui faire subir, de tout ce qu'il va lui apprendre dans sa brutalité consciencieuse. Mais il a beau demander. Elle ne sait rien, ne dit rien. Il la gronde, et elle pleure. Les pleurs seront bientôt séchés, mais elle rêvera longtemps...

« Cet homme sait maintenant sur cette femme ce que

le mari n'a pas su, dans les longs épanchements des nuits et des jours, ce que ne sait pas sa mère. Il sait, cet homme, il saura; n'ayez pas peur qu'il oublie. Si l'aveu est en bonne main, tant mieux; car c'est pour toujours. Elle aussi, elle sait bien qu'il y a un maître de sa pensée intime. Jamais elle ne passera devant cet homme sans baisser les yeux. Le prêtre tient l'âme, dès qu'il a le gage dangereux des premiers secrets, et il la tiendra de plus en plus. Voilà un partage entre les époux; car maintenant il y en aura deux. L'âme à l'un; à l'autre le corps. Chose humiliante, de n'obtenir rien de ce qui fut à vous que sur une autorisation et par indulgence, d'être vu, suivi dans l'intimité la plus intime par un témoin invisible qui vous règle et vous fait votre part, de rencontrer dans la rue un homme qui connaît mieux que vous vos plus secrètes faiblesses, qui salue humblement, se détourne et rit... »

Placé à un autre point de vue, Courier avait dit :

« Quelle condition que celle de nos prêtres! On leur défend l'amour et le mariage surtout! On leur livre les femmes. Ils n'en peuvent avoir une et vivent avec toutes familièrement; familièrement? c'est peu; mais dans la confidence, l'intimité, le secret de leurs actions cachées, de toutes leurs pensées. L'innocente fillette, sous l'aile de sa mère, entend le prêtre d'abord, qui bientôt, l'appelant, l'entretient seul à seul; qui, le premier, avant qu'elle puisse faillir, lui nomme le péché. Instruite, il la marie; mariée, la confesse encore et la gouverne. Dans ses affections il précède l'époux et s'y maintient toujours. Ce qu'elle n'oserait confier à sa mère, avouer à son mari, lui prêtre le doit savoir, le demande, le sait. Il s'entend déclarer à l'oreille tout bas, par une jeune

femme, ses fautes, ses passions, ses faiblesses ; recueille ses soupirs, et il a vingt-cinq ans !...

« Dès l'enfance, les futurs prêtres sont élevés par la milice papale. Séduits, on les enrôle. Le vœu de continence fait, ils sont oints. Aussitôt on leur donne filles, femmes à gouverner. On approche du feu le soufre et le bitume ; car ce feu a promis, dit-on, de ne point brûler. Quarante mille jeunes gens ont le don de continence pris avec la soutane, et sont dès lors comme n'ayant plus ni sexe ni corps. Le croyez-vous ?.. »

LA CONFESSION ET LA THÉOCRATIE CATHOLIQUE

Inutiles censures. Le catholicisme a laissé au protestantisme le mérite de renouveler la vieille obligation de se confesser à Dieu et de répudier l'assujettissement des consciences à la juridiction des ministres de l'Église.

Il est essentiel, selon les théologiens de Rome, de maintenir la discipline de la confession auriculaire et d'attirer les pénitents au tribunal de la pénitence. C'est le moyen d'avoir l'œil et la main sur tout, pour le plus grand bien de la religion.

L'extension de la gloire de Dieu avant toutes choses ! disaient les docteurs de la dévotion aisée, quand ils se justifiaient de *mettre des coussins sous les coudes des pécheurs*, et excusaient par l'affluence des gouvernés les complaisances des gouvernants du confessionnal.

La force de l'Église catholique tient, en effet, pour une grande part, à ce droit d'inquisition qu'a accrédité la crainte de l'enfer, et qui, du for intérieur de l'individu s'étend à la chambre conjugale, au foyer familial, à toutes les intimités de la vie privée ou publique, pour

peu que s'y soit mêlé le venin du péché. Rien de ce qui cesse d'être innocent ne doit échapper au prêtre. A lui le secret des âmes et leur direction.

Si la foi s'en va, c'est le décorum social, c'est le bon ton, qui sauvegardera quand même le rite de la confession. On dépensera un art savant pour obtenir tout au moins qu'à son entrée dans la vie et à sa sortie, l'homme ait à faire avec le confesseur. Qu'importe qu'il n'y ait pas à prendre au sérieux ni la soumission de l'enfant qui n'est pas encore un homme, ni la soumission du moribond qui n'en est plus un ? Le prestige est sauvé.

Puis, pour agir sur tant de personnes qui dans leur pleine maturité n'acceptent pas le joug du confessionnal, on professera que ne pas faire du prêtre le juge de sa conscience c'est faire que les vices en soient les maîtres.

Mais qu'on ouvre donc les yeux et qu'on remarque le contraste entre la décadence des peuples dont la mentalité a été formée par le régime du confessionnal, et le progrès des peuples dont la mentalité s'est développée à l'école de l'autonomie personnelle !

CONFESSION ET CONFESSION

Dans les livres sacrés des Juifs et des Indiens, chez qui personne n'imaginera que fût institué le sacrement de pénitence, nous trouvons sur l'aveu de nos péchés des paroles expressives que les théologiens n'auraient pas manqué de présenter comme une preuve de la pratique de la confession auriculaire, s'ils les eussent rencontrées dans quelque ouvrage d'un père de l'Église. Il est dit en effet dans le livre des Proverbes : « Celui qui cache ses

crimes se perdra; mais celui qui les confesse s'en retirera et obtiendra miséricorde. » D'autre part, nous lisons dans le code de Manou : « Plus l'homme qui a commis le péché s'en confesse avec vérité et de bonne volonté, et plus il s'en débarrasse, comme un serpent de sa vieille peau ».

Maints philosophes de la Grèce et de Rome ont constaté que la confession était en usage dans certains mystères du paganisme et ont eux-mêmes enseigné que confesser ses vices mène à les guérir. Mais cette confession qu'ils vantaient comme une excellente discipline morale était toute différente du sacrement catholique. Elle ne comportait aucun effacement de la responsabilité.

C'est devant un ami austère et pur, c'est surtout devant sa propre conscience, c'est toujours en présence de Dieu, que les sages antiques voulaient que chacun se livrât à une enquête efficace sur tous ses manquements.

Là-dessus Pythagore et Platon, Plutarque et Plotin, Epictète et Marc-Aurèle, concordent ensemble. Ils font à l'homme un devoir de dresser chaque jour le bilan de sa vie morale. « Quelles fautes as-tu commises ? Quels vices as-tu combattus ? En quoi es-tu devenu meilleur? Quel bien aurais-tu pu faire que tu as négligé d'accomplir ? Et le bien que tu as fait comment l'as-tu fait ? Ces malheureux que tu as assistés, t'es-tu gardé de les humilier ? Leur as-tu donné comme un homme doit donner à un homme, en frère qui rend à son frère sa part du patrimoine commun ?... »

Ils veulent que nous vivions comme si nous étions toujours sous les yeux d'un témoin qui voit tous nos actes, qui pénètre toutes nos pensées. Ce témoin existe.

C'est Dieu. « Qu'importe, dit Senèque, que ceci ou cela échappe aux hommes? Rien n'échappe à Dieu. Il est présent dans nos consciences ; il intervient dans le plus secret de nos cœurs..... Sous son regard, j'exerce chaque soir une magistrature salutaire, en me citant à mon propre tribunal... »

L'examen de notre conscience et l'humble aveu de nos fautes sera toujours excellent. Mais sied-il que l'homme s'abdique devant un autre homme et accepte un autre juge que Dieu? N'est-il pas dangereux de subordonner la conduite de la personne humaine à l'arbitraire d'une personne humaine ayant elle aussi ses passions et ses faiblesses? N'est-il pas insensé d'attribuer à un être humain le pouvoir surhumain de lier ou de délier les âmes, de remettre ou de retenir les péchés, d'ouvrir ou de fermer les portes du ciel? Quel ferment d'orgueil qu'une telle puissance à laquelle il n'en est aucune de comparable! Quel instrument de domination! Quelle source de captations! Quelle amorce aux tentations les plus redoutables! Et quelle doctrine que cette doctrine qui sauve le coquin couronnant par une bonne confession une vie d'iniquités et damne à jamais l'honnête homme surpris par la mort au cours d'un péché mortel qu'il n'a pu ni confesser ni regretter!

LE DOCUMENT DÉCISIF SUR L'EUCHARISTIE

Dans la doctrine catholique telle qu'elle est devenue, la confession suivie de l'absolution est pour l'âme pécheresse la préparation nécessaire à la communion ; la communion est la réception de l'eucharistie, sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, substitués l'un et

l'autre, de par la consécration sacerdotale, à la substance du pain et du vin, et administrés aux fidèles par le prêtre à qui seul il appartient de célébrer la messe, renouvellement mystique du sacrifice de la croix.

La messe est le très saint sacrifice, et l'eucharistie est le très saint sacrement. Nous voici au cœur du catholicisme. Il importe de distinguer de l'institution de Jésus l'œuvre du sacerdoce, et de montrer les contradictions de l'Église avec elle-même s'ajoutant à ses contradictions avec les apôtres.

Sur l'institution de l'eucharistie, et sur la célébration de la sainte Cène, nous possédons un document décisif : c'est la première épitre de saint Paul aux Corinthiens.

Il paraît qu'au repas du Seigneur plusieurs des chrétiens de Corinthe n'avaient garde de s'attendre les uns les autres et s'attablaient à la hâte pour se gorger. Cela donna occasion à l'apôtre de rappeler et de préciser son enseignement sur l'eucharistie. Reproduisons ses paroles d'après la version canonique, adoptée par l'Église :

« *Dans vos réunions, vous ne mangez pas comme il faut la Cène du Seigneur. Chacun y mange son souper particulier sans attendre les autres, d'où il suit que l'un a faim, tandis que l'autre est ivre.*

« *N'avez-vous pas des maisons pour manger et boire ? Ou méprisez-vous l'église de Dieu, et faites-vous honte à ceux qui n'ont rien ?*

« *C'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, qui est que le Seigneur Jésus, la nuit même où il devait être livré, prit du pain et, ayant rendu grâces, le rompit et dit : « Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »*

De même à la fin du souper (Selon le rite juif, une prière précédait le repas, et le père de famille passait la coupe de vin aux convives en disant : « Béni soit l'Éternel qui a créé le fruit de la vigne! » On se mettait alors à manger et, conformément à l'habitude commune aux Grecs et aux Romains, non moins qu'aux Hébreux, on s'abstenait de boire en mangeant. C'est à la fin du repas qu'on se mettait à boire. De là l'intervalle marqué par saint Paul entre la communion du pain ou du corps et la communion du vin ou du sang), *Jésus prit la coupe et dit : « Cette coupe est le nouveau Testament en mon sang. Faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous boirez. »* (L'Exode avait montré Moïse, sur le mont Sinaï, prenant le sang des victimes du sacrifice, le répandant sur le peuple d'Israël et s'écriant : « Voici le sang de l'alliance que Jéhovah a faite avec vous. » De même que le sang des animaux sacrifiés, dont Moïse aspergeait les Juifs, avait consacré le pacte de l'ancienne alliance, le sang de Jésus, immolé sur la croix, consacrait, selon saint Paul, le pacte de la nouvelle alliance.)

« *En effet, toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce vin, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.* (On se rappelle qu'aux yeux de saint Paul et des premiers disciples, tout comme la résurrection de Jésus avait, après trois jours, suivi sa mort, sa venue sur la terre, pour juger les vivants et les morts, devait après peu d'années suivre sa résurrection. Ils croyaient toute proche la fin des siècles.)

« *En conséquence, quiconque mangera ce pain ou boira ce vin indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve soi-*

même et ainsi mange de ce pain et boive de la coupe. Qui en mange et boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, faute de discerner le corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de malades, et qu'un grand nombre meurent.

« Or donc, mes frères, lorsque vous vous réunissez pour le repas du Seigneur, attendez-vous les uns les autres. Si quelqu'un est pressé de manger, qu'il mange chez lui avant de se rendre à l'assemblée, afin que votre communion ne vous tourne pas à condamnation ! »

LES ANTÉCÉDENTS PAÏENS DE LA CÈNE

La fraction du pain était un vieil usage si cher à Jésus qu'il est dit que ceux qui l'avaient approché le reconnaissaient à ce signe. Quant à la pratique de boire les uns après les autres à une même coupe, elle constituait un rite depuis longtemps consacré dans les banquets de fraternité et dans les pactes d'alliance.

Salluste, racontant la conjuration de Catilina, dit : « Le bruit courut que Catilina, résolu de s'attacher par un lien religieux les complices de son forfait, fit circuler dans les coupes un mélange de sang et de vin, et que chacun, après avoir fait son serment avec imprécations, en goûta, *comme cela se pratique dans des sacrifices solennels.* »

Les premiers apologistes voyaient dans ces communions, mises en crédit par des religions qu'ils jugeaient démoniaques, des plagiats anticipés faits par Satan à la divine religion.

Selon eux, les chrétiens, en s'inspirant des religions

antérieures, ne faisaient que reprendre leur bien là où ils le trouvaient.

Ainsi saint Justin, après avoir rappelé le récit de saint Luc, pareil à celui de saint Paul, sur l'institution de la sainte Cène, ajoute que l'eucharistie a sa contrefaçon, qui est l'œuvre des démons, dans les mystères de Mithra où on présente aux initiés le pain et l'eau, en même temps que sont prononcées les formules rituelles.

Tertullien avoue à son tour que, par suite des artifices du diable, on trouve dans la religion de Mithra, outre la doctrine de la résurrection et le rite de l'onction au front, une cérémonie où est célébrée l'oblation du pain.

A propos de chrétiens apostats, saint Cyprien nous montre les ministres des idoles donnant aux enfants et aux adultes, dans leurs sacrifices, du pain trempé dans du vin. Or c'est précisément sous les espèces de particules de pain arrosé de gouttes de vin que communient, depuis le v^e^ siècle, les catholiques grecs, enfants ou adultes.

Toutes les traditions témoignent que les anciens virent toujours quelque chose de mystérieux dans la communion du corps et du sang des victimes. C'était le complément du sacrifice et la consommation de l'unité religieuse.

LA CÈNE CHRÉTIENNE

Jésus ayant dit : « Faites ceci en mémoire de moi », les premiers chrétiens formèrent des cénacles où était fidèlement renouvelé ce qui s'était passé dans le cénacle du Christ.

C'est aussi sur le soir et dans un souper, que, réunis

à la chambre haute qui était l'étage supérieur des maisons juives, ils mangeaient ensemble d'un même pain fractionné entre tous et buvaient à la même coupe, après avoir invoqué la bénédiction de l'Éternel.

Jésus, en rompant le pain, avait dit à ses disciples : « Prenez et mangez. » De même pour la coupe, il leur avait dit, comme le marque saint Mathieu : « Buvez-en tous. » En conséquence les chrétiens se distribuaient le pain et le vin l'un à l'autre, de main en main ; et ce partage du même pain et de la même coupe les montrait ne faisant qu'un seul corps entre eux et avec leur maître Jésus-Christ.

En même temps qu'un signe d'union, il y avait là un mémorial de la passion. Le pain c'était le corps de Jésus épuisé de son sang ; le vin c'était le sang de Jésus sorti de son corps. Par le pain qu'ils *rompaient*, ils communiaient au corps du Christ dont saint Paul dit, dans le texte original de son épître, mal traduite en cet endroit par la Vulgate, qu'il est *rompu* pour nous. Par la coupe qu'ils se faisaient passer, ils communiaient au sang du Christ répandu pour nous.

Toutes les sociétés, qui ont un grand idéal et visent à s'emparer de l'avenir, ont leur symbole de ralliement. La Cène fut ce symbole pour les premiers chrétiens. Ils la célébraient avec une émotion toujours nouvelle.

Jésus n'était-il pas le pain de vie? Sa parole n'était-elle pas la manne qui avait vivifié les apôtres, et qui devait vivifier l'humanité ? N'avait-il pas dit que, partout où quelques-uns se rassembleraient en son nom, il serait au milieu d'eux? N'était-il pas là, à cette heure sainte de la Cène, invisible mais présent, en attendant le jour

prochain de la résurrection des morts, où il devait reparaître visible à tous, pour ouvrir l'ère de la vie éternelle ? Oui, dans ce pain, la foi leur montrait sa chair ; dans ce vin elle leur montrait son sang ; et le rite joyeux d'un banquet faisait revivre en leur pensée et en leur cœur les inoubliables scènes du calvaire.

Ils n'avaient pas besoin pour cela de recourir à cette étrange imagination qu'au cours de son dernier repas Jésus aurait tenu littéralement son propre corps dans ses mains, quand il disait : « Ceci est mon corps », et qu'il en aurait fait le contenu de la coupe quand il ajouta : « Ceci est mon sang », si bien que réellement chacun de ses apôtres l'aurait avalé, et qu'il se serait avalé lui-même.

Leur tendre vénération envers le maître n'était pas si matérialiste qu'il leur fût nécessaire, pour le sentir présent, de croire qu'ils le buvaient et le mangeaient en chair et en os. Ils pensaient que les paroles de Jésus sont *esprit et vie*, à condition qu'on ne s'enchaîne pas à la *lettre qui tue*.

Cette sainte communion se terminait dans la joie et dans les cantiques, en mémoire de l'hymne de louange à Dieu que chantèrent Jésus et ses disciples, avant de se rendre du cénacle à la montagne des Oliviers, et qui a fait dire à saint Jean Chrysostome, ainsi qu'à saint Augustin, qu'en cette circonstance *Jésus chanta une hymne pour apprendre aux chrétiens à en faire autant.* « Alleluia ! Serviteurs de l'Éternel, louez le nom de l'Éternel ! Béni soit le nom de l'Éternel, maintenant et à jamais ! Du lever du soleil à son coucher, loué soit l'Éternel ! »

Plus saisissante encore était la Cène, quand la persécu-

tion obligea de la faire dans les catacombes, à cette heure la plus mystérieuse des ténèbres qui succède à minuit et précède le lever du soleil. Avec quelle ferveur les chrétiens persécutés commémoraient la mort de celui qui avait tant aimé les hommes ses frères, et qui leur avait appris que la plus grande preuve d'amour c'est de donner sa vie ! Avec quel courage ils se promettaient que, tout comme plusieurs grains de blé et plusieurs grappes de raisin ne font qu'un pain et un breuvage, ils demeureraient unifiés avec le Christ et les uns avec les autres, quelles que fussent les menaces, quels que fussent les tourments ! En espérance contre l'espérance !

L'ÉGLISE APOSTOLIQUE FIDÈLE AUX VIEUX SACRIFICES

Saint Marc, saint Mathieu et saint Luc nous représentent Jésus fidèle jusqu'au bout aux pratiques du Mosaïsme, et expliquent que ce dernier souper où il institua l'eucharistie fut consacré à la célébration de la Pâque juive. Les disciples, d'après l'ordre formel de Jésus, avaient pris soin de se procurer, selon les rites d'Israël, un agneau d'un an et sans tache, qui fut immolé au temple par les prêtres et dont le sang fut répandu sur l'autel des holocaustes. Cet agneau est la victime que Jésus mangea le soir avec les douze, en même temps que du pain sans levain, pour faire religieusement sa Pâque, qui, comme il en fit mélancoliquement la remarque, devait être la dernière.

Le collège des apôtres, et les disciples qu'ils formèrent, ne firent donc que se conformer à l'exemple de Jésus en demeurant attachés, après sa mort, aux observances judaïques, en fréquentant la synagogue et en allant tous

les jours au Temple soit pour y prier, soit pour y *offrir des sacrifices :* coutume où leurs continuateurs persévérèrent jusqu'à la destruction de Jérusalem par l'empereur Adrien, l'an 136.

Mais, comme nous l'apprend le livre des *Actes*, en même temps qu'ils étaient quotidiennement assidus au Temple et prenaient part aux cérémonies de la Loi, ils célébraient dans des maisons particulières *la fraction du pain* où, au lieu d'être mêlés aux Juifs non chrétiens, ils ne se trouvaient plus qu'en compagnie d'autres fidèles du Christ, et festinaient tous ensemble avec amitié, allégresse et simplicité de cœur.

LA FIN DES SACRIFICES D'APRÈS L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

A l'encontre des apôtres et des chrétiens de leur suite qui prenaient toujours part aux sacrifices judaïques, saint Paul et ses disciples proclamèrent la fin des sacrifices et des sacerdoces. Dans leur christianisme il n'y a de prêtre que Jésus-Christ résidant désormais près de Dieu, et de sacrifice que celui de Jésus-Christ sur la croix.

Voici, en leur substance la plus sommaire, les enseignements de l'Épître aux Hébreux.

Un prêtre est un homme choisi entre les hommes pour offrir à Dieu les sacrifices de ses coreligionnaires en expiation de leurs péchés. Jésus ne s'est pas élevé de lui-même à la dignité de grand prêtre ; il l'a reçue de Dieu qui l'a mis en possession du sacerdoce éternel, et qui veut qu'il se tienne *non dans un sanctuaire terrestre, mais dans un sanctuaire qui n'est pas fait de main d'homme.*

Au lieu que les autres pontifes, tels que les pontifes juifs, sont obligés d'offrir tous les jours des victimes, d'abord pour leurs propres péchés, puis pour ceux du peuple, Jésus s'est offert lui-même une fois pour toutes et est devenu par là le médiateur d'une alliance autrement féconde que celle qui existait entre Israël et Jéhovah.

Les anciens sacrifices témoignent du sentiment qu'avaient les hommes qu'ils ne pouvaient éviter la mort éternelle qu'en subrogeant à leur place quelqu'un qui mourût pour eux. Mais la justice divine ne pouvait être satisfaite par l'effusion du sang d'êtres de mince prix. En vain procédait-on chaque jour à de nouveaux égorgements, l'immense quantité des victimes ne suppléait pas au manque d'une victime de dignité assez éminente.

A partir du sacrifice de Jésus, qui, *étant le sacrifice parfait, doit demeurer unique*, c'en est fait des œuvres mortes et du régime de l'ancienne loi.

Le sang des boucs et des taureaux ne faisait que purifier extérieurement ceux qui étaient souillés. L'oblation de Jésus a opéré la sanctification intérieure et créé le royaume des saints par la pleine rémission des péchés et le don de la grâce que doit accompagner notre renaissance dans une vie de justice, de joie, d'amour et de paix. C'est dans les cœurs qu'il a imprimé sa loi.

Si ceux à qui s'est une fois découverte la lumière divine et qui ont goûté le don céleste de la grâce, tombent d'un si haut état, *il est impossible qu'ils soient renouvelés par la pénitence.*

Gardons-nous donc de tout péché volontaire, une fois initiés à la connaissance de la vérité chrétienne. *Il ne reste plus désormais de sacrifices pour les péchés ;* mais une attente terrible du jugement.

N'oublions pas que *nous touchons à la fin des siècles* et que nous n'avons pas ici de cité permanente. Excitons-nous mutuellement à la charité et aux bonnes œuvres. Que la foi, qui rend présent ce qu'on ne fait qu'espérer et visible ce qu'on ne voit point, nous prosterne devant le Dieu unique qui récompensera ceux qui le cherchent! Quel fut le viatique des grands Hébreux dont parle l'Ancien Testament? La foi. Elle inspira les actes de leur vie et éclaira les visions de leur mort.

En même temps qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un seul intermédiaire entre Dieu et les hommes, l'homme qui est Jésus-Christ. (Voir la première épître à Timothée.)

Elevons nos pensées vers ce médiateur de la nouvelle alliance, auteur et consommateur de la foi, qui, n'envisageant que la joie qui lui était réservée, a souffert la croix, a méprisé l'ignominie et demeure assis à la droite du trône de Dieu.

C'est la victime toujours présente pour nous devant la face de Dieu; c'est le prêtre qui, détenteur d'un sacerdoce non transmissible, est toujours vivant pour intercéder en notre faveur. Par lui présentons sans cesse à Dieu une oblation de louanges et de vertus! C'est par les oblations de cette sorte qu'on se rend Dieu favorable.

Soit qu'on l'attribue à saint Paul avec saint Jérôme et les conciles, soit qu'on l'attribue à Apollos avec Luther, soit qu'on l'attribue encore à saint Barnabé, le compagnon de Paul, l'*Épître aux Hébreux* demeure un des principaux livres canoniques du Nouveau Testament. Or l'Épître aux Hébreux est la plus nette condamnation du sacrifice catholique et l'éclatant commentaire de ces fiers

propos des premiers apologistes qui répondaient aux païens qu'en effet les chrétiens n'avaient ni autels, ni sacrifices, vu qu'ils avaient inauguré dans le monde l'adoration en esprit et en vérité.

LE SACRIFICE CATHOLIQUE

Avec des églises sans hiérarchie ni sacrifices, telles que les instituaient Paul, Apollos, Barnabé, Timothée, Tite, Silvain, émules ou disciples de Paul, avec une religion allant à Dieu directement à travers le Christ, le *sacerdoce*, c'est-à-dire, selon l'étymologie latine, le *ministère des sacrificateurs* en possession du privilège d'offrir des victimes à la divinité, n'avait aucune raison d'être.

Les pasteurs des communautés chrétiennes en vinrent à ne pas s'accommoder d'attributions aussi restreintes que celles de l'immersion baptismale, de l'imposition des mains, de la prédication et des prières. Il était besoin d'un sacrifice dont le monopole leur appartînt, pour que fût renouée la chaîne sacerdotale. Un rite d'importance souveraine, reconnu irréalisable sans le prêtre, devait rendre sensible la nécessité du prêtre, et lui conférer, avec une prérogative précieuse, une suprême autorité.

Puis, le moyen de retenir dans une religion, n'admettant aucune sorte de sacrifice, ces juifs et ces païens convertis qui avaient appartenu à des religions dont le sacrifice était l'essentiel ? Grandissons le rite du sacrifice, pensa-t-on ; mais ne le supprimons pas. Il ne sera plus sanglant ; mais il sera. Nous devons avant tout assurer la vitalité de la religion nouvelle en remplaçant par quelque chose d'équivalent ce que nous détruisons.

Et d'ailleurs, la perpétuité d'un sacrifice où, au lieu d'hommes ou d'animaux, c'est un Dieu qui est immolé, ne devait-elle pas avoir une singulière puissance d'édification sur les croyants, prêtres et fidèles ?

Telles sont les raisons qui expliquent que, lorsque la ruine de Jérusalem eut fermé aux plus authentiques disciples du Christ la porte du Temple, avec ses sacrificateurs et ses victimes, les chrétiens, qui n'avaient pas été irréductiblement conquis à la religion paulinienne sans sacrifice ni sacerdoce, songèrent à instaurer un sacrifice nouveau, qui serait la répétition mystique du grand sacrifice de la croix.

Ce repas du Seigneur dont Paul nous a dit l'institution et la célébration (célébration si éloignée du cérémonial de la messe) fournit la matière du rite nouveau.

L'*Eucharistie*, selon l'étymologie grecque du mot, était une *Action de grâces* en l'honneur de la Passion dont elle commémorait mystiquement le souvenir. Elle devint une oblation sainte du corps et du sang de Jésus, rendu présent sous les espèces du pain et du vin, par la consécration du prêtre, et immolé à Dieu pour nous sur l'autel, non plus par des instruments de supplice, mais par le glaive de la parole sacerdotale.

Avec le progrès des temps, la vertu de ce sacrifice a été de plus en plus élargie dans le sens des aspirations et des intentions diverses des fidèles, instruits à y voir la plus féconde source de grâces.

Il ne rappelle pas seulement la mort du Christ, il la renouvelle et en applique les mérites. En même temps qu'un sacrifice de reconnaissance, c'est un sacrifice de glorification pour célébrer la majesté de Dieu à qui son

fils est offert comme victime ; un sacrifice de propitiation pour rendre la justice divine miséricordieuse aux péchés des vivants et des morts ; un sacrifice d'impétration pour obtenir, en faveur de nous-même ou d'autrui, soit des grâces spirituelles, soit des grâces temporelles.

Bourdaloue célèbre la grandeur de ce saint sacrifice où un Dieu s'immole pour nous ; et il le représente nous ménageant, outre des avantages d'ordre religieux tels que le pardon de nos péchés ou la délivrance d'âmes du purgatoire, des avantages humains, tels que « l'heureuse issue d'une entreprise, le gain d'un procès, la conservation ou le rétablissement de la santé, et le reste ». Il montre Dieu se prêtant à tous nos intérêts. « Mais, ajoute-t-il, est-ce à lui que nous avons recours ? Dans toutes les affaires qui nous surviennent, les patrons dont nous recherchons d'abord l'appui, sont-ce les ministres du Seigneur, sont-ce les prêtres ? Et, parmi les moyens que nous prenons pour réussir, le sacrifice de nos autels est-il, comme il le devrait être, notre première ressource ? C'est toutefois la plus convenable et la plus certaine, mais avec cette condition essentielle, qu'elle ne soit mise en œuvre que pour de justes causes et des intérêts légitimes. »

Il s'en faut qu'autrefois chaque prêtre offrît journellement le saint sacrifice. En revanche, il arrivait que tel évêque l'offrait neuf fois dans un même dimanche.

Aujourd'hui c'est le propre de tout prêtre d'offrir quotidiennement le saint sacrifice, qui, moyennant un tribut pécuniaire, est appliqué aux intentions de telles ou telles personnes. Le plus souvent le célébrant ne connaît pas ces intentions ; mais Dieu les connaît, et il suffit. Ici

c'est pour le succès d'un voyage d'agrément, là c'est pour le gain d'un gros lot, qu'aura lieu plus spécialement le sacrifice divin, et que Dieu le Fils sera offert comme victime à Dieu le Père, avec qui il ne fait qu'un seul et même Dieu.

LA MESSE, ALTÉRATION DE LA CÈNE

Pour les catholiques la messe est l'office divin où le prêtre, par la consécration du pain et du vin, rend le Christ présent sur l'autel avec les signes de sa passion, et l'offre à Dieu comme victime, avant de le distribuer aux communiants comme nourriture sacramentelle.

L'essentiel de la messe, c'est la consécration, s'ajoutant à l'oblation et suivie de la consommation.

Le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'oblation ; il consiste encore dans la consommation où la victime est détruite. *L'accomplissement du sacrifice*, dit Pascal, *est la mort de l'hostie*. Et Bourdaloue explique que, dans la célébration de la messe, le prêtre, après avoir présenté la victime et l'avoir consacrée, la *consomme*, si bien que « *selon son être sacramentel, Jésus-Christ meurt à ce moment et est détruit lui-même* ».

Aussi voyons-nous que les théologiens décrètent coupable de péché mortel le fidèle qui, sans raison légitime, s'absente pendant la communion du prêtre. Ils signalent cette communion comme partie capitale de la messe, à côté de la consécration ; et ils la montrent efficace pour l'intégrité du sacrifice alors même que le célébrant est un prêtre indigne.

D'après les décisions du concile de Trente, Jésus-Christ, dans son dernier repas de la Pâque juive, éta-

blit la messe, qui est la Pâque nouvelle, « en se donnant lui-même pour être immolé par les prêtres, au nom de l'Église, sous des signes visibles, en mémoire de son passage de ce monde à son père ». Est anathème qui ne croit pas que *Jésus-Christ est contenu et immolé, sans effusion de sang, dans le divin sacrifice qui s'accomplit à la messe.* Est anathème qui ne croit pas que Dieu, apaisé par ce sacrifice et accordant le don de pénitence, *y remet les péchés et même les crimes les plus grands, puisque c'est la même et unique hostie, le même Jésus-Christ qui s'est offert autrefois sur la croix et qui s'offre maintenant par le ministère du prêtre.*

Le Concile de Trente a visiblement anathématisé saint Paul.

Il est indéniable que le sacrifice de la messe a été tout à fait ignoré, non seulement par l'auteur de l'Épître aux Hébreux qui l'a d'avance condamné, mais aussi par tous les disciples du Christ ; il est indéniable que, lors de son institution, l'eucharistie était un souper et qu'elle continua à être un souper durant les premiers temps du christianisme.

Bossuet lui-même est forcé de le reconnaître quand il dit, dans ses *Méditations sur l'évangile :* « C'est étant à table et au milieu d'un repas, et y mangeant d'autres viandes, que Jésus-Christ a commandé à ses apôtres de recevoir l'eucharistie... Il voulait que la Cène fût un véritable festin pour lier la société entre ses disciples et leur figurer la joie de ce festin éternel où ils seront rassasiés. »

Pourquoi donc des innovations contraires à l'institution du Christ et à la pratique des apôtres ?

Bossuet se tire d'embarras par la glorification même de l'omnipotence que s'est arrogée l'Église, quand elle a fait dégénérer le christianisme en catholicisme et la religion du Christ en religion des prêtres.

« Que Jésus-Christ, s'écrie-t-il, a donné un grand pouvoir à son Église dans la dispensation de ses mystères !... Il a permis à son Église de séparer ce qu'il avait mis ensemble, encore que ses apôtres aussi eussent suivi religieusement cette institution. Et non seulement *l'Église a cessé de faire ce que Jésus-Christ avait fait et les apôtres suivi*, mais encore elle a pris la liberté d'interdire sévèrement cette pratique... *L'Eucharistie, qui par son institution était un souper, n'en est plus un.* »

LES ÉVOLUTIONS DE LA MESSE

La messe, sous sa forme la plus embryonnaire, date du IIe siècle où elle était encore la cène.

Après la prière commune, le diacre criait : « Que les catéchumènes sortent! Que les pénitents sortent! Que les possédés sortent! » Et tour à tour on voyait se retirer les aspirants au baptême, les pécheurs astreints à la pénitence, les malades que leurs contorsions nerveuses faisaient considérer comme en proie aux démons. Ce triple renvoi causait une grande impression.

De là le nom de *messe*, qui, par son étymologie latine, signifie *renvoi*, donné aux mystères dont ce renvoi était le prélude.

Le jour du Seigneur, des psaumes étaient chantés en commun, et les Écritures sacrées, la loi et les prophètes, étaient l'objet de lectures que suivaient de pieuses exhortations. C'est après les prières, les chants, les lectures,

les homélies, qu'avait lieu le renvoi des profanes. Les fidèles échangeaient le baiser de paix en témoignage du mutuel pardon de toutes les offenses, et l'*Ancien* qui présidait l'assemblée faisait précéder le banquet eucharistique d'une invocation et d'une action de grâces. *aussi touchante que possible*, comme dit saint Justin. A cette époque, pas de formule consacrée. « Les yeux levés au ciel, écrit Tertullien, les mains étendues parce qu'elles sont pures, la tête nue parce que nous n'avons à rougir de rien, *sans moniteurs qui nous enseignent des paroles convenues* parce que c'est le cœur qui prie, nous adressons à Dieu nos supplications. »

C'est au III^e^, au IV^e^ et au V^e^ siècles que se détermine de plus en plus la distinction entre le sacrifice offert à Dieu et le sacrement distribué aux fidèles et que commencent à se constituer des rituels, où le chrétien, faisant ses oblations, dit sa foi, ses vœux, son amour.

Au VI^e^ siècle, le pape saint Grégoire compose un recueil de prières concernant la célébration de la messe et l'administration de l'eucharistie.

Déjà existait cette formule, retenue dans le canon de la messe : « Nous vous prions, Seigneur, de recevoir, apaisé, cette oblation de notre servitude et de celle de toute notre famille. » A quoi Grégoire ajouta ces mots également conservés : « et de fixer nos jours dans votre paix. »

Après vient cette oraison, que suit aujourd'hui l'Élévation et qui pourtant ne cadre guère avec le dogme de la transsubstantiation et de l'oblation à Dieu le Père de Dieu le Fils en personne : « O Dieu, nous vous prions de faire que cette oblation soit bénie, *approuvée*, *ratifiée*, *raisonnable*, *acceptable dans toute son intégrité*,

afin qu'elle devienne *pour nous* le corps et le sang de votre Fils bien-aimé, Jésus-Christ. »

Tout aussi antique était cette formule, maintenue dans les églises d'Orient : « Nous vous offrons *des choses qui sont à vous*, faites de choses qui étaient à vous. » Or le moyen de croire que cela signifie : Nous vous offrons *Jesus-Christ, Dieu-Homme, avec son corps et son sang*, formés du pain et du vin qui font partie de votre création ?

A l'office du jour du Seigneur, les fidèles étaient tenus de porter chacun son offrande. Les vivres, l'argent, les bijoux, les étoffes qu'offrait leur libéralité étaient recueillis par les diacres et mis dans un dépôt spécial, pour servir à la subsistance du clergé, au soulagement des malheureux, aux fondations pieuses.

L'usage s'établit que l'officiant allât recevoir lui-même les offrandes des personnages considérables et de leurs femmes, tels à Rome les sénateurs et les patriciennes.

Pour la communion les fidèles apportaient des pains tellement nombreux que d'ordinaire l'autel, formé par une grande table, en était comble. Ils apportaient en même temps des fioles de vin qui étaient vidées par les diacres dans les calices destinés à la distribution de l'eucharistie.

Du pain et du vin on faisait un partage, afin de n'en consacrer que la quantité exigée par l'administration du sacrement. Mais tout d'abord l'officiant appelait la bénédiction de Dieu sur la totalité des dons offerts. De la sorte le pain non destiné à la consécration était pourtant béni ; et comme le temps vint où on se relâcha de l'habitude qu'avaient primitivement les fidèles présents de participer

tous à la sainte communion, ceux-là même qui s'en excluaient communiaient encore en quelque manière, grâce à la distribution du pain bénit.

Dans l'administration de l'eucharistie, il se constitua une sorte de hiérarchie. L'eucharistie était donnée successivement aux prêtres, aux diacres, aux diaconesses, aux moines, aux nonnes, aux autorités. Le peuple venait ensuite.

Prêtres et diacres présentaient l'eucharistie de rang en rang, d'abord le pain que le fidèle *prenait dans sa main et portait lui-même à sa bouche ;* puis le vin que les assistants buvaient en trempant tour à tour leurs lèvres dans les calices présentés par les diacres.

C'est à l'infini que se multiplièrent et se compliquèrent les prières et les cérémonies, souvent pleines de poésie et de grandeur. Il y eut une liturgie du type gallican, comme une liturgie du type d'Alexandrie, une liturgie du type d'Antioche.

Dès la première heure, on avait récité le *Pater*, joint à la commémoration de la Cène et des paroles de Jésus.

Les *Évangiles*, le *Kyrie*, le *Credo*, l'*Agnus Dei*, furent successivement introduits.

On en vint à faire, au cours de la messe, un abrégé de toute l'histoire de la religion. La création, la renaissance de l'humanité après le déluge, la vocation d'Abraham, les faits et dits des prophètes d'Israël, l'incarnation, la rédemption, y étaient l'objet d'amples ressouvenirs et commentaires. De tout cela il reste de fortes traces dans le rite grec, où l'office divin est très long. On remarque plus de concision dans le rite romain.

Quelquefois les formules employées semblent impliquer la présence matérielle du Christ dans l'eucharistie ; le plus souvent elles n'impliquent que sa présence mystique, entendue dans le sens de cette pensée de Sénèque : « Vous vous étonnez que l'homme s'élève jusqu'à Dieu. Mais Dieu lui-même descend jusqu'à l'homme. Bien plus, pour être plus près de lui, *il entre dans l'homme*. En tout juste la divinité habite. »

Selon les vieilles formules du rite grec, c'est le Saint-Esprit qui, par une sorte de renouvellement de l'incarnation, infuse le Verbe dans le pain et le vin et fait de cette nourriture matérielle une nourriture spirituelle que le communiant reçoit « sous le toit de *son âme* ».

Le prêtre demande que « la *substance terrestre* confère à l'homme les *dons divins* »; que « ce que les fidèles célèbrent *en figure*, ils le reçoivent aussi *dans la vérité même* ».

Le fidèle, en offrant à l'Éternel le pain et le vin qui alimentent sa vie, marque qu'il est prêt à lui offrir sa vie même.

Puis, ces *sacrés symboles* présentés à Dieu, ne sont-ils pas par nature, même avant d'être sanctifiés, les figures de la passion du Christ? Comme le blé a dû être broyé pour faire le pain et le raisin pressé pour donner du vin, ainsi Jésus passa par les pires angoisses et les pires tortures. C'est participer au crime de ses meurtriers que de recevoir en état de péché *les signes de la sainteté*.

Pour rendre sensible l'image de mort qu'offrait la séparation du pain et du vin, c'est-à-dire du corps et du sang, le prêtre perçait le pain consacré avec une sorte de lancette, en répétant ces paroles de l'évangile : « Un soldat perça son côté avec une lance. » En même temps,

comme de la plaie de Jésus il sortit de l'eau avec du sang, on mêlait au vin quelques gouttes d'eau, dont la théologie a fait le symbole de l'humanité mêlée dans le Christ à la divinité.

Mais voici qu'au VIII^e^ siècle, Jean de Damas, le grand champion du catholicisme, fort de quelques textes de Grégoire de Nysse et de Jean Chrysostome, enseigne dans le monde grec qu'après la consécration le pain et le vin sont bien réellement changés en corps et en sang de Jésus-Christ ; qu'il y a une déification véritable, et que, non en figure mais en vérité, le Dieu-Homme est offert à Dieu.

Le concile grec de Nicée adopte cette doctrine en 787. Selon les Pères de ce concile, de même que, dans l'incarnation, Jésus avait pris la chair et le sang de l'homme, l'homme, dans la communion, prend la chair et le sang de Jésus. Mais toutefois la substance du pain et du vin ne disparaît pas ; il y a, qu'on me passe le mot, *consubstantiation ;* et cette consubstantiation, de même que l'incarnation dans le sein de Marie, est l'œuvre du Saint-Esprit.

Au IX^e^ siècle, la doctrine de la présence réelle s'affirme dans l'Église latine en s'accentuant encore davantage que dans l'Église grecque ; et l'an 1215, le concile de Latran promulgue le dogme de la *Transsubstantiation*, d'après lequel la substance même du pain et du vin, anéantie, est remplacée par la substance du Dieu-Homme présent dans toute la réalité de son être humain et divin.

La messe avait lieu jadis sans génuflexions, sans adoration. Maintenant, après la consécration, le prêtre

et les fidèles prosternés adorent Dieu le Fils, corporellement présent, et l'offrent à Dieu le Père.

Quelle ne devrait donc pas être, durant la messe, la piété et la componction des catholiques croyants?

Voilà Jésus, aussi réel, aussi présent qu'il le fut sur la croix; le voilà avec toute son humanité et avec toute sa divinité; le voilà mystiquement immolé pour notre salut, s'offrant comme victime et intercédant pour nous!

Et pourtant, combien, parmi les fidèles, ne sont là que de corps, tandis que leur pensée est ailleurs!

Sous la poussée des habitudes traditionnelles, ils viennent régulièrement assister à ce grand sacrifice, comme on assiste à un spectacle. Il en est qui s'y occupent d'amusements, d'affaires, d'intrigues; et l'irréligion dans la pratique même de la religion semble s'être accrue, à mesure que le dogme mettait Dieu plus matériellement à la portée de l'homme.

La cause n'en est-elle pas que plus on fait la part grande à la chair et au sang, plus on réduit, dans toute religion, ce qui en est l'esprit et la vie?

Dans les églises des premiers temps, après que les pécheurs publics s'étaient retirés comme indignes d'assister aux mystères, quand l'heure sonnait de distribuer l'eucharistie, quand le prêtre, élevant le pain sacré, faisait entendre cette solennelle proclamation : « Aux saints les choses saintes! » les chrétiens n'entendaient pas par choses saintes un Dieu réel en chair et en os qu'ils mangeraient tout à l'heure. Ce n'est pas une telle idole qu'ils prétendaient offrir au père des hommes; mais en revanche ils lui offraient l'hommage d'une bonne conscience et d'une foi sincère.

LE POÈME DE LA MESSE

Il y a dans la messe, telle qu'elle est devenue, tout un poème religieux dont la beauté commande l'admiration, quelle que soit l'inanité du dogme qui de cette fiction fait une réalité.

On dirait un drame en trois actes avec prologue et épilogue.

J'ose dire que le détail de ce poème est ignoré du plus grand nombre des catholiques.

Tandis qu'à l'origine, chez les peuples chrétiens, les offices étaient dits dans la langue usuelle, si bien que les fidèles en comprenaient tous les termes, aujourd'hui et depuis longtemps c'est en latin que Rome fait célébrer partout l'office divin, ainsi que toutes les cérémonies ecclésiastiques.

Rome a oublié ces paroles de saint Paul disant aux chrétiens de Corinthe : « J'aime mieux me borner à dire dans l'église cinq paroles que j'entends que d'en proférer dix mille en langue inconnue. Qu'est-ce que prier de bouche, si on n'entend pas ce qu'on dit? »

Les théologiens pensent qu'il est bon que la masse des fidèles n'entende pas ce qui est dit dans la célébration du culte. A leurs yeux, l'emploi d'une langue hiératique, autre que la langue commune, a le grand mérite d'imprimer le respect dans le cœur du peuple, et d'inspirer plus de vénération pour les choses saintes.

Et d'abord, remarquons que tout, dans le costume du célébrant, évoque le drame du Golgotha. L'amict qu'il porte autour du cou représente le linge dont on couvrit le visage du Christ; l'aube blanche dont il est revêtu

signifie la robe blanche qu'on fit endosser à Jésus, chez Hérode, pour le tourner en dérision ; l'étole et la ceinture figurent les liens dont le Christ fut garotté ; la chasuble c'est le manteau de pourpre qu'on lui jeta sur les épaules pour le saluer ironiquement du titre de roi des Juifs ; enfin la croix marquée sur la chasuble rappelle la croix que Jésus traîna sur le chemin de son supplice. L'autel lui-même apparaît comme le calvaire où eut lieu le crucifiement.

La messe commence par un appel à la purification des âmes. Après être resté pendant quelques minutes humble et contrit au pied de l'autel, le prêtre y monte et s'incline.

Lui qui tout à l'heure, dans son dialogue avec le peuple, s'excitait à s'approcher du Dieu qui fut la joie de sa jeunesse, lui qui disait : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ; et pourquoi me troubler? » lui qui se confessait pécheur et frappait mélancoliquement sa poitrine, lui qui avec les fidèles poussait ces cris de détresse : « Seigneur ayez pitié ! Christ ayez pitié ! Seigneur ayez pitié ! », il est soudain animé d'une joie sereine, et proclame avec un pieux lyrisme les louanges de l'Éternel : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, roi du ciel, vous dont la gloire emplit l'immensité. »

Mais de nouveau toutes les âmes sont pénétrées du sentiment de leur misère. Le prêtre invoque la victime du sacrifice qui se prépare : « Jésus-Christ, agneau de Dieu, fils du Père ! O vous qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! O vous qui ôtez les péchés du monde, agréez notre instante prière ! O vous qui êtes

assis à la droite du Père, ayez pitié de nous! » Et, affirmant avec l'Incarnation la Trinité, il ajoute : « Vous seul êtes Saint, vous seul êtes Seigneur, vous seul êtes Très haut, ô Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père. »

Le prêtre et le peuple alternent leurs cantiques et leurs prières, où la componction des croyants s'ajoute à l'exaltation de la majesté divine. Puis, devant l'officiant est porté le livre de l'Évangile. Il fait un geste d'adoration, qui témoigne qu'il se sent en présence de la Vérité Sainte, et sa bouche redit un des récits où revivent la vie et l'enseignement de Jésus.

A cette lecture succède le Credo de la foi commune, commençant par l'affirmation du Dieu créateur et se terminant à l'espoir de la vie du siècle a venir.

Le prologue de la messe est fini. Voilà les âmes mises en communion avec le Seigneur. Nous sommes au premier acte du grand sacrifice.

Le prêtre implore la bénédiction du Christ : « Christ, pain des âmes, bénissez ce pain, afin que tous ceux qui en goûteront y trouvent la santé du corps et de l'âme! »

Invoquant le Père après le Fils, il reprend : « Père saint, Dieu éternel et tout puissant, recevez l'hostie sans tache, que moi, votre indigne serviteur, je suis appelé à vous offrir. Recevez-la pour mes offenses, pour celles de tout le peuple chrétien, pour les vivants et pour les morts! Qu'elle donne à tous la vie éternelle! »

Il reprend encore : « O Dieu, auteur et régénérateur des hommes, accordez-nous, par le mystère de ce vin mêlé d'eau, de participer à la divinité de celui qui se

revêtit de notre humanité ! Venez, sanctificateur souverain, bénissez l'oblation destinée à la gloire de votre saint nom ! Qu'elle arrive, comme une suave odeur, en présence de votre majesté ! »

Et l'encensoir est promené sur les *dons*, ainsi appelés dans la liturgie, parce que les fidèles apportaient autrefois le pain et le vin qui devaient être la matière du sacrifice. L'odorante fumée monte au ciel avec les prières des fidèles, qui s'unissent aux vœux du sacrificateur par cette réponse faite à chacune de ses supplications : « Ainsi soit-il ! » Ils demandent que le Seigneur allume en eux le feu de son amour, la flamme de l'éternelle charité.

Le prêtre lave ses doigts et par là rappelle aux assistants la nécessité de se nettoyer des moindres souillures pour être dignes de prendre part au grand mystère. Puissent-ils tous se rendre ce témoignage qu'ils ont marché dans leur innocence et que leurs pieds ne se sont pas écartés du sentier de la justice !

Le prêtre ajoute solennellement en se tournant vers les fidèles : « Priez, mes frères ! » Et les fidèles unissent leurs prières aux siennes, afin que le sacrifice commun qui va avoir lieu soit agréé par le Tout-Puissant.

Nous sommes au second acte, qui est l'acte de la sainte péripétie. Les âmes ont pris leur vol au-dessus de la terre et ont soulevé le voile des sacrés et redoutables mystères. Il semble que l'Infini se découvre à elles et qu'elles franchissent les frontières du temps pour entrer dans l'éternité : « Par tous les siècles des siècles ! — Ainsi soit-il — Que le Seigneur soit avec vous ! — Et avec votre esprit. — Élevez vos cœurs ! —

Nous les tournons vers le Seigneur. — Rendons grâces à Dieu! — C'est justice. — Oui, il est juste que nous vous rendions grâces, Père tout puissant!... » Les Anges, les Vertus, les Puissances, tous les esprits du ciel sont invités à faire cortège au crucifié dont le sacrifice se continue sur cet autel où il sera tout à l'heure présent.

Le peuple transporté s'unit aux séraphins pour chanter le cantique qu'entendit Isaïe, quand apparut à ses regards la majesté de Dieu sur son trône : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Sa gloire remplit le ciel et la terre. »

A la glorification du Dieu terrible de l'Ancien testament se joint la glorification du Dieu miséricordieux de la Nouvelle alliance, du doux triomphateur de Jérusalem devant qui les petits enfants semaient des fleurs : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Et à ce moment s'accomplit la grande action.

Tandis que, dans la messe des églises grecques, c'est l'invocation au Saint-Esprit qui provoque le miracle, dans la messe des églises romaines les mots magiques sont les paroles mêmes de Jésus : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

Le prêtre étend les mains sur le pain et sur le vin; il consacre solennellement ces dons de la famille chrétienne; il multiplie les signes de croix évocateurs de la mort de Jésus.

Ce n'est plus du pain qui est là ; ce n'est plus du vin. C'est Dieu.

Fidèles, haut les cœurs ! Voyez par la foi Jésus présent avec les signes de sa mort violente. Sous les espèces du pain séparé du vin, voici son corps d'où s'est écoulé son sang. Unissez-vous à lui en cet état. Offrez-le à

Dieu comme victime propitiatoire ! Avec Jésus-Christ, offrez-vous vous-mêmes ! Que chacun de vous dise en son cœur : « Je crois, Seigneur, je crois. Vivez en moi et moi en vous ! »

Le prêtre adore tour à tour par une génuflexion profonde le corps de Dieu présent sous les apparences du pain, le sang de Dieu présent sous les apparences du vin ; et il élève cette hostie qui est le corps de Dieu, ce calice où est le sang de Dieu, pour les présenter successivement à l'adoration de tous. Un grand silence s'est fait. Les fidèles adorent prosternés, se disant que ce corps fut sacrifié pour eux ; que ce sang fut répandu pour eux ; et que la divine victime, en qui la terre touche au ciel, va inonder leurs âmes des miséricordes du Dieu vivant fléchi par son sacrifice.

Le peuple dit, ou plutôt semble dire avec le prêtre, à la suite de saint Thomas, le pieux et magistral théoricien de l'eucharistie, que j'admire en le contredisant, et que je me reproche de ne pas citer dans son intégrité :

« Agenouillés, suppliants, nous vous adorons, ô Dieu caché qui êtes réellement sous ces apparences du pain et du vin. Notre cœur s'absorbe dans la contemplation de votre divinité.

« La vue, le tact, le goût s'y trompent ; mais la vertu de la parole sainte est plus forte que les vains rapports des sens ; notre foi ne peut se tromper ; nous croyons tout ce qu'a dit le fils de Dieu.

« Sur la croix on voyait l'homme ; la divinité seule était invisible. Dans ce mystère du saint sacrifice, l'humanité même se dérobe à nos sens. Et pourtant nous croyons qu'il y a ici l'humanité et la divinité ; nous croyons qu'il y a ici l'Homme-Dieu.

« O Dieu ici présent, faites que de plus en plus nous ayons foi en vous, nous espérions en vous, nous soyons pleins d'amour pour vous !

« Seigneur Jésus, sans cesse mourant pour nous, tel le pélican qui fait à ses fils un repas de son corps, lavez nos souillures dans votre sang, dont une goutte peut racheter tout un monde.

« Jésus, qui êtes notre pain vivant et que nous n'apercevons maintenant que sous un voile, étanchez la soif de nos cœurs ; faites que nous vous voyons face à face et que nous goûtions l'éternelle béatitude dans la vision de votre gloire ! »

L'eucharistie apparaît ici comme le foyer central de la religion catholique. Elle est un renouvellement de l'incarnation en même temps que de la rédemption. De même qu'Adam perdit tout de par la solidarité du mal qui procéda de sa faute, Jésus sauve tout de par la solidarité du bien qui procède de son sacrifice tous les jours répété à l'autel.

Le dernier acte a commencé. Il nous montre les fidèles partagés entre les sentiments d'adoration, de respect, d'amour, de reconnaissance.

Ils adorent ce qu'ils ne voient pas ; ils adorent à l'encontre de ce qu'ils voient. Mais ils se souviennent de cette parole : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. »

En même temps qu'ils révèrent la formidable grandeur de Dieu là présent, le miracle de sa bonté éveille leur tendresse et leur gratitude. En eux se réalise la parole de David : « Mon cœur et ma chair ont tressailli et se sont réjouis dans le Dieu vivant. »

Il y a lieu de remarquer les oraisons dites ici par le prêtre. Elles forment la suite du *Canon* où se trouvent les paroles sacramentelles, et sont d'une incontestable antiquité. Leur contraste avec les formules des promoteurs de la cérémonie de l'*Élévation*, intercalée au XIII^e^ siècle, prouve avec évidence qu'on se faisait primitivement du sacrifice de la messe une idée toute différente de celle qu'ont accréditée, depuis le moyen âge, le dogme de la transsubstantiation et l'adoration du saint sacrement. Jugez en effet si les paroles suivantes conviennent bien à l'oblation tout à l'heure présentée comme étant Jésus-Christ lui-même. Le sacrificateur dit :

« Nous, vos serviteurs et votre saint peuple, commémorant la tant heureuse passion du Christ votre Fils, notre Seigneur, non moins que sa Résurrection et sa glorieuse Ascension, *nous offrons à votre incomparable majesté cette hostie formée de dons que nous tenons de vous-même*, hostie pure, hostie sainte, hostie sans tache, pain sacré de la vie sans fin et calice du salut éternel.

« *Daignez considérer ces dons d'un regard propice et apaisé, et les avoir pour acceptables, comme vous eûtes pour acceptables les présents de votre serviteur le juste Abel, et le sacrifice de notre père Abraham, et le sacrifice saint, l'hostie sans tache que vous offrit votre grand prêtre Melchisédec.*

« Nous vous en supplions, Dieu tout puissant, *commandez que ces dons soient transportés par les mains de votre saint ange sur votre sublime autel, en présence de votre divine majesté*, afin que nous tous qui aurons reçu de la participation de cet autel le corps sacro-saint et le sang de votre Fils, nous soyons remplis de toute

grâce et de toute bénédiction céleste, par le même Jésus-Christ notre Seigneur. »

Jalouse de tout faire concourir au grand sacrifice, l'Église montre les prières des bienheureux du Paradis jointes à celles des militants de la terre ; et elle s'offre elle-même à Dieu avec le corps et le sang du Christ.

Le prêtre supplie qu'à tous ceux qui sont là une place soit réservée dans cette société des saints où sont, à côté de la mère de Dieu, les patriarches et les prophètes, les apôtres et les martyrs, les héros de la charité et les vierges saintes.

Donnant aussi une pensée aux morts, il prie pour eux, non pour tous, pour ceux-là seulement qui furent marqués du sceau de la foi avant de s'endormir dans le sommeil de la tombe. De par le dogme, l'accès du lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix ne doit être imploré qu'en faveur de ceux qui reposent en Jésus-Christ.

Ces invocations sont couronnées par une suprême prière, la prière sans pareille qu'enseigna Jésus et où il proclama tous les hommes ses frères, en leur donnant pour précepte d'appeler Dieu *Notre père*.

Et à nouveau retentit le cri de l'éternité : « Pendant tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il. »

Le pontife de ce mystère de l'unité et de l'amour répète le grand appel de la charité : « La paix soit avec vous ! » et les lévites présents échangent le baiser de paix qu'échangeaient jadis tous les fidèles.

Reste que le sacrificateur complète le sacrifice par la consomption de la victime sainte, sous les espèces du pain et du vin.

La consécration a été une sorte de création nouvelle

du corps de Jésus-Christ. Mais il n'a reçu ce nouvel être que pour le perdre, selon le rite des sacrifices. Le prêtre rompt l'hostie en trois, et en mêle une petite partie dans le calice ; puis il demande, par trois fois, la miséricorde et la paix à l'agneau de Dieu, immolé pour les péchés du monde ; il s'excuse de son indignité ; enfin, dans une attitude humiliée, il mange l'hostie et vide le calice.

Le sacrifice est consommé.

L'épilogue, ce sera l'administration de l'eucharistie aux fidèles, l'action de grâces succédant à la communion, et la récitation de ce préambule de l'évangile de saint Jean où sont marqués les principes de l'ontologie chrétienne : « Au commencement était le Verbe... Et le Verbe s'est fait chair. »

L'ARBITRAIRE DES INSTITUTIONS DE L'ÉGLISE

En même temps qu'elle a prétendu trouver dans les récits sacrés sur la sainte Cène l'institution du sacrifice de la messe qui n'y est aucunement, la politique sacerdotale a eu le parti pris d'ignorer une institution qui y est bien.

L'apôtre saint Jean, dans le long récit qu'il consacre au dernier souper du Christ, ne fait aucune mention de l'institution de l'eucharistie. En revanche il insiste sur le rite du lavement des pieds, mentionné aussi par saint Mathieu et par saint Luc.

« S'étant levé de table, Jésus posa son manteau, prit un linge, s'en ceignit, versa de l'eau dans le bassin et se mit à laver les pieds de ses disciples qu'il essuyait avec le linge dont il était ceint. »

Quoi! Lui le maître faisait l'œuvre d'un serviteur!

Voulait-il simplement accomplir un acte d'humilité fraternelle? Non. L'acte avait une importance sacramentelle.

En effet, lorsque vint le tour de Pierre, le brave apôtre, si primesautier et si bon, ne put s'empêcher de faire un mouvement de recul.

« Vous, Seigneur, me laver les pieds! » dit-il.

Jésus lui répondit : « *Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant; mais tu le sauras plus tard.* »

— « Non! jamais vous ne me laverez les pieds », reprit Pierre, qui ne pouvait admettre un si extraordinaire abaissement de Jésus.

— « *Si je ne te lave*, lui dit Jésus, *tu n'auras pas de part avec moi.* — Oh! alors, s'écria Pierre, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête! »

Ce n'est pas tout. Pour mieux marquer la nécessité de ce sacrement de l'humilité et de la charité, Jésus dit : « Si moi, le maître, *je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi.* »

Rien de plus net. Cette institution de Jésus, qui symbolisait la condamnation de l'orgueil, de l'égoïsme et de tous les préjugés hiérarchiques, qui exaltait l'abnégation et le dévouement, qui enseignait aux meilleurs à servir au lieu de se faire servir, qui mettait les grands aux pieds des petits et les prêtres aux pieds des fidèles, l'Église l'a traitée comme insignifiante et n'en a retenu qu'un vain simulacre.

Il est vrai que se proclamer les juges des âmes et les dispensateurs du corps de Dieu donne plus de prestige que de laver les pieds des croyants.

LES CONTRADICTIONS DE L'ÉGLISE SUR LA COMMUNION

Revenons à l'eucharistie, pour mettre en lumière les contradictions de l'Église avec l'Évangile et avec elle-même.

En même temps qu'elle en a fait un sacrifice offert à Dieu, l'Église a montré dans l'eucharistie un sacrement administré aux fidèles.

C'est là, selon les théologiens, le sacrement sacerdotal par excellence; et le prêtre seul peut l'administrer.

Pourquoi? Parce que l'Église l'a décidé ainsi.

Bossuet lui-même reconnaît qu'à ne regarder que les Écritures et les paroles de Jésus qui y sont rapportées, chaque fidèle pourrait donner ce sacrement sans avoir besoin d'autre ministre. Il constate que « les apôtres à qui Jésus a dit *Faites ceci* assistaient à sa sainte table comme simples communiants et non pas comme consacrants, ni comme distribuants, ni comme ministres », et il avoue qu'on peut légitimement en conclure que « ces paroles ne leur attribuent en particulier aucun ministère ».

Tertullien avait déjà fait le même aveu, dès le III^e^ siècle, dans ce passage de son écrit sur la *Couronne du soldat* où il dit : « Nous ne prenons l'eucharistie que de la seule main des évêques ou des prêtres, et non d'autres. quoique Notre-Seigneur en ait donné la commission à tous. »

En effet, pourquoi décider que ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi », s'adressent aux seuls apôtres, quand on décide que ces paroles : « Mangez; Buvez », s'adressent à tous; et qu'il faut bien reconnaître que rien

ne différencie ces prescriptions, formulées dans la suite d'un même discours?

D'ailleurs, n'était-ce pas le père ou l'ancêtre qui, dans les réunions primitives des familles chrétiennes, présidait le banquet eucharistique?

Curieux contraste! La même Église qui a arbitrairement fait du prêtre le ministre nécessaire de la communion, alors que les textes sacrés de l'institution eucharistique excluent ce monopole, a convenu d'oublier que Jésus réservait expressément aux ministres de son évangile la charge d'administrer le baptême, quand il disait à ses disciples : « Instruisez les nations en les baptisant », et elle a admis que les fidèles et même les hérétiques pussent valablement baptiser. Il est vrai qu'elle ne pouvait trop étendre la faculté de baptiser, du moment où elle damnait les malheureux morts sans baptême.

Voici une seconde manifestation de l'arbitraire sacerdotal. C'est l'interdiction de la communion sous les deux espèces du pain et *du vin*. Elle commença aux XII^e^ et XIII^e^ siècles; elle fut érigée en loi au XV^e^ siècle par le concile de Constance qui anathématisa Jean Huss et Jérôme de Prague, livrés au bûcher; elle stupéfia beaucoup de fidèles qui se plaignirent qu'on leur *ôtât la moitié de Jésus-Christ;* elle fut suivie d'éclatantes dissidences que l'Église dénonça comme hérésies.

Qu'importe que Jésus ait dit expressément dans l'Évangile : « Qui mange ma chair et *boit* mon sang aura la vie éternelle » et encore : « Si vous ne mangez ma chair et ne *buvez* mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous »!

Qu'importe que, s'étant contenté de dire à propos du pain : « Prenez et mangez », il ait dit à propos du vin,

comme le précise saint Mathieu : « *Buvez-en tous* » ?

Qu'importe que les premiers chrétiens aient bu en même temps que mangé à la Cène?

Qu'importe que, dans la messe antique, comme cela se continue aujourd'hui chez les schismatiques grecs, orientaux et russes, les fidèles aient communié sous les deux espèces?

Qu'importe qu'au v^e^ siècle le pape Gélase, à propos de ces chrétiens teintés de manichéisme qui à l'heure de la communion ne prenaient que le pain et évitaient de participer à la coupe, ait formulé cette condamnation catégorique : « Nous avons découvert que quelques-uns prennent seulement le sacré corps et s'abstiennent du sang sacré, attachés qu'ils sont par je ne sais quelle superstition. Il faut ou qu'ils prennent intégralement les espèces sacramentelles ou qu'ils en soient intégralement privés, parce que *la division d'un seul et même mystère ne peut se faire sans grand sacrilège.* »

L'Église romaine, sans souci de ses contradictions avec le Christ, avec les apôtres, avec les chrétiens primitifs, avec les catholiques grecs, avec elle-même, décrète, après douze cents ans d'une pratique contraire, qu'au sacrificateur, au prêtre seul il appartient de communier sous les espèces du pain et du vin ; et que les fidèles doivent se contenter de l'espèce du pain, où réside également, avec le corps du Christ, son sang, enfin sa personne entière à la fois humaine et divine.

L'EUCHARISTIE JOINTE AU BAPTÊME

D'autres contradictions vont nous montrer encore mieux l'Église catholique toujours variable sous son

masque d'invariabilité, se condamnant elle-même et passant d'une doctrine à la doctrine opposée.

Le jour de la première communion était jadis le jour même du baptême, habituellement différé jusqu'à ce qu'on fût bien fixé dans la bonne doctrine et dans les bonnes mœurs. Tertullien approuve qu'on ne baptise pas les adultes dès leur première jeunesse, vu qu'ils sont encore trop exposés aux tentations, et il conclut : « Quiconque comprendra bien les obligations importantes qu'il contracte par le baptême craindra plus de le recevoir que de l'ajourner. »

Dire que la première communion était jointe au baptême ce n'est pas assez dire. On y ajoutait la Confirmation, appelée alors l'Imposition des mains ou encore l'Onction, laquelle « nous donne le Saint-Esprit et nous fait parfaits chrétiens ». Elle s'intercalait entre l'immersion baptismale et l'eucharistie : « *On nous baptise*, disaient les vieux théologiens, *on nous oint, et on nous communie.* »

Les baptêmes et premières communions des catéchumènes avaient lieu par grandes fournées soit à Pâques, soit à la Pentecôte. Cet usage me semble être particulièrement mis en lumière dans un récit qu'adresse saint Jean Chrysostome à l'évêque de Rome, saint Innocent, et que complète l'évêque Pallade, son biographe et ami.

L'illustre patriarche de Constantinople venait d'être déposé par une majorité d'évêques serviles, à la suite de ces fières prédications où, visant l'impératrice Eudoxie, il s'écriait : « Que puis-je craindre? La mort? Le Christ est ma vie. L'exil? Toute la terre est au Seigneur. La perte des biens? Ma foi est ma richesse. Hérodiade demande encore une fois la tête de Jean ; et c'est pour cela qu'elle danse. »

C'était le soir du grand samedi, veille de Pâques. Les offices religieux avaient commencé dès le coucher du soleil. Cette nuit-là, *plus de trois mille catéchumènes* étaient admis au baptême et, après le baptême, à la communion. Les dons apportés par les assistants, pain et vin, avaient été consacrés, lorsque, vers minuit, une troupe de quatre cents soldats, l'épée nue, fit irruption dans l'assemblée des fidèles. Ils chassèrent le clergé et s'emparèrent de Chrysostome condamné à l'exil. Les femmes qui s'étaient déshabillées dans le lieu sacré afin de recevoir le baptême, effrayées d'un si grand tumulte, prirent la fuite toutes nues. Il y en eut un grand nombre de blessées. Les piscines baptismales furent rougies de sang. Les soldats pénétrèrent jusqu'à l'endroit où étaient les espèces eucharistiques, que les nouveaux convertis recevaient de la main des diacres à mesure qu'ils étaient baptisés. Les *symboles sacrés* furent répandus sur le pavé.

Malgré les défenseurs de la tradition qui, avec Tertullien, désapprouvaient le baptême des petits enfants hors le cas de nécessité pressante et demandaient qu'on commençât par savoir Jésus-Christ avant de devenir chrétien, il advint que la coutume prévalut de plus en plus de baptiser de bonne heure les enfants nés dans la famille chrétienne; et l'Église finit par en faire une rigoureuse obligation.

C'était visiblement se donner un démenti à elle-même et procéder à l'encontre des paroles de l'Écriture. En effet, dans saint Mathieu, Jésus place le baptême après l'instruction : « Enseignez et baptisez » ; dans saint Marc il le subordonne à la foi : « Qui croira et sera baptisé… » ; dans le livre des Actes, les apôtres, conformément aux

leçons du maître, entendent que le baptême, sacrement de la rémission des péchés, succède à l'expiation mêlée au repentir : « Faites pénitence, et recevez le baptême. »

Mais tout a changé. L'Église maintenant ne voit plus les choses comme elle les voyait elle-même quand elle imposait un si long stage à ceux qui aspiraient au baptême ; ni comme les voyaient Jésus et les apôtres, quand ils n'enseignaient le baptême que joint à l'instruction, à la foi, à la pénitence. Elle n'admet plus l'antique régime des catéchumènes ; elle prescrit que tous reçoivent le baptême dès un âge où ils sont incapables de connaissance, de croyance et de repentance ; elle fait aux parents une loi absolue du baptême immédiat de leurs enfants nouveau-nés ; elle explique au surplus que le sacrement qui, selon les apôtres, servait à « la rémission des péchés », servira toujours à remettre, à défaut d'autres péchés, le péché capital signalé par Augustin, le péché originel.

Mais il lui faut pourtant un texte évangélique pour autoriser sa volte-face. Qu'à cela ne tienne ! Elle détournera dans le sens de son initiative la parole évangélique : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Imaginez-vous que du moins la communion sera retardée ? Pas du tout. Elle suivra le sort du baptême ; et, dès sa naissance, l'enfant devra être baptisé, oint et communié.

L'Ordre romain, dans lequel on vénère l'ancien code des cérémonies de l'Église romaine, portait cette recommandation : « Sauf extrême nécessité, *on ne doit pas donner la mamelle aux enfants avant qu'ils aient reçu le corps de Jésus-Christ.* »

Quand un petit enfant répugnait à prendre l'euchari-

tie on lui faisait violence. Saint Cyprien raconte, au sujet d'une fillette à la mamelle, que sa nourrice l'avait portée aux sacrifices païens avant que sa mère l'apportât dans l'assemblée des chrétiens. Le diacre, qui présentait tour à tour aux fidèles la coupe sacrée, la présenta à cette enfant. Celle-ci se mit à détourner la tête, à serrer les lèvres et à repousser le calice. Le diacre néanmoins persista et *la fit boire de force*. « Aussitôt, ajoute saint Cyprien, elle eut le cœur soulevé et vomit. L'eucharistie ne put demeurer dans cette bouche souillée. »

On ne pouvait admettre que les tout petits enfants ne communiassent point. Comme ils sucent volontiers tout ce qu'on leur présente, il était fréquent de leur donner du bout des doigts le vin consacré, ainsi que l'explique Hugues de saint Victor.

Vous demanderez pourquoi l'Église tenait tant à ce que les petits enfants communiassent. C'est parce que sa doctrine fut d'abord que la communion était nécessaire à tous pour le salut. Les Pères l'ont répété en toutes manières. Et sur quels textes s'appuyaient-ils? Sur quels textes s'appuyait l'Église? Sur ces paroles catégoriques de Jésus dans saint Jean : « Si vous ne mangez mon corps et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous-même. »

Mais, malgré l'autorité des docteurs les plus illustres, malgré la tradition d'innombrables générations de saints et de martyrs, de papes et d'évêques, l'Église romaine en viendra à interdire la communion donnée aux enfants. Là où elle voyait jadis une obligation, elle verra un sacrilège, et elle décidera qu'au lieu d'adjoindre la première communion au baptême dès le lendemain de la nais-

sance, il faut la placer, ainsi que la confirmation, à un âge où les enfants, devenus capables de raisonner, aient pu être mûrement préparés à l'initiation eucharistique.

N'imaginez pas que l'Église soit embarrassée pour expliquer cette nouvelle évolution, profitable à son influence. Elle se réclamera de la parole de saint Paul : « Que chacun s'éprouve et ainsi mange de ce pain et boive de ce vin ! » N'est-il pas bien évident que cette parole condamne la communion des petits enfants ? Comment s'éprouveraient-ils, eux en qui la conscience n'est pas encore éveillée ?

Et voilà comme ce qu'on prescrivait hier, on le défend aujourd'hui, et toujours avec un appoint de formules sacrées, les unes disant oui, les autres disant non, selon les besoins du moment.

PRATIQUES SACRILÈGES, JADIS ORTHODOXES

Qu'adviendrait-il aujourd'hui d'un catholique qui, agenouillé à la sainte table, prendrait dans sa main l'hostie consacrée que le prêtre met dans la bouche de chaque communiant ?

Qu'adviendrait-il d'un catholique qui se procurerait des hosties consacrées, les déposerait dans une boîte ou dans un linge et s'estimerait autorisé à s'administrer lui-même tous les matins l'eucharistie ?

Qu'adviendrait-il d'un catholique qui, affligé de plaies, les frictionnerait avec l'hostie consacrée, ou qui, dans les occasions périlleuses, se la collerait au corps comme un porte-bonheur ?

Qu'adviendrait-il d'un catholique qui enverrait de Paris à Pétersbourg à un de ses coréligionnaires des

hosties consacrées, sous prétexte de communier avec lui ?

Qu'adviendrait-il d'un catholique qui donnerait à des enfants, pour qu'ils les mangent, les hosties restantes après la distribution faite aux communiants ?

Qu'adviendrait-il d'un catholique qui mettrait au feu des hosties consacrées pour qu'elles y soient consumées ?

Quoi ! En user ainsi avec Jésus-Christ même, avec Dieu en personne ! On crierait à l'attentat, au crime ; et si, au lieu de vivre au XX^e^ siècle, nous vivions au XIX^e^ siècle, sous la Restauration, au lendemain de la loi du sacrilège, ces profanateurs de l'eucharistie seraient *punis de mort*.

Pourtant chacun d'eux n'aurait fait qu'accomplir ce que l'Église a, je ne dis pas toléré, mais admis et approuvé pendant une longue série de siècles.

L'Église enseigne que le prêtre seul peut administrer l'eucharistie ; or c'est le diacre, non le prêtre, qui portait le calice à la bouche des fidèles.

L'Église prescrit qu'on s'assure que le vin qui sera consacré est absolument pur. Or le vin consacré était un mélange des diverses espèces de vins apportés par les fidèles.

Le pain consacré, dû également aux libéralités des communiants, leur était livré entre les mains. D'où toutes sortes d'abus. Tel faux chrétien, telle fausse chrétienne, comme le rapporte l'historien Sozomène, feignait de communier pour obéir à ses proches, dissimulait le pain consacré aussitôt reçu et prenait en cachette à sa place du pain commun. Vers le V^e^ siècle, le concile de Sarra-

gosse et le concile de Tolède furent amenés à frapper d'anathème les fidèles qui n'avalaient pas l'eucharistie et jouaient la comédie d'une communion à laquelle ils voulaient paraître participer, tout en n'y participant point.

L'eucharistie était portée aux malades, tantôt par des diacres, tantôt par des laïques et par des femmes. Au rapport de saint Denis d'Alexandrie et d'Eusèbe de Césarée qui n'y trouvaient rien à reprendre, c'est par un petit garçon que le prêtre envoya l'eucharistie au solitaire Sérapion.

Ce sont sans doute les persécutions qui donnèrent lieu à la coutume d'emporter chez soi l'eucharistie ; mais la coutume se maintint longtemps après l'âge des martyrs.

C'est par le secret usage qui était fait du sacrement ainsi conservé à domicile que les théologiens ont expliqué le silence gardé sur la communion de nombreux saints à leur mort. Ils constatent que c'est bien le même sacrement qu'on s'administrait au logis et qu'on recevait à l'église.

Dans les deux livres qu'il adresse à sa femme, en guise de testament, pour lui recommander de ne pas se remarier, Tertullien la dissuade surtout de devenir l'épouse d'un païen après avoir été l'épouse d'un prêtre du Christ ; et une raison qu'il allègue, c'est les étranges suppositions que ferait son mari en s'apercevant que « chaque jour elle goûte quelque chose en secret avant ses repas ». En effet le pain trempé de vin avec lequel les chrétiens communiaient dans leur particulier passait pour être du pain trempé du sang d'un enfant immolé.

Comme le rapportent saint Basile et saint Cyrille en l'approuvant, les solitaires avaient l'habitude de faire à

Pâques leur provision d'espèces consacrées, pour pouvoir communier chaque jour de l'année au désert où il n'y avait pas de prêtre.

Le moine Jean Moschus témoigne que cet usage se continuait au VII^e^ siècle. Ses pieuses histoires nous parlent des approvisionnements de portions eucharistiques que faisaient les fidèles, chaque jeudi saint, dans les églises d'Orient, et qui leur servaient jusqu'au même jour de l'année suivante.

Même au X^e^ siècle, nous voyons une solitaire, sainte Théotiste, retirée dans l'île de Crète, qui se fait apporter dans une boîte *les dons divins*.

Saint Jérôme constate qu'à Rome les chrétiens, au lieu de s'astreindre à prendre l'eucharistie à l'église, la prenaient quotidiennement dans leurs maisons. On ne trouvait point qu'il fût irrévérent de permettre aux fidèles d'emporter chez eux le pain consacré dans des « paniers d'osier » et le vin consacré dans des « verres ».

Où apparaissent dans de telles pratiques et la *présence réelle* érigée en dogme et l'*adoration* érigée en loi par l'Église du moyen âge?

Au surplus, était-ce là vraiment *communier ;* et comment put-on faire dégénérer à ce point l'agape fraternelle établie par Jésus?

De tabernacles sacrés, pas question. C'est dans des coffrets qu'on serrait l'eucharistie. Les dévôts emportaient ces coffrets avec eux quand ils faisaient un voyage sur terre ou sur mer. L'oblation sainte leur était comme un talisman.

Saint Ambroise nous raconte que son frère Satyre, quoique étant simple catéchumène, se trouvait en pos-

session de l'eucharistie, habituellement réservée à ceux qui avaient reçu le baptême. Surpris par un naufrage, Satyre lia autour de son cou la précieuse amulette et se jeta bravement à la mer. Le missel ambroisien a fixé ce souvenir dans la messe de saint Satyre : « Après avoir mis le sacrement de Notre-Seigneur dans un linge, il se l'attacha au cou. Avec une telle protection, il ne craignit pas de s'abandonner aux flots écumeux, et il fut sauvé. »

Saint Grégoire de Nazianze nous dépeint sa sœur, sainte Gorgonie, affligée d'une maladie où les médecins n'entendaient rien. Son corps n'était qu'une plaie. « Elle se mit à oindre et frotter ses membres avec les espèces eucharistiques, en y mêlant ses larmes », et voilà que toute inflammation disparut : elle se trouva guérie.

Il est bien évident que ni saint Ambroise, ni saint Satyre, ni saint Grégoire, ni sainte Gorgonie, tout en attribuant les plus précieuses vertus à l'eucharistie, ne la prenaient pas pour Dieu en personne, comme l'Église l'a enseigné depuis.

Les vieilles histoires ecclésiastiques nous montrent les chrétiens s'envoyant les uns aux autres l'eucharistie en signe de fraternité. Saint Irénée, par exemple, représente tel fidèle qui réside à Rome faisant parvenir les saintes espèces de la communion à un autre qui réside dans une ville d'Asie.

Certes je pense que ces chrétiens se faisaient une loi de *discerner le corps du Christ*, selon le mot de saint Paul, c'est-à-dire de respecter les sacrés symboles, et de ne pas manger l'eucharistie comme on mange une viande commune ; mais à qui persuadera-t-on qu'ils prétendaient se faire mutuellement cadeau de Jésus-Christ

même, substitué dans toute sa réalité corporelle et spirituelle à la substance du pain et du vin ?

Quoi ! c'était Jésus-Christ même qu'on donnait aux petits-enfants, quand on mettait à leur disposition les particules sacrées qui restaient de l'eucharistie ?

En France, Grégoire de Tours nous représente les bambins venant prendre eux-mêmes, sur la table qui servait d'autel, ces restes de la communion.

De petits infidèles se mêlaient aux petits chrétiens. Evagre raconte l'histoire souvent répétée d'un enfant juif qui, au VI^e^ siècle, communia de cette sorte dans l'église de Constantinople. Son père furieux le jeta dans un four. Mais il paraît que le feu l'épargna.

Dans diverses églises, et notamment dans l'église de Jérusalem, si vénérée, si sainte, où affluaient les pèlerins, on faisait mieux. Les restes eucharistiques étaient jetés au feu pour y être consumés.

Osez dire que les prêtres de ces églises croyaient Jésus-Christ réellement contenu dans chacune des saintes particules dont ils faisaient un tas destiné au bûcher. Osez dire qu'il était naturel qu'ils ne se fissent aucun scrupule de brûler vif Jésus-Christ, au lieu de se le réserver.

LA TRANSSUBSTANTIATION CONDAMNÉE

Conclurons-nous des pratiques si longtemps en vigueur dans l'Église, que tout le monde ne voyait qu'un pain et un vin ordinaires, purement figuratifs, dans le pain et le vin de l'eucharistie ?

Nullement.

Il est faux qu'on crût (ce qui est devenu depuis un article de foi) que l'Homme-Dieu, en toute l'intégrité de son être, se substituât à la substance du pain et du vin ; mais il est vrai qu'on croyait généralement, avec plusieurs pères de l'Église, que, par l'action du Saint-Esprit, il s'opérait dans le pain et dans le vin une transformation leur donnant les vertus de la chair et du sang de Jésus-Christ. Pour les sens rien n'était changé : mais il y avait un changement pour la foi.

Ce qui engage dans les deux erreurs contraires, c'est tantôt l'emploi fait par les Pères de termes tels qu'*emblème*, *signe*, *symbole*, induisant à voir dans le sacrement une pure métaphore ; et tantôt l'usage d'expressions mystiques, qui, prises dans un sens absolu, feraient croire à la présence réelle.

Pour tout mettre au point, adressons-nous au maître des docteurs, au plus grand des pères de l'Église.

Saint Augustin ne s'écartait pas de la terminologie consacrée ; il admirait avec saint Jean Chrysostome la dignité des prêtres, « dans les mains de qui le Verbe s'incarne comme dans le sein de la Vierge Marie » ; et, avec la plupart des Pères, il disait : « Le pain sanctifié par la parole de Dieu est le corps de Jésus-Christ ; le vin sanctifié par la parole de Dieu est le sang de Jésus-Christ. »

Voulait-il dire qu'il y eût transformation de substance ? Pas du tout. Il vous expliquera que c'est l'habitude, quand on parle d'un sacrement, de substituer au signe la chose signifiée : « Si les sacrements, écrivait-il à Boniface, n'avaient pas quelque ressemblance avec les choses dont ils sont l'emblème, ils ne seraient pas des sacrements. C'est précisément à cause de cette ressemblance qu'on

leur donne le nom de la chose qu'ils représentent. » Et saint Augustin ajoute ces paroles dont on comprendra la portée : « Ainsi le sacrement du corps de Jésus-Christ est à certains égards le corps de Jésus-Christ ; le sacrement du sang de Jésus-Christ est à certains égards le sang de Jésus-Christ. »

Dans son livre contre Adimante le manichéen, il est encore plus explicite ; car il y fait cette constatation décisive : « *Lorsqu'il donnait le signe de son corps*, Jésus-Christ n'a pas hésité à dire : « Ceci est mon « corps. »

Saint Augustin n'entend donc point qu'on prenne à la lettre ces mots : « Ceci est mon corps » ; pas plus que nous ne prenons à la lettre les paroles de Jésus quand il dit à la Samaritaine : « Celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle. »

Il appelle le pain consacré la figure du corps du Christ, et le vin consacré la figure du sang du Christ. D'un côté il montre les présents eucharistiques modifiés par une sorte d'irradiation du Verbe, et il déclare que leur vertu existe pour un Judas comme pour les autres apôtres ; mais d'un autre côté, c'est principalement dans l'état intérieur des communiants qu'il place l'efficacité de l'œuvre sacramentelle. Il voit s'opérer entre les fidèles une étroite union en Jésus-Christ. « Ils ne sont plus qu'un seul corps dont Jésus-Christ est la tête. »

A ses yeux, être baptisé et communier ne sont que deux manières distinctes de participer à la chair et au sang du Christ. Une de ses homélies, adressée aux

nouveaux baptisés, qui communiaient sitôt le baptême reçu, met en pleine lumière le symbolisme de sa doctrine. Il y montre les nouveaux chrétiens, « pétris en quelque sorte par l'eau baptismale et cuits par le feu du Saint-Esprit », devenant « un seul pain et un seul corps, le corps de Jésus-Christ ». Il ajoute que, dans le sacrement de l'eucharistie, « *ils reçoivent ce qu'ils sont* ». Sur quoi saint Fulgence, l'Augustin du VI^e^ siècle, fait ce commentaire, que quiconque reçoit le baptême, se trouvant fait membre de Jésus-Christ par cette incorporation à l'unité chrétienne, « se trouve être déjà ce que l'eucharistie *signifie* ».

Finissons par le témoignage d'un pape. Dans ses écrits contre les deux hérétiques Eutychès et Nestorius, le pape saint Gélase exalte l'eucharistie qui nous fait participants du Verbe ; il voit en elle une vertu divine ; mais en même temps il précise qu'il *n'y a aucun changement de substance ou de nature ni dans le pain ni dans le vin.*

Je cite ici sa formule latine parce qu'elle est une négation catégorique de la transsubstantiation : « Tamen non desinit esse substantia vel natura panis et vini. »

LA TRANSSUBSTANTIATION TRIOMPHANTE

Au moyen âge il y eut beaucoup de ces hommes qui, selon une pensée de saint Fulgence, se plaisent à exagérer le mystère dont la vérité est enveloppée, au lieu de dégager la vérité qui est enfermée dans le mystère.

Le pieux Paschal Radbert, abbé de Corbie, fut un de

ces hommes. Dans un livre célèbre sur le *Sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur*, écrit vers le milieu du IXe siècle, il enseigna qu'à partir de la consécration il n'y a plus sur l'autel d'autre substance que Jésus-Christ même qui est là réellement en corps et en âme et qu'il faut adorer. En même temps, il raconta toute sorte de prodiges attribués à l'eucharistie. Sa doctrine et ses récits mirent en effervescence beaucoup d'imaginations.

La doctrine de saint Radbert fut combattue, dès le IXe siècle, par un moine de son abbaye, Ratramne, avec l'approbation de Charles le Chauve, et par l'illustre évêque de Mayence, Raban-Maur, qui, avec la majorité de ses contemporains, continuait à ne voir dans le pain et dans le vin que des symboles sacrés. Les disputes se multiplièrent. Radbert eut son parti de plus en plus grossi. Au XIe siècle, Adelman, évêque de Brescia, et Lanfranc, le grand archevêque de Cantorbéry, soutinrent la thèse de Radbert contre le fameux archidiacre de Tours, Bérenger, qui signalait les impossibilités de la présence *réelle* et affirmait une présence *sacramentelle*, purement figurative.

L'histoire nous montre Bérenger successivement condamné par plusieurs conciles, et amené à se condamner lui-même. A deux reprises il renie sa foi ; puis revient sur ses dires ; puis a peur et renie encore. On lui fait signer des formules où il maudit l'opinion fausse et damnable qu'il a avancée ; où il reconnaît qu'après la consécration, le pain et le vin sont devenus le corps et le sang de Dieu ; où il proclame que, dans la sainte Cène, c'est bien le corps du Christ qui est « *matériellement touché par les mains du prêtre, brisé et broyé par les dents des communiants.* »

Voilà, direz-vous, un singulier mélange de théophagie et d'anthropophagie !

Saint Radbert et saint Thomas semblent l'avoir senti ; car ils disent l'un et l'autre que, si les apparences sensibles du pain et du vin persistent, si le Christ se dissimule à nos sens, c'est parce qu'il nous *répugnerait* de manger et de boire une chair et un sang qui seraient visiblement de la chair humaine, du sang humain, et qu'une telle pratique, étalée à la vue du monde, rendrait les fidèles *odieux* aux gens qui ne sont pas chrétiens.

Le sacrement n'opère que lorsque la manducation est tout à fait réelle. Qui laisserait l'hostie fondre totalement dans sa bouche, sans qu'il en entrât rien dans l'estomac, n'aurait pas communié.

Au surplus, peu importe la quantité de ce qu'on avale. Les théologiens scolastiques décident que, sous chaque parcelle du pain et sous chaque goutte du vin, sont également enfermés toute la chair et tout le sang de Jésus-Christ, ainsi que toute sa divinité.

On comprend dès lors la suppression de la coupe pour les fidèles. Quoi ! L'Eglise tolérerait que ces hommes qui portent barbe et moustache continuent à en plonger les extrémités dans le calice quand ils y boivent ! Elle tolérerait qu'ils retiennent ainsi sur leurs poils des gouttes de vin, maintenant qu'elle professe que ces gouttes de vin ne sont qu'apparentes et que chaque goutte est la chair de Dieu, le sang de Dieu, Dieu lui-même ! Cela ne se pouvait.

Que si cette pratique avec tous ses inconvénients avait été perpétuée pendant les siècles précédents, c'est

visiblement que, pendant les siècles précédents, d'autres idées avaient prévalu dans l'Église.

La rupture de la tradition était le désaveu de l'Église du passé par l'Église du moyen âge, et, pour qui va au fond des choses, la condamnation de l'Église elle-même.

Mais le moyen de faire autrement? Il fallait ou sacrifier la transsubstantiation, ou abandonner un rite profanatoire qui en était la négation manifeste.

On eut d'abord recours à un expédient, l'emploi de chalumeaux. Au lieu de boire à même le calice, les communiants humèrent le liquide consacré. Mais toujours aux chalumeaux adhérait quelque goutte de vin, c'est-à-dire Dieu même.

Il ne restait qu'un parti efficace, réserver au seul célébrant la communion du vin, et, malgré les paroles expresses de Jésus, la supprimer aux fidèles, admis depuis l'origine à y participer. Ainsi fut-il procédé; et le concile de Trente, à la suite du concile de Constance, fit de cette innovation une loi de l'Église.

En même temps que la suppression de la communion sous les deux espèces, c'est du moyen âge que datent les extrêmes précautions prises pour préserver de tout accident les espèces eucharistiques.

Les pères de l'Église disaient que laisser tomber des particules eucharistiques, c'était laisser tomber de l'or et des pierreries; que les laisser perdre, c'était laisser perdre la semence de vie, et qu'il convenait plutôt de s'en frotter les yeux, ou toute autre partie du corps. Leur langage marquait la vénération, non l'adoration.

Mais maintenant c'est une autre affaire. La moindre

négligence est une profanation, un sacrilège. D'où tant de recommandations que tout le monde connaît.

Ce n'est plus debout comme autrefois, c'est à genoux et les yeux baissés qu'on communie. Il faut tenir la tête ferme, crainte d'accident, et avancer la langue sur les lèvres avec précaution pour recevoir la sainte hostie. Si l'hostie s'attache au palais, il faut la détacher seulement avec la langue sans y porter les doigts. S'il arrive que quelque particule adhère aux lèvres, il faut avec révérence l'attirer dans sa bouche, en se gardant toujours d'y employer la main.

De la même époque date le grand mouvement de l'adoration du saint sacrement.

Ce Jésus qui n'a jamais demandé l'adoration que pour Dieu son père et notre père ; ce Jésus à qui, pendant toute sa vie, ses disciples ont témoigné une tendre vénération, sans jamais l'adorer ; ce Jésus dont, après sa mort, Pierre et Paul eux-mêmes, qui le déclaraient ressuscité et qui le proclamaient le médiateur entre les hommes et Dieu, parlaient comme d'un homme privilégié entre tous, mais enfin comme d'un homme, le voici adoré dans sa divinité qu'on loge sous des particules de pain et de vin !

N'aurait-on pas mieux fait de ne point attribuer à Jésus ce titre de Dieu auquel il n'a jamais prétendu, et de respecter davantage sa grande institution du souper eucharistique, si complètement dénaturée ?

LA FÊTE DU SAINT SACREMENT

Au XIII^e^ siècle, il y avait à Liège une recluse, du nom de Julienne, qui a eu quelque sorte préparé Marie Ala-

coque, de même que l'adoration de l'eucharistie a préparé l'adoration du Sacré Cœur.

Cette voyante raconta qu'elle avait aperçu un trou dans le beau disque de la lune, et que la Sainte Vierge lui avait expliqué que ce trou signifiait qu'il manquait à l'Église une fête, la fête du saint sacrement.

D'autres visions de religieuses vinrent appuyer les dires de sœur Julienne. Des moines firent écho. Selon la règle, on parla de miracles. Aux portes de Rome, à Bolensa, disait-on, un prêtre qui, en célébrant la messe, s'était laissé aller à un doute sur la transsubstantiation, avait été aussitôt inondé de gouttes de sang !

La fête fut instituée en 1264 par le pape Urbain IV, et saint Thomas d'Aquin en composa l'office.

A la suite, on établit la procession du saint sacrement ou de la Fête-Dieu, célébration publique des conquêtes de l'orthodoxie sur l'hérésie et adoration publique de l'eucharistie.

Ce jour-là, au son des cloches lancées à toute volée, le prêtre sort Dieu du tabernacle, et le porte victorieusement par les villes ou les villages. Les rues sont jonchées de feuilles et de fleurs ; les maisons sont ornées de tentures et de festons ; les places sont décorées d'arcs de triomphe. Sur toute la route la piété des croyants a dressé de loin en loin des autels, tantôt rustiques, tantôt somptueux. Ce sont autant de reposoirs, où s'arrêtera Dieu, avec toute la pompe qui l'environne, pour être plus particulièrement adoré.

Et les prêtres, vêtus de splendides chasubles, entourent le dais, sous lequel, simple pain en apparence, trône la Divinité, réellement et substantiellement présente dans l'ostensoir d'or qui resplendit comme un soleil.

Devant elle des enfants sèment les roses et les lis ; devant elle des lévites balancent les encensoirs au suave parfum.

Rois et reines, princes et princesses, chevaliers et châtelaines, moines et soldats, magistrats et clercs, dames et demoiselles, bourgeois et manants, les premiers de la Cour et les derniers du peuple, tout le corps des fidèles est là, affirmant sa foi et faisant cortège au roi du ciel.

Que d'insignes et de bannières ! Que de chants et de prières !

Quand, aux reposoirs, le pontife, qui tient Dieu en sa main, le présente à ces foules agenouillées, il se fait un grand silence dont la majesté parle aux âmes encore plus haut que les accords de toutes les voix réunies.

Beau spectacle certes ! Mais, en même temps, on édictait des proscriptions, on organisait des tueries, on dressait des bûchers contre ceux qui n'adhéraient pas au dogme reçu.

On appelait la Fête-Dieu la fête des victoires de l'unité catholique ; on s'imaginait arrêter les audaces naissantes de la libre recherche ; on ne voyait pas que l'œuvre des sacerdoces, aussi savante soit-elle, ne saurait tenir devant les progrès certains de la raison humaine.

LE POUVOIR DU PRÊTRE

Le triomphe de la transsubstantiation était le triomphe du prêtre, dont la parole opère journellement cet immense miracle, auquel aucun autre ne peut être comparé.

Voici le prêtre proclamé en possession d'un pouvoir plus grand que celui de remettre ou de retenir les péchés ;

car il est participant de la puissance divine, par cela même qu'*il produit dans le temps le même Verbe que le Père a engendré de toute éternité ;* il est participant de la fécondité de Marie, par cela même que, sous des espèces sensibles, *il donne à Dieu un nouvel être.*

Entendez le langage de deux illustres contemporains de ce brillant concile de Latran, où le glorieux pape Innocent III, assisté de trois patriarches, de soixante-onze archevêques, de quatre cent douze évêques, de huit cents abbés et prieurs, décréta le dogme de la transsubstantiation :

Saint François d'Assise dit : « Si la bienheureuse Vierge Marie est justement vénérée pour avoir porté Jésus dans son sein, si le sépulcre ou il reposa trois jours est honoré d'un si grand culte, oh ! combien est donc grande la sainteté et la dignité du prêtre qui touche de ses mains, qui reçoit dans sa bouche, qui distribue aux autres Jésus vivant, celui dont la vue réjouit les anges ! »

A son tour l'auteur du quatrième livre de l'*Imitation*, consacré tout entier à l'eucharistie, déclare que même le plus pur des anges, même le plus grand des saints, saint Jean-Baptiste, ne serait digne de *toucher le saint sacrement ;* il remarque qu'il n'y a que les prêtres qui aient le pouvoir de célébrer le sacrifice de la messe et de consacrer le corps de Dieu, et il s'écrie : « Combien grande est la dignité des prêtres dotés d'un pouvoir qui n'a pas été accordé aux anges ! Le prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux, tient la place du Christ. »

Et, pour se mettre d'accord avec saint Paul, les théologiens décident qu'aussi nombreux que soient les prêtres formant la hiérarchie sacerdotale, ils ne sont, dans l'exercice de leurs fonctions, qu'un seul prêtre. Jésus-Christ,

le prêtre sans tache, le prêtre universel, le prêtre éternel.

Après les paroles de François d'Assise et de l'auteur du quatrième livre de l'Imitation, on comprend qu'il soit demandé aux prêtres de vivre de la vie des anges et de réfléter en eux la sainteté de Dieu ; on s'explique les exigences de l'abbé de saint Cyran, quand il dit qu'un prêtre, *étant plus qu'un ange*, doit le montrer par ses vertus, et ajoute que « c'est à peine si on peut trouver un bon prêtre sur dix mille » ; on approuve enfin cette plainte de Pascal : « Est fait prêtre qui veut l'être. C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de l'Église d'aujourd'hui pour tellement bonne qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois elle était bonne infailliblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché ; et maintenant, telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée ! Il a bien été permis de changer la coutume de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection qu'il n'y en avait presque point qui n'en fussent dignes ; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume qui en fait tant d'indignes ! ».

Que de chemin parcouru, depuis ce temps où les communautés chrétiennes, calquées sur la synagogue, avaient à leur tête non pas des *prêtres*, mais un corps essentiellement laïque composé des *anciens* ou *presbytres*, choisis parmi les premiers convertis, en qui on voyait les « prémices de l'Église » !

Distributeur de Dieu par le saint sacrement, distributeur de la grâce par les autres sacrements, distributeur de la vérité par la prédication, justicier des consciences

par la confession, ajoutant au pouvoir législatif, d'où résultent les commandements de l'Église, le pouvoir coercitif inhérent à l'absolution qu'il accorde ou refuse, dépositaire enfin des foudres de l'excommunication jadis si redoutables, le prêtre s'est de plus en plus opposé au laïque et s'est arrogé la souveraineté dans le domaine des âmes, destituées de l'autonomie chrétienne qu'avait voulue Jésus.

Mais que résulte-t-il de toute cette magie des sept sacrements? Que résulte-t-il de cette perpétuelle interposition du sacerdoce entre les âmes et Dieu? C'est qu'au détriment de la pure adoration en esprit et en vérité, on ne fait qu'osciller entre la superstition et l'athéisme. Ici des hommes préparés à tout croire; là des hommes qui ne croient à rien.

LE DOGME DE LA TRANSSUBSTANTIATION

De par les décrets du concile de Trente, est anathème quiconque refuse à l'hostie le culte dû au vrai Dieu;

Est anathème quiconque nie la transsubstantiation et « commet le crime, l'attentat horrible d'oser détourner à un sens métaphorique les paroles de Jésus instituant l'eucharistie »;

Est anathème quiconque ne croit pas que « Jésus-Christ est tout entier sous l'espèce du pain et sous la moindre partie de cette espèce, comme aussi sous l'espèce du vin et sous toutes ses parties »;

Est anathème quiconque dit que, dans l'eucharistie, Jésus n'est mangé que spirituellement et non réellement.

Le simple fidèle ne fait que manger Dieu; le prêtre

le mange et le boit; mais l'un ne reçoit pas plus que l'autre, et chacun reçoit Dieu tout entier.

Aussi minime que soit la portion de pain ou de vin avalée par chacun, un même corps est donné à tous avec la personnalité complète de Dieu. Dans son corps on a son sang; dans son sang on a son corps: dans l'un et dans l'autre on a son âme et sa divinité.

D'une hostie qui est Jésus-Christ, le prêtre peut faire. pour une quantité indéfinie de communiants, une quantité indéfinie d'hosties dont chacune sera également Jésus-Christ, *homme parfait et Dieu parfait*, tout comme nous pouvons casser un miroir en plusieurs morceaux, dont chacun réfléchira le même visage que reflétait le miroir tout entier.

De même que, s'il reçoit un vingtième d'hostie, il ne reçoit pas moins qu'en une entière. le communiant qui recevrait vingt hosties ne recevrait pas plus qu'en une seule.

Sous la parcelle consacrée qu'il mange, chacun des communiants mange intégralement Jésus-Christ; et pourtant Jésus-Christ demeure en soi unique, entier. inaltérable.

Jésus-Christ est corporellement, avec la plénitude de son humanité et de sa divinité, sur chaque autel et dans le corps de chaque communiant. en même temps qu'il demeure toujours à la droite de Dieu son père, qu'il ne quittera qu'à la fin du monde pour juger les vivants et les morts.

Voilà le dogme qui a été élaboré dans les ténèbres du moyen âge, qui a été consacré par les conciles, et qui est imposé comme article de foi par l'Église romaine.

« O merveille ineffable! s'écrie saint Thomas.

L'homme, humble et pauvre esclave, mange le Seigneur son Dieu! »

Cicéron avait dit : « La superstition est à bout d'insanités. Il ne reste plus aux hommes qu'à manger le Dieu qu'ils adorent. »

L'IDOLATRIE EUCHARISTIQUE

Si quelqu'un s'étonne qu'un admirateur du souper eucharistique, institué par Jésus et célébré par les premiers chrétiens, traite d'idolâtrie le dogme fondamental inventé au moyen âge par l'Église catholique, je veux lui dire que moi aussi, tout enfant, j'ai adhéré à ce dogme, et que, quand la raison se mit à me parler plus fort que la coutume, je lus avec ardeur tout ce qui aurait pu raffermir ma foi chancelante. Je disputai ma croyance contre le doute, comme on dispute sa vie contre un péril de mort.

Pouvais-je oublier tant de croyants qui ont tressailli de vénération et de joie lorsqu'ils s'imaginaient recevoir dans leur bouche le corps même de Dieu? Ne savais-je pas, par d'inoubliables exemples, quelles hautes vertus se sont alimentées à la sainte table?

Dans les rites les plus étranges où le pur sentiment religieux a mêlé son arôme, il y a quelque chose qui commande le respect, tout en laissant libre le droit d'examen fait pour demeurer intangible.

Il fut un temps où des millions d'âmes, pleines d'amour et de foi, vivaient du pain eucharistique. Si ces temps duraient encore, ma plume eût hésité peut-être. Mais ces temps ne sont plus.

Nous sommes environnés de catholiques, qui, tout en

s'abstenant de communier, s'imposent routinièrement de père en fils la première communion, à la fois la première et la dernière. Un grand vent d'émancipation a soufflé sur les intelligences, affranchies enfin de l'oppression inquisitoriale, contemporaine du dogme de la transsubstantiation. Toute cette magie des vieux rites sacramentels a fondu au soleil de la pensée. S'accommoder des vieilles idoles, ce n'est pas empêcher le vide fait dans les âmes; c'est retarder le jour où ce vide sera comblé par une religion réconciliant la raison et la foi, et faisant sa part à l'incompréhensible sans codifier l'absurde.

L'ironique silence dont on a l'habitude est plus prudent peut-être; mais à coup sûr il est moins respectueux que la franche critique, qui, elle du moins, n'est pas faite de dédain ni de mépris.

C'était bien la peine de traiter d'idolâtres un Epictète et un Marc-Aurèle, ces saints du paganisme qui enseignaient que l'homme ne doit jamais souiller par ses pensées ni par ses actes Dieu, l'Esprit universel, partout présent et hôte perpétuel de nos âmes! L'Église ordonne de croire, sous peine des tourments éternels de l'enfer, qu'à la parole du prêtre, une pâte faite de froment devient Dieu : un Dieu qu'on expose corporellement sur l'autel à l'adoration des fidèles, un Dieu qu'on offre corporellement comme victime, un Dieu qu'on mange corporellement comme nourriture.

Il est bien vrai que la blancheur, la rondeur et le goût du pain demeurent; que si ce pain avait été empoisonné, il vous empoisonnerait, et que, comme tout aliment, il produira des déjections. N'empêche. Vous êtes tenus de penser que ce pain, qui garde pour vos sens

toutes ses modalités antérieures, est de fait anéanti et qu'à sa place se trouve le corps de Jésus-Christ « tel qu'il était sur la terre lors de son dernier repas avec ses disciples », le même corps qui fut supplicié sur la croix.

De même qu'en nous voyant dans une glace nous jugeons à l'encontre des apparences qu'il est faux que nous soyons derrière la glace et que derrière la glace il y a un mur, on doit se dire qu'il est faux qu'il y ait là une pâte cuite et qu'en réalité il y a une tête, une poitrine, des bras, des jambes, tout un corps vivant, le corps de Dieu, et puis une âme et Dieu même.

Imaginez que des animaux mangent des hosties consacrées, ces animaux auront mangé Dieu. La question fut soulevée, au XIII^e^ siècle, par le docteur Alexandre Halès, à propos d'une souris. La souris reçoit Jésus-Christ, disait Halès. Non, répondait saint Bonaventure, que la chose scandalisait. Elle le reçoit, prononça saint Thomas d'Aquin. L'opinion de saint Thomas fait loi.

Dieu mangé par une souris, voilà où on arrive! Les théologiens qui avilissent ainsi la divinité ne feraient-ils pas aimer les athées qui se contentent de la nier?

Supposez que nous eussions vécu en dehors de cet héritage de croyances, de traditions, de pratiques, dont est circonvenue notre pensée, et que nous eussions à juger la transsubstantiation comme une doctrine accréditée chez une peuplade de l'Afrique ou de l'Océanie, combien nous prendrions en pitié ces barbares, crédules au prêtre disant : « Une parole sortie de ma bouche a fait à l'instant de cette pâte votre Dieu. Dieu est là en chair et en os. Mangez Dieu ! »

« La chair ne sert de rien », avait dit Jésus ; et par là,

le grand adversaire de tous les pharisaïsmes avait marqué dans quel esprit devait être comprise et appliquée toute sa doctrine.

Dans les paroles où il institua la Cène eucharistique, commémoration de sa mort, il avait mis le corps d'un côté et le sang de l'autre; et pourtant l'Église enseigne que ces mots ne doivent pas être pris au pied de la lettre ; qu'il n'y a qu'une séparation emblématique ; qu'au corps est mêlé le sang et qu'au sang est joint le corps. Pourquoi ne pas dire aussi qu'il n'y a qu'une réalité emblématique du corps et du sang sous les espèces du pain et du vin? C'est l'interprétation qui prévalut au beau temps du christianisme, quand les convives de ces festins d'union, d'amour et d'espérance, qu'on nommait agapes, attablés autour d'un même pain et se passant la même coupe, fraternisaient en Jésus ; s'imprimaient dans la pensée les souvenirs du crucifié ; voyaient en lui le cep dont ils étaient les sarments, le corps dont ils étaient les membres ; priaient que son esprit demeurât en eux et qu'ils restassent unis en lui pour porter de bons fruits devant Dieu.

Mais l'esprit sacerdotal prend de plus en plus d'empire, et l'Église catholique se fait la plagiaire du paganisme idolâtre.

De même que, dans les sacrifices païens, il y avait une manducation de la chair des victimes en témoignage qu'elles étaient immolées pour eux, l'Église proclame que, dans le sacrifice de la messe imaginé par elle, le corps et le sang de Jésus-Christ leur est réellement donné à boire et à manger, comme gage certain qu'il s'est offert pour eux.

Voilà l'Église bien définitivement engagée dans la voie

qui mène à tout concentrer sur le culte et sur le prêtre, au lieu d'en faire les simples auxiliaires de la sanctification morale et de l'effort individuel et social ; la voilà acheminant les masses ignorantes à l'idolâtrie des images, des reliques, des scapulaires, du saint rosaire, du saint sacrement, du Sacré Cœur, des Vierges immaculées ; la voilà enfonçant dans ce matérialisme qui veut que nous ressuscitions avec nos corps, comme si la vie éternelle ne se comprenait pas sans des estomacs, des intestins, et le reste ; dans ce matérialisme qui ne voit jamais Jésus-Christ que sous l'enveloppe corporelle qu'il eut pendant sa vie terrestre ; dans ce matérialisme qui, appliqué à l'eucharistie, inspire à un Bossuet les paroles suivantes : « L'amour fait pour ainsi dire l'impossible pour se contenter et pour contenter son cher objet. Dieu aussi a fait pour nous l'impossible. L'Église le mange, l'Église le reçoit. Comme épouse, elle jouit de son corps ; elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit... Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toute manière, et enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre ? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus : *Prenez, mangez, ceci est mon corps :* dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout. »

Ne semble-t-il pas qu'ici, à propos de Bossuet, on pourrait s'écrier, comme il le fait à propos de Melanchton : « O faiblesse extrême d'un esprit d'ailleurs admirable, et hors de ses préventions si pénétrant ! »

Les communiants mangent Jésus-Christ pour être *consommés en un avec lui*, ce qui signifie que l'homme est uni avec le Christ et le Christ avec l'homme, corps à corps et esprit à esprit.

Mais, une fois cette union opérée, pourquoi assimiler Dieu à la nourriture matérielle qui a besoin d'être quotidiennement renouvelée?

Et pourtant, c'est ce qui ressort du vœu formulé par le concile de Trente : « L'Église désirerait que l'on communiât tous les jours. »

Quoi donc? Jésus reçu hier se trouve-t-il consumé aujourd'hui?

S'il est présent, il n'y a qu'à le garder; il n'y a pas à le renouveler.

Quand vous recevez encore Jésus-Christ le lendemain, qu'est-il donc advenu de Jésus-Christ, que vous avez reçu la veille dans toute la réalité de son être corporel et spirituel?

Le pain peut s'altérer ; mais Dieu n'est-il pas inaltérable ?

En vérité, le sacré concile ne distingue pas assez Dieu des vulgaires aliments. Quoique le concile ait formellement condamné comme un *attentat horrible* toute interprétation métaphorique, je me refuse à prendre ici au pied de la lettre le mot *manger*.

La communion quotidienne ne se comprend que si elle est un acte de commémoration, de fraternité, d'édification purement mystique, comme on l'entendit à l'origine, et qu'il ne s'y mêle pas l'idée de cette transsubstantiation qui en fait une basse idolâtrie.

Cette transsubstantiation idolatrique n'est pas simple-

ment incompréhensible, elle est inintelligible. On peut avoir des raisons d'admettre ce qui dépasse la raison ; on ne saurait admettre ce qui absolument va contre.

Il est contradictoire de dire que le corps de Jésus peut nous être donné tout entier sous la forme d'un atome de pain, et que pourtant ce corps est tel qu'il était le soir de la Cène.

Il est contradictoire de dire que ce même corps est reçu par des milliers de personnes dont chacune l'a tout entier, et que pourtant il reste unique.

Il est enfin contradictoire de dire qu'un même corps peut être tout entier et simultanément en plusieurs lieux. Dieu même ne peut faire qu'une chose soit et ne soit pas en même temps ; et c'est ridiculiser sa toute-puissance que de l'étendre à l'absurde.

Un jour, les deux grands géomètres Fourier et Laplace conversaient sur les énormités que l'Église catholique impose à la croyance de ses fidèles. Fourier trouvait surtout monstrueux le péché originel. Laplace trouvait surtout monstrueuse la transsubstantiation. Ils se mirent d'accord en concluant que le péché originel était ce qu'il y avait de plus immoral dans le catholicisme et que la Transsubstantiation était ce qu'il y avait de plus absurde.

LA MORALE SOPHISTIQUÉE PAR LA THÉOLOGIE

Du moment où elle récusait, pour le vrai, l'autorité de la raison, la théologie catholique devait récuser, pour le bien, l'autorité de la conscience. Aussi, se prévalant de ce principe de saint Paul : *tout ce qui ne procède pas de la foi est péché*, saint Augustin prononce, avec

la majorité des Pères, que « toute justice dont la piété n'est pas le mobile, n'est pas de la justice », et il est logiquement amené à flétrir tous ces honnêtes gens, tous ces grands hommes du paganisme, que l'impartialité philosophique lui avait fait autrefois célébrer. Dans leurs vertus il ne voit plus que le vernis brillant de vices cachés.

De même que la justice est injustice sans la piété, ne pourrait-il pas se faire que par la piété l'injustice fût transformée en justice ?

Il semble que c'est là un effet naturel du privilège et de l'arbitraire que la prédestination et la grâce introduisent dans l'ordre moral.

Saint Augustin l'admet donc. Philosophe, il avait été porté à croire que le bien est essentiellement immuable ; théologien, il le subordonne au bon plaisir de la divinité.

Eux aussi, les Tertullien et les Lactance, avaient enseigné qu'il y aurait outrecuidance à discuter le précepte divin, et qu'il faut faire ce que Dieu ordonne, non parce que ce que Dieu ordonne est bien, mais parce qu'il l'a ordonné.

C'est la doctrine que Pascal résumera en ces mots : « La raison pour laquelle les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. »

Un scolastique rigoureux, Guillaume d'Occam, tirera de là cette conséquence singulière : « Si Dieu commandait de le haïr, la haine de Dieu serait une vertu. »

Bien autrement graves sont les conséquences auxquelles cette doctrine conduisit saint Augustin, et après lui saint Thomas, le second maître de l'orthodoxie catholique, malgré les restrictions qu'il y mêlait.

Écoutons d'abord saint Augustin. Il enseigne que l'homicide est un crime, puisque Dieu a dit : Tu ne tueras point. Mais s'il n'y a plus de défense il n'y a plus de crime, et si Dieu par une prescription générale ou spéciale ordonne de tuer, l'homicide devient vertu. « Il s'en faut bien par exemple qu'Abraham ait été accusé de cruauté pour avoir voulu tuer son fils. Il en a au contraire été loué comme d'un acte de piété et d'obéissance. »

A son tour, étant admis qu'un ordre intérieur du Saint-Esprit suffit à faire que le crime ne soit plus crime, saint Thomas n'hésite pas à déclarer que l'homicide, l'adultère et le vol sont justifiés, du moment où il s'agit d'obéir à Dieu.

Voici son argumentation : « Puisque justes et coupables meurent tôt ou tard de mort naturelle et que cette mort naturelle est édictée par la puissance divine en conséquence du péché originel, on peut bien, sans injustice, afin d'obéir à Dieu, ôter la vie à un homme, qu'il soit coupable ou innocent. De même pour l'adultère. Il consiste dans les rapports charnels avec une femme autre que celle qui nous a été assignée conformément à la loi divine. Par suite, on peut bien, sans adultère ni fornication, avoir des rapports charnels avec une femme quelconque, pourvu que telle soit la volonté de Dieu. De même encore pour le vol. Il consiste dans une appropriation du bien d'autrui contraire à la volonté de Dieu. Or, tout ce qu'on s'approprie conformément à un commandement de Dieu, qui est le maître de toutes choses, on ne se l'approprie point contre sa volonté, et dès lors il n'y a plus vol. »

Il faut croire que Montesquieu songeait à quelque

argumentation de ce genre quand il disait : « La dévotion trouve, pour autoriser de mauvaises actions, des raisons qu'un honnête homme ne saurait trouver. »

LA JUSTIFICATION DES MOYENS PAR LA FIN

Une fois la porte ouverte à l'arbitraire, il est à craindre que la politique ne décide souvent de la moralité; que tous les compromis ne deviennent possibles, et que le droit immuable ne soit sacrifié aux besoins variables d'une puissance spirituelle qui, comme interprète de la volonté divine, revendique le privilège de lier et délier les consciences.

Les questions de devoir n'étant plus que des questions d'autorité, on ne pèche pas, quoi qu'on fasse, si on a pour soi un docteur grave; et il est donné beau jeu au probabilisme corrupteur de ces casuistes que Pascal a mis en scène dans ses *Provinciales*.

A l'encontre du rigorisme primitif, il se constituera tout un système d'accommodements qui dispensera des règles établies en matière de jeûnes, d'offices, de mariages, de vœux, moyennant appel aux supérieurs ecclésiastiques et bonnes redevances; qui, par l'opposition des péchés véniels aux péchés mortels aussi réduits que possible, ménagera aux pécheurs toute la marge désirable, qui enfin, même dans les cas les plus scabreux, enseignera à rectifier le vice des actions par la pureté des intentions.

Avec les principes posés il était fatal que, même chez les meilleures âmes, un zèle pieux fît fléchir la rigidité des règles morales.

Saint Jérôme, par exemple, se fait le défenseur des

artifices employés à bonne fin, et, parmi les habiles qui disent non ce qu'ils pensent mais ce qui profite, à côté de saint Cyprien et de Lactance, il cite saint Paul. En effet, saint Paul se glorifiait d'avoir vécu en juif avec les juifs et en gentil avec les gentils, pour gagner juifs et gentils : « Avec ceux qui sont sous la loi de Moïse, disait-il, j'ai fait pour les gagner comme si j'étais sous la même loi quoique je n'y fusse plus assujetti. De même, avec ceux qui n'avaient point de loi, j'ai fait pour les gagner comme si je n'en eusse point eu moi-même, quoique j'eusse celle du Christ. Ainsi, je me suis rendu faible avec les faibles pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous. Je cours, et je ne cours pas au hasard. Je combats, et je ne donne pas des coups en l'air. »

Si le zèle pieusement intentionné du grand saint Paul a eu ses ombres, quel ne devait pas être l'abus chez les âmes vulgaires? L'histoire nous a légué un tas de sophismes théologiques imaginés pour excuser non seulement la fraude et l'imposture, mais encore des attentats sanglants où semblait intéressée l'Eglise.

L'APOLOGIE DE L'INTOLÉRANCE

Du moment où la fin justifie les moyens quand il s'agit du salut des âmes, il est évident que l'intolérance est permise pour peu qu'elle soit efficace. « C'est en vue du bien des hérétiques, dit saint Augustin, qu'on les contraint à changer de foi. Agir autrement à leur égard, ce serait leur rendre le mal pour le mal. Supposez que nous voyions un de nos ennemis qui, dans le transport de la fièvre, courrait à un précipice, ne serait-ce pas lui rendre

le mal pour le mal que de lui permettre de s'y jeter, si nous pouvions l'en empêcher en l'enchaînant? Tous, il est vrai, ne profitent pas également de cette médecine salutaire. Mais faut-il les abandonner tous, parce que quelques-uns sont incurables? On n'est pas toujours ami en épargnant, ni toujours ennemi en frappant. Les blessures d'un ami sont préférables aux baisers trompeurs d'un ennemi. Il vaut mieux qu'on vous ramène avec sévérité que si on vous égare avec douceur. Il est plus humain d'ôter le pain de la bouche à celui qui, sûr de son pain, négligera la justice, que de rompre le pain avec lui, pour qu'il se repose dans les séductions de l'injustice. Puis, comparez ce que font les hérétiques et ce qu'ils subissent : ils tuent des âmes, on les frappe dans leurs corps. Peuvent-ils se plaindre de recevoir la mort temporelle, eux qui infligent la mort éternelle? »

Tout différent avait été le langage de l'Église persécutée, au temps même où Origène, dans son écrit contre Celse, bénissait Dieu d'avoir contenu le zèle des persécuteurs, borné le nombre des martyrs, et voulu que les païens ne fissent pas aux chrétiens une guerre d'extermination, sous laquelle aurait succombé le christianisme. « Nous demandons le droit commun, s'écriait l'apologiste Athénagore. Parce que nous portons le nom de chrétiens, est-ce donc un motif de nous haïr et de nous poursuivre? » Et Tertullien : « Prenez garde que ce ne soit un crime d'irréligion de refuser la liberté dans la religion. Serons-nous donc les seuls à qui il sera interdit d'avoir une religion propre? De quel droit m'imposer une divinité? Pourquoi ne pas me permettre d'honorer qui je veux? Pourquoi me forcer à honorer qui je ne veux pas? Personne ne veut des honneurs contraints,

pas même un homme. » Enfin Lactance : « La religion est la seule chose où la liberté ait élu domicile. Elle est par-dessus tout volontaire. Nul ne saurait être assujetti à adorer ce qu'il ne veut pas adorer. Il feindra peut-être ; mais il ne voudra point. »

Autre temps, autres principes. Sujets, on opposait le droit au privilège ; maîtres, on oppose le privilège au droit. On est pour la justice ou on est contre, selon qu'on a la force contre soi ou pour soi.

Ne croirait-on pas entendre un inquisiteur du XIII^e^ siècle, quand on lit le réquisitoire que l'évêque Firmicus dédiait au fils de Constantin, sous ce titre : *De l'erreur des religions profanes?* Je n'en donne qu'un léger sommaire : « Les philosophes n'empêcheront pas, avec toutes leurs explications allégoriques, que le paganisme ne soit une école de vices et de crimes. Très saints empereurs, vous avez vocation pour étendre l'empire du Christ et soulager l'humanité des plaies de l'idolâtrie. A l'œuvre pour le salut des hommes ! Élevez l'étendard de la foi ! Guérissez ces malades qui se complaisent dans leur mal ! Sauvez ces malheureux en train de périr ! Extirpez l'erreur ! La loi de Dieu, très saints empereurs, vous en fait une obligation indispensable. N'est-il pas dit, dans l'*Exode*, que l'idolâtre doit être retranché de la terre jusqu'à la dernière branche de sa famille ? Le Deutéronome ne porte-t-il pas ce commandement : *Si vous vérifiez que des habitants d'une des villes que Dieu vous a données disent : « Allons servir d'autres dieux » vous brûlerez la ville, après avoir passé au fil de l'épée tous ceux qui l'habitent. Ainsi faisant, vous trouverez miséricorde près du Seigneur et serez comblés de ses biens.* Exterminez

donc tous les idolâtres, très saints empereurs, si vous voulez que Dieu, selon sa promesse, prodigue les trésors de sa bonté à vos personnes sacrées ! »

C'est ainsi que les chrétiens, qui avaient si fort réclamé la liberté de toutes les consciences, ne voulurent plus, au lendemain de leur triomphe, que la liberté de leurs propres consciences et l'oppression des autres.

Si on leur opposait le passé, ils revendiquaient, avec le monopole de la vérité, le monopole de l'intolérance ; ils se représentaient comme les auxiliaires humains de la grâce divine, et ils disaient : quand on nous persécute on est injuste ; quand nous persécutons nous sommes justes.

« Les bons et les méchants peuvent faire la même chose, écrit saint Augustin, mais dans des desseins différents. C'est par juste sévérité et par amour que les bons persécutent les méchants ; c'est par injustice et par tyrannie que les méchants persécutent les bons. ».

Résumons ici la vigoureuse protestation que le païen Thémistius, philosophe éclectique, opposait à ces excès de doctrine et de conduite : « La loi qui veut que chacun prenne une croyance de son choix est une loi contemporaine de l'humanité : c'est l'éternel décret de Dieu. En appeler à la force contre la conscience, c'est entrer en guerre avec Dieu, puisqu'on essaie ainsi de ravir aux hommes un droit qu'ils tiennent de lui. Au surplus, il y a des bornes où expire le pouvoir de la force. On peut contraindre les mouvements du corps ; mais aux pensées intimes de l'âme appartient une indépendance absolue. Le despotisme, qui prétend imposer les sentiment de quelques-uns à tous, n'aboutit qu'à une chose : c'est que plu-

sieurs dissimulent en face des supplices leurs sentiments véritables, sans d'ailleurs se convertir. Ce qui est hypocrite ne saurait durer. Or, une religion née de la crainte et non de la volonté, qu'est-ce autre chose qu'une hypocrisie ? C'est avec notre intelligence et non avec celle d'autrui que Dieu veut que nous le méditions. Nos persécuteurs se figurent que, par leurs violences, ils nous amèneront à la pratique de leur religion ; ils se trompent. Ceux qui paraissent avoir changé de culte sont restés tels qu'ils étaient. Ils vont avec les chrétiens aux églises ; mais, en faisant semblant de prier, ils ne prient point ; ou c'est à leurs anciens dieux qu'ils s'adressent en secret. Or donc, chrétiens, recourez à la persuasion, non à la force. Puisque vous voulez que nous soyons chrétiens, commencez par l'être vous-mêmes en pratiquant la loi chrétienne qui veut qu'on soit doux et qu'on n'obtienne rien que par mansuétude. »

Saint Augustin avoue qu'il y a eu un moment de sa vie où il croyait, comme Thémistius, à l'inefficacité de l'intolérance et ne se figurait pas encore que Dieu pût avoir pour prêtres des bourreaux. « Ma première opinion, dit-il, était que personne ne saurait être conduit de force à entrer dans l'unité du Christ ; qu'il fallait agir par la parole, combattre par la discussion, vaincre par le raisonnement, de peur de transformer en faux catholiques ceux que nous avions connus hérétiques déclarés. »

Et, se rappelant ces temps où lui-même ne voyait en Jésus-Christ qu'un homme supérieur, adoptait les rêveries des millénaires, croyait aux devins ainsi qu'aux astrologues, et était de la communion des manichéens, il écrivait sagement à ses contradicteurs : « Je dois vous supporter comme on m'a supporté autrefois, et

user envers vous de la même tolérance dont on a usé envers moi quand j'étais dans l'égarement. »

Mais saint Augustin dépouilla le vieil homme et, en lui, le théologien mit à la raison le philosophe. Il fit aux dissidents l'application de ces paroles de Jésus : « Contrains-les d'entrer. » Il se rappela l'ordre donné par Dieu à Moïse : « Citoyen ou étranger, que quiconque blasphémera le nom du Seigneur soit puni de mort, et que tout le peuple se réunisse pour le lapider! » Il se remit en mémoire ces prescriptions de saint Paul : « Ne vous attachez point au même joug avec les infidèles ; car quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? quel commerce entre la lumière et les ténèbres? » Il songea que saint Jean, l'apôtre de l'amour, avait dit : « Si quelqu'un vient vers vous et ne professe point la doctrine de Jésus, ne le recevez point dans votre maison et ne le saluez point, car celui qui le salue devient participant de ses méfaits. » Il pensa enfin que le bien des âmes excusait toutes les immolations, puisque Dieu lui-même avait livré à la mort son fils unique

D'ailleurs, à l'exemple d'autres évêques qui ne cessaient de lui vanter l'excellence du procédé, il expérimenta que les moyens violents ne demeuraient pas sans résultats : « Je fus amené, dit-il, par la puissance des faits, à reconnaître combien est efficace pour la conversion des dissidents la rigueur de la discipline. Sans doute, il vaut mieux être conduit à Dieu par la persuasion de la vérité que par la crainte du châtiment ; mais de ce que l'enseignement suffit auprès de plusieurs, il ne s'en suit pas que l'on doive délaisser les autres. Or il en est beaucoup qui, comme de méchants serviteurs,

ont besoin d'être souvent rappelés au devoir par le fouet des douleurs temporelles. Il ne faut pas regarder si on force, mais à quoi on force. Laisser un hérétique dans sa liberté, c'est comme si on laissait un léthargique dans son assoupissement. Ceux que la charité attire sont meilleurs; mais ceux que la crainte corrige sont en plus grand nombre ».

Telles étaient les idées où aboutissait et où devait aboutir forcément saint Augustin. Lui qui aimait tant à aimer, il dut bien des fois, dans la pratique, contredire ses paroles. Autant sa doctrine était inexorable, autant son cœur était compatissant. Mais ce contraste ne rend que plus visible la logique impérieuse des principes qu'il avait adoptés.

Saint Jean Chrysostome, lui, veut bien consentir à ce qu'on ne tue pas les hérétiques; mais il estime que c'est justice de les priver du droit de parler et d'écrire, de les empêcher de se réunir, et, s'il le faut, de les emprisonner.

A son tour Bossuet, le Chrysostome français, déclarera que « les princes peuvent contraindre par des lois pénales tous les hérétiques à se conformer à la profession et aux pratiques de l'Église catholique » ; il ajoutera que « cette doctrine doit passer pour constante dans l'Église, qui a non seulement suivi, mais encore demandé de semblables ordonnances » ; enfin il proclamera qu' « interdire toute rigueur en matière de religion, c'est être dans une erreur impie, » et que la puissance royale ne saurait manquer de se mettre au service des saints évêques pour faire sentir aux incrédules, par des châtiments rigoureux, l'autorité des doctrines auxquelles ils refusent leur foi.

On le voit, ce n'est pas seulement aux chrétiens sectateurs de l'Arianisme, mais c'est encore à ses coréligionnaires catholiques que saint Hilaire aurait pu dire : « Il faut gémir sur les folles opinions d'un temps où l'on croit que les hommes peuvent protéger Dieu, et où l'on travaille à défendre Jésus-Christ par les intrigues du siècle. Les apôtres cherchaient-ils quelque crédit emprunté à la cour, lorsqu'ils chantaient un hymne à Dieu dans un cachot, au milieu des fers, après les tourments ? Etait-ce par les édits du prince que Paul, donné en spectacle dans le cirque, formait une Église à Jésus-Christ ? Se défendait-il par l'appui de Néron, de Vespasien, de Dèce, tous empereurs dont la haine a fait fleurir l'Evangile ? Rappelez-vous ce temps où les apôtres se nourrissaient du travail de leurs mains, s'assemblaient en secret dans des chambres hautes, parcouraient les villes, les bourgades et toutes les nations, malgré les sénatus-consultes et les édits des chefs d'État. N'est-ce pas alors que la prédication de l'Evangile fit ses plus grandes conquêtes, d'autant plus puissante qu'elle était plus entravée ? Mais aujourd'hui, ô douleur! des protections terrestres recommandent la foi divine, et le Christ semble dépouillé de sa vertu, tandis que l'on intrigue en son nom. »

Dire qu'intrigues et violences profitent peu en matière de foi, ce n'est pas encore assez dire. Profiteraient-elles beaucoup, et l'histoire du catholicisme montre qu'elles sont loin d'être sans effet, elles n'en demeurent pas moins injustes et sacrilèges. Fléau de l'humanité, l'intolérance n'est jamais excusable, sinon contre l'intolérance. C'est la profonde tare du dogmatisme catholique d'avoir toujours condamné la liberté de la pensée.

L'APOTHÉOSE DU SUCCÈS

Au lieu de considérer la liberté comme chose essentiellement sacrée par cela seul que la dignité humaine en est inséparable, la théologie catholique ne voit en elle qu'un instrument qu'il faut plier, bon gré mal gré, aux exigences de la grâce, en vue de cette fin unique, le salut. Il y a ainsi un intérêt supérieur devant lequel, outre les droits de la conscience, s'effacent tous les droits.

Les droits de l'homme sont purement relatifs à la cité terrestre. Mais qu'est-ce donc que la cité terrestre par rapport à la cité céleste ?

Il sied que le chrétien soit debout pour prévenir ou venger les injures faites à son Dieu ; mais il n'en est plus de même pour les injures qui s'adressent uniquement au citoyen et à l'homme.

Des trésors d'indulgence récompenseront le zèle religieux des Constantin et des Clovis, si grands que soient les forfaits dont ils se sont souillés. En retour de quelques grimaces de piété, l'Église saluera de ses *Te Deum* des trônes édifiés dans la boue et dans le sang. Ce sera la règle de pardonner aux protecteurs de l'autel l'usurpation, l'oppression, les massacres.

Au fond, il était naturel que, sauf le cas où on se trouvait en présence d'un hérétique ou d'un persécuteur, la consécration du fait accompli, l'apothéose du succès, fût la politique des adeptes de la prédestination et de la grâce.

Nulle puissance ne s'établissant que conformément

au décret divin et par la faveur divine, s'insurger contre un gouvernement heureux n'est-ce pas s'insurger contre la providence ?

Saint Paul enseigne qu'il faut se soumettre indistinctement à tous ceux qui dominent, comme étant les ministres de Dieu. « Que toute personne, dit-il, soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. »

A son tour, saint Pierre dit : « Soyez soumis, pour l'amour de Dieu, à l'ordre établi ; soyez soumis et à celui qui a la puissance suprême et à ceux qu'il fait les mandataires de son autorité. Obéissez à vos maîtres, non seulement à ceux qui sont bons et modérés, mais encore à ceux qui sont fâcheux et injustes. »

Telle est la gravité de cette doctrine des apôtres que saint Thomas ne pourra s'empêcher de l'altérer, et, au lieu de proclamer que toute puissance vient de Dieu, fût-elle injuste, il dira que toute puissance vient de Dieu, pourvu qu'elle soit juste.

LA THÉORIE DU DROIT DIVIN

La théorie du droit divin, originairement étendue à tout pouvoir par les apôtres, devait être peu à peu limitée à l'espèce de pouvoir qui semblait le plus favorable aux intérêts religieux, — aussi longtemps du moins que ce pouvoir aurait des chances de vitalité.

Bossuet, précurseur des de Bonald et des de Maistre, montrera dans les rois, se succédant de père en fils, des hommes prédestinés par qui Dieu règne sur les peuples.

L'autorité royale, selon lui, est absolue. Le prince

ne doit des comptes à personne ; juge de tout en dernier ressort, et peut contraindre sans pouvoir être contraint. Contre son autorité il n'y a de remède que dans son autorité.

Il faut obéir aux princes comme à la justice même : « Ils sont des dieux et participent en quelque façon à l'indépendance divine. »

Mais comment se fait-il que ces dieux de la terre puissent se faire accepter ? « Dieu y a pourvu, répond puérilement Bossuet, en marquant le front des rois d'un caractère divin, en répandant sur leur visage un charme irrésistible, si bien que les peuples n'ont qu'à les regarder pour tomber à leurs genoux. »

Au surplus, l'autorité des rois, aussi absolue qu'elle soit, n'est pas arbitraire. Quoiqu'il n'y ait aucun tribunal dont ils soient justiciables et qu'ils ne relèvent que d'eux-mêmes, ils sont moralement tenus d'obéir aux lois du royaume. Or parmi ces lois, la plus importante est celle qui veut que le prince emploie son autorité pour *détruire dans son État les fausses religions.*

Voilà comment à la doctrine du privilège dans l'ordre théologique se rattache la doctrine du privilège dans l'ordre politique.

Que si le privilège fait des victimes, si les faibles sont foulés par les forts, ils peuvent bien opposer à la violence des remontrances respectueuses ; mais ils ne doivent jamais se permettre ni mutinerie ni murmure.

Ne savent-ils pas que la souffrance est l'état naturel du chrétien ? Leurs oppresseurs sont au fond leurs bienfaiteurs, puisque par les peines du temps ils leur font mériter les joies de l'éternité.

Belle résignation, mais résignation funeste. La charité qui pardonne se retourne contre elle-même et fait plus de mal que de bien, quand sa mansuétude est la consécration et l'encouragement d'abus et de violences dont tous pâtissent.

Le moyen âge, où l'on implorait des grâces, fut une triste époque. L'âge moderne vaut mieux, parce qu'on y revendique des droits.

Meilleur que le moyen âge et l'âge moderne sera l'âge où la fraternité rendra inutiles les revendications du droit, en même temps que la justice rendra impossibles les usurpations de la force.

L'Église s'est bien aperçue que les temps avaient changé. Elle n'aime pas les vaincus. Tour à tour favorable aux monarchies et aux républiques, aux aristocraties et aux démocraties, selon les temps et les lieux, après avoir été agréée des unes comme une institution de police protectrice de leurs prérogatives, elle s'offrira aux autres comme une institution de progrès protectrice de leurs aspirations.

LA CONSÉCRATION DE L'ESCLAVAGE

Les mêmes causes qui rendaient la théologie chrétienne indifférente à la justice politique la rendaient indifférente à la justice sociale.

Qu'importent les inégalités de la cité du monde ? La grâce nous appelle ailleurs. Dans la cité de Dieu il n'y a ni esclaves ni libres ; mais ici-bas la distinction subsiste et il faut la laisser subsister. « Que chacun, dit saint Paul, demeure dans l'état où il était lorsqu'il a été appelé, et qu'il s'y tienne devant Dieu. »

D'un côté, d'accord avec l'enseignement évangélique, saint Paul tend à améliorer les mœurs sur lesquelles reposait l'esclavage ; il sollicite les maîtres de se montrer humains ; il prêche cet esprit de charité, qui au XII^e^ et au XIII^e^ siècle déterminera saint Jean de Matha à fonder l'ordre des Trinitaires et saint Pierre Nolasque à fonder l'ordre de la Merci pour le rachat des captifs des mains des infidèles, et qui, dès le VI^e^ siècle, animera l'évêque de Paris, saint Étienne, dépensant tout son avoir pour racheter des esclaves, dont la libération, disent ses biographes, lui causait la même joie que s'il eût été lui-même l'esclave délivré.

D'un autre côté saint Paul sanctionne le droit public ; n'en relève aucunement l'iniquité, et prononce que ceux qui sont sous le joug de la servitude doivent pleine soumission à leurs maîtres. « Esclaves, dit-il, obéissez en tout à vos maîtres ; ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, en gens préoccupés de plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et dans la crainte de Dieu. »

Saint Basile, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin développèrent ces idées, et, tout en conseillant la douceur et l'humanité aux maîtres, ils expliquèrent comment la servitude, école de patience et d'humilité, est *un don de Dieu*.

Pouvait-il en être autrement ?

Les pères de l'Église pensaient que Dieu ne saurait se donner un entier démenti à lui-même. Or ils constataient que l'esclavage le plus rigoureux est sanctionné par la loi mosaïque : « A l'âne le fourrage, le bâton et la charge ; à l'esclave le pain, la correction et le travail. Si l'esclave ne vous obéit pas, faites-le plier en lui mettant les fers aux pieds. »

Dans les Écritures saintes, non seulement Dieu décrète l'esclavage; mais encore, s'adressant directement à Moïse, il précise que les maîtres auront le droit de battre ceux qui les servent, jusqu'à leur donner la mort, pourvu que celle-ci ne soit pas instantanée : « Si un homme, dit Dieu, frappe son esclave ou sa servante avec une verge et qu'ils meurent entre ses mains, il sera punissable. Mais s'ils survivent un jour ou deux il ne sera point puni, parce qu'il les a achetés de son argent. »

Il y avait pourtant dans le code juif une réserve qui rendait l'esclavage temporaire : « Si vous achetez un esclave hébreu il vous servira pendant six ans, et au septième il sortira libre sans vous rien donner. » Là-dessus, saint Augustin fait cette remarque : « La loi juive au bout de six ans affranchissait l'esclave ; mais l'autorité apostolique ordonne aux esclaves de demeurer toujours soumis à leurs maîtres, de peur que le nom de Dieu ne soit blasphémé. »

Bossuet, à la suite de saint Thomas d'Aquin et des autres docteurs scolastiques, fera écho aux pères de l'Église. D'après lui, ce serait entrer dans des *sentiments outrés* que de condamner l'état de l'esclave.

Or, quel est cet état ? « En général, et à prendre la servitude dans son origine, l'esclave ne peut rien contre personne, qu'autant qu'il plaît à son maître. Les lois disent *qu'il n'a point de tête*, c'est-à-dire que ce n'est pas une personne dans l'État. Aucun bien, aucun droit ne se peut attacher à lui. »

Mais enfin quel motif alléguera Bossuet pour justifier l'iniquité qu'il consacre ? Il l'expliquera historiquement et conclura du fait au droit : « L'origine de la servitude, dit-il, vient des lois d'une juste guerre, où le vainqueur,

ayant tout droit sur le vaincu, jusqu'à lui pouvoir ôter la vie, il la lui conserve. Toutes les autres servitudes, ou par vente, ou par naissance, ou autrement, sont formées et définies sur celle-là. Condamner cet état ce serait non seulement condamner le droit des gens où la servitude est admise, comme il paraît par toutes les lois; mais ce serait condamner le Saint-Esprit qui ordonne aux esclaves, par la bouche de saint Paul, de demeurer en leur état, et n'oblige point leurs maîtres à les affranchir. Bien plus, si le droit de servitude est véritable, parce que c'est le droit du vainqueur sur le vaincu, comme tout un peuple peut être vaincu jusqu'à être obligé de se rendre à discrétion, tout un peuple peut être serf, en sorte que son seigneur en puisse disposer comme de son bien, jusqu'à le donner à un autre sans demander son consentement, ainsi que Salomon donna à Hiram, roi de Tyr, vingt villes de Galilée. »

Quand Bossuet parle ainsi, il donne pour raison un sophisme de jurisconsulte qu'il emprunte à Grotius. Mais la vraie raison sur laquelle la tradition catholique fonde l'esclavage est celle que donne saint Augustin, remontant comme toujours aux deux grands principes du péché originel et de la grâce : « L'ordre de la nature ayant été renversé par le péché, c'est avec justice que le joug de la servitude a été imposé au pécheur. L'esclavage est une peine. C'est pourquoi l'apôtre avertit les esclaves d'être soumis à leurs maîtres et de les servir de bonne volonté, afin que, s'ils ne peuvent être affranchis de leur servitude, ils sachent y trouver la liberté, en ne servant point par crainte, mais par amour, jusqu'à ce que l'iniquité passe et que toute domination humaine soit anéantie, au jour où Dieu sera

tout en tous. » Ainsi, en attendant la vie future où triomphera la grâce, il faut accepter la loi de servitude où se manifestent les conséquences providentielles du péché.

Avec ces théories, on s'explique comment, lors de la découverte du nouveau monde, les peuples catholiques qui se l'approprièrent, n'hésitèrent point à donner le développement le plus large au commerce de bétail humain, et comment, en nos temps, l'esclavage a pu se garder un dernier refuge chez des nations où règne le catholicisme.

Pourtant le droit, laissé dans l'ombre par la grâce, devait avoir son jour. Les revendications qui, au IV^e^ siècle, ne furent pas soulevées par les pères de l'Église, ont été soulevées, au XVIII^e^ siècle, par les pères de la Révolution.

LE SOCIALISME CHRÉTIEN

L'inégalité des biens semble avoir choqué les docteurs chrétiens bien plus que l'inégalité des personnes.

En ce qui touche les personnes, ils reléguaient le règne de la justice dans la cité céleste, et c'est seulement devant Dieu qu'ils voulaient qu'il n'y eût ni maîtres ni esclaves.

En ce qui touche les biens, ils exigèrent tout d'abord que la cité terrestre se mît en harmonie avec la cité céleste et que dès ici-bas il n'y eût plus ni riches ni pauvres.

Ainsi, pour l'Église des premiers temps, il était de devoir strict que la distinction du tien et du mien fût détruite, non par la force, mais par la charité.

L'expérience ayant démontré l'inanité de cette pieuse chimère, la rigueur du précepte se relâcha peu à peu. « O misère des temps ! s'écriait Salvien, ce prêtre de Marseille qui fut surnommé le guide des évêques. L'Écriture nous fait un crime de conserver nos richesses, et voici que maintenant nous considérons comme une vertu de ne pas les augmenter. Je vous le déclare, si vous ne disposez pas de vos biens en faveur des pauvres, c'est que vous ne croyez point. »

Bien autrement significatives sont ces paroles de saint Ambroise, le docte père de l'Église : « Naturellement tout est à tous. La nature a fait le droit commun ; l'usurpation a fait le droit privé. » Et ailleurs, s'adressant aux riches : « Ne savez-vous pas que la terre est le bien commun des riches et des pauvres ? Pourquoi vous en arrogez-vous exclusivement la propriété ? »

Lui aussi saint Clément d'Alexandrie avait dit qu'en bonne justice tout devrait appartenir à tous et que la propriété privée n'est qu'une œuvre d'iniquité.

Saint Basile, saint Jean Chrysostôme, saint Jerôme font écho à saint Ambroise et à saint Clément.

« Le riche est un voleur, dit Basile, si admirablement charitable durant son épiscopat de Césarée que les païens se confondirent avec les chrétiens pour pleurer sa mort. Oui, vous êtes des voleurs vous qui monopolisez pour votre jouissance personnelle des biens que vous avez reçus pour en être les dispensateurs au profit de ceux qui sont dans le besoin. Dérober à autrui un vêtement c'est être un larron ; eh bien, ne fait-on pas œuvre de larron quand, pouvant sans se faire tort vêtir un misérable qui est tout nu, on le laisse dans sa nudité ? »

A son tour Chrysostome professe que le plus juste

serait la communauté des biens et que, dans notre avoir, nous ne pouvons légitimement réserver pour nous-mêmes que le pur nécessaire. « Le superflu revient au pauvre. Il est sa propriété et non la vôtre. Tout juste qui ne travaille pas à réduire l'inégalité en distribuant au prochain une large part de ses biens est un malfaiteur. »

Écoutez maintenant Jérôme ; vous croiriez entendre Proudhon : « L'évangile signale l'injustice des richesses, et il a bien raison. Si vous possédez les biens de la terre, n'est-ce pas par un privilège inique ? L'opulence des uns n'est faite que de la ruine des autres. A l'origine des grandes fortunes il y a le vol. Si ce n'est pas le propriétaire actuel qui est l'auteur du vol, c'est un de ses ancêtres. »

Lorsque les docteurs chrétiens parlaient ainsi, c'est-à-dire au IV^e^ siècle, il n'était évidemment plus question de tout mettre en commun. Il s'agissait simplement de montrer aux riches qu'ils ne sont que *les intendants des pauvres*, sans toutefois donner aux pauvres aucune espèce de recours matériel contre les riches.

Peu à peu on avait été acheminé à voir dans le partage inégal des fortunes un effet funeste du péché auquel se mêlait heureusement l'œuvre réparatrice de la grâce, les pauvres pouvant ainsi acquérir le mérite de la résignation et les riches celui de la libéralité.

LE DROIT SUPÉRIEUR DES FIDÈLES

Mais enfin, s'il est inévitable qu'il y ait une distribution des biens de la terre, ne conviendrait-il pas que ces biens appartinssent exclusivement à ceux qui sont seuls dignes de les posséder par leur aptitude à bien en user ?

Or ceux-là, quels sont-ils, sinon les élus de la grâce, sinon les pieux chrétiens, héritiers du privilège des juifs?

C'est l'avis de saint Augustin. Il déclare que tout appartient légitimement aux fidèles, et que les infidèles n'ont pas même une obole en légitime propriété.

Et voilà pourquoi les papes lâcheront plus tard les rênes à la cupidité des princes chrétiens, en proclamant que leur orthodoxie les fait les légitimes possesseurs du prétendu patrimoine de la gent infidèle. Lorsque les catholiques Portugais s'embarquèrent pour ces vastes conquêtes que devait suivre l'organisation de la traite des noirs, ils étaient nantis d'une bulle du pape Martin V, qui octroyait aux souverains du Portugal la possession des pays découverts, vu que la terre entière appartient au Christ, et que le souverain pontife, représentant du Christ, est qualifié pour disposer des portions de la terre qui sont détenues par les mécréants.

Augustin appuie son dire sur les Écritures. Mais ce qu'il trouvait ou croyait trouver dans les Écritures, saint Augustin l'aurait trouvé difficilement dans le code. Ni législateurs, ni juges ne font de ces catégories entre voleurs et volés. Aussi le subtil docteur n'a-t-il garde d'amnistier complètement en théorie des gens exposés à être pendus dans la pratique. Il ajoute donc qu'en fait l'iniquité de l'usurpation est tolérée et qu'il y a certains droits établis, nommés droits civils, qui en la restreignant la protègent.

Que si les fidèles ne font pas opposition et ne réclament pas ce qui leur appartient, c'est qu'ils s'accommodent aux mœurs et aux lois de ce bas monde, dans l'attente d'un monde meilleur où ceux-là seront comblés qui seuls méritent de l'être.

C'est par cette doctrine d'un droit supérieur qu'avaient ceux qui font vœu d'être saints, que semblent s'expliquer ces habitudes de captations de fortunes, dont furent de bonne heure coutumiers tant d'hommes d'Église, séculiers et réguliers.

Leur manque de scrupule nécessita des précautions légales. Il faut entendre saint Jérôme, constatant que les prêtres des idoles, les cochers du cirque, les dernières des prostituées, ont la faculté de recevoir librement des donations ou des héritages, mais qu'il a fallu, sur ce point, mettre les prêtres et les moines hors du droit commun. Et qui a pris ces mesures? Des empereurs ennemis du christianisme? Point. Des empereurs très chrétiens. « Je ne me fâche pas contre la loi, dit saint Jérôme ; je me fâche contre nous qui l'avons méritée. Un fer chaud est bon dans une plaie ; le mal est d'en avoir besoin ».

Du moins, si la loi eût été efficace! Mais non. On l'éludait par des substitutions de personnes. Devançant le mot d'Augier, Jérôme remarque que tourner une loi est encore une façon de la respecter. « Mais, ajoute-t-il, si nous montrons une sorte de respect pour la loi du prince, que faisons-nous de la loi du Christ? Notre rage d'acquérir échappe à tout frein et foule aux pieds l'évangile. »

LE DROIT DE PROPRIÉTÉ DANS LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE

En fait, selon la théologie catholique, c'est le droit humain qui, à l'encontre du droit divin, fonde la propriété.

Saint Augustin l'explique catégoriquement : « De quel droit chacun possède-t-il ce qu'il possède? N'est-ce pas

de droit humain ? Car, d'après le droit divin, Dieu a fait les riches et les pauvres du même limon, et c'est une même terre qui les porte. C'est donc le droit humain qui fait que l'on peut dire : Cette villa est à moi, cette maison est à moi, cet esclave est à moi. Mais le droit humain qu'est-il ? Rien autre que le droit impérial. Pourquoi ? Parce que c'est par les souverains et les rois du siècle que Dieu distribue le droit humain au genre humain. Otez le droit des empereurs, qui osera dire : « Cette villa est à moi, cet esclave est à moi, cette maison est à moi ? » Ne dites donc pas : qu'ai-je affaire avec le roi ? Car alors qu'avez-vous affaire avec vos propres biens ? C'est par le droit des rois qu'on possède ce qu'on possède. Encore une fois, si vous dites : Qu'ai-je affaire avec le roi ? c'est comme si vous disiez : qu'ai-je affaire avec mes biens ? Vous renoncez par là même au droit en vertu duquel vous possédez quelque chose. »

En affirmant, avec Augustin, que le droit de propriété subsiste uniquement de par l'autorité, qu'elle s'appelle roi ou empereur, les pères de l'Église étaient conséquents avec les traditions mosaïques d'après lesquelles le droit de propriété a une origine purement légale et doit être renouvelé au bout de chaque période jubilaire.

De même que la plupart des docteurs ecclésiastiques, Bossuet reprendra la théorie des Pères : « Otez le gouvernement, dit-il, la terre et tous ses biens sont aussi communs entre les hommes que l'air et la lumière. Selon le droit primitif de la nature, nul n'a de droit particulier sur quoi que ce soit, et tout est en proie à tous. La loi fait le partage des biens pour la commodité publique et particulière. »

Ainsi, en matière de propriété, le droit positif n'est

plus l'émanation, la consécration, la garantie d'un droit naturel né du travail et d'une sorte d'incorporation de la personne dans les choses ; il est ce que veut le souverain. Quelle porte ouverte aux confiscations, aux spoliations, aux bouleversements économiques de toute sorte, pourvu qu'ils puissent se réclamer de la légalité, la légalité suffisant ici à faire la justice !

Cette théorie catholique est précisément celle qu'on a tant reprochée à Rousseau. Elle est dangereuse dans les monarchies comme dans les républiques. Des théologiens de la Sorbonne, logiciens trop rigoureux ou sujets trop complaisants, en tirèrent cette conséquence qu'un roi, en pressurant son peuple, ne faisait jamais que reprendre ce qui lui appartenait. Ils décidèrent le cas sur la demande du jésuite Letellier. Il s'agissait de calmer quelques scrupules tardifs de Louis XIV. On dut réussir sans peine. Celui qui avait dit : « l'État c'est moi » était bien près de dire : « l'État est mien. »

LE MARIAGE ET LA FEMME DANS LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE

Si, pour la propriété, la théologie catholique fait la part bien grande aux décisions de l'autorité civile, en revanche, pour le mariage, elle n'accorde de valeur qu'à la consécration de l'autorité religieuse.

Avant tout, elle voit dans le mariage un sacrement, et s'appuie sur ces paroles qu'on lit dans l'épître de saint Paul aux Éphésiens : « L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et de deux ils deviendront une même chair. C'est là un *sacrement* grand dans le Christ et dans l'Eglise. »

Faisons grâce ici aux théologiens ; et ne relevons pas

ce curieux détail que le mot de *sacrement*, adopté dans la version de la Vulgate, est en cet endroit un contre-sens, comme le montrera à tout esprit non prévenu le plus simple coup d'œil sur le texte original.

En même temps qu'elle considère comme un pur concubinage toute union matrimoniale non bénie par le prêtre, l'Église condamne le divorce.

On pourrait objecter que des saints, tels que saint Ambroise et saint Epiphane, ont jugé le divorce licite dans les cas d'adultère et d'inceste, et que couramment, à des conditions il est vrai onéreuses, la Cour de Rome l'autorise, en élargissant selon le besoin les cas de nullité.

Il n'en est pas moins constant que la doctrine qui a prévalu dans la discipline catholique, c'est la doctrine de saint Augustin qui n'admet point qu'il faille tenir compte d'aucune difficulté entre les époux, pas même des cas d'incompatibilité absolue, et proclame le mariage tout à fait indissoluble.

Maintenant, que la femme soit un être subalterne, c'est ce que semblent indiquer les traditions judaïques adoptées par les chrétiens, quand elles la font naître, comme dit Bossuet, « d'un os surnuméraire de l'homme ».

C'est ce qui ressort de l'antique rituel des Hébreux prescrivant aux hommes de dire dans leurs prières du matin : « Sois loué, Éternel, notre Dieu, roi de l'Univers, qui ne m'as pas fait femme », tandis que les femmes disent avec résignation : « Sois loué, Éternel notre Dieu, Roi de l'Univers, qui m'as faite selon ta volonté. »

C'est ce que confirme, avec saint Thomas, la théo-

logie catholique, quand elle décide, que « la nature ne fournit des femmes que lorsque son imperfection n'a pas pu parvenir au sexe parfait ».

C'est enfin ce qu'enseigne saint Paul lorsque, marquant leurs devoirs réciproques, il oppose le mari à la femme comme l'âme au corps, comme le créateur à la créature. « La femme, dit-il en plusieurs endroits, est au mari ce qu'est au Christ l'Église, qui est son corps. De même que l'Église est soumise au Christ, la femme doit être soumise à son mari et le respecter. Le mari, de son côté, doit aimer sa femme comme son corps. Aimer sa femme, c'est s'aimer soi-même : or nul ne hait sa propre chair. L'homme est le chef de la femme. Lui est la gloire de Dieu, elle est la gloire de l'homme ; et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. Que la femme s'instruise en silence et en toute soumission. Il ne lui est permis ni d'enseigner, ni de prendre autorité sur l'homme. Néanmoins elle peut être sauvée, grâce aux fils qu'elle met au monde, si elle demeure dans la foi et la charité. »

L'esprit qui a inspiré ces paroles n'est pas sans doute étranger à l'infériorité intellectuelle et sociale où l'éducation et la législation, d'accord avec l'opinion et les mœurs, ont tenu les femmes, en divers lieux.

Néanmoins, on doit reconnaître que, dans ses développements, le christianisme consacra les idées de Socrate et des stoïciens qui enseignaient que l'homme et la femme, tout en différant par les fonctions, se valent par la dignité. Nombreuses furent les femmes chrétiennes qui, en virilité et en dévouement, égalèrent les Porcia, les Arria, les Pauline, les Eponine, ces illustres païennes.

Le monde polythéiste avait ses déesses à côté de ses

dieux, ses prêtresses à côté de ses prêtres; et c'était par la bouche des femmes que parlaient les oracles.

Chez les chrétiens, l'accès du sacerdoce est fermé à la *faiblesse* de la femme; mais l'accès de la sainteté est ouvert à ses vertus. Mission lui est donnée d'être la providence des enfants, des vieillards, des souffrants et des pauvres. Elle est le conseil, le réconfort, l'émule du croyant dans ses grandes initiatives. Saint Basile et saint Benoît, quand ils règlent la vie monastique, l'un dans l'Orient, l'autre dans l'Occident, le font avec la collaboration de leurs sœurs sainte Macrine et sainte Scholastique, de même que plus tard saint François d'Assise, saint Jean de la Croix, saint François de Sales et saint Vincent de Paul s'appuieront, dans leurs œuvres pies, sur l'amitié d'une sainte Claire, d'une sainte Thérèse, d'une sainte Jeanne de Chantal et d'une Louise de Marillac.

Ajoutez que, dès le v^e^ siècle, le catholicisme fait l'apothéose de la femme dans la personne de Marie.

L'APOTHÉOSE DE LA FEMME DANS MARIE

Ce fut un grand jour dans l'histoire du catholicisme que celui où le patriarche d'Alexandrie, saint Cyrille, entouré des Pères du concile d'Éphèse, proclama que l'Église saluait Marie mère de Dieu. « O Marie, mère de Dieu, s'écria-t-il, vénérable trésor de tout l'univers, flambeau inextinguible de nos âmes, temple incorruptible de Notre-Seigneur, lieu de Celui qui n'a pas de lieu, nous vous devons le Béni par excellence. C'est par vous que la trinité est glorifiée et la croix adorée sur toute la terre ; c'est par vous que les cieux tressaillent de joie et que l'humanité possède son Sauveur. »

De tous les points de la chrétienté, et surtout des solitudes monastiques, où tant de cœurs sont enflammés d'un pur amour, s'élevèrent des hymnes enthousiastes en l'honneur de la mère sans tache du Créateur. Elle était le vase d'élection dans lequel le Saint-Esprit a versé toutes ses grâces ; la rose mystérieuse qui a rempli le monde de l'odeur de sa sainteté ; la tour d'ivoire dont la pureté est inviolable ; la tour de David contre laquelle se briseront les ennemis de la foi ; l'étoile du matin qui a annoncé la venue du soleil de la grâce ; l'arche de la nouvelle alliance ; la porte du ciel ; le refuge des pécheurs ; la consolatrice des affligés ; la reine des anges, des patriarches, des apôtres, des martyrs, des vierges, de tous les saints. Toutes ces invocations, ajoutées les unes aux autres avec un si poétique lyrisme dans les litanies de la Vierge, sont les vibrants échos de milliers de prières conçues par la piété des croyants.

Qui ne connaît ces chants immortels, l'*Ave maris stella*, le *Stabat mater dolorosa*, le *Regina cœli, lætare ;* et ce *Salve regina*, si simple, si pur, si suave ! « Salut. Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance ! Salut ! Nous crions vers vous, exilés, tristes enfants d'Ève. Nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. O vous donc, notre avocate, tournez vers nous ces regards si pleins de miséricorde. Et Jésus, le fruit béni de vos entrailles, montrez-le nous au sortir de cet exil, ô clémente, ô bonne, ô douce vierge Marie ! »

Les évangiles et les lettres apostoliques sont tout à fait pauvres de détails sur Marie ; et saint Paul l'a absolument ignorée dans les quatorze épîtres qui portent son nom. Mais ce silence même a laissé plus de marge

aux imaginations. Elles se sont complues à embellir de tous les dons et de toutes les vertus la mère du Christ.

Dès le VI^e^ siècle seront instituées la fête de l'Annonciation, rappelant le jour où, selon saint Luc, l'ange annonça à Marie qu'elle mettrait au monde Jésus ; et la fête de l'Assomption, célébrant le jour où, étant morte, Marie fut élevée au ciel par les neuf chœurs des anges.

Marie aura aussi sa fête de la Conception, commémorant le jour où elle naquit ; sa fête de la Présentation, commémorant le jour où, étant âgée de trois ans, elle fut présentée au Temple, ainsi que le voulait la religion juive ; sa fête de la Visitation, commémorant le jour où elle fit visite à sa cousine sainte Élisabeth, alors enceinte de Jean-Baptiste, comme elle l'était de Jésus ; sa fête de la Purification, commémorant le jour où, conformément à la loi mosaïque, elle alla se purifier dans le Temple, quarante jours après l'enfantement de Jésus.

Enfin, à partir de l'an 1854, le dogme de l'Immaculée Conception, proclamé par le pape Pie IX, fera une obligation à tous les catholiques de considérer Marie comme préservée de la commune tache du genre humain et placée hors de la loi universelle dès le moment même où elle fut conçue par sa mère.

LE CÉLIBAT DANS LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE

L'apothéose de Marie, consacrée mère de Dieu par le concile d'Éphèse en 431, n'est pas l'apothéose de l'épouse ; c'est l'apothéose de la vierge.

Selon les Pères, Jésus n'aurait pas pris naissance dans une chair humaine, si cette chair n'eût pas été « ornée de toute la pureté du sang virginal ».

La théologie catholique attache une flétrissure à l'origine de notre être, et par là même elle est moins favorable à l'union conjugale, dont le but naturel est la génération des enfants, qu'elle ne l'est au célibat et à la virginité. La virginité a le mérite d'être l'exercice perpétuel de l'incorruptibilité dans une chair de corruption.

« Nous acceptons le mariage, dit saint Jérôme ; mais seulement à cause de la virginité qui naît du mariage. Nous acceptons le mariage ; mais nous lui préférons le célibat. Le célibat diffère autant du mariage que bien faire de ne pas pécher. L'union de l'homme et de la femme emplit la terre ; la virginité emplit le paradis. »

Et saint Augustin : « Il est bien de se marier et d'être mère de famille ; mais il est mieux de ne point se marier. J'en sais qui là-dessus murmurent : Eh quoi ! disent-ils, si tous les hommes consentaient à garder une continence absolue, que deviendrait le genre humain? — Eh ! plût à Dieu que tous y consentissent, pourvu que ce fût dans la charité d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère : nous en verrions bien plus tôt la fin du monde, et ainsi, avec la destruction de la cité terrestre, l'achèvement de la cité céleste. Au surplus, mon avis est celui de l'apôtre quand il dit : je voudrais que vous fussiez tous comme moi. »

D'après ces doctrines on s'explique qu'un concile œcuménique ait appelé l'anathème sur quiconque nie que la virginité et le célibat soient un état meilleur et plus heureux que l'état de mariage. On s'explique, en même temps, que l'Église latine, contredite en ce point par l'Église grecque, ait, vers l'an mille, imposé à tous ses prêtres la loi du célibat, dont un pape du xvi^e^ siècle, Pie IV, justifiera ainsi l'utilité pratique : « A la tête d'un

clergé qui aurait femme et enfants, le pape ne serait que l'évêque de Rome. »

Les Écritures nous montrent les frères et les disciples de Jésus accompagnés de leurs femmes dans leurs courses apostoliques; saint Pierre lui-même était marié, et on ne compte pas les saints qui, dans la suite, furent, en même temps que prêtres, époux et pères de famille. Il n'en est pas moins vrai que saint Paul admettait le mariage des prédicateurs de l'évangile avec moins de plaisir que de résignation et désirait le célibat pour tous. « Oui, dit-il, mieux vaut prendre femme que d'être brûlé de désirs ; mais enfin le meilleur pour l'homme est de ne point se marier. Êtes-vous lié avec une femme, ne cherchez point à vous délier. N'êtes-vous pas lié avec une femme, ne cherchez point de femme. »

Saint Paul ajoute : « Celui qui, n'étant engagé par aucune nécessité et se trouvant en plein pouvoir de faire ce qu'il voudra, prend une ferme résolution dans son cœur et juge en lui-même qu'il doit conserver sa fille hors des liens du mariage, celui-là fait une bonne œuvre. » Triste tyrannie du père sur la fille !

Cette rude réflexion de l'apôtre nous rappelle un trait curieux. Il est plus propre que de longues théories à montrer les tendances antimatrimoniales de la théologie catholique, d'ailleurs très appliquée à prêcher le respect des devoirs conjugaux et à prévenir soit les fraudes qui stérilisent le mariage, soit les infidélités qui le déshonorent.

L'illustre évêque de Poitiers, saint Hilaire, avait une fille toute florissante de jeunesse et de beauté qui était recherchée en mariage par les premiers du pays. Elle

aurait incliné à faire un choix ; mais son père l'en détournait et lui représentait qu'il avait trouvé pour elle un parti bien autrement noble, riche et magnifique, que tous ces grands des Gaules.

Hilaire redoutait pour sa fille l'inévitable dispersion du cœur qui, quand on a mari et enfants, *multiplie et divise en mille ruisseaux se perdant çà et là dans la terre cette vive source d'amour qui devrait tendre tout entière au ciel ;* il ne pouvait se faire à l'idée qu'elle renonçât à la virginité, *imitation de la vie des anges ;* et son dessein était qu'à jamais elle fût *jointe toute à Dieu.*

Il en vint à adresser au ciel de ferventes prières, pour qu'elle trépassât dans tout l'éclat de sa pureté, et pût ainsi figurer parmi les vierges qui, selon l'Apocalypse, font éternellement cortège à Jésus en chantant de saints cantiques.

Les vœux de l'évêque furent exaucés. La jeune fille mourut, au grand contentement de son père.

Pourtant la femme d'Hilaire se désolait. Il se décida à lui avouer comme quoi la mort de leur fille n'avait été que l'accomplissement de ses pieux souhaits. N'était-ce pas chose belle et bonne que leur enfant, parée de la couronne de la virginité et appelée à ne connaître que les spirituelles délices, eût été soustraite aux misères du mariage et de la vie, pour aller dans la gloire de Dieu ?

La femme d'Hilaire fut tellement frappée des réflexions du pieux évêque qu'elle ne put s'empêcher de désirer avec ardeur la céleste béatitude dont jouissait désormais sa fille. Elle dit à son mari qu'elle allait requérir de Dieu la même faveur, et le supplia de joindre ses prières aux siennes. Il lui obéit.

Peu après, la mère suivait la fille au tombeau; et saint Hilaire, heureux de leur double bonheur, se résignait à rester seul sur la terre où le retenaient les grands devoirs de sa magistrature épiscopale.

Bien différente en cela de la morale catholique, la morale juive imposait le mariage et flétrissait la stérilité.

De même la morale mazdéenne condamnait le célibat, et c'est dans le mariage, dans la vie de famille, dans la multiplication des enfants, dans l'activité pratique, dans le labeur commun, qu'elle plaçait son idéal. C'était une opinion accréditée chez le peuple perse qu'il fallait se marier de bonne heure, parce que les enfants nous seraient comme un pont au jour du jugement et que ceux qui n'auraient pas d'enfants ne pourraient pas franchir le passage menant au Paradis.

Les livres de Zoroastre enseignent qu'une des choses qui réjouissent le plus la terre, c'est qu'un homme vertueux et sage s'y bâtisse une demeure pourvue de feu, de bétail, d'une femme et d'enfants. Ayant femme et enfants, qu'il travaille avec leur aide; qu'il arrose le sol aride et dessèche les terrains humides! Au père de famille qui des deux bras travaille la terre, celle-ci apporte richesse et prospérité tandis qu'il est couché, comme ferait un ami à un ami chéri. Mais à qui ne la cultive pas des deux bras et reste sans famille, la terre dit : « Va mendier ta nourriture à la porte des autres. »

Quant aux Grecs et aux Romains, quelques lents progrès qu'ait faits chez eux la condition de la femme et des enfants, améliorée par l'influence des sentiments chrétiens, leur religion fondamentale était la religion

du foyer. Ils prisaient la virginité, et Rome avait des vestales; mais ils ne mettaient pas la pureté de la vierge au-dessus de la chasteté de l'épouse. Rien n'était vénéré comme le sanctuaire de la famille, et c'était un devoir essentiel de continuer la chaîne des ancêtres en leur donnant une postérité.

LA VIE RELIGIEUSE OPPOSÉE A LA VIE DU SIÈCLE

Les cultes antiques avaient cela de propre qu'ils étaient éminemment nationaux et reposaient sur une communion de sentiments et de rites, sans appareil de dogmes et d'articles de foi.

La piété s'y confondait avec le patriotisme. C'était une religion de donner beaucoup de citoyens à la patrie, et d'acquérir force, courage, habileté, fierté, grandeur d'âme, de façon à faire toujours respecter et à vaillamment défendre les foyers domestiques et les autels publics, choses sacrées où se résumaient la famille et l'État.

Le propre du christianisme fut l'opposition établie entre les royaumes de ce monde et le royaume qui n'est pas de ce monde, entre la vie du siècle et la vie religieuse.

En cette région que la charité ouvre à l'âme, l'entier détachement, l'humilité, le support des injures, la dépendance, l'abjection, la soumission, la souffrance apparaissaient comme des vertus; et avec saint Augustin tous les pères de l'Église se plaisaient à montrer combien immense est l'abîme qui sépare la cité du monde, arrêtée aux espérances terrestres, de la cité de Dieu plaçant au ciel tout son espoir.

LES TEMPÉRAMENTS APPORTÉS AU RIGORISME CHRÉTIEN

Cependant, à mesure que s'élargit la société spirituelle inaugurée par les chrétiens, les exigences durent s'adoucir; et peu à peu certaines choses qui, dans les premiers temps, étaient ordonnées en qualité de préceptes, ne furent que recommandées en qualité de conseils.

De plus en plus le partage s'accentua entre les pratiques strictement obligatoires et les pratiques simplement utiles pour la perfection.

Il le fallait bien. L'usage s'était établi parmi les croyants de retarder le plus possible le moment de leur baptême. Sans doute plusieurs le faisaient pour être mieux instruits dans la doctrine, conformément à cette opinion des Pères qu'il convient de connaître à fond le christianisme avant d'être consacrés chrétiens. Mais d'autres n'avaient en vue que de différer le moment où ils seraient sous le joug de la discipline morale la plus rigide et où il leur serait imposé de ne plus pécher. Maintes fois leur prévoyance prolongeait les délais jusqu'au moment de la mort. En effet, si, d'une part, on pensait qu'une fois reçu le sacrement purificateur, il était indispensable de rester pur et que les fautes commises après le baptême ne pouvaient que difficilement être pardonnées; d'autre part, il n'était contesté par personne que le baptême nettoyât l'âme de toutes ses souillures antérieures.

C'était là un des points qui déconcertaient le plus la raison des païens. Ils se faisaient un jeu d'opposer au juste qui termine sa vie sans le baptême et est réprouvé, le scélérat qui termine sa vie par le baptême et est sauvé.

« Venez ici, s'écriait ironiquement l'empereur Julien, venez ici sans crainte, corrupteurs, meurtriers, sacrilèges, hommes souillés de toutes les infamies ! Je vous rendrai purs à la minute en vous lavant dans cette eau. »

Même parmi ceux qui s'étaient fait baptiser, il y avait des chutes déplorables. Il arrivait qu'ils ne retombaient dans les pires imperfections que pour avoir voulu être trop parfaits. Le fardeau qu'on a entrepris de soulever est trop lourd ; on a peine à le soutenir ; on se décourage, et on lâche tout.

Les politiques se disaient que le temps des fièvres sublimes ne saurait toujours durer, et qu'il fallait tout atténuer pour ne pas tout compromettre. Il leur semblait qu'avec des préceptes moins rigoureux, il n'y aurait pas peut-être autant de chrétiens justifiant les paroles de saint Cyprien quand il s'écriait, dès le milieu du IIIe siècle : « Chaque prêtre court après les biens et les honneurs avec une fureur insatiable ; les évêques sont sans religion ; les femmes sont sans pudeur ; la friponnerie règne ; on jure, on se parjure ; les animosités divisent les chrétiens ; les chefs des fidèles négligent leurs chaires pour s'enrichir par le négoce ; enfin nous nous plaisons à nous seuls, et nous déplaisons à tout le monde. »

ENTHOUSIASME ET ASCÉTISME

Aux défaillants dont parle saint Cyprien avec une exagération visible due à l'austérité de son zèle, il aurait été facile d'opposer beaucoup de chrétiens et de chrétiennes donnant l'exemple des plus belles vertus, candides en leurs pensées et en leurs actes, simples dans

leurs vêtements et dans leur vie, pieux et charitables. L'historien païen Ammien Marcellin nous peint avec complaisance ces croyants ingénus et forts, que « leur frugalité, leur front baissé vers la terre, leur droiture et leur modestie recommandaient au Dieu éternel et à ses vrais adorateurs ».

A côté des chrétiens de commande qui mettaient le même empressement à voir les baladins du cirque qu'à entendre les orateurs de la chaire, qui, au sortir d'une homélie sur le devoir de pauvreté, rentraient pompeusement dans de somptueux palais où des centaines d'esclaves s'empressaient à les servir et au moindre manquement étaient battus de verges, il y avait, au IV^e^ siècle, des chrétiens enthousiastes dont la foi aboutissait souvent au dégoût du monde et cherchait, à la suite d'un saint Antoine, d'un saint Paul, d'un saint Malch, d'un saint Pacôme, d'un saint Hilarion, des déserts écartés, pour y gagner la vie éternelle par les méditations, les humiliations, les privations, les mortifications de l'ascétisme le plus rigoureux.

Il n'était bruit que de jeunes gens riches et illustres quittant fortune et honneurs pour aller s'ensevelir au milieu des sables brûlants de la Thébaïde. Les merveilles d'abnégation et de sacrifice qu'on se racontait d'eux, parlaient aux imaginations avec encore plus d'éloquence que la bouche d'or d'un Jean Chrysostome.

En effet, noble et généreuse était l'ardeur qui échauffait ces âmes ; et du sein des austérités les plus dures devaient jaillir pour elles d'ineffables délices, parce qu'elles aimaient.

Leur zèle aurait pu mieux se dépenser et il lui arrivait de s'exagérer jusqu'au fanatisme ; mais il y a de ces

choses que la raison désavoue et qui pourtant sont plus grandes que celles que la raison fait faire. Sans songer à les imiter, il faut les admirer.

INCIVISME DÉVOT

Chez les stoïciens, le mépris du monde visait à élever l'âme au-dessus de tous les besoins, de toutes les passions, de toutes les infortunes ; il pouvait bien donner un caractère trop passif aux vertus sociales, mais enfin il entendait s'unir toujours avec elles. Chez les ascètes chrétiens, le mépris du monde allait jusqu'à rompre complètement avec la société humaine, non que, comme certains cyniques, ils détestassent l'humanité, mais parce qu'ils lui opposaient et lui préféraient Dieu.

Jamais les stoïciens ne connurent ces emportements de passion antisociale qu'inspirait aux chrétiens l'impatience de mériter la vie éternelle.

Écoutez avec quelle foi vivante et communicative, mais aussi avec quelle intolérance fougueuse et cruelle, saint Jérôme s'adresse à son ami Héliodore, qu'il convie à le rejoindre dans la solitude, sur des montagnes stériles, parmi d'affreux rochers, à côté de tombeaux en ruines. Je condense ici sa très longue lettre :

« Ces lignes que vous voyez presque effacées par mes larmes vous diront combien je soupire après votre retour au désert.

« Que faites-vous dans la maison de votre père, soldat dégénéré ? Où est le retranchement, le fossé, la nuit passée sous la tente ? Déjà la trompette a sonné du haut des cieux. Venez ! Et si votre père se couche sur le seuil de la porte pour vous retenir, passez par-dessus votre père !

« Je vois d'ici votre mère, suppliante, les cheveux épars, qui vous dit en montrant ses rides : « Mon enfant, « nous voilà, ton père et moi, sur le bord de la fosse. « Tarde encore un peu, afin de nous ensevelir ! » Restez sourd et inébranlable. Celui qui aime ses parents plus que Jésus-Christ ne perd-il pas son âme ? D'un côté est l'ennemi du salut qui tient le glaive pour vous tuer ; de l'autre est Jésus-Christ qui vous appelle à son service ; et vous vous arrêteriez aux pleurs d'une mère, vous céderiez à la résistance d'un père ! Rappelez-vous Jésus, et dites : « Faire la volonté de mon père qui est aux « cieux, voilà ma mère et mon père ».

« O mon frère, que faites-vous dans le monde, vous qui êtes plus grand que le monde ? Jusques à quand demeurerez-vous à l'ombre des toits, dans les cachots enfumés des villes ? Ignorez-vous donc les joies du désert, de cette terre inhabitée où l'on converse avec Dieu ? Oh ! si vous sentiez avec moi comme il fait bon y vivre et combien est pur cet air du ciel qu'on y respire !

« Qu'est-ce qui vous inquiète ? La perte des biens ? La plus grande des richesses, c'est d'être pauvre avec Jésus-Christ. Les luttes à soutenir ? Nul athlète n'est couronné qu'après s'être couvert de sueur et de poussière. C'est trop aimer ce qui flatte les sens que de vouloir goûter ici-bas toutes les douceurs de la terre et régner encore avec Jésus-Christ dans le ciel.

« Un jour viendra que ce corps mortel et corruptible sera revêtu de l'incorruptibilité et de l'immortalité. Heureux alors le serviteur que son maître aura trouvé veillant ! Vous serez alors comblé d'allégresse, tandis que le bruit de la trompette jettera l'effroi dans l'âme de tous les peuples de la terre. Car, lorsque le Seigneur paraîtra

pour juger le monde, on entendra retentir partout des cris lugubres et des hurlements effroyables ; on verra toutes les nations, dans une consternation profonde, se frapper la poitrine et donner des marques de leur douleur ; on verra les rois, autrefois puissants et redoutables, mais maintenant seuls et dépouillés de toute leur grandeur, trembler en présence de leur juge. Alors comparaîtront et Vénus avec son fils Cupidon, et Jupiter avec sa foudre, pour être relégués dans les flammes éternelles. Alors Platon, accompagné de ses disciples, passera pour un insensé ; et Aristote, avec tous ses raisonnements, se verra confondu. Et voici que vous, hier un misérable rien sur la terre, vous serez dans les ris et dans la joie, associé à la gloire de votre Dieu, ce Dieu que des bergers entendirent vagir sous ses langes, sur la paille d'une étable ; que ses compatriotes virent gagner sa vie en travaillant, dans l'échoppe du charpentier Joseph ; que des docteurs de la loi traitèrent de magicien, de Samaritain, de démoniaque ; que des soldats couronnèrent d'épines ; que le Juif pendit sur une croix et que le Romain perça au flanc.

« Frère, ne m'attribuez pas un cœur de bronze. Mon affection pour vous ne vise que votre bonheur. Je connais la fureur des flots ; j'ai essuyé des naufrages, et je veux vous sauver de la tempête. »

Quelle furie d'incivisme au fond de cette exaltation religieuse dont je suis loin d'avoir rendu les impétueux élans ! La piété est tout, le reste rien.

C'est ainsi que, dans l'ardeur d'un zèle intempérant pour la cité de Dieu, on oubliait la cité terrestre.

Au lendemain même du grand siècle de la théologie chrétienne, le chaos se fit dans le monde romain, et l'âge de la barbarie commença. Il y eut bien de beaux exemples de vertus ascétiques parmi tant d'hommes qui cherchaient le silence du cloître ou la solitude du désert ; mais il manqua ces vertus civiques dont la liberté est l'âme et qui se manifestent par l'action.

On luttait pour des subtilités à coups d'arguments, quand il aurait fallu lutter à coups d'épée pour la patrie.

Des deux empires, l'empire d'Orient fut le plus long à mourir. Ce n'est qu'au XV^e^ siècle que le Turc entrera dans Constantinople occupée à discuter sur la lumière du Thabor.

L'ORIENT FOYER DE LA THÉOLOGIE ET DU MONACHISME

Catholicisme byzantin, tel est le nom qui convient à cet alliage de subtilités puériles, de formalisme traditionnel, de dévotions superstitieuses et de pratiques intolérantes, qui fut le dernier aboutissement de l'évolution chrétienne dans les contrées que les Justin, les Apollodore, les Origène, les Clément d'Alexandrie, les Athanase, les Grégoire de Nysse, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome avaient illustrées de leurs travaux, de leur génie et de leurs vertus.

Les décisions des six conciles œcuméniques tenus du IV^e^ au VII^e^ siècle furent l'œuvre de l'Église d'Orient. L'Église d'Occident ne fit qu'adhérer. Cela ressort de la simple nomenclature des évêques qui prirent part à ces grandes réunions, dont le pape Grégoire le Grand a dit qu'elles doivent être révérées comme les quatre évangiles.

Au concile de Nicée, si capital, les Orientaux étaient trois cent quinze, et au concile de Chalcédoine ils étaient trois cent cinquante. Dans l'un et dans l'autre on ne compte chaque fois que trois représentants de l'Église latine. Mêmes écarts de chiffres dans les trois conciles de Constantinople et dans le concile d'Éphèse.

Ce sont des Grecs et des Orientaux hellénisés qui précisèrent l'ontologie catholique. Les Latins et les Celtes latinisés s'attachèrent surtout à l'action sociale et pratique. Rome était le centre de la discipline. Constantinople fut le centre du dogme.

De même que le mouvement théologique, le mouvement monastique eut son origine dans ce monde gréco-oriental où trônaient les quatre patriarcats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem.

C'étaient des Orientaux ces premiers anachorètes qui s'enfuyaient du monde comme on s'enfuit d'une maison tombant en ruines; qui, lorsque quelqu'un apparaissait dans leurs lointaines solitudes, s'étonnaient d'apprendre que les villes fussent encore habitées, et qui, à force de s'isoler, de se mortifier, de s'exténuer, devenaient la proie d'hallucinations où les fièvres de l'âme prenaient la forme des diables de la légendaire tentation de saint Antoine.

C'étaient aussi des Orientaux ces premiers cénobites, qui, au lieu de s'exiler chacun dans son ermitage à la façon des anachorètes, se réunissaient pour mener en commun une vie de parfaits chrétiens et s'édifier les uns les autres.

Mais l'homme a beau quitter le monde, il ne se quitte pas lui-même. Plusieurs, en désertant le siècle,

emportaient avec eux les passions du siècle. Réussissaient-ils à se dompter? Ils avaient l'orgueil de cette domination sur soi, si bien que la victoire sur les vices se tournait en un nouveau vice.

« Qu'importe la surface, si le fond est mauvais? disait saint Éphrem, le célèbre moine du IVe siècle, surnommé le prophète de la Syrie. Qu'importe d'être vierges de corps, si nous sommes durs de cœur et sans entrailles? Qu'importe d'avoir abandonné la possession des terres, si nous n'avons pas cessé de contester pour elles? Nous professons la pauvreté; et nous pratiquons la cupidité. Nous affectons d'être humbles, et nous sommes assoiffés d'hommages. Nous nous disons hommes de paix, et nous nous conduisons en hommes de discorde. Par nos dehors nous sommes de bons religieux; par nos sentiments nous sommes secs, égoïstes. A l'extérieur nous sommes tout mansuétude, tout charité; intérieurement nous sommes vindicatifs, oppressifs et sans pitié. Sous l'ostentation de nos jeûnes se cache l'intempérance; sous l'ostentation de notre ascétisme se cache la fainéantise. L'orgueil nous dévore. Nos novices en sont tout enflés. Ils ont déjà l'arrogance du moine, avant d'en prendre l'habit. »

N'empêche que les monastères orientaux, riches en hommes supérieurs et en chrétiens vertueux, ont donné aux églises de grands docteurs et de grands évêques.

Mais, de plus en plus, à côté des moines contemplatifs, pullulèrent ces moines industriels qui inventent toute sorte d'idolâtries; tarifent au mieux de leurs intérêts les amulettes dévotes; exploitent le culte des images; jouent le rôle de pieux magiciens, et vivent grassement de la superstition des foules.

LE TRIOMPHE DES ICONES

Le fanatisme des iconoclastes, briseurs d'images qui, comme les mahométans, aboutissaient à ne laisser ni à la peinture, ni à la sculpture, leur juste part dans la mise en œuvre des idées religieuses, trouva de nombreux soutiens dans le haut clergé légitimement irrité par de révoltants abus; mais fut combattu à outrance par des multitudes de moines.

Le pouvoir civil, selon la déplorable habitude des empereurs d'Orient tous férus de théologie, jouait un rôle prépondérant dans les querelles théologiques. La suppression du culte des images fut approuvée à l'unanimité, en 754, par un concile de 338 évêques, conformément aux vues de l'empereur Léon l'Isaurien; et elle fut réprouvée en 787 par un concile de 377 évêques, conformément aux vues contraires de l'impératrice Irène.

L'empereur Théophile reprit quand même la lutte furieuse de l'empereur Léon et de son fils Constantin Copronyme contre les images et contre les moines leurs sectateurs. Mais dès qu'il fut mort, sa veuve Théodora répudia avec force le parti des iconoclastes. En vain il se trouva cent mille chrétiens qui se laissèrent massacrer par ses ordres plutôt que de s'incliner devant les simulacres de la Vierge et des saints. Après un siècle de luttes, la cause des images et des reliques l'emportait définitivement.

De cette époque, c'est-à-dire de la seconde moitié du IX^e^ siècle, date la pleine efflorescence du matérialisme religieux dans cet empire d'Orient, grec par la langue,

où, de la Méditerranée à la mer de glace, Arméniens, Syriens, Perses, Illyriens, Isauriens, Thraces, Sarmates, Scythes, Bulgares et Russes se mêlaient aux Hellènes, s'imprégnaient du vieil esprit idolatrique adapté aux légendes du christianisme, et remplaçaient par les saints les dieux vaincus.

LE CATHOLICISME GREC

De nos jours, sur tous les points de l'ancien empire byzantin non convertis au rigide monothéisme de Mahomet, le catholicisme orthodoxe se maintient avec la majesté traditionnelle de ses pompes, et il se vante de remonter, par les grands conciles œcuméniques, aux premiers temps apostoliques. Il n'a pourtant abouti qu'à pétrifier l'antique semence chrétienne.

Un commun caractère des communions orthodoxes, diversifiées par de légères variantes dans le dogme et dans les rites, c'est d'apparaître aux croyants comme le corps mystique de chaque nation où elles régnent, et d'être ainsi la plus pure substance du patriotisme des peuples, que ce soit le petit peuple serbe, ou le grand peuple russe. Cela fait qu'elles concordent dans les mêmes exigences : Respect aux formules liturgiques! Respect au ritualisme traditionnel! Assiduité aux cérémonies et aux sacrements! Observance ponctuelle des pratiques mystérieuses qui ouvrent la vie éternelle! Qui encourt l'excommunication est en quelque sorte mis au ban de l'humanité par ces fanatiques de la religion d'État.

Traiter l'indifférent comme nécessaire induit à tenir le nécessaire pour indifférent. On donne plus de prix à

la cassette qu'au trésor; et la sanctification, qui est le fond de la religion, compte moins que le formalisme du culte. Le culte c'est tout.

Voyez les Slaves, pourtant descendus beaucoup moins bas que les Coptes et les Abyssins. En Russie, dans toute maison, de la cabane au palais, on a bien soin d'entretenir jour et nuit la lampe qui brûle devant les saintes images; et le fidèle ne manque ni de jeûner, ni de se confesser, ni de communier dans les règles. Mais ce simulacre dévot n'empêche ni les vices du bas-peuple enfoncé dans les boues de la barbarie asiatique; ni les perversités des hautes classes expertes aux raffinements d'un européanisme blasé; ni les férocités du pouvoir, établi sur l'arbitraire, la vénalité et la dénonciation.

Quelle n'est pas l'abjection du pope? Les mêmes hommes qui, à l'église, baisent son anneau et lui disent leurs péchés, le traitent dans le monde comme un valet.

Ici, bien loin que la prêtrise exclue le mariage, il faut être marié pour être ordonné prêtre; et certes le pope est bon mari, bon père de famille. Mais, pauvre hère, il s'astreint à de basses besognes; laisse moisir son esprit dans une ignorance crasse, et vend pour quelques roubles des billets de confession aux dissidents qu'une légalité intolérante oblige à faire figure d'orthodoxes.

Aux courtes vues et au manque d'autorité morale d'un corps de prêtres méprisés par les chefs mêmes de l'Église, correspond la multiplication des dévots abêtis, pour qui l'essentiel de la religion réside dans l'automatisme de pratiques toutes machinales et dans le culte fétichique des icones. Leur christianisme est un paganisme dégénéré. Ils sont aussi idolâtres que les contemporains d'Homère; et ils le sont moins poétiquement.

L'Église romaine a toujours tendu les bras aux Églises orthodoxes de la Russie, de la Grèce, de la Roumanie et de l'Orient. Elle leur concède et le mariage des prêtres, et la communion sous les deux espèces, et les complications de la vieille liturgie, et l'emploi de la langue nationale au lieu du latin, dans les cérémonies du culte. Il lui suffit que, leurs coutumes étant sauves, elles renoncent à toute contradiction doctrinale, et que, dans leur credo où il est dit que le Saint-Esprit procède du Père, elles ajoutent qu'il procède aussi du Fils : *filioque*. L'essentiel est surtout qu'elles acceptent la suprématie du Pape, devenue le dogme des dogmes.

Mais les communions du catholicisme orthodoxe, sauf une ou deux, ont toujours refusé de se laisser absorber par le catholicisme papiste.

En sont-elles plus fortes ou plus indépendantes? Nullement. L'expérience les montre destituées de toute puissance d'expansion et soumises à l'autocratie gouvernementale.

Ces Églises semblent vivre; elles ne font que durer. Il y a plusieurs siècles qu'elles dépérissent dans les langueurs d'une longue mort. La force des traditions, le faste des cérémonies, l'esprit de patriotisme perpétuent leur agonie. Puis, il y a ici et là des réveils temporaires de vitalité, au pur contact de l'Évangile dont c'est l'éternelle vertu d'élever les âmes d'élite aux sublimités les plus hautes de la pitié et de la charité.

A côté des théologiens ergoteurs pour qui la religion est moins un principe d'édification qu'une matière à disputes, on voit éclore des mystiques, résolus à vivre la parole de Dieu, au lieu de l'enfouir sous le vain amas des rites et des dogmes.

Quelques-uns de ces mystiques débordent d'aspirations révolutionnaires et rêvent d'être les Christs des multitudes souffrantes.

Mais, même dans la sainte Russie où le mysticisme est le plus vivace, le retour au pur esprit chrétien fait moins de militants qu'il ne fait de résignés. En présence des maux auxquels sont en proie tant de masses humaines et parmi les révoltes de quelques-uns contre les servitudes séculaires, des milliers de voix pieuses vont répétant l'aphorisme catholique : « Le chrétien doit porter sa croix : plus Dieu nous éprouve, plus Dieu nous aime ».

Elles ont jailli des profondeurs du christianisme slave ces paroles de Koslow qui, frappé de paralysie et de cécité, disait, après des années de cruelles tortures : « Sois bénie, ô douleur, rosée des fleurs de l'âme. Si j'étais libre de recommencer ma vie, j'embrasserais ma croix, et je repasserais par le même sentier où j'ai rencontré la souffrance. »

LES ORIGINES DU CATHOLICISME ROMAIN

Autant Rome prima Byzance, autant le catholicisme romain prime le catholicisme byzantin. L'Église papale est la société spirituelle la plus savamment organisée qui ait jamais paru dans le monde.

Depuis longtemps Rome était le témoin et le théâtre de deux grandes luttes, celle du christianisme de plus en plus fort contre les païens, et celle de l'Empire de plus en plus faible contre les barbares.

Chez les historiens et chez les poètes païens c'étaient

de perpétuels concerts en l'honneur de la grande cité, à qui ils promettaient qu'elle vivrait florissante tant que vivrait l'humanité. Mais il s'en rencontrait qui voyaient la décadence aller son train et qui disaient : « Autour de nous il n'y a que pourriture. La vie des commerçants n'est que fraudes, celle des magistrats qu'injustices, celle des fonctionnaires que prévarications, celle des soldats que rapines. Partout cupidité, cruauté, impudicité. Nous sommes mûrs pour la catastrophe. Or donc, vous, Saxons aux yeux d'émeraudes, et vous, Sicambres aux crânes rasés, et vous, Hérules aux joues verdâtres, et vous, Burgondes à la taille de géants, venez! Tous les vices que vous avez, nous les avons; et vous avez des vertus que nous n'avons pas. Périsse l'iniquité romaine! Qu'un sang nouveau circule dans les veines du vieux monde! »

Ils viennent en effet les barbares; ils sont vainqueurs... Mais, de même que jadis la Grèce vaincue subjugua par sa philosophie Rome victorieuse, voici que Rome vaincue subjugue par sa religion les barbares vainqueurs; et sur les débris de l'État romain s'édifie la grandeur du nom chrétien.

L'entier triomphe du christianisme coïncida avec l'entière destruction de l'empire d'Occident.

On eût dit que Rome n'avait absorbé tant de nations dans une seule ville que pour y installer le Césarisme religieux à la place du Césarisme politique et donner une patrie unique aux consciences de peuples divers. A la place de la primauté temporelle la primauté spirituelle. Le titre de *souverain pontife* attribué hier à l'empereur de Rome passe à l'évêque de Rome.

Pouvait-il en être autrement? Depuis quatre siècles

Rome était pour les habitants des plus lointaines cités la cité vénérée, grâce à la disparition de la vieille différence entre les conquérants et les conquis.

Tout comme, de par l'initiative de saint Paul, la démarcation avait cessé entre les Juifs et les autres peuples tous appelés à profiter du bienfait de la rédemption, il était advenu que, dans l'empire romain, de par l'influence des idées stoïciennes, la distinction qui séparait le peuple-roi des autres peuples avait pris fin. Tout homme pouvait revendiquer le titre de citoyen romain. Pour tous Rome était une patrie.

Il paraissait naturel que la ville qui était le centre de la vie politique de tant de peuples fusionnés sous la protection de lois communes, restât le centre de leur vie morale; et que, comme toutes les cités étaient fondues dans la cité romaine, toutes les églises fussent unifiées dans l'église romaine.

Outre qu'il se réclamait de la succession de saint Pierre, l'évêque de Rome bénéficiait de la grandeur même de cette ville, de la majesté de ses souvenirs, de l'habitude qu'on avait prise d'avoir toujours les yeux tournés vers l'antique capitale de l'univers.

Dans l'Occident, l'hégémonie de l'évêque de Rome était reconnue par la plupart des évêques d'Italie et par tous ceux des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique, dont les Églises avaient de bonne heure cessé de se dire les sœurs de l'Église romaine, pour se déclarer ses filles. Tandis que originairement le nom de pape qui signifie père était donné à tous les évêques, désormais c'est le pape de Rome qui sera le pape par excellence.

Quant à l'Orient, malgré de nombreux témoignages de déférence, il ne s'était jamais accommodé complète-

ment de l'autorité papale. Au IXe siècle le patriarche de Constantinople, Photius, affecta le titre de patriarche universel par opposition à l'évêque universel de Rome ; et quelque temps après éclatait le grand schisme, séparant sans retour les Églises grecques de l'Église romaine.

Qu'importe? L'accession des barbares compense les pertes faites dans l'Orient. La papauté règne. L'Église de Rome forme un grand empire ayant son dictateur le pape ; son sénat les conciles ; sa hiérarchie le clergé ; ses proconsuls les prélats ; ses légions les ordres monastiques. L'union y fait que *chaque partie agit avec la force du tout.*

L'ESPRIT THÉOCRATIQUE DE ROME

L'idéal voulu par la justice est que les sociétés religieuses, ni dépendantes, ni tyranniques dans leur œuvre spirituelle, existent librement au sein de la société civile, qui ne doit ni les favoriser ni les opprimer.

L'idéal poursuivi par les papes a été de mettre les États au service du catholicisme.

De cette circonstance que le christianisme avait été, pendant deux cent soixante ans, en butte aux persécutions, il était résulté que ses avocats s'étaient associés à la grande campagne des stoïciens en faveur des droits de la pensée. Ils avaient interprété dans le sens le plus large la parole de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », si bien que la séparation de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel s'était de plus en plus accréditée parmi les peuples, jusque-là habitués à voir dans une même main la direction des affaires communes et la direction du culte commun.

Mais maintenant que sa puissance est bien établie, l'Église songe à user de César pour faire rendre à Dieu ce qui, selon elle, est dû à Dieu.

Toujours avide d'empiéter sur l'autonomie des souverains, elle aboutira aux vastes prétentions des Grégoire VII et des Innocent III soumettant les rois à la juridiction pontificale, vu que « tout roi est au pape ce que la lune est au soleil » ; elle estimera en outre qu'il faut que son chef consolide sa domination spirituelle par une domination temporelle, si bien qu'il soit roi d'États de l'Église en même temps que Pape ; elle corroborera enfin son absolutisme et l'affirmation de sa propre infaillibilité par l'affirmation de l'infaillibilité papale érigée en article de foi.

C'est ainsi que le christianisme, qui fut d'abord une œuvre de sanctification personnelle fondée sur la liberté des âmes, dégénérera en une œuvre d'omnipotence théocratique.

L'ÈRE DE L'ORTHODOXIE REMPLACE L'ÈRE DE LA SAINTETÉ

C'en était fait de l'âge d'or des églises chrétiennes, qui fut aussi l'âge des tortures et des supplices. L'enthousiasme, qui s'était tant soutenu à l'époque des épreuves, s'était de plus en plus ralenti depuis qu'était venue la prospérité.

Aux premiers temps du christianisme la marque essentielle du chrétien était le renouvellement moral. Alors d'homme on devenait chrétien ; maintenant on naissait chrétien comme on naît homme. Alors les chrétiens se mettaient à part à force de vertus. Maintenant être chrétiens c'était ressembler à tout le monde.

C'est avec raison qu'au v[e] siècle les purs s'étonnaient de voir submergée par le siècle cette société du Christ qui naguère rompait si héroïquement avec le siècle. « O Église, s'écriait Salvien, tu as été affaiblie par ta fécondité, diminuée par ton accroissement, et presque abattue par l'extension même de tes forces. » Cette voix de la Gaule ne faisait que répondre à une voix de l'Afrique. Peu de temps avant sa mort, survenue l'an 430, saint Augustin notait combien l'ivraie était mêlée au bon grain dans la société chrétienne de l'Occident. De son aveu, il y avait parmi la foule de ceux qui remplissaient les églises, des ivrognes, des escrocs, des débauchés, puis une foule d'imposteurs, charlatans, enchanteurs, astrologues, devins de tout acabit. Et le pieux évêque ajoutait que tous ces gens-là ne laissaient pas de passer pour chrétiens.

Pourquoi en aurait-il été autrement? La marque propre du chrétien ce n'était plus la sainteté, c'était l'orthodoxie. Le point de vue doctrinal prévalait de plus en plus sur le point de vue moral. Des conceptions théologiques revêtaient le caractère sacré qu'il aurait fallu réserver aux seules sublimités de l'Évangile. Sous le nom de foi apostolique la foi en des mystères puisés aux sources grecques était l'essence du catholicisme. Qui ne les croyait pas, tels que les avaient définis les conciles, était coupable de lèse-majesté envers Dieu et, à ce titre, encourait l'anathème des gardiens de l'orthodoxie.

L'ALLIANCE DU GLAIVE SPIRITUEL ET DU GLAIVE TEMPOREL

Les gardiens de l'orthodoxie c'étaient les membres de la société ecclésiastique qui s'était superposée à la société

religieuse. Ici le corps du clergé; là le corps des fidèles; ici les gouvernants; là les gouvernés.

Ce sacerdoce, dont la cohésion s'était accrue en même temps que s'accroissait la dissolution de l'empire, jugeait le bien public intéressé au maintien et à l'existence de son règne sur les âmes.

Le temps n'était plus où les chrétiens ne demandaient rien aux puissances sinon de les laisser passer leur chemin et proclamaient qu'ils n'avaient pas d'établissement sur cette terre, d'où ils seraient heureux de sortir au plus tôt. Le temps n'était plus où Tertullien pensait que le nom de César qui est un nom de majesté était incompatible avec le nom de chrétien qui est un nom d'humilité et s'écriait qu'il était impossible d'être à la fois chrétien et César.

L'Église, qui naguère ne voulait rien des princes hors la liberté, réclame maintenant leur appui et leurs faveurs. Tenant déjà le langage qui lui servira à obtenir toutes les subordinations, toutes les concessions, tous les concordats, elle leur dit : « Mettez votre puissance à mon service; prodiguez-moi honneurs et privilèges. Autant que vous me donniez, vous recevrez encore plus de moi; car je vous ferai un trône dans la conscience de vos sujets; et le respect de votre puissance, la sûreté de vos personnes, l'obéissance à vos décrets sera une partie de la foi que j'imposerai aux fidèles. »

Elle est bien écoutée. Il faut voir comme les Honorius, les Arcadius, les Théodose fulminent contre les Manichéens, qui se survivront quand même dans plusieurs sectes du moyen âge, et contre les Donatistes, eux aussi fanatiques furieux, qui dresseront quand même autel contre autel jusqu'au VII^e^ siècle.

Les empereurs déclarent criminel l'hérétique, et ils le mettent hors la loi.

Pour l'hérétique pas d'accès aux emplois publics; aucun pouvoir de vendre, d'acheter, de tester, d'hériter. Tout contrat passé par lui est nul. Les enfants ne peuvent recueillir la succession de leurs pères, ni les maris celle de leurs femmes, qu'à condition qu'ils aient formellement renié leur opprobre et embrassé la foi catholique.

Que les hérétiques fussent ainsi notés d'infamie et frustrés de tous leurs droits, ce n'était pas encore assez. On les condamnait à des amendes considérables, progressivement accrues selon leurs facultés. Lorsqu'ils les avaient payées jusqu'à cinq fois sans renoncer à leurs erreurs, ils étaient bannis. Théodose fit plus. Suivi en cela par Valentinien et d'autres, il édicta, pour certains cas, le dernier supplice.

On peut vérifier que neuf des successeurs de Constantin firent contre les hérétiques plus de soixante-dix lois, les unes demandées par des conciles, les autres dictées par des évêques, toutes approuvées par les conciles ou par les évêques.

Ce sont ces lois qui furent suivies pour rendre orthodoxes soit les Ariens du pays des Goths qui, à l'exemple de leur grand roi Théodoric, acceptaient bien d'être chrétiens, mais non d'admettre la divinité du Christ; soit les Juifs d'Espagne dont quatre-vingt-dix mille se soumirent au baptême, tandis que les autres s'exilèrent; soit les Saxons dont la conversion forcée valut à Charlemagne son titre de saint, malgré le scandale de ses mœurs.

Qu'importe que vous n'eussiez pas la foi dans l'âme?

De par la loi vous étiez contraints aux exercices de religion; car on considérait qu'en approchant le flambeau de l'œil des aveugles, s'ils ne voient pas la lumière, ils en sentent du moins la chaleur.

L'abjuration forcée ne suffisait pas; il fallait l'usage régulier de l'eucharistie. Et les constitutions de Justinien portaient : « Nous appelons justement hérétiques ceux qui ne reçoivent pas la sainte communion dans l'église catholique de la main des prêtres de Dieu. »

Les mêmes procédés se perpétueront, notamment contre les Albigeois. Les conciles du temps de saint Bernard et de saint Louis édictent, entre autres mesures, que les curés doivent tenir registre de ceux qui ne viennent pas à la messe. Il y a des espions, décorés du nom de « témoins synodaux », qui ont charge de constater l'assiduité des uns et le manquement des autres, les dimanches et fêtes. Les défaillants encourent des amendes.

Que beaucoup ne fréquentassent les églises que pour ne pas être dépouillés de leurs droits et de leurs biens, il n'importait. L'Église se promettait qu'aux pères pratiquants par contrainte succéderaient des enfants pratiquant par foi et par amour. De fait, comme l'a constaté le pieux Lamoignon : « C'est par ces lois rigoureuses que l'hérésie a été éteinte; et on ne peut pas dire qu'il y ait eu d'autre voie efficace. »

Papes et évêques l'entendaient ainsi. Convaincus qu'il y a lieu de réduire par la terreur ceux qui ne se laissent pas persuader par la raison, leur maxime constante était que « les princes doivent contraindre les errants à professer les dogmes de l'Église catholique et à suivre ses pratiques ». Ils ne perdaient aucune occasion de

rappeler aux souverains que ce n'était pas sans motif qu'ils portaient le glaive; qu'ils étaient ministres de Dieu pour procurer le bien de leurs peuples, et que le plus grand bien était le salut. Pourquoi ne ferait-on pas dans la masse hérétique des entailles salutaires? On fait bien des incisions aux arbres pour enter des espèces nouvelles qui porteront un jour de bons fruits.

C'était l'avis des théologiens ecclésiastiques que l'unité catholique n'aurait jamais pu exister si elle ne se fût pas appuyée sur le concours du bras séculier et sur la force : « Il est évident, disait au XVII^e^ siècle le docte évêque de Montauban, que l'instruction toute seule, sans le secours des puissances temporelles, n'aurait pas détruit ce grand nombre d'hérésies qui se sont élevées depuis la naissance du christianisme; et plusieurs subsisteraient encore sur la terre, si l'autorité ne les eût éteintes. L'Église instruisait, et les empereurs punissaient selon les besoins : elle remplissait son ministère par la parole, et ils accomplissaient le leur par le pouvoir que Dieu leur a confié. Et c'est par ce concert mutuel du sacerdoce et de l'empire, que la religion catholique a conservé le dépôt précieux de la foi. »

Tueries d'hérétiques et d'infidèles, espionnages, tortures, bûchers de l'Inquisition, égorgements, proscriptions, vous avez fait de l'histoire du catholicisme le martyrologe des consciences; mais il faut, nous dit-on, vous bénir parce que le catholicisme vous doit de s'être constitué et d'avoir vécu!

Sans doute, ce n'est qu'au temps des Nicolas le Grand, des Grégoire VII, des Innocent III, des Boniface VIII, que devait être dogmatiquement promulguée cette règle

qu'il convient que l'*Église dispose du glaive spirituel et du glaive matériel;* que *le second doit être employé pour l'Église et le premier par l'Église;* qu'*autant les choses spirituelles sont au-dessus des temporelles autant le pouvoir spirituel domine le pouvoir temporel*, et que *celui-ci dévie s'il n'est justiciable de celui-là, lequel n'a au-dessus de lui que Dieu seul,* selon la parole de l'apôtre : « L'homme spirituel juge, et il n'est jugé lui-même par personne. »

Mais, dès les premiers temps de la puissance papale, cette idée se fait jour que, *comme le corps doit être subordonné à la raison, le glaive matériel qui retranche le mal doit être subordonné au glaive spirituel qui retranche l'erreur.*

Au v^e^ siècle le pape saint Léon le Grand écrivait à l'empereur Léon : « Grand prince, je ne vous flatterai pas. Ce serait déroger à la liberté évangélique. Mais je dois reconnaître que votre piété vous rend digne d'être associé au ministère apostolique. Si vous n'avez pas le caractère d'un prêtre de Jésus-Christ, vous en avez le zèle. Vous êtes le protecteur de la foi de Nicée, d'Éphèse, de Chalcédoine. Punissez les sectateurs de Nestorius, de Dioscore et d'Eutychès, et ne permettez pas qu'ils divisent l'unité de l'Église par leurs erreurs. »

Cinquante ans après, le pape saint Grégoire le Grand recommandait au gouverneur de l'Afrique d'employer à la destruction de l'hérésie le pouvoir qu'il tenait de Dieu ; et, dans une lettre au roi d'Angleterre, il louait le monarque d'avoir procuré le progrès de la religion par la terreur non moins que par les bienfaits.

L'Église romaine condamne le libéralisme comme des-

tructeur de toute autorité spirituelle ; elle veut que les chefs d'État, vicaires du Christ au temporel, se fassent les auxiliaires du souverain pontife, vicaire du Christ au spirituel ; elle réclame, sanctionne, applaudit les mesures préventives ou répressives qui ferment la bouche à l'hérésie.

Quel abîme d'une religion ainsi persécutrice à la pure religion évangélique dont les fruits sont, selon saint Paul, « l'amour, la joie, la paix, la patience, l'amitié, la bonté, la douceur ! »

Il ne s'agit pas d'enchaîner toutes les consciences par une même profession de foi ; mais d'allumer dans tous les cœurs un même esprit de charité qui fasse les hommes frères d'un bout du monde à l'autre. Zélés orthodoxes, mauvais chrétiens.

L'ABSOLUTISME DOCTRINAL

Le catholicisme romain, déjà surchargé dès le VI^e^ siècle de mystères et de dogmes définis par les premiers conciles, aggravera son credo de tout un ensemble de conceptions théologiques et cosmologiques, sans souci des objections éternelles de la philosophie ou des démentis prochains de la science.

Quelle prodigalité de sentences doctrinales ! Quelle multiplicité d'anathèmes contre des propositions apparaissant comme justifiées par la raison, par l'expérience, par la conscience ! Que de mises à l'index contre des œuvres filles du génie et mères du progrès !

Le paganisme était une religion sans articles de foi. Il laissait libre le vaste champ de la pensée. Le catholicisme s'est arrogé le droit d'y poser des bornes. Il a prétendu barrer la route à l'humanité.

Pareils aux Scythes qui crevaient les yeux à leurs esclaves, les prêtres, en Égypte, dans l'Inde, partout, semblent prendre plaisir à mutiler l'intelligence du peuple par les opinions absurdes qu'ils imposent à sa crédulité, et ils estiment leur autorité d'autant mieux assise que plus étendus sont leurs attentats au sens commun.

Tel a toujours été le génie des religions sacerdotales, qu'il faut distinguer de celles où, comme dans le Protestantisme et dans l'Islamisme, le ministre du culte, n'ayant qu'une mission pastorale, n'est pas *prêtre*.

L'accumulation des dogmes mystérieux et des symboles sacramentels fait le sacerdoce partout présent et ajoute à sa puissance. Plus il lie les croyants par la foi, plus il les tient.

Dès le v^e^ siècle le sacerdoce catholique affirme qu'à lui appartient la souveraineté dans l'ordre doctrinal ; que tous les principes se trouvent dans le dépôt de vérités dont il a la garde ; que l'œuvre à accomplir c'est de tirer de ces prémisses de justes conséquences qui règlent tous les cas susceptibles de s'offrir dans l'existence des individus et des peuples.

Et voilà tout tracé le plan de l'activité politique et spéculative du moyen âge. Le moyen âge y sera assez docile pour porter à son plus haut point la théocratie ainsi que la théologie catholique, et assez infidèle pour amener l'ère de l'esprit moderne.

LE DESPOTISME PAPAL

Contre l'esprit moderne l'Église défendra toutes les survivances de ce droit public qui fondait le pouvoir sur la subordination de l'ordre temporel à l'ordre spirituel et

où l'œuvre de l'éducation était le monopole du clergé régulier et séculier.

En même temps, pour maintenir les fidèles à l'état d'éternels mineurs vis-à-vis du dogme et du prêtre, les deux grands conciles de Trente et du Vatican consolideront la toute-puissance de la tutelle sacerdotale.

Ces deux conciles, séparés l'un de l'autre par trois siècles, et consacrés, l'un à fixer le système de l'orthodoxie catholique, l'autre à établir l'infaillibilité du pape, ont cela de commun que l'influence de la milice papale des Jésuites y a été prépondérante.

Conformément aux déclarations du général des Jésuites Lainez, devant l'assemblée du concile de Trente, en 1562, le point était de refuser toute autonomie aux fidèles en amenant à ses dernières applications la parole de Jésus à Pierre : « Pais mes brebis », c'est-à-dire, selon le successeur d'Ignace de Loyola : « *Conduis mes brebis, animaux qui n'ont aucune raison ni par conséquent aucune part à leur propre conduite.* » D'où la nécessité de la souveraine prééminence du Pape sur les autres évêques ses délégués, vu qu'en sa personne se concentrent « l'autorité suprême, l'infaillibilité et tous les privilèges que Jésus-Christ a promis à son Église ».

Déjà les papes avaient manifesté amplement ce génie de l'opportunisme qui fait que la Cour de Rome, capable de condescendance comme de fermeté, s'adapte avec une étonnante souplesse aux temps, aux circonstances, aux hommes et aux choses ; est fertile en distinctions ingénieuses pour modifier dans l'application ce qu'elle proclame inébranlable dans la doctrine ; a des sévérités outrées ou des indulgences singulières selon les milieux auxquels s'applique son action ; enfin confirme par la

pratique cette réponse de Pie IX au cardinal Guidi : « La tradition c'est moi. »

Mais combien le pape ne serait-il pas plus libre de ramener la religion à une politique et de décider sur tout à son gré, ou plutôt au gré des inspirateurs occultes de la Papauté, le jour où, revêtu par les conciles mêmes de toute l'autorité des conciles, il pourrait dire : « L'Eglise, c'est moi » ?

Le concile de Trente avait avancé la réalisation de ce programme. Le concile du Vatican l'achèva, en consacrant dans l'Église l'absolutisme monarchique du Pape, passé à l'état de divinité puisqu'il est la vérité sur terre.

En vain un évêque allemand rappela-t-il que l'Église catholique avait pourtant *des devoirs d'obéissance envers la conscience*. En vain un archevêque français s'écria-t-il : « On veut jeter l'Église dans l'abîme ; nous y jetterons plutôt nos cadavres. » Les Jésuites furent obéis ; et il n'y eut pas de cadavre.

Il se trouva sans doute des prélats pour dire : « Vous voulez faire les papes infaillibles. Alors à quoi bon les conciles ? Il n'y aura plus qu'à faire venir du Vatican la décision du Saint-Esprit. »

Il s'en trouva sans doute pour rappeler que le pape Honorius avait été condamné comme hérétique par le concile de Constantinople, quand ce concile reconnut en l'Homme-Dieu *deux volontés*, au lieu de la *volonté unique* que lui avait attribuée ce pape.

Il dut s'en trouver enfin pour songer aux époques où il était advenu soit que deux ou trois papes fussent en compétition, se prétendant chacun chef de l'Église, s'ana-

thématisant l'un l'autre, et laissant les fidèles incertains sur le vrai chef du bercail ; soit que la chaire pontificale fût occupée par des papes débauchés, spoliateurs, meurtriers, incestueux, empoisonneurs.

Mais silence à l'histoire et soumission au dogme !

Le 18 juillet 1870, le pape Pie IX proclamait, au nom de l'Esprit saint et des membres du concile œcuménique, la définition suivante de l'infaillibilité papale : « Nous enseignons et définissons, avec l'approbation du Sacré Concile, comme un dogme divinement révélé, que le Pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedrâ*, c'est-à-dire, lorsque, remplissant la charge de pasteur et docteur de tous les chrétiens en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par l'Église universelle, jouit pleinement, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infaillibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue en définissant sa doctrine touchant la foi ou les mœurs; et, par conséquent, que de telles définitions du Pontife romain sont irréformables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement qu'y donne l'Église. »

LA CHARTE DU CATHOLICISME

C'est lors du concile du Vatican et comme pour accentuer le plein triomphe du despotisme pontifical, que furent consacrées et ratifiées les décisions dogmatiques par lesquelles, à l'encontre des droits de la pensée, l'anathème était prononcé contre ceux qui disent que « les sciences humaines doivent être traitées avec une telle liberté que l'on puisse tenir pour vraies leurs

assertions, quand même elles seraient contraires à la doctrine révélée », ou bien que « l'Église ne peut les proscrire », ou encore « qu'il peut se faire qu'on doive quelquefois, selon le progrès des sciences, donner aux dogmes consacrés par l'Église un autre sens que celui que leur a donné et leur donne l'Église ».

Un autre décret de la *Constitution dogmatique de l'Église du Christ* mettait une fois de plus à la raison les chrétiens dont la foi répugne à traîner le boulet de ces livres bibliques, soi-disant révélés, où, parmi d'admirables sublimités, tant d'immoralités, d'absurdités et de férocités sont placées sous l'égide de Dieu. Il disait : « Anathème contre quiconque ne reçoit pas dans leur intégrité, avec toutes leurs parties, comme sacrés et canoniques, les livres de l'Ecriture, tels que le saint Concile de Trente les a énumérés, ou nie qu'ils soient divinement inspirés. »

Le Saint-Siège rappelait que, *même lorsque la tranquillité publique ne le demande point, tout bon gouvernement est tenu de réprimer par des pénalités les violateurs de la religion catholique ;* que quiconque réclame pour chacun la liberté d'embrasser la religion qu'il aura réputée vraie d'après ses propres lumières, encourt justement les foudres de l'Église ; et qu'il y a non seulement *erreur*, mais *délire* à prétendre que, dans tout État bien constitué, les citoyens doivent avoir la faculté de manifester hautement et publiquement leurs opinions quelles qu'elles soient.

Revendiquer soit les droits de la raison, soit la liberté des consciences ; poursuivre soit l'indépendance de l'État vis-à-vis de l'Église, soit la laïcisation de l'instruction publique ; affirmer l'autonomie ou de la philosophie, ou

de la morale, ou des lois civiles, en face de l'autorité ecclésiastique ; vouloir le libre exercice des cultes non catholiques : autant de transgressions de la foi, frappées d'anathèmes par cette charte de servitude, qui était le *résumé* ou *syllabus* des erreurs qu'avaient proscrites les infaillibles sentences du souverain pontife, et qui elle-même trouvait son résumé dans le quatre-vingtième et dernier article : « Anathème à qui dira que le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le libéralisme, le progrès et la civilisation moderne. »

L'ÉGLISE ET L'ÉVANGILE

On vient de voir comment le concile du Vatican a été l'entière victoire de la tyrannie romaine.

Naïf qui se récrierait ! On lui répondrait que le concile du Vatican ne fait que confirmer le concile de Trente ; que le concile de Trente ne fait que confirmer les autres conciles latins, en particulier le grand concile de Latran ; que les conciles latins ne font que confirmer les conciles grecs ; et qu'on remonte ainsi jusqu'au concile de Nicée, qui lui-même n'est que l'expression de la foi des apôtres.

L'Église proclame l'invariabilité de sa doctrine et déclare que toute nouveauté qu'on imagine trouver dans ses décisions n'est jamais que la formule explicite de la foi implicite du passé.

Mais l'histoire des conciles, — histoire aussi peu édifiante que celle des conclaves, à cause des conflits d'intrigues, d'influences, d'intérêts et de passions dont elle évoque le souvenir, — nous révèle un dogmatisme

construit pièces par pièces là où la crédulité ne voit qu'un seul bloc venu du Saint-Esprit. Elle nous montre en même temps un écart énorme entre ce qu'il faut croire aujourd'hui et ce qui était cru au temps d'Athanase.

A plus forte raison ne saurions-nous admettre que le catéchisme d'aujourd'hui soit le catéchisme même de saint Pierre. Il est manifeste, au contraire, que Pierre ne soupçonnait point cette encyclopédie d'affirmations auxquelles il serait indispensable de donner sa foi pour être sauvé.

L'esprit de vie du christianisme primitif résida dans la Parole évangélique, parole d'autant plus puissante sur les âmes que, bien loin de les asservir à des gloses spéculatives, elle leur laissait une sainte liberté.

Ce qui comptait par-dessus tout c'était la discipline morale. Croire au Christ leur maître et espérer en une autre vie suffisait aux disciples de Pierre et de Paul pour se dompter, se gouverner, s'entr'aimer, se donner.

Toutes ces servitudes dogmatiques qu'a créées l'Église romaine sont précisément la résurrection du pharisaïsme mosaïque que Jésus venait combattre. Il anathématisait les pharisiens ; il opposait à la complication des formulaires dévots la plus brève comme la plus sublime des prières ; il répétait : « Ce ne sont pas ceux qui me disent *Seigneur, Seigneur*, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon père. »

On n'en appellera jamais assez de la théologie à l'évangile, lequel ne contient qu'un dogme, le dogme de la paternité divine. On ne répétera jamais assez que la tendance dernière du catholicisme romain est de faire une religion du Christ sans christianisme, où le clergé est tout et l'évangile rien.

LA SÈVE DE VIE DU CATHOLICISME

Une chose sauve momentanément la religion c'est la subsistance d'une forte sève morale dans cette portion du clergé que n'a pas encore empoisonnée la politique de Rome.

Le clergé de l'Église romaine a une autre dignité. une autre indépendance, une autre grandeur que le clergé des églises grecques, serf du pouvoir.

Il forme une vaste hiérarchie dont les membres, chacun esclave de la règle et soumis à son chef, ont la discipline d'un régiment sous les armes.

Cette hiérarchie asservit; elle ne s'asservit pas. A genoux devant le Christ, le Pape, la Vierge et les Saints, elle reste debout devant les puissances qui passent.

Qu'on n'allègue pas de fameux exemples de bassesse. Ils ont été passagers. Je parle d'un ensemble, et j'envisage la suite des temps.

L'Église romaine, avec ses séculiers et ses réguliers, a apprivoisé les barbares et a fait leur éducation ; elle a pendant des siècles présidé au droit public et à la culture de l'Europe ; elle a formé des saints, les uns avant tout ascètes et appliqués à leur propre sanctification, les autres avant tout animés d'une active charité et sacrifiant leur vie au bien du prochain, dans les travaux de l'apostolat comme un François Xavier, ou dans le soulagement des misères humaines comme un Vincent de Paul.

Son histoire est remplie d'alternances entre les chutes et les relèvements. Quand l'abus et le désordre semblent tout emporter, surviennent des poussées réformatrices

qui font passer dans les membres gangrenés un courant de pur christianisme. Que d'hommes à citer depuis Agobard, saint Bernard et Gerson, jusqu'à saint Charles Borromée, saint François de Sales et l'abbé de Saint-Cyran! Aujourd'hui même, malgré le triomphe croissant de l'esprit ultramontain, avec son exclusivisme, ses ambitions et ses sécheresses, n'y a-t-il pas des cœurs de prêtres et de moines où germe le précieux levain du vieil esprit évangélique?

Mais qui dira combien le mal dû à l'égoïsme collectif du corps sacerdotal l'emporte sur le bien dû aux vertus individuelles de tels de ses membres? Plus on étudie les évolutions de la pensée chrétienne, plus il est manifeste que le catholicisme, dans ce qu'il a de faux et de caduc, fut l'œuvre du sacerdoce, intéressé à asseoir de plus en plus sa propre domination, et d'ailleurs sincèrement convaincu qu'en dénaturant la religion du Christ il la sauvait.

LE PAGANISME CATHOLIQUE

Non moins que dans le dogme, la contradiction du catholicisme avec l'évangile apparaît dans les prodigieux progrès du paganisme et du fétichisme sur tous les points de la catholicité.

Au premier temps du christianisme les païens disaient aux chrétiens : « Comment verrions-nous en vous des hommes qui savent honorer la majesté divine? Vous n'avez ni autels, ni images, ni sacrifices, ni fêtes. » A quoi les chrétiens répondaient : « Nos autels, c'est nos cœurs allumés du feu de la charité; nos images, c'est l'idée présente en nos âmes de Dieu notre père et du

Christ notre maître ; nos sacrifices, c'est l'immolation de nos penchants ; nos fêtes, qui sont de tous les jours, c'est la joie du renoncement, la paix de la conscience, l'espoir de l'avènement du Christ. »

Mais l'heure vint où le christianisme se fit païen, pour venir à bout du paganisme. Il ne l'extermina point ; il l'absorba.

Le culte du Dieu du Christ céda la place au culte du Christ Dieu ; et, de même que l'année païenne était marquée d'un bout à l'autre par des commémorations mythologiques, l'année chrétienne fut disposée de telle sorte que la suite des mois et des jours racontât les grandes scènes de la vie du médiateur fait Dieu, les mystères de sa foi, la sainteté, les enseignements, les prodiges, les souffrances de ses apôtres, de ses docteurs, de ses thaumaturges, de ses confesseurs, de ses martyrs.

L'an 607 de l'ère chrétienne, dans la Rome des papes devenue le prolongement de la Rome des Césars, le Panthéon, jusque-là consacré à tous les dieux, fut consacré à tous les saints, par Boniface IV : d'où la Toussaint, célébrée d'abord en mai à l'exemple de la fête collective des divinités païennes, et, deux siècles plus tard, transférée au 1^er^ novembre.

Jupiter trônant dans sa cour de dieux et de déesses faisait officiellement place au Christ entouré des saints et des saintes qui l'ont raconté, prêché, servi, attesté par leur vie et par leur mort.

La canonisation succédait à l'apothéose. L'apothéose était la canonisation païenne, consacrant les vertus guerrières, politiques, sociales, des héros, des fondateurs de cités, des bienfaiteurs de l'humanité. La cano-

nisation est l'apothéose catholique, consacrant l'excellence des fidèles dans la foi, dans l'espérance, dans la charité et dans les vertus ascétiques.

Tout comme Janus était le gardien vigilant de l'Olympe et en ouvrait les portes, saint Pierre sera le portier sévère du Paradis et en tiendra les clefs. A la déesse de la beauté et de l'amour succédera la Madone, réunissant toutes les grâces de la virginité et de la maternité. Au jeune Bacchus le triomphateur des Indes, debout sur son char de fleurs au milieu des ivresses de la victoire, s'opposera un François Xavier, l'apôtre des Indes, mourant dans une île de la Chine au cours de ses conquêtes sur les âmes. A Mars, le dieu des batailles, fera vis-à-vis un saint Michel, le chef des milices célestes. Mercure, le messager ailé de Jupiter, se retrouvera dans l'archange Gabriel. Le gigantesque saint Christophe sera l'Hercule catholique. De même qu'il y avait un Plutus, dieu de la fortune, qui présidait aux fructueux profits, il y aura un Antoine de Padoue, le thaumaturge des gens en peine, donnant prospérité aux entreprises de toute sorte, contre du bon argent mis dans ces troncs dont l'invention remonte aux pontifes du paganisme.

Dans le ciel catholique il n'y a pas cet éclectisme de l'Olympe païen où une place est ostensiblement faite au vice et au crime. Toutefois, à côté des saints qui sont restés dans les larges voies de l'humanité et ne se sont mis à part que par la sublimité des vertus dont s'accompagnait leur active piété, combien n'y en a-t-il pas qui n'ont rien ni des héros ni des sages que l'antiquité offre à notre admiration !

Certains font de leurs bonnes actions d'usuraires pla-

cements sur le paradis ; damnent charitablement qui ne pense pas comme eux ; sont vindicatifs dans leur mansuétude, orgueilleux dans leur humilité, intéressés dans leur désintéressement. Beaucoup brûlent d'un zèle sincère mais fanatique ; anathématisent la nature comme foncièrement mauvaise et corrompue ; désespèrent du progrès social ; n'envisagent que Dieu et le ciel ; n'ont de famille et de patrie que l'Église.

Ne faut-il pas convenir que la biographie des grands hommes de Plutarque offre un autre intérêt que celle de ces religieux qui s'immobilisaient au haut d'une colonne et faisaient leur idéal de jeûner, se macérer et prier dans leur étroite guérite ?

Comme nous comprenons le pieux Érasme qui, chaque fois qu'il lisait la vie de Socrate, avait bien de la peine à s'empêcher de dire : « Saint Socrate, priez pour nous ! » On remplacerait volontiers un saint Siméon le Stylite, un saint Labre, par un saint Épictète, un saint Aristide ; et près de saint Louis, si justement canonisé, on aimerait à voir figurer saint Marc-Aurèle.

Les païens multipliaient les représentations des dieux, comme les catholiques multiplièrent les représentations du Christ, de la Vierge et des Saints. Mais faut-il croire que les Grecs et les Romains imaginaient que les dieux quittassent l'Olympe pour se loger dans les statues où ils étaient représentés ? Non évidemment. Parmi les prières païennes qui nous sont demeurées, on n'en trouvera pas une qui s'adresse aux images de la divinité.

Toutefois, il est sûr que les prêtres ne négligeaient rien pour attacher aux statues dont ils avaient la garde telles ou telles vertus miraculeuses et attirer ainsi la

foule des dévots dans leurs sanctuaires. Les fidèles déposaient des fleurs et des flambeaux devant ces images sacrées, les portaient triomphalement dans des processions, se prosternaient devant elles en énumérant les vœux qu'ils désiraient voir exaucés. Fait-on autrement aujourd'hui? Prétendre qu'il n'y a pas d'idolâtrie dans les usages catholiques revient à dire que les païens ne furent pas idolâtres.

Dès le IV^e^ siècle avant l'ère chrétienne, Platon attaquait dans le monde antique les mêmes superstitions qui ont refleuri dans le monde catholique. En un endroit de son livre sur l'État ou la République, il nous montre les prêtres païens jouant auprès du riche le rôle de sorciers et lui garantissant qu'en vertu d'un divin privilège ils peuvent le faire bénéficier, lui et ses ancêtres, d'une entière expiation des fautes commises. Que si le riche refusait son concours ou leur était avare de ses offrandes, ils le menaçaient des plus grands tourments dans les enfers. A propos de quoi le philosophe remarque que de telles superstitions font la partie belle aux malhonnêtes gens, puisqu'elles leur ménagent le moyen de concilier avec le profit de leurs crimes l'impunité de la part des dieux. Dans un autre dialogue relatif à la prière, après avoir établi que nous ne saurons jamais si le succès de nos vœux ne nous apporte pas les pires maux, Platon enseigne que, sans fatiguer la divinité de souhaits trop souvent téméraires, nous devrions nous recommander à elle par de bonnes actions. Aux Athéniens, qui mettent leur confiance dans les pompeuses cérémonies ou les copieuses offrandes, il oppose les Lacédémoniens se contentant de demander que *tout vrai bien leur soit dispensé tandis qu'ils s'acquitteront eux-*

mêmes de leurs devoirs ; et il fait déclarer par Jupiter Hammon que la simple prière des Lacédémoniens est infiniment au-dessus de toutes les dévotions des autres Grecs.

Processions, neuvaines, eau bénite, saintes huiles, ornements sacerdotaux, jeûnes, jubilés, reliques, pèlerinages, chapelles miraculeuses, statues miraculeuses, sources miraculeuses, autant d'emprunts du catholicisme aux religions existantes.

En se mettant dans les meubles des anciennes religions, la religion nouvelle suivait la politique qu'a prônée au VI^e^ siècle le pape saint Grégoire le Grand, quand il disait qu'il y aurait folie à vouloir convertir tout d'un coup des âmes incultes ; que qui veut atteindre au faîte s'y élève par degrés, non par bonds ; qu'au lieu de renverser les temples païens il faut s'y établir et y installer des reliques chrétiennes à la place des vieilles idoles. Et en effet, ce fut la tactique des missionnaires de la papauté, dans l'Armorique et dans la Grande-Bretagne, de christianiser les menhirs ou les dolmens druidiques en les surmontant d'une croix, et de sanctifier les miracles traditionnels des fontaines sacrées en substituant à des patronages de fées des patronages de saintes.

La correspondance des fêtes chrétiennes avec les fêtes païennes ou juives, démarquées, transfigurées, fit que le peuple n'eut pas à souffrir d'un trop grand changement dans les usages.

La joyeuse fête de Noël prit la place des fêtes de Saturne, et fut fixée originairement au six janvier (date maintenue chez les orthodoxes grecs), puis au vingt-cinq décembre, quoique saint Luc témoigne que la naissance

de Jésus eut lieu à la belle saison, quand il nous montre les bergers de la Palestine passant la nuit aux champs. Les Saturnales se retrouvent dans les festins de l'Épiphanie, où l'habitude s'est établie de faire des rois et des reines d'un jour, et aussi dans les réjouissances du carnaval. La Semaine sainte, Pâques, la Pentecôte, sont autant de transfigurations de solennités juives. Les Rogations reproduisent les prières publiques et les processions des Romains pour la prospérité des fruits de la terre. La fête des Lupercales, avec ses torches brûlant en l'honneur du dieu Pan, revit dans la Chandeleur avec ses chandelles allumées et bénies en l'honneur de la présentation de Jésus au Temple. Les feux de la Saint-Jean furent substitués aux feux de joie en l'honneur du Soleil. Et combien d'autres analogies !

Les appellations païennes des jours et des mois persisteront : mardi, jour de Mars ; mercredi, jour de Mercure ; vendredi, jour de Vénus ; janvier, mois de Janus ; février, mois des expiations ; mars, mois de Mars ; juin, mois de Junon ; juillet, mois de Jules César ; août, mois d'Auguste. Que si septembre, octobre, novembre, décembre, signifient septième, huitième, neuvième, dixième mois, c'est que le monde romain faisait commencer l'année au mois de mars, avec le printemps.

Les fêtes catholiques, comme les fêtes païennes, devinrent des représentations de l'événement qu'elles rappelaient. Noël avait sa crèche ; l'Épiphanie ses rois mages ; le Jeudi Saint son cénacle ; le Vendredi Saint son chemin de la croix ; Pâques son simulacre de la résurrection, et la Pentecôte ses étoupes enflammées figurant l'embrasement des âmes par l'Esprit Saint.

La religion nouvelle imite les solennités du poly-

théisme ; et les arts plastiques ainsi que la musique sont mis au service du culte. Les païens du IVe siècle admiraient dans les basiliques naissantes le faste des costumes, l'ordonnance des pompes, l'harmonie des chants. Quel contraste avec les simples commémorations des premiers temps, qui tiraient toute leur majesté de la foi profonde et de l'onction sainte des âmes !

Le catholicisme, comme le polythéisme, inspirera le ciseau du sculpteur et le pinceau du peintre. L'art catholique aura ses Apelle, ses Zeuxis, ses Phidias et ses Praxitèle.

Mais n'est-il pas remarquable que la même Église qui fait une loi aux fidèles d'observer les *commandements de Dieu*, désobéisse elle-même au premier de ces commandements, lequel prescrit *de ne point faire d'image taillée ni de représentation quelconque*, et à plus forte raison de ne point se prosterner devant une figure, quelle qu'elle soit.

Par une suite de ce précepte, une statue d'Abraham ou de Moïse aurait été chez les Juifs une abomination ; et nous voyons que les Mahométans, fils spirituels des Hébreux comme les chrétiens, ont hérité de leur pieuse horreur des images.

Les chrétiens primitifs pensèrent de même. Arrière les images ! On doit en laisser l'usage au paganisme idolâtre. Suivre son exemple serait attacher le corps vivant du christianisme à un cadavre en pourriture. Il n'y a pas à figurer le Christ, il y a à l'imiter. Telles sont les idées qui prévalent chez Tertullien, saint Épiphane, Lactance, Minucius Félix, et sur lesquelles on se régla pendant les premiers siècles.

C'est ainsi que les Romains honorèrent les dieux sans leur élever des statues durant environ deux cents ans. A propos de quoi Varrou fait remarquer que, s'ils eussent conservé cette coutume, le culte des dieux eût été plus pur et plus saint.

Même au IVe siècle, saint Augustin reconnaîtra la légitimité du précepte biblique, en constatant que ceux qui ont les yeux sur des images pendant leurs prières sont païens.

Mais, la persécution finie, quand ils purent à leur aise briser les *idoles* ou *images* païennes, les chrétiens victorieux trouvèrent tout naturel d'avoir leurs idoles ou images chrétiennes. Plus d'idoles à combattre ! Ayons nos idoles !

En vain, au VIIIe siècle, le quatrième concile de Constantinople condamnera toutes les images comme *subversives de la foi ;* en vain au IXe siècle, Claude, le docte évêque de Turin, déclarera que le culte rendu aux croix, parce que Jésus-Christ a expiré sur une croix, est aussi ridicule que le serait un culte rendu aux barques parce que Jésus a prêché sur une barque ; en vain l'archevêque de Reims, Hincmar, dira que l'usage des statues ne peut que faire du catholicisme un culte de poupées, et se montrera disposé à jeter la malédiction aux sculpteurs, à l'exemple de Tertullien qui disait qu'ils étaient coupables du crime d'adorer les idoles, eux qui étaient cause qu'on les pût adorer ; en vain Agobard, l'illustre archevêque de Lyon, enseignera que tout ce culte d'images est une dérogation aux usages de la primitive Église et qu'il ne saurait en résulter que de déplorables superstitions. La décision favorable du second concile de Nicée, tenu en 787, fera loi, et on approuvera

toutes ces représentations en bois, en métal, en pierre, en toile, comme autant de livres de la religion où les plus ignorants peuvent lire.

Après tout, pourquoi le génie des arts ne mettrait-il pas ses merveilles au service de l'idée religieuse? Pourquoi l'esprit de l'homme ne s'élèverait-il pas à Dieu au milieu des hymnes et des cantiques, parmi les enchantements de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, mariant leurs créations pour l'exaltation des cœurs?

Il suffit qu'ici rien ne sente le boudoir ou le théâtre; et que l'esthétique ne se départe pas de cette simplicité évangélique dont le fond austère n'exclut ni le gracieux, ni le grandiose. Tout y doit respirer et inspirer la sainteté.

Quand l'imagination et la sensibilité sont frappées, l'idée se fait vouloir, l'âme se transfigure, et l'être entier est conquis.

Les choses seraient donc pour le mieux si, n'attribuant aux formes sensibles qu'une valeur commémorative ou suggestive et se gardant d'en exagérer l'usage, on eût toujours pensé qu'elles ne peuvent jamais être qu'un accessoire utile qui ne tient en rien à la substance de la religion, et que ne pas les admettre ne serait aucunement altérer l'essence de la foi.

Mais quel n'est pas le mal si les fidèles sont induits à avilir la nature divine en lui prêtant les passions et les faiblesses de la nature humaine et à se représenter Dieu et les saints à l'image d'un roi et de sa cour, si bien qu'en haut la faveur règne à la place de la justice, et qu'en bas, par l'entremise du prêtre, des offrandes obtiennent ce que devrait obtenir la seule vertu?

Le nom de superstition s'applique bien à cet amas de formalités dont se fait autant d'obligations une piété ignorante et crédule. On met sa confiance dans d'ineptes simulacres, dans des formulaires creux, dans des cérémonies puériles, dans des pratiques stériles ; et trop souvent les faux devoirs qu'on se crée font négliger les véritables.

Saint Paul, lui, célébrait la sainte liberté apportée aux hommes par l'évangile, et il opposait aux servitudes de l'ancienne loi la spiritualité de la loi nouvelle toute fondée sur la foi et la charité.

D'après ses leçons, l'essentiel de la religion n'est pas dans le cérémonial du culte, mais dans la purification des âmes ; et, comme l'avaient dit les grands prophètes d'Israël, les œuvres de justice et de miséricorde sont l'offrande que le créateur attend de ses créatures. Fi des ergotages sur les fêtes à chômer ou les jeûnes à observer ! L'important est que le cœur, ce foyer des mauvaises pensées et des mauvaises actions, soit tourné vers Dieu et purgé de ses vices. « Aux purs tout est pur. »

Les plus sages parmi les docteurs du catholicisme conviennent d'abus introduits et reconnaissent que les pratiques accréditées contrastent avec les décisions de divers conciles où nous relevons, entre autres, les principes suivants : Le culte qu'on rend à la divinité est un culte d'adoration. Le culte qu'on rend aux saints et aux saintes est un culte de vénération. Le culte qu'on rend à Marie est le culte de vénération le plus grand qui soit possible ; mais cette vénération ne doit jamais être de l'adoration. Il faut honorer et respecter les saints,

honorer et respecter encore plus la Vierge ; mais Dieu seul doit être adoré. Nous pouvons intercéder la Vierge et les saints, qui à leur tour intercèdent Dieu ; mais c'est de Dieu que vient toute grâce. Nulle image, nulle relique, nul sanctuaire ne possède quelque vertu ou quelque influence céleste. On doit seulement confesser que Dieu accorde parfois de grandes grâces à leur occasion.

Entre habiles, on avoue le mensonge des légendes sur lesquelles furent bâties des vies de saints tout à fait imaginaires, telles que celles d'un saint Roch, d'une sainte Catherine, d'une sainte Marguerite; on reconnaît même que les moines du moyen âge s'attelèrent à une vaste entreprise de romans pieux où leur fantaisie mettait ses inventions à la place de la réalité qu'ils ignoraient.

Mais on professe qu'il faut être indulgent pour des récits chimériques dus aux altérations cérébrales que produit, selon saint Jérôme, l'excès des jeûnes et des mortifications; on excuse, avec Grégoire le Grand, l'ingénuité de ces saints qui « disent par une inspiration qui leur est propre des choses qu'ils attribuent naïvement à l'inspiration divine » ; et on estime, avec le jésuite Feller, qu'il faut bien pardonner aux auteurs ecclésiastiques des *impostures qu'ils ont crues méritoires*, puisqu'ils ne visaient qu'à l'édification des âmes simples et crédules.

Ce n'est pas tout. Les théologiens répudient ces réserves des vieux philosophes qui enseignaient qu'il est préférable de ne se faire sur les dieux aucune opinion que de s'en faire une qui leur est injurieuse ; ils imaginent que la créance donnée aux fables les plus absurdes peut tourner au bien de l'Église ; ils tolèrent

enfin, sous l'abri de la formule facile *in tuto* (*cela se peut sans blesser la conscience*) cette hypocrisie charlatanesque qui joue avec les choses sacrées, cette extravagance mystique qui accrédite les pratiques les plus abétissantes. A l'exemple de Joseph de Maistre, on voit dans les superstitions des *ouvrages avancés de la religion qu'il serait imprudent de détruire;* on professe que l'essentiel reste sauf pendant que la critique s'en prend à ces superfétations du culte ; et on trouve politique de laisser à l'impie cet os à ronger, sans songer à la foule de désillusionnés, qui s'autorisent des insanités de la foi religieuse pour condamner tout sentiment religieux et même rejeter tout frein moral.

Le culte des reliques qui, non plus que le culte des images, n'avait jamais existé dans la vieille religion pratiquée par Jésus et ses apôtres, s'établit dans la religion nouvelle à mesure que se consolida le sacerdoce et que se multiplièrent les néophytes venus du monde polythéiste.

Ce n'était pas assez d'adorer Jésus qui n'avait jamais prétendu être adoré. Sitôt qu'à la suite des empereurs les païens entrèrent en masse dans le giron de l'Église, on vit se développer la superstition des reliques et la foi dans leur merveilleuse puissance. Dès le IV^e^ siècle, les corps saints cessent d'être simplement vénérés pour devenir des fétiches dont on attend des miracles.

Voici le cri d'alarme que poussait saint Augustin au V^e^ siècle, dans une lettre adressée à Aurèle, l'archevêque de Carthage : « Soldats du Christ, ne reconnaissez-vous pas les ruses de l'insidieux ennemi? C'est le démon qui a semé partout ces moines hypocrites qui

vagabondent par les provinces et ne se fixent nulle part. Ils vont promenant des reliques de martyrs vraies ou prétendues ; vantent leurs amulettes ; prient qu'on leur donne, et de leur pauvreté se font des richesses. »

Bientôt l'usage s'établit de jurer par les reliques comme les anciens juraient par leurs dieux ; et il sembla qu'une église ne pouvait être un sanctuaire sacré, si elle ne possédait sur ses autels des reliques de Jésus, de la Vierge et des saints, parties quelconques de leurs corps, ou objets ayant servi à leur usage, voire à leur supplice.

Plusieurs reliquaires conservent précieusement soit le cordon ombilical du fils de Marie, soit des lambeaux de chair qu'on présente à la vénération des fidèles comme ayant été détachés du prépuce de Jésus le jour où, en bon petit juif, il fut circoncis. On montre la couronne d'épines qui fut dérisoirement placée sur la tête du Christ, l'éponge qu'un soldat lui présenta trempée de vinaigre et de fiel, les courroies qui l'attachèrent au gibet, les clous dont furent percés ses mains et ses pieds, le suaire qui servit à l'ensevelir, l'inscription qui surmonta sa croix, et cette croix elle-même.

Où ne possède-t-on pas du bois de la vraie croix ? Vingt-cinq ans après sa prétendue découverte sous Constantin, on en avait déjà coupé et distribué tant et tant de morceaux que saint Cyrille de Jérusalem disait, avec une touchante naïveté, qu'il en était de ce bois sacré répandu dans toute la terre comme des cinq petits pains dont Jésus nourrit miraculeusement cinq mille hommes dans le désert.

Dans divers départements de France et dans presque tous les pays d'Europe, des églises se vantent de posséder quelques gouttes du sang de Jésus et organisent la procession du Précieux Sang.

Et les gouttes de lait de la Vierge, qui en ferait le compte ? On possède aussi en maints endroits, surtout en Espagne, de ses larmes, de ses cheveux, son peigne et son voile.

Quant aux saints et aux saintes, un gros volume ne suffirait pas à l'énumération de leurs reliques, des miracles dont elles ont le privilège, des indulgences qui y sont attachées. On baise de vieilles sandales rapetassées et des mouchoirs souillés de mucosités séculaires, avec l'espoir d'en obtenir des grâces.

Des cadavres, où les fidèles de Jéhovah et de la loi du Sinaï n'auraient vu qu'impureté, les fidèles de la papauté les ont dépecés pour en faire des objets de culte.

Dans la basilique Saint-Pierre du Vatican, des bénéficiers procèdent périodiquement à l'ostension solennelle des reliques; et on fait passer tour à tour sous les yeux des fidèles agenouillés, un doigt de saint Luc, une épaule de saint Jean Chrysostome, un bras de sainte Marie l'Égyptienne, des cheveux de saint Pie V, une jambe de saint Pierre d'Alcantara, bref toute sorte de débris sacrés. Une vertu est attachée aux membres des saints et aux objets qui les ont touchés.

Que dire de la concurrence des reliques? La sainte tunique du Christ, qui fut tirée au sort par les soldats romains après sa mise en croix, ne se trouve pas seulement à Argenteuil ; elle se trouve également à Rome et dans une vingtaine d'autres lieux. On compte jusqu'à trois têtes de saint Jean-Baptiste.

Une imagerie niaise, avec ses légendes béates, donne de la vogue à tant d'exhibitions extravagantes, et entretient les démonstrations pieuses, les offrandes, les pèlerinages dont elles sont l'objet.

D'un bout à l'autre de la catholicité, les patronages miraculeux se sont multipliés. Il y a le saint qui fait pleuvoir et le saint qui détourne la foudre. Il y a la sainte qui fait trouver un mari et la sainte qui fait avoir des enfants. Bretons et Irlandais se prosternent devant différentes niches selon qu'il s'agit de chasser la fièvre ou de chasser la colique. Pour un abcès, adressez-vous à saint Mandez ; pour l'épilepsie adressez-vous à saint Gilles.

Pendant longtemps les saints guérisseurs ont été plus courus que les médecins. Cela valait aux prêtres, intercesseurs attitrés près des divers sanctuaires, une énorme quantité de tributs reconnaissants. Il suffisait d'une relique bien achalandée pour enrichir une paroisse. La mine la plus riche du globe est pauvre à côté de cette mine incomparable qu'a été et qu'est même encore la crédulité des dévots.

Il s'est rencontré pourtant des hommes d'église à qui a répugné l'exploitation des reliques. Au XII^e^ siècle, Etienne de Muret, fondateur de l'ordre religieux de Grammont, était mort en odeur de sainteté. On lui attribuait des prodiges. Son successeur, l'abbé Pierre de Limoges, s'agenouilla auprès de son tombeau et dit : « O serviteur de Dieu, nous savons que tu es un saint ; mais épargne-nous tes miracles ; car tu changerais notre solitude en place de foire. De grâce, mets un terme à la renommée qu'on te fait au détriment de notre salut ! Sinon, je jetterai tes restes à la rivière. » Mais voici que le bon abbé fut remplacé par un autre révérend moins scrupuleux. L'engouement et la crédulité du peuple aidant, les miracles continuèrent. L'abbaye regorgea d'or et regorgea encore plus de vices.

Une corrélation existe en effet entre la superstition et la démoralisation. Non seulement la superstition, ennemie de la liberté et de la tolérance, favorise les rigueurs du despotisme et les persécutions du fanatisme, là où elle règne en maîtresse ; mais encore elle abâtardit les consciences.

Grâce aux encouragements donnés par l'Église à ce fétichisme atavique que tout homme a dans le sang, on ne vise qu'à exorciser la nature pour changer le cours des choses, au lieu de travailler à se changer soi-même. Grand saint, faites que je gagne ce procès ! D'être juste et d'avoir pour soi le bon droit, on n'a souci. Grand saint, donnez-moi la fortune ! Et on croupit dans la paresse. On est dressé aux petites dévotions, non à l'action droite, saine, féconde.

Qui n'a vu, surtout dans certaines cités d'Espagne et d'Italie, de ces dévots, prompts à tout vénérer et à tout profaner, qui allient la religiosité la plus grimacière à l'immoralité la plus cynique ? La courtisane et le voleur sollicitent également la madone pour qu'elle leur ménage de riches proies, sous peine de n'être plus la bonne vierge. Maint Napolitain admettra que vous doutiez de Dieu, mais non pas que vous doutiez des pleurs de la statue de saint Janvier. Plus proche est Rome, plus accentué est le paganisme.

C'est à Rome que se trouve cette basilique de Sainte-Marie Majeure ou Notre-Dame des Neiges, dont l'emplacement, assure-t-on, a été désigné, au IVe siècle, par une chute soudaine de flocons neigeux tombant d'un ciel clair, et où est exposée aux regards des croyants la prétendue crèche qui servit de berceau à Jésus nouveau-né. On en fit de bonne heure un centre de dévotions et de miracles, grand rendez-vous de la chrétienté.

Plus fameuse encore que Notre-Dame des Neiges a été Notre-Dame de Lorette, dans les États du Pape. Le clergé découvrit un beau jour que la maisonnette authentique de la Sainte Vierge, menacée de destruction par les Sarrasins, avait été transportée là par les anges : ce qui n'empêche pas les moines de vous montrer, à Nazareth, une bâtisse qu'ils vous signalent comme l'antique domicile de Marie. Innombrables et encore innombrables furent les miracles attribués à Lorette, dont Sa Sainteté le pape Sixte-Quint a été le principal metteur en scène. Pèlerins et trésors y ont afflué.

Si l'Italie possède Notre-Dame de Lorette, l'Espagne possède Saint-Jacques de Compostelle, la grande foire aux reliques du moyen âge.

Des paysans avaient découvert un sarcophage antique près de Compostelle ; et le clergé de la Galice se mit en tête que c'était le tombeau de l'apôtre saint Jacques, mort à Jérusalem. La légende s'établit ; des miracles opportuns la confirmèrent ; et jamais il n'y eût de pèlerinage plus suivi que celui de Saint-Jacques de Compostelle. On s'y rendait des points les plus reculés de la chrétienté. Pendant un millier d'années, ce ne furent qu'incessantes allées et venues de toutes gens, nobles ou roturiers, portant la gourde et le bourdon. Les ex-voto s'ajoutaient aux ex-voto.

Cependant, rien n'est mieux établi que la fausseté de la légende, je ne dis pas aux yeux des profanes, mais aux yeux même du clergé ; et naguère encore, sous ce titre *Saint-Jacques en Galice*, un prélat, M^gr^ Duchesne, démontrait, après bien d'autres, le néant du conte sur lequel s'édifia la merveilleuse fortune des prétendues reliques de l'apôtre saint Jacques.

Réunissez les miracles attribués à Notre-Dame de la Salette, à Notre-Dame de Lourdes, au Sacré-Cœur, enfin à tous les sanctuaires courus en ces derniers temps, vous n'approcherez pas du total des miracles qui ont été attribués aux fausses reliques de Saint-Jacques de Compostelle et à la fausse maison de Notre-Dame de Lorette. Mais, d'autre part, ajoutez tous ces miracles les uns aux autres, groupez en un seul bloc tous les miracles attribués aux sanctuaires catholiques passés et présents, vous n'approcherez pas du total des miracles que les païens proclamaient authentiquement opérés par un Esculape, un Apollon, une Diane.

Ce n'est pas simplement Éphèse, Delphes, Épidaure, qui voyaient se dérouler d'immenses processions de pèlerins et dont les temples étaient couverts de tablettes votives, où s'exprimait la reconnaissance des dévots rapportant à leurs dieux des merveilles qui, quand elles étaient réelles, étaient le simple produit de fortes imaginations mises en branle par la foi. Les sanctuaires miraculeux abondaient dans toutes les contrées, surtout dans celles qui, comme la Thessalie, étaient favorisées d'un air vivifiant et de sources salutaires. La croyance à la théurgie médicinale, c'est-à-dire à la guérison des maladies par l'intervention des dieux, était universelle.

Aux lieux qu'une divinité favorisait de ses préférences pour y opérer des prodiges ou y rendre des oracles, tout un monde d'ouvriers vivait des représentations qu'on faisait du dieu, tout un monde de commerçants vivait de l'affluence des pèlerins; et la population n'entendait pas qu'il fût touché à une dévotion qui était la fortune du pays. C'est ainsi qu'à Éphèse, la grande Diane fut longtemps une intarissable source de revenus dont Lourdes

est loin de nous donner l'idée. Aussi quelle rumeur, quelle révolte, quand la prédication chrétienne vint mettre en danger les bénéfices séculaires, prélevés sur la crédulité païenne! Saint Paul nous en a laissé le témoignage.

En matière de merveilleux, les patrons du catholicisme n'ont été que des écoliers. Il y a loin des petits miracles contés par Marc, Luc et Mathieu, aux prodiges grandioses mentionnés dans la théogonie grecque, dans les légendes indiennes, ou même dans les livres mosaïques.

Seul l'évangile dit selon saint Jean, évangile tout dirigé à la déification du Christ et à l'édification des chrétiens de la fin du 1er siècle, attribue à Jésus deux grands miracles, quand il nous le montre rendant la vie à Lazare mort et la vue à l'aveugle-né.

De tout temps, la divination et les guérisons avaient été la menue monnaie des thaumaturges; mais il n'était pas rare qu'on parlât aussi de morts rappelés à la vie. Dans ce remarquable livre sur les *Prescriptions contre les hérétiques* dont s'est tant inspiré Bossuet, Tertullien reconnaît qu'en dehors de l'orthodoxie chrétienne il existe des hommes d'une haute vertu, occasion de scandale pour les chrétiens faibles qui en sont ébranlés parce que, au lieu de juger des personnes par la foi, ils jugent de la foi par les personnes; et il ajoute que ces mécréants peuvent alléguer en faveur de leurs fausses et pernicieuses doctrines le prestige des miracles, vu qu'il est notoire qu'ils ont « guéri des malades, *ressuscité des morts*, prédit l'avenir ». Bien entendu, ce sont-là, selon lui, des coups malins du démon.

Lucien disait non sans raison que, quand un adroit prestidigitateur se faisait chrétien, il était sûr de faire fortune.

Mais beaucoup faisaient mieux fortune en restant païens.

C'est en effet dans les religions autres que la religion du Christ, qu'il est le plus question de prodiges purement étonnants et sans portée morale.

Pourtant, parmi les miracles sans nombre que se racontaient sur leurs dieux les fidèles du paganisme, il y en avait aussi d'édifiants. Telle l'histoire d'Alceste, qui, après avoir donné sa vie pour racheter de la mort son mari, est ramenée des enfers par Hercule. Telle encore l'histoire de Philémon et Baucis, époux hospitaliers que Jupiter récompense en les dotant d'une seconde jeunesse et en changeant leur cabane en un temple de marbre dont ils deviennent les ministres.

Dans les livres sacrés de l'Inde, les miracles qui sont une œuvre d'équité, de charité, de miséricorde, surabondent; et la sphère de leur action bienfaisante s'étend au-dessous de l'humanité, jusqu'aux animaux *nos frères inférieurs*. Ajoutez qu'en outre de nombreuses guérisons, il y est question de pêche miraculeuse, de transfiguration et de résurrection.

C'est surtout les musées d'archéologie qu'il faut visiter pour faire un voyage à travers tant de religions mortes qui eurent leurs longues périodes de vitalité dans les civilisations disparues. On y trouvera entassés des yeux, des oreilles, des jambes, en pierre, en terre cuite, en métal, antiques ex-voto qui témoignent du prestige d'étranges idoles dont les prêtres d'alors disaient : « Par leur toute-puissance les aveugles voient, les sourds

entendent, les boiteux marchent. » On y trouvera figurées toute sorte de scènes qui témoignent qu'aujourd'hui et hier se ressemblent. Mêmes suggestions, mêmes illusions, mêmes impostures.

Splendeurs éteintes ! Grandeurs évanouies ! Des colosses sacrés aux pieds desquels se prosternaient à Memphis et à Babylone les multitudes, tour à tour tremblantes et reconnaissantes, n'ont été sauvés de la poussière que pour enrichir nos collections et devenir l'amusement de la curiosité publique.

Que de simulacres, maintenant révérés, iront un jour s'enterrer dans les mêmes nécropoles d'antiquailles et inspireront eux aussi aux générations futures un étonnement mêlé de pitié !

Dans les religions, il en est de la superstition comme de cette ivraie qu'on trouve dans les meilleures terres. Partout, soucieux de s'assurer richesses et prééminences, les sacerdoces ont développé la superstition, au lieu de travailler à la réduire ; partout ils ont fait dans le culte la part de plus en plus grande à l'automatisme, au lieu de n'en tolérer que ce qu'exige l'infirmité humaine pour aviver et maintenir l'esprit religieux ; partout ils se sont étudiés à compliquer les rites, à multiplier les observances, à vulgariser les mythes les plus contraires au bon sens ; partout ils ont exploité la terreur par un savant étalage de chimères et ont sollicité les âmes à mettre leur confiance dans des choses impuissantes ; partout, quand ils se sont prétendus en possession de livres révélés, ils ont fait aux peuples étrangers un crime de l'ignorance de ces livres ; partout, quand ils se sont mêlés de spéculations théologiques, ils ont eu le parti pris de

mater la raison, cette révélation universelle, d'imaginer les doctrines les plus absurdes, et de mettre la force au service du dogme ; partout ils ont voulu qu'on n'eût de choix qu'entre l'idolâtrie et l'athéisme, entre la servitude intellectuelle et l'irréligion, comme s'il n'y avait pas de place pour une religion de l'esprit laissant les âmes libres sans les laisser désemparées ; partout ils ont favorisé ces prières qui cessent d'être de salutaires élévations de l'âme à Dieu pour devenir des appels intéressés aux miracles ; partout ils ont sollicité l'homme à s'estimer un objet assez important pour que l'Être suprême renverse à cause de lui l'ordre de l'Univers, entre dans ses querelles, et, selon le mot de Montesquieu, *fasse à tout moment des choses dont la plus petite mettrait la nature en engourdissement*. Et quelle religion ne paraîtra la véritable, si on consent à tenir pour vrais les miracles qui y sont affirmés par des témoins et considérés comme certains par le peuple ?

Cependant, plus il est entré de raison dans la manière de penser des hommes, moins ils ont admis l'interruption du cours naturel des choses. Si la foi aux miracles fût jamais universellement florissante, ce fut à des époques où manquait le sens critique, parmi des dévots dressés à se méfier de l'esprit d'examen, croyant sans voir clair, opinant sur commande.

Le vulgaire dit qu'il y eut un temps des miracles et que ce temps n'est plus. Ce qu'il faudrait dire, c'est qu'il y eut un temps de crédulité aux miracles. L'enchaînement rationnel des phénomènes était jadis ce qu'il est aujourd'hui. Mais on ne le voyait pas du même œil. L'imagination y trouvait ce que la foi y cherchait. Elle est bien

vraie et elle porte plus loin que ne l'imaginait son auteur, cette parole de Bossuet : « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. »

Encore faut-il constater que, parmi les triomphes de la science devenue la grande thaumaturge, la foi aux miracles persiste dans les milieux et parmi les hommes fermés à l'esprit scientifique.

Nous ne devons donc pas nous étonner si, chez l'éternel peuple des sots, une recrudescence de la déraison a répondu aux progrès de la raison et a fait trouver menteurs les philosophes qui proclamaient que le triomphe des lumières avait définitivement dissipé les ténèbres de la vieille religiosité.

C'est ainsi qu'un redoublement des superstitions païennes marqua l'agonie du paganisme. Les inventions niaises de la magie sacerdotale se multiplièrent au lendemain du siècle où Caton s'étonnait que deux augures pussent se regarder sans rire, et où Cicéron disait qu'il ne se trouvait plus une vieille femme pour croire aux mystères des sacrifices.

Au temps même de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, la congrégation des rites approuva et le souverain Pontife imposa un culte dont la conception était venue, dans ses nuits d'hystérie, à une pieuse visionnaire qui eut pour directeur le jésuite Lacolombière, pour biographe l'évêque de Soissons Languet, pour appui la Compagnie de Jésus et bientôt la majorité de l'épiscopat.

Cette visionnaire, dédaignée au XVII^e^ siècle, prise au sérieux au XVIII^e^, pleinement triomphante au XIX^e^, était la sœur Marie Alacoque, personne si précoce que, dès l'âge de trois ans, elle s'écriait : « Mon Dieu, je vous

consacre ma pureté et fais vœu de chasteté perpétuelle », personne si privilégiée qu'au couvent des visitandines de Paray le Monial, Jésus se faisait mystérieusement sentir à elle, lui apparaissait bientôt face à face, et finalement arrachait son propre cœur de sa poitrine pour le lui donner. Après quoi, selon son pieux biographe, « Jésus demanda qu'à son tour elle lui donnât son cœur pour prix du présent qu'il venait de lui faire. La sœur le lui offrit avec toute l'ardeur dont elle put être capable; le Fils de Dieu le prit effectivement et le plaça dans le sien ».

L'adoration du Sacré-Cœur, consacrée par une fête spéciale, par des temples, par des pèlerinages, par d'innombrables confréries et par une copieuse nomenclature de miracles, a prosterné des foules devant l'image sanglante du viscère qui est l'agent de la circulation du sang.

Le même matérialisme religieux a engendré cette profusion de scapulaires et de médailles où la crédulité voit des talismans utiles au corps non moins qu'à l'âme. On les dit susceptibles de sauver d'un boulet ou de guérir d'une maladie ceux-là même qui les portent à leur insu.

Encore faut-il être dans le mouvement. Au cours du XIX^e^ siècle, qui est le siècle du dogme de l'Immaculée-Conception, la plupart des Notre-Dame des anciens temps sont devenues hors d'usage. Elles ont fait place à une nouvelle catégorie de Saintes Vierges qui toutes sont gratifiées du titre d'Immaculées. Devant elles brûlent en Europe des millions de cierges.

Les pièces de métal bénites où est représentée Marie foisonnent plus que jamais. Dans le nombre il en est qui

ont particulièrement joui du renom de médailles miraculeuses et dont le débit fut immense. Elles portaient cette inscription : « Marie, conçue sans péché, priez pour nous ! » Le souverain Pontife les avait dotées de faveurs exceptionnelles; et elles avaient la réputation d'avoir été frappées sur un modèle dessiné par la mère de Dieu elle-même.

Chaque saint possède aussi ses médailles auxquelles des vertus sont attachées, dès que le prêtre leur a fait son incantation en les bénissant. Mais la popularité d'un saint est généralement éphémère. Tel saint est aujourd'hui en pleine lumière qui demain aura son déclin; et tel est encore dans l'ombre qui demain sera élevé sur le chandelier. Chacun son tour.

De même pour les églises, les chapelles, les reliques, les fontaines sacrées. De vieilles eaux miraculeuses ont été oubliées pour l'eau de la Salette, et celle-ci est en train d'être oubliée pour l'eau de Lourdes. Des sanctuaires fréquentés pendant des siècles sont désertés pour des sanctuaires dont la fortune est toute nouvelle.

La mode a son rôle dans les choses de la dévotion, devenue un sport comme un autre. Prières et cantiques offrent un curieux amalgame de physiologie et de sentimentalité dont les fadeurs confinent à l'érotisme. Dans des églises coquettement parées où la piété a toutes ses aises, les airs de la vieille liturgie sont remplacés par des roucoulades d'opéra qui donnent de langoureux frissons aux belles pécheresses. « Assez de profanations ! a dit certain jour le bon Pie X. Qu'on retourne au plain-chant ! » Et les prélats de murmurer : « Le pape veut donc vider nos églises ? Ces attractions y amènent ceux que n'y amènerait pas la foi ».

De fait, les gens du monde ne croient guère; mais ils se disent : « Qui sait? Après tout, l'église est un lieu de divertissement comme un autre. » Et on est dévot avec les dispositions d'un joueur qui met à tout hasard de la corde de pendu dans sa poche.

Que diraient des dévotions catholiques les Cicéron, les Sénèque, les Juvénal, jadis si indignés contre la piété mercenaire de ces païens qui, au lieu d'honorer simplement les dieux, ne tendaient qu'à en faire les protecteurs de leurs intérêts et de leurs passions?

Oublieuse du Christ qui chassait les marchands du Temple, l'Église a ses courtiers qui encaissent des primes d'assurance contre les risques d'outre-tombe; et elle accrédite dans ses sanctuaires une sorte de bourse des valeurs célestes dont la cote varie selon les circonstances.

A l'exploitation de la peur s'ajoute l'exploitation de la convoitise, si volontiers crédule. Les saints sont convertis en miraculeux agents d'affaires, ayant leurs diverses branches d'opérations. Le plus occupé est saint Antoine de Padoue. Au tronc des demandes fait vis-à-vis le tronc des versements, scellé aux murs de l'église, sous une image voyante du saint en plâtre colorié. Les suppliques niaises se combinent avec les fructueuses offrandes pour requérir et payer des entremises surnaturelles qui, si elles existaient, ne seraient souvent qu'une ridicule ou odieuse complicité, au profit de sollicitations sottes, injustes, criminelles.

Rien de plus aisé que la route ouverte aux catholiques désireux de s'acheter le salut au plus juste prix. Que faut-il? Distraire du temps donné aux affaires et aux

plaisirs quelques heures qu'on donnera à ce grand roi qui s'appelle Jésus-Christ et pour lequel l'Église a depuis longtemps abandonné Dieu le Père; faire une cour assidue à la reine-mère, aux grands favoris et aux grandes favorites qui environnent son trône; s'acquitter enfin des redevances requises envers ceux que l'onction sacerdotale a faits sur terre ses fondés de pouvoir.

Comment le Seigneur ne serait-il pas satisfait? Pour le cas où il aurait quelques motifs de se plaindre, on s'est ménagé dans le céleste palais des protecteurs attitrés, qui ont charge d'adoucir le maître. On leur adresse des prières auxquelles sont attachées de précieuses indulgences, on porte des amulettes à leur effigie, on fait des dons à leur intention, afin d'en obtenir, outre quantité de grâces temporelles, le mérite d'une bonne mort rachetant la plus mauvaise vie.

Quelle distance de telles pratiques à la religion pure! Qui aime se livre-t-il à ces marchandages : je vous donne ceci; donnez-moi cela? Non. Il aime, et il aime. Bientôt, là où fut une religion qui avait ses fidèles, n'apparaîtra plus qu'un commerce qui a ses clients.

Jésus avait dit : Malheur aux riches! L'Église romaine semble dire : Malheur aux pauvres! Avec elle qui peut le plus débourser peut le plus obtenir. De l'argent! Et vous êtes exemptés du jeûne prescrit. De l'argent! Et le mariage prohibé devient permis. De l'argent! Et les cas de conscience réservés sont tranchés à votre satisfaction. De l'argent! Et le crime enrichi obtient de la cour de Rome des titres de noblesse. De l'argent! Et vous bénéficiez de remises sur votre part de purgatoire. De l'argent! Et vous ouvrez à vos proches les portes du paradis.

La faveur qu'elle donne à tant de basses pratiques enrichit l'Église, mais la perd. Les plus grands ennemis d'une religion ne sont pas ceux qui du dehors la combattent par l'exégèse historique ou la discussion philosophique; ce sont ceux qui du dedans la minent par les excès de la superstition et du mercantilisme.

Qu'on ne dise pas que rejeter les gestes de la dévotion catholique serait déserter le christianisme. Ce serait au contraire y revenir.

Ce qui est évangélique ce n'est pas d'avoir les yeux baissés et le ton papelard; ce n'est pas de jeûner, de faire brûler des cierges, de porter des scapulaires et des médailles, d'égrener des chapelets, d'être assidu aux offices, de n'omettre aucun rite; c'est d'être sans cupidité, sans orgueil, sans haine, de pardonner les offenses, d'opposer le bien au mal, d'aimer du fond de l'âme Dieu notre père et les hommes nos frères, enfin d'adorer Dieu en vérité par la pratique de toutes les vertus.

Tolstoï demandait un jour à un paysan s'il croyait en Dieu : « Hélas! non, répondit-il, je ne crois pas en Dieu; car je suis un pécheur. Si j'étais croyant, je ne vivrais pas comme je vis, proférant des injures, jalousant mes voisins, buvant plus qu'il ne faut, faisant beaucoup de mal et peu de bien. » Ce paysan comprenait ce qu'est la vraie foi en Dieu, le vrai christianisme.

Dans sa parabole du bon Samaritain, le Christ oppose au lévite et au prêtre un de ces hérétiques que leur orthodoxie excommuniait. Sur le chemin gît un voyageur dépouillé et laissé demi-mort par une bande de voleurs. Le prêtre et le lévite passent outre; l'hérétique

soigne les plaies du malheureux et assiste son dénûment. L'homme du Christ c'est l'hérétique.

Ce qui était comme perdu dans le fatras des rites et des observances judaïques, Jésus l'en avait détaché ; et il avait merveilleusement montré que le nécessaire c'est d'aimer Dieu, d'aimer le prochain comme nous-mêmes, de faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait. Tout cela se trouvait dit dans la loi et les prophètes, mais y était comme un diamant enfoui sous des tas de sable. De la parole, qui, mal discernée dans la confusion des préceptes, était restée jusque-là lettre morte, Jésus fit une parole vivante, en lui donnant un ineffaçable relief, en la renouvelant dans de superbes formules, en montrant que tout était là. Or voici qu'une fois de plus l'accessoire devient le principal. Le formalisme d'une religiosité idolâtre remplace le pur esprit de la religion, et les grands préceptes de l'évangile sont noyés dans la multitude des petites dévotions.

Ce mal était inévitable, à partir du jour où l'institut des apôtres fit place à un corps de prêtres.

Une religion sacerdotale devient fatalement une religion de servitude, et une religion de servitude devient fatalement une religion d'idolâtrie. Comment le prêtre établirait-il son empire, s'il n'imposait l'obéissance aux fidèles ? Et comment les fidèles ne seraient-ils pas engagés dans la superstition, du moment où leur raison abdique ?

Aussi voyons-nous que l'Église bouddhiste a abouti, dans le monde asiatique, aux mêmes résultats que l'Église romaine, dans notre monde occidental. Le Bouddhisme, devançant les sublimités du Christianisme,

avait remplacé l'apothéose des forces naturelles par l'apothéose des puissances morales, et il avait enseigné, avec le parfait renoncement qui mate toute concupiscence, cette universelle charité qui rend le bien pour le mal non seulement aux hommes, mais même aux animaux. Les religieux bouddhistes proclamèrent Bouddha un Dieu rédempteur incarné dans une vierge ; ils greffèrent sur les quelques faits et dits de Bouddha un savant assemblage de doctrines théologiques et de préceptes ascétiques ; ils créèrent un gouvernement des consciences exercé par leurs congrégations ; ils organisèrent des conciles ; ils placèrent à la tête de la hiérarchie ecclésiastique un prêtre suprême qui est une sorte de Dieu terrestre. En même temps ils apprirent aux fidèles à se prosterner devant les béates images de Bouddhas ventrus ; ils multiplièrent les saints ; ils mirent à la mode les pieux pèlerinages ; ils accréditèrent des légendes dorées détaillant les plus fantastiques miracles ; ils battirent monnaie avec le culte des reliques ; et on peut voir, dans leurs pagodes, les fidèles en prières déposer de riches cadeaux devant des coffrets d'or où on conserve ici les os de moines mendiants, là une dent de Çakya-mouni, ailleurs une feuille de l'arbre qui abritait, il y a vingt-six siècles, les méditations du divin solitaire.

Représentez-vous revenu sur terre un des disciples qui entendirent Jésus prêchant l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, disant que son royaume n'est pas de ce monde, et ajoutant que le propre de ses apôtres sera d'être les serviteurs de tous. Supposez-le témoin d'une de ces grandes fêtes que Rome célèbre en l'honneur du souverain pontife. Quand, à la suite d'une longue

procession de dignitaires chamarrés, s'offrirait à ses yeux le grand lama de l'Occident, porté sur un trône d'or, vêtu de sa chape d'or, coiffé de sa tiare d'or aux trois couronnes, précédé et suivi d'un cortège splendide de prélats mitrés et de gardes nobles casqués, parmi les sonneries éclatantes des trompettes d'argent et les acclamations délirantes d'une multitude prosternée, ne croirait-il pas voir une idole promenée devant un peuple d'idolâtres ?

Que si on lui disait : « C'est sa sainteté le pontife roi, lieutenant de Dieu sur la terre ; c'est le chef infaillible à qui il appartient de gouverner souverainement les consciences et de dicter leur foi à des millions de fidèles », ne se demanderait-il pas quelle est cette nouvelle sorte de païens, et reconnaîtrait-il jamais dans la caricature cléricale du christianisme la grande religion du Christ ?

Bon gré mal gré, les clartés de la philosophie, de l'exégèse, de l'histoire, pénètrent ici et là dans les rangs du clergé. De plus en plus nombreux sont les prêtres qui rient entre eux des momeries du paganisme papiste, et qui nient au nom de la science, dans leurs conversations, ce qu'ils professent au nom du dogme dans leurs prédications. Quelles que soient les contraintes d'une discipline de fer, quelque danger qu'il y ait à encourir les haines religieuses qui sont les pires haines, on répugne à traverser la vie un masque sur la conscience; les ferments de révolte s'accumulent contre le règne de la bêtise; et il se produit des défections, pronostics de crises prochaines.

NI UNIVERSALITÉ NI PERPÉTUITÉ DANS LE CATHOLICISME

Le catholicisme romain s'est donné comme la religion universelle, embrassant tous les lieux et tous les temps. De fait, son histoire le montre localisé en certaines parties du monde ; et sa décadence révèle en lui une religion temporaire.

Tout en affirmant ses bienfaits à l'encontre de ceux qui n'ont d'yeux que pour le mal, tout en reconnaissant qu'il a été une école de fortes vertus, tout en proclamant l'efficacité sociale de grandes œuvres qu'il a semées par le monde, il faut bien constater que des multitudes l'ignorent ; que beaucoup de grandes nations se sont soustraites à lui, et que, là même où il règne officiellement, il a perdu la souveraine direction des âmes.

D'abord, l'histoire des idées manifeste les immenses progrès des sciences apportant des solutions naturelles à une partie des problèmes auxquels les religions répondent par le surnaturel ; substituant les explications évolutionnistes aux cosmogonies miraculeuses ; et faisant gagner du terrain à l'esprit positif sur l'esprit théologique, dans tous les centres du monde parvenus à la haute culture.

Puis, l'histoire des religions, en même temps qu'elle rend manifeste la permanence du sentiment religieux, inséparable des plus nobles aspirations de la nature humaine, nous révèle l'ascension graduelle des formes religieuses vers un sommet qui est bien le triomphe de l'esprit chrétien, mais qui n'est pas le triomphe du dogmatisme catholique.

Enfin, l'histoire des nations nous montre que la prépondérance actuelle des Européens, et celle des Améri-

cains enfants de l'Europe, vis-à-vis du reste du monde, tient, non moins qu'à l'évangile, à la supériorité de leurs progrès dans la philosophie, dans la science, dans la civilisation moderne, trois forces auxquelles Rome a prodigué ses anathèmes.

Tout converge vers le triomphe final d'une religion respectueuse de la philosophie et de la science, reposant sur le libre examen au lieu de le condamner, et se déclarant progressive au lieu d'affecter l'immobilité doctrinale.

Le catholicisme est universel en ce sens qu'il dit à tous : « Venez à moi ! » et que ses missionnaires courent la terre, pénétrant et dans les déserts les plus reculés de l'Afrique et dans les petits îlots semés sur les plus lointains Océans.

Mais ni dans l'Océanie, ni dans les immenses continents de l'Asie et de l'Afrique, il n'a pu acquérir une vitalité sérieuse. Les grandes religions, telles que le Brahmanisme ou le Bouddhisme, échappent à ses prises, et le grand lama du Thibet a plus de fidèles que le pape de Rome.

Sans doute quelques Chinois, quelques levantins, quelques sauvages se convertissent. Mais généralement l'intérêt les décide ; leur catholicisme est superficiel, et ils continuent à vivre sur leur vieux fond de paganisme.

Il suffit de regarder la carte du globe pour discerner la formidable disproportion existant entre l'exiguë minorité des catholiques romains et l'énorme majorité des non-catholiques.

La prépondérance romaine est toute cantonnée chez les peuples latins de l'Europe et de l'Amérique du Sud.

La tiare a reculé devant le croissant; le mahométisme a étendu ses conquêtes dans une foule de cités qui furent chrétiennes, et le chef des croyants trône dans cette ville de Constantinople où trôna Constantin.

En Grèce, en Russie, en Orient, cent vingt millions de catholiques ont répudié toute attache avec Rome et constituent des églises nationales.

En Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Hollande, en Danemark, en Suède, en Norvège, en Suisse, aux États-Unis, cent soixante-dix millions de chrétiens ont répudié l'orthodoxie catholique et constituent des églises réformées.

De là il résulte que l'Église romaine compte moins de fidèles qu'il n'y a de schismatiques et d'hérétiques foudroyés par ses anathèmes. Ceux-ci forment un total de 290 millions et les catholiques romains ne sont que 250 millions.

Mais qu'est-ce à dire, 250 millions? Ce nombre comprend tous les baptisés. Or, parmi les baptisés enfants, combien de pratiquants hommes? Et parmi les pratiquants, combien le sont par tradition, par respect humain, par decorum, par politique, plutôt que par conviction! A quels chiffres descendrait-on si on déduisait du total des hommes immatriculés dans le catholicisme, la foule de ceux qu'il trouve hostiles, la foule de ceux qu'il laisse indifférents, et la foule de ceux qui ne s'en accommodent que comme d'un bienfaisant mensonge?

Comptez ceux qui pratiquent le catholicisme, parmi les hommes tenant la tête des universités, des corps savants, des académies. Considérez combien vous trouverez de catholiques effectifs parmi les génies qui ont illustré les nations durant le XIX^e^ siècle. La plus grande partie de

cette élite n'est-elle pas formée d'hommes qui ne furent jamais catholiques, et d'autres hommes qui, élevés dans le catholicisme, comme Lamennais, Victor Hugo, s'en sont détachés, sans d'ailleurs abdiquer leur foi en Dieu et en l'immortalité ?

Les choses en sont là que les principaux apologistes du catholicisme plaident son utilité, non sa vérité. Ils laissent dans l'ombre ses dogmes et mettent en lumière ses services. Ils le célèbrent comme le meilleur auxiliaire de l'esprit conservateur, comme un parfait instrument de discipline sociale ou même de solidarité démocratique.

Défendre de cette sorte une religion c'est la montrer perdue. Pense-t-on ainsi donner la foi ? Imagine-t-on que l'a qui veut? Ne demande-t-on pas plutôt, au nom d'un intérêt, une hypocrisie ?

Ce n'est pas de gaieté de cœur que tant d'hommes ont renoncé à la croyance des aïeux et à toute cette poésie d'une religion qui a bercé leur enfance. S'ils l'ont fait, c'est parce qu'il y avait dans leur raison personnelle et dans la raison générale une force impérieuse qui commandait, et qu'il fallait lui obéir. C'est parce que la suite des temps a apporté des évidences, révélé des contradictions qui bon gré mal gré subjuguent la pensée et la conscience.

C'est une douleur amère de rompre avec la foi traditionnelle ; mais ce serait une autre douleur amère de mentir à soi et aux autres ; et ce serait de plus une indignité.

Les religions sont des incorporations passagères de la morale éternelle. Elles durent de par la puissance des

vérités philosophiques ou sociales dont elles sont devenues l'organisme vivant ; elles meurent de par le progrès croissant des vérités philosophiques ou sociales qu'elles n'ont pas su s'incorporer.

La logique de ses doctrines a opposé l'Église à la Révolution en marche dans le monde depuis le XVI^e^ siècle, et a mis le dogmatisme catholique dans la nécessité de déclarer la guerre à la raison, à la liberté, au droit. La force des choses, née de la force de la vérité, veut qu'il soit vaincu.

Ce n'est pas sans motif que Montesquieu n'accordait que quatre ou cinq siècles de vie au catholicisme. Le catholicisme doit mourir, sauf complète transfiguration.

Mais peut-il se transfigurer ? Son passé ne l'enchaîne-t-il pas, étant donné le dogme de l'infaillibilité ?

Il en serait ainsi sûrement si la logique gouvernait toujours les actes des hommes : ce qu'elle n'a jamais fait.

Qui sait si les cadres du catholicisme, qu'Auguste Comte voulait utiliser pour son mandarinat religieux des savants, ne serviront pas pour un renouveau du pur christianisme où l'effacement de l'orthodoxie laisserait le champ libre à la raison, où l'esprit de fraternité vivifierait nos idées d'universelle solidarité, et où le règne de la charité concorderait avec le règne de la justice ?

Ce qui demeure certain c'est qu'au-dessus de ce dogmatisme catholique dont les jours sont comptés, il y a un christianisme immortel, indépendant des dogmes, des églises et des clergés, qui possédera à jamais des fidèles pour l'honneur de l'humanité.

LIVRE CINQUIÈME

LES SCOLASTIQUES

LA CIVILISATION CATHOLIQUE

A la fin du v^e^ siècle et au vi^e^, sous la poussée des barbares, au milieu de l'universel désarroi, il n'y a plus de vitalité que dans la société religieuse, il n'y a plus de science que la science sacrée. Fort de l'effacement des autres autorités, le clergé devient la puissance maîtresse, conseillère des grands et protectrice des petits.

Les restes du passé romain et les germes de l'avenir européen se mêlent dans une fermentation féconde. L'Église étend de plus en plus son rôle d'intermédiaire entre les envahis et les envahisseurs; fait fraterniser dans ses temples les décadents avec les barbares, et fonde, propage, consolide le règne de la foi.

Sa discipline des âmes, dressées à se dompter pour l'idéal qu'elle leur présente, lui confère un prestige souverain ; toute institution porte sa marque ; aucune forme de l'activité sociale n'échappe à sa tutelle. Elle demeurera longtemps la Providence partout présente des nations dont elle débrouille le chaos ; et ce sera une longue, une laborieuse tâche, poursuivie même par les hommes d'État les plus pieux, sous les empereurs et les rois comme sous les républiques, que celle de la séculari-

sation de la cité, reconquise pièces par pièces sur l'autorité ecclésiastique. Jalouse de perpétuer le plus possible son monopole des services publics, l'Église, à chaque reprise légitime du pouvoir civil, criera à la spoliation.

Cet âge qui s'interpose entre la chute de la civilisation gréco-romaine et l'éclosion de la civilisation moderne, a reçu le nom de moyen âge. Il comprend un millier d'années, de la fin du v^e^ siècle à la fin du xv^e^.

Liberté de la pensée antique, beauté de l'art antique, mythes et franchises de la cité antique, autant de choses disparues. Une civilisation nouvelle éclôt, grandit et déchoit, la civilisation catholique, fille du christianisme.

Cette civilisation a été tributaire de la Judée et de la Grèce dans la religion, les dogmes et la morale ; tributaire de Rome et de la vieille Germanie dans la législation, l'administration et les mœurs.

Elle s'est caractérisée par la prépondérance du sacerdoce, à la fois éducateur et oppresseur des âmes, instituant et dominant la confédération spirituelle des peuples dite chrétienté.

En même temps que leur communion dans le catholicisme crée entre les nations de l'Occident une unité religieuse qui domine toutes les divisions de territoire, de lois et d'intérêts, la latinité ecclésiastique constitue une langue universelle des théologiens mettant en correspondance tous les hommes d'étude. La grande famille européenne est fondée.

Dès son premier développement, la civilisation catholique donna le beau spectacle de la puissance morale courbant devant soi la puissance matérielle. A la suite

des papes saint Léon et saint Grégoire, des évêques saint Loup, saint Aignan, saint Césaire, saint Arnoul, saint Éloi, saint Ouen, saint Léger, combien de papes et de prélats matèrent la barbarie ! Quel triomphe que celui qui fut obtenu le jour où les seigneurs féodaux jurèrent la Trêve de Dieu et s'engagèrent vis-à-vis de l'Église à une suspension hebdomadaire de leurs actes d'hostilité ! Quel triomphe encore que cette Paix du Seigneur qui mettait en tout temps à l'abri des tueries les clercs, les femmes, les enfants et les paisibles travailleurs !

Le moyen âge a vu se constituer l'autorité du pouvoir spirituel. Malheureusement il s'agit d'un pouvoir spirituel qui repose sur l'abdication de la raison devant la foi.

Oui, c'est à la pensée que revient le sceptre du monde, mais à la pensée libre. Or la prépondérance croissante de l'Église catholique dans les États chrétiens et de la Papauté dans l'Église catholique aboutit à un mouvement social où science et philosophie sont servilement subordonnées à la théologie. Il n'y a qui compte que la pensée religieuse réglée par l'Église d'après les Écritures, les conciles et les Pères. Sur les intelligences plane l'ombre de l'école et sur l'école plane l'ombre de l'église. Le dogme est souverain. Tous conviennent de son inviolabilité. Il s'agit de l'expliquer et de l'appliquer.

L'Église met la main sur tous les domaines de la connaissance et n'admet de vérité que coulée dans le moule de ses traditions. Par là même, en voulant enchaîner, elle s'enchaîne. Elle est encore aujourd'hui la prisonnière du moyen âge, dont la fin a été le commencement de la décadence du catholicisme.

LE MAHOMÉTISME

Le mahométisme faillit étouffer en son berceau la civilisation catholique. Que serait-il advenu du catholicisme dans l'Occident, si Charles Martel, sous les murs de Tours, n'eût arrêté le flot victorieux des mahométans?

Les Arabes abreuvèrent leurs chevaux au Jourdain et au Nil, s'ils ne les abreuvèrent pas à la Seine et au Tibre. Des mosquées remplacèrent les églises en Palestine, en Syrie, en Perse, en Égypte, en Afrique. L'étendard du prophète flotta de Delhi et de Samarcande à Cordoue et à Lisbonne.

L'inanité des sophisticailleries théologiques qui avaient prévalu sur le véritable esprit religieux fut pour beaucoup dans la facilité de la conversion de tant d'Orientaux, si rapidement détournés de Moïse et de Jésus vers Mahomet. En quelques années, les mosquées sortent de terre par milliers. Avec ses sophistes et ses rhéteurs, ses eunuques et ses moines, le peuple byzantin, bruyant et dissolu, dévotieux et servile, va traîner dans la boue la longue agonie du bas-empire, jusqu'au jour où le cimeterre des Turcs, par un dernier coup porté au colosse mourant, fera de la très chrétienne Constantinople la grande métropole du mahométisme.

Une autre raison, et la principale, des conquêtes religieuses de l'Islam se trouve dans ses affinités avec le judaïsme et avec le christianisme. Elles sont telles qu'il put paraître aux juifs une branche du judaïsme et aux chrétiens une branche du christianisme.

Le mahométisme est un retour au pur Jéhovisme, et le pur Jéhovisme répond aux profonds instincts de la race

sémitique, à laquelle appartiennent également Hébreux et Arabes. La mystérieuse adoration de *Celui qui est* s'harmonisait avec l'existence de nomades habitués à voir l'infini du ciel bleu s'étendant sur l'infini du désert, enveloppé de lumière et de silence.

Comme le judaïsme, le mahométisme est pour ses fidèles une nationalité. En quelques lieux qu'ils vivent, quelques mers et quelques continents qui les séparent, la fraternité islamique les fait compatriotes. Dans tout État musulman, la qualité de mahométan confère un droit de cité à l'étranger qui la possède. Entre les musulmans, point de caste. Tous égaux, ils se considèrent comme formant une aristocratie vis-à-vis de la plèbe des humains non soumis à la loi de Mahomet. Cette force du lien religieux nous explique que les deux religions du monde le plus rarement abjurées soient celle de Mahomet et celle de Moïse.

A l'exemple des juifs, les mahométans ont leur livre de la loi, faisant de tout, même de l'hygiène, une affaire de religion. Le Coran, pâle copie de la Bible, bizarre assemblage de versets confus et mal rédigés, mais ingénus, impératifs, enthousiastes, dictés selon l'occurrence par Mahomet qui ne savait ni lire ni écrire, est devenu la règle universelle de la vie musulmane. Les paroles de ce chamelier, de ce fils du désert, né ardent et éloquent, qui avait appris tout ce qu'il savait dans ses conversations sous la tente, aux foires, à la guerre, aux pèlerinages, et surtout dans ses méditations solitaires, sont le viatique de cent quatre-vingt-dix millions de fidèles, parmi lesquels il est rare qu'on en rencontre un qui ne soit pas pratiquant. Le jour où un peuple prétendrait opprimer les musulmans dans leur croyance,

il verrait, d'étincelles en étincelles, la guerre sainte s'allumer partout où il y a des disciples de Mahomet; et, forts des préceptes de ce livre du ciel qu'est pour eux le Coran, ils donneraient le spectacle d'un prodigieux réveil dont serait étonné le monde.

De même que le législateur des juifs avait des conversations avec Jéhovah, le législateur des musulmans a des conversations avec l'ange Gabriel.

Moïse prescrit la circoncision, appelée par saint Augustin et par saint Grégoire le baptême des enfants d'Israël; Mahomet la tolère sans l'imposer, et elle se perpétue chez les Arabes comme parmi les juifs.

Tous deux font un précepte absolu de l'aumône, régulièrement prélevée sur chaque revenu. Tous deux condamnent l'usure; mais, tandis que Moïse ne l'interdit qu'entre juifs et l'autorise avec les étrangers, Mahomet en fait l'objet d'une interdiction absolue.

Ne séparant pas le droit civil de la loi religieuse, le mahométisme est une théocratie comme le mosaïsme; mais c'est une théocratie sans caste sacerdotale.

Le mahométisme imite l'exclusivisme du mosaïsme qui affirmait avant tout la fraternité judaïque; et, au lieu d'enseigner que tous les hommes sont frères, il se contente d'enseigner que les musulmans sont les frères les uns des autres, en ajoutant qu'ils ne doivent prendre pour ami ni le juif ni le chrétien.

A la suite des Hébreux de l'époque primitive, les musulmans légalisent la polygamie déjà existante dans l'Arabie avant Mahomet, et dont Abraham, les patriarches, le roi David, le roi Salomon, avaient donné l'exemple. Ils la justifient par des raisons analogues à celles qu'invoquait saint Augustin pour expliquer qu'en certain

temps, chez le peuple de Dieu, il fût admis que des hommes eussent plusieurs femmes, tandis qu'il n'était pas admis que des femmes eussent plusieurs maris. L'illustre père de l'Église fait résider la cause de cette anomalie dans la supériorité de l'homme sur la femme, née pour la subordination. Selon lui, on ne comprendrait pas que plusieurs hommes fussent soumis à une seule femme ; mais on n'a pas de peine à se représenter plusieurs femmes soumises à un seul homme, pour le même motif qui fait qu'un esclave n'a pas plusieurs maîtres, mais qu'un seul maître a plusieurs esclaves. A quoi il ajoute cet argument qu'une femme ne peut être fécondée en même temps par plusieurs maris, tandis qu'un même mari peut féconder plusieurs femmes.

La simplicité des premiers califes, successeurs de Mahomet, rappelle ces patriarches hébreux qui, campés çà et là avec leurs troupeaux, vivaient frugalement sous la tente. Mal vêtus, se nourrissant de pain d'orge et de dattes, ne buvant que de l'eau, ils mènent l'existence la plus humble au milieu de l'éclat des conquêtes. Quand un satrape se rend à Médine, en pompeux appareil, pour présenter à Omar l'hommage de la Perse vaincue, il trouve le vainqueur enveloppé d'un manteau en loques et couché à côté d'indigents sur les marches de la mosquée. Mahomet lui-même, au fort de sa gloire, se contentait d'une nourriture grossière et rapiéçait ses vêtements.

Le plus beau livre de la Bible hébraïque, le livre de Job, met précisément en scène dans de dramatiques dialogues la pensée essentielle du mahométisme avant Mahomet, la foi en la Providence ; et il nous montre comment, sous la tente des émirs d'Idumée, les ancêtres du Prophète envisageaient les hautes énigmes devant

lesquelles a balbutié de tout temps la raison humaine.

Dans le pays d'Uts, au nord de l'Arabie déserte, vivait un homme qui s'appelait Job. Il était simple et droit, évitant de mal faire et craignant l'Éternel. Satan dit à Dieu : « Si Job vous craint, c'est qu'il y a intérêt. Vous le comblez de bienfaits. Frappez-le et il vous maudira. » Dieu frappa Job dans ses biens et dans sa famille. Mais Job continua à le bénir. Alors Satan de dire : « L'homme abandonne tout, pourvu qu'il sauve sa peau. Mais frappez Job dans ses os et dans sa chair, et vous entendrez sa malédiction. » Et Dieu fit du corps de Job une plaie saignante, une pourriture infecte. La femme du malheureux lui dit : « Quoi ! Tu t'accommodes de vivre ainsi ! Maudis Dieu et meurs ! — Tu parles follement, répondit Job ; nous avons accepté les biens ; comment n'accepterions-nous pas les maux ? ».

Tous ses parents abandonnent Job. Il git, torturé de douleurs, sur un tas de fumier. Arrivent trois amis qui prétendent le consoler. Mais ils ne font que l'accabler de leurs remontrances et des subtilités d'une vaine philosophie. Job est à bout de souffrances. Il maudit la lumière. Pourquoi est-il né ? Pourquoi tant de méchants prospères et tant d'hommes de bien malheureux ? En quoi a-t-il mérité son infortune ? Et, repassant sa vie, il se demande s'il a manqué aux devoirs de l'homme tels que les concevait déjà, dès cette haute antiquité, plus de six cents ans avant l'avènement du christianisme, l'Arabe méditatif, généreux et enthousiaste : « Ai-je été sourd à l'indigent ? Les regards de la veuve m'ont-ils vainement demandé du pain ? Ai-je pris mes repas sans donner sa part à l'orphelin ? Quand un misérable était demi-nu, ne l'ai-je pas réchauffé en le couvrant de la laine de mes

brebis ? Ma tente n'a-t-elle pas été toujours hospitalière à l'étranger ? N'étais-je pas l'homme compatissant qui console les affligés par des paroles douces comme la pluie du printemps ? N'étais-je pas l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des malheureux, l'homme vêtu de justice qui brise la mâchoire de l'injuste et lui arrache des dents sa proie ? N'ai-je pas fait un pacte avec mes yeux pour que mes regards ne profanassent jamais une vierge ? Ai-je méconnu le droit de mon serviteur ou de ma servante, formés comme moi par le même Dieu dans le ventre de la femme ? Ai-je suivi les voies tortueuses de la fraude et du mensonge ? Ai-je élevé la main contre les petits et les faibles ? Ai-je placé ma confiance en mes richesses et dit à l'or : *Tu es mon espoir ?* Me suis-je réjoui de l'infortune de mes ennemis ? A la vue du soleil si splendide et si beau, mes doigts ont-ils fait le geste de l'idolâtrie en lui jetant un baiser de ma bouche ? Examinez ma cause, mon Dieu ! Oh, si quelqu'un pouvait écrire tout entier le livre de ma vie, j'étalerais cet écrit autour de mon turban comme un diadème ! »

Pour lors, voici que Dieu se fait entendre à Job du sein de la tempête. « Quel est le parleur insensé qui prétend en remontrer à ma sagesse ? Voyons, ceins tes reins ; fais l'homme. Je veux t'interroger, et tu m'instruiras. Où étais-tu lorsque je jetai les fondements de la terre ? Connais-tu la main qui en posa la pierre angulaire au milieu des hymnes de joie que chantaient en chœur les étoiles et tous les enfants de Dieu ? As-tu sondé la profondeur des abîmes ? Les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant toi ? »

Et dans une suite de tableaux sublimes, l'Éternel

étale les merveilles de la mer, du ciel et du désert ; décrit les grands phénomènes de la nature et les mœurs des animaux depuis le lion, l'âne sauvage, l'autruche, le buffle et le cheval de l'Arabie, jusqu'à l'hippopotame et au crocodile de l'Égypte ; met enfin dans tout son jour l'impuissance de l'esprit humain en face des mystérieuses beautés de l'œuvre divine : « Eh bien, celui qui conteste contre Dieu a-t-il rien à répliquer ? — Que répliquerais-je ? répond Job. Je ne suis que poussière et néant. Ma bouche n'a que trop parlé. Je mets la main sur elle et me tais. »

Mais l'Éternel qui vient de le combler du spectacle de sa grandeur l'en veut accabler. « Ceins tes reins, reprend-il ; fais le maître. Je veux t'interroger et tu m'instruiras. Essaie donc d'opposer ton droit à ma justice ! As-tu le bras tout-puissant de Dieu et le tonnerre de sa voix ? Est-ce toi qui d'un regard abaisses toutes les hauteurs, humilies les humains, terrasses les méchants ? » Et, évoquant la création des gigantesques monstres marins, il montre une fois de plus que sa puissance n'a pas de limites.

— « Oui, s'écrie Job, tu peux tout, tu sais tout. J'ai parlé, sans les comprendre, de prodiges qui passent mon intelligence. Prosterné dans la poussière, je m'accuse et me repens. »

Quand il vit Job s'humilier, Dieu fut touché ; et il lui rendit au centuple les félicités perdues.

La conclusion où aboutit le livre de Job peut être formulée comme il suit : « Dieu seul est grand ! O homme, quelques maux qui t'assaillent, prosterne-toi devant la majesté de Dieu ; respecte le mystère de ses desseins ; ne désespère pas de sa bonté. »

Or, chaque vendredi, dans toutes les mosquées, l'iman répète cette prière, que suivent du fond du cœur des multitudes d'hommes en burnous, le front prosterné contre terre : « Dieu très haut! Dieu très haut! Dieu très haut! J'atteste qu'il n'y a point de Dieu sinon Dieu. Prions tous. Grand Dieu! Grand Dieu! Il n'y a point de Dieu, sinon Dieu. »

Qui dit *musulman* dit *homme soumis à la volonté de Dieu.* Quelque infirmité qu'il nous donne, quelque place qu'il nous assigne, quelque épreuve qu'il nous envoie, il faut courber la tête et rendre gloire au Très Haut, sans s'égarer en désirs impuissants ou en regrets stériles. Bien faire et acquiescer à la loi du monde est la loi de l'homme.

Devant la mort de sa fille la plus chère, de son ami le plus fidèle, Mahomet pensera comme Job : « Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés. Que son nom soit béni! » Lui aussi dira de Dieu : « Quand même il me tuerait, j'espérerais en lui! »

En même temps qu'un judaïsme bâtard, le mahométisme est un christianisme bâtard ; et ce n'est pas sans motif que le protestant Jurieu, le janséniste Nicole, l'ultramontain Joseph de Maistre se sont accordés à voir dans les musulmans une secte chrétienne.

De même que Jésus s'était déclaré le continuateur de Moïse, Mahomet se déclare le continuateur de Moïse et de Jésus. « Je ne suis, dit-il, que le dernier des prophètes envoyé pour compléter la révélation », et il rend à Jésus ce témoignage qu'il mit dans le cœur de ses disciples des trésors de bonté et de miséricorde.

Le mahométisme assemble les fidèles dans les mos-

quées pour y écouter la lecture et le commentaire familier du livre saint à l'image des chrétiens primitifs réunis dans leurs églises pour y entendre lire et expliquer leurs saintes écritures. Il enseigne à prier, sinon sept fois par jour selon la vieille règle chrétienne, du moins cinq fois par jour, mais en faisant de la prière un pur hommage à Dieu sans y joindre des sollicitations ; il fête le vendredi, comme les chrétiens le dimanche et les juifs le samedi ; il multiplie les asiles hospitaliers ; il prescrit des pèlerinages à la terre sainte de la Mecque pareils aux pèlerinages à la terre sainte de la Palestine ; il a ses communautés religieuses, ses confréries de missionnaires, ses ascètes soumettant leurs corps aux pires tortures avec un stoïcisme impassible ; il a sa Pâque, précédée d'un Ramadan ou carême de trente jours, pendant lequel il est interdit de rien avaler tant que la nuit n'est pas venue et qu'il est possible de distinguer un gros fil à l'œil nu.

L'annonce de la fin du monde, les prodiges précurseurs, les appels de la trompette, la résurrection des corps, le dernier jugement, sont mentionnés dans le Coran comme dans l'Évangile. Dieu doit apparaître au milieu de sa cour céleste. Dans la balance tenue par l'ange Gabriel seront pesées les bonnes et les mauvaises actions de chaque homme. Si les mauvaises l'emportent sur les bonnes, ne fût-ce que du poids d'une fourmi, le pécheur ira dans l'enfer, où sévissent le froid le plus glacial et la plus ardente chaleur. Entre mahométans et infidèles, il y aura cette différence que ceux-ci ne verront pas la fin de leurs peines, au lieu que ceux-là, une fois l'expiation jugée suffisante, seront enfin admis au paradis, le délicieux séjour de l'éternelle paix et des éternelles amours.

Iront droit au paradis, quelles qu'aient été leurs fautes, les mahométans qui auront succombé au cours d'une guerre sainte contre les mécréants. Chefs chrétiens et chefs musulmans disaient également à leurs soldats, au temps des croisades : Mourant martyrs, vous mourrez absous.

Le mahométisme comme le catholicisme a la prétention d'être la religion universelle, et, quoique encore resserré entre l'Hymalaya et la Méditerranée, il se promet l'entière domination du monde. Selon le mot de Tamerlan, tout comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, la terre ne doit avoir qu'un maître, le commandeur des croyants.

Comme le catholicisme, mais encore plus que lui, le mahométisme attache ses fidèles à leur religion en les occupant constamment d'elle. Selon la remarque de Montesquieu, « on tient beaucoup aux choses dont on est continuellement occupé ».

Les multiples luttes des catholiques contre les musulmans n'ont pas même abouti à leur enlever la terre qui fut le théâtre de l'épopée chrétienne. En dépit de sept grandes croisades, Jérusalem et Antioche leur sont restées. Les mahométans font des prosélytes et demeurent réfractaires au prosélytisme. Ils tiennent plus à leur Coran que les chrétiens à leur Évangile. Des populations catholiques sont passées au mahométisme ; pas une population mahométane ne passe au catholicisme.

C'est qu'on n'imagine point combien les mahométans sont choqués par ce qu'ils appellent les superstitions grossières et les dogmes absurdes des catholiques. Jamais ils ne comprendront le Dieu en trois personnes, l'Homme-Dieu, la Vierge Mère, le culte des saints et des images. L'idée de Dieu mourant sur une croix et

mangé quotidiennement dans l'hostie leur paraîtra toujours une monstruosité révoltante.

Autant il est naturel que les confréries musulmanes réussissent dans la conversion des fétichistes de l'Afrique guéris de leur cannibalisme et élevés par elles à un idéal supérieur, autant il est fatal que les missions catholiques échouent dans leurs tentatives sur les mahométans. Tout au plus, peut-on prévoir un temps où la réconciliation sera faite entre le Mahométisme, le Christianisme et le Mosaïsme, ramenés à un théisme moral qui réunira dans une communion exempte de dogmes tous les spiritualistes ayant foi au Dieu vivant et unique.

Il semble certain que, sans Mahomet, l'Arabie du Nord serait devenue chrétienne, comme celle du Sud serait devenue juive.

Il y avait bien des fidèles de la religion de Zoroastre, et surtout il y avait de nombreux fétichistes. Mais au VI^e^ siècle le christianisme et le judaïsme tendaient manifestement à prévaloir sur la diversité des sectes qui se partageaient les tribus.

C'est alors que paraît Mahomet, à la fois imposteur de génie et sublime visionnaire, tantôt appliqué à duper les autres, tantôt dupe lui-même de ses hallucinations. Il se pose en restaurateur de la vieille foi des ancêtres ; il réprouve le matérialisme fétichiste ; il s'élève contre ces superstitions, nées de l'anarchie des croyances, qui assimilent à Dieu des anges ou des démons ; il s'attribue la mission de purifier de toute idolâtrie et de simplifier, d'après les traditions d'Abraham et d'Ismaël, la loi de Moïse et la loi de Jésus ; et, armé de la parole et du glaive, il séduit ou subjugue des millions d'âmes.

Sa religion n'est surchargée ni de miracles, ni de mystères ; la doctrine est réduite à la foi en un Dieu unique, en la Providence et en l'Immortalité ; la pratique consiste en prières, en jeûnes, en ablutions, dans l'interdiction des boissons alcooliques, du jeu, de l'usure, et dans l'observance de beaux préceptes sur la sobriété, la justice, la droiture, la libéralité, le pardon des offenses, la mansuétude, le dévouement, l'horreur des us idolâtres.

Mais la dégradation de la femme, achetée comme une marchandise, réduite dès l'âge le plus tendre à l'office d'instrument de plaisir, mêlée esclave à d'autres esclaves, derrière de mystérieuses clôtures, dans cet enfer de basses passions qu'est un harem, et l'apothéose des jouissances sensuelles promises comme récompense à la vertu efféminent peu à peu les âmes ; le principe de l'apostolat par le fer, non moins pernicieux que le principe de l'apostolat par le feu, fait du croyant l'ennemi de toute foi étrangère et de toute science indépendante ; enfin, le dogme de la prédestination tend à pétrifier les volontés dès que sera éteinte la première ardeur du fanatisme.

Voilà comme Mahomet, en jetant les semences d'un grand mouvement de civilisation, répandit aussi les germes de cet esprit d'intolérance inhumaine ou d'incuriosité stupide, de cette mollesse et de cette immobilité funeste où végètent aujourd'hui les adorateurs de sa loi.

Cette loi, il l'appelait une loi de vie ; elle est devenue une loi de mort.

LA SCOLASTIQUE

C'était aussi une philosophie de mort que la philosophie du moyen âge ; mais l'heure devait venir où la vie

en sortirait. Pascal a dit : « Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. » Le moyen âge eut ses songeurs, et la raison humaine finit par soulever le couvercle du sépulcre dans lequel la théocratie catholique prétendait la tenir ensevelie.

Le propre de la *Scolastique*, c'est-à-dire des méthodes et des doctrines qui prévalurent dans les écoles du moyen âge, fut de subordonner la science et la moralité aux formules de la théologie consacrée et d'étudier des notions transmises sur les choses, non les choses elles-mêmes. A la place des faits, des textes; à la place de la vérité, l'autorité.

Les gens d'école ne se préoccupent guère d'interroger directement la nature et l'humanité; mais en revanche ils proposent à la méditation des sujets neufs, que les Grecs n'avaient même pas soupçonnés. Ainsi, parmi les graves problèmes qu'on se passe de génération en génération, figurent des questions comme celles-ci : « Pourquoi Ève a-t-elle été tirée d'une côte et non d'une autre partie du corps d'Adam? Quelle était la taille d'Adam naissant? La Vierge Marie a-t-elle concouru comme homme et comme femme à la production du corps de Jésus-Christ? Pourquoi le Messie n'a-t-il pas été une femme? Comment le démon entre-t-il en nous? » Thomas d'Aquin lui-même, le prince des docteurs, posera les plus singulières questions. Par exemple il examinera si Adam et Ève, avant leur chute, expulsaient de leurs corps certaines superfluités. Oui, conclura-t-il; puisque leurs corps absorbaient des aliments, il fallait bien qu'ils en

rendissent les résidus. Mais gardons-nous de penser qu'il s'en suivit quelque chose qui ressemblât à nos misères actuelles. Dieu fit le nécessaire pour que rien de malséant ne souillât le paradis terrestre.

Dans la morale, de même que dans les autres matières, la scolastique, mère de la casuistique, substitue le point de vue particulier d'une certaine autorité au point de vue universel de la raison. Or le tout n'est pas de savoir ce que logiquement chacun doit faire dans la famille, l'État, l'humanité, tels qu'ils sont de par le pouvoir d'une certaine Église ; c'est de démêler ce que famille, État et humanité doivent être de par l'essence éternelle des choses et indépendamment de tout pouvoir établi. Si l'expérience seule vous guide, votre morale sera assujettie à l'histoire ; si vous ne tenez compte de l'expérience, votre morale ne pourra prendre vie dans l'histoire. Il faut considérer à la fois le réel et l'idéal pour tirer graduellement de ce qui est ce qui mérite d'être.

Du moment où la pensée se donnait pour but de justifier la tradition religieuse et d'en faire sortir toutes les conséquences qu'elle comporte, il était naturel qu'on prisât par-dessus tout les procédés techniques de l'argumentation. De là l'espèce de culte voué à Aristote, le législateur du syllogisme. On sembla croire, comme l'a dit quelqu'un, que Dieu ayant fait de l'homme un animal à deux jambes, avait laissé à ce philosophe le soin d'en faire un animal raisonnable.

Pourtant, de même qu'il n'est pas nécessaire de savoir comment l'estomac digère et comment le sang circule, pour se nourrir et pour vivre, il n'est pas nécessaire pour raisonner d'avoir démêlé le mécanisme du rai-

sonnement. Le syllogisme n'est pas le raisonnement; il n'en est que la forme technique. Le raisonnement est commun à tous les hommes. Le syllogisme est un procédé artificiel plus ou moins employé et plus ou moins connu. On peut mal raisonner en entassant selon la formule syllogismes sur syllogismes, et on peut bien raisonner sans avoir la moindre notion du syllogisme et de ses règles.

Aveuglément épris de ce mécanisme, on codifia, on divisa, on subdivisa, on multiplia les règles de la syllogistique. Le vain fatras des formules embarrassa la marche de l'esprit, et les idées furent négligées pour les mots. On exigeait des déductions rigoureuses; mais on acceptait les principes sans examen. Or, la plupart des erreurs des hommes viennent plutôt de ce qu'ils raisonnent sur de faux principes que de ce qu'ils raisonnent mal suivant leurs principes.

Au surplus, quelque peu raisonnables qu'aient été souvent les raisonneurs du moyen âge, ils ont dégrossi beaucoup de questions. Nombre d'esprits se sont aiguisés à leur école, et notre langue leur est en partie redevable de cette logique, de cette clarté, de cette précision qui fait d'elle la langue de la raison.

Puis, le culte de la tradition n'était pas tellement servile qu'une pensée personnelle n'arrivât à se dégager et à se produire. Il ne faut marcher qu'en s'appuyant sur des autorités et sur des textes de l'Écriture, c'est entendu. Mais on choisit ces autorités et ces textes, selon le besoin, d'après les prédilections de son intelligence. Dans tel cas où on a contre soi saint Athanase, on a pour soi saint Cyprien. Dans tel autre cas où on

est contredit par l'évangile de saint Luc, on peut utilement alléguer celui de saint Marc.

Tant s'en faut en effet qu'il y ait en tout pleine concordance soit entre les versets sacrés, soit entre les saints Pères. Par exemple, tantôt Jésus est conciliant et dit : « Qui n'est pas contre nous est pour nous; » tantôt il est intransigeant et dit : « Qui n'est point avec moi est contre moi. » Ici il déclare apporter la guerre; là il déclare apporter la paix. Et chez les Pères, que de contradictions ! Dans un opuscule hardi, Abailard les mettra en lumière sous ce titre : *Le oui et le non.*

De cette sorte, quoique le plus souvent la tradition décide de l'orientation donnée à la doctrine, il arrive aussi que la doctrine décide de l'interprétation donnée à la tradition.

Le théâtre de la scolastique fut l'Europe occidentale; dans l'Europe plus particulièrement la France, et dans la France plus particulièrement Paris, surnommé la ville des philosophes. Au centre la France; au sud l'Italie et l'Espagne; au nord l'Angleterre et l'Allemagne.

On peut distinguer dans le développement de la scolastique deux périodes : une première période où a dominé l'esprit platonicien; une seconde période, datant du XIII^e^ siècle, où a prévalu l'esprit aristotélique.

Un fait en dit long sur ces mille ans pendant lesquels le catholicisme a régenté la pensée humaine. Pas un laïque ne figure dans la nomenclature des philosophes du moyen âge. Tous ont été hommes d'Église.

Jusqu'à la fin du XV^e^ siècle, la scolastique est en possession de l'universel empire des intelligences. Elle le

perd irrémédiablement au XVI^e^ siècle, et la pensée libre porte au catholicisme la blessure mortelle dont il doit périr.

La scolastique continue toutefois à régner dans les écoles ecclésiastiques. Elle s'y perpétue, avec ses volumineux cahiers, jusqu'au delà du XVII^e^ siècle. Même, à un certain moment, elle est sur le point d'obtenir qu'il soit prononcé un arrêt contre Descartes, en faveur d'Aristote.

Au XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^, la scolastique subit chez le clergé une éclipse partielle, d'abord devant le cartésianisme que l'invasion des théories matérialistes accrédite comme le meilleur rempart des bonnes doctrines ; puis devant le traditionalisme qui oppose la tradition et le consentement commun aux prétentions de la raison individuelle ; enfin devant l'ontologisme qui, affirmant l'impersonnalité de la raison, enseigne qu'elle est en rapport direct avec l'Être universel en même temps qu'adéquate aux enseignements du catholicisme.

A partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, marquée par la promulgation du dogme de l'infaillibilité pontificale, la scolastique a repris une nouvelle vigueur, et saint Thomas, proclamé par Rome le guide des papes, est devenu, à côté de saint Augustin, le grand oracle de l'Église catholique, de plus en plus conséquente avec ses principes, de plus en plus en opposition avec les progrès de la pensée humaine.

Il s'est ainsi accompli une double marche, celle de l'humanité pensante vers une liberté de plus en plus large, et celle de l'Église vers une tyrannie de plus en plus

étroite. Le bloc des dogmes indiscutables s'est accru dans le monde religieux, en même temps que s'étendait dans le monde philosophique la sphère des idées dont on discute.

A proportion qu'augmentait le nombre des articles de foi promulgués par les conciles et les papes, moindre devenait la marge pour les débats théologiques. C'est ainsi que les dominicains pouvaient, au XIII^e^ siècle, nier l'Immaculée Conception soutenue par les franciscains. Ils ne le pourraient plus aujourd'hui. Aussi restreint fût-il, le mouvement des esprits a été progressivement limité parmi les serfs de la scolastique. Le contraste est énorme entre les audaces tolérées chez les moines du moyen âge et les contraintes subies par un Didon ou un Lacordaire.

SAINT VINCENT DE LÉRINS

Au V^e^ siècle vivait au monastère de la petite ville de Lérins, non loin d'Antibes, saint Vincent, le vrai père de la scolastique, le puissant théologien qui, à la suite de saint Augustin et avant Bossuet, a le mieux formulé les principes constituant la charte de la pensée humaine durant l'âge du catholicisme.

Voici ces principes, résumés d'après les textes même de saint Vincent de Lérins et avec l'aide des commentaires de Bossuet.

Il ne faut pas voir dans le catholicisme, religion divine, une doctrine qui se compose par pièces et qui comporte ces changements où apparaît le défaut essentiel des sectes humaines. Ce qu'il formule, il le formule *partout et toujours*.

Il est dit dans l'Écriture sainte : « Ne remuez point les bornes posées par les anciens. Ne vous mêlez point de juger par-dessus le juge. » Or, le juge, c'est l'Église. C'est à l'Église que saint Paul s'adressait lorsqu'il disait à son disciple : « O Timothée, gardez le dépôt qui vous a été confié. »

L'Église de Jésus-Christ, soigneuse gardienne des dogmes qui lui ont été donnés en dépôt, n'y change jamais rien ; elle ne retranche point les choses nécessaires ; elle n'en ajoute point de superflues. Tout son travail est de polir ce qui est encore fruste, de mettre en lumière ce qui est encore dans l'ombre, de confirmer ce qui a été expliqué, de faire la garde autour de ce qui a été défini.

Il en est de la théologie comme du corps humain qui se fortifie et grandit avec les années, mais ne laisse pas d'être toujours le même.

Les hérésies, quand elles se sont produites, ont été un profit pour l'Église, parce qu'elles lui ont permis de rendre plus précise la vérité contenue dans la tradition. Ceux qui pensent mal n'aboutissent qu'à faire plus complètement connaître ceux qui ont bien pensé ; et les erreurs des défaillants, au lieu d'interrompre la suite de l'Église, ne font que lui donner l'éveil pour qu'elle entende mieux ce qu'elle croyait.

L'Église confondra toujours les novateurs, en signalant le manque de continuité et d'universalité qui est dans leurs dires. Pourquoi la parole divine les aurait-elle pour premiers organes ? Pourquoi ne serait-elle pas parvenue aux autres comme à eux ? Chaque fois qu'un concile œcuménique a décrété un dogme, il a prononcé que toute l'Église catholique avait toujours cru la même chose qui était définie par ce dogme.

On ne saurait trop s'étonner de ce qu'il se trouve des hommes si impies, si enclins à l'erreur, que, non contents de la règle de la foi donnée aux fidèles et reçue de toute antiquité, ils cherchent des nouveautés et veulent toujours ajouter, changer, ôter quelque chose à la religion, comme si elle était, non pas *un dogme céleste qui, révélé une fois, nous suffit*, mais une institution humaine qui ne puisse être amenée à sa perfection qu'en la réformant.

Ne faisons pas parler notre propre esprit, là où doit parler la foi ! C'est folie que de chercher du nouveau dans la religion. Non seulement elle a été bien enseignée par les apôtres ; mais encore elle a été bien retenue par ceux qui les ont suivis.

Là où les Pères concordent, il faut reconnaître l'unanimité de l'Église conduite par un même esprit. Là où quelques Pères diffèrent, il faut croire que ceux qui s'écartent du grand nombre, ou bien sont mal compris par nous, ou bien se sont mal expliqués ; et, en tous cas, sans se départir du respect qu'on leur doit, il n'y a pas à les écouter.

Une pente secrète porte l'esprit de l'homme à une religion de plain-pied qui lève toutes les difficultés et qui supprime tout l'exercice de la foi. On n'aurait plus de digue à opposer aux fantaisies de la pensée, si, admettant des variations et des évolutions dans le dogme, on s'accommodait de la nouveauté.

Une Église qui a pour règle de la foi qu'elle doit avoir aujourd'hui celle qu'elle avait hier, qui croit que celle d'hier est celle de tous les siècles passés et futurs, en sorte que la vérité régnera éternellement dans sa communion, et qu'il y a une promesse éternelle qui l'en assure,

est incompatible par son propre fond avec toutes les nouveautés.

La règle pour ne se tromper jamais c'est, en quelque temps que ce soit, de suivre ceux qu'on voit marcher devant soi. Il n'y a jamais rien à ajouter à la religion parce que c'est un ouvrage divin qui a d'abord sa perfection.

SAINT BENOIT ET LES MOINES

Deux hiérarchies, l'une spirituelle, l'Église, l'autre temporelle, la Féodalité ; deux sortes de forteresses, le monastère, le château ; deux ordres de militants, les moines, les chevaliers : voilà le moyen âge.

Les thérapeutes qui menaient dans leurs retraites une vie toute recueillie, toute mortifiée, avaient été parmi les juifs une sorte de moines, d'où prirent leurs modèles les religieux des premiers monastères chrétiens.

L'Orient fit ses favoris de ces pénitents exaltés et les préféra à ses prêtres. Mais ils eurent quelque peine à s'accréditer dans l'Occident. Saint Jérôme raconte les propos insultants que tenaient les fidèles, quand, au IV^e^ siècle, ils voyaient des religieux à tête rasée passer par les rues de Rome, où ils étaient une nouveauté. « Ne va-t-on pas débarrasser la ville de cette engeance? disaient-ils. On devrait bien les lapider ou les jeter à l'eau. » Il arrivait même, d'après Salvien, que la foule les poursuivait de ses sifflets et de ses huées.

Mais, à la longue, la face des choses changea. Les moines reclus ou en société abondèrent en Italie, dans les Gaules, en Espagne, en Afrique ; et plusieurs, tels que saint Martin de Tours, Jean Cassien, saint Patrick, saint Vincent de Lérins, saint Colomban, se distinguè-

rent tellement par leurs vertus, que le peuple en vint à les opposer malicieusement aux prélats de l'Église. Cette prédilection pour les moines, qui étaient en général de simples laïques, ne fit que s'accentuer quand les monastères eurent presque tous adopté la règle de saint Benoît.

Saint Benoît, né près de Nursie en 480 et mort en 543, est la plus grande figure du VI^e^ siècle. Il fut un ascète tout animé du vieux génie politique de Rome. Après avoir peuplé d'une douzaine de couvents les points les plus déserts de la campagne romaine, il alla, en 529, édifier au Mont-Cassin, sur les ruines d'un ancien temple d'Apollon, le fameux monastère d'où l'esprit bénédictin devait rayonner dans toute la catholicité.

Donnons une idée du code monastique de saint Benoît reçu par les religieux de l'Occident avec le même respect que professait l'Orient pour les règles de saint Basile.

Autant saint Benoît estime les soldats du Christ qui vivent pieusement et pauvrement en ermites ou en cénobites, autant il réprouve les moines qui ne sont détachés du siècle que par grimace et dont la tonsure est un mensonge. Il les montre allant deux par deux, trois par trois, s'accordant à prendre un faux visage, légitimant ce qu'il faudrait condamner, condamnant au besoin ce qu'il faudrait permettre, esclaves de leur ventre et livrés à la luxure.

C'est ainsi que saint Jean Chrysostome, après avoir dit avec orgueil qu'en son temps il y avait plus de femmes consacrées à Dieu qu'il n'y avait d'épouses et

de mères, déplorait qu'à côté des vierges qui se vouaient sincèrement au soin des malades et des pauvres, il y en eût un très grand nombre qui revêtaient le voile blanc et le manteau noir des religieuses sans en avoir les vertus. C'est ainsi encore que saint Jérôme représentait certains moines de son siècle affectant un faux renoncement, faisant étalage de leurs barbes de boucs et de leurs pieds nus, captant les largesses de fidèles crédules qui les comblaient en vue de l'expiation de leurs péchés, singeant l'austérité tant qu'ils pouvaient être vus, et se dédommageant la nuit par des orgies clandestines des jeûnes rigoureux auxquels ils s'astreignaient le jour.

Une fois les purs glorifiés et les impurs stigmatisés, saint Benoît trace la règle des monastères. Il s'agit d'instituer dans la vie commune des frères une équitable discipline qui assure le service de Dieu, l'intégrité des mœurs et le maintien de la charité. A la base, à côté de la prière, saint Benoît met le travail. Le moine est perdu s'il n'évite pas l'oisiveté, « l'ennemie des âmes ».

L'Orient avait abondé en moines possédés du délire de la solitude et avides de s'absorber dans les exercices spirituels. Les gestes immodérés de leur ardente piété aboutissaient tour à tour, de l'aveu de saint Jérôme, à une espèce de folie qui les empêchait de savoir ce qu'ils faisaient et à une prostration morbide que pouvait suivre la mort. Aussi cette règle fut-elle établie qu'il fallait que les moines se donnassent quelque relâche et qu'ils eussent une occupation manuelle. On traita même d'hérétiques les Eutichistes qui allaient là contre.

L'originalité de saint Benoît réside dans sa parfaite combinaison du travail de l'esprit avec le travail du corps. Notre cerveau et nos membres demandent égale-

ment à être développés ; et nos semblables attendent de nous des services matériels comme des services moraux. La tâche des religieux, leur abbé en tête, sera donc alternativement une tâche intellectuelle et une tâche manuelle.

Rendons grâce à saint Benoît de s'être fait le glorificateur du travail des mains où l'antiquité ne voyait que l'abject apanage de l'esclave ! Le travail libre et volontaire sera le grand organisme de la vie moderne.

Les bénédictins ont été les éducateurs et les défricheurs de l'Europe. Leurs *monastères* n'étaient pas uniquement, comme l'indique ce mot, des *maisons de solitaires*, fondées en vue d'une stérile contemplation et peuplées de dévots ne visant qu'à se soustraire aux agitations du siècle. Ils étaient, en même temps que des foyers de recueillement et de prière, des ruches ouvrières, des centres de labeur commun, d'études savantes et d'action féconde, où des hommes pieux, associés sous une même règle, collaboraient à une œuvre civilisatrice. Avec les fils de saint Benoît, le catholicisme eut ses légions de soldats, sans cesse renouvelées, qui multiplièrent leur effort sur tous les points de l'Occident pour discipliner la barbarie et faire des chrétiens.

Et quel harmonieux ensemble d'activités dans ces monastères dont chacun constitue une cité qui se suffit à elle-même ! La prospérité économique s'y allie à une vitalité intellectuelle et morale qui rappelle, mais sans le même esprit de liberté, la vie cénobitique de l'Institut de Pythagore, si haute et si féconde. Tout comme il possède son église où on prie, sa bibliothèque où on étudie, son école où on enseigne, le monastère a ses champs, ses bois, son jardin, son moulin, sa boulangerie, ses

métiers de toute sorte. Les moines, agriculteurs, maçons, artisans, manufacturiers, font sortir de terre, bâtissent, fabriquent ce qui est nécessaire à la vie commune. Ils produisent pour eux-mêmes ; ils produisent aussi pour les pauvres. Le monastère possède une annexe réservée aux œuvres d'hospitalité et d'assistance.

Qui ne reconnaîtra que saint Benoît a été un maître dans la réalisation de ce socialisme intelligent où aux combinaisons matérielles s'ajoute la mise en œuvre des forces morales ?

Saint Benoît admet que les enfants soient voués par leurs parents à la vie monastique dès l'âge le plus tendre. Au lieu de comprendre l'iniquité de la tyrannie ainsi exercée sur une personne humaine, l'ignorance de ces temps n'envisageait que la future béatitude d'une âme consacrée à Dieu. Bossuet lui-même dira : « C'était épargner aux enfants des tentations et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette société, avec les anges de la terre. » Même de nos jours il est possible de voir, affublés du froc, des novices de dix à quatorze ans, vendus au couvent par une famille qui prétend les dérober aux périls du monde et victimes inconscientes d'un véritable détournement de mineurs.

S'il a le tort de consacrer ce qu'on a pu appeler la traite des enfants, saint Benoît a du moins le mérite d'avoir institué le régime des noviciats. D'un côté, il n'admet pas que le religieux demeure libre de tout engagement, comme c'était ordinaire ; et il le veut finissant par se donner tout entier, pour toujours. Mais d'un

autre côté il entend que l'homme qui adopte la vie monastique sache bien à quoi il s'engage et ait fait au préalable l'essai de ses forces.

Avant d'incorporer définitivement le novice, on lui fera connaître points par points la règle de l'ordre. « Voici, lui dira-t-on, sous quelle loi on combat dans notre armée du salut. Si tu peux l'observer, tu seras des nôtres. Si tu ne le peux, va-t-en : tu es libre. »

Le novice, après des épreuves dont la durée doit être au moins d'un an, persiste-t-il dans sa vocation? Alors il sera admis à prendre devant Dieu des engagements solennels lui imposant à perpétuité la chasteté absolue, le détachement absolu, l'obéissance absolue.

Dans l'évangile selon saint Luc, Jésus oppose aux hommes mariés ceux qui « se sont rendus eunuques eux-mêmes *à cause du royaume des cieux* ». Tels sont les moines. Ils doivent réprimer la sensualité et se prémunir sans cesse contre la tentation; entretenir la vie intérieure par les bonnes lectures dont l'usage s'étend aux brèves heures où on est tous à table, afin que le repas lui-même soit transformé en un exercice spirituel; enfin retrancher toutes les superfluités et se contenter du strict nécessaire dans le vêtement qui sera celui du paysan de l'époque, dans le coucher qui sera une paillasse avec une couverture, dans le manger et dans le boire où domineront les légumes et l'eau.

Tel sera le détachement du moine, qu'il ne possédera aucune chose comme sienne. Saint Benoît estime essentiel d'extirper jusqu'à la racine toute attache à la propriété personnelle. Nul ne se permettra de rien donner ni de rien recevoir sans l'ordre de l'abbé. Il ne

détiendra rien en propre, pas même un livre, pas même ce qu'il faut pour écrire. « Un religieux ne saurait être propriétaire de ceci ni de cela, par la même raison qui fait qu'il ne lui est pas permis d'avoir en sa puissance son corps ou sa volonté. »

Et en effet l'abdication de soi est complète. La règle est l'obéissance passive. Même quand l'ordre donné lui paraît inexécutable, le frère doit le recevoir en toute soumission et douceur. S'il constate que la chose passe totalement ses forces, qu'il expose la raison de l'impossibilité à son supérieur, mais qu'il le fasse en toute humilité, sans aucun esprit de résistance, sans aucune montre d'impatience ou de contradiction. Que si, après ses observations respectueuses, le supérieur persiste dans son commandement, le frère se dira qu'il en doit être ainsi et, se confiant à Dieu, il obéira. Ne raconte-t-on pas que certain abbé prescrivit à un de ses moines d'arroser tous les jours un bâton planté dans le sable, et que pendant trois ans le moine obéit? La légende ajoute qu'au bout de trois ans, par une permission de Dieu qui récompensait son obéissance, le religieux vit le bâton tout à coup transformé en un arbre magnifique, chargé de branches, de feuilles et de fruits.

Surtout, que jamais un frère ne s'interpose en faveur d'un autre frère! Défense est faite à tout religieux d'intervenir pour en justifier un autre ou pour le protéger, « seraient-ils unis par les liens du sang ». Au supérieur le privilège de juger et de condamner les délinquants.

Parmi les pénalités figurent, outre l'expulsion applicable aux cas extrêmes, les jeûnes forcés, les coups de fouet, la séquestration.

Voilà certes une puissance excessive conférée aux abbés.

Il est vrai que ce sont les frères qui, jeunes et vieux, élisent au suffrage universel l'abbé mis à leur tête; mais, une fois élu, il demeure le chef sa vie durant. Il est vrai aussi que l'abbé est rigoureusement tenu de recueillir les opinions de tous les frères chaque fois qu'il s'agit de prendre une résolution importante; mais l'avis des frères ne fait pas loi. Après y avoir bien pensé, l'abbé décide, dans sa prudence et dans sa justice. Aux frères d'obéir.

Saint Benoît reconnaît que d'abord la voie paraît rude ; mais il ajoute que l'habitude la rend aisée.

Le perpétuel enchaînement des prières, des travaux, des bonnes œuvres, apporte chaque jour une suave allégresse au pieux solitaire qui a la conscience droite et le cœur pur. Puis, que de maux évités! A combien d'émotions et de chagrins on se soustrait, quand on renonce à toutes ces contentions que nécessitent la fortune et le pouvoir! Volontairement asservi dans la société religieuse, le moine possède vis-à-vis de la société civile cet esprit d'indépendance que donnent l'exiguïté des besoins, l'empire sur les passions, la simplicité de la vie, le mépris de la mort.

« On trouve une douceur infinie, dit saint Benoît, à suivre cette route du salut. » Et, dans son éloge de la règle religieuse, le grand organisateur des monastères du moyen âge devance l'éloge qui a été fait en nos temps de la règle militaire : « C'est sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie réglée d'avance, sans discussion possible et par conséquent sans irrésolution et sans regret. C'est de là que viennent l'insouciance et la gaieté. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content. »

A la femme, si atteinte par les injustices sociales, si sensible aux brutalités de la vie, si ouverte aux joies intérieures, l'existence monastique offrira un attrait particulier. Soumise à l'influence du prêtre et exclue elle-même du sacerdoce, elle cherchera dans les couvents où elle peut être religieuse au même titre que les religieux et devenir prieure, abbesse, supérieure, soit la paix, soit l'action, et, avec l'action, l'emploi de ses forces d'amour déviées de la famille.

De l'ordre des bénédictins sortiront au x^e^ et au xi^e^ siècle les grandes congrégations de Cluny et de Citeaux, tandis que saint Bruno fondera la Chartreuse. Au début du xii^e^ siècle seront créés successivement l'ordre des Trappistes dont le rigorisme ascétique dépassera celui des Chartreux; l'ordre des frères hospitaliers dits chevaliers de saint Jean de Jérusalem, puis chevaliers de Rhodes, puis chevaliers de Malte; l'ordre des chevaliers de la milice du Temple ou Templiers.

Au xiii^e^ siècle, non seulement la congrégation bénédictine des Cisterciens possèdera à elle seule plus de trois mille monastères; mais encore on verra se constituer les quatre ordres mendiants : l'ordre des Franciscains, comprenant entre autres les cordeliers, les recollets et les capucins; l'ordre des Dominicains; l'ordre des religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel ou Carmes, et l'ordre des Augustins, qui parmi ses frères prêcheurs compta Martin Luther.

Quand le moine Luther, tenant en échec la papauté, aura rendu manifeste la décadence du pouvoir de Rome, le besoin se fera sentir de créer de nouveaux cadres dans cette immense armée des ordres religieux par qui a été propagé, agrandi, défendu le catholicisme.

D'anciens instituts seront réorganisés; d'autres surgiront; et les milices les plus variées serviront de renfort à la grande milice qui adoptera le nom de Compagnie de Jésus.

Pour mieux diriger les suprêmes batailles engagées depuis le XVI^e^ siècle contre la pensée libre, les généraux des ordres religieux, soustraits aux juridictions épiscopales, résideront à Rome. C'est de là qu'ils feront circuler dans leurs corps d'armée, répandus sur tous les points du monde, le mot d'ordre papal.

Quelle prise de possession des âmes! Quelle force et quelle souplesse! Comme toutes les activités, toutes les aptitudes, tous les enthousiasmes, tous les fanatismes sont utilisés! Les congrégations seront industrielles, commerçantes, politiciennes, non moins que contemplatives, prédicantes, enseignantes. Il y en aura pour l'exploitation des mille formes de la superstition; mais il y en aura aussi pour le soulagement des mille formes de la misère humaine. Des femmes jeunes, belles, riches, renonceront aux joies de la famille et du monde pour aller vivre pauvrement dans la société des misérables et devenir les sœurs de ces inconnus. La raison? C'est qu'ils sont des êtres qui souffrent, et qu'elles-mêmes, en souffrant avec eux, s'ouvrent les portes du ciel. Et elles assisteront leur infortune, soigneront leurs plaies, réconforteront leur courage avec un inlassable amour.

Mais les beautés de l'abnégation et du dévouement ne sont pas nécessairement liées à l'esclavage; et l'esclavage, même volontaire, aimé, bienfaisant, demeure l'esclavage. De grands services, des traits sublimes n'effacent pas le tort de la volonté qui s'abdique à jamais.

A côté de sacrifices féconds, que de stériles dépenses d'héroïsme dans la servitude monacale ! Que de méfaits et que de déformations de conscience, dont l'histoire des couvents étale le tableau ! Derrière ces clôtures, sacrées pour les pouvoirs public à l'égal de la plus imprenable citadelle, que d'iniquités et de cruautés commises ! Combien de malheureux et de malheureuses y ont trouvé une prison, un sépulcre !

Ne sait-on pas comme le zèle de pieux solitaires s'échauffe aisément jusqu'au plus impitoyable fanatisme, si bien qu'il y a lieu d'appliquer aux moines d'Occident ce que l'abbé Fleury a dit des moines d'Orient : « Quand ils faisaient tant que de quitter leurs solitudes pour venir dans les villes soutenir ce qu'ils croyaient être la cause de Dieu, il n'y avait pas de violence dont ils ne fussent capables » ?

Ignore-t-on tant de scandales de religieux et de religieuses descendant à des pratiques contre nature pour avoir voulu s'élever au-dessus de la nature ?

N'en croira-t-on pas Bossuet, quand il déplore cette insatiable soif d'acquérir, cette âpreté pour les héritages, les dons, les possessions, qui sévit dans les monastères : « Le fantôme de communauté, dit-il, sert de prétexte pour couvrir l'intérêt ; comme si la communauté était autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devait pas rendre toute la communauté désintéressée. Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille ; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de relâcher pour la paix, et d'une facile composition. Ayez affaire à une communauté régulière, elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. On ne voit

point des gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès que ces personnes, qui ne devraient pas même avoir d'affaires. Cœurs bas, cœurs rétrécis, est-ce donc dans l'École chrétienne que vous avez été formés? Est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : « On est bien plus heureux de donner que de recevoir »?

C'est précisément cette concupiscence flétrie par Bossuet qui fit bientôt dégénérer de son idéal l'œuvre de saint Benoît; associa le débordement des vices à l'insolence des richesses, et causa la dureté de ces moines qu'on verra tenir des serfs sous le joug jusqu'à la veille de la Révolution.

Dès les premières années du IX^e^ siècle, en 817, un concile d'abbés devra se tenir, à Aix-la-Chapelle, pour entreprendre la réforme des monastères. Ceux-ci, dans les siècles suivants, oscilleront sans cesse entre le relèvement et la décadence.

Cela ne les empêchera pas de donner l'essor à de grands docteurs. Mais aucun de ces docteurs ne sera de la taille d'un Augustin ou même d'un Athanase.

DE BOÈCE A ALCUIN

Deux hommes nés dans la seconde partie du V^e^ siècle, Boèce et Cassiodore, furent pour ainsi dire les intermédiaires entre la vieille science païenne et la scolastique chrétienne.

L'écrivain homme d'État Boèce, qu'on pourrait appeler le dernier des classiques romains, s'applique à humaniser les Goths; est tour à tour au pouvoir et en prison,

et console sa captivité par d'éloquentes considérations sur les misères de la vie, la grandeur de l'âme, le vide des richesses, des voluptés et des honneurs. Il explique comment la prescience divine s'accorde avec la liberté humaine et il fonde la vraie béatitude sur la foi en la Providence alliée à la vertu. Son livre, resté célèbre, est d'un bout à l'autre une personnification de la Philosophie se faisant l'institutrice de l'homme. Les réminiscences de Platon, de Cicéron, de Sénèque, y tiennent infiniment plus de place que les inspirations des évangélistes, des apôtres et des Pères.

Boèce, selon l'usage des beaux temps de Rome, avait été envoyé tout jeune à Athènes pour s'initier aux connaissances de la Grèce. Il y consacra dix-huit ans à l'étude et approfondit, outre les divers systèmes des penseurs grecs, les sciences morales, physiques et mathématiques, où on voyait autant de dépendances de la philosophie. Cela explique la diversité de ses ouvrages, qui touchaient à toutes les branches du savoir humain. Il y a lieu de distinguer d'abord ses commentaires sur Aristote, ses commentaires sur Porphyre, très utilisés par les scolastiques; puis ses traités en faveur de la Trinité et de l'Incarnation contre les disciples d'Arius et de Nestorius.

Cassiodore occupa comme Boèce de grandes situations près du roi Théodoric, avant d'aller ensevelir sa vie dans un couvent qu'il avait construit sur ses terres de la Calabre. Une de ses entreprises fut de fonder à Rome des écoles, moitié ecclésiastiques, moitié séculières, où fussent enseignées les lettres divines en vue du salut éternel, et les lettres profanes en vue de la formation du citoyen. Il accrédita dans les monastères

l'habitude précieuse de faire des copies des vieux manuscrits, et légua à la postérité, dans ses *Institutions divines et humaines*, une encyclopédie du savoir de son temps.

A la suite de Boèce et de Cassiodore, apparaissent au VI^e^ siècle deux illustrations chrétiennes de moindre grandeur : saint Grégoire de Tours et Fortunat.

L'évêque de Tours Grégoire, né en Auvergne, mérite d'être appelé l'Hérodote de nos vieux âges. Historien crédule, il se plaît à conter des miracles imaginaires; mais il anime tout par ses naïves peintures.

Tour à tour chapelain de la reine Radegonde et évêque de Poitiers, Fortunat fut, au VI^e^ siècle, ce qu'avait été au V^e^ siècle Sidoine Apollinaire évêque de Clermont, le poète du catholicisme.

On lui doit le *Vexilla regis prodeunt*, hymne pieux mais empreint de préciosité. On lui doit aussi de gracieuses pièces où perce cet épicurisme dévot qui sera si souvent raillé par les fabliaux. Que de petits vers n'adresse-t-il pas soit à sainte Radegonde, abbesse du monastère de Saint-Martin de Tours, soit à sœur Agnès, abbesse du monastère de Poitiers, pour remercier sa chère mère ou sa chère sœur des friandises dont elles le gratifient! Il se dépeint délecté par les plaisirs de la table et quelquefois entre deux vins, si bien que, comme il le dit, « sa muse, gagnée par l'ivresse, a la main incertaine, et il lui semble voir autour de lui tous les objets nager dans la rouge liqueur de Bacchus ». Tant s'en faut que ses poésies vaillent celles du gracieux saint Paulin de Nole et du vibrant Espagnol Prudence, qui furent, à la fin du IV^e^ siècle, l'un l'Horace, l'autre le Pindare chrétien.

Au VII^e^ siècle fut florissant Isidore de Séville que l'Espagne proclama la gloire de l'Église catholique et la lumière des siècles. Né en 570 à Carthagène, où son père était gouverneur, Isidore avait reçu, à l'exemple de Boèce et de Cassiodore, une haute culture qu'il mit au service de l'Église. Devenu évêque de Séville l'an 601, il occupa ce siège épiscopal pendant trente-cinq années et s'y fit apprécier comme l'homme le plus entendu aux affaires ecclésiastiques, le plus pieux, le plus instruit de son temps.

On a de lui une curieuse histoire des rois Goths, Vandales et Suèves, où il n'atteint ni la pathétique éloquence, ni les hautes vues de son compatriote Paul Orose, qui, s'inspirant d'Augustin, écrivit au V^e^ siècle une sorte d'ébauche du Discours de Bossuet sur l'action de la Providence dans l'histoire universelle. Isidore de Séville composa des traités de morale où l'esprit philosophique s'allie tant bien que mal à l'esprit théologique ; des encyclopédies érudites, mais semées d'erreurs ; des commentaires de l'Écriture sainte, et un recueil de Canons appelé à faire autorité dans le monde catholique. Au VIII^e^ siècle, un prélat vulgarisera ce recueil, avec addition de plusieurs fausses décrétales que les papes, dont elles appuyaient la suprématie, maintiendront longtemps comme authentiques.

Pourtant la décadence s'accentue. Point d'époque où la léthargie des intelligences ait été plus grande. Il n'y a plus de littérature en dehors des sujets religieux. Toute la vie intellectuelle est concentrée dans le catholicisme et se développe à l'ombre des écoles épiscopales ou monacales, visant à façonner des clercs et n'enseignant sciences

et lettres qu'à titre de dépendances de la théologie.

Il se trouve des conciles pour proscrire la lecture des livres de l'antiquité et s'élever contre le mélange des poisons du paganisme avec le pain du christianisme. Tous les écrits tendent à l'instruction religieuse et à l'édification des âmes. La place la plus grande y est donnée aux commentaires moraux et allégoriques des Écritures.

La part faite aux imaginations réside dans les vies des saints. On se plaît à évoquer sous toutes ses formes la période héroïque du christianisme. Chaque cité se cherche dans le passé des patrons illustres par la piété ou par le martyre. Il est rédigé d'onctueux récits de leurs faits et gestes où à quelques vérités se mêlent mille fictions pour alimenter la foi des fidèles. Aucun esprit critique. Les clercs comme le peuple croient aux miracles sans examen. Le zèle dévot inspire des faux de toute sorte. L'abbé Fleury lui-même confesse que « l'on reçut trop aisément des écrits supposés sous des noms illustres d'auteurs ecclésiastiques ». Il ajoute que « les histoires qui contenaient un plus grand nombre de miracles et des plus extraordinaires, étaient les plus agréables ».

La commune ignorance faisait regarder des phénomènes naturels comme des manifestations surnaturelles de la protection de Dieu ou de sa colère. On prétendait démêler dans la disposition des astres, dans les mouvements du soleil et de la lune, des signes divins. Des astrologues prophétisaient l'avenir d'après l'inspection du ciel. Les éclipses et les comètes donnaient lieu à des commentaires fantastiques et à de folles terreurs.

Il ne se préparait pas moins un mouvement général des esprits qui, sans rien ôter de sitôt à la crédulité,

devait être un premier pas vers le triomphe lointain de la raison.

On sait comment le génie conquérant et organisateur de Charlemagne constitua la chrétienté.

Sous ce monarque, très dévot sans doute puisque dans ses continuelles pérégrinations il se faisait accompagner de clercs avec reliques et ornements pour la célébration des offices, mais ouvert en même temps aux grandes initiatives, il y eut comme un réveil de la pensée, qui était entrée en sommeil depuis le VI^e^ siècle.

Les livres de saint Augustin et d'autres Pères de l'Église ; des commentaires du *Phédon* et du *Timée* de Platon ; quelques fragments de la *Méthode* d'Aristote avec une introduction de Porphyre ; des traités de Boèce, où le péripatétisme domine dans les matières logiques, et qui, pour la morale, allient l'inspiration stoïcienne à l'inspiration chrétienne ; des compilations d'Isidore, de Cassiodore et du Carthaginois Capella, polygraphe du VI^e^ siècle dont le *Satyricon* est une espèce d'encyclopédie latine en neuf livres ; enfin divers sommaires en usage dans les écoles romaines : tels étaient, au siècle de Charlemagne, les principaux matériaux des hommes d'étude. Ceux-ci étaient encore rares, et tous ou presque tous appartenaient au clergé régulier. Regrettons que maints religieux aient gratté de vieux manuscrits pour mettre des niaiseries théologiques à la place de chefs-d'œuvre. Il n'en est pas moins vrai que, d'une manière générale, les monastères furent pendant des siècles le refuge des lettres et le dépôt des trésors de l'antiquité épargnés par la barbarie.

Les manants peinaient ; les seigneurs guerroyaient ; mais les moines lisaient, méditaient, écrivaient et enseignaient.

ALCUIN

En 596, le moine saint Augustin, envoyé dans la Grande-Bretagne par le pape Grégoire le Grand, continua dans ce pays l'œuvre de propagande commencée trois siècles avant par le moine martyr saint Alban, et fit de l'Angleterre la terre des doctes en même temps que la terre des saints.

La Grande-Bretagne, avec sa petite élite de moines éclairés, brilla comme un phare solitaire dans la nuit du VII^e^ siècle et mérita de devenir, au VIII^e^ et au IX^e^, l'institutrice de l'Europe.

C'est d'un monastère anglais que partit vers 716 saint Boniface, le grand apôtre de l'Allemagne. Il multiplia les conversions dans la Thuringe, la Hesse, la Frise, la Saxe, la Bavière ; et, consacrant sa prédication par le martyre, il tomba sous la hache des barbares en 755.

C'est des écoles monastiques de l'Angleterre, illustrées entre autres par Bède le Vénérable surnommé le *précepteur des barbares*, que sortirent Alcuin et Scot Erigène, deux initiateurs, inclinant l'un vers la théologie disputeuse, l'autre vers la théologie mystique qui forment au moyen âge le double courant de la pensée.

Alcuin était abbé de Cantorbéry lorsque Charlemagne l'appela à sa cour et le fit en quelque sorte son ministre de l'Instruction publique. Il dirigea l'académie instituée au palais de l'empereur et fonda les écoles d'Aix-la-Chapelle, de Tours et de Paris.

Avec Alcuin, Paris commence à prendre la place tenue tour à tour par Athènes, Rome, Alexandrie, comme centre d'instruction et foyer de lumières. Encore deux

siècles, et il sera la capitale des intelligences, la chaire du monde. De l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, de partout, les scolastiques éminents y viendront conquérir ou consacrer leur gloire.

A côté d'autres ouvrages, ce Rollin de la scolastique écrivit un traité sur les sept arts libéraux qui, divisés en deux catégories, ont constitué le programme de l'enseignement du moyen âge : d'abord la grammaire, la rhétorique, la dialectique ; puis la musique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie. Les trois premiers arts furent appelés le *triple chemin* ; les quatre autres, le *quadruple chemin*, aboutissant à la théologie, la science maîtresse.

Aux yeux d'Alcuin, la philosophie est l'ensemble de nos connaissances possibles sur les choses divines et humaines. Il estime par-dessus tout la discussion et la définition ; mais il admet qu'elles soient plutôt ingénieuses que scientifiques. On peut en juger par une espèce de catéchisme encyclopédique qu'il rédigea sous forme de dialogues et qui est un écho des conversations qu'il avait dans l'école du palais avec les membres de la famille de Charlemagne et ses conseillers ordinaires. Cueillons ici la fleur de ces demandes et réponses : « Qu'est-ce que l'homme ? — C'est l'ôtage de la mort, un voyageur qui passe, un hôte d'un moment. — En quoi consiste la liberté ? — Dans l'innocence. — Comment définissez-vous le cerveau ? — C'est le gardien de la mémoire. — Et le printemps ? — C'est le peintre de la terre. — Qu'est-ce que la terre ? — La mère de tout ce qui croît, la nourrice de tout ce qui respire, le grenier de la vie, le gouffre de la mort. — Qu'est-ce que la mer ?

— Le chemin des audacieux, la frontière de la terre, l'hôtellerie des fleuves, la source des pluies. — Qu'est-ce que le ciel? — Une voûte immense. — Qu'est-ce que la lumière? — Le flambeau des choses. — Qu'est-ce que le jour? — Une provocation au travail. — Qu'est-ce que la vie? — Une jouissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, et pour tous l'attente de la mort. — Qu'est-ce que la langue? — Le fouet de l'air. — Qu'est-ce que la parole? — L'interprète de l'âme. — Qu'est-ce que l'écriture? — La gardienne de l'histoire. — Qu'est-ce que l'amitié? — La communion d'âmes qui se ressemblent. — Qu'est-ce que l'espérance? — Le songe d'un homme éveillé. — Qu'est-ce que la foi? — La certitude de choses ignorées ou merveilleuses. — Qu'est-ce qui est et n'est pas en même temps? — Le néant. »

Alcuin fut un grand chrétien, avec une bonne veine d'esprit profane. Il joignait le goût de la philosophie à la passion de la théologie, et l'amour des exercices de la rhétorique au culte des Écritures.

Les documents de l'époque nous montrent Charlemagne devenu le disciple d'Alcuin et s'occupant, au milieu de ses campagnes, de grammaire, d'astronomie, de théologie. L'illustre moine conseille à son maître de donner aux vaincus des missionnaires pleins de mansuétude, qui d'abord leur parleront de l'immortalité, de la vie future, du bonheur assuré aux bons et du malheur réservé aux méchants; qui ensuite leur expliqueront quelle est la bonne vie qui mène aux joies éternelles avec Dieu, et quelle est la mauvaise vie qui mène aux peines éternelles avec le diable; qui enfin, après les avoir ainsi préparés, leur inculqueront la foi en la Trinité, en l'Incarnation, en la Rédemption, par des détails

touchants sur la mission du fils de Dieu s'immolant au salut du genre humain.

Selon Alcuin, il ne faut pas que la multiplicité des opérations de l'âme nous induise à nous méprendre sur son unité. Elle est âme à proprement parler en tant que principe de vie, et c'est en ce sens qu'on dit d'un mort qu'il a rendu l'âme ; elle est cœur en tant qu'elle sent et aime ; elle est esprit en tant qu'elle conçoit et contemple ; elle est pensée en tant qu'elle réfléchit ; elle est intelligence en tant qu'elle comprend ; elle est raison en tant qu'elle discerne ; elle est mémoire en tant qu'elle se souvient ; elle est volonté en tant qu'elle consent. Toutes ces choses, différentes par les noms, se rapportent à une réalité unique : c'est toujours l'âme.

L'âme doit s'appliquer au soin des choses extérieures, mais non s'y absorber. Elle trouve une exquise jouissance à rentrer en elle-même et à s'élever aux idées morales et religieuses qui sont notre nécessaire viatique.

En 796, Alcuin, âgé alors de soixante-deux ans, obtint de son empereur la permission de déposer le fardeau des affaires du siècle pour ne plus servir que Dieu seul. « Un jour vient, disait ce sage, où tout homme a besoin de se préparer avec vigilance à la rencontre de Dieu. »

Charlemagne lui avait fait don de plusieurs riches abbayes qui le rendaient maître de vingt mille esclaves.

Il s'établit dans celle de saint Martin de Tours, grande pépinière de théologiens ; et toujours actif en sa retraite, il écrivit, il enseigna, jusqu'à ce qu'il mourut, l'an 804.

JEAN SCOT ÉRIGÈNE

Pour grands qu'aient été ses services, Alcuin est bien petit à côté de son compatriote Jean Scot Erigène.

Le moine *Scot Érigène* (c'est-à-dire l'*Écossais originaire d'Érin ou d'Irlande*) disait de lui-même qu'il avait fouillé tous les lieux et consulté tous les hommes qui pouvaient l'éclairer en matière de philosophie ou de science. Une tradition le montre voyageant dans l'Orient ainsi que dans la Grèce, et connaissant l'arabe non moins que le grec.

Il vint en France vers le milieu du IX^e^ siècle, sur l'invitation de Charles le Chauve qui attirait les doctes des pays étrangers dans l'école du palais, alors très brillante.

Le roi avait du goût pour ce maître; et il l'entendait volontiers parler soit de Platon, « le premier philosophe du monde », soit d'Aristote « le scrutateur le plus subtil des choses de la nature ».

Une anecdote montrera la familiarité établie entre le monarque franc et le docteur irlandais. Un jour, ils devisaient à table, assis l'un en face de l'autre. Charles le Chauve dit malicieusement à Jean le Scot : « Maître, quelle distance y a-t-il entre un *Scot* et un *sot?* » — « Rien que la table, sire », répondit Jean avec un sourire.

Des prélats s'étaient émus de doctrines où ils voyaient un abus des raisonnements purement humains et un danger pour la foi. Des conciles condamnèrent l'audacieux moine et firent jeter au bûcher certains de ses écrits, en particulier son traité sur la prédestination.

Après quelques atermoiements, le pape Nicolas I^er^

écrivit à Charles le Chauve qu'il y avait lieu de mettre à la raison certain religieux nommé Jean, Scot d'origine, afin qu'il cessât de mêler l'ivraie de l'hérésie avec le froment de la sainte parole. Le persécuté passa à Oxford, où l'attirait Alfred le Grand, l'admirable roi qui a dit dans son testament : « Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées. »

De fait, les hautes vues du maître irlandais l'élevaient bien au-dessus du commun des scolastiques.

Selon lui, l'autorité est dérivée de la raison et non la raison de l'autorité. « Il n'y a d'autorité qui vaille, dit-il, que celle qui est avouée par la raison ; et la raison, au contraire, appuyée par sa propre force, n'a besoin de la confirmation d'aucune autorité. »

Elles sont encore de Scot Erigène ces généreuses paroles : « Quel que soit le respect que mérite l'autorité, quelle que soit la terreur qu'inspirent certains suppôts de l'autorité, on ne saurait hésiter à proclamer hautement ce que la raison discerne avec évidence et démontre avec certitude. » Il est vrai qu'un retour de prudence lui fait ajouter qu'il y a des matières dont il ne faut traiter qu'avec les sages, pour qui la vérité est un bien dont la douceur passe tout.

Mais que faire, si les textes de l'Écriture contredisent nos conclusions? Certainement, d'après Scot Érigène, le premier devoir est de suivre en tout la sainte Écriture et de voir en elle le trésor de la vérité. Mais en même temps il fait remarquer que les saints livres procèdent par similitudes et par figures ; et il se ménage le moyen de leur faire dire tout ce que voudra sa philosophie. De plus, il pose ce principe, destiné à faire fortune, que,

quand on philosophe, il ne faut pas donner des explications où on recoure à l'intervention de Dieu, vu qu'un tel recours est le refuge de l'ignorance.

Dédaigneux de la pure dialectique, où il ne voit qu'une science de mots, Scot Erigène va droit aux grandes questions. Comme autrefois saint Augustin, il pose en principe que la vraie religion et la vraie philosophie ne diffèrent point : ce que l'une adore, l'autre l'explique.

A Dieu, le créateur incréé, il oppose l'univers, l'ensemble des choses créées. Parmi les choses créées il distingue celles qui créent à leur tour, à savoir les Idées, types générateurs des individus, et celles qui ne sauraient rien créer, à savoir les êtres particuliers qui constituent à côté du monde intelligible le monde sensible. Néanmoins, il pense qu'au fond Dieu ne saurait être sans l'univers, ni l'univers sans Dieu qui est son âme et sa vie.

En soi Dieu est l'être essentiellement indéterminé. L'univers le détermine ; mais aussi le dénature. Dieu demeure toujours incompréhensible, parce qu'il n'est aucune notion dans laquelle on puisse le comprendre : son nom est Mystère.

Partout où il y a de l'être, il y a de la perfection. Le mal n'est qu'un défaut d'être. La création divine, identique à la pensée divine, n'a ni commencement ni fin. Tout part de l'éternité ; tout va à l'éternité.

Nos âmes, affligées d'un corps parce qu'elles sont déchues, sont douées de mouvement, de vie et de raison, capables de sagesse, faites pour avancer dans la science dont le but suprême est de tout expliquer par les causes premières, et enfin appelées à rentrer en Dieu ; car,

comme les êtres procèdent de Dieu, ils doivent retourner à Dieu, la nature par l'intermédiaire de l'homme, l'homme par l'intermédiaire du Christ.

Pas d'expiation qui ne tende à faciliter ce retour des êtres à l'Etre. Il serait indigne de Dieu qu'il y eût d'autres châtiments que des châtiments régénérateurs, résidant dans la conscience du mal accompli, purifiant peu à peu le coupable, et l'acheminant à cette sanctification finale qui tôt ou tard sera le lot universel de toutes les créatures.

Le néoplatonisme chrétien de Scot rappelait celui d'Origène et était également puisé aux sources grecques.

Plus savant qu'aucun de ses contemporains, le docteur irlandais traduisit les livres de ce chrétien qui, sous le pseudonyme respecté de Denys le membre de l'Aréopage d'Athènes converti par saint Paul, avait repris les théories néoplatoniciennes de l'école alexandrine.

Dans ces livres, parmi lesquels on distingue la *Théologie mystique* et le *Traité des noms divins*, Plotin est dépassé. Il y est dit qu'on ne saurait désigner Dieu que par des formules négatives, vu qu'en lui l'absence de substance est la substance infinie ; l'absence de vie, la vie infinie ; l'absence de pensée, la pensée infinie. Sa nature est d'être supérieur à toutes les contradictions de la pensée humaine.

Ainsi furent jetées par Scot Erigène les premières semences de ce panthéisme mystique, indirectement inspiré de Plotin, qui au moyen âge donnera la vie à différentes sectes se réclamant du *libre esprit*, et qui, élargissant la religion au delà des bornes où le catholicisme l'enferme, fera échec à l'orthodoxie.

AGOBARD DE LYON ET CLAUDE DE TURIN

Entre Alcuin et Scot Érigène, il y a à signaler deux grands prélats, Agobard et Claude, contemporains de Charles le Chauve et de Louis le Débonnaire.

Agobard, archevêque de Lyon, attaque les superstitions dominantes ; s'élève contre l'exploitation des terreurs du peuple sollicité à prodiguer les dons aux églises pour chasser les épidémies ; défend contre les explosions de la colère publique ces prétendus sorciers à qui on attribuait les orages ou les sécheresses dont souffrait la terre ; réprouve le préjugé de ces duels judiciaires où la commune ignorance voyait un arrêt de Dieu ; écrit contre les épreuves de l'eau et du feu jugées révélatrices de la culpabilité ou de l'innocence selon que la victime de ces tortures prenait ou non le dessus.

L'Espagnol Claude, évêque de Turin, égale Agobard par la largeur de ses vues et son esprit de réforme. Il combat l'ignorance des fidèles qui croyaient que faire pénitence les innocentait de tous les désordres et de tous les crimes.

Siècles étranges ! Ce n'étaient partout qu'attentats et déprédations. Mais on était assidu aux offices religieux ; les jeûnes étaient respectés de tous. Pendant le carême, bien autrement rigoureux qu'il ne l'est devenu depuis, les villes les plus bruyantes prenaient l'aspect d'une silencieuse solitude ; le cours même de la justice était suspendu ; hommes et femmes passaient la plus grande partie du jour dans les églises. Nul ne manquait de communier au moins quatre fois l'an, le Jeudi saint, à Pâques, à la Pentecôte et à la Noël.

Claude est d'accord avec Agobard soit pour condamner les formes idolâtriques données au culte chrétien, soit pour déplorer l'éclosion de ces faux actes des martyrs, de ces fausses vies des saints que multipliaient de pieux industriels en vue d'achalander des fêtes, des reliques et des pèlerinages.

Ses critiques du culte de la croix scandalisèrent les théologiens et lui attirèrent les censures d'évêques et de moines. Il ne faisait pourtant que continuer Alcuin lui-même qui, utilisant des écrits iconoclastes parus à Byzance, avait inspiré à Charlemagne un capitulaire mémorable par lequel l'empereur s'élevait contre le culte des images.

HINCMAR ET RABAN-MAUR

Autant Agobard et Claude faisaient la part de l'esprit de liberté, autant Hincmar et Raban-Maur soutinrent avec force le principe d'autorité.

Hincmar, archevêque de Reims mêlé à toutes les grandes affaires de son temps, fut le type des prélats dominateurs. Il faut voir avec quelle superbe il revendique les droits de la puissance épiscopale. A ses yeux les sièges des évêques sont les trônes de Dieu ; et la juridiction des évêques s'étend aux rois. S'il se rencontre un monarque adultère, homicide, ravisseur, les conciles d'évêques sont qualifiés pour le juger. A eux de décider si ses vices n'ont pas abrogé les privilèges de sa naissance. Hincmar écrivait au roi Louis III : « Ne prétendez pas désobéir au concile pour faire ce qui vous plaît ; car alors Dieu à son tour fera ce qui lui plaira. Songez que votre père a vécu moins que le sien. Eux aussi avaient

joui à Compiègne des pompes qui aujourd'hui vous environnent. Jetez les yeux sur leurs tombes. Dites-vous que vous mourrez, et que seul ne meurt pas celui qui mourut pour nous sauver. Sire, votre heure est proche. Vous passerez ; mais la Sainte Église du Christ demeurera éternellement. »

Mater grands et petits par la crainte est la politique d'Hincmar et de ses confrères de l'épiscopat. Pour faire respecter les biens de l'Église, ils rédigent en concile une lettre collective où il est dit que Charles Martel, malgré les services rendus à la chrétienté, fut damné éternellement pour avoir commis le sacrilège de toucher aux possessions du clergé ; que saint Euchère, archevêque d'Orléans, ravi en extase, a vu le vainqueur des mahométans tourmenté dans le plus profond des enfers ; que, l'abbé de Saint-Denis ayant fait ouvrir son sépulcre, il en sortit un dragon infernal ; et qu'eux, évêques, peuvent se porter garants de tous ces faits, d'après des témoignages irrécusables. Quel jour jeté sur ces vieux temps !

Hardi contre les papes comme contre les rois, Hincmar admet que, si le souverain Pontife attente sur les évêques, les évêques l'excommunient ; et il traite de *coupes de poison enduites de miel* ces décrétales, œuvre d'un faussaire, dont Nicolas Ier consacra au IXe siècle l'autorité, utile aux prétentions du Saint-Siège.

C'est en vain que l'intrépide archevêque de Reims revendique l'indépendance épiscopale contre les conquêtes croissantes de la suprématie romaine. La Papauté étendra de plus en plus les progrès de son pouvoir aux dépens de celui des princes et des évêques.

Si Hincmar, archevêque de Reims, affectait d'être le pasteur de l'Église nationale des Francs, Raban-Maur, évêque de Mayence, apparaissait comme le pasteur de l'Église nationale des Germains.

La postérité a conservé le souvenir des nombreux synodes que tint ce prélat pour extirper les abus des cloîtres, et de la prodigalité avec laquelle, lors d'une épidémie, il donna son bien aux pauvres, qu'il nourrissait par centaines à sa propre table.

Auteur d'écrits divers, en particulier d'un Traité de l'Univers qui embrasse toutes les questions relatives à Dieu, aux anges, à l'homme, aux animaux, à la nature, cet ancien disciple d'Alcuin était devenu un maître, fondant de florissantes écoles, enseignant avec autorité, semant autour de lui la vie de l'intelligence et l'ardeur de la foi. On le comparait, on le préférait même à Scot Érigène.

Le bel hymne *Veni Creator spiritus* est l'œuvre de ce grand lettré de vaste savoir et de piété profonde.

Ce fut la tendance dominante des clercs et moines germains de demeurer des indisciplinés, de mêler l'esprit laïque à l'esprit ecclésiastique, de n'être jamais absolument dociles au mot d'ordre de Rome, d'avoir foi par-dessus tout à l'influence créatrice de l'Esprit qui visite les âmes et les anime de la grâce d'en haut.

Déjà se remuaient les germes d'où devait naître, sept siècles plus tard, la Réforme.

LE MOINE GOTTSCHALK

Au temps où il était à la tête de l'abbaye de Fulde, Raban-Maur avait eu sous ses ordres le moine Gottschalk

dont les opinions devinrent suspectes. Il le dénonça à l'archevêque Hincmar, qui prenait une part active aux controverses du temps sur la théologie de saint Paul et de saint Augustin et avait rédigé des écrits où il s'appliquait à déterminer les rapports de la grâce avec le péché, de la justification avec la culpabilité, de la prédestination avec la liberté.

Raban-Maur accusait Gottschalk de dégoûter les catholiques du service de Dieu par sa doctrine outrée sur la prédestination. Elle amenait en effet le fidèle à se dire : « Si je suis condamné d'avance à la mort éternelle, je n'y échapperai jamais, autant de bien que je fasse ; et, si je suis prédestiné à la vie éternelle, même quand j'agirais mal, je ne manquerai pas d'aller au ciel. Donc, vive le plaisir et advienne que pourra ! »

L'archevêque de Reims se préoccupa aussitôt d'atteindre l'hérétique. Gottschalk, mis en demeure de venir à résipiscence, rendit hautement témoignage de son profond respect pour la religion et de son vif désir de voir tous les hommes arriver à la sainteté ; mais il manifesta que renoncer à ses idées sur l'irrévocabilité des desseins que Dieu a formés de toute éternité serait un manquement auquel se refusait sa conscience.

Un concile condamna la doctrine de Gottschalk, et Hincmar le fit fouetter en place publique.

« Rétractez-vous ! » disait-on au moine. Le moine refusait toujours de se rétracter.

Il fut enfermé dans la geôle d'un monastère, jeté sur un grabat, mis au pain et à l'eau. Au bout de plusieurs années de ce régime, on tenta encore de le fléchir. Il demeura inflexible.

La maladie vint. Le pauvre prisonnier demanda à se

confesser ; et il se trouva de bonnes âmes pour solliciter en sa faveur quelque adoucissement. Pas d'adoucissement, pas de confession, pas de sacrements, sauf rétractation ! Telle fut la réponse de l'archevêque.

Gottschalk ne céda point et mourut en 868.

L'ARCHIDIACRE BÉRENGER

Cent trente ans après la mort de Gottschalk, naissait à Tours Bérenger, qui fut le grand hérésiarque du XI^e^ siècle.

On venait de traverser cette singulière crise de la crainte de la fin du monde qui, à la veille de l'an mille, paralysa les intelligences et abattit les cœurs ; on avait vu siéger sur le trône pontifical le très savant et très politique Sylvestre II qui, quand il ne s'appelait que Gerbert d'Aurillac, avait tellement étonné les esprits par son savoir de mathématicien et de physicien, que le peuple se le représenta comme lié par un pacte avec le démon ; on voyait se lever de terre, dans leurs robes de pierre blanche, cette multitude de hautes cathédrales où s'attestait le pieux rajeunissement de l'univers rendu aux longues espérances de la vie ; on pardonnait au clergé, gâté par sa prospérité même, de se livrer aux pires désordres ; on s'accoutumait, malgré quelques protestations isolées, à voir les évêques, mis en possession de grandes propriétés, imiter les mœurs des riches seigneurs qui alliaient le brigandage et la débauche avec les gestes d'une exacte dévotion ; on croyait à des visions, à des révélations miraculeuses dont quelques-unes, dès le IX^e^ siècle, montraient Dieu substantiellement incorporé sous les espèces eucharistiques ; et la doctrine de la

transsubstantiation, de plus en plus triomphante, soutenue par la pressante dialectique de ce Lanfranc de Pavie qui fit de l'abbaye du Bec un incomparable foyer d'études théologiques, ouvrait aux fidèles une source d'ineffables joies. Eux qui affrontaient de si lointains voyages pour visiter les reliques des saints, ils apprenaient que le Saint des saints, présent tout entier sur l'autel, se donnait tout entier à eux comme leur nourriture.

Mais l'archidiacre d'Angers vint troubler cette fête des âmes.

Aux yeux de Bérenger, l'eucharistie est une fiction de la foi. Autre chose ce que sont les sacrements, autre chose ce qu'ils signifient. « Quand même, dit-il, le corps de Jésus-Christ aurait été aussi grand que la tour la plus énorme, tant de peuples en ont déjà mangé que depuis longtemps il n'en resterait plus rien. »

On a vu ailleurs par quelles épreuves dut passer ce contempteur du plus grand des mystères, ballotté de concile en concile, toujours condamné, toujours errant, toujours partagé entre sa conviction et la peur.

Pourtant Bérenger ne dut subir que l'excommunication, la perte de ses bénéfices, et la destruction de ses écrits livrés au bûcher. C'est seulement au siècle suivant que la peine de mort fut édictée contre quiconque ne croirait pas à la présence réelle.

De même que la plupart des autres chrétiens dénoncés en divers temps comme hérésiarques, Bérenger tenait pour le sens spirituel contre le sens matériel, pour l'interprétation symbolique contre l'interprétation littérale.

A toutes les époques les conciles ont donné le même spectacle. Ici une conception du dogme rationnelle. Là

une conception du dogme extravagante. C'est la seconde qui l'emporte. Le sacerdoce sait l'attrait du merveilleux sur le commun des hommes, et que, dans les temps de crédulité, plus l'Église soumet la foi des fidèles à de fortes épreuves, plus elle affermit sa puissance.

Entre autres disciples, Bérenger forma cet Hildebert, évêque de Tours, illustre par ses vertus, qui a dit en un beau vers latin :

Il faut tuer le crime, et non les criminels.

Hildebert resta orthodoxe. Mais des imitateurs de Bérenger appliquèrent à d'autres sacrements, même au baptême, l'esprit critique qu'il avait appliqué à l'eucharistie. Pourquoi attribuer au bain baptismal une vertu absolument purificatrice ? A ce compte les parents rendent un mauvais service aux enfants bien constitués qu'ils font baptiser. Ils leur ôtent un facile moyen de salut. Retardez jusqu'à l'heure d'un péril de mort l'usage de l'eau baptismale, et vous vous assurez à peu de frais de bonnes années de désordre où il sera loisible de ne mettre aucun frein à vos passions. Qu'importe le nombre et la gravité de vos crimes ? Point n'est besoin de les confesser, ni de les regretter, ni de les expier. Un peu d'eau sur la tête ; et vous voilà pur ; vous voilà saint. Nul arrêt en purgatoire : vous allez droit en paradis.

SAINT ANSELME

C'est au temps de Bérenger, que parut le premier penseur digne d'être mis en parallèle avec Scot Erigène. Ce penseur est saint Anselme, né à Aoste dans le Pié-

mont en 1033, disciple de Lanfranc à qui il succéda comme prieur de l'abbaye du Bec en Normandie. Il devint archevêque de Cantorbéry sous Guillaume le Conquérant, et mourut en 1109.

Anselme, plein de la doctrine d'Augustin, a été lui-même l'Augustin du moyen âge. On a vu ailleurs comment il fut le grand théoricien de la Rédemption. Nous possédons de lui des traités sur la *Vérité*, sur le *Libre arbitre*, sur la *Trinité*, sur les *Causes de l'Incarnation*, et deux livres capitaux : le *Monologue* ou *Exemple de la manière dont on peut méditer sur les raisons de sa foi ;* l'*Allocution* ou la *Foi cherchant à comprendre.*

Saint Anselme enseigne qu'il faut que l'œuvre de la foi précède l'œuvre de la raison. Commencez par croire ce que l'Eglise dit de croire et conformez-y vos actes. Puis, cherchez les raisons de votre croyance. Si elle vous devient intelligible, rendez-en grâces à Dieu. S'il en est autrement, vous n'avez qu'à baisser la tête, non pour donner des coups de cornes, mais pour adorer.

La philosophie fondée sur la foi : c'est bien là la formule de la scolastique. Le mal est que, du moment où vous accordez quelque chose à l'esprit philosophique, il finit tôt ou tard par tout obtenir. Plus on examine, plus on prend goût à examiner ; si on ne comprend pas, on cherche à comprendre pourquoi on ne comprend pas ; de recherche en recherche on arrive aux vérités fondamentales, et si, malgré la défense faite, on les discute, voilà tout ébranlé.

Ainsi le raisonnement préparait les voies à la raison, et le moyen âge devait aboutir à l'enfantement de l'ère moderne. On ne disait plus avec Tertullien : *je crois*

parce que c'est absurde; mais : *je crois parce que c'est raisonnable*, et on donnait pour fonction à la philosophie de répondre, sans contredire la foi, aux divers *pourquoi* que la raison s'adresse. La philosophie en viendra peu à peu à répondre sans s'inquiéter de la foi.

Logicien, saint Anselme démontre que c'est au jugement, non aux sens, qu'il faut attribuer nos illusions sur les choses et que l'essentiel est de rectifier notre entendement. Psychologue, il fait voir que la volonté est toujours plus forte que l'inclination, alors même qu'elle lui cède, et que, bien loin d'être invinciblement emportée, elle se rend d'elle-même à ce qu'elle veut le plus énergiquement.

Mais c'est dans les questions de métaphysique et plus spécialement dans les questions de théologie qu'Anselme est sur son terrain de prédilection. Justice infinie d'où dérive tout ce qui est juste; Bonté infinie d'où dérive tout ce qui est bon ; Grandeur infinie d'où dérive tout ce qui est grand, Dieu est à ses yeux l'essence suprême; il est la Vie, la Raison, le Salut, la Sagesse, la Vérité, la Beauté, l'Immortalité, l'Incorruptibilité, l'Immutabilité, la Béatitude, la Bonté, la Puissance, l'Unité. Nous devons dire que tout est tiré du néant, en ce sens que les choses avant la création n'avaient pas d'existence propre; mais il n'en faut pas moins reconnaître que pour Dieu et en Dieu toutes choses ont existé de toute éternité à l'état d'*Idées*.

La grande préoccupation qui obsédait saint Anselme au point de lui ôter l'appétit et le sommeil était de découvrir une preuve simple et irréfutable de l'exis-

tence de cet être qui a tout prévu et tout fait. Il raconte qu'il n'eut de repos que lorsqu'il eut trouvé la démonstration dont la recherche passionnait constamment sa pensée.

Pour démontrer Dieu, saint Anselme s'appuya tout d'abord sur la notion d'un être nécessaire, cause de tout ce qui est. Rien n'existe, disait-il, qui n'ait sa cause. Si cette cause est unique c'est Dieu. S'il y a plusieurs causes, ou bien chacune a sa cause dans les autres : mais c'est une hypothèse absurde, car une chose ne peut à la fois être la condition d'une autre et l'avoir pour condition d'elle-même ; ou bien, chacune de ces causes est cause d'elle-même : mais alors il y a une certaine puissance d'exister par soi qui leur est commune à toutes, et cette puissance est précisément Dieu ; ou bien enfin toutes ces causes dépendent d'une cause unique : or, encore une fois, cette cause unique ne peut être que Dieu. Il faut toujours en revenir à un être souverainement réel, cause de tout ce qui existe, existant de soi et par soi.

Avide d'arriver à un argument plus rigoureux, à un argument unique « qui, selon ses paroles, n'eût besoin que de soi pour se soutenir, » saint Anselme finit par développer une preuve qu'avait indiquée saint Augustin à la suite de Platon, et que Descartes, puis Leibniz devaient s'approprier : la preuve tirée de l'idée de l'être parfait. D'après Anselme, l'athée le plus insensé est obligé de convenir qu'il a l'idée d'un être au-dessus duquel on ne saurait en imaginer de plus grand. Or cet être doit exister non seulement dans notre intelligence, mais encore dans la réalité ; car, s'il n'en était ainsi, nous pourrions en concevoir un autre à la fois intelligible et

réel, c'est-à-dire un autre plus grand : ce qui est contradictoire. L'être au-dessus duquel on ne peut rien concevoir ni dans la pensée ni dans la réalité, c'est Dieu. En deux mots : Il est bien évident qu'on peut affirmer de tout être toute qualité qui est renfermée dans son idée. Or, dans l'idée d'un être parfait, idée qui nous est commune à tous, est renfermée l'idée de son existence actuelle ; car, s'il n'existait pas, cet être ne serait pas parfait. On peut donc affirmer l'existence actuelle de l'être parfait.

Kant objectera justement que, sans doute, étant donné un triangle, ses trois angles égaleront deux droits, mais encore faut-il que ce triangle existe. L'existence est moins une qualité que la condition de toute qualité. Vous prouvez bien qu'ayant l'idée d'un être parfait, nous l'envisageons comme existant ; mais vous ne prouvez pas qu'en effet l'être parfait existe indépendamment de l'idée que nous nous en faisons.

Pourtant, la preuve en question renferme un fond de vérité. Au-dessus des êtres qui n'ont pas en eux-mêmes leur raison d'être, ne concevons-nous pas nécessairement une réalité ayant en elle-même sa raison d'être, telle, par suite, que son essence implique son existence?

Mais cette réalité, dont c'est la nature d'exister de tout temps, est-elle cet être qu'on appelle Dieu ? Ne se réduit-elle point, par exemple, à un ensemble de forces dont les combinaisons et les transformations continues feraient la vie de l'univers ? L'argument de saint Anselme nous laisse incertains là-dessus.

Saint Anselme fut combattu par Gaunilon, ce moine que Hégel a libéralement appelé le Kant des anciens

temps, et dont Hobbes et Gassendi devaient reprendre l'argumentation à l'encontre de Descartes.

Gaunilon, voulant montrer que celui qui a dit en son cœur : « il n'y a point de Dieu, » n'est pas aussi insensé que le prétend saint Anselme, intitula son livre : *Défense de l'insensé*. Il y soutenait que l'esprit peut feindre tout ce qu'il veut, mais ne saurait légitimement attribuer l'être à ses fictions : d'où il suit que la conception de Dieu n'implique pas son existence. Vous me racontez des merveilles d'une île enchantée et j'admire comment tout se tient dans le tableau que vous me faites d'elle. Mais suit-il de là qu'elle existe en effet? Pas du tout. L'intelligence est susceptible de comprendre le faux aussi bien que le vrai, et de ce qu'elle conçoit elle ne saurait déduire ce qui est.

LE NOMINALISTE ROSCELIN

Au temps de saint Anselme s'émut le fameux débat relatif aux idées générales.

Porphyre, dans son introduction à la logique d'Aristote commentée dans toutes les écoles, disait que « c'est une grande question de savoir si les genres et les espèces ont une existence réelle ou n'existent que dans notre intelligence ».

Roscelin, chanoine de Compiègne, entreprit de trancher cette *grande question*, déjà abordée avant lui, mais moins nettement et moins bruyamment. Il se fit le chef du *nominalisme* et soutint que les idées générales, loin d'être des types préétablis, ne sont que de purs *noms*, des points de vue abstraits des choses individuelles. Ainsi penser à l'homme, c'est penser à un

signe, non à rien de réel. L'idée d'homme n'est qu'un *son de voix*, si l'on ne se représente tel ou tel homme.

Saint Anselme, platonicien comme Scot Erigène et Lanfranc, combattit cette doctrine et défendit contre elle la Trinité catholique, que Roscelin réduisait à une unité nominale, enseignant que Dieu ne saurait être à la fois le Père, le Fils et l'Esprit, de même qu'une maison n'est pas simultanément le toit, le fondement et le mur.

Il est vrai que Roscelin, mandé au concile de Soissons, avait rétracté cette opinion. « Mais, dit l'archevêque, il l'avait rétractée seulement des lèvres et parce qu'il avait peur que le peuple ne le massacrât. » Massacrer ! Voilà un argument d'une nouvelle espèce, qu'Aristote avait omis dans sa classification, et dont le rôle a malheureusement été bien grand à cette époque d'intolérance théocratique qu'on appelle le moyen âge.

Il ne faut pas s'étonner si les défenseurs de l'orthodoxie étaient hostiles à la doctrine de Roscelin. Les nominalistes, à qui saint Anselme reproche de ne pas dégager la raison des ténèbres corporelles et de ne pas distinguer du matériel des choses ce qui doit être considéré en soi, tendaient à dissoudre en éléments individuels cette société spirituelle que constituait l'Eglise et à s'affranchir, comme d'autant de fictions, des autorités consacrées.

L'idéaliste Guillaume de Champeaux

Un brillant professeur de Paris, plus tard évêque de Châlons, Guillaume de Champeaux, combattit lui aussi Roscelin et se fit le chef du *Réalisme*, que nous appellerions aujourd'hui l'*Idéalisme*.

D'après lui, les individus n'ont d'existence que par leurs rapports avec les entités générales, qui seules existent véritablement. Ils ne sont que des noms, des sons de voix, du moment où on les considère en dehors de l'espèce à laquelle ils appartiennent. Ainsi, au fond de tel ou tel homme et avant lui, comme avant chacun de ses semblables, il y a l'humanité. L'humanité est seule réelle, et chacun de nous n'est qu'un accident de l'humanité.

Le réalisme était évidemment favorable à l'esprit de chimère qui, réalisant des abstractions, crée en matière politique et religieuse les utopies et les superstitions; mais aussi, attaché à l'unité plutôt qu'à la diversité, il semblait s'accommoder d'une puissance mystique régnant sur les âmes et se prêter aux exigences de la théologie bien mieux que le nominalisme. Par là même il obtint le patronage de l'Eglise.

LE CONCEPTUALISTE ABAILARD

Abailard, disciple de Guillaume, devint son ardent adversaire, et, plaçant dans la pensée l'essentiel des idées générales, il se fit l'avocat du *Conceptualisme*.

D'après lui, le général existe, quoi qu'en disent les nominalistes; mais il n'existe ni avant les individus, ni après, comme le soutiennent les réalistes; il existe dans les individus, sans d'ailleurs suffire à les constituer, vu qu'alors il n'y aurait plus de différence entre eux; et, considéré hors des individus, il n'est ni une véritable *réalité* ni un pur *nom*, il est une *conception* fondée en raison et en fait.

Au nom du bon sens, Abailard rejetait cette superstí-

tion des entités vides qui mettait les mots à la place des choses et qui éternisait le verbiage scolastique au détriment de l'étude de la nature. Cela ne l'empêchait point d'adopter l'axiome qu'il n'y a de science que du général, et de penser que la science humaine n'est pas un vain mirage.

On se scandalisa de la guerre d'Abailard contre des abstractions d'où les théologiens faisaient dépendre le salut de l'Église. Il répliqua, en montrant que le réalisme conséquent aboutit à un panthéisme démolisseur de toute orthodoxie.

De fait, si la conclusion logique des raisonnements de Roscelin était que dans la Trinité il y a trois dieux, la conclusion logique des raisonnements d'Abailard était que la Trinité se réduit à une seule personne l'Être suprême, dont on personnifie par abstraction les trois attributs : puissance, sagesse, bonté.

L'ÉTERNELLE QUERELLE SUR LES IDÉES GÉNÉRALES

Dans l'antiquité, Aristote, comme Roscelin, semblait ne reconnaître que des individus ; mais, en même temps, il admettait, comme Abailard, que les idées générales sont des conceptions établies sur les lois de la pensée et auxquelles correspondent des rapports réels qui unissent les êtres. Platon, de même que saint Anselme et Guillaume de Champeaux, mais avec plus de profondeur, admettait l'existence réelle des Idées, pensées créatrices de Dieu, types éternels des choses, formes multiples de l'infini, auxquelles appartient l'existence véritable, tandis que tout le reste n'est qu'apparence.

Les idées générales sont-elles de purs noms, comme le disent les nominalistes ?

Sont-elles des réalités substantielles, comme le disent les réalistes ?

Sont-elles simplement des conceptions rationnelles de l'esprit, reposant sur des rapports réels entre les individus, comme le disent les conceptualistes ?

Le nominalisme, quand il est exagéré, méconnaît que la généralisation, c'est-à-dire le travail de l'esprit comprenant dans une notion unique des caractères communs et propres à plusieurs objets, est une œuvre de raison par laquelle notre pensée s'assimile la nature ; il aboutit à n'admettre ni harmonie, ni unité dans le monde ; il annihile la science en faisant des choses un assemblage incohérent de vaines fantasmagories. Est-il raisonnable ? Le nominalisme rentre dans le conceptualisme.

Le conceptualisme n'accorde point assez de réalité aux idées générales, tandis que le réalisme leur en accorde trop. L'individu périt, l'espèce reste. Il y a donc des types constants, ce que nient les nominalistes et les conceptualistes. Mais ces types constants n'ont pas une existence distincte et concrète, comme le prétendent les réalistes, et, de plus, il n'est pas impossible que, dans la suite des temps, grâce à des influences continues et à des évolutions graduées, se forment des types nouveaux ou se déforment d'anciens types. Plus on a étudié la nature, plus ont été avérés les faits d'évolutions et de transformisme.

Chaque type se réduit sans doute à « une idée organique qui, comme le dit Claude Bernard, passe de génération en génération, de laquelle tout dérive dans l'être vivant, qui seule dirige et crée. Les moyens de manifestations physico-chimiques sont communs à tous les phénomènes de la nature et restent confondus pêle-

mêle comme les lettres de l'alphabet dans une boîte où cette force va les chercher pour exprimer les pensées ou les mécanismes les plus divers ».

ABAILARD ET SAINT BERNARD

Les efforts d'Abailard pour expliquer rationnellement les mystères du catholicisme, au risque de les dénaturer *en parlant de la Trinité comme Arius, de la grâce comme Pélage et du Christ comme Nestorius ;* ses idées sur la Foi qu'il définissait « l'approbation libre des choses qu'on ne voit pas » et en dehors de laquelle il admettait que les sages païens pussent être sauvés ; la préférence qu'il accordait aux idées morales de la philosophie grecque, vue à travers saint Augustin et Cicéron, sur les idées morales de l'ancien Testament ; enfin ses vives sorties contre les esprits *présomptueusement crédules* qui acceptent telle ou telle doctrine sans examen, lui attirèrent des persécutions. Il fut condamné par deux conciles.

Au fond, Abailard ne voulait pas déserter l'orthodoxie ; mais, malgré lui, son intelligence l'en éloignait. Ainsi, il désirait sincèrement expliquer l'incarnation au sens catholique ; il ne laissa pas de l'expliquer, comme Arius, au sens platonicien, et on put lui reprocher qu'en s'efforçant de faire de Platon un chrétien, il se montrait lui-même païen. Mêmes hardiesses dans les autres questions de dogme.

Peu à peu le nom d'Abailard devint, pour les contemporains, la personnification de la raison individuelle inaugurant l'exercice de ses droits. De là ces accents enflammés de saint Bernard, son grand accusateur :

« Qu'y a-t-il dans ce théologien de plus intolérable ? ou l'arrogance ou le blasphème ? ou la témérité ou l'impiété ? Ne provoque-t-il pas contre lui toutes les mains, l'homme dont la main se lève contre tous ? Tous, nous dit-il, pensent ceci ; et moi, je pense autrement. Eh ! qui donc es-tu, toi ? qu'apportes-tu de préférable ? quelle précieuse découverte as-tu faite ? que nous révéleras-tu qui ait échappé aux saints et aux anges ? Vraiment ! cet homme va nous servir une boisson inconnue, une nourriture cachée jusqu'à ce jour ! Parle, dis-nous quelle est cette chose que tu vois et que personne avant toi n'avait pu voir ? Cette chose, où l'as-tu trouvée ? Ce que tu dis, qui te l'a dit ? Notre maître à tous confesse que sa doctrine vient d'ailleurs : « Je ne parle pas d'après moi, » nous dit-il. Toi, au contraire, tu fais le maître ; tu nous donnes ce que tu n'as reçu de personne. Ignores-tu donc que qui parle d'après soi ne dit que mensonges ? »

L'éloquent tribun de l'Église ne tarissait pas en invectives contre le puissant raisonneur. Il ne fallait pas hésiter à se débarrasser d'un seul homme pour le salut de tout un peuple. Effroyablement familiarisé avec les jeux de la dialectique, Abailard était en train d'extravaguer dans les matières religieuses, renouvelait toute sorte de vieilles erreurs, osait appliquer à tout ses hardies investigations, dépassait orgueilleusement les limites que les pères de l'Église avaient posées. Sus à cet homme qui livrait aux fluctuations de la raison humaine la foi que le passé avait assise sur des bases inattaquables ! Il méritait *non des réponses, mais des coups de verge.*

En effet, Abailard était un grand agitateur d'idées. Ardent à creuser en toutes choses le pour et le contre, l'auteur du *Oui et Non* mit à la mode les joutes intellec-

tuelles où il excellait et excita autour de lui l'esprit d'examen. Il se plaisait à appeler la logique la régente de toutes les sciences.

Les puissances du temps n'en jugeaient pas comme lui. Bien raisonner importait moins que d'être bien pensant, c'est-à-dire de penser selon la tradition. On lui fit un crime d'être *grand logicien mais petit théologien*. Ce n'est pas sans raison qu'à la suite de ses disgrâces il répétait souvent : « C'est mon culte pour la logique qui m'a rendu odieux et m'a perdu. »

Le souvenir d'Abailard est demeuré populaire, et il faut moins l'attribuer à cette subtilité de dialectique qui faisait de lui un adversaire invincible, à cette force d'éloquence qui, dans tous les lieux où il professait, rassemblait des milliers d'auditeurs autour de lui, à ce charme d'à propos qui lui inspirait des complaintes chantées par toutes les bouches, qu'à ses aventures d'amant malheureux. On raconte partout l'histoire attendrissante des amours et des infortunes d'Abailard et d'Héloïse. Les lettres passionnées de la religieuse du Paraclet demeurent l'immortelle expression d'un cœur ardent et désintéressé en qui la souffrance fit germer toutes les poésies de l'amour et de l'abnégation.

DISCIPLES D'ABAILARD

Abailard eut de nombreux disciples auxquels il inculqua cet esprit critique qu'il mêlait au dogmatisme. Parmi ceux-ci, outre le moine Arnaud de Brescia, ce réformateur enthousiaste qui expia sur le bûcher son double apostolat de chrétien et de républicain, on remarque

Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, que ses adversaires qualifiaient d'athée, et Jean de Salisbury, évêque de Chartres.

Jean de Salisbury fit la guerre aux *vendeurs de mots ;* enseigna que les choses n'existent qu'autant qu'elles participent à l'essence de Dieu, qui les enveloppe et les remplit de lui-même, et développa de belles idées morales.

A ses yeux, il n'y a qu'un seul mal dont il faut nous préserver de toutes les forces de notre esprit et de notre corps. Quel est ce mal ? Le déshonneur, opprobre qui s'attache à tout ce qui est malhonnête. Et comment s'en préserver ? Ici ni les oracles des devins, ni les réponses de la divinité n'ont que faire. Le plus sûr est de consulter sa raison. Caton, sur la terre d'Afrique, au milieu des pires difficultés, dédaigne d'interroger Jupiter Hammon. Il sent que sa conscience suffit pour lui persuader qu'il n'est jamais bien de déserter la cause de la liberté et qu'il se doit d'éviter, avec le joug du césarisme, toute flétrissure qui souillerait l'éclat de sa vertu.

Non seulement au fond du conceptualisme d'Abailard il y avait le rationalisme ; mais encore il suffisait de presser le nominalisme de Roscelin et le réalisme de Guillaume, pour tirer de celui-ci le panthéisme, de celui-là le matérialisme.

Les conséquences de ces doctrines suscitées par les divers interprètes du néoplatonisme vont se produire durant la seconde période de la scolastique, sous le règne de plus en plus incontesté d'Aristote. Déjà plusieurs ont été hardis à interpréter le dogme ; maintenant plusieurs seront hardis à le nier.

LE POINT CULMINANT DU CATHOLICISME

Nous voici arrivés à l'époque qui fut l'apogée de la civilisation catholique. Tandis que la brillante folie des croisades précipitait l'Europe sur l'Asie, des Universités, pleines de vitalité et jouissant de larges franchises, se constituaient. En France, Orléans, Bourges, Toulouse, Montpellier entreprenaient de rivaliser avec Paris. On n'avait pas seulement l'ardeur d'enseigner et d'apprendre. On pensait ; on sentait ; on créait.

C'est alors que s'affinent la langue italienne et la langue espagnole, exquis instruments où vibrent toutes les sonorités du verbe catholique. C'est alors que se produisent, naïfs et puissants, des historiens et des chanteurs dont la prose ou les vers dégagent de son vieux maillot la langue française. C'est alors qu'éclosent ces antiennes, ces séquences, ces hymnes, purs joyaux de la foi, et que la musique chrétienne, rompant la monotonie grandiose du chant grégorien, prend son vol dans des harmonies suaves et sublimes où l'art du compositeur met en œuvre des morceaux écrits par les saint Bernard, les saint Thomas d'Aquin, les saint Bonaventure, théologiens que la piété fait poètes. C'est alors qu'avec leurs sculptures émouvantes et grotesques, dévotes et irrévérencieuses, angéliques et diaboliques, s'épanouissent vers le ciel ces cathédrales où tant de roturiers inconnus, artistes en pierres vives, ont dépensé du génie, et dont le style ogival, si improprement appelé gothique, ne naquit ni en Orient, ni au delà du Rhin, mais fut la création de la France plagiée par les nations voisines.

Les iconoclastes ayant été mis à la raison par les con-

ciles, l'Église catholique rehausse la majesté de ses cérémonies en empruntant aux arts toutes leurs merveilles. Architecture, sculpture, peinture, musique, unissent leurs efforts pour faire du temple chrétien la maison de Dieu. Sous la sombre profondeur de ces larges voûtes qui semblent abriter quelque chose de plus qu'humain, parmi les teintes multicolores de ces vitraux où resplendissent les milles légendes de l'épopée religieuse, au milieu de ces flots d'harmonie grave et douce où aux accords de l'orgue donnant en quelque sorte une âme à la nature se marient les voix d'un peuple prosterné, on a la sensation de l'infini.

Merveilleuse unité ! Art, science, histoire, usages, tout ramène l'âme à la religion. L'église, à la fois la maison du peuple et la maison de Dieu, sert aux jeux du théâtre, en même temps qu'à la prière, aux arrêts de la justice en même temps qu'à la célébration des offices. Elle est une gigantesque croix de pierre où mille figures racontent l'histoire du Christ préfiguré, venu, continué; font revivre les personnages et les scènes du drame judœo-chrétien, depuis la création jusqu'au jugement dernier; symbolisent les mœurs, les vertus, les tentations, les vices des diverses classes de l'humanité; étalent toutes les obscénités à côté de toutes les puretés; représentent enfin les péripéties tragiques de la séparation des élus et des réprouvés, les délices du paradis, les épreuves du purgatoire, les tortures de l'enfer. Dans cette Bible vivante tout a son image.

En ces temps-là, semble-t-il, il n'y avait d'atmosphère respirable que celle de la foi. L'imagination populaire se dégageait des dures étreintes d'une vie opprimée et misérable dans le rêve d'un monde céleste, où une

miraculeuse toute-puissance devenait le prix de la sainteté et faisait éclater le bienfait d'éclatantes revanches de la justice au profit des exilés de la terre.

On pouvait varier sur l'espèce des miracles ; mais nul ne doutait du surnaturel. L'examen des doctrines montre qu'il y avait là un terrain commun aux hérétiques et aux orthodoxes. Même chez les égarés du culte du diable, nous trouvons impliqué l'état d'âme sur lequel reposait le culte du Christ.

L'une des plus belles créations de l'esprit religieux, vivifiant d'anciennes traditions germaines et gauloises, fut la chevalerie, cette école de l'honneur au moyen âge.

A l'apothéose du chevalier était liée l'apothéose de la femme, relevée de l'abaissement où la tenaient des habitudes de protection dédaigneuse, idéalisée dans les pays du Nord comme sur la terre de Provence, en Angleterre comme en Italie, devenue la reine des cours d'amour pour devenir plus tard la reine des salons, donnant le ton aux esprits, décidant des manières et faisant les mœurs.

Exception faite des scélérats parjures au serment prêté, la chevalerie forma une élite d'hommes preux, courtois, hardis et loyaux.

Il faut flétrir leurs partialités injustes, leurs actes de cupidité, d'oppression et de férocité.

Il faut aussi flétrir leurs atroces accès de fanatisme. Par exemple, quand le chanoine Raimond d'Agiles, témoin oculaire, nous montre, avec une naïve admiration qui fait pitié, les chevaliers chrétiens maîtres de Jérusalem, chevauchant sur des monceaux de têtes, de mains et de pieds ; livrant aux flammes des milliers de Sarrasins qui avaient évité le fer de leurs lances ; procédant

à une immense tuerie dans l'enceinte du temple de Salomon où les mahométans avaient coutume de célébrer leur culte ; ayant du sang jusqu'aux genoux et jusqu'à la bride de leurs chevaux, et décidant encore, après cela, la mort des malheureux échappés au carnage, si bien que le nombre des infidèles tués s'éleva à soixante-dix mille, on s'étonne que le Recueil qui renferme de telles histoires ait été publié sous ce magnifique titre *Gesta Dei per Francos ;* et on pense avec tristesse qu'à côté des beaux faits de Dieu accomplis par les Francs, il n'y a eu que trop de forfaits des Francs accomplis sous le couvert de Dieu.

Toutefois la part des vertus subsiste. Les chevaliers étaient des gens prompts au dévouement et au sacrifice, amoureux de la gloire et dédaigneux de la vie. Hautes étaient leurs âmes, droits leurs caractères, invincibles leurs courages. Là est leur titre de noblesse à jamais impérissable.

Mais que d'êtres annihilés au bénéfice de ces quelques privilégiés ! Que de belles personnalités converties en fumier pour faire pousser ces fines fleurs de la chevalerie ! Non, malgré les universels démentis que l'histoire donne à la raison, il n'est pas vrai que le genre humain soit né pour un petit nombre d'élus, ces élus seraient-ils de ceux qui savent mourir pour autrui.

Ne soyons donc pas surpris si, dès le commencement du XII^e^ siècle, l'instinct populaire s'insurgeait contre les usurpations du privilège. Dans les communes, obstinées à poursuivre l'œuvre laborieuse de leur affranchissement, l'idée de droit faisait lentement son chemin ; deux classes d'hommes réfractaires à l'oppression théologique,

les légistes et les médecins, donnaient l'impulsion ; et de temps en temps soufflait parmi les foules un vent de liberté, présage des tempêtes fécondes de l'avenir.

Plus on rencontrait d'obstacles, moins on usait de tempéraments. L'esprit de révolte affectait quelquefois d'aller, dans l'ordre social, jusqu'au communisme, et, dans l'ordre religieux, jusqu'à l'athéisme. Du temps de saint Louis, il y a tel poète qui dans ses vers latins fronde toute croyance et dit :

On n'ose rien de grand que si l'on est athée.

Ne connaissons-nous pas d'ailleurs ces audacieux fabliaux qui furent comme la Bible primitive de la libre pensée ?

Cependant, aux plus grandes hardiesses s'unissaient les plus puériles superstitions. Ainsi, il serait téméraire d'assurer que ceux qui prétendaient ne pas croire à Dieu ne crussent pas fermement au diable. Durant le moyen âge, il y a un fond de manichéisme dans toutes les imaginations. Elles sont sans cesse hantées par l'idée du démon, l'ennemi de Dieu, qu'on se représente lutinant, tourmentant, perdant les hommes.

Les esprits surexcités idéalisaient leurs craintes en fictions de toute sorte, et la fréquence des hallucinations donnait crédit à ces récits étranges qui jettent une vive lumière sur l'état psychologique de nos pères.

A l'idée du diable correspond l'idée du jugement dernier. L'attente de la fin du monde avait pesé longtemps sur les âmes comme un affreux cauchemar. On trouve un écho de ces angoisses dans le chant terrible du « *Dies iræ, dies illa...* » que nous traduisons ici, parce qu'il

reflète bien les impressions qui, au moyen âge, dominaient tout le travail de la pensée :

Grand jour, jour de colère,
Où, réduite en poussière,
S'abîmera la terre !

Oh ! comme on tremblera
Quand le juge viendra
Et que tout paraîtra !

Au son de la trompette
Vient la foule muette
Que le cercueil rejette.

La Mort s'étonne, et meurt.
Allons, debout, pécheur ;
Réponds au Créateur !

Voici qu'un livre s'ouvre
Où tout regard découvre
Ce que ta honte couvre.

Le grand Dieu va siéger
Pour entendre et juger,
Honorer et venger.

Moi, pécheur, que dirai-je ?
Quelle aide invoquerai-je ?
Quelle grâce obtiendrai-je ?

« Roi, dont la majesté
Du juste épouvanté
Trouble la sainteté,

Pitié pour ce coupable !
Pitié ! Sauveur aimable,
Pitié ! sois exorable !

Vois : dans les pleurs noyé,
Pâle, le cœur broyé,
Je tends les bras. Pitié ! »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Jour de deuil, jour vengeur,
Où la main du Seigneur
Frappera tout pécheur !

Ce drame de la séparation des élus et des réprouvés, que déjà au IVe siècle saint Ephraïm savait rendre singulièrement pathétique, fut renouvelé sous mille formes au moyen âge, et il inspira la sublime épopée de Dante, le poète du catholicisme.

Dante, l'admirateur fervent de saint Thomas, le plus voyant des imaginatifs, marie dans ses vivants tableaux la théologie, la cosmologie et l'histoire ; fait de la genèse du catholicisme le centre de l'évolution humaine, de la terre le centre de l'univers, de ses colères antipapistes le centre de sa foi ingénue ; sanctifie le génie païen dans Virgile son guide aux enfers, et la vertu païenne dans Caton le gardien du purgatoire ; exalte l'amour souverain « par lequel sont mus le soleil et les étoiles » ; enferme dans sa conception de Béatrix, l'initiatrice qui introduit le poète au Paradis ; de merveilleux pressentiments de l'avenir, et signale aux esprits en éveil la doctrine cachée sous le voile de ses vers.

L'art, non moins que la poésie, se plaisait à traiter un sujet d'une actualité si profonde pour les âmes. La peinture, encore enfantine, y rendait même vivantes de grandes idées dont la tradition devait se perdre au temps des chefs-d'œuvre, lors du renouveau de l'esprit antique. Ainsi, dans Michel-Ange, le Christ fond d'en haut menaçant et terrible. Au contraire, dans les tableaux du moyen âge, il se montre simplement, élevant ses mains meurtries, laissant voir son corps ensanglanté et ses plaies encore béantes. A cette vue les méchants mesurent toute l'étendue de leur ingratitude, et ils plon-

gent dans l'abîme des expiations éternelles. Ce n'est pas par Dieu qu'ils sont maudits ; c'est par eux-mêmes. Dieu bénit toujours. Mais leurs fautes se sont élevées contre eux, et, plus fortes que toute miséricorde, elles les condamnent.

LA PAPAUTÉ AU MOYEN AGE

L'âge d'or du catholicisme est aussi, avec Innocent III, l'époque de l'apogée de la papauté, dont c'est ici le lieu de marquer l'accroissement, la grandeur et la décadence.

Au v^e^ et au vi^e^ siècle, les évêques de Rome s'appliquent à gagner les chefs barbares et font de leur appui un contrepoids à la suzeraineté revendiquée sur eux par les empereurs de Constantinople.

Au vii^e^ siècle, le germain Pépin le Bref, qui, comme Charles Martel et Pépin d'Héristal, régnait et gouvernait à l'ombre de la royauté nominale des rois fainéants, demande au pape Zacharie de décider lequel doit légitimement être roi et en avoir le titre, ou celui qui demeure tranquille et oisif dans son palais ou bien celui qui a les soucis de la royauté et en remplit les charges. Le pape répond : « De par l'autorité de l'apôtre saint Pierre, nous déclarons que Pépin qui exerce le pouvoir royal doit jouir par là même des honneurs de la royauté. »

Aussitôt Pépin d'usurper le trône et de se faire sacrer roi par un envoyé du pape.

Reconnaissant envers la papauté, sommé d'ailleurs de s'exécuter par une lettre soi-disant authentique de saint Pierre que lui envoie le pape Étienne, Pépin dote le souverain pontife d'un domaine enlevé au roi des Lombards ; et ainsi est fondé le pouvoir temporel des papes, en 756.

Le moine Éginhard, dans ses chroniques, nous apprend que, lors du couronnement de Charlemagne à l'église Saint-Pierre de Rome, l'an 800, « le Pape se prosterna devant l'Empereur et l'*adora*, *suivant la coutume établie du temps des empereurs* ».

Les choses ne devaient pas durer ainsi. Soixante ans après, le pape Nicolas I^er^, se réclamant de documents mensongers, fait sienne la doctrine des fausses décrétales où étaient affirmées l'incarnation du Sacerdoce dans le Souverain Pontife, l'infériorité de l'Empire vis-à-vis du Sacerdoce, la défense faite aux laïques, *hommes charnels*, de s'arroger un droit quelconque de juridiction vis-à-vis des prêtres, *hommes spirituels*, et la qualité de juge suprême jointe chez le Pape à celle de suprême législateur.

Deux siècles plus tard, au lendemain de la pire période d'intrusions, de simonie, de débauches et de crimes dans le clergé et dans la papauté, Grégoire VII fait du célibat ecclésiastique une loi rigoureuse rendant les prêtres d'autant plus assujettis au joug de Rome qu'ils sont plus affranchis du joug de la famille ; il accentue l'absorption de l'autorité épiscopale par l'autorité pontificale ; il proclame que les successeurs de Pierre *exercent une principauté sur les royaumes de la terre ;* et il contraint l'empereur d'Allemagne à venir, pieds nus, lui demander un pardon qu'il n'obtint qu'après s'être morfondu trois jours dans la neige.

Les généreux efforts de Grégoire VII n'empêchent pas que l'Église continue à souffrir de cette plaie de la simonie qui fera dire à Innocent IV que, pour la guérir, *il faudrait le fer et le feu ;* ils n'empêchent pas que les charges ecclésiastiques demeurent une marchandise dont

on trafique ; que, dans les élections papales, les prélats donnent leurs voix pour de copieux pots de vin ; que, dans les jugements ecclésiastiques, des pièces d'or décident du bon droit ; que les captations se multiplient ; que les évêques vendent aux desservants la faculté de conserver près d'eux leurs concubines ; que les moines commettent des attentats contre les mœurs et contre les personnes, sur lesquels en disent long les bulles pontificales.

Au XIII^e^ siècle apparaît le plus grand des papes, Innocent III. Il pose ce principe : « On ne doit point garder la fidélité à celui qui ne garde pas la foi à Dieu et à son Église, vu qu'il est séparé de la communion des fidèles ; » il oblige l'héritier de Charlemagne à reconnaître que l'empire lui est échu par la grâce de Dieu *et du pape ;* il frappe d'interdit le royaume de France ; il menace le roi d'Angleterre de le déposer ; il fait des souverains ses vassaux ; il provoque l'extermination des Albigeois par les absolutions prodiguées aux exterminateurs ; il impose aux magistrats lors de leur investiture et aux monarques lors de leur sacre le solennel serment de ne pas tolérer les hérétiques ; il organise l'Inquisition ; il dote la papauté de la milice des franciscains et de la milice des dominicains ; et il meurt en pleine apothéose, huit mois après avoir présidé l'incomparable concile de Latran, dont tous les décrets sont au nom du Pape.

Triste retour des choses d'ici-bas ! A la fin du XIII^e^ siècle, Boniface VIII, qui a les prétentions d'Innocent III sans en avoir le génie, succombe sous les artifices et les violences de Philippe le Bel. Le roi de France brûle la bulle pontificale soumettant les trônes à la

papauté et obtient de la servilité des cardinaux réunis en conclave l'élection d'un pape de son choix, Clément V, qui déserte Rome pour Avignon.

Pendant cette *captivité de Babylone*, subie par les successeurs de Clément VII, on voit se dresser en face du pape de la France, de l'Espagne et de l'Écosse, le pape de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Suède.

Le concile de Pise veut tout arranger. Il n'aboutit qu'à introniser, en présence des deux papes qui s'excommunient l'un l'autre, un troisième pape qui les excommunie tous deux.

A son tour le concile de Constance entreprend de terminer le scandale. Il s'avise de déposer les trois papes, dont chacun est le vrai pape pour une partie de la catholicité. Le quatrième qu'il impose sera le bon. Et c'est ainsi qu'après un sommeil de soixante-dix ans, le Saint-Esprit se réveilla, l'an 1417, pour remettre debout le papisme romain, en attendant la grande poussée de la Réforme.

LA CIVILISATION ARABE

Dès le commencement du XIII^e^ siècle, les relations de l'Europe catholique avec les Grecs et les Arabes apportèrent à la spéculation philosophique de nouveaux matériaux, parmi lesquels les plus importants furent les ouvrages plus ou moins exactement commentés d'Aristote, de qui jusqu'alors on n'avait connu que la *Logique*.

Il était dans l'ordre que tous ceux qui assujettissaient des Grecs fussent assujettis eux-mêmes par l'esprit grec. Les Arabes n'échappèrent point à cette fatalité.

C'est la loi constante des sociétés, qu'à l'action des conquérants sur les conquis réponde l'action des conquis

sur les conquérants. De par l'échange toujours grandissant des idées et des sentiments, tous les peuples collaborent au lent développement du meilleur idéal en qui s'atteste, à travers les âges, avec des intermittences et des reculs, l'œuvre de la civilisation.

A partir du VIII^e^ siècle, se développa chez les Arabes, sous l'influence hellénique, un grand mouvement intellectuel. Des écoles et des bibliothèques furent fondées à Damas, à Bagdad, à Tunis, à Tripoli, au Caire et dans d'autres villes d'Orient, puis à Cordoue, à Tolède, à Séville, à Grenade, à Valence, enfin dans toutes les provinces du monde où avait été arboré le croissant.

Sans doute, Mahomet était un illettré. Mais, quoi qu'on ait prétendu, il faisait l'éloge du savoir et de ceux qui savent. « Enseignez la science, disait-il. Qui la répand distribue la meilleure aumône. Elle sauve de l'erreur et du péché. Étudier, c'est prier. »

Peu de gens se font une idée de la fermentation intellectuelle des cités féeriques qui s'épanouirent sous le coup de baguette de l'Islam, lors de sa grande phase d'héroïsme. Pendant quelque cent ans, il fut donné aux musulmans, calomniés par l'ignorance et la haine, d'apparaître comme l'élite du genre humain en face de la décadence byzantine et de la barbarie féodale.

L'architecture, semant palais et mosquées en Asie, en Égypte, en Espagne, multipliait ses trouvailles géniales, riches de fantaisie, de délicatesse et de grâce ; les savants jetaient les premières bases de la chimie et faisaient faire deux ou trois pas de géants aux mathématiques, à l'astronomie, à la médecine dont Avicenne restera l'oracle pendant six siècles.

Une aristocratie galante et chevaleresque, faisait assaut

d'élégances et de courtoisie, après avoir étonné l'univers par ses cavalcades héroïques ; de gracieux poètes chantaient les joies de la vie nomade, les douceurs du loisir, le parfum de la rose, les voluptés de l'amour ; d'intarissables conteurs imaginaient de merveilleuses fictions dont les *Mille et une Nuits* ne donnent qu'une imparfaite idée.

En même temps, on étudiait, on traduisait, on commentait les maîtres de la science et de la philosophie antique, les Euclide et les Hippocrate, les Platon et les Aristote.

LA PHILOSOPHIE ARABE

Dans les écoles Aristote était l'auteur de prédilection, soit qu'il fût plus particulièrement connu grâce aux commentaires de Thémistius, de Syrianus, de Simplicius, les derniers Alexandrins, qui avaient tourné au péripatétisme ; soit à cause de son caractère éminemment didactique ; soit parce que sa concision sévère a quelque chose qui répond au génie sentencieux de l'Arabe.

Il ne faudrait pas imaginer qu'on le prisât surtout à cause de son grand sens scientifique. Le sens scientifique est peu naturel aux Arabes, quoique plusieurs d'entre eux se soient appliqués avec ardeur et avec éclat aux mathématiques, à l'histoire naturelle et à la médecine. En outre, le point de vue de la science est implicitement interdit aux disciples de Mahomet. Il leur faut non un monde où s'équilibrent des forces mesurables, mais un monde qui se prête aux coups d'Etat capricieux de la Fatalité qu'ils adorent. Aussi beaucoup d'interprètes dénaturèrent-ils la doctrine d'Aristote dans laquelle dominent l'esprit d'analyse et le sentiment de

l'autonomie, pour l'accommoder à leur religion foncièrement hostile aux idées de libre arbitre et aux recherches expérimentales.

Ce qui leur plaisait c'étaient toutes ces abstractions logiques où leur subtilité pouvait se donner carrière. De là le règne des arguties d'école ; de là une science toute en formules. L'islamisme eut ses doctes théologiens, féconds en raisonnements alambiqués, habiles à faire prendre le creux pour le profond.

L'esprit arabe n'est pas moins exalté que subtil. Aussi allia-t-il, dans des commentaires érudits, les inspirations néoplatoniciennes avec les déductions aristotéliques, le mysticisme avec la dialectique.

AVICENNE, ALFARABI, TOPHAIL

Le mysticisme jouait déjà un grand rôle chez les deux premiers maîtres de la philosophie arabe, Alkendi, qui vivait au commencement du IX^e^ siècle, et Alfarabi, né un siècle plus tard.

Alfarabi, auteur d'une *Logique* et d'un *Traité de la division des sciences* dont les scolastiques firent grand usage, enseignait que tout se ramène à l'unité et que la fin de l'homme est de s'identifier avec la raison universelle.

Avicenne, au XI^e^ siècle, parut d'abord combattre cette théorie et opposer la contingence de la nature à la nécessité de l'Être premier qui, immobile, meut toutes choses ; mais l'expression définitive de sa pensée aboutit à identifier Dieu avec le monde.

Selon ce maître des sciences naturelles et de la médecine, les religions sont des entreprises de haute mora-

lisation où la politique des uns et la crédulité des autres introduisent des miracles qui n'y sont point. Il dépend de nous d'attirer sur nos âmes les rayons de cet intellect divin qui a illuminé les grands prophètes, Moïse, Jésus, Mahomet, simples hommes comme nous, et de faire de notre pensée le miroir de l'univers. Avicenne conseille dans ce but la réflexion, l'ascétisme, la purification de soi-même.

Au XII^e^ siècle, Tophaïl emprunta à Avicenne plusieurs de ses idées et mit en œuvre les conceptions néoplatoniciennes dans un roman philosophique. Son héros est un homme qui fait sa propre éducation, s'initie au surnaturel en se mettant à l'école de la nature, et se perfectionne peu à peu dans l'art de s'unir avec Dieu, à la façon d'un Plotin ou d'un Jamblique.

AVERROÈS

Averroès, contemporain de Tophaïl dont il fut le protégé et l'ami, se montra moins mystique. Néanmoins, il donna, lui aussi, une large part aux inspirations néo-platoniciennes, tout en ne jurant que par le *divin* Aristote.

Sans affirmer, comme l'ont cru certains commentateurs du maître grec, que chaque être doive s'anéantir pour arriver à la plénitude de l'être, Averroès enseigne que la connaissance des diverses manifestations de l'intelligible mène graduellement à l'union avec l'intelligible lui-même. Parvenu à cet état, l'homme ne fait qu'un avec la raison. « Il est en quelque sorte tous les êtres et les connaît tels qu'ils sont, car les êtres ne sont rien en dehors de la science qu'il en a. »

N'imaginons pas qu'une si belle aptitude soit le privilège exclusif de l'homme. D'après Averroès, les animaux les plus rudimentaires ont en eux des facultés qui peuvent leur permettre d'arriver finalement à ce degré de perfection où nous nous identifions avec l'être premier.

Dans leurs échappées panthéistes et mystiques, les philosophes arabes ne désertent pas tout à fait le péripatétisme. Au contraire, ils ont bien soin de rattacher leurs doctrines soit aux idées d'Aristote sur cette vie supérieure dont il enseigne que quelquefois nous pouvons jouir, non en tant qu'hommes, mais à cause de ce qu'il y a en nous de divin ; soit à la distinction qu'Aristote établit entre l'*intellect passif*, personnel et corruptible, et l'*intellect actif*, impersonnel et incorruptible, rayonnement de Dieu qui pénètre les âmes et par les âmes les corps, jusqu'aux plus vils.

Ils s'inspirent aussi d'Aristote pour affirmer l'éternité de la matière. Celle-ci est apte à recevoir les modifications les plus opposées, selon la diversité des influences déterminantes. Rien ne se crée ; rien ne se perd ; tout se transforme. Génération et destruction ne sont que des changements dans les modes de l'être.

Aux yeux d'Averroès, étant donné comme fond la matière éternelle, tout se réduit à un immense va-et-vient d'individualités hiérarchiquement échelonnées et animées par un principe supérieur. Ce principe supérieur, c'est l'intelligence universelle, survivant aux objets périssables qu'elle éclaire tour à tour de sa lumière et dont elle fait l'unité.

La foi en la création lui paraît une insanité pure. D'où vient donc que cette foi se maintient? Cela vient de

l'habitude. De même qu'on peut s'accoutumer à avaler du poison, on s'accoutume à digérer les idées les plus étranges. Le vulgaire croit volontiers les choses qu'il entend souvent répéter.

Ce qu'il dit de la foi en la création, Averroès le pense également, sans le dire explicitement, de la foi en l'immortalité. D'après lui, il n'y a d'impérissable que la raison impersonnelle ou *intellect actif;* la raison personnelle ou *intellect passif* s'évanouit à la mort. Ainsi nul d'entre nous n'est immortel. Toutefois, on peut dire que nous nous prolongeons en quelque sorte nous-mêmes dans notre postérité. Cette continuation de notre être dans d'autres êtres nés de nous est un simulacre d'immortalité. Il convient de s'en contenter, faute de mieux.

N'imaginons pas ce qui n'est pas, comme le fait Platon dans sa *République*, quand il nous peint l'avenir des âmes. De telles fables ne servent qu'à fausser l'esprit des enfants et l'esprit du peuple qui est aussi un enfant, sans beaucoup profiter à l'amélioration des cœurs. « Je connais, ajoute Averroès, des hommes parfaitement moraux qui rejettent ces rêveries et ne le cèdent point en vertu à ceux qui les admettent. »

Ailleurs, combattant le dogme mahométan de la résurrection, il insinue que les fondateurs de religion ont établi cette croyance parce qu'ils pensaient que le meilleur moyen de moraliser les hommes est d'intéresser leur égoïsme à la pratique du bien.

Le philosophe n'admettra-t-il donc aucune croyance ? Loin de là. Mais ses croyances seront réfléchies.

Selon Averroès, la religion propre au philosophe con-

siste à étudier ce qui est et se ramène à l'amour de la vérité.

Le meilleur culte de Dieu n'est-il pas la connaissance de ses œuvres, acheminement naturel à la connaissance de lui-même? A coup sûr rien n'est plus noble aux yeux de Dieu. Et pourtant c'est là ce que des mystiques taxent de vaine présomption. Il est vil de déprécier ainsi les penseurs qui rendent à la divinité le culte le plus sublime et l'adorent par la plus pure de toutes les religions.

Qu'on n'imagine pas toutefois qu'Averroès, en exaltant l'œuvre supérieure du philosophe, veuille pousser à la destruction des croyances populaires. Tout compte fait, celles-ci lui apparaissent comme un mélange de raison et de superstition qui tourne au profit des consciences et aide aux bonnes mœurs. Il admet donc que le sage respecte la religion établie, au lieu de suggérer aux simples des doutes dangereux. Il est même assez intolérant pour absoudre les pénalités imaginées contre les dissidents et pour déclarer que l'épicurien, dont la doctrine aboutit à détruire tout culte et toute moralité, mérite la mort.

Ces réserves n'évitèrent point les critiques à Averroès non plus qu'à ses prédécesseurs. Le petit troupeau des philosophes tendait à démontrer l'immutabilité des lois de la nature, l'éternité de la matière et la mortalité de la personne humaine, contrairement au dogmatisme des théologiens qui, le Coran à la main, affirmaient qu'il n'y a aucun enchaînement de faits nécessaire ; que Dieu opère librement tout en tous; que le monde a été créé et peut périr par la volonté du créateur ; enfin, qu'après la mort l'homme ressuscite

et entre dans l'immortalité. Ils devaient être combattus.

ALGAZEL

Vers le commencement du XII^e^ siècle, c'est-à-dire avant l'époque où florissait Averroès, les défenseurs de l'orthodoxie eurent un puissant auxiliaire dans un philosophe qui avait pris en dégoût la philosophie, Algazel.

Algazel, l'illustre auteur de l'ouvrage intitulé *La destruction des philosophes*, accuse vivement Alfarabi et Avicenne d'expliquer l'œuvre prophétique de Mahomet et des autres grands initiateurs comme une œuvre purement humaine, tendant à réfréner les multitudes et dictée moitié par des calculs politiques moitié par des vues de sagesse et de perfectionnement moral.

Quant à lui, fondant le mysticisme sur le scepticisme, il prend plaisir à humilier la raison ; s'attache à prouver, comme Hume plus tard, qu'il n'y a que pures rencontres entre les phénomènes ; conclut que la science n'est que vanité, et nous montre dans la théologie des *Soufis*, ces croyants appliqués à s'étourdir eux-mêmes, le suprême refuge de la pensée.

JUIFS ARABISANT. MAÏMONIDE

Entre les Arabes et les peuples de l'Europe occidentale les principaux intermédiaires furent les Juifs, race d'autant plus vivace qu'elle était plus persécutée.

En tous lieux ils allaient et venaient, faisant du commerce et de la science, colportant des marchandises et des idées.

Parmi les Juifs arabisant on remarque surtout les

deux philosophes qui sont connus sous les noms d'Avicébron et de Maïmonide. Celui-ci, que son génie fit appeler l'aigle de la synagogue, le second Moïse, le grand métaphysicien d'Israël, aboutit à un Dieu exempt de qualifications, auquel il oppose les créatures, œuvre hiérarchiquement ordonnée de la Volonté souveraine; et ses coreligionnaires le persécutent à cause de son interprétation hardie des dogmes hébraïques. Celui-là, né une centaine d'années avant Maïmonide, au XI^e^ siècle, est l'auteur d'un livre intitulé *La source de la vie*, qui contribua beaucoup à l'éclosion des doctrines panthéistes parmi les scolastiques.

A l'influence du livre d'Avicébron, il faut joindre celle du *Traité des causes*, conçu dans le même esprit. Cet ouvrage, que saint Thomas nous représente comme un extrait de l'Alexandrin Proclus, était fort répandu en France au XII^e^ siècle. Un professeur de Paris, Alain de l'Isle, s'en inspira pour conclure, avec un grand appareil de rigueur dogmatique, que Dieu est en tout et que tout est en Dieu.

AMAURY, NOVATEURS ET PERSÉCUTEURS

Vers le commencement du XIII^e^ siècle, Amaury de Chartres, encore plus explicite qu'Alain de l'Isle, enseignait une philosophie que Gerson résume ainsi : « Tout est Dieu ; Dieu est tout. Il y a identité entre le créateur et la créature. Les Idées créent et sont créées. Dieu est la fin de toutes choses, parce que toutes choses retournent à lui pour reposer éternellement en son sein et former un être unique, immuable. En un mot, Dieu est l'essence de tout ce qui est. »

A son tour David de Dinant, contemporain d'Amaury, professa le panthéisme. C'est de David que saint Thomas dira qu'à l'exemple de Parménide, il voit dans les différences établies entre les choses de simples points de vue de la pensée et pousse la folie jusqu'à affirmer que Dieu est la matière première.

A l'entendre, il y a trois manifestations distinctes de l'être : les substances incorporelles, dont le principe est l'esprit divin ; les âmes, dont le principe est l'intelligence ; les corps, dont le principe est la matière. Ces trois principes forment une commune unité, et au fond de tout est Dieu.

L'an 1209, un concile tenu à Paris jugea qu'il fallait sévir contre de telles nouveautés. Il ordonna la destruction des ouvrages d'Amaury et de David ; fit déterrer le cadavre d'Amaury comme profanant la terre sainte, et condamna divers adeptes des doctrines ainsi proscrites, les uns à la prison perpétuelle, les autres au supplice du bûcher.

A première vue, l'extermination des philosophes dissidents contraste avec l'horreur que professe l'Église pour le meurtre et le sang. Mais on trouve moyen de tout accorder. On ne tue pas ; on fait tuer. Puis, ceux qui tuent ne répandent pas le sang ; ils font griller les chairs. Ainsi entre l'humanité et la piété s'établit un juste équilibre.

Le bourreau est en somme le grand docteur du moyen âge. Faute de bonnes raisons pour convaincre ses adversaires, on a de bons bûchers où on les envoie se purifier.

L'Eglise ne se borna pas à frapper des individualités

isolées ; elle décida qu'il convenait de sévir vigoureusement contre les Albigeois, adeptes du pessimisme manichéen et surtout antipapistes. Alors commença cette grande tuerie qui au XIIIe siècle a ensanglanté le Midi. Les malheureux ! On les égorgeait, sous prétexte de les convertir. S'y serait-on pris autrement, si l'on eût voulu leur prouver le pouvoir de ce génie du mal auquel on prétendait les dissuader de croire ?

L'ASPIRATION A UN MONDE NOUVEAU

Ni les Albigeois, ni Amaury, ni David ne se bornaient à des spéculations en l'air. Les uns et les autres déduisaient de leurs croyances et de leur métaphysique des idées pratiques de haute portée.

Partant de ce principe qu'il n'y a qu'un être unique, mais que cet être se développe sous des faces diverses se succédant selon une loi de progrès, on en venait à distinguer trois grandes manifestations de Dieu : le règne du Père, le règne du Fils et le règne du Saint-Esprit. On reléguait le règne du Père au temps de Moïse et des patriarches ; on voyait dans le Christianisme le règne du Fils rapprochant de l'humanité la divinité naguère cachée ; et on appelait des vœux les plus ardents une ère nouvelle, le règne du Saint-Esprit, où l'union s'opérerait enfin véritablement soit entre les hommes et les hommes, soit entre l'humanité et la divinité.

« Jusqu'à présent, disait Amaury, le Fils a seul agi ; mais maintenant le Saint-Esprit va commencer son œuvre, qu'il continuera jusqu'à la consommation des siècles. »

Cette doctrine de l'avènement du Saint-Esprit, depuis

longtemps suggérée par Abailard et surtout par Scot Érigène, prit corps non seulement parmi des penseurs, mais encore dans les foules, et agita profondément le XIII[e] siècle.

On disait : vienne le Saint-Esprit ! C'était une façon de dire : vienne le progrès ! vienne la Révolution !

De plus, Dieu étant l'être universel, Amaury en concluait qu'on a tort d'imaginer qu'il soit dans l'eucharistie plus que dans toute autre chose. Le pain que nous mangeons le contient à l'égal de l'hostie consacrée.

Que si Dieu vit en tout, il vit surtout dans l'homme. D'après Amaury, chacun de nous doit se considérer comme membre du Christ ; et dès lors, pourquoi imaginer d'orgueilleuses différences ?

Par une application hardie de ces idées ou d'autres de ce genre, divers chrétiens du moyen âge pensaient que Dieu s'est manifesté dans les anciens philosophes aussi bien que dans les prophètes : ce qui était d'ailleurs la pensée de saint Clément d'Alexandrie disant que Dieu avait fait alliance avec les juifs par les prophètes et avec les gentils par les philosophes, avant de faire alliance avec les chrétiens par ses évangélistes, ses apôtres et son Église.

Plus radicaux, les Vaudois rejetaient la distinction établie entre le prêtre et le laïque, le noble et le vilain, le riche et le pauvre, et rêvaient une société où Dieu régnât si pleinement que chacun y fût prêtre ; chacun, noble ; chacun, riche.

LES RÊVES DES ALCHIMISTES

Aux utopies sociales il s'en mêla d'autres. On posait en principe que tout est dans tout. Cela n'impliquait-il

pas que de chaque matière pouvaient être tirées toutes les formes de la matière ; que l'or en particulier pouvait, par une élaboration appropriée, être extrait des substances les plus diverses ; enfin, que l'homme était susceptible d'être produit artificiellement, grâce à d'habiles mélanges ? Posséder l'art de créer la richesse et de créer la vie ! Quelle merveille ! De là l'alchimie, première étape de la chimie, avec ses cornues et ses creusets.

Nombreux furent les chercheurs qui, dans de noirs laboratoires, les mains charbonneuses, vouèrent toute leur activité au grand œuvre. Maintes fois un Faust, songeant aux Kabires, aux Psylles, aux Telchines, aux Lamies, se rappelant ces traditions mythologiques de la Grèce et surtout de la Samothrace qui font sortir la fécondation et la vie d'une certaine alliance entre l'élément igné et l'élément liquide, vieillit devant ses fourneaux et attendit, anxieux, le moment où d'un alambic se dégagerait *l'homunculus*, c'est-à-dire l'homme embryonnaire non plus fils de la femme, mais fils de l'art vainqueur de la nature.

Il y en eut dont le vulgaire conta qu'ils étaient arrivés à réaliser ce prodige. Longtemps ils avaient cherché les principes mystérieux de la fécondité, les *Mères*, selon le mot de l'antiquité et du moyen âge. Mais enfin le jour était venu où les matériaux mis par eux en fusion avaient palpité d'amour et où s'était accompli l'hyménée des éléments contraires. De la masse incandescente avait jailli, en sa fraîcheur et en sa force, la sève vitale, et devant les regards de l'alchimiste ébloui s'était dressé tout à coup, avec une main et un visage, l'être pensant.

Une fois maître des sources de la vie, on pouvait ressusciter la douce fleur de jeunesse ; on pouvait éterniser

la brillante aurore de l'existence humaine. D'après la légende, tel ou tel savant avait su faire repousser sur son crâne dénudé les cheveux noirs de ses vingt ans et s'était assuré une longévité plusieurs fois séculaire.

L'AVERROISME ET L'UNIVERSITÉ DE PARIS

On vient de voir comment, avec l'esprit d'indépendance, les aspirations les plus audacieuses et les plus chimériques fermentaient dans les âmes à l'époque où la philosophie arabe, franchissant les Pyrénées, se répandit dans l'Europe occidentale.

Les tendances qui avaient été suscitées soit par les doctrines du prétendu Denis l'Aréopagite et de Scot Erigène, les deux précurseurs d'Amaury et de David, soit par les discussions de Guillaume de Champeaux, de Roscelin et d'Abailard, furent fortifiées par les théories néoplatoniciennes et néopéripatéticiennes des commentateurs arabes.

Parmi ceux-ci Averroès, qu'on appela *l'âme d'Aristote*, acquit une autorité prépondérante.

Cependant, beaucoup d'idées des philosophes arabes étaient suspectes. Averroès, étant le plus célèbre, passa pour le moins orthodoxe. La croyance commune fit de lui le fauteur de toute sorte d'opinions hardies, dont les auteurs s'abritaient prudemment derrière son nom, et il devint la personnification de l'esprit d'incrédulité.

On imagina qu'hostile aux trois religions existantes, Averroès avait fait voir dans Moïse, Jésus et Mahomet trois imposteurs; on lui prêta toute sorte de moqueries contre cette secte insensée des catholiques qui croient manger le Dieu qu'ils adorent; enfin, le mot d'aver-

roïsme sonna aux oreilles, comme celui de matérialisme ou d'athéisme.

Gilles de Rome, disciple de saint Thomas, Duns Scot et surtout l'espagnol Raymond Lulle se plairont à représenter l'averroïsme comme la peste des âmes. En revanche, Roger Bacon lui sera favorable, et il jouira d'un certain crédit dans l'Université de Paris.

L'Université de Paris, quoique le courant de l'orthodoxie y fût le courant dominant, tendait déjà à être un foyer de liberté intellectuelle. On reprochait à quelques-uns de ses docteurs des propositions hardies. Il leur arrivait d'enseigner qu'on n'ajoute rien à ce qu'on sait en apprenant la théologie; que toutes les doctrines des théologiens reposent sur des fictions; que la religion chrétienne est mêlée de fables tout comme les autres religions; que le culte des saints n'est qu'une résurrection du paganisme; que la sagesse consiste à être purement philosophe.

ARISTOTE ET L'ORTHODOXIE

Tout d'abord, l'hostilité des théologiens orthodoxes ne s'adressa pas uniquement aux penseurs arabes; elle s'en prit aussi à Aristote, que les Arabes ne faisaient qu'abréger ou commenter, en mêlant d'ailleurs à leurs gloses des idées plus ou moins étrangères au péripatétisme. L'an 1209, dans la sentence portée contre Amaury et David, défense fut faite par le concile de Paris de lire, soit publiquement, soit secrètement, les livres d'Aristote sur la philosophie naturelle, texte ou commentaires.

Mais bientôt, en faisant plus ample connaissance avec Aristote, on s'aperçut que sa doctrine n'était rien moins

que favorable aux idées des Amaury et des David. L'opposition si tranchée qu'Aristote établit entre Dieu et le monde n'exclut-elle pas toute théorie panthéiste ?

On comprit le parti à tirer du péripatétisme contre des audaces de pensée dont le vieil esprit oriental était la première source, et peu à peu on fut amené à priser la philosophie d'Aristote au niveau de sa méthode si en vogue dans les écoles.

Dès lors, les mêmes livres qu'au premier moment on avait suspectés au nom du dogme, furent de plus en plus regardés comme l'arsenal où il fallait prendre des armes pour combattre les ennemis du dogme.

Tout ce qui contrariait l'orthodoxie fut mis sur le compte des Arabes. On contesta, par exemple, qu'Aristote niât l'immortalité de l'âme, et on allégua que, quand il dit que nos facultés ne s'exercent plus après la mort, il veut parler de nos facultés inférieures, mais ne laisse pas d'admettre la survivance de notre être en ce qu'il a de plus élevé et de plus essentiel, la raison.

Enfin, l'autorité d'Aristote devint telle qu'il fut presque canonisé et qu'on dit de lui : « Il a été le précurseur du Christ dans l'ordre de la nature, comme Jean-Baptiste l'a été dans l'ordre de la grâce. »

De fait, puisqu'il fallait compter avec la philosophie, ne valait-il pas mieux, au lieu de s'engager dans des conflits de doctrines, qu'un philosophe la représentât tout entière ? Ne pouvant tout à fait mettre la raison à la porte, n'était-ce pas de deux maux choisir le moindre que d'adopter un homme qui tînt la place de la raison ?

Au fond, en consacrant l'autorité d'Aristote, on visait

à asservir la pensée, par cela même qu'on lui faisait sa part de liberté.

Les philosophes de l'époque antérieure s'étaient occupés d'accorder le dogme avec le sens commun ; maintenant il s'agira de l'accorder avec un texte. Voilà l'intelligence assagie et disciplinée.

Mais on ne saurait tout prévoir. Le même Aristote auquel on savait si bon gré de bien séparer Dieu du monde à l'encontre des doctrines néo-platoniciennes, favorisait, en éliminant toute intervention divine, cet esprit de recherche qui tend à tout expliquer au moyen de causes purement naturelles. Puis, il y avait chez lui des habitudes d'analyse qui, à mesure qu'il serait mieux connu, devaient se communiquer à ses disciples et aboutir à une résurrection triomphale du nominalisme, à la dissolution de la scolastique, enfin à la Renaissance.

GUILLAUME D'AUVERGNE

L'un des premiers scolastiques qui mirent largement à profit les traductions d'Aristote faites par les Arabes, fut Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris.

Dans ses divers traités il s'élève avec force contre les juifs qu'il accuse d'être tous plus ou moins gangrenés par le rationalisme ; il se plaint de ces esprits mal faits qui, de son temps, osent voir dans l'immortalité de l'âme une invention des princes pour contenir les peuples ; il attaque, avec maintes invectives contre Avicenne, la théorie de l'intellect unique, qui, dit-il, est inconciliable avec la diversité des esprits, ruine la personnalité et implique le fatalisme ; enfin il affirme l'unité du moi en ces termes : « On a beau attribuer la pensée à la

faculté de connaître, la volonté et le désir à la faculté de désirer et de vouloir, ce n'en est pas moins une même âme qui veut, qui pense et qui désire. Toute âme se dit en elle-même : C'est moi qui entends, qui connais, qui aime, qui veux, moi, dis-je, qui à travers tous ces actes reste une et indivisible. »

Guillaume fut un docte penseur ; et on trouve chez lui des aperçus philosophiques qui sont comme les premiers balbutiements du spiritualisme cartésien.

Cela ne l'empêchait pas d'avoir des idées étranges, à l'exemple des autres théologiens. C'est ainsi qu'il enseigne que l'âme est créée et infusée au corps, le quarante-sixième jour après la conception, en mémoire des quarante-six ans qui furent nécessaires pour achever le temple de Jérusalem. Les souvenirs bibliques brouillaient les plus solides esprits.

VINCENT DE BEAUVAIS ET ALEXANDRE DE HALES

De même que Guillaume d'Auvergne, Vincent de Beauvais et Alexandre de Hales, dit Halès, vivaient dans la première moitié du XIII^e^ siècle.

Vincent de Beauvais s'illustra par son *Miroir général*, exposition érudite des connaissances théologiques, morales, naturelles, historiques, de son époque. On y trouve citée pour la première fois, comme étant d'Empédocle, cette fameuse définition : *Dieu est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part*. On y trouve aussi l'écho des préjugés alors dominants, tels que la négation des antipodes et la foi en la pierre philosophale. Selon Vincent de Beauvais, c'est l'usage de la pierre philosophale qui assura la longévité des patriarches ; et

le père Noé lui dut le privilège d'avoir des enfants jusqu'à l'âge de cinq cents ans.

Le théologien anglais, Alexandre de Hales s'acquit le surnom de *docteur irréfragable* par ses controverses vigoureuses et par ses commentaires sur les sentences dogmatiques des Pères de l'Église, sentences dont Pierre le Lombard, exécutant l'idée de Guillaume de Champeaux, avait fait un recueil devenu classique.

Mais ce qui a le plus contribué à rendre célèbre le moine anglais, c'est sa théorie du Trésor de l'Église, dont la mise en œuvre fut une intarissable source de prospérité et de corruption.

Sans doute depuis longtemps la vente des choses saintes s'était développée ; on avait trouvé moyen de faire argent du rachat des péchés ; et, avec l'exploitation des reliques, toute sorte de trafics édifiés sur la superstition s'étaient ajoutés au cynique commerce des bénéfices et des prélatures. Mais un champ immense fut ouvert aux spéculations de la cupidité cléricale, lorsque le moine Alexandre eut enseigné que les mérites de Marie, des saints et des saintes, joints aux mérites infinis du Christ, constituaient le trésor de l'Église, et que, dans cet incalculable trésor divinement mis entre leurs mains, les successeurs de Saint-Pierre pouvaient puiser sans fin, pour dispenser aux vivants et aux morts, à titre d'indulgences, de quoi se laver de leurs péchés et s'ouvrir le paradis.

Le pape Clément VI fit de cette doctrine un article de foi, en 1343. Il était loin de prévoir à quel excès monteraient les scandales ; et il ne soupçonnait pas qu'en signant sa bulle, il avait signé l'acte de naissance du Luthérianisme.

FRANCISCAINS ET DOMINICAINS

Alexandre était franciscain ; Vincent était dominicain. C'est de leur temps que s'établit le crédit et que commença aussi la rivalité des deux écoles franciscaine et dominicaine.

Les moines de saint Dominique se distinguaient par un vif sentiment de la discipline, par une soumission entière au pontife romain et par leur zèle ardent à poursuivre quiconque sortait de l'orthodoxie.

L'ordre de saint François se ressentit toujours de l'esprit démocratique qui avait présidé à son institution. Ses membres étaient peu favorables à la cour de Rome ; ils se plaisaient à parler d'un renouvellement du christianisme dont la réforme introduite par François d'Assise devait être le principe, et leurs inspirations ne furent pas étrangères aux tentatives de révolution socialiste faites par les béguards, les fraticelles ou frérots, les pauvres de Lyon, tous d'accord pour combattre l'esprit de propriété et pour exalter l'esprit de fraternité.

Encore faut-il faire cette réserve que très souvent il se trouva des franciscains qui eurent l'esprit inquisitorial de saint Dominique, et des dominicains qui eurent l'esprit démocratique de saint François d'Assise.

Mille traits montreraient la force des haines qui divisaient les deux congrégations. En voici un qui se place à la fin du XV^e^ siècle. Il a été l'édifiante clôture de cette époque de crédulité et de fanatisme que fut le moyen âge.

Savonarole, nouveau Tertullien dont la parole hardie ignorait les ménagements, prêchait aux Florentins le

retour à la sévérité évangélique; et il avait osé censurer la conduite du pape, l'infâme Alexandre VI. Le pape l'excommunia. Les franciscains de crier : C'est justice! Et pour prouver qu'en effet le prédicateur dominicain avait mérité d'être mis hors de l'Église, l'un d'eux émit l'avis de recourir à l'épreuve du feu. Les adversaires devaient se jeter dans un bûcher ardent. A Dieu d'en faire sortir sains et saufs ceux qui l'auraient pour soi.

Amis et ennemis de Savonarole acceptèrent la proposition avec enthousiasme. On eut pourtant la sagesse de décider qu'il n'y aurait qu'un champion de chaque parti. Beaucoup revendiquaient cet honneur. Frère Dominique et frère Rondinelli furent choisis, l'un par les dominicains, l'autre par les franciscains.

L'épreuve, publiquement annoncée, fut préparée sur la grande place de Florence. Mais, au moment où le bûcher commençait à jeter des flammes, une averse opportune survint qui dispersa les pieux adversaires et l'innombrable assistance.

Les franciscains profitèrent de ce répit pour jeter des émeutiers sur le couvent de Saint-Marc où était prieur Savonarole. Bientôt après, à leur grande joie, arrivaient de Rome deux juges qui condamnèrent à mort le fougueux dominicain. Il fut brûlé vif, avec deux de ses disciples, en 1498.

ALBERT LE GRAND

Le fondateur de l'école dominicaine fut le moine allemand Albert le Grand, qui étudia à Pavie et professa à Cologne et à Paris, avant de devenir évêque de Ratisbonne.

Albert le Grand écrivit beaucoup et sur tout. On le regarda comme un prodige de génie. Il fut plutôt un prodige d'érudition. Ce qui l'honore le plus c'est d'avoir été le précurseur du moine Roger Bacon par sa passion des sciences naturelles et par son pressentiment des découvertes futures.

Du haut de sa chaire de Cologne, ce puissant encyclopédiste produit l'effet d'un prophète initié aux mystères du monde invisible. « C'est le grand magicien », disait de lui le peuple, et sa vue inspirait une admiration mêlée de terreur.

Déjà, comme le fera Bacon, maître Albert décrit avec un enthousiasme ingénu ces foudres terribles qui, jaillissant de tuyaux de bronze, feront explosion au milieu d'une vive lumière et sèmeront la mort dans les villes décimées ; ces appareils de navigation qui permettront à d'immenses vaisseaux gouvernés par un seul homme de parcourir les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis d'agiles rameurs ; et ces chars qui, sans le secours d'aucun animal, franchiront l'espace avec une vitesse incommensurable.

On se racontait qu'il avait fait une tête automate qui parlait, et on lui attribuait, entre autres inventions merveilleuses, celle d'amener artificiellement la terre à donner tous les fruits en toutes saisons.

Adepte de l'alchimie à la suite des Arabes, Albert pense qu'en décomposant un corps on peut « le retirer de son espèce et revêtir de ses éléments un corps d'une autre espèce ». C'est la transsubstantiation appliquée à la nature.

Le premier, ou un des premiers, maître Albert formula

cette distinction entre le point de vue philosophique et le point de vue théologique qui devait si souvent abriter contre les foudres de l'Église les hardiesses de la pensée. Il déclare que la doctrine aristotélique de l'éternité du monde est théologiquement condamnable, mais demeure philosophiquement soutenable.

Albert le Grand dut recourir au même *distinguo* pour enseigner, sans compromettre son orthodoxie, l'existence des antipodes, alors que l'averroïste Cecco d'Ascoli, qui lui aussi était pour les antipodes, fut brûlé en Italie l'an 1327. Dès le VIII^e^ siècle, nous voyons saint Boniface dénoncer au pape saint Zacharie le prêtre irlandais Virgile, coupable d'avoir eu l'insigne audace d'affirmer, malgré Lactance et saint Augustin, qu'il doit y avoir d'autres hommes qui habitent l'hémisphère du monde opposé à celui où nous sommes. Et le souverain pontife de répondre : « S'il est prouvé que Virgile persiste à professer, au péril de son salut, cette doctrine fausse et pernicieuse qu'il y a un autre monde et d'autres hommes sous la terre, assemblez un concile. Que ce prêtre soit dépouillé de son titre de prêtre et chassé de l'Église ! »

Le nom du docteur de Cologne, aussi célèbre en France qu'en Allemagne, fut donné à une place de Paris, la place *Maubert*, place *maître Albert*.

THOMAS D'AQUIN

Prenant surtout pour guide Avicenne, Albert le Grand avait paraphrasé Aristote. Il eut un disciple qui, avec l'aide d'Averroès, se montra de bonne heure commentateur large et profond du maître des maîtres. Ce disciple est saint Thomas, la plus illustre personnifica-

tion de la scolastique et la gloire de l'école dominicaine.

Thomas, né à Aquino près de Naples en 1225, se fit dominicain malgré sa famille qui aurait voulu qu'il préférât la vie seigneuriale à la vie religieuse. Il s'apprêtait à quitter l'Italie quand ses frères l'enlevèrent et l'enfermèrent dans son château. Ni prières, ni séductions, ni menaces, ni mauvais traitements ne purent rien sur lui. Sa vocation resta la plus forte; et, après deux ans d'une véritable captivité, il se rendit à Cologne près d'Albert le Grand.

La continuité d'application de ce nouveau disciple le fit comparer à un bœuf par ses camarades. « Bœuf, soit! dit le maître. Ce bœuf remplira la chrétienté de ses mugissements. » En effet, par ses prédications, par ses controverses, par son enseignement, Thomas d'Aquin mérita bientôt d'être appelé l'*Ange de l'École*.

L'éclat de sa prompte renommée ne l'empêcha pas de vivre en vrai disciple du Christ. S'il était savant, il était encore plus humble que savant. Vainement on lui offrit des prélatures ; vainement on voulut le combler d'honneurs. Il préféra à tout sa pieuse et laborieuse pauvreté de simple moine.

Toutefois cet homme si modeste avait à l'occasion le franc parler de la vertu. Un jour, Innocent IV le reçut dans sa chambre pendant qu'on y comptait des pièces d'or. « Comme vous voyez, lui dit le pape en souriant, l'Eglise n'a plus besoin de dire, comme autrefois : Je n'ai ni or, ni argent. — Il est vrai, répondit Thomas d'un ton grave; mais aussi elle ne peut plus dire au paralytique : Levez-vous et marchez. »

Thomas d'Aquin était un puissant travailleur. Il lui arrivait souvent de dicter à deux ou trois secrétaires à

la fois sur des matières différentes, et il passait des nuits absorbé dans la méditation. Curieux de voir de près un tel homme, Louis IX l'admit à sa table. On espérait entendre sortir des merveilles de la bouche du docte convive. Il se taisait. Tout à coup, frappant du poing sur la table avec une grande force : « Je le tiens, s'écria-t-il, voilà un argument décisif contre Manès! » Le bon roi n'eut garde de se plaindre ; il fit venir un secrétaire et dit à Thomas : « Maître, dictez-lui votre argument. »

Les austérités, encore plus que les excès de travail, usèrent bientôt la santé de ce dialecticien infatigable, et il mourut à peine âgé de quarante-huit ans.

En même temps qu'il s'attacha à la tradition ecclésiastique et qu'il développa, dans les matières théologiques, les principales doctrines de saint Augustin, saint Thomas, essentiellement ami des définitions, des distinctions et des formules, se pénétra de l'esprit d'Aristote et mit à contribution ses idées dans les questions de psychologie, de logique et de morale. Il a été l'Aristote du catholicisme. Ses deux grands ouvrages, la *Somme de théologie* et la *Somme contre les Gentils* constituent l'Encyclopédie du moyen âge. Ils visent à accorder la vérité philosophique avec la vérité théologique et à fixer sur toutes les matières l'orthodoxie.

Procédant en argumentateur rigoureux, saint Thomas précise chaque question ; indique les raisons favorables à la thèse qu'il combat ; formule la thèse qu'il adopte ; expose les arguments qui la justifient et réfute les objections.

D'après lui, la science a un triple objet : d'abord Dieu, son existence, sa nature, ses attributs, et le monde divin auquel il préside ; ensuite l'homme, son origine,

ses facultés, sa destinée, et ses devoirs considérés soit dans leur généralité, soit dans les modifications particulières qu'y apportent les circonstances; enfin le Christ, médiateur entre l'homme et Dieu, et l'ensemble des institutions ou pratiques catholiques ménageant le salut des âmes.

L'homme n'ayant pas une intuition immédiate et nécessaire de Dieu, il convient, selon saint Thomas, de démontrer que Dieu existe.

Pour le démontrer recourrons-nous à l'argument de saint Anselme? Non; cet argument est un sophisme. Procédons plutôt comme Aristote, et concluons du mouvement, fait incontestable, à la nécessité d'un premier moteur; remontons à l'être nécessaire par suite de l'impossibilité d'étendre à l'infini la série des êtres contingents ; remarquons que les différentes hiérarchies d'êtres, de plus en plus élevées en perfection, impliquent un être souverainement parfait ; déduisons de l'ordre et de la beauté de cet univers l'existence d'un agent suprême, auteur de l'harmonie universelle ; enfin et surtout interrogeons la Révélation, de laquelle il faut toujours partir et à laquelle il faut toujours revenir, dociles aux enseignements de l'Eglise.

Dieu est « l'acte pur, sans mélange de matière, » c'est-à-dire qu'en lui l'activité est parfaite et ne comporte pas de limites. Il est à la fois la vérité même, la réalité même. Pour qu'une chose soit, c'est assez qu'il la pense. Voulue, elle est.

L'incrédule rejette volontairement la lumière par goût de la dépravation. L'horreur des devoirs du christianisme lui fait répudier la doctrine chrétienne ; et il sacrifie la vérité à son immoralité.

Dieu a créé les esprits célestes, qui sont autant au-dessus de l'humanité que l'humanité est au-dessus de la nature ; il a créé l'homme, dont le corps ne vaut que par l'âme, laquelle est le principe du mouvement, de la vie et du sentiment, en même temps que de la pensée ; il a enfin créé tous les êtres.

L'action de la puissance créatrice se continue dans la conservation de l'univers. Dieu, pour qui rien n'est petit, gouverne tout, et il se manifeste soit par les lois générales, soit par les miracles, double émanation de sa volonté souverainement immuable, infaillible et bienfaisante.

Tous les êtres, qui par rapport à d'autres sont causes, sont effets par rapport à Dieu, et, quelles que soient les déviations apparentes, tout conspire à l'exécution des décrets de son éternelle sagesse. La prière et la grâce s'harmonisent dans l'économie providentielle.

Le mal, au fond, n'est qu'un défaut d'être. Dieu ne le veut pas ; mais il le permet pour en tirer le bien, impossible sans lui. Tout est pour le mieux, comme le dira Leibniz qui dans sa *Théodicée* s'est si largement inspiré de saint Thomas ; et la bonté divine a créé le plus parfait des mondes possibles.

Le bien suprême de l'homme est le bonheur, et le bonheur c'est la possession de Dieu. On n'y arrive que par des actes dont le principe est la volonté, appétit raisonnable qui tend naturellement au bien et qui ne saurait ne pas y tendre.

Quoique tendant naturellement au bien, la volonté n'en est pas moins libre dans ses déterminations. La raison lui impose de se conformer à la volonté divine,

car tout ce que Dieu veut est juste; et toutefois, on ne saurait prétendre que ce qui est juste soit tel uniquement parce que Dieu le veut.

Le bien en soi se ramène au beau. Le beau c'est le bien, non objet du désir, mais objet de la raison. Le beau absolu, c'est le bien absolu répondant à quelque chose de plus parfait que la raison, à l'amour.

C'est l'amour qui fait que, comme l'âme au corps, comme l'Église à l'État, au règne de la nature s'ajoute le règne de la grâce, initiation terrestre aux félicités célestes de l'âme immortelle.

Saint Thomas subordonne toutes les sciences à la théologie où se concentrent les lumières de l'écriture sainte et de la tradition; il soumet tous les pouvoirs, qu'il fait d'ailleurs dériver du peuple, à la suprématie du pontife romain qui, selon lui, trône au milieu des évêques comme un roi au milieu de ses sujets; il prêche l'intolérance au nom de la charité, à l'exemple de saint Augustin; enfin il justifie l'esclavage par une prédestination naturelle, à l'exemple d'Aristote.

Destinés à la vision de Dieu et à la possession de sa béatitude, déchus par le péché originel, relevés par la rédemption, éclairés sur l'ignominie de nos fautes par les abaissements volontaires du Verbe incarné, nourris par l'eucharistie du corps et de l'âme de l'homme-Dieu, soutenus par les grâces du saint Esprit, intercédant la Vierge, les saints et les saintes, croyant aux dogmes, obéissant à l'Église, nous éviterons l'enfer; et, devant nos corps ressuscités s'ouvrira le paradis où, selon saint Thomas d'accord avec Tertullien, il sera donné aux bienheureux de voir les peines des damnés, *pour qu'ils se délectent davantage dans leur félicité*.

Mais pourquoi, direz-vous, la voie du salut est-elle ouverte à certains hommes et à certains peuples, de préférence à d'autres? Dieu fait-il acception des personnes? Ne faut-il pas s'en tenir aux belles paroles prêtées à saint Pierre dans les Actes des apôtres : « En toutes nations celui qui craint Dieu et dont les œuvres sont justes lui est agréable »?

Saint Thomas vous répondra que l'acception des personnes est inique, quand il s'agit de la distribution de choses qui sont dues; mais qu'elle est toute naturelle, quand il s'agit de la distribution de dons purement gratuits.

Selon saint Thomas, comme selon saint Augustin, ceux que Dieu instruit, bénéficient de sa miséricorde; ceux qu'il n'instruit pas ne font que compter avec sa justice. Leur délaissement provient de la juste damnation du genre humain pour le péché du premier homme. Ne cherchons donc pas à pénétrer pourquoi Dieu attire à lui ceux-ci et n'attire pas ceux-là!

Saint Thomas veut bien reconnaître que tous les actes des infidèles ne sont pas des péchés; mais il professe qu'aucun de leurs actes n'est vraiment méritoire; et, s'il accepte qu'on prie pour eux, il ajoute que « la prière ne leur est utile qu'autant qu'ils se convertissent ».

Ce sont les idées thomistes et augustiniennes que formule Bossuet, dans une lettre dirigée contre ces savants *curieux et vains* qui entreprennent de sauver les Perses, les Éthiopiens, les Indiens, les Chinois et plusieurs autres peuples. Il réprouve la *fausse miséricorde* et la *fausse sagesse* de ceux qui veulent qu'avant Jésus-Christ les Israélites n'aient pas eu seuls le monopole de la vraie religion et du salut; et il rappelle les censures

formulées contre des théories où toute l'économie de la religion catholique est renversée. « Ces savants, dit-il, s'imaginent qu'ils dégraderaient la divinité s'ils la réduisaient à ce seul peuple, et, au lieu d'adorer les secrets et impénétrables jugements de Dieu qui livre toutes les nations à l'idolâtrie, à la réserve de celle qu'il a séparée des autres par tant de prodiges, ils cherchent à obscurcir la sainte rigueur qui veut convaincre l'homme par expérience de son aveuglement, afin qu'il soit plus capable de comprendre d'où lui vient la lumière. » A ses yeux, on ne saurait trop reprendre la manie qu'ont quelques raisonneurs de sauver les hommes contre toute raison, et de leur persuader qu'on peut être au rang des adorateurs de Dieu à un très bas prix.

Du moins saint Thomas a-t-il le mérite de confesser que les Grecs et les Romains, ignorants de l'ancienne loi connue seulement des Juifs, n'étaient pas tenus de suivre des préceptes ignorés d'eux et qu'ils étaient uniquement liés par la loi naturelle. En conséquence, il admet, avec saint Denis, que certains d'entre les infidèles avaient pu être convertis avant leur mort par une miraculeuse intervention des anges et sauvés ainsi de la damnation.

L'opposition n'en reste pas moins profonde entre les infidèles et la famille des enfants de Dieu qui est la chrétienté.

Parmi les infidèles, les uns n'admettent ni l'ancien ni le nouveau Testament, ce sont les païens ; les autres n'admettent que l'ancien Testament, ce sont les juifs.

Quoique les païens errent sur un plus grand nombre de points que les juifs, l'infidélité des juifs est la plus

coupable, parce qu'ils n'ont pas su profiter des révélations spéciales dont ils avaient été favorisés. L'*Église peut disposer de ce qui est à eux;* et les catholiques ne doivent former aucune liaison avec eux.

Par une sorte de corollaire de cette doctrine de saint Thomas, les juifs furent au moyen âge les parias de l'humanité. Séquestrés dans les ghettos et ne pouvant vivre que de négoce, on leur reprochait l'existence à part et les métiers auxquels on les réduisait. Ils étaient traqués par la haine commune. Contre eux toutes les calomnies étaient bonnes. On les accusait de transpercer les hosties pour crucifier de nouveau le Christ, et de préparer leur pain de Pâque avec le sang d'enfants égorgés. C'étaient eux qui empoisonnaient les fontaines; c'étaient eux qui déchaînaient les épidémies. Le peuple redoutait et détestait en eux des familiers du diable. Aux heures troubles la politique du clergé détournait sur eux les colères; et le dérivatif se trouvait toujours efficace. Les juifs n'étaient-ils pas les meurtriers du Christ? Par leur parole : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » ne s'étaient-ils pas condamnés eux-mêmes à subir l'oppression et l'abjection, toutes les violences et toutes les avanies? Il est vrai que le Christ avait dit : « Pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » Mais l'esprit de secte ne pardonne pas.

LE THOMISME

Quatre ans avant la mort de saint Thomas, en 1270, fut fondée à Paris une faculté spéciale de philosophie, et défense y fut faite aux professeurs de toucher aux questions théologiques.

Cette fondation était la mise en œuvre des idées du *docteur angélique*. Il avait enseigné que la raison et la foi, faites pour se compléter l'une l'autre, se distinguent nettement l'une de l'autre, et il s'était appliqué à fixer les bornes dans lesquelles la raison peut se mouvoir. La mission qu'il assignait à celle-ci était d'éclairer en quelque sorte les avenues de la foi. Que la philosophie, livrée à ses propres lumières, démontre l'immortalité de l'âme, Dieu et le devoir : c'est là une initiation utile aux mystères de la religion. Admettons donc la philosophie, à condition qu'elle soit spiritualiste et qu'elle ne prétende pas avoir le dernier mot!

Le programme tracé par saint Thomas à l'enseignement philosophique était destiné à recevoir de nombreuses applications.

Au XIX^e^ siècle des considérants assez neufs vinrent le rajeunir, et il fut la charte d'une scolastique universitaire. Ainsi Victor Cousin, rhabillant à l'allemande sur le patron de Schelling et de Hégel la pensée thomiste, se plaisait à mettre en parallèle la spontanéité et la réflexion, la raison impersonnelle et la raison personnelle, les croyances du peuple et les conceptions de l'aristocratie de l'espèce humaine. Il en déduisait *l'identité essentielle* de la philosophie et de la religion dominante, et disait en divers endroits de ses œuvres : « Dans le christianisme sont renfermées toutes les vérités ; mais ces vérités éternelles peuvent et doivent être abordées, illustrées, dégagées par la philosophie. Sœur de la religion, la philosophie convertit les vérités qui lui sont offertes par elle dans sa propre substance et dans sa propre forme ; elle ne détruit pas la foi, elle l'éclaire et la

féconde. Que la philosophie se tienne à sa place et n'entreprenne pas sur un domaine qui n'est pas le sien ! La religion part des mystères, sans lesquels il n'y a pas de religion ; la philosophie part des idées claires et distinctes. La forme de la religion et la forme de la philosophie sont différentes ; mais le contenu de la religion et de la philosophie est le même. »

Tout cela n'empêche pas qu'au fond saint Thomas, en reconnaissant la légitimité de la raison dans certaines limites, lui ouvrait des espaces sans limites.

Une fois séparée de la théologie, la philosophie ne devait pas se contenter d'être relativement indépendante ; elle devait se faire tout à fait libre. Une parole retentit : « Philosophez. » L'esprit d'examen se met à l'œuvre. Mais voici qu'une autorité intervient et dit à la pensée : « Tu n'iras pas plus loin. » Autant vaudrait, à la marée montante, entreprendre d'arrêter l'Océan.

DUNS SCOT

C'est dans l'année qui précéda la mort de saint Thomas, en 1273, que naquit à Dunse, ville d'Écosse, l'adversaire le plus acharné d'une partie de sa doctrine, Duns Scot, *le docteur subtil*. Il étudia à Oxford et à Paris ; se fit franciscain ; écrivit douze in-folio, où sont commentées tantôt les traditions théologiques résumées par Pierre le Lombard, tantôt les doctrines d'Aristote, et mourut à trente-quatre ans.

On a vu que le réalisme tendait à se convertir en panthéisme, et le nominalisme en matérialisme. Dans le matérialisme, les individualités se dissipent en pous-

sière d'éléments indéterminés ; dans le panthéisme les individualités sont absorbées en une réalité unique. Eviter ces deux excès et rechercher ce qui fait l'individu, telle était la question qu'Abailard posa un des premiers, et qu'à la suite des Arabes discutèrent saint Thomas, et Duns Scot.

Complétant la doctrine ébauchée par Albert le Grand, saint Thomas avait enseigné que la matière de chaque être, nécessairement délimitée de telle ou telle manière, lui est propre et le fait lui-même. La forme est commune à plusieurs ; la matière spécifie chacun. D'après Duns Scot, au contraire, la matière est primordialement exempte de détermination ; elle préexiste à tout acte générateur, également apte à recevoir toute forme et non encore revêtue d'aucune ; elle est l'unité présente au fond de tous les êtres et la même dans tous.

Chez Spinosa, cette matière générique à laquelle toutes choses participent deviendra la substance universelle. Mais Duns Scot, s'en tenant, comme les réalistes Jean Scot Érigène et Guillaume de Champeaux, à ce que Bayle a appelé *un spinosisme non développé*, enseigne que les êtres sont différenciés de l'être par des caractères propres à chacun.

Pour saint Thomas, la matière individualise la forme ; pour Scot, la forme individualise la matière, grâce à l'intervention d'un principe de différence qui est *l'hœccéité*, c'est-à-dire ce qui fait qu'un être est celui-ci plutôt que celui-là.

Mais qu'est-ce que l'hœccéité ? C'est une entité que Scot affirme plus qu'il ne la caractérise. A entendre ses critiques, on croirait qu'il va remplacer l'abstrait par le concret et expliquer l'individualité non par des idéalités

mortes, mais par cette force vivante que la conscience nous fait connaître. Pas du tout. S'il insiste plus énergiquement que personne sur l'initiative individuelle, s'il est l'apôtre de l'action où réside vraiment le bonheur, si enfin il célèbre la puissance de la volonté au point de dire : « Rien n'est tant au pouvoir de la volonté que la volonté même », c'est pour conclure à une liberté d'indifférence ; c'est pour assurer que la volonté s'ébranle par elle-même et qu'il n'y a pas d'autre cause, pour que la volonté veuille, sinon qu'elle est la volonté.

Mais en dehors des sentiments, des idées, des mouvements, en dehors des motifs, qu'est-ce donc que la volonté sinon une entité chimérique ?

Aux yeux de Scot conséquent avec lui-même, ce n'est pas seulement en l'homme que la volonté peut se déterminer sans motif ; même pouvoir existe en Dieu.

Scot ne reproche pas seulement à saint Thomas de trop annihiler l'individu devant la divinité, il lui reproche surtout de trop annihiler la divinité devant je ne sais quelle fatalité intellectuelle qui l'asservirait à l'accomplissement du bien. Ainsi, on se trompe quand on croit que l'existence du monde a un caractère de nécessité. Elle n'est qu'un effet purement arbitraire de la volonté de Dieu. On se trompe quand on affirme que Dieu a dû créer le meilleur des mondes possibles. Dieu crée ce qui lui plaît et comme il lui plaît. Rien ne l'oblige à créer ce qui vaut le plus. Il n'est Dieu qu'autant que le vrai et le bien dépendent pleinement de lui et qu'il est sans restriction le maître de tout.

Substituant ainsi le fortuit au nécessaire et préconisant les coups d'État d'en haut, Scot aboutit à ruiner toute

science et à consacrer tout privilège. Ne soyons donc pas étonnés s'il oppose la théologie, avec ses voies surnaturelles, à la philosophie dont les voies sont, dit-il, *trop exclusivement naturelles*.

Du moins, même dans sa guerre contre le rationalisme, Duns Scot tend à faire preuve d'un certain rationalisme, et il essaie de démontrer, chose assez nouvelle alors, pourquoi une révélation est nécessaire, pourquoi les Écritures sont dignes de foi.

Au surplus, on comprend que Scot estime que ce ne soit pas assez de la raison et de la conscience pour croire à son Dieu. Arbitre souverain de la moralité, ce Dieu peut rendre moral ce qui est immoral. Maintes fois il a transformé en mérite l'omission d'un devoir et en bonne action l'accomplissement d'un forfait.

C'est cela même qui explique à Scot le droit qu'a l'Eglise d'accorder ou de refuser des dispenses. Si le bien était nécessairement bien et le mal nécessairement mal, les indulgences n'auraient plus de raison d'être. Le débit des grâces divines n'est compatible qu'avec le régime du bon plaisir.

Qu'est-ce donc que cet autocrate absolu qui peut faire que le bien soit mal et le mal bien ? Qu'est-ce que cette Bonté souveraine de qui il dépend de justifier l'iniquité et à qui il suffit d'adopter un vice pour en faire une vertu ? Qu'est-ce que ce Dieu dont la perfection consiste à pouvoir se donner toutes les imperfections ? C'est bien la peine de se sacrifier pour le devoir, s'il n'est que l'effet d'un décret arbitraire, susceptible d'être changé du jour au lendemain !

Puis, que peut-on vouloir signifier quand on représente la nature d'un être comme l'œuvre de sa liberté? Ou cette liberté n'est rien, ou elle a son fond dans une première nature. Si à l'origine vous mettez le néant, comment du néant tirerez-vous quelque chose? Si à l'origine vous mettez quelque chose, comment pouvez-vous dire qu'il n'y a pas certaines déterminations et par suite certaines lois inhérentes à la divinité même?

Plus raisonnable que les scotistes, plus raisonnable que tant de docteurs graves qui ont singulièrement abusé du bon plaisir divin, plus raisonnable que Descartes qui, sur ce point, s'est trop bien souvenu de ses cahiers de la Flèche, Montesquieu a dit, d'accord avec Leibniz : Dieu même a ses lois.

ROGER BACON

A l'époque où vivait le franciscain Duns Scot, mourut un autre franciscain dont le nom est tout autrement digne de gloire, Roger Bacon, né lui aussi dans la Grande-Bretagne, à Ilchester, l'an 1114.

Roger Bacon, contemporain de saint Thomas, a été son aîné par l'âge; et on peut croire qu'il l'a été également par le génie.

Tandis que les argumentateurs faisaient assaut de textes et de syllogismes, ce moine entrevit ce qu'il y avait de stérile dans l'érudition de ses contemporains, et reconnut qu'on prenait trop souvent « la paille des termes pour le grain des choses ». Il attaqua donc les forces occultes par lesquelles on prétendait tout expliquer; il entreprit d'étudier directement la nature; il fut inventeur.

C'était trop d'audace : on l'accusa de sorcellerie. Le

général des franciscains le fit enfermer comme auteur de *nouveautés suspectes*, et il paya de dix ans de captivité l'honneur d'avoir, sous le règne même de l'esprit théologique, tracé les voies à l'esprit scientifique.

En vérité, de la part des persécuteurs de la pensée, le génie de Bacon méritait mieux que la prison ; il méritait le bûcher.

Contre les insanités de la scolastique, l'illustre moine en appelle à la raison qui, à ses yeux comme autrefois aux yeux de saint Justin, est la révélation universelle ; et il attaque vigoureusement l'ignorance de ses contemporains, dont il démêle quatre causes : les exemples du passé qu'on convertit en autorités infaillibles, la coutume régnante à laquelle on donne force de loi, l'opinion générale toujours sujette à faillir, la fausse science qui, par un ton affirmatif, en impose aux simples.

Devançant son homonyme François Bacon, qui sera l'auteur de la *Nouvelle Méthode*, Roger Bacon montre qu'il ne faut pas chercher la vérité dans les textes, mais dans la nature ; et qu'aux raisonnements stériles il faut préférer l'expérience, vraie mère de la science.

Le raisonnement conclut, selon ce grand précurseur ; mais il n'établit pas. La démonstration mathématique elle-même ne donne point de conviction sûre sans la sanction de l'expérience.

Non seulement l'expérience éprouve et vérifie, par ses investigations, les plus hautes propositions des diverses sciences ; mais encore elle a le privilège d'atteindre à de grandes vérités qui, sans elle, nous demeureraient inaccessibles.

D'après Roger Bacon, l'esprit ne doit ni chercher la raison

des choses avant d'avoir interrogé les faits, ni rejeter les faits sous prétexte qu'il ne peut les justifier par des arguments. Il convient de toujours en revenir à l'expérience. Elle joint à la connaissance du présent la connaissance du futur et du passé, nous permettant de lire dans ce qui est ce qui a été et ce qui sera.

Armée de l'expérience, c'est en avant, non en arrière, que l'humanité doit porter ses regards. Progresser est sa loi. « Ce qu'on appelle l'antiquité, dit Roger Bacon, est la jeunesse du monde. Ce sont les derniers venus qui sont les anciens, parce qu'ils profitent des travaux de ceux qui les ont précédés. » Et, rapportant à la sagesse païenne l'idée qui sera l'inspiration capitale de l'ère moderne, il cite ces paroles de Sénèque : « Rien dans les inventions humaines n'est fini et achevé. Les siècles les plus récents sont toujours les plus éclairés. Un temps viendra où ce qui est aujourd'hui caché sera révélé au grand jour par l'effet même de la succession des générations et par le travail d'une humanité plus longtemps prolongée. Dans l'âge futur le peuple aura une foule de connaissances qui nous manquent, et notre postérité s'étonnera que nous ayons ignoré des choses qui seront évidentes pour elle. » Ainsi, conclut l'audacieux franciscain, au lieu d'être les simples échos de nos pères, songeons qu'en beaucoup de points il nous est possible soit d'ajouter à ce qu'ils nous ont laissé, soit de corriger leurs erreurs.

Au XVII^e^ siècle, Pascal n'exprimera point d'autres idées lorsque, se réclamant de notre perfectibilité indéfinie, il critiquera le culte idolâtrique des opinions admises dans les siècles passés et accréditées par le consentement général. Devons-nous, dira-t-il, avoir pour nos prédé-

cesseurs plus de respect qu'ils n'en ont eu eux-mêmes pour leurs devanciers ? N'est-il pas évident que la nature et la vérité se révèlent graduellement à nous ? Ne sentons-nous pas que ce qui nous distingue des bêtes, incapables de réflexion et d'initiative, c'est notre aptitude à un progrès continu? Et ces âges qu'on appelle nouveaux, que sont-ils donc sinon les âges les plus anciens ? « Il faut considérer l'humanité comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

Plein de foi en l'intelligence humaine, Bacon se met à négliger Aristote pour étudier la réalité et « tâcher, comme il le dit, de se former des idées sur toute chose par sa propre expérience ».

Il fait bien cas de la spéculation et en particulier des mathématiques, dont il croit la portée incalculable et les applications universelles ; mais il songe surtout à la pratique. Il veut que notre savoir étende notre pouvoir, et cela par une sage exploitation des phénomènes naturels, non par l'emploi de prétendus moyens surnaturels.

A son avis, quoique la nature soit puissante et admirable, l'art, usant de la nature comme d'un instrument, est plus puissant qu'elle. « Tout ce qui est en dehors de l'art et de la nature, ou n'a rien d'humain, ou n'est que fiction et mensonge. Qu'est-il besoin de recourir à la magie, qui est chose nulle, alors que la physique nous enseigne tant de secrets? »

Et Bacon décrit les découvertes qu'il pressent ou connaît déjà. Il tend à voir partout dans l'univers des attractions analogues à celles qu'exerce le fer sur l'aimant ; il marque les différents usages de la poudre à canon déjà employée par les Arabes ; il décrit les merveilles de la

lanterne magique; il devine l'invention du télescope, « nous donnant la faculté de rapprocher pour la vue les objets les plus éloignés, de déchiffrer les caractères les plus petits à des distances incroyables et de mettre aisément les étoiles à la portée de nos yeux. »

En même temps, il enseigne qu'on pourrait utiliser la résistance des liquides pour la conduite rapide des plus grands vaisseaux sous la simple direction d'un seul homme; mettre des chars en mouvement avec une vitesse merveilleuse sans recourir à aucun animal; construire un instrument doté d'ailes artificielles qui permettraient de se diriger dans les airs à la façon des oiseaux; faire des appareils servant à aller et venir au fond de la mer ou au fond des fleuves, sans risque d'asphyxie.

Enfin, comme plus tard Descartes et Condorcet, il rêve dans l'hygiène et dans la médecine des progrès tels que la vie humaine s'en trouverait accrue de plusieurs centaines d'années, sinon mise en possession de l'immortalité, et il devance en partie les idées exprimées de nos jours soit par Claude Bernard sur la possibilité de soumettre à notre domination la nature vivante en apprenant à nous rendre maîtres de l'activité des éléments organiques, soit par Charles Robin sur cet équilibre parfait entre l'assimilation et la désassimilation, qu'aucune contradiction scientifique ne nous empêche de concevoir indéfiniment établi.

On voit que Roger Bacon avait vraiment vocation pour opérer la révolution intellectuelle depuis si longtemps nécessaire. Mais la politique religieuse l'isola dans sa cellule, et il ne put tenir école. On poussait ses confrères

dans une chaire dès qu'on leur sentait quelque valeur. Lui était trop grand : il effraya.

Bien longtemps avant l'époque où furent fermées sur Bacon les portes d'un cachot, on prit la précaution de mettre le scellé sur ses idées. De parses chefs ecclésiastiques il lui était défendu de jamais rien communiquer de ses écrits à qui que ce fût, sous peine de perdre le manuscrit prêté et de jeûner au pain et à l'eau pendant plusieurs jours.

L'INQUISITION

C'est un bien triste spectacle que celui des efforts accumulés pour faire avorter cette Renaissance vraiment originale, qui, depuis le XII^e^ siècle, s'élaborait en France, et qui de là se serait communiquée à toutes les nations de l'Europe, parmi lesquelles la nôtre brillait comme un soleil parmi ses satellites.

Tandis que la royauté va entreprendre d'annihiler le peuple, en s'attaquant à l'autonomie des communes si péniblement achetée, et d'annihiler la noblesse en l'attirant dans le valetage et dans les intrigues de cour, la papauté se donne pour mission de comprimer le mouvement intellectuel auquel est lié le mouvement social.

Dès le commencement du XIII^e^ siècle, l'Eglise catholique, où dominait de plus en plus l'esprit d'intolérance et dont les premiers représentants pensaient, selon la parole de saint Thomas, que les hérétiques « méritent non seulement d'être séparés des fidèles par l'excommunication, mais encore d'être retranchés du monde par la mort, » créa l'Inquisition, œil ouvert sur toutes les consciences, bras levé sur toutes les têtes, recherchant et condamnant tout ennemi de l'orthodoxie, étouffant la

pensée sous le poids de la terreur, forçant les aveux par une savante gradation d'abominables tortures, et allumant partout de sinistres bûchers.

Sur l'un d'eux devait succomber la grande héroïne, la pieuse illuminée, incarnation sublime du patriotisme populaire, Jeanne d'Arc, que plusieurs centaines d'hommes d'église, évêques, vicaires apostoliques, moines, abbés, prieurs, chanoines, clercs de tout rang, forts de la tolérance pontificale, condamnèrent comme hérétique au nom de la théologie devenue l'humble servante de nos envahisseurs. Aujourd'hui on la canonise. Les prêtres qui l'ont faite martyre lui doivent bien de la faire sainte.

Ce n'était pas une nouveauté que les peines infligées aux hérétiques. On a vu qu'ils étaient recherchés et punis, dès les premiers temps du triomphe de l'Église, pour ce motif que l'orthodoxie religieuse est un bien encore plus précieux que l'or, la liberté et la vie.

Le régime de la contrainte était la règle. Aux époux l'Église disait : Abjurez toute nouveauté et recevez les sacrements, ou vous verrez vos enfants soustraits à votre tutelle et votre mariage traité de concubinage. Aux mourants elle disait : Abjurez toute nouveauté et recevez les sacrements, ou votre famille se trouvera ruinée par la confiscation de vos biens. A tous elle disait : Abjurez toute nouveauté et recevez les sacrements, ou vous serez exclus des charges publiques, frustrés de tout héritage, soumis à des amendes et à des châtiments corporels, exposés au bannissement ou même à la mort.

Les théologiens répétaient sous mille formes les deux axiomes catholiques que saint Bernard devait formuler

ainsi : « Les princes sont les ministres de Dieu pour exécuter ses vengeances. Il vaut mieux punir les hérétiques par le glaive de la puissance temporelle que de souffrir qu'ils pervertissent les fidèles par leurs discours et par le spectacle de leur persévérance dans l'erreur. »

Il était entendu que l'Église a sur les hérétiques et les apostats une autorité qu'elle n'a pas sur les infidèles. Elle est leur mère par cela même qu'ils acceptent ou ont accepté une partie de ses dogmes ; et il lui appartient de punir ces fils rebelles.

Les deux conciles tenus à Tolède en 633 et en 693 veulent bien désapprouver la dure persécution infligée, sous le roi Sisebut, à ces milliers de juifs qui furent contraints d'embrasser le catholicisme. Il y eut abus, selon les Pères des deux conciles, vu que ces juifs n'étaient pas nés sous les lois de l'Église, et que celle-ci n'avait pas sur eux les mêmes droits qu'elle possède sur les hérétiques. Mais, ajoutaient-ils, *que ce soit de force ou par choix qu'ils sont devenus catholiques, du fait seul qu'ils ont reçu le baptême et ont été initiés aux mystères de l'Église, il faut les contraindre d'y persévérer, de peur que le nom de Dieu ne soit blasphémé et la foi mise en mépris.*

La recherche de l'hérésie était pratiquée par les évêques dans leurs diocèses respectifs ; il était tenu compte des témoignages les plus suspects ; et non seulement les personnes étaient frappées, mais aussi les écrits étaient brûlés. Il y avait en quelque sorte des congrégations diocésaines du Saint-Office et de l'Index.

En 1185, le grand concile de Vérone ne faisait que consacrer un état de choses existant, quand il ordonnait expressément aux évêques de s'enquérir par eux-mêmes ou par leurs *commissaires* des personnes entachées d'hé-

résie; de discerner consciencieusement les suspects d'hérésie, les convaincus d'hérésie, les pénitents, les relaps; d'infliger aux coupables des peines spirituelles, et de livrer les impénitents au bras séculier.

Au fond l'œuvre d'Innocent III et du concile de Latran consista à faire de l'inquisition une institution régulière.

Grégoire IX réserva aux dominicains les fonctions de vicaires inquisiteurs, et le pape Urbain IV introduisit dans l'inquisition la pratique des tortures, déjà autorisée quelques années avant dans la justice séculière par le pape Innocent IV.

Peut-on rappeler sans frémir qu'au xv^e^ siècle, en Espagne, dans les dix-huit premières années de son établissement, l'inquisition condamna plus de 90.000 personnes à subir diverses pénitences et plus de 8.000 à périr dans les flammes de ses bûchers?

Si je comprenais, je croirais, dit l'homme. *Croyez et vous comprendrez*, répond saint Augustin. Les inquisiteurs ajoutent: *De gré ou de force faites comme si vous croyez, et vous croirez.*

Que si on leur reproche le recours aux geôliers, aux tortionnaires et aux bourreaux, les inquisiteurs répliquent qu'ils ne font que faire aux autres ce qu'ils voudraient qu'on leur fît, le jour où ils auraient besoin eux-mêmes d'être ramenés à la vraie croyance. Qu'est-ce que les existences humaines au prix de la foi qui sauve? Fi de la liberté qui engendre en nous et communique aux autres le mal du péché!

Mais faire bon marché de ses droits est-ce un titre pour confisquer les droits du prochain? L'iniquité se double d'hypocrisie quand elle viole la justice en invoquant la

charité ; et on n'est jamais plus inhumain que quand on l'est par principe de piété.

LA THÉORIE ORTHODOXE DE L'INQUISITION

De l'avis des papes, saint Thomas est celui des docteurs qui a répandu le plus de lumière sur l'Église catholique. C'est lui qui va nous donner la théorie orthodoxe des sévérités de l'inquisition envers les hérétiques.

L'hérésie est l'infidélité de ceux qui, ayant professé la foi du Christ, en altèrent les dogmes. Elle porte sur les choses que chaque catholique est tenu de croire, ainsi que sur les pratiques qui en découlent, et elle consiste à s'en écarter avec opiniâtreté, de telle sorte qu'on préfère sciemment et volontairement son propre sentiment à celui de l'Église.

On ne doit pas tolérer les hérétiques. L'hérésie est la peste des âmes. C'est un péché qui rend ses auteurs dignes non seulement d'excommunication, mais de mort.

Le malfaiteur qui altère la foi n'est-il pas cent fois plus coupable que le malfaiteur qui altère les monnaies ? L'argent ne sert qu'au soutien de la vie du corps, tandis que la foi est la vie de l'âme. On met justement à mort les faux monnayeurs ; à plus forte raison doit-on mettre à mort les hérétiques.

Mais l'Église est essentiellement miséricordieuse. Elle adresse à l'hérétique une première mise en demeure, et puis une seconde. Si après une première et une seconde monition l'hérétique s'obstine dans ses erreurs, l'Église, désespérant de sa conversion, pourvoit au salut commun, en le séparant de son sein par l'excommunication

et en le livrant au pouvoir séculier pour être exterminé de ce monde.

Il y a là une nécessité ; car les saintes Écritures et les saints Pères nous apprennent qu'il faut extirper les chairs mortes pour préserver la masse du sang, et retrancher du troupeau les brebis galeuses qui pourraient le contaminer. Arius dans Alexandrie ne fut qu'une étincelle. Mais on eut le tort de ne pas éteindre cette étincelle ; et il en naquit un incendie qui ravagea l'univers entier.

Et qu'on n'allègue pas la parole de Jésus-Christ disant : *Laissez croître le bon et le mauvais grain jusqu'à la moisson.* Le vrai sens en est précisé par ce qu'il ajoute : *dans la crainte qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez avec elle le bon grain.* Par là Jésus-Christ a manifesté assez, selon saint Augustin, que, quand cette crainte n'existe pas, c'est-à-dire quand on n'encourt pas de sérieux scandale, quand l'hérétique n'est pas couvert par de puissantes sympathies et n'a pas de défenseurs au moyen desquels il puisse faire un schisme, on ne doit point laisser dormir la sévérité de la discipline.

Quoique la doctrine de l'Église demeure immuable, il y a des cas où l'Église est obligée de s'armer de patience et tolère certains maux pour ne pas aller au-devant de maux plus graves. Cela explique qu'elle ait supporté les violateurs de son orthodoxie toutes les fois qu'elle ne pouvait sans péril procéder autrement, à cause de leur grand nombre.

Mais qu'elle frappe sans faiblesse, dès qu'elle peut frapper avec sécurité !

Tant s'en faut, certes, que l'Église catholique veuille la mort des coupables. Elle s'y résigne. David ne put

assurer la paix à sa maison qu'après que son fils Absalon eût succombé dans la guerre qu'il faisait à son père. De même, il faut que les hérétiques périssent pour le salut des autres enfants de l'Église. Celle-ci songe au bien du grand nombre qui résulte de leur supplice ; et son cœur de mère est consolé.

Mais l'Église ne doit-elle pas toujours recevoir en grâce ceux qui renoncent à l'hérésie ? Non.

Pour ceux qui y renoncent une première fois, elle sera miséricordieuse. Mais pour ceux qui, après une première abjuration, seront retournés à leur vomissement, elle doit estimer que leur qualité de relaps exige qu'en dépit de toutes les manifestations de leur repentir ils soient impitoyablement livrés au bras séculier pour périr dans les flammes, et qu'ils ne puissent plus bénéficier que de l'octroi des sacrements.

Voici les raisons développées par saint Thomas.

L'Église étend le bienfait de sa charité non seulement à ses amis, mais encore à ses ennemis et à ses persécuteurs, conformément à ce précepte du Christ : *Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent.*

Mais la charité peut s'appliquer à deux sortes de biens qu'on procure au prochain. L'un est le bien spirituel, c'est-à-dire le salut de l'âme ; et c'est ce bien qui est le principal objet de la charité. L'autre bien, qui n'est que l'objet secondaire de la charité, est le bien temporel, c'est-à-dire la possession de la vie, de la fortune, des dignités.

La charité nous oblige à ne vouloir pour les autres cette seconde espèce de biens qu'à titre subsidiaire, et à vouloir par-dessus tout leur salut et celui de leur prochain. En conséquence, si la conservation de la vie

par un individu peut être un obstacle à son salut éternel ou au salut éternel d'une foule d'autres, la charité, bien loin de nous faire une loi de lui vouloir ce bien, nous oblige plutôt à désirer qu'il en soit privé, soit parce que le salut éternel est préférable à tout bien temporel, soit parce que l'intérêt de la multitude prime celui d'un particulier.

N'est-il pas manifeste que, si les hérétiques qui reviennent de leur erreur trouvaient toujours ouverts les bras de l'Église et qu'on leur conservât la vie ainsi que les autres biens temporels, cette conduite pourrait être préjudiciable au salut du grand nombre? Quelle source de corruption, pour ceux qui en sont témoins, qu'une rechute dans l'hérésie! Et comme l'impunité des coupables est un encouragement à les imiter!

Donc, il est tout au plus permis d'accorder que l'Église, non contente d'admettre à la pénitence ceux qui reviennent une première fois de leur erreur, leur conserve la vie et leur rende quelquefois, par de bénévoles dispenses, les dignités qu'ils possédaient auparavant, quand ils se révèlent complètement et irrévocablement convertis. C'est là une conduite qui a été souvent suivie pour le bien de la paix. Mais, lorsque ceux qui ont été admis à la pénitence tombent de nouveau, la preuve est faite qu'ils ne sont pas fermes dans la foi. En cas de repentir, on peut bien les admettre encore à la pénitence; on ne saurait les délivrer de la peine de mort.

Dieu est le scrutateur des cœurs et il démêle les relaps qui reviennent véritablement. Mais l'Église ne lit pas de même dans les âmes; et, présumant avec vraisemblance le manque de sincérité de ceux qui sont retombés après être une fois revenus, elle leur dit : Je

consens bien à ne pas fermer sur vous les portes du salut; mais force m'est de fermer sur vous les portes de la vie.

Casuistique criminelle, mère de milliers d'homicides et de milliers d'hypocrisies!

RAYMOND LULLE

Tandis que la théologie accumulait les sophismes au service de l'intolérance, le *Grand Art* de Raymond Lulle vint manifester tout le vide du savoir scolastique. Cet *Art* se ramenait à un vaste mécanisme de mots dans lequel son auteur prétendait faire tenir la science des choses. C'était, sous prétexte de simplifier la philosophie, la sacrifier à la terminologie.

Le but de Raymond Lulle était d'inventer une espèce d'échiquier logique qui fût en matière d'idées ce qu'est la table de Pythagore en matière de nombres.

Pour cela il partit de la notion d'être, analysée dans ce qu'elle a de plus abstrait; il en dégagea plusieurs attributs généraux applicables à tout; puis il s'évertua à classer, en les rattachant aux divers cadres de la pensée, les combinaisons d'idées les plus ordinaires.

Or les combinaisons d'idées les plus ordinaires ne sont pas toujours les plus exactes ni les plus précises; elles ne sont pas surtout les seules possibles. C'est ce que méconnut Raymond Lulle. Dupe des généralités et amoureux d'une fausse symétrie, il prit au sérieux cet échafaudage de constructions artificielles où s'était vainement consumé son génie et il prétendit que le *grand Art* mettait à même de répondre scientifiquement à toutes les questions.

Sans doute, le *grand Art* mettait à même de répondre dans un grand nombre de cas, mais non dans tous les cas. De plus, il mettait à même de répondre vaguement, mais non scientifiquement. Représentez-vous ces colonnes de mots, ces arbres scientifiques, ces cercles concentriques distribués avec tant de subtilité, où convergeaient termes et propositions formant jugements et raisonnements. Que pouvaient y découvrir les Lullistes, sinon ce que l'inventeur avait voulu ou pu y figurer, d'après sa science plus ou moins imparfaite et selon la mesure que comportaient les facilités d'agencement nées de son procédé?

Au fond Raymond Lulle n'avait fait qu'étendre à tout le domaine scientifique la vieille théorie des lieux communs, si prônée par les rhéteurs, si négligée par les orateurs. C'était justice que son *Art* captivât les faux savants et fût rejeté par les vrais savants.

Des tableaux d'idées générales habilement rangées peuvent bien permettre aux ignorants de trouver que dire sur un sujet quelconque; mais ils ne donnent le solide savoir à personne. Dénommer les choses, ce n'est pas les connaître. Ainsi le *grand Art* était stérile. Il n'en avait pas moins une valeur intrinsèque. Leibniz lui doit peut être l'idée de sa *Caractéristique universelle*.

Mais, autant qu'ait valu l'œuvre, l'auteur valait mieux. Raymond Lulle, né à Palma capitale de l'île Majorque, en 1235 et mort en 1315, fut un grand excentrique. Nul plus que lui ne contraste avec ces docteurs qui poussaient dans la serre chaude d'un couvent. Après une jeunesse ardente au plaisir, il se jeta dans la dévotion et dans la philosophie avec la même fougue qui avait caractérisé les

folies de sa vie mondaine. Son idée fixe fut de ramener les mahométans au christianisme par une prédication infatigable ; d'exterminer l'Averroïsme, école de panthéistes ou d'athées, et de constituer un système de science universelle.

Contrairement aux Averroïstes qui, pour faciliter toutes les compromissions, se plaisaient à distinguer la vérité théologique et la vérité philosophique, Raymond Lulle soutenait que, si les dogmes chrétiens étaient absurdes pour la raison, il était impossible qu'ils fussent vrais à un autre point de vue ; qu'il ne saurait y avoir deux vérités non plus que deux morales, et qu'on doit mépriser des distinctions qui ne sont que des artifices imaginés par l'hypocrisie ou par la politique.

Contrairement aux demi-savants, qui opposent les sciences les unes aux autres, Raymond Lulle enseignait que, racines, tronc, branches, rameaux, feuilles et fruits, toutes les sciences sont autant de parties d'un arbre unique ; et que la philosophie consiste soit à monter de l'inférieur au supérieur, soit à descendre du supérieur à l'inférieur, en parcourant les diverses séries de causes, connues par leurs effets.

Au formalisme aristotélique, le *docteur illuminé* allia le mysticisme oriental, et il donna dans toutes les subtilités des contemplatifs sans jamais cesser de viser à l'action. A la fois missionnaire, philologue, alchimiste, théologien, kabbaliste, toute sorte d'aventures et de travaux remplirent son existence.

Le peuple espagnol se souvient encore, comme d'un personnage légendaire, de cet homme étrange, tout fait de salpêtre et de fer, tenant à la fois du penseur, du sorcier et de l'apôtre.

GUILLAUME D'OCKAM

Après Roger Bacon, Raymond Lulle ; après Raymond Lulle, Guillaume d'Ockam ; tous trois franciscains, tous trois novateurs, mais avec un esprit différent.

Au XI^e^ siècle, Guillaume de Champeaux, disciple du nominaliste Roscelin, s'était fait le champion du réalisme ; au XIV^e^ siècle, Guillaume d'Ockam, disciple du réaliste Duns Scot, se fait le champion du nominalisme.

Selon frère Guillaume, qu'on appela Ockam à cause du village anglais où il était né, les idées générales n'ont d'existence réelle nulle part, ni dans les objets, ni en Dieu ; elles subsistent simplement dans l'esprit à l'état de conceptions et dans le langage à l'état de noms. Quand de plusieurs réalités particulières, qui ont affecté nos sens, nous tirons par abstraction et par comparaison des idées plus ou moins étendues, plus ou moins compréhensives, nous ne faisons qu'instituer des signes. N'imaginons pas des êtres là où il n'y a que de purs artifices de langage. L'individu est seul réel. Toute chose qui est, par cela même qu'elle est, est cette chose et non une autre. Elle se trouve par là même individuellement déterminée, et il est superflu de chercher un principe spécial d'où procède son invidualité.

Rejetant ainsi toute essence distincte des choses, ramenant les idées générales à des mots, et voyant dans ces mots de simples formules de relations sensibles, Ockam aboutissait à n'admettre que des phénomènes individuels où apparaissent des coïncidences purement contingentes ; et par là il devançait Hobbes, Hume et Stuart Mill.

Fidèle à son esprit de simplification et hostile aux

Scotistes, purs *théologastres* qui n'avaient en bouche que *quiddités* ou *hœccéités*, Ockam fit une rude guerre à toutes les entités de la scolastique.

Entre autres abstractions réalisées, on admettait, après Démocrite, l'existence de simulacres des choses s'interposant entre nous et la réalité. Ockam proscrivit ces fantômes de la pensée, appelés *espèces expresses ou impresses*; et, comme plus tard les philosophes de l'école écossaise, il affirma le rapport direct de l'esprit qui connaît avec les objets connus.

Son grand principe était qu'*on ne doit pas multiplier les êtres sans nécessité, parce que tout se fait dans la nature par les voies les plus courtes.*

Dès lors, d'après Ockam, quand on cherche à se rendre compte des causes qui gouvernent les phénomènes, on dirige ses investigations d'autant mieux qu'on y mêle moins de suppositions. Ne faites d'hypothèses qu'à l'extrémité; et soyez sûr que plus une hypothèse est simple, plus elle a la chance d'être vérifiée.

Méconnaître cela c'est accuser implicitement la nature d'une *inepte superfluité*, comme le remarque Leibniz, aux yeux duquel, parmi les écoles du moyen âge, l'école nominaliste fut « la plus profonde, et la mieux d'accord avec la réforme philosophique du XVII^e^ siècle ».

Ockam ne s'en tint pas à combattre les réalistes, disciples des Arabes, avec la même vigueur qu'avait jadis montrée Abailard contre les réalistes, disciples des Alexandrins. Il écrivit aussi plusieurs dialogues à l'adresse des hérétiques et se posa en défenseur du pur catholicisme.

Avant lui, Duns Scot disait : « Développer et confirmer la foi est mon unique but, » et il alléguait, comme raison de croire, qu'il nous est impossible de démontrer soit l'immortalité de l'âme logiquement niée par Aristote, soit l'existence de Dieu qui ne nous est connue qu'indirectement par ses effets. Théorie imprudente. Sous prétexte de fournir des armes aux théologiens, Scot élargissait l'abîme entre eux et les philosophes, et il autorisait de ses aveux les négations des libres penseurs qui prétendaient ne suivre que la raison.

Comme son maître, Ockam enseigne que nous sommes exclusivement redevables à la Foi de nos notions soit sur l'existence et la nature de la divinité, soit sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Ce ne sont pas là des choses susceptibles de démonstration ou d'expérience.

Sans doute, nous expérimentons bien que nous pensons, que nous voulons. Mais ce qui pense et veut est-il matière ou esprit ? Il n'est point de fait qui nous fasse vérifier ce qui en est. Toute substance étant impénétrable, rien n'établit que le support de nos qualités intellectuelles et morales ne soit pas un agent purement matériel, et toute preuve alléguée comporte contradiction.

De même pour Dieu. A cette affirmation qu'une cause première est nécessaire, on peut toujours opposer l'hypothèse selon lui non moins probable d'une série infinie de causes et d'effets.

Ockam était logique. Le nominalisme poussé jusqu'au bout implique que la connaissance de l'homme ne peut s'étendre au delà de ce qu'il saisit par une intuition immédiate. Du moment où les idées générales

sont de simples noms, la science humaine, pure systématisation d'idées générales, n'a pas d'objet réel en dehors des notions de notre esprit. Celui-là seul possède la vraie science qui, d'une seule vue, embrasse l'ensemble des individualités. Dieu sait ; l'homme croit.

Dans son ardeur pour la foi, Ockam s'élevait avec force contre les scandales causés par les désordres de divers membres du clergé et il appelait de ses vœux une entière réforme de l'Eglise. Aussi Luther fera-t-il de lui un cas particulier et prendra-t-il plaisir à le lire, seul de tous les scolastiques.

Banni de l'Université d'Oxford, Ockam vint professer la théologie à Paris. Là il défendit Philippe le Bel contre Boniface VIII, et, à l'encontre de Rome qui prétendait disposer des couronnes, il soutint, comme Dante le grand gibelin, qu'en matière temporelle les princes ne relèvent que de Dieu. On excommunia ce moine trop scrupuleux, et Ockam se vit forcé de fuir la France. Il se réfugia à la cour de l'empereur Louis de Bavière qui était en guerre avec le pape : « Défends-moi avec l'épée, lui dit-il ; je te défendrai avec la plume. » Et il continua sa polémique contre le pouvoir pontifical, dont il était l'ennemi parce qu'il était l'ami de l'Eglise.

Il la voulait élevée au-dessus des passions et des intérêts humains ; et cette émancipation de l'élément laïque, que d'autres allaient revendiquer au nom de la libre pensée, lui la réclamait au nom de la religion.

A ses yeux le christianisme est une loi de liberté, en même temps qu'il est une loi de détachement, surtout pour ceux qui s'en font les ministres. Dans l'assemblée

de Pérouse, il alla jusqu'à déclarer que les prêtres chrétiens devraient renoncer entièrement aux biens de la terre, à l'exemple du Christ et des apôtres qui furent et voulurent demeurer des pauvres.

Toujours combattu, mais toujours invaincu, ce disputeur, dont la dialectique est malheureusement aussi subtile et enchevêtrée qu'abondante et vigoureuse, mourut à Munich en 1347.

LE TRIOMPHE DU RATIONALISME NOMINALISTE

Ockam avait allumé la guerre dans le camp des scolastiques. De part et d'autre, pendant le XIV^e^ et le XV^e^ siècle, on prodigua raisons et sophismes pour ou contre le nominalisme, qu'on appelait la moderne philosophie : agitation salutaire d'où naquit la Renaissance.

Parmi les adversaires d'Ockam se distinguèrent le professeur Walter Burleigh, et Thomas, évêque de Cantorbéry. Tous deux patronnèrent le réalisme, soit au nom de la raison, soit au nom de la foi.

Après eux, Thomas de Strasbourg, prieur de l'ordre des ermites de saint Augustin, et Marsile d'Inghem, recteur de l'Université allemande de Heidelberg, défendirent aussi le réalisme, en l'atténuant.

D'autre part, Pierre d'Ailly, adepte de l'astrologie judiciaire, apologiste de l'omnipotence ecclésiastique, condamnateur de Jean Huss, mais homme illustre à qui ses traités et ses prédications méritèrent le double surnom d'*Aigle de France* et de *Marteau des hérétiques*, entreprit d'introduire des tempéraments dans le nominalisme. Toutefois, s'il en combattit les tendances sceptiques, il ne lui fut pas foncièrement favorable, et il tra-

vailla à déblayer la philosophie de tout ce fatras d'entités dont on l'avait embarrassée.

De plus en plus nombreux, les purs nominalistes formaient une masse compacte que ne purent ébranler les écoles thomistes et scotistes liguées contre l'ennemi commun.

Parmi eux, on remarque un contemporain d'Ockam, le moine Durand de Saint-Pourcain, devenu évêque de Meaux, dont l'idée fondamentale était qu'*exister c'est être individuellement ;* puis, le prédicateur allemand Gabriel Biel, qui, au XV^e^ siècle, fit une exposition remarquable des doctrines nominalistes.

L'autorité patronnait le réalisme ; mais l'opinion était favorable au nominalisme, plus net, plus intelligible. Force fut de lui faire sa place à la Sorbonne. Il y fut professé, dès le XIV^e^ siècle, par Jean Buridan, recteur de l'Université de Paris.

Buridan est surtout connu par ses discussions sur le libre arbitre, et en particulier par l'argmentation suivante, qu'on lui attribue sans doute à juste titre, quoiqu'elle ne se trouve pas dans ses écrits : Voici un âne également pressé de la faim et de la soif. Vous le placez entre une mesure d'avoine et un seau d'eau produisant une égale impression sur ses organes. Que fera-t-il ? Pensez-vous qu'il demeurera immobile et qu'ayant près de lui tout ce qui lui est nécessaire pour se rassasier et se désaltérer il mourra de faim et de soif ? Non, évidemment, dites-vous ; cet âne, après tout, ne sera pas assez âne pour se laisser mourir ainsi. Vous êtes donc forcés de reconnaître que cet âne a le libre arbitre.

Ockam, Durand de Saint-Pourcain, Buridan, Biel,

sceptiques en matière de science, opposaient la foi à la science.

D'autres vont venir qui, déplaçant le champ du scepticisme, opposeront la science à la foi. Eux aussi diront que ni la Trinité, ni la Création, ni la Providence, ni le Péché originel, ni l'Incarnation, ni la Rédemption ne sont matières de savoir ; seulement, ils concluront de là non qu'il faut croire, mais qu'il n'y a pas lieu de croire.

Déjà, en 1348, un an après la mort d'Ockam, étaient présentées à la Sorbonne ces thèses hardies : Nous arriverions aisément et promptement à une science certaine si, laissant là Aristote et ses commentateurs, nous nous mettions à étudier la nature. — Nous concevons bien Dieu comme l'être réel par excellence. Mais un tel être existe-t-il ou non ? C'est ce que nous ne pouvons savoir. — L'univers est infini et éternel ; car on ne conçoit pas comment du néant pourrait sortir l'être.

Mais de tels scandales étaient peu communs et surtout peu tolérés. L'œuvre de dissolution demeurait souterraine. Le bruit des arguties sonores et vides dominait tout.

SIXIÈME LIVRE

LES MYSTIQUES

LA RELIGION DU CŒUR

Des gloses et des mots ! La scolastique semblait ne rien tolérer au delà, et on pourrait dire qu'elle a complètement manqué d'originalité s'il n'était sorti des écoles du moyen âge quelques penseurs solitaires qui furent grands, depuis le moine Scot Erigène jusqu'au moine Roger Bacon.

A côté des dialecticiens il y eut les contemplatifs. Le dégoût même des subtilités de la logique régnante multipliait les mystiques. Or, non moins que les audaces du raisonnement, les audaces du sentiment devaient tendre à l'affranchissement des âmes, de plus en plus libérées de la tradition qui asservit et de la lettre qui tue.

L'homme est esprit et cœur. Tout ce que nous pensons ne se laisse pas sentir ; tout ce que nous sentons ne se laisse pas penser. Le sens affectif qui est en chacun de nous est l'âme même de notre âme, et le philosophe qui n'en tient pas compte risque de s'égarer dans la région vide des formules sans vie. Le meilleur de nous-mêmes, c'est précisément ce qui nous fait le plus souffrir. Qu'importe le prix dont nous payons l'amour ? N'est-ce pas à l'amour que nous devons de sentir l'infini ?

Les mystiques ont compris cela, et, au milieu de leurs raffinements, de leurs exagérations, de leurs chimères, ils ont eu le mérite d'opposer à l'idolâtrie des abstractions la religion du cœur.

Les scolastiques ergotaient sur les dogmes de la foi ; les mystiques auraient volontiers sacrifié tous les dogmes au sentiment qui fait la foi.

Leur ardent désir de se mettre en communication directe avec le *céleste époux*, les disposait mal à s'incliner devant une hiérarchie et à accepter des intermédiaires. Aussi montrèrent-ils en général un esprit d'indépendance qui préparait l'œuvre d'émancipation de la Réforme. Luther lui-même sera un fervent mystique, déclarant trop aimer Dieu pour pouvoir supporter le pape.

LES DEUX COURANTS ÉVANGÉLIQUES

La vertu est de ressembler à Dieu, disaient les Platoniciens. La vertu est de ressembler au Christ, disent les Chrétiens. Quand ils parlent ainsi, les chrétiens ne font que reprendre le dire de Platon ; car ils ont promu Jésus à la dignité de Dieu malgré lui-même, malgré ses premiers disciples, et malgré les premiers évangélistes.

Les mystiques placent la ressemblance avec Jésus dans une vie de renoncement, de recueillement et de contemplation intérieure. Il semble bien qu'on doit leur donner raison.

Jésus dit : « On ne peut servir deux maîtres, Dieu et le monde. Celui qui veut être mon disciple, qu'il renonce à soi, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » Et saint Paul osera dire de lui-même qu'il achève en sa chair ce qui manque aux souffrances du Christ.

Telle est l'intransigeance de Jésus qu'il demande que l'homme *arrache son œil, coupe sa main*, si son œil ou sa main lui sont un sujet de scandale. Il déclare qu'il est venu apporter le glaive et séparer violemment le fils du père, la fille de la mère.

Un jour, on vient dire à Jésus : « Votre mère et vos frères sont là. » Il répond : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'accomplissent. » Jésus dit encore dans saint Luc : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. »

C'est saint Luc qui nous montre Jésus admettant *qu'on se fasse eunuque pour le royaume de Dieu*. C'est aussi saint Luc qui oppose la contemplative Marie, assise aux pieds de Jésus, à l'active Marthe occupée de tout préparer pour restaurer son hôte. Marthe ne peut s'empêcher de regretter que sa sœur se désintéresse ainsi des soins du ménage et lui laisse toute la tâche : « Dites-lui donc de m'aider », dit-elle à Jésus. Mais il lui répond : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée. »

Par une suite de ces enseignements, on a fait consister la vraie vie chrétienne dans la vie religieuse, c'est-à-dire dans la vie des religieux s'élevant par le renoncement et par les mortifications à la contemplation pure.

A la base sont les pratiques ascétiques, qui tendent à réprimer les penchants de notre nature, de sorte que l'homme sache se priver de ce qui l'attire le plus et faire

ou souffrir ce qui lui coûte le plus. Se vaincre ne vaut-il pas mieux que de vaincre le monde?

L'ascète s'inflige sans cesse de nouvelles austérités. Il se prive de nourriture et de sommeil, non pour un effet utile, mais pour le simple plaisir de mater la chair sous le joug de l'esprit. Saint Athanase nous montre son ami saint Antoine tellement humilié des nécessités où nous condamne notre guenille corporelle qu'il ne se lavait jamais et que ses pieds ne furent jamais nettoyés « sauf quand force lui fut de passer dans l'eau ».

Après s'être fait un tempérament d'ascète, le religieux vogue à pleines voiles dans les eaux du mysticisme; et il savoure le repos amoureusement goûté au sein d'extases béates. Ce repos est un avant-goût délicieux de la mort. *Beati mortui quia quiescunt.*

De plus en plus, chez les purs contemplatifs, le rêve se substitue à l'action. Ils se stérilisent dans le vagabondage de leur imagination en quête du parfait et s'estiment volontiers supérieurs aux agissants qui, au prix d'inévitables imperfections, réalisent des œuvres.

Si dans les couvents ils se rapprochent les uns des autres pour que la commune manifestation des mêmes sentiments en augmente chez chacun l'énergie, leur devoir est de se garder comme d'un crime de toute forte attache et de rester isolés en Dieu.

La vision du monde à venir les a désintéressés de ce monde. Ils ne trouvent de bon dans la vie que la mort qui, en la terminant, terminera leur exil; et dans cet exil ils ne connaissent d'heures enchantées que les heures d'extase où ils s'écrient avec le psalmiste : « Du moment où je vous possède, Seigneur, je ne demande rien à la terre ni au ciel. »

Ne savent-ils pas après tout que l'existence séculière à laquelle ils ont renoncé n'est qu'un tissu de peines? Les contemplatifs, en qui l'esprit critique est habituellement très aiguisé, ne tarissent pas, à la suite de saint Paul, sur les tribulations du mariage et de la famille. Bossuet s'inspira d'eux dans la page peu connue qu'on va lire :

« Entrez dans les familles de la plus haute condition ; « pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors « brille, mais le dedans n'est que misère. Partout un « état violent, des dépenses que la folie universelle a « rendues comme nécessaires, des revenus qui ne vien- « nent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne « peut payer; une foule de domestiques dont on ne sait « lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir. « On souffre, et on cache ses souffrances ; non seule- « ment on est pauvre, selon sa condition, mais pauvre « honteux, et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux « dire des créanciers pauvres, prêts à faire banqueroute « et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle « les riches de la terre, voilà ces gens qui éblouissent « les yeux de tout le genre humain.

« Demandez, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans « toutes les familles, dans les mariages mêmes qu'on « croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des « peines, des contradictions, des angoisses?... Laissons « là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses ; « encore une fois prenons les meilleurs : il n'y paraît « rien de malheureux ; mais, pour empêcher que rien « n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souf- « frent l'un de l'autre!

« Ils sont tous deux également raisonnables, si vous « le voulez, chose étrangement rare, et qu'il n'est pas

« permis d'espérer, mais chacun a ses humeurs, ses « préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques con- « venances qu'ils aient entre eux, les naturels sont tou- « jours assez opposés pour causer une contrariété fré- « quente dans une société si longue : on se voit de si « près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'au- « tre, dans les occasions les plus naturelles et les plus « imprévues, où l'on ne peut point être préparé : on se « lasse; le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité « se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure « prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y « prend, il faut à son tour prendre sur son prochain, et « s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance « diminue, le cœur se dessèche ; on se devient une croix « l'un à l'autre ; on aime sa croix, je le veux, mais c'est « la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à « l'autre que par devoir tout au plus, ou par une estime « sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, et qui « ne se réveille que dans les fortes occasions. Le com- « merce journalier n'a presque rien de doux : le cœur « ne s'y repose guère; c'est plutôt une conformité d'in- « térêts, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une « amitié sensible et cordiale. Supposons même cette « vive amitié : Que fera-t-elle? Où peut-elle aboutir? « Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensi- « bilités, des alarmes. Mais voici où je les attends : « enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la « mort de l'autre; et il n'y a point dans l'humanité de « plus cruelles douleurs que celles qui sont préparées « par le meilleur mariage du monde.

« Joignez à ces tribulations celles des enfants, ou « indignes et dénaturés ; ou aimables, mais insensibles

« à l'amitié; ou pleins de bonnes et de mauvaises qua-
« lités, dont le mélange fait le supplice des parents; ou
« enfin heureusement nés et prêts à déchirer le cœur
« d'un père ou d'une mère qui dans leur vieillesse voient,
« par la mort prématurée de cet enfant, s'éteindre toutes
« leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les tra-
« verses qu'on souffre dans la vie, par les domestiques,
« par les voisins, par les ennemis, par les amis même;
« les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès,
« les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-
« ce vivre? Oh! affreuses tribulations! Qu'il est doux de
« vous voir de loin dans la solitude! »

A son tour Bourdaloue appliquera aux religieux les dures paroles de Jésus à l'adresse du disciple qui, avant de le suivre, voulait ensevelir son père : « Laissez les morts ensevelir les morts »; et il les montrera assistant de loin aux scènes tragiques de la vie des peuples, guerres, décadence, révolutions, ou aux vicissitudes douloureuses de la vie des particuliers, dissensions, catastrophes, morts subites, sans que leur cœur soit ému, ni leur repos altéré.

Égoïsme vraiment monstrueux! Le dédain de la famille et de la cité se comprenait néanmoins quand on considérait comme toute proche la fin du monde dont Jésus avait dit qu'elle devait venir avant la fin même de cette génération d'hommes à qui s'adressait sa parole, et quand saint Paul, dans son épître aux Thessaloniciens, annonçait comme imminente l'heure où lui-même et ses contemporains restés vivants seraient subitement enlevés sur les nuées, en compagnie des morts ressuscités. Alors chaque croyant se disait : « La tente où loge l'humanité n'est plus que d'un jour. Il faut que je m'apprête à entrer

dans le domicile éternel. » A quoi bon l'attache à la terre, aux liens du sang, à la patrie, à l'art, à la beauté, quand tout va finir? Arrière la joie de vivre! On va tous mourir. Et la mort, qu'est-ce? c'est le repos en Dieu. Ce repos, on le souhaite, on l'anticipe, on l'aime.

Mais à l'humanité revenue de son rêve d'universelle destruction et poursuivant sa route à travers les siècles, l'Évangile n'ouvre-il pas d'autres perspectives que le renoncement et la contemplation? N'introduit-il pas de très humains tempéraments dans la surhumaine folie de la croix?

A vrai dire Jésus et les disciples qui l'accompagnent sont loin d'être les ascètes, les contemplatifs qu'on se plaît à imaginer.

Le maître qui disait que son joug était doux et son fardeau léger se prêtait au commerce des hommes avec une grâce aimable; il ne fuyait pas les repas de noces qu'égaie la profusion des vins; il festinait à l'occasion chez les riches tout en leur préférant les pauvres gens; il bravait la critique des scribes et des pharisiens qui l'appelaient l'ami des publicains et des pécheurs, parce qu'il mangeait et buvait avec eux; il jouait avec les petits enfants dont il donnait aux hommes pour modèle l'innocence ingénue et caressante; il s'accommodait d'un cortège de femmes attachées à ses pas; il trouvait naturel qu'une de ses admiratrices versât sur sa tête de l'huile et des parfums de prix, et à ceux qui disaient : « Que d'argent perdu qu'on aurait pu donner aux pauvres! » il répondait : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. Mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. »

Lorsque Jésus était dans la solitude du Thabor, ses

disciples tentés par les douceurs d'une existence contemplative lui dirent : « Maître, dressons des tentes. Il ferait bon de demeurer ici. » Mais lui les ramena à l'action, parmi les foules qui errent comme des brebis sans pasteur.

Sa parole toute paternelle n'avait rien d'extatique; et il animait ses enseignements par toutes sortes de figures prises dans le vif de la nature et de la vie dont les scènes familières souriaient à son imagination.

Il exaltait justement les jouissances spirituelles, à l'encontre de cette prépondérance des jouissances matérielles dont le culte dégrade l'individu, affaiblit l'espèce, et est le signe le plus sûr de la décadence des sociétés. Mais il n'était pas pour cela un pénitent. Tant s'en faut qu'il imitât les austérités de Jean-Baptiste qui vivait des racines du désert et de l'eau du torrent. La malignité publique l'opposait même au solitaire des bords du Jourdain comme étant un bon vivant, tandis que Jean avait été un ascète. Jésus le constate en ces termes : « Jean est venu s'abstenant de manger et de boire; et on disait : *Il a un démon*. Le fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et on dit qu'il est un mangeur et un buveur. »

Il arriva à ses disciples de marauder dans les champs d'épis le jour du sabbat. Jésus les laissait faire avec indulgence; et il disait que le sabbat est fait pour l'homme, non l'homme pour le sabbat.

On remarquait que les disciples de Jésus se différenciaient de ceux de Jean en ce double point qu'ils ne jeûnaient pas, et qu'ils faisaient bon marché des traditions religieuses, notamment des ablutions rituelles avant le repas. Les Pharisiens s'en indignaient. Mais Jésus opposait le respect des préceptes de la morale au formalisme des rites de la religiosité; il ajoutait que l'homme est

seulement souillé par ce qui sort de son cœur, et non par ce qui entre dans sa bouche.

Rien de la rigidité monastique dans la vie des disciples du Nazaréen. Ils exercent librement leur apostolat suivis de leurs femmes, comme il est dit pour saint Pierre ; ils s'assurent la subsistance par les travaux de leurs mains ; ils organisent entre eux un riant communisme où triomphe l'esprit de fraternité ; ils veulent qu'on soit toujours joyeux ; ils peuvent dire avec saint Paul : « Nous n'avons pas mangé gratuitement le pain du prochain ; mais nous avons travaillé péniblement jour et nuit pour n'être à charge à personne. Nous engageons chacun à manger un pain qui soit le sien grâce à son bon et constant labeur. Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. »

Jésus leur a enseigné à considérer comme étant pour eux ceux qui ne sont pas contre eux. Ils ne demandent pas à ceux qu'ils convertissent de quitter leur condition. Il leur suffit qu'ils se gardent des souillures du vice. Bien loin de pratiquer ou d'enseigner cet égoïsme qui consiste à jouir de Dieu plutôt qu'à le servir, ils préfèrent à l'amour contemplatif et stérile l'amour agissant et fécond. Ils professent que la grandeur se mesure aux services rendus, et que la primauté se reconnaît à ce signe que celui qui la possède est le serviteur de tous ; que témoigner par des actes qu'on aime Dieu de toute son âme et le prochain comme soi-même vaut mieux que toutes les oraisons, que tous les holocaustes, que tous les sacrifices ; que chacun doit développer les dons reçus de Dieu ; qu'il y a en toute âme un trésor moral dont la perte ne saurait être compensée par la conquête de tous les biens de la terre ; qu'il

faut acquitter ses dettes envers la cité et ses magistrats; qu'on doit, par l'abnégation et la confiance en Dieu, notre Père, se mettre au-dessus des soucis qui tourmentent le vulgaire des hommes; qu'enfin une étroite solidarité nous lie et nous oblige tous : Mourez à vous-même pour vivre au service de vos frères. Ayez toujours présente l'unité spirituelle qui vous attache les uns aux autres. *Vous êtes plusieurs membres ; mais tous ne font qu'un seul corps. Quand un membre souffre, les autres souffrent avec lui.*

Bayle envisageait le côté pessimiste de l'Évangile quand il affirmait une absolue incompatibilité entre la qualité de bon chrétien et la qualité de bon citoyen. Montesquieu envisageait le côté optimiste de l'Évangile quand il déclarait que, tout au contraire, de véritables chrétiens seraient des citoyens très éclairés sur leurs devoirs et très appliqués à les remplir.

SAINT BERNARD

Saint Bernard trempa son âme aux deux courants de l'Evangile et fut, au XII^e^ siècle, ce que devait être Gerson au XV^e^ siècle, à la fois un homme d'action et un homme de contemplation.

Nous le voyons propager la vie monastique par des fondations multiples en France, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Irlande, aux Pays-Bas, en Allemagne; prendre la haute main dans les affaires ecclésiastiques; conduire d'innombrables négociations; foudroyer de ses anathèmes les moindres atteintes à l'orthodoxie; enflammer par ses prédications populaires le zèle des croisés contre l'Islamisme; adresser de hardies remon-

trances aux rois et aux papes ; dédaigner pour lui-même le pontificat et la prélature ; être, enfin, du fond de sa cellule, où il se livre à des mortifications qui le tueront, l'oracle du monde catholique, de par la seule autorité de la puissance morale que lui confèrent son génie et ses vertus.

Mêlé aux querelles de son temps, l'abbé de Clairvaux prit parti, comme plus tard Gerson, contre les prétentions théocratiques de l'Eglise : « Trêve à tant d'audace ! s'écrie-t-il en divers endroits de ses écrits. Prêtres du Christ, ne prétendez point associer le pouvoir et l'apostolat. Si vous voulez posséder à la fois l'un et l'autre, vous serez privés de l'un et de l'autre. Dominer vous est défendu ; servir vous est ordonné. Je ne connais ni glaive ni supplice qui me fassent tant craindre pour vous que cette fureur de régner. »

D'après saint Bernard, la mission du prêtre est d'initier les âmes à la vie spirituelle.

D'abord l'homme s'aime lui-même. La nature y pousse : qui pourrait haïr sa propre chair ? S'aimer n'est pas mauvais, si on y met de la modération et si en même temps on est secourable envers ses frères.

Mais que l'homme se regarde, et il sera vil à ses propres yeux. En vain, mécontent de soi, voudra-t-il remplir le vide qu'il y sent, par toute sorte de biens. A quelques délices qu'il goûte, rien ne pourra rassasier son âme. Aussi grande que soit l'abondance qui l'environne, l'âme songe toujours à ce qu'elle ne possède pas, et elle souffre plus de ce qui lui manque qu'elle ne jouit de ce qu'elle a. Au bout de tout, vous ne rencontrerez jamais qu'inquiétude et épuisement. Ainsi la connaissance de nous-mêmes nous détache de nous-mêmes et nous apprend

l'humilité ; la connaissance des choses nous détache des choses et nous apprend le renoncement.

Pourtant, il faut une attache au cœur. A quoi donc s'attacher? A Dieu. Dieu seul est la vérité et la vie. La consommation de l'amour est de ne s'aimer qu'en Dieu, d'aimer son prochain pour Dieu et d'aimer Dieu pour lui-même.

Dieu ne veut pas d'un amour mercenaire. Le motif d'aimer Dieu, c'est Dieu. Sinon il n'y a plus d'amour, mais un contrat. L'amour est à soi-même son prix. Que lui importe d'obtenir une récompense? La mériter lui suffit. Sans doute, il l'aura; mais il l'aura sans l'avoir cherchée. « L'unique objet que l'âme demande à Dieu, c'est Dieu. Si elle demande autre chose, c'est cette chose qu'elle aime et non pas Dieu. »

Une fois délivrée de toute crainte, purifiée de tout intérêt et arrivée au sublime sommet de cet amour divin dont la mesure est d'être sans mesure, l'âme est *déifiée*. De même qu'une goutte d'eau mêlée à une grande quantité de vin en prend la couleur et la saveur, de même que l'air inondé de lumière est pour ainsi dire transformé en lumière, de même, chez l'âme sainte, toute affection humaine se fond et se transfigure en la volonté de Dieu.

Mais ce serait présomption d'espérer que nous puissions ainsi posséder Dieu, ou plutôt être possédés de Dieu, durant cette vie mortelle. C'est là une rare faveur qui fut tout au plus le lot de quelques martyrs.

« Ah ! s'écrie saint Bernard, chair et sang ! vases de terre et de boue que nous sommes ! Quand donc nous sera-t-il donné de comprendre toutes ces merveilles ? Aimons ! Aimons ! »

Et volontiers il dirait ce que devait dire plus tard sainte Thérèse dans une sorte d'hymne au Christ, dont un poète a fait la traduction suivante :

Ce qui me fait t'aimer, ce n'est pas l'espérance
De la félicité promise à tes élus ;
Ce qui me fait te craindre, oh ! ce n'est pas non plus
La crainte de l'enfer et ta juste vengeance.

Ce qui me fait t'aimer, c'est la sanglante offense,
Le martyre et l'affront que ton cœur a voulus,
C'est ton corps mis en croix, ô mon divin Jésus ;
Ce qui me fait t'aimer, c'est toi, c'est ta souffrance !

C'est toi que j'aime en toi, mon Jésus, mes amours.
S'il n'était pas de ciel, je t'aimerais toujours ;
S'il n'était pas d'enfer, je te craindrais de même,

Non, tu ne me dois rien parce que j'ai la foi.
Si je n'espérais pas ce que j'espère en toi,
Je t'aimerais encor, Seigneur, comme je t'aime !

Pourquoi sainte Thérèse n'a-t-elle pas été une contemporaine de saint Bernard, au lieu de vivre au XVI^e^ siècle ? Entre lui et elle il y avait parenté d'âmes. Le moine de Clairvaux, passionné pour les austérités, consumé du feu de l'amour divin, était fait pour comprendre l'ardente carmélite dont le cri sera : « Ou souffrir ou mourir » et qui, parlant de Satan, prononcera ce mot profond : « Le malheureux ! il n'aime point. »

HUGUES DE SAINT-VICTOR

Saint Bernard était encore un adolescent, lorsqu'en 1108 Guillaume de Champeaux, désertant sa chaire de la Cité, se retira au fond d'un faubourg de Paris et y fonda l'abbaye de Saint-Victor, principal foyer du mysticisme au XII^e^ siècle.

Tout imprégnés de l'idéalisme de leur maître, les moines de Saint-Victor furent naturellement acheminés à affectionner Scot Erigène, l'ancêtre intellectuel de Guillaume.

Scot Erigène s'était avant tout inspiré des Alexandrins ; c'est aussi des Alexandrins que s'inspira l'école de Saint-Victor, de plus en plus mystique. Le Flamand Hugues, chef de cette grande école, contemporain et ami de saint Bernard, avait étudié avec passion et longuement commenté les livres, plus néoplatoniciens que chrétiens, qu'on attribuait à saint Denis de l'Aréopage.

Hugues fut un homme de génie. On le connaît peu ; et on ne lit guère les curieux écrits où il traite de la Manière d'étudier, de la Charité, des Ecritures, des Sacrements, de la Sagesse du Christ. Le plus insupportable abus de l'allégorie gâte ses œuvres, de même que celles de ses disciples, et a souvent empêché de discerner en lui le pénétrant psychologue, le puissant métaphysicien.

D'après le moine de Saint-Victor, il faut distinguer le corps et l'âme sans trop les opposer. Le corps a son côté spirituel, la sensibilité, par où il pénètre l'âme ; l'âme a son côté matériel, l'imagination, par où elle pénètre le corps. Au fond c'est le même principe qui produit ici la vie, là la pensée.

A partir de la plante, partout où il y a un organisme, préside un agent spirituel plus ou moins grossier. Les êtres s'échelonnent, formant différentes hiérarchies sur la route infinie de la perfection. Au sommet et au fond de tout est Celui qui est autant au-dessus des esprits que les esprits sont au-dessus des corps. Celui qui diffère de toutes choses créées encore plus que ne diffèrent les unes

des autres les plus opposées d'entre elles. Celui qui est l'Incompréhensible s'imposant à notre foi.

Hugues n'admet pas les exigences d'une orthodoxie rigide. A ses yeux l'essentiel est qu'on ait le sentiment de la vérité. Peu importent certains désaccords sur son interprétation dogmatique. Dieu échappe à tous les cadres de notre pensée. Pourquoi vouloir que tous l'entendent de même? L'essentiel est que tous le sentent. Hugues dirait volontiers avec le Faust de Gœthe : « Dieu! qui oserait le définir et dire : je crois en lui? Mais quel être sentant pourrait prendre sur soi de dire : Je ne crois pas en lui? Celui qui contient tout, soutient tout, ne contient-il pas, ne soutient-il pas toi, moi, lui-même? La voûte du firmament ne s'arrondit-elle pas là-haut? Ici-bas la terre ferme ne s'étend-elle pas? Et les étoiles éternelles ne montent-elles pas, en nous regardant avec amour? Tout ne flotte-t-il pas dans un éternel mystère? L'invisible ne nous environne-t-il pas, partout visible autour de nous? Remplis-en ton cœur, aussi vaste qu'il soit, et, quand tu nageras dans la plénitude de l'extase, nomme ce sentiment comme tu voudras; nomme-le Béatitude! Amour! Dieu! Moi, je ne sais pas de nom qui convienne. Le sentiment est tout; le nom n'est que bruit et fumée, vain nuage obscurcissant la céleste flamme. »

Aux jugements qui sont selon la raison et comme tels probables, aux jugements qui sont la raison même et comme tels évidents, Hugues ajoute les jugements qui sont au-dessus de la raison et comme tels surnaturellement dignes de foi, et il leur oppose les jugements qui sont contre la raison et comme tels indignes d'être crus.

Il nous représente l'âme montant de degrés en degrés

du sensible à l'intelligible et de l'intelligible au divin. Qu'est-ce qui la soutient dans cette ascension ? Le *sens du cœur*, qu'il faut distinguer des *sens charnels*. Leur action précède la sienne; mais ils lui sont incomparablement inférieurs.

L'objet de la morale est de conformer à l'ordre cet instinct d'aimer qui nous est commun à tous.

L'amour est un penchant du cœur vers un objet, en vue d'une certaine fin. Le cœur se meut sous l'attrait du désir et se repose dans le calme de la jouissance. Qu'aime-t-il ? Le parfait. Selon qu'on l'aime bien ou mal, on est bon ou mauvais.

La bonté est la suprême essence de tout. En soi, ni l'aimant, ni l'aimé, ni l'amour ne sauraient être exempts de bien. Le vrai mal, c'est de ne pas aimer comme il convient. Réglez convenablement votre amour, et tout mal disparaîtra.

Le souverain objet de l'amour, c'est Dieu. Aimer Dieu c'est s'aimer soi-même. L'effet de l'amour de Dieu est une intuition de Dieu devenant sensible au cœur, quoique toujours incompréhensible à la raison. Or connaître Dieu, c'est encore se connaître soi-même.

Dans l'ordre sensible il n'y a qu'un soleil unique qui éclaire tout, quoiqu'il ne soit pas aperçu de tout œil qui voit par son moyen. De même, dans l'ordre intelligible, il n'y a qu'une lumière qui illumine tous les hommes, quoiqu'il y en ait, tels que les méchants, qui voient par son secours sans la voir elle-même. Les bons voient celui qui les fait voir; ils lui rapportent toutes leurs connaissances ; ils n'aiment qu'en lui tout ce qu'ils voient et ils l'aiment lui-même au-dessus de tout ce qu'ils voient.

Le moine de Saint-Victor eut des admirateurs enthousiastes qui l'appelaient la harpe du Seigneur, l'orgue du Saint-Esprit. Bossuet reconnaît en lui un des plus grands théologiens et des plus sublimes contemplatifs du XII^e^ siècle ; et il allègue contre le Molinosisme les doctrines de Hugues, très voisines des conceptions de Cassien, de sainte Catherine de Sienne, de saint Jean de la Croix et de saint François de Sales.

Au temps de Hugues il y avait déjà des mystiques de la catégorie de Jeanne Guyon et de Fénelon, avec les chimères de leur pur amour : « Nous aimons Dieu, disaient-ils, et nous ne voulons pas de récompense, car cela ferait de nous des mercenaires. Il nous donnera ce qui lui plaira ; mais nous ne désirons rien. Nous ne le désirons pas lui-même, quoique nous l'aimions ; car nous l'aimons d'un amour gratuit et filial, sans rien en attendre. »

Le prieur de Saint-Victor n'a pas assez de moqueries contre ces raffinés qui déclarent qu'ils ne désirent même pas le cher objet de leur amour. A ses yeux, dire : *Nous aimons Dieu, mais nous ne le désirons point*, équivaut à dire : *Nous aimons Dieu, mais nous ne nous en soucions point.* « Moi, homme, s'écrie-t-il, je ne voudrais pas être aimé de vous à ce prix. Si vous m'aimiez sans vous soucier de moi, je ne tiendrais aucun compte de votre amour. Jugez donc si l'amour qu'un homme rejetterait avec raison peut être digne de Dieu. Qu'est-ce que la charité, sinon aimer Dieu ; et qu'est-ce qu'aimer Dieu sinon vouloir le posséder ? Si vous désiriez autre chose que lui, votre amour ne serait pas désintéressé. Mais quoi de plus naturel que de désirer l'objet qu'on aime ? Si vous n'aviez pas de désirs, vous n'auriez pas d'amour.

Vous n'aimez pas Dieu afin qu'un bien quelconque vous vienne de lui, mais afin qu'il soit lui-même votre bien. De fait, il est lui seul tout le bien, et en l'aimant vous aimez votre bien, quoique vous ne vouliez de lui que lui-même. »

Ne croirait-on pas entendre un disciple de Bouddha ou de Plotin, lorsque, dans une de ses homélies, Hugues nous montre le cœur humain brûlé, purifié, consumé par l'amour divin : « Le feu placé sur un bois vert a quelque peine à s'en emparer. Mais qu'un souffle vigoureux l'excite, il chauffe la matière rebelle, d'où s'élèvent des tourbillons de fumée. Cette fumée ce sont les passions terrestres s'évaporant avec les illusions des sens. Leur épaisse trame voile par instants les rayonnements de la flamme scintillante. Mais peu à peu la fumée se dissipe ; le noir nuage disparaît ; il n'y a plus qu'un splendide foyer de pure lumière, traversé en tout sens par la flamme victorieuse de l'amour divin. Cette flamme que plus rien ne gêne enveloppe le cœur, l'enserre de molles étreintes, s'insinue dans ses fibres les plus intimes, le dévore en le caressant et n'arrête son jet pétillant qu'après avoir absorbé tout ce qui était hors d'elle. Vient l'heure où tout bruit a cessé, où, désormais inaccessibles aux troubles de toute sorte, nous entrons dans le repos de la béatitude. Alors *on sent Dieu tout en toutes choses ; il ne reste plus rien du cœur, si ce n'est la place occupée par Dieu.* »

Hugues conclut : La charité n'est pas seulement un don de Dieu ; on peut dire qu'elle est Dieu même. *Dieu est charité.*

Et ainsi le mysticisme chrétien fait écho au mysticisme païen qui disait : *Dieu est amour.*

RICHARD DE SAINT VICTOR

Hugues eut pour disciple l'écossais Richard qui devint lui aussi prieur de l'abbaye Saint-Victor et mourut en 1173 avec une grande réputation de savoir et de vertu, Il y a de beaux éclairs dans ses opuscules, malgré le manque de critique, de méthode et de goût.

Richard, développant des idées que reprendra plus tard Gerson, distingue la pensée, qui se disperse ; la méditation, qui se concentre ; la contemplation, qui admire. La pensée parcourt successivement les objets ; la méditation tend à l'unité ; la contemplation embrasse d'une seule vue l'universalité. Des hauteurs de la contemplation le sage voit à ses pieds les savants qui se fatiguent à penser, les philosophes qui se fatiguent à méditer, et il les dédaigne.

Comme autrefois les Porphyre et les Jamblique, Richard enseigne que la suprême démarche de la raison est de parvenir à l'extase et de s'y abîmer.

Voici tout au bas l'ordre physique que nous révèlent les perceptions des sens ; plus haut, l'ordre scientifique que nous révèlent les opérations de l'âme quand elle pénètre les secrets de la nature et de l'art ; plus haut, l'ordre moral que nous révèle la conscience méditant sur les lois divines et humaines ; plus haut, l'ordre intelligible que nous révèle la réflexion, s'appliquant aux substances incorporelles et éternelles ; plus haut, l'ordre mystique que nous révèle la foi s'attachant aux mystères ; enfin, au sommet de l'échelle, voici l'extase, œuvre divine de la contemplation.

Ses préférences pour la méthode intuitive n'empêchent pas qu'à l'occasion le disciple de Hugues se pose en dia-

lecticien, à la façon d'Abailard. C'est ce qui arrive dans son *Traité de la Trinité*. Il a, dit-il, entendu maintes fois répéter qu'il n'y a qu'un Dieu, et que ce Dieu est un en trois personnes. Cela se dit partout, mais ne se prouve nulle part. Les autorités abondent; les démonstrations manquent. Il démontrera, lui, ce qu'on n'a fait qu'affirmer.

Pour cela il part de ce principe que Dieu est amour. L'Amour exige un objet aimé : donc il y a une seconde personne en Dieu, le Fils, aimé et aimant de toute éternité. Dans ces deux personnes, la plénitude de l'amour en réclame une troisième qu'elles aiment et qui consomme leur union : de là le Saint-Esprit.

Mais bientôt l'appel au raisonnement se transforme en un appel au sentiment. « Est-il étonnant, s'écrie Richard, que notre âme ne pénètre pas les mystères quand elle est aveuglée par la poussière des pensées terrestres? Dégage-toi enfin de la poussière, fille de Dieu ; dresse l'échelle de la contemplation ; prends ton vol comme l'aigle ; échappe à la terre pour planer dans les hauteurs des cieux! » Et le pieux docteur proclame, avec Isaïe, saint Paul et saint Augustin, qu'il faut commencer par croire pour arriver à comprendre.

JOACHIM DE FLORE ET LES JOACHIMITES

L'école de Saint-Victor déclinait lorsque se développa le mysticisme des Amaury et des David, dont les hardies révoltes contre l'orthodoxie dominante eurent tant d'échos dans les foules.

Le mysticisme populaire se précisa dans la doctrine de l'évangile éternel appelant le règne de la fraternité ;

et il engendra divers mouvements communistes où se mêlèrent à de généreux élans de lamentables excès.

Le premier branle venait du grand mystique Joachim de Flore.

Joachim, né dans la Calabre en 1130, était page du roi de Sicile quand la dévotion le mena en terre sainte. A son retour il entra dans un couvent dont il devint l'abbé, puis se confina, dans une solitude où il écrivit ses commentaires sur l'Ecriture, et finalement s'établit à Flore où il fonda un monastère bientôt célèbre. Les moines de son observance se répandirent dans toute l'Italie. Il leur donnait l'exemple de l'austérité la plus rigide.

On se racontait qu'à force d'avoir médité l'apocalypse, Joachim de Flore avait trouvé la clef des mystères renfermés dans ce livre. Le peuple l'appelait le prophète. Il était fait grand bruit de ses enthousiastes prédications. Un jour, tandis qu'il était en chaire, l'église fut tout à coup obscurcie par un amoncellement de nuages. Mais voici que bientôt ils se fondent en une pluie torrentielle, et le soleil reparaît. Alors, Joachim s'interrompant salue le soleil : « Venez avec moi, dit-il à son auditoire, contempler l'astre de Dieu et la beauté des campagnes illuminées de ses rayons! » C'est devant ce spectacle qu'il termina son sermon.

Joachim de Flore attribue le rajeunissement prochain de l'humanité, dotée d'une religion plus pure, à ce même Saint-Esprit dont l'Église n'a cessé de se servir pour dénaturer l'enseignement évangélique en le compliquant de tout ce formalisme, de tous ces rites, de toute cette magie sacerdotale que Jésus s'était donné précisément pour mission d'abolir.

De même que la loi du Christ a remplacé le judaïsme par le christianisme, la loi du Saint-Esprit va abolir les rites chrétiens et instaurer tout un ordre nouveau. Sous cette loi du pur amour, la propriété, mère des divisions, fera place à un fraternel communisme, et les sacrements en usage dans la catholicité iront rejoindre les cérémonies judaïques. L'enfer tel que l'envisage l'Eglise est un symbole. Il n'y a d'enfer que dans le crime et l'ignorance. Aimer Dieu et bien faire tout est là.

Du fond de sa cellule, la mystique Hildegonde, religieuse de l'ordre de Citeaux, fait écho aux prophéties de frère Joachim. A l'en croire, le temps est proche où l'empire et la papauté s'écrouleront sous le poids de leur propre iniquité. On verra surgir un peuple nouveau sur lequel le Saint-Esprit répandra la rosée de la vérité et de la sainteté. Infidèles et incrédules, tous se convertiront. Sur la terre régénérée, parmi les anges revenus se mêler aux hommes, luira le printemps d'une céleste paix.

A son tour le moine Jean de Parme célèbre, au XIII^e^ siècle, la révolution qui se prépare, et il ose avancer que *la doctrine de Joachim excelle sur celle du Christ*.

Selon lui, l'évangile qu'a écrit l'abbé de Flore dans sa cellule est l'évangile de l'espérance. L'âge du Père fut l'âge de la loi et de la crainte; il exigeait l'obéissance servile. L'âge du Fils est l'âge de la grâce ; il a voulu l'obéissance filiale. L'âge de l'Esprit sera l'âge de l'amour ; et il dira : Soyez libres!

Ce fut un premier progrès lorsque, dans la nuit des âmes, apparurent les étoiles de l'Ancien Testament. Mais quel pas en avant lorsque, nous tirant de cette nuit, le Nouveau Testament nous apporta son aurore ! Le dernier

Testament fera resplendir le plein jour ; et, de même que les roses de l'Évangile ont remplacé les orties du mosaïsme, on verra, à la place des roses, se dresser en leur royale splendeur les lis des temps nouveaux. Ce sera une autre création, renouvelant la face de la terre.

Les Joachimites sous divers noms survivront au moyen âge. Les illuminés, les roses-croix, les frères Moraves seront des hommes possédés de cette soif de justice qu'exalte l'Évangile, et tout pénétrés de la pensée qu'a formulée Benjamin Franklin quand il a dit : « Celui qui transporterait dans l'état social les principes du christianisme primitif changerait la face du monde. »

LES BÉGUARDS ET LES BÉGUINES

C'est sous le nom de l'amour divin si exalté et parfois si subtilisé par les moines de Saint-Victor que s'accréditèrent les pratiques des béguards et des béguines, secte de chrétiens qui faisaient profession de pauvreté, se piquaient de vivre une vie évangélique, s'exemptaient des observances prescrites par l'Église et visaient à être des saints guidés en tout par Dieu même.

Le concile de Valence condamna et les pouvoirs publics traquèrent ces précurseurs du Molinosisme.

Gerson a dit d'eux qu'ils étaient des *amants de Dieu* qui devenaient *des déments* sous l'impulsion d'un zèle mal compris.

On les appela *quiétistes* parce qu'ils prétendaient rester passifs entre les mains de Dieu et qu'ils donnèrent souvent le spectacle d'une patience inouïe sous le coup des épreuves les plus cruelles. Il y avait de l'héroïsme

dans la sérénité imperturbable de ces femmes, de ces hommes tout intérieurs, dont ni injures, ni persécutions n'altéraient la douce quiétude.

Les béguards, appliqués à anéantir leur personnalité dans celle de Dieu, se persuadaient qu'ils finissaient par atteindre un degré de perfection où les pratiques vulgaires de la piété, les prières, les jeûnes, les sacrements et le secours du prêtre devenaient chose superflue. Bien plus, ils pensaient que la communication directe avec Dieu leur conférait une royale indépendance qui les affranchissait non seulement des lois ecclésiastiques, mais même de toute loi humaine.

C'était aller bien loin. Il advint que béguards et béguines joignirent les grossièretés les plus basses aux plus hautes spiritualités, et que, sous ce beau prétexte qu'ils étaient retournés à la pureté originelle et avaient rétabli en leurs âmes le primitif état d'innocence d'Adam et d'Ève, ils descendirent à d'abominables pratiques, confirmant cette parole de Pascal : *Qui veut faire l'ange fait la bête*, et cette parole de Bossuet : *Toute fausse élévation attire des chutes honteuses.*

LES LOLLARDS

Le même courant de mysticisme qui fit éclore les Béguards au XIII^e^ siècle suscita les Lollards au XIV^e^.

Leur chef Walter Lollard né en Angleterre, prêcha ses doctrines en Allemagne et fut brûlé à Cologne. l'an 1322.

Il voyait dans la messe, dans les sacrements et dans l'intercession des saints, une superfétation dangereuse qui tenait trop souvent la place des vertus et de l'amour

de Dieu. Plus de prêtres; mais la foi vraie, l'esprit d'humilité, de pauvreté et de fraternité : telles étaient ses conclusions.

Son actif apostolat groupa autour de lui un grand nombre de disciples que ses biographes portent jusqu'à 80000. Il en choisit douze qu'il appela les nouveaux apôtres et qui catéchisèrent diverses contrées de l'Allemagne, de la Bohême et de la Belgique.

Pour multiplier autour d'eux les pauvres volontaires, ils rappelaient que, selon l'enseignement de Jésus, ceux qui ont le cœur et l'esprit détachés des biens de la terre posséderont le royaume des cieux.

Pour détourner les âmes des pratiques usuelles de la dévotion catholique, ils enseignaient que Dieu pourrait dire à l'Eglise : « Vous montrez un bruyant empressement et vous vous troublez de beaucoup de soins. Mais dans tous ces beaux offices par lesquels vous prétendez m'honorer, que d'inutilités et que d'erreurs! Vous ressemblez à Marthe qui, occupée de préparer viandes sur viandes, oubliait son hôte à force d'être officieuse à son égard, et ne jouissait pas de lui. Le vrai modèle c'est la contemplative Marie. Au lieu de s'embarrasser en vaines cérémonies, il faut goûter le don de Dieu. »

Mener dans l'amour une vie simple et humble en vrais enfants de Dieu et en vrais frères du prochain était leur règle.

Mais, comme c'est toujours inévitable, à côté des austères il y eut les relâchés. Il y eut aussi les fanatiques. Il se trouva des Lollards dans ces bandes de flagellants qui, au temps de la grande peste, en 1348, vagabondèrent par tous les chemins de l'Europe septentrionale. Ils criaient contre les prêtres, d'où venait selon eux tout

le mal, chantaient de pieux cantiques et se fouettaient avec des verges armées de pointes de fer.

WICLEF ET LES WICLÉFISTES

Le nom des Lollards fut étendu en Angleterre aux sectateurs de Wiclef, qui, à leur exemple, vivaient en pauvres volontaires et portaient d'humbles vêtements.

John Wiclef, né en 1324 dans le comté d'York, loua par-dessus tout la pauvreté évangélique, et pourtant ne dédaigna pas les riches bénéfices dont l'investit le roi Edouard III.

Ce novateur pose en principe qu'il y a nécessité que le monde soit tel qu'il est. S'il y avait quelque chose qui fût susceptible d'exister et que Dieu frustrât de l'existence, Dieu serait envieux. Etant parfaitement bon, il n'a pu refuser l'être à tout ce qui le pouvait avoir. Tout ce qui est était inévitable, même le péché. Quand nous pensons que nous sommes libres, nous sommes dupes d'une illusion pareille à celle de l'enfant qui croit qu'il marche seul, pendant qu'on le mène. Au fond aucune créature n'a motif d'accuser Dieu. Même en donnant l'être aux damnés, il se montre encore miséricordieux; car finalement il leur sera plus profitable d'avoir été que de n'avoir pas été.

Selon Wiclef, les enfants morts sans le baptême peuvent quand même être sauvés; c'est le mutuel consentement de l'homme et de la femme qui fait le mariage, et non la bénédiction du prêtre; la confession n'est pas nécessaire, il n'y a de nécessaire que le repentir.

Il appelle la foi en la transsubstantiation la plus détestable des erreurs. Le Christ ne réside qu'en figure dans

l'eucharistie. N'adorez que conditionnellement l'hostie; mais adorez absolument Jésus-Christ qui est dans le ciel.

Il dénie à l'Église de Rome la prééminence sur les autres Églises, et aux papes, aux archevêques ou évêques, la prééminence sur les simples prêtres. A ses yeux, la valeur des sacrements dépend du mérite de ceux qui les confèrent, et non d'une vaine investiture. Dès lors, la magistrature sacerdotale n'a d'efficace que dans les ecclésiastiques irréprochables. Les prêtres et les moines qui vivent au milieu des richesses sont des indignes. N'imitant pas Jésus-Christ, ils n'en sauraient avoir la puissance, tandis qu'elle subsiste dans le plus humble laïque dont l'âme reste pure et sans attache aux biens de la terre.

Contempteur de la puissance ecclésiastique, Wiclef n'est guère plus respectueux de la puissance civile, quoiqu'il revendique ses droits à l'indépendance et n'admette point que la juridiction des prélats se substitue à la sienne.

A ses yeux, pas plus qu'un pape sans vertu n'a droit à la tiare, un roi sans vertu n'a droit à la couronne. L'homme qui par ses qualités morales mérite les plus grandes louanges, mérite aussi les dignités les plus hautes. Aux plus saints les plus saints offices. Les vicieux les usurpent. Où la valeur morale n'est pas, aucune autorité n'a de raison d'être. Tout grand qui se dégrade signe sa déchéance. Que le peuple remplace les mauvais pas les bons! Il fera justice.

Les Wicléfistes répétaient à la suite de leur maître

que le Pape était l'Antéchrist, et que le déchaînement de Satan annoncé pour l'an mille dans l'apocalypse avait été le fait de l'Église romaine devenue l'immonde Babylone.

L'esprit de révolte grondait en eux non seulement contre les prêtres et les moines, mais aussi contre tout pouvoir infidèle à leur idéal de sainteté. En 1381, quand le manouvrier Wast Tyler ameuta les paysans pour venger sa fille outragée par un collecteur d'impôts, les Wicléfistes se mêlèrent aux séditieux et donnèrent force à la grande insurrection populaire sous laquelle faillit succomber le roi Richard.

Wiclef avait été condamné par le concile de Londres. Il s'exila à Oxford et trouva moyen de mourir en paix, l'an 1387. Mais en 1412 les bons orthodoxes qui ne se pardonnaient point de n'avoir pas jeté au bûcher cet hérétique s'avisèrent de prendre leur revanche sur son cadavre. Il fut déterré et livré aux flammes.

JEAN HUSS ET LES HUSSITES

Le Bohémien Jean Huss, mystique très fervent, était recteur de l'Université de Prague et confesseur de la reine de Bohème, lorsque, au commencement du xv[e] siècle, il adopta avec enthousiasme les opinions de l'Anglais Wiclef. Il fut même plus hardi que lui dans sa réprobation du papisme et de l'Église romaine, la *prostituée* prédite par saint Jean. Nul ne mit dans un plus beau jour la grande doctrine puritaine que l'autorité, et surtout l'autorité ecclésiastique, se perd par le péché.

L'âpreté des censures de Jean Huss contre l'Eglise de

l'Antéchrist, et spécialement contre l'article qui retirait au peuple la coupe, c'est-à-dire la communion sous les espèces du vin, lui attira l'excommunication. Il décida d'en appeler du pape Alexandre V au concile de Constance.

Pourtant des signes certains lui permettaient de prévoir le sort qui l'attendait lui-même. Le doux Gerson avait eu le courage d'écrire à l'archevêque de Prague pour le presser de livrer Jean Huss aux coups du bras séculier. Il déclarait qu'il n'y aurait que miséricorde dans l'acte de cruauté qui enverrait au feu un tel hérétique, et qu'il convenait de hâter par tous les moyens l'œuvre de la justice.

Jean Huss, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, se présenta hardiment devant le concile. Rétractez-vous! lui répéta-t-on. Tous les arguments furent invoqués pour que le rebelle inclinât sa raison devant l'avis du concile. Il resta ferme et préféra au reniement la mort.

Condamné, Huss marcha au supplice avec une inébranlable résignation. Sa bouche glorifiait encore Dieu et donnait le pardon aux bourreaux, lorsque le bûcher l'enveloppa dans les flammes.

Jean Huss avait été brûlé en 1413. Son disciple Jérôme de Prague le fut en 1416. La honte l'avait pris de survivre à son maître. Lui aussi monta au bûcher avec l'intrépidité d'un croyant sûr de la vérité de sa foi.

Les partisans de Jean Huss avaient recueilli pieusement ses cendres et se les étaient distribuées en criant vengeance. Ils se mirent à massacrer les prêtres, à dévaster les églises, à semer le sang et les ruines sur tous les points de la Bohême et de l'Allemagne.

Les Hussites, en particulier ceux qu'on appela les frères de Bohème, poussaient à leurs dernières conséquences les idées de Wiclef et de Huss. Ils rejetaient la messe, les honneurs rendus à la Vierge et aux saints, le culte des images, la confession, les prières pour les morts, la croyance au purgatoire, et revendiquaient pour chacun le droit de prêcher librement la parole de Dieu.

Ils disaient d'eux-mêmes : « C'est avec raison qu'on ne voit en nous qu'un ramas de petites gens, une collection d'enfants du menu peuple et de pauvres prêtres de Bohème. Mais nous avons le zèle du Seigneur, et on verra ce que peut en nos chétives personnes l'esprit du saint martyr Jean Huss dont nous sommes les misérables petits restes. » Et rigides, le regard farouche, possédés d'une foi profonde, tout entiers à leur œuvre de sanglante propagande, ils promenaient dans leur patrie le fer et le feu pour imposer la Réforme, avant qu'apparût le Réformateur Luther.

LES ALBIGEOIS

Plus anciens que les Hussites, les Wicléfistes, les Lollards, les Béguards et même les Joachimites, les Albigeois et les Vaudois tiennent le premier rang dans la grande lignée des mystiques qui furent protestants avant le protestantisme.

A la fin du xi[e] siècle Pierre de Bruys, né dans le Dauphiné, entreprit une hardie propagande contre le clergé qu'il proclamait sans pouvoir parce qu'il était sans vertus. Lui et ses compagnons rebaptisaient ceux qui se convertissaient à eux, attaquaient l'eucharistie, l'invocation de la Vierge et des saints, les oblations et les prières pour les morts.

Outre le Dauphiné, Pierre parcourut la Provence et le Languedoc. On accusa ses sectateurs de profaner les églises, de renverser les croix, de fouetter prêtres et moines. Il fut brûlé à Saint-Gilles en 1126.

Peu après, son principal disciple, l'ancien ermite Henri, expirait sur le grabat d'un cachot de Toulouse. On l'appela le séducteur des Toulousains, à cause du grand nombre de prosélytes qu'il avait conquis dans la capitale du Midi avant d'être emprisonné.

Les deux agitateurs étaient morts; mais leurs idées prenaient vie de plus en plus.

D'Arles, Avignon, Narbonne, Toulouse, jusqu'à Bordeaux, Autun et Lyon, il s'était formé une France latine qui semblait avoir repris le sceptre ravi à l'Italie par l'invasion des barbares.

Une sorte de cosmopolitisme y favorisait la liberté de la pensée. Arabes, Grecs, Orientaux y importaient des marchandises et des idées. Les paysans comme les seigneurs y tendaient à s'affranchir des superstitions dominantes.

Région vraiment privilégiée, qui s'étalait entre les Alpes, les Pyrénées et la Loire, comme un parterre odorant nourri des meilleurs sucs de l'Italie, de l'Espagne et de la France! Elle possédait sa langue nationale, riche de toutes les grâces et hospitalière à tous les vents de la pensée. Ses cités formaient d'opulentes républiques où s'élaboraient tous les progrès; ses châteaux étaient des foyers de chevalerie où trônaient les arts, la poésie et l'amour.

En ces pays accueillants pour l'étranger, allaient et venaient des passagers partis de la Bulgarie devenue

le centre d'action du vieux manichéisme qui s'y était rajeuni. Les bulgares avaient essaimé en Italie, dans la Lombardie et dans la Toscane; ils avaient, dès le XI^e siècle, enveloppé de leur influence les régions d'Agen, de Cahors et d'Albi où leur succès fut tel que la secte en prit son nom, secte des Albigeois; ils avaient rayonné jusqu'à Orléans, où nous voyons deux chanoines convertis à leurs doctrines subir, l'an 1017, sous les yeux du pieux roi Robert, le supplice du feu avec une touchante allégresse; ils étaient très nombreux dans le Languedoc, dans l'Aquitaine, dans la Gascogne, contrées plus ouvertes à l'esprit de secte que cette terre embaumée de Provence où fleurissent les oliviers et chantent les cigales conseilleuses d'inoffensives rêveries.

C'était une Église nouvelle qui se développait clandestinement en face de l'Église traditionnelle.

Par une importante dérogation à l'ancien dualisme du Perse Manès, elle n'admettait pas deux principes coéternels du bien et du mal; mais elle opposait à Dieu Satan qui, ayant eu un commencement, doit avoir une fin.

De Satan procède la chair. D'où la condamnation des produits de la chair et des œuvres de la chair comme sataniques. Les purs n'admettent dans leur nourriture ni viande, ni œufs, ni lait, non plus que le vin; et ils s'imposent un rigoureux célibat.

Prendre à la lettre la doctrine du Verbe fait chair; imaginer qu'on mange Dieu dans l'eucharistie; croire à la résurrection des corps et non simplement à l'immortalité des âmes, c'est être dupe d'illusions inspirées par Satan.

Satan a sa Bible, l'ancien Testament, où triomphent l'injustice, la férocité et la crainte ; il a aussi son Eglise, formée de tous ces prêtres qui ne légitiment pas leur autorité par une bonne vie.

La Bible de Dieu c'est le nouveau Testament, dont l'Évangile selon saint Jean et les épîtres de saint Paul sont les pages les plus divinement inspirées.

Par respect des préceptes évangéliques, les Albigeois, précurseurs des Quakers, professaient que le chrétien doit dire simplement la vérité sans jamais l'appuyer d'un serment, même en justice ; et ils condamnaient absolument la peine de mort, eût-elle pour objet de punir les plus grands crimes.

Les *parfaits* étaient ceux qui renonçaient au mariage, à la propriété, à toute nourriture animale, vivaient selon l'esprit et se consacraient à l'apostolat.

A cette élite il appartenait d'administrer aux *croyants*, libres de vivre comme tout le monde, le sacrement essentiel auquel tous les autres furent finalement ramenés, le sacrement de la consolation, ou baptême de l'Esprit consolateur, qui décharge de ses péchés l'âme purifiée et repentante.

Les apôtres du nouveau manichéisme allaient habituellement deux par deux. Ils n'avaient garde de prêcher ouvertement ; ils se cachaient dans les coins ; ils parlaient à l'oreille ; ils recommandaient le secret ; ils usaient de mots de passe ; et ce mystère même prévenait en leur faveur ceux à qui ils s'adressaient. Leurs adversaires les comparaient à des serpents qui se coulent sous l'herbe, pour *inspirer plus sûrement leur venin par une secrète morsure*.

Ce qui frappait le plus c'était l'humilité de leur vie toute austère et toute pénitente. Le peuple les appelait *les bonshommes* à cause de la simplicité de leurs manières, et de la douceur de leurs mœurs. « Nous n'avons, disaient-ils, ni maisons, ni terres, ni richesses, nous souvenant que notre maître ne savait où reposer sa tête et que ses apôtres partageaient son dénûment. Évêques et prêtres ne cessent d'ajouter terre à terre, maison à maison. Les moines eux-mêmes, s'ils ne possèdent pas des biens en propre, les ont du moins en commun, et les ont immenses. Nous, nous sommes les pauvres du Christ; nous n'avons pas de domicile fixe; nous errons de ville en ville comme des brebis au milieu des loups; nous nous accommodons de souffrir la faim, la soif, la persécution pour la justice. »

Saint Bernard nous les montre portant sur leurs visages émaciés les traces de leurs mortifications, ne faisant tort à personne, affables au prochain, travaillant pour gagner leur pain et vivant honorablement au jour le jour.

Mais il est choqué de la rigueur de leurs règles à l'endroit de l'abstinence des viandes et de la stricte continence. Il soupçonne que toute cette austérité n'est que vaine ostentation et pense avec Bossuet qu'*il ne faut jamais rien croire de bon de ceux qui outrent la vertu*.

Ne nous étonnons donc pas des accusations qui furent accréditées contre cette élite des Albigeois, qu'on appelait les Bonshommes. Des faiblesses de quelques-uns on fit le vice de tous. C'était l'habitude de prêter aux hérétiques toutes les immoralités de conduite comme toutes les excentricités de doctrine. Une fois supprimés leurs personnes et leurs livres, l'esprit de parti avait le champ

libre pour la calomnie. De là tant de pages à reviser dans l'histoire.

Que le pays de la langue d'oc n'eût été qu'un pays de mœurs sensuelles et d'idées hardies où des troubadours s'évertuaient aux chansons amoureuses et lançaient des traits satiriques aux puissances du temps, l'Eglise eût pu fermer les yeux. Elle aurait tout au plus gémi sur le grand nombre des Languedociens qui se laissaient gagner par le mal de l'indifférence.

Etre irréligieux, passe encore! Mais renier l'Eglise et rester religieux, voilà ce que l'Eglise n'a jamais pardonné et pardonnait encore moins au moyen âge. Or, c'était là le crime irrémissible des Albigeois. Ils avaient leur rituel, leurs prêches particuliers, leurs temples où on chantait des hymnes en langue vulgaire ; et ils vivaient côte à côte avec des catholiques en se montrant pour eux des frères.

Lorsque, à la fin du XII^e^ siècle, l'Inquisition, avec ses légats et ses moines, montra pour la première fois sa face hideuse dans cette patrie des cours d'amour, les prêtres même furent réfractaires aux velléités persécutrices ; des prélats, l'évêque de Viviers, l'évêque de Toulouse, l'archevêque de Narbonne, eurent l'honneur d'être déposés pour excès d'indulgence; et les habitants répondirent aux farouches enquêteurs : « Nous ne saurions vouloir du mal à ces braves gens dont le culte diffère du nôtre. Nous avons été nourris avec eux; nous avons des parents parmi eux ; et nous voyons tous les jours combien leur vie est digne et honnête. »

Mais la colère papale allait croissant contre les Albigeois. Leur christianisme frelaté infectait précisément

des populations placées à l'avant-garde des autres et dotées par leur langue du plus puissant instrument de propagande qui existât en Europe. La contagion était venue à ce point qu'en ces pays c'était un adage courant de dire : *Vil comme un prêtre*. Le mal ne pouvait manquer de s'étendre dans les pays voisins si on n'entreprenait de l'extirper radicalement. Innocent III adressa aux chevaliers un pressant appel, l'an 1209. Il promettait à leur foi tous les pardons et autorisait leur cupidité à toutes les rapines. Et les bêtes féroces du Nord de se ruer sur ces plaines fertiles, sur ces cités prospères que la gangrène de l'hérésie faisait leur proie. Les hérétiques furent décimés et avec eux périt toute une civilisation.

Les atrocités commises inspirèrent une profonde horreur aux hommes qui avaient gardé une âme indépendante. De cette horreur nous trouvons un écho chez le troubadour toulousain, Guillaume Figuiera, témoin oculaire des coups irréparables portés par l'Inquisition romaine à ces fleurs de gai savoir et de gaie existence, qu'un souffle de liberté avait fait épanouir dans notre beau Midi.

Voici librement traduits des fragments de son chant d'anathème, digne d'être immortel :

« Rome, tête de la décadence, tu es pleine de trompeurs hypocrites ; et par toi périt tout bien.

« Rome, ouvrière de malheur, tu as creusé un sépulcre où s'ensevelissent justice et miséricorde.

« Rome, esclave de ta convoitise d'omnipotence, tu tonds la laine jusqu'au sang à tes brebis ; et envers nous tu as été perfide, méchante, impitoyable.

« Rome, dupeuse de niais, tu ronges la chair et les os

de tes victimes; tu es cet aveugle qui conduit d'autres aveugles dans la fosse.

« Rome, coutumière de tous les torts, ta forfaiture est si grande que tu te joues du ciel, en compagnie de tes prêtres dont il est dit qu'ils ont la tête vide parce qu'ils la font tondre.

« Rome, violatrice des commandements de Dieu, ta cupidité n'a pas de mesure, et pour de l'argent tu vends le pardon des péchés.

« Rome, néfaste conductrice, la fin doit venir de tes lâches trafics. Dieu t'abattra, et de toi il ne restera que des ruines parce que tu as fait de ton règne le règne du veau d'or.

« Rome, persécutrice qui fais martyrs des chrétiens, en quel livre as-tu trouvé que des chrétiens eûssent le droit d'occire des chrétiens? Tu as été sinistre, toi et tes moines. Que nul n'oublie la boucherie de Béziers!

« Rome, à première vue tu es un agneau au simple regard; mais qu'on ne s'arrête pas au dehors, qu'on te voie au fond : tu es une louve enragée, une vipère qui porte couronne. C'est pourquoi le diable t'appelle et t'attend comme sa digne progéniture. Va prendre ta place dans le feu de l'abîme. »

LES VAUDOIS

A l'exemple des Albigeois, les Vaudois tendaient, dès le XII^e^ siècle, à instituer de petites Eglises séparées de l'Eglise de Rome.

Pierre de Vaux, né à Vaux sur les bords du Rhône, s'était établi dans la ville de Lyon dont il était devenu le marchand le plus considérable. En 1160, la mort

subite d'un de ses amis, qui faisait lui aussi un grand trafic, lui donna une telle émotion qu'il décida de distribuer son immense fortune aux indigents, de vivre chrétiennement dans la pauvreté évangélique et d'enseigner aux autres à vivre de même. Son cœur était touché de l'ignorance et de la misère d'une foule de gens qu'il voyait sans consolation. Ayant de la littérature autant que du zèle, il mit la Bible à leur portée et entreprit d'en commenter chaque jour devant eux les enseignements. Les psaumes et les évangiles étaient les thèmes les plus habituels de ses allocutions familières.

L'archevêque de Lyon menaça de sévir. Rappelé à la prudence, le bon Pierre abandonna la prédication en public et la continua en secret. Ses disciples et lui étaient aimés à cause de leurs vertus et de leur pauvreté volontaire qui les fit appeler les *pauvres de Lyon*. Ils s'introduisaient dans les maisons avec un extérieur paisible et doux; ils mettaient en lumière l'indignité des mauvais prêtres et des mauvais moines; ils disaient que tout lieu est propre au culte de Dieu et que la prière n'a pas besoin d'être faite dans les murs d'une église pour monter jusqu'à lui; ils ajoutaient qu'il n'y a pas un privilège du sacerdoce, et qu'il appartient à tous, hommes et femmes, de se faire les apôtres de la parole divine, à la seule condition de mener une vie sans reproche.

Cette doctrine fut condamnée par le pape Lucien III.

Ces hommes ne faisaient-ils pas œuvre anticatholique quand ils s'absentaient des églises pour prier entre eux, comme s'ils méprisaient la maison de Dieu dont les Ecritures proclament la sainteté?

Ne violaient-ils pas toutes les règles de l'Eglise quand ils s'arrogeaient le droit de prêcher sans mission, et

quand ils alléguaient les mœurs ou les richesses des prélats pour s'affranchir de leur tutelle, comme si ce n'était pas à la consécration du prêtre et non au mérite de sa personne que sont attachés ses pouvoirs?

N'introduisaient-ils pas une innovation scandaleuse en admettant que les femmes, qui, selon l'Ecriture, n'ont que le silence en partage, pûssent se mêler d'enseigner la religion?

Pierre de Vaux et ses coreligionnaires, chassés de Lyon, trouvèrent un refuge dans les montagnes du Dauphiné, de la Savoie et du Piémont.

Ils formèrent des sociétés de libres chrétiens, solides travailleurs, contents de peu, joyeux dans leur austérité, fondant des familles patriarcales où chacun vivait pour tous et tous pour chacun.

Aux heures de loisir, ils se ménageaient d'innocentes joies dont la plus douce était de se donner les uns aux autres un enseignement mutuel sur les devoirs du christianisme. Volontiers ils rappelaient ces paroles de Jésus : « Celui qui me confesse devant les hommes je le confesserai devant mon père céleste », ou encore celle-ci : « La marque qu'on m'aime c'est de suivre mes commandements ; » et ils faisaient l'essentiel de vivre selon l'Évangile, en s'excitant par l'amour du Christ à l'amour de Dieu, par l'amour de Dieu à l'amour du prochain.

Leur morale ne reculait pas devant des rigueurs excessives.

Plus sévères que les théologiens catholiques qui donnent au mariage pour seconde fin de servir de remède à la concupiscence, ils professaient que les mariés pèchent

mortellement lorsqu'ils usent du mariage pour une autre fin que pour avoir des enfants.

Respectueux des *princes des nations qui commandent avec autorité*, ils se répétaient que, dans le monde évangélique, celui-là est le plus grand qui se fait le mieux le serviteur du prochain.

Ils pensaient qu'on doit laisser s'écouler le torrent de l'injustice. Que peut-elle, sinon nous ôter des biens temporels dont le prix est nul ?

Ils rêvaient une société d'amour où le droit régnerait sans aucun recours à la contrainte, et où le mal ne serait combattu que par la patience qui se résigne et espère. « Rappelons-nous, disaient-ils, que nous n'avons qu'un maître et que nous sommes tous frères. »

Ne craignant ni d'encourager des chimères, ni d'autoriser des attentats par l'impunité, ils disaient qu'il ne faut point diviser les terres ni les peuples, mais s'appliquer à tout mettre en commun ; puis, que les princes et les juges encourent la damnation quand ils envoient des hommes à la mort, car c'est contrevenir aux prescriptions de l'Ecriture qui enseigne que « la Vengeance n'appartient qu'à Dieu », et que « Dieu ne veut pas la mort du pécheur. » Ils jugeaient enfin tout serment illicite.

Comme on le voit, la morale des Vaudois avait des traits communs avec celles des Albigeois.

Pour la religion, ils l'embarrassaient le moins possible des épines de la théologie, et certains d'entre eux réduisaient leurs prières à l'oraison dominicale. Ils se confessaient humblement les uns les autres ; mais en même temps ils estimaient que la confession de bouche n'est pas nécessaire lorsqu'on a la contrition dans le

cœur. Ils trouvaient naturel de communier dans les repas ordinaires, à la table commune, selon l'exemple des apôtres. Ils rejetaient les cérémonies de la messe, qu'ils faisaient uniquement consister dans les paroles eucharistiques de Jésus récitées en leur langue. Ils abhorraient comme artificielles et dissipantes les pompes du culte romain ; et ils mettaient au-dessus de tout formalisme la foi du cœur.

La nature était leur temple préféré. Ils se prosternaient, graves et purs, devant les sommets neigeux des Alpes que fait divinement étinceler le soleil ; ils commémoraient les textes de l'Évangile mis en langue vulgaire, et leurs voix se mariaient pour chanter des hymnes où s'exprimait une foi profonde dont les pires persécutions ne troublèrent pas la sérénité.

Il était fréquent que des Vaudois quittassent leurs vallées alpestres pour rayonner dans le Nord et dans le Midi, faisant du commerce et semant partout la bonne parole. Ils portaient une longue chevelure, des capes pareilles à celles des moines, et des sandales qui laissaient voir leurs pieds nus, selon l'usage des apôtres du Christ. Le peuple regardait avec une curiosité sympathique ces humbles prêcheurs qui se privaient gaiement de toutes les superfluités de la vie, proclamaient la sainte égalité des âmes, réprouvaient les pratiques machinales, introduisaient l'indépendance dans la vie religieuse et ne voulaient pas d'intermédiaire entre le croyant et Dieu.

Leurs ennemis eux-mêmes reconnaissaient qu'ils étaient réglés dans leurs mœurs, modestes dans leur maintien, justes dans leur négoce, sobres dans leur nourriture, droits, équitables et bons dans toute leur con-

duite. Rien de plus significatif que les éloges du moine dominicain Renier dans son livre *Sur les Hérétiques*, écrit au milieu du XIII^e^ siècle.

Mais les Vaudois flétrissaient l'Eglise romaine comme l'Impudique annoncée par l'apocalypse, le pape comme le chef des errants, les prêtres et les moines comme les scribes et les pharisiens du christianisme. Il n'en fallait pas davantage pour persuader aux défenseurs du catholicisme que leur vertu avait un fond d'aigreur et de haine ; que, s'ils vivaient pauvrement, ils faisaient ostentation de leur pauvreté ; que, fussent-ils à l'extérieur encore plus justes, ils étaient homicides en leurs âmes, et qu'au fond ils n'étaient que des suppôts de Satan déguisés en anges de lumières.

Dès le XIII^e^ siècle, on dressa contre les Vaudois des bûchers. Au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, on les traqua impitoyablement. Mais les fanatiques acharnés à leur extermination les trouvèrent inébranlables et doux.

C'est en ces temps mauvais que diverses tribus de Vaudois commencèrent à avoir des pasteurs ambulants, pris parmi les hommes d'âge connus par leur vie juste et sainte. On les appelait *barbes*, mot qui signifie *oncle*, le titre le plus voisin de celui de père. Les barbes étaient pour ces persécutés des maîtres d'héroïsme et comme les premiers prédestinés aux supplices.

Il n'y a qu'une voix pour reconnaître combien les Vaudois se montrèrent magnanimes devant la mort. Comme jadis saint Bernard parlant de l'inflexible courage des Albigeois, Bossuet explique la fermeté des Vaudois par les artifices de Satan qui, puissant sur les cœurs comme sur les corps, sait faire imiter jusqu'au martyre à ceux qu'il tient sous son joug. Selon lui on

ne doit pas s'étonner de voir des martyrs dans toutes les religions, même dans les plus monstrueuses; mais *s'il ne faut tenir pour vrais martyrs que ceux qui souffrent dans l'unité catholique.*

LA PAUVRETÉ ÉVANGÉLIQUE

Les Vaudois comme les Albigeois, les Lollards comme les Béguards, les Hussites comme les Wicléfistes, eurent ce caractère commun qu'ils en appelaient à l'esprit évangélique, glorifiaient la pauvreté et condamnaient l'Église romaine. Celle-ci les traita de faux pauvres, et elle leur opposa, comme étant de vrais pauvres selon Jésus-Christ, les moines mendiants, franciscains, dominicains, carmes, augustins, sans distinguer de la pauvreté qui a sa noblesse la mendicité qui est avilissante.

De fait, l'Église primitive fut essentiellement la cité des pauvres. « Dieu, disait Jésus, m'a envoyé pour enseigner la bonne nouvelle aux pauvres. » Ils pleurent, ils seront consolés; ils sont dans l'affliction, ils auront la joie éternelle. « O pauvres, heureux êtes-vous; car à vous appartient le royaume de Dieu. » Oui, « heureux les pauvres, heureux ceux qui ont faim et soif! » Puis, lançant l'anathème à la richesse, Jésus s'écrie : « Malheur aux riches! Malheur aux rassasiés! »

La richesse corrompt les cœurs et les volontés, excite l'orgueil et la cupidité, fait l'homme paresseux, sensuel et dur. Où manque le détachement, la vertu est toujours en péril. Quelle était la force des héros de l'antiquité? C'est qu'ils savaient être pauvres. Combien n'est-il pas beau d'avoir le cœur assez grand pour trouver tout petit dans les biens temporels? Aux yeux du vrai chrétien il

n'y a que les âmes qui comptent, et son trésor est l'amour des âmes fondé sur l'amour de Dieu.

Un pénitent des premiers siècles avait donné tous ses biens aux pauvres et ne gardait qu'un exemplaire de l'Évangile. Il finit par le vendre pour assister un indigent « O Seigneur, s'écria-t-il, heureux suis-je d'avoir tout quitté pour vous, même le livre qui m'a appris à quitter tout. »

Dans l'Évangile l'avènement du royaume de Dieu est un renversement des conditions, où les pauvres deviennent les fortunés et les derniers les premiers. Ici est le riche, vêtu de magnifiques habits, servi par une valetaille empressée, nourri des mets les plus délicats. Là, étendu à sa porte, est le pauvre en guenilles, couvert d'ulcères que lèchent les chiens et gémissant de ne pouvoir rassasier sa faim avec les miettes tombées de la table du riche. La mort vient pour tous deux. Les anges transportent le pauvre au lieu des délices, et le riche descend au lieu des douleurs. « Ah ! gémit le riche, si ce pauvre trempait dans l'eau le bout de son doigt et venait rafraîchir ma langue ! je souffre tant dans ces flammes ! » Il lui est répondu : « Souviens-toi ! Dans la vie ce pauvre a eu les maux en partage ; et toi les biens. Maintenant c'est à lui d'être consolé et à toi de souffrir. »

Le jeune homme à qui Jésus dit de donner sa fortune aux pauvres et de le suivre s'en alla tout triste ; car il avait de grands biens. Et ce fut une occasion pour le maître de répéter à ses disciples qu'en vérité il était extrêmement difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux.

Ils en ont pourtant un moyen, c'est de se faire pauvres en suivant ce précepte qui leur est adressé par saint Paul : « Que votre abondance supplée à la disette de vos frères, afin que l'égalité se fasse. »

On veut être logé, meublé, servi, vêtu, nourri et en fêtes, à proportion de ses biens. Le point serait de rester pauvre dans son opulence et de comprendre qu'on n'a les richesses que pour en faire une sage dispensation aux misérables. Le riche est perdu s'il ne se fait point l'intendant des pauvres. Ils peuvent le sauver s'il leur est secourable, car il est dit : Heureux les miséricordieux ! « Si des pauvres vous vous faites des amis, ils vous introduiront dans les tabernacles éternels. »

Une parabole nous montre le père de famille qui fait chercher dans la ville les indigents et les impotents, pour qu'on les amène à sa table; et, dans saint Luc. Jésus dit expressément : « Quand tu feras un festin, n'y convie pas tes amis, ni tes frères, ni d'autres riches, car ils t'inviteraient à leur tour et te rendraient la pareille; mais invite les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles, et heureux seras-tu de ce qu'ils ne pourront te le rendre, car cela te sera rendu à la résurrection des justes. »

Mais voici ce qui est le plus significatif. Lorsque l'Évangile nous représente Jésus faisant le discernement des élus et des damnés, il ne met en avant contre ceux-ci qu'un seul chef d'accusation, la dureté envers les misérables, et en faveur de ceux-là qu'un seul motif de glorification, la bonté envers les misérables : « Venez, vous, les bénis de mon père; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez

recueilli, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais malade, j'étais en prison et vous m'avez visité. » Quand donc l'ont-ils ainsi assisté ? Quand il souffrait ces maux dans la personne des misérables qui sont ses membres vivants. « Ce que vous avez fait à un de ces plus petits de mes frères, dit-il, vous me l'avez fait à moi-même. » Et s'adressant aux damnés : « Retirez-vous de moi, maudits ; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais étranger et vous ne m'avez pas logé; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais malade, j'étais en prison et vous ne m'avez pas visité. »

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Dans l'Église, le grand restaurateur de la pauvreté évangélique fut saint François d'Assise, physionomie originale entre toutes.

Ce n'est pas dans les écoles que s'est formé François. Il a nourri son esprit non des doctes dissertations de la scolastique, mais des simples paraboles de l'Évangile. Le Jésus du sermon de la montagne possède en lui un parfait disciple. Lui-même dira qu'il n'a eu de maître que Dieu le dressant à vivre selon le modèle donné par les saints évangiles.

L'amour de la pauvreté est sa marque propre. Il ne l'aime point par cet esprit de mortification qui fait de certains ascètes des bourreaux d'eux-mêmes; il l'aime par cet esprit de liberté qui sollicite une âme haute à se soustraire aux basses servitudes de la vie pour se donner toute à son perfectionnement dans la tendresse, la joie et la paix. Il l'aime surtout parce que Jésus l'a

aimée et qu'il lui est doux d'être participant de son détachement, de ses humiliations, de ses souffrances. Ame simple et belle qui méprise et abhorre toutes ces complications où s'embarrassent les chercheurs de bien-être, de réputation, de pouvoir, cette fumée de la vanité, cette enflure de l'orgueil, ce ver rongeur de l'ambition, cet enfer de l'envie et tous les mille tourments de la concupiscence humaine !

François veut que ses disciples soient joyeux, et il professe que la pauvreté est la mère de la joie, tandis que la tristesse accompagne l'opulence. Et, en effet, si nous regardons autour de nous, nous verrons que la gaieté est communément le partage de ceux que les riches appellent les misérables. Les maniaques de l'or, du luxe, des distinctions, sont les bourreaux d'eux-mêmes.

Le « petit pauvre de Dieu » trouve, avec Tertullien, *qu'il n'y a pas de plus grandes délices que le dégoût des délices*. Parmi les jeûnes, les travaux, les affronts, les souffrances, il garde une allégresse d'âme qui ensoleille toutes choses.

Il n'a pas dépendu de lui que l'Église ne retrouvât sa vigueur originelle dans un renouveau de ce grand courant d'amour, de simplicité, d'humilité, de pauvreté, qui fut la force et le charme du christianisme primitif.

François, fils d'un riche marchand d'Assise, naquit en 1182. Il se jeta d'abord dans le luxe et la dissipation. C'était un bourgeois qui jouait au chevalier. Mais, au milieu des divertissements, son cœur était triste. Le goût de la solitude le prit. Il s'isola dans une retraite, où sa mélancolie le suivit ; puis revint à la vie de plaisirs. Les

fêtes laissaient toujours une ombre sur son front. Plus que jamais il devenait songeur. Ses amis se mirent à le railler. A quoi rêvait-il? A prendre femme? « Oui, dit François, je pense à prendre une femme belle entre toutes. » Il était déjà amoureux de « dame Pauvreté » en qui il voyait dame Liberté et dame Charité.

Au cours d'une promenade à cheval il rencontra un lépreux. Saisi d'effroi et de dégoût, il tourna bride. « Quoi! se dit-il presque aussitôt, je m'éloigne ainsi de mon frère qui souffre! » Il revint sur ses pas, mit pied à terre, donna tout son argent au lépreux et baisa sa main. A partir de ce jour, il se fit un devoir d'aller régulièrement dans toutes les léproseries porter un peu d'assistance à tant de malheureux morts au monde. Ils étaient ravis; et lui trouvait de plus en plus doux de les servir.

Un voyage qu'il fit à Rome pour le négoce de son père lui procura enfin l'occasion de réaliser sa pensée secrète. Ayant abordé un pauvre, il lui donna son riche habillement en échange de ses haillons. Ainsi vêtu de la livrée du Christ, François s'en va, sous le porche de la principale église, se mêler aux autres pauvres. Il tend la main avec eux, et, quand la foule s'est écoulée, il leur distribue, comme à ses frères, les aumônes qu'il a reçues. Des amis l'ont reconnnu. Mais l'opprobre lui est une joie. Il savoure son abjection volontaire. Il en est fier. Oui, selon la parole de Dante « il a pris pour dame celle à qui pas plus qu'à la mort personne n'ouvre sa porte en souriant »; il a épousé la Pauvreté. Mais Jésus-Christ ne l'avait-il pas épousée avant lui? Qu'il soit raillé, bafoué, peu lui importe. N'est-il pas bon au chrétien de subir des humiliations? L'apôtre saint Paul

n'a-t-il pas dit qu'*il faut être fou afin d'être sage?*

Et, en effet, son père l'accuse de folie. Il se plaint d'avoir un fils qui s'est constitué le pourvoyeur des familles indigentes et lui prend toutes ses marchandises pour en faire de l'argent qu'il distribue aux pauvres. Alors François de renoncer à son patrimoine. Fi de tous ces biens, puisqu'on veut l'empêcher de les donner! Il jette même ses habits aux pieds de son père. « Gardez tout, lui dit-il, je m'en remettrai désormais totalement à notre Père qui est dans les cieux. » Il ira pauvre parmi les pauvres. Il travaillera pour eux; il quêtera pour eux et il vivra avec eux.

On le voit parcourant villes et hameaux dans un perpétuel exercice de sa bienfaisante pauvreté. « Chrétiens, dit-il à tous, joignez-vous à moi; vendez vos propriétés pour en faire le bénéfice des pauvres. Goûtez les délices de cette pauvreté qui est aussi la charité. »

Son enthousiasme pour les vertus qui doivent orner l'âme chrétienne prend une forme lyrique :

« Sois bénie, Sagesse, auguste reine, avec ta sœur la pure et sainte simplicité.

« Sois bénie, dame Pauvreté, avec ta sœur la sainte humilité.

« Sois bénie, dame Charité, avec ta sœur la sainte obissance.

« O vous toutes, très saintes vertus, soyez bénies par le Seigneur de qui vous procédez. »

La piété de François n'a rien de morose. Il rit à tout. Les champs, les bois, la lumière, les oiseaux lui sont une fête perpétuelle. Son humilité profonde, son innocence d'enfant, sa cordiale sympathie pour toutes les

œuvres de Dieu le mettent en communion avec la nature.

Ce n'est pas lui qui aurait dit ce mot rude de saint Paul : « Est-ce que Dieu se met en peine des bœufs ? »

Il aimait les animaux, et les animaux l'aimaient. Un jour un vol d'oiseaux s'arrête à ses côtés. François les prêche à sa manière : « Oiseaux, mes frères, louez le Créateur ! Il vous a vêtus d'un fin duvet et il vous a donné des ailes. Vous lui devez de vivre dans l'air pur. Sans semer ni moissonner, vous trouvez tous les jours votre pâture. Célébrez en vos chants votre protecteur de là-haut ! » Et les oiseaux l'enveloppaient de leurs caresses.

Au cours d'un de ses sermons en plein champ, des hirondelles couvraient sa parole de leurs cris aigus. Lui aussitôt de s'adresser à elles pour les prier de favoriser par leur silence un humble serviteur de Dieu occupé à dire les louanges de celui qui les a créées.

Il admire les fourmis et les abeilles travaillant ensemble de bonne amitié. La mutuelle tendresse des pigeons et des colombes le ravit. A Sienne il se fit céder des tourterelles qu'on tenait prisonnières : « Petites sœurs, leur dit-il, simples et innocentes, vous vous étiez laissé prendre. Je vais vous donner la liberté, et je vous ferai des nids pour que vous puissiez y croître et y multiplier, selon le commandement de notre Créateur. »

Une autre fois, ayant aperçu un agneau qu'on menait à la boucherie, il fut tout attendri et sacrifia sa tunique pour le racheter de la mort.

Au cours d'une traversée, un batelier lui offrit un gros poisson pour qu'il s'en régalât. Il ne l'accepta que pour le remettre dans l'eau : « Reste sauf, mon frère, lui dit-il, et, quoique muet, bénis Dieu.

Il y a un cantique où s'est peinte l'âme tendre de François d'Assise; c'est le cantique des créatures. Il le composa au cours d'une de ces journées de maladie où il fut veillé par l'abbesse des Clarisses, sainte Claire, cette fille adoptive, cette amie, cette sœur, qu'avait unie à lui un même amour du Christ et de la pauvreté. Que ne puis-je faire passer dans ma traduction le charme naïf du texte italien !

« Mon bon Seigneur, mon tout-puissant Seigneur, soyez loué, célébré et béni! Vous seul, ô Très Haut, méritez honneur et gloire, et aucun homme n'est digne de vous nommer.

« Soyez loué, mon Seigneur, avec toutes vos créatures, et spécialement avec notre frère le Soleil, qui verse le jour et nous illumine. Il est beau et rayonne avec grande splendeur. C'est de votre lumière, ô Très Haut, qu'il porte en soi l'emblème.

« Soyez loué, mon bon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles. Vous les avez formées dans le ciel, claires, brillantes et belles.

« Soyez loué, mon Seigneur, pour notre frère le vent, et pour l'air, et pour le nuage, et pour le ciel serein, et, pour toutes les faces du temps, car c'est par là que vous donnez à vos créatures vie et accroissement.

« Soyez loué, mon Seigneur, pour notre sœur l'eau; car elle est bien utile, et humble, et précieuse, et pure.

« Soyez loué, mon Seigneur, pour notre frère le feu, par qui vous allumez des flammes dans la nuit. Il est beau; il est gai; il est sain et fort.

« Soyez loué, mon Seigneur, pour notre mère la terre, qui nous soutient et nous nourrit, et produit toute la

diversité des fruits, avec l'herbe et les fleurs multicolores.

« Soyez loué, mon Seigneur, pour nos frères qui pardonnent le mal par amour pour vous, qui supportent les peines et les tribulations. O heureux ceux qui resteront inébranlablement des pacifiques; car vous, le Très Haut, vous les couronnerez.

« Soyez loué, mon Seigneur, pour notre sœur, la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper. Ah! malheur à ceux qui mourront en péché mortel! Heureux ceux qui se trouveront dans les voies de votre volonté sainte! Ils ne seront pas exposés aux coups de la seconde mort, de la mort éternelle.

« Louons et bénissons notre Seigneur! Rendons-lui grâce, et servons-le en grande humilité. »

En général les mystiques ont ce sentiment de la nature qui donne le charme d'une idylle à certaines pages de l'Évangile.

Saint Bernard aimait à se laisser instruire par la terre, les blés, l'herbe et les fleurs : « Crois-en mon expérience, écrit-il à un ami, tu trouveras dans les forêts plus que dans tous les parchemins. Les arbres et les rochers t'enseigneront ce que nul maître ne saurait te faire comprendre. »

Hugues de Saint-Victor oppose aux livres écrits de la main des hommes, le monde visible qui est un livre écrit de la main de Dieu. Il déplore qu'on ait l'habitude de regarder la nature sans en épeler les caractères et qu'on se contente d'apercevoir l'extérieur des êtres au lieu d'en pénétrer le sens profond. « La sagesse divine, dit-il, est la vérité; la créature raisonnable est l'image de la vérité; et le monde des corps est l'ombre de cette image. »

A l'exemple de saint François d'Assise, saint Bonaventure envisagera tous les êtres comme liés par des nœuds fraternels et il conviera les bluets des champs, le pampre de la vigne, le chêne de la forêt, l'étoile du firmament à s'unir avec lui dans la glorification du Seigneur.

François était un intuitif, d'instruction médiocre, qui, tout en adorant le rêve, prisait beaucoup l'action.

Il semonçait les moines grands liseurs. « Jetez tous ces livres! Il ne s'agit pas d'étudier ce que d'autres ont fait, mais de faire nous-mêmes. C'est en peinant et en luttant sans répit que Charlemagne et ses paladins opéraient leurs conquêtes. Beaucoup s'imaginent qu'il suffit d'apprendre et de raconter les souffrances des martyrs pour avoir droit à leurs couronnes. Ce qu'ils contemplent en idées, il leur semble l'avoir accompli eux-mêmes. Non, non, il n'en va pas ainsi. Nos modèles furent agissants. Agissons! »

Dévoré de la soif du martyre, quand ses compagnons et lui décident d'aller sur tous les points du monde, les pays mahométans sont le domaine qu'il s'assigne. Il espère qu'il gagnera des musulmans au catholicisme et que son apostolat finira par sa mise à mort. Vaine attente! Il ne fait pas des convertis ; mais il se fait partout des admirateurs. Quelques vives que soient ses invectives contre la religion de Mahomet, pas un potentat ne songe à devenir son bourreau. Il revint tout triste de ces lointaines régions où lui était refusée la joie de conquérir des fidèles et de répandre son sang pour le Christ.

L'Église aurait voulu faire de François un prêtre. Il refusa cet honneur. C'était bien assez que le pape eut

consacré son ordre en 1108, et l'eût autorisé, lui et ses frères, à prêcher la parole évangélique. D'autant plus héroïque qu'il était inconscient de son héroïsme, François se regardait comme un misérable pécheur indigne de la dignité sacerdotale.

François ordonnait à ses compagnons d'aller catéchiser les hommes pieds nus et sans rien autre que leurs habits de bure. Jésus ne disait-il pas à ses apôtres de ne prendre ni chaussures, ni bâton, ni sac de voyage, ni pièces de monnaie ?

Pour gagner leur nourriture, ils aidaient ouvriers et paysans dans leurs travaux.

Il arrivait qu'on les accueillait mal. Des enfants leur lançaient des pierres, se suspendaient à leurs capuchons, faisaient des déchirures à leurs tuniques. Les frères prenaient tout en souriant. Leur patience étonnait et désarmait. Lorsqu'on apprenait que la plupart étaient des gens qui, possédant beaucoup, avaient tout donné pour l'amour de Dieu, on finissait par les admirer.

Ces premiers franciscains formaient des familles de frères où tous portaient le fardeau les uns des autres. Ils avaient une ingénuité de cœur qui les faisait semblables à des enfants. L'âme de François d'Assise rayonnait en eux.

Comment les foules n'auraient-elles pas été séduites par ce mystique passionné qui mêlait à son tendre ascétisme toutes les pétulances de la nature italienne ?

Ennemi des spéculations théologiques, François proclamait que la simplicité et la pureté de l'âme valent plus que toute la science du monde. Hostile aux pratiques et aux formules vaines, il mettait un seul soupir parti du cœur

au-dessus des longues prières qui ne sont qu'au bout de la langue. Singulièrement démonstratif dans les élans de sa piété, il léchait avec une sorte de sensualité ses lèvres quand elles prononçaient le nom de Jésus. La légende le peint transfiguré en Christ à force d'amour et de compassion, si bien que, dans un jour d'extase, son corps se trouva porter les marques des cinq plaies du crucifié.

Lui et ses compagnons avaient pris le nom de *Jongleurs de Dieu*, et aux grands anniversaires, ils rendaient au vif les scènes de la Nativité, avec la crèche, l'âne et le bœuf, ou les scènes de la Passion avec toutes les péripéties évoquées dans les quatorze stations du chemin de la croix.

Un jour François fut assailli par une troupe de voleurs. Il se mit à les sermonner. Rien à prendre, et un prêche à subir! Cela les fâcha. Ils firent ébouler sur lui un énorme tas de neige. Il s'en dégagea, moitié triste de leur endurcissement, moitié riant de sa déconvenue.

Avec d'autres brigands il fut plus heureux. Il s'était mêlé à eux pour en faire des disciples. Son angélique mansuétude agrémentée de belle humeur les convertit.

Tout cela se disait, et de plus en plus s'étendait la renommée du grand pauvre de la douce terre d'Ombrie.

A une assemblée générale de frères mineurs, il s'en trouva réunis près d'Assise plus de cinq mille. Ils campaient dans les champs, et de partout le peuple s'empressait pour suffire à leurs besoins.

D'après les témoignages qui nous sont restés de lui, on peut reconstituer les enseignements que François adressait à ses fils spirituels :

« Fils bien-aimés, leur disait-il, recevez mes conseils quoique ce soient ceux d'un misérable pécheur. Dieu m'a fait votre guide. Pourquoi moi, et non un autre? Parce que j'étais faible, humble, ignorant. Il lui plaît de confondre la force, la noblesse, la science du monde. Comme moi vous êtes des faibles, des petits et des ignorants. Mais soyez sans crainte; Dieu saura vous inspirer.

« Par vos discours et encore plus par vos exemples, exhortez les hommes à la pénitence de leurs fautes et à l'observance des commandements de Dieu; libérez-les de la prison des vices pour les rendre à la pure lumière de l'Évangile.

« Apôtres de la paix, ayez-la dans le cœur; montrez-vous si doux, si bons, qu'en vous voyant tous soient sollicités à la concorde et à la bienfaisance.

« Soyez patients et encore patients. Aimez vos frères plus que vous-même pour les amener au bien.

« Vous marcherez deux à deux, silencieux et modestes. Notre cellule nous suit partout. C'est notre corps. L'âme est l'ermite qui l'habite pour y prier et se tenir toujours élevée à Dieu avec humilité et simplicité.

« Travaillez tous de vos mains, non pour de l'argent, mais pour le bon exemple. Quand le nécessaire ne vous est pas donné en retour de votre travail, demandez l'aumône de porte en porte en disant : Dieu vous donne la paix.

« Réjouissez-vous d'être au nombre des fortunés qui ne possèdent rien et ne veulent jamais rien posséder. C'est tout avoir que renoncer à tout. Plaignez ces insensés dont la vie se passe dans les contentions pour acquérir ou défendre les chaînes qu'ils se donnent et

qu'ils appellent leurs richesses. Tant qu'ils vivent, les soucis les dévorent ; quand ils meurent, leurs proches s'empressent autour de leur corps à peine refroidi, pour se disputer leurs dépouilles. Et chacun de dire : « Maudit soit-il, car il aurait pu me donner davantage et il ne l'a pas fait. »

François veut ses frères toujours occupés, mais jamais embarrassés de soucis matériels. Il les veut piochant la terre, prêchant les fidèles, visitant les léproseries, soignant les malades, mais ne touchant pas à l'argent. Pour lui, manger le pain de l'aumône c'est *vivre de la table du Seigneur* et ressembler aux oiseaux qui n'ont pas leurs greniers d'abondance, mais vont picorant de çà et de là. Si l'alouette s'occupait de thésauriser, elle ne prendrait pas si gaiement son vol vers l'azur et le soleil.

François et ses disciples furent une fois tentés de prolonger leur séjour dans une solitude près de Rome.

Ne serait-il pas bon de rester là bien tranquilles, savourant les joies du renoncement, liés par une union fraternelle et se nourrissant des vivres que tantôt les uns, tantôt les autres, iraient quêter dans la grande ville ?

Cette perspective d'une existence purement contemplative dont la sérénité serait embellie par le charme mystique d'un superbe paysage souriait aux pieux compagnons. Ils remémoraient avec complaisance ces versets de l'Évangile où il est dit que les lys ne travaillent ni ne filent et qu'il n'y a pas à avoir souci du lendemain : morale chimérique qui ne se comprenait que quand on croyait imminent le jugement de Dieu, annoncé si proche par Jésus.

François rejeta une tentation égoïste. Se cloîtrer, n'est-

ce pas ne penser qu'à soi? Nous nous devons aux autres, disait-il. Et on quitta ce paradis terrestre pour revenir sur les routes.

A côté de ses légions de moines, François créa le Tiers-Ordre, sorte d'Internationale pieuse composée d'hommes et de femmes qui, sans renoncer à la famille et à la propriété, étaient unis par un commun esprit de détachement et de charité.

Les *frères* et les *sœurs de la pénitence* avaient pour règle de limiter au strict nécessaire l'usage des biens de ce monde et de disposer du superflu pour les pauvres. Outre des secours, ils devaient donner aux malheureux leurs soins et leur cœur. Il leur était prescrit d'être des pacifiques, appliqués à faire partout succéder au règne de la haine le règne de l'amour.

Le Tiers-Ordre où les grands étaient mêlés aux petits favorisa le développement des instincts démocratiques, surtout en Italie. Immense était le contraste entre ces disciples de saint François appliqués à vivre selon les purs principes de l'Évangile et tous ces puissants en lutte, dont les divisions et les attentats désolaient la riante patrie du mystique novateur.

Quand François mourut à quarante-quatre ans, consumé par cette flamme d'amour qui était en lui, les bonnes gens se racontaient que tous les oiseaux de la région étaient venus voleter autour de son corps et lui avaient chanté des hymnes d'adieu. Le jardinet qui avait eu le privilège d'être souvent foulé par les pas du séraphique religieux se mit à donner des roses sans épines. La petite portion de terrain où était sa cabane devint sous le nom de *Portioncule* un asile inaccessible

à la force, un lieu saint dont il était dit qu'un chrétien obtiendrait tout ce qu'il y demanderait avec ferveur. On a vu jusqu'à 200.000 pèlerins campés dans les champs autour de l'église Sainte-Marie des Anges, le sanctuaire magnifique où est englobée la Portioncule.

Le maître disparu, il était fatal que la plaie de la mendicité fît dégénérer en bassesse fainéante et cupide cette pauvreté jointe au travail et à la bienfaisance qu'avait préconisée François d'Assise, d'accord avec l'Évangile.

Trente ans après la mort de saint François, saint Bonaventure déplorera qu'il y ait tant de franciscains oisifs, vagabonds, importuns, âpres à la curée. Ces professionnels de la pauvreté étaient en train de devenir les plus riches d'entre les riches.

Les frères mineurs donnèrent en quelque sorte le ton à ces mendiants éhontés qui pullulent encore dans les pays catholiques, en Bretagne, en Italie, en Espagne, et qui, si vous offriez de les occuper, répondraient volontiers : « On vous demande de l'argent, et non pas du travail. »

François avait prévu cette décadence. Il allait jusqu'à dire qu'un temps viendrait où l'Ordre, déchu de la pauvreté et de l'humilité évangélique, tomberait en un tel discrédit que *ses membres rougiraient de se montrer*.

Ils continueront à se montrer, et leur nombre croîtra vite jusqu'au delà de 150.000. Commis-voyageurs de la papauté, les quêteurs d'aumônes promèneront leur paresse gloutonne par tous les chemins, broderont des contes pieux pour capter les dons des fidèles, seront assidus au chevet des mourants, feront pénétrer dans les hameaux les plus isolés les instructions de l'Église, espionneront les

défaillants engagés dans les sentiers de l'hérésie, se montreront à la fois onctueux et redoutables. Ce n'est pas sans raison qu'au XIII^e^ siècle l'illustre peintre florentin Cimabue verra dans le père des moines mendiants l'Atlas de la catholicité, et représentera l'humble saint François portant sur ses épaules le siège pontifical.

Toutefois la bonne sève franciscaine ne se perdra pas tout à fait. Maints disciples de François d'Assise tendront à ressusciter le pur esprit de Jésus dans le christianisme de plus en plus déchristianisé par les théologiens. Ils inclineront à mettre la voix intérieure de Dieu au-dessus des mots d'ordre de l'Église ; ils flotteront de l'obéissance à la liberté ; ils seront de tendres pessimistes condamnant le train du monde et faisant de l'amour qui se sacrifie l'âme de la piété.

SAINT BONAVENTURE

C'est surtout parmi les franciscains que se produisirent des théories mystiques rappelant par certains traits le communisme des premiers chrétiens. Le principal organe de ces théories fut saint Bonaventure.

Bonaventure naquit, en 1221, dans cette belle Toscane où devait naître, un siècle plus tard, un autre mystique, Pétrarque, moitié chrétien, moitié alexandrin, le plus tendre et le plus raffiné des humanistes, chantre du pur amour et de la vie solitaire, admirateur de l'antiquité et ingénieux novateur qui ne contribua pas peu à la destruction du vieux monde de la scolastique.

Ami des humbles, Bonaventure demeura humble lui-même, quoiqu'il eût été élevé au cardinalat ; et on raconte que des envoyés du pape, venus vers lui, le trouvèrent lavant la vaisselle du couvent.

Certain moine disait un jour à Bonaventure : « En vérité, maître, comment pourrons-nous obtenir le salut, nous qui savons si peu notre religion? — Mon frère, lui répondit Bonaventure, il suffit d'aimer le Seigneur. — Vraiment! Croyez-vous donc qu'une simple femme puisse lui plaire autant qu'un grand docteur en théologie? — Elle lui plaira davantage si elle l'aime davantage. » Avisant à ce moment une mendiante qui ne savait pas lire, le bon moine lui cria : « Consolez-vous et soyez en joie, pauvre femme. Si vous aimez bien Dieu, vous pouvez avoir dans le ciel une meilleure place que frère Bonaventure lui-même. »

Quand saint Paul a dit : « Le désir des richesses est la racine de tous les maux », il songeait à la foule des misérables qu'elles font et à la multitude des bassesses, des tromperies, des injustices, des méchancetés qu'on se permet pour elles.

Aux yeux du *docteur séraphique*, la passion de l'or est le vice radical d'où pullulent tous les vices.

Il conviendrait que les hommes renonçassent aux richesses pour les réunir en un trésor commun dont chacun recevrait une part proportionnée à ses droits et à ses besoins.

Les uns doivent travailler de la tête, les autres des mains, selon leurs dispositions; car il faut que la tâche de chacun soit adaptée à sa capacité. L'essentiel est que tous travaillent, vu qu'en dehors du travail il n'y a pas de vie fructueuse, pas de vie honnête, ou, pour mieux dire, pas de vie.

Sur la double base du travail et du détachement pourra s'édifier la république chrétienne. Elle grandira

soutenue et fortifiée par les efforts variés de ceux qui pourvoient aux nécessités physiques, comme l'artisan ; aux nécessités politiques, comme le magistrat ; aux nécessités spirituelles, comme le prêtre.

Traçant à l'âme la route qui achemine à Dieu, saint Bonaventure oppose au monde extérieur le monde intérieur; et dans le monde intérieur il distingue la région inférieure qu'occupent les vérités scientifiques, la région moyenne qu'occupent les vérités philosophiques, la région supérieure qu'occupent les vérités divines.

Vaine est toute science qui n'aboutit point à cette quiétude de la contemplation où réside la vraie sagesse et où s'accomplit l'union surnaturelle de l'âme avec son divin époux.

Pour arriver à se mettre ainsi en communion avec Dieu, il faut l'aimer. Or on ne se perfectionne dans l'amour de Dieu qu'en se perfectionnant dans la haine de soi-même par le plus entier renoncement.

ECKHART, TAULER, RUYSBROECK

Plus que toute autre contrée, l'Allemagne, méditative et sentimentale, produisit des mystiques parmi lesquels plusieurs préludèrent aux conceptions panthéistes de la future philosophie allemande.

Leur spéculation hardie dédaignait la dialectique, labyrinthe où l'âme s'égare ; prétendait se placer du premier coup au centre même de l'Etre ; ne voyait de là que vain jeu de phénomènes dans la nature et dans l'humanité, et concluait que la félicité consiste à s'identifier avec Dieu.

C'est plein de ces idées qu'à la fin du XIII^e^ siècle, maître Eckhart, dominicain de Cologne, enseignait que

l'amour anéantit tout ce qu'il y a d'humain en notre âme et la divinise. On aurait cru entendre Plotin.

La doctrine de maître Eckhart fut un peu tempérée par Jean Tauler, autre dominicain, mort à Strasbourg en 1361.

Ce prédicateur fameux, qu'on surnomma le *théologien illuminé*, fait la plus grande part à l'effort moral dans l'œuvre de notre édification. C'est en pratiquant toute vertu et en se mortifiant de toute passion que l'âme revient de plus en plus à son fonds intérieur. Là, dans le plus intime d'elle-même, elle trouve Dieu, s'unit avec lui et devient en quelque sorte le théâtre où il opère ses merveilles.

Tauler développe en mille formes cette pensée profonde de saint Bernard : *L'âme est moins dans le corps qu'elle anime que dans l'être qu'elle aime*, et, quand il parle des extases de l'amour divin, il a des accents qui sont comme le prélude de ces paroles enflammées de sainte Thérèse : « O mon Sauveur! Quel attrait dans ces eaux vivifiantes du pur amour! Heureux qui pourrait s'y voir submergé jusqu'à perdre la vie au milieu de ses transports et de ses ravissements! »

Il dit : « Non seulement l'âme contemplative voit Dieu par une clarté qui est la *divine essence ;* mais encore l'âme perd l'existence propre qu'elle avait auparavant, elle est changée, transformée, absorbée. Elle s'écoule en l'être idéal qu'elle avait de toute éternité dans l'essence divine. » Et pourtant il pense que, lorsque Dieu sera *tout entier en tous* selon le mot de saint Paul, tous discerneront qu'ils sont et demeurent plusieurs, bien que réunis à lui.

Autant Jean Tauler était lettré, autant le mystique flamand Ruysbroeck, qu'on appela le second Denis l'Aréopagite, était illettré. Ce moine enhousiaste s'enorgueillissait de demander sa science à la solitude, non aux livres, et il prétendait n'écrire que lorsque son cerveau était allumé par l'inspiration.

Inconséquent avec lui-même, Ruysbroek s'égara le plus souvent dans des rêveries panthéistiques, mais quelquefois se montra pénétré de cet esprit individualiste qui animait le nominalisme, alors dominant.

Il lui arrive de répudier ceux qui imaginent que leurs âmes ont été créées de la substance même de Dieu et affirment qu'après la mort ils rentreront dans l'essence divine pour s'y perdre, comme se perd dans une fontaine la coupe d'eau qui y a été puisée et qu'on y verse de nouveau. L'absorption de tous les êtres dans l'être divin, aboutissant à un état où il n'y a plus ni pensée, ni sentiment, ni vouloir, lui paraît une annihilation de l'activité tout à fait contre nature.

GERSON

Les écrits panthéistes des mystiques furent combattus par Gerson. Son bon sens réclamait contre leurs exagérations au nom de l'individualité dont il n'admettait en aucun cas l'anéantissement.

Selon le *docteur très-chrétien*, la théologie mystique s'appuie sur les expériences intimes des âmes pieuses; elle n'est pas le fruit de l'étude et ne consiste ni en connaissances spéculatives ni en démonstrations d'école. Par cela même qu'elle ne sépare pas le cœur de la raison, elle est infiniment plus vivante que la théologie des dialecticiens; elle est la science souveraine.

C'est surtout au moyen de l'exercice énergique et soutenu des vertus morales qu'on y fait des progrès, et elle est aussi accessible à une *femmelette* qu'au plus savant des hommes.

Voilà légitimée l'inspiration individuelle par le même homme qui fut l'âme des grandes assises du clergé catholique et qui attribuait aux conciles l'infaillibilité qu'il déniait au pape. Voilà battus en brèche l'autoritarisme religieux, la hiérarchie et le dogmatisme.

Gerson enseigne que l'esprit seul peut connaître l'esprit, et que son œuvre essentielle est de nous faire pénétrer en nous-mêmes ce qui vaut mieux que nous-mêmes. Le sentiment est ici la condition de la connaissance. La foi mène à l'intelligence : on finit par savoir parce qu'on a commencé par aimer.

Il faut distinguer la simple pensée, la méditation et la contemplation. La simple pensée est naturellement volage ; elle coûte peu de peine et apporte peu de fruit. La méditation s'accompagne d'énergiques efforts pour chercher à connaître ; elle coûte beaucoup de peine, mais aussi elle n'est pas sans fruit. La contemplation prend son vol autour des réalités les plus hautes, que pénètre enfin notre âme ravie ; elle ne coûte bientôt aucune peine et elle apporte les plus grands fruits.

La contemplation consiste non à abstraire des objets telles ou telles formes sensibles, comme le fait l'imagination ; non à abstraire des choses, parmi la confusion des qualités accidentelles, les attributs essentiels, comme le fait la raison ; mais à s'abstraire soi-même de tout élément terrestre pour s'élever à l'intuition de l'incorporel, de l'éternel, par delà la sphère de ces

fantômes trompeurs, purs sons vides d'idées que les faux mystiques, dans leur formalisme insensé, prennent pour les parfaites réalités du monde intelligible.

La force qui nous soulève jusqu'au faîte de la contemplation, c'est l'amour. L'amour, une fois en possession de toute son énergie, interrompt en nous toutes les fonctions de la vie inférieure ; ou plutôt il les amoindrit, il les annule, de telle sorte qu'elles ne peuvent plus faire obstacle à l'action de la partie divine de notre être.

Alors a lieu l'extase, cette œuvre suprême de l'amour, où l'esprit semble sortir de soi pour se confondre avec ce qu'il aime. C'est là une véritable transfiguration de nous-mêmes. Cependant il ne faut pas aller jusqu'à dire, avec Amaury et autres, qu'ainsi ravie au-dessus de soi, l'âme perde son essence propre et s'anéantisse dans l'être divin au point de n'être plus la créature voyant et aimant Dieu, mais Dieu même vu et aimé. Dans toute opinion de cette sorte Gerson ne voit qu'*erreur* et *insanité*.

Trop souvent une imagination débridée suggère aux mystiques les plus singulières visions, et la passion les entraîne à tout exagérer. Ils se prévalent de ce qu'ils ont cru voir ou sentir pour récuser toute critique ; ils subtilisent à plaisir, enchérissent les uns sur les autres et se perdent dans les nues.

Obsédés de réminiscences du *Cantique des cantiques*, on les voit se complaire dans les images de fiançailles, de noces, de délices amoureuses, et leur innocente audace ne recule pas devant des assimilations monstrueusement outrées.

Comme le remarque Bossuet, ils prétendent avoir tué

en soi tout amour-propre, sans voir que c'est là le comble de l'amour-propre. A plusieurs s'applique la parole biblique : « Ils se disaient sages, ils se sont trouvés sots. »

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Il y a un livre qui sera la gloire éternelle du moyen âge : c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ce livre a des endroits admirables, et on pourrait en extraire comme une quintessence de moralité merveilleusement propre à éclairer et à échauffer les âmes. Michelet disait qu'en lisant l'Imitation il avait senti Dieu ; et on sait qu'Auguste Comte, le fondateur de l'école positive, amené dans la dernière partie de sa vie à comprendre toute l'insuffisance du *positif* de la science, lisait et relisait ce livre fait d'amour.

L'Imitation jointe aux psaumes, aux évangiles et aux épîtres apostoliques, forme le Manuel des chrétiens.

« Faites qu'on m'ignore, ô mon Dieu, » s'écriait le pieux auteur de l'*Imitation*. Et, en effet, nous ne savons pas encore au juste le nom du grand homme qui a ouvert aux cœurs souffrants cette source intarissable de consolations.

On s'est plu à supposer que ce grand homme était le fameux chancelier de l'Université, ambassadeur du roi de France et docteur de l'Eglise, qui, désabusé du monde et fatigué de lutter contre les iniquités des puissants, cacha sa vieillesse dans une pauvre école de faubourg, et y mourut en répétant aux petits enfants qu'il enseignait : « Priez Dieu pour l'âme du pauvre Gerson. » C'est là une conjecture sans fondement.

Même dans ses écrits les plus populaires Gerson a une latinité savante et un style pédantesque qui le différencient nettement de l'auteur de l'Imitation.

Au surplus, les gallicismes du texte latin établissent jusqu'à l'évidence que cet auteur était un Français, et l'accent de sa parole si vivante permet de supposer que, avant de se réfugier dans le cloître, il avait expérimenté par lui-même les illusions de la vie du siècle. Plusieurs chapitres portent l'empreinte d'une vaste mélancolie. L'expression forte des désenchantements causés par ce méchant monde s'y mêle aux suaves aspirations vers le royaume de Dieu.

Le livre premier vise l'inauguration de la vie intérieure par le rejet des vanités, la connaissance de soi-même et l'amendement des mœurs. Le livre deuxième a pour objet les progrès de la vie intérieure par le recueillement des pensées et la purification des sentiments. Le livre troisième, qui est le principal, nous montre l'achèvement de la vie intérieure par la communion de l'âme avec Dieu : le divin maître l'instruit, la soutient et la console, si bien qu'au règne de la nature se substitue le règne de la grâce.

A ces trois livres, formant un tout, fut ajouté un quatrième livre sur le sacrement de l'eucharistie, livre de valeur bien moindre et d'esprit tout sacerdotal, qui est sûrement d'une autre main et qui ne se trouve pas dans les versions populaires partout répandues, dès le xv^{e} siècle, sous le beau titre de *Consolation intérieure*.

Si l'on envisage les nombreux emprunts que l'auteur a fondus dans son texte, on remarquera qu'il cite avant tout les psaumes, l'ecclésiaste, les proverbes, les évan-

giles et les épîtres apostoliques. Il emprunte deux citations à Ovide et à Sénèque ; il n'en emprunte aucune aux pères de l'Église ni aux scolastiques.

Enfin paraissait une œuvre où la religion qui est tout sentiment n'était plus étouffée par la théologie qui n'est que dialectique ; où la foi, libérée de la tradition, laissait de côté les superfétations païennes et dogmatiques pour ne voir dans le christianisme que le Christ ; où s'exhalait le cœur d'un libre-croyant, visiblement convaincu avec Tertullien que, là où sont trois chrétiens, fussent-ils laïques, là aussi est l'Église.

En appeler à la Vérité-Dieu et demander que tous les docteurs et tous les prophètes fissent silence était chose si hardie qu'au premier moment Rome voulut proscrire le livre rénovateur des âmes. Mais son succès était trop grand. L'approbation du peuple emporta celle du pape.

BEAUTÉS DE L'IMITATION

L'Imitation a été souvent traduite, et, à mon gré, elle n'a jamais été bien traduite. Je crains qu'avec sa merveilleuse limpidité, elle ne demeure intraduisible. Loin de moi l'idée de prétendre que le texte qu'on pourra lire ailleurs[1] rende la substantielle simplicité de l'original et en garde la suave onction. Mais j'ai voulu à mon tour donner une idée du livre où se trouve la plus pure essence de la pensée chrétienne, et qui répond, à travers les temps, à ces entretiens de Marc-Aurèle avec lui-même où se trouve la plus pure essence de la pensée antique.

Il s'était formé, au moyen âge, un latin net, simple,

[1] L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre de la consolation intérieure, enseignant la vie spirituelle. Traduction nouvelle, par Joseph Fabre (*sous presse*), Paris, F. Alcan.

naïf, transparent, non frelaté par les raffinements du bel esprit, exempt de procédés, point précieux, point aristocratique, mal propre à l'amusement, visant droit à instruire et à toucher, enfin tout à fait étranger à la rhétorique artificielle des cicéroniens qui oublient de sentir et de penser pour faire des phrases et font des phrases dont seraient choquées les oreilles du moindre affranchi de l'ancienne Rome. C'est dans ce latin populaire, d'une saveur si originale, qu'est écrite l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Heureux, dit l'auteur de l'Imitation, celui que la vérité enseigne directement, non par des figures et par des paroles qui passent, mais en se révélant telle qu'elle est. Qu'avons-nous à faire de ces disputes de l'école sur le genre et l'espèce? Mieux vaut éprouver un bon sentiment que savoir comment on le définit. Celui qui trouve tout dans l'unité, qui rapporte tout à l'unité et qui voit tout dans l'unité, peut être stable en son cœur et demeurer établi dans la paix de Dieu. O vérité, qui êtes Dieu même, faites que je m'identifie avec vous par une éternelle charité. Souvent le dégoût me prend de tant lire et écouter. En vous est tout ce que je veux et désire. Que tous les docteurs se taisent; que toutes les créatures se taisent; parlez-moi vous seul!

Il ne faut pas blâmer la science : en soi et réglée par Dieu elle est bonne ; mais il faut toujours lui préférer une conscience pure. Malheureusement la plupart des hommes s'étudient plus à savoir beaucoup qu'à bien vivre. Oh! s'ils mettaient aussi grande diligence à extirper leurs vices et à s'inculquer des vertus, qu'ils s'en donnent à remuer des questions, on ne verrait pas tant de maux

ni tant de scandales. Lorsque Dieu nous jugera, il ne nous demandera pas ce que nous avons lu, mais ce que nous avons fait; ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons saintement vécu. Dites-moi, où sont maintenant tous ces maîtres, tous ces docteurs bien connus de vous quand ils vivaient et qu'ils florissaient dans les sciences? D'autres occupent leurs places, et je ne sais s'ils pensent seulement à eux. Ils semblaient être quelque chose durant leur vie, et maintenant le silence. Oh! que la gloire de ce monde passe vite et que c'est bientôt fait de nous! L'homme qui vit aujourd'hui ne paraît plus demain; et quand il a disparu de nos yeux il s'efface bientôt de notre pensée.

S'il vous est arrivé de voir un homme mourant, songez que vous passerez par le même chemin. Combien de fois avez-vous ouï dire : un tel a été tué d'un coup d'épée; un tel s'est noyé; celui-ci s'est étranglé en mangeant; cet autre a expiré en jouant. Ainsi la mort est la fin de tous, et la vie des hommes est une ombre qui passe.

Prenons donc notre vol au-dessus de toutes ces vanités qui tourmentent inutilement l'existence et n'aboutissent qu'à la tombe. L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre : la simplicité et la pureté. La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection. La simplicité tend vers Dieu; la pureté l'atteint et le goûte. Plus un homme sera recueilli en lui-même et sera devenu simple de cœur, moins il aura de peine à comprendre les choses les plus relevées, parce qu'il recevra d'en haut la lumière de l'intelligence.

Après avoir interprété la belle parole de l'allocution de Jésus sur la montagne : « Bienheureux ceux qui ont

le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, » le sage cénobite nous donne les moyens de purifier notre cœur. Il trace le tableau des misères de la vie ; il nous apprend à nous recueillir en nous-mêmes; il nous fait goûter le charme de la solitude ; il combat tour à tour la vanité, l'orgueil, l'impatience, l'apathie, la dissipation, la sensualité, la pusillanimité, l'irrésolution, toutes nos maladies morales.

A chaque page se trouvent les plus utiles enseignements et des vues profondes sur la nature humaine.

Dans le mouvement ou dans le repos je ne suis point où est mon corps, mais plutôt où mon esprit m'entraîne. Je suis où est ma pensée, et ma pensée est où est ce que j'aime. Ce qui se présente à elle le plus vite, ce sont les choses qui me plaisent d'instinct ou par accoutumance. Ainsi, quand nos affections intérieures sont corrompues, il est inévitable qu'elles corrompent nos actions.

Il nous est bon de rencontrer des contradictions. Elles nous prémunissent contre la vaine gloire. Il nous est bon d'avoir quelquefois des peines et des traverses. Elles nous apprennent à ne pas mettre notre espérance dans les choses du monde. Le monde va à néant, et nous avec lui.

Nous sommes riches de courage tant qu'il ne nous arrive aucune fâcherie; nous savons même bien conseiller les autres et les fortifier par nos discours. Mais dès qu'il nous survient une affliction soudaine, nous manquons de conseil et de force. Rien tant que l'adversité ne donne occasion de voir jusqu'où va la vertu de chacun. Ce n'est pas que les occasions rendent l'homme fragile; mais elles le montrent tel qu'il est.

Exerçons-nous à profiter des difficultés et des disgrâces pour nous recueillir en nous-même et travailler avec efficacité à notre amendement. En général on est fécond en bonnes résolutions et stérile en bonnes œuvres. On découvre la voie de la perfection et on voit clairement ce qu'il faut faire ; mais accablé du poids de sa corruption on ne s'élève à rien de parfait. Vous, luttez courageusement. La chair murmurera ; mais elle sera domptée par la ferveur de l'esprit, et une mauvaise habitude sera surmontée par une habitude contraire. Pourquoi toujours remettre à demain l'exécution de vos bons propos? Levez-vous ; commencez à l'instant, et dites : voici le temps d'agir, voici le temps de combattre, voici le temps propre pour me corriger.

Deux choses en particulier aident beaucoup à bien s'amender : l'une, de s'arracher violemment au principal vice où nous porte notre nature ; l'autre, de poursuivre ardemment la vertu dont on a surtout besoin.

Appliquez-vous avec un soin spécial à prévenir ou à déraciner en vous les défauts qui vous choquent le plus en autrui. Si vous avez devant les yeux quelque bon exemple ou que vous en entendiez parler, animez-vous à l'imiter ; que si vous voyez faire quelque chose de répréhensible, soyez sur vos gardes pour ne pas en faire autant.

Songez que les autres ont l'œil sur vous, comme vous l'avez sur eux. Au surplus, si vous faites bien, ne vous préoccupez point de leurs médisances. Que sont des paroles, sinon des paroles? Elles frappent l'air ; mais elles n'entament point la pierre. Tout homme est menteur, faible, inconstant et sujet à s'échapper en vains discours, si bien qu'il faut à peine le croire d'abord, quelque apparence de droiture qu'il y ait en ce

qu'il dit. « Soyez discret, me dit un homme, soyez discret, gardez pour vous ce que je vous confie » ; et pendant que je me tais et que je crois son secret bien caché, il ne peut observer lui-même le silence qu'il m'a demandé; à l'instant même où il me quitte le voilà qui se trahit aussi bien que moi.

La gloire des bons est dans leur conscience même, et non dans la bouche des hommes. Il n'y a de paix que pour qui est indifférent aux louanges ou au blâme. Un homme en vaut-il plus parce qu'un autre l'estime grand ; en vaut-il moins parce qu'un autre l'estime petit? Vous êtes ce que vous êtes, et tout ce qu'on pourra dire n'y ajoutera ni ôtera rien.

On demande d'un homme : qu'a-t-il fait? Mais s'il l'a fait par vertu, c'est à quoi l'on ne regarde guère. Dieu, lui, considère bien moins ce que l'on fait que le motif qui le fait faire. C'est beaucoup que bien faire ce que l'on fait; c'est bien faire ce que l'on fait que songer plus à procurer le bien commun qu'à satisfaire sa volonté propre.

N'importunez pas les autres de vos conseils, car les hommes ne souffrent pas volontiers qu'on les conduise au delà de leurs propres lumières; mais instruisez-les par vos exemples. Si vous commencez par bien établir la paix en vous-même, vous pourrez ensuite la procurer à autrui. L'homme pacifique est plus utile que le savant. Celui qui est passionné croit aisément le mal et change même le bien en mal; mécontent et inquiet, il est agité de divers soupçons et ne peut ni demeurer en repos ni y laisser les autres; il dit souvent ce qu'il ne devrait pas dire et il ne fait pas ce qu'il lui serait expédient de faire ; il est attentif aux obligations du prochain et il néglige ses propres obligations. Au contraire, celui qui

est bien assis dans la paix tourne tout en bien ; il ne soupçonne pas volontiers les autres ; il aime à s'accuser et à excuser son frère.

Aussi perfectionné que l'on soit, il faut toujours être en garde. De même qu'un vaisseau sans gouvernail est poussé çà et là par les flots, l'homme faible et changeant abandonne facilement ses résolutions et est agité par des tentations diverses. D'abord s'offre à l'esprit une simple pensée, après vient une forte imagination, après suivent la délectation, le mouvement déréglé et enfin le consentement. Ainsi peu à peu l'ennemi entre dans l'âme de toutes parts, si on ne lui a résisté dès le commencement. Plus on est lent et lâche à combattre, plus on va s'affaiblissant de jour en jour et plus l'ennemi a de force. Mettons la cognée à la racine de l'arbre, afin qu'étant libres de nos passions, nous possédions la paix intérieure.

Ce n'est pas au dehors qu'est la source de la paix. Tel sort gaiement qui revient avec tristesse, et la joie du soir assombrit la matinée du lendemain. Il en est ainsi de toutes les joies charnelles ; elles s'insinuent agréablement, mais elles mordent et tuent à la fin. Où que tu ailles, que verras-tu qui soit stable sous le soleil ? Tu crois peut-être te rassasier ; tu n'en viendras jamais à bout. Lève les yeux vers Dieu.

L'âme tournée vers Dieu, grâce à l'affaiblissement des inclinations mauvaises qui l'éloignent de lui, se rend peu à peu digne, par la méditation intérieure et par l'ardeur de la charité, de converser avec son divin maître. Voici que Dieu devient de plus en plus présent à l'âme ; il la soutient dans ses efforts, la relève dans

ses chutes, compatit à ses faiblesses, console ses douleurs, et, descendant jusqu'à elle, l'élève jusqu'à lui. Elle renaît; elle se transfigure au souffle de l'amour.

« Père des miséricordes, dit le fidèle, je vous rends grâce de vouloir bien quelquefois me consoler, malgré mon indignité. Vous êtes ma gloire et la joie de mon cœur; vous êtes mon espérance et mon refuge au jour de la tribulation. Encore ma vertu chancelle. Visitez-moi donc plus souvent, ami si doux! Délivrez-moi des passions mauvaises, guérissez-moi de toute affection déréglée, afin que, purifié intérieurement, je devienne apte à aimer, courageux à souffrir, ferme à persévérer.

« C'est une grande chose que l'amour; c'est un bien tout à fait grand. Il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus élevé, de plus fécond, ni de meilleur, parce que l'amour est né de Dieu, et il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures. L'amour rend léger ce qui est pesant, suave ce qui est amer, et supporte avec égalité les inégalités de la vie. L'amour tend toujours en haut et ne se laisse captiver par rien de ce qui est bas. Celui qui aime, court, vole et est dans la joie; il est libre et rien ne le retient. Il donne tout pour le tout et possède tout dans le tout, parce qu'il se repose au-dessus de toutes choses dans le seul et souverain bien, d'où tout bien découle et procède. Souvent l'amour ne connaît pas de mesure, mais déborde au delà de toute mesure. L'amour ne sent point sa charge; il ne compte pas les labeurs; il veut faire plus qu'il ne peut et ne s'excuse point sur l'impossibilité, parce qu'il croit que tout lui est possible. Par là même il est capable de tout;

et, pendant que celui qui n'aime point s'abat et se décourage, celui qui aime exécute bien des choses et les achève. L'amour veille sans cesse; même pendant le sommeil il ne dort point; fatigué, il n'est pas las; pressé, il est au large; troublé, il n'est point dans le trouble; mais, comme une vive flamme ou une brûlante étincelle, il se fait un passage en haut et y monte sans obstacle.

« Qui aime sait la force de ce mot d'amour.

« C'est un grand cri aux oreilles de Dieu que cette ardente affection d'une âme qui dit : Mon Dieu, mon amour, vous êtes tout à moi, et moi tout à vous. Dilatez mon cœur afin que j'apprenne à goûter combien il est doux de vous aimer et de se fondre et se noyer dans votre amour. Que je vous aime plus que moi; que je ne m'aime que pour vous, et que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment !

« L'amour est prompt, sincère, pieux, gai, aimable, chaste, patient, fidèle, prudent, persévérant, magnanime; et il ne se cherche jamais lui-même; car dès qu'on se cherche soi-même, on cesse d'aimer. »

LE MAUVAIS ET LE BON DE L'IMITATION

On doit avouer qu'il y a d'énormes exagérations dans ce chef-d'œuvre de la pensée chrétienne. D'une part, si l'amour est la grande force, c'est aussi le grand danger, dès que manque la justice, qui doit demeurer la grande règle. D'autre part, s'il faut vivre en communion avec Dieu, il faut vivre en communion avec les hommes; et la famille, la patrie sont bien choses divines.

L'esprit monastique incline l'homme à déserter les devoirs sociaux pour l'accomplissement des devoirs reli-

gieux. Mais est-il bon de renoncer à une moitié de la vertu sous prétexte de mieux pratiquer l'autre? Qu'importe que votre discipline fasse de vous un héros, si tout cet héroïsme est stérile pour le bien commun? L'homme n'est-il pas fait pour l'action, encore plus que pour la contemplation? L'union de deux époux, grandis au souffle d'un mutuel amour, appuyés l'un sur l'autre pour soutenir dignement le combat de la vie et fondant une famille qui sera perpétuée par plusieurs centaines de générations, n'est-elle pas préférable à l'isolement stérile d'un solitaire en quête de ravissements extatiques? L'activité bienfaisante d'un Socrate ou d'un Franklin ne vaut-elle pas mieux que la dévote indifférence de saint Siméon s'immobilisant sur sa colonne, ou de saint Labre promenant ses haillons de sanctuaire en sanctuaire? Le généreux labeur du citoyen luttant pour la justice n'est-il pas la plus belle des prières, et surtout la plus efficace?

Il sied de se résigner au contact des corruptions et des laideurs de l'humanité pour la faire meilleure, au lieu d'adopter le pieux pessimisme du cénobite qui regarde les choses de la terre comme du fumier, se met à l'écart de tout, n'a souci que d'éviter les tourments de l'enfer et de conquérir les joies du paradis

On ne comprend pas le fils disant à sa mère, le frère à sa sœur, l'ami à son ami, le fiancé à sa fiancée : « Je vous aime en Dieu et pour Dieu ». Les êtres demandent à être aimés aussi en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Les terrestres amours ont leur charme céleste; et n'admettre que le seul amour de Dieu semble être un sacrilège envers l'œuvre de Dieu.

Puis, n'y a-t-il pas une sorte de réprobation de la liberté et du droit dans ce perpétuel éloge de l'humble

soumission à un supérieur et de l'avantage qu'il y a à *vivre dans l'obéissance*, à *n'être pas son maître?* Quoi de plus propre à affermir les dispositions passives d'une société où la résignation des faibles encourageait la tyrannie des forts? L'excès d'humilité paralysait les âmes, détournait des nobles initiatives, fermait la bouche à la critique, perpétuait les respects usurpés et les puissances usurpatrices.

Enfin, qui ne voit ce qu'il y a d'outré dans l'ascétisme? Sied-il d'interdire l'usage pour prévenir l'abus? N'est-il pas possible que la confiance en soi, l'esprit d'indépendance, l'émulation, l'amour de la gloire, une noble fierté, une magnanime colère s'allient à la vertu? Les passions bien dirigées ne sont-elles pas les ferments nécessaires du progrès social? Extirper en l'homme toute attache terrestre, n'est-ce pas tout à la fois préparer une proie à l'audace malfaisante des habiles et anticiper la mort sous prétexte de sanctifier la vie?

Encore si le renoncement monastique que nous dépeint le grand inconnu était fécond en œuvres! Tant s'en faut qu'il le soit. Le moine de l'*Imitation* s'écrie : « Bienheureuse solitude! seule béatitude! » Mais qu'est-il en réalité? Un déserteur. Du fond de son cloître il dit à ses frères : « Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez! Quitter le combat m'a semblé plus commode. » L'Imitation de Jésus-Christ apparaît élargie et mieux vécue dans un François d'Assise qui songe aux autres plus qu'à soi et, au lieu de s'absorber solitairement dans le salut de son âme, se fait par tous les chemins la providence des souffrants.

Dans toute morale, à côté des préceptes stricts, il y a les préceptes latitudinaires nous invitant à une perfec-

tion qui ne peut guère être atteinte, mais qui doit rester le point de mire de nos quotidiens efforts. L'erreur ici est d'appeler perfection l'entier isolement d'une âme oublieuse des hommes dans son perpétuel dialogue avec le divin bien-aimé.

Mais un fait domine ces critiques. L'auteur de *l'Imitation* a opposé le cri de l'âme aux disputes de l'école et a montré Dieu se rendant sensible au cœur de l'homme qui le cherche simplement au dedans de soi-même après s'être purifié par la vertu. Or, de toutes les conceptions religieuses la plus haute est bien celle-là. Intermédiaires, dogmes et rites ne sont rien ; le sentiment intérieur est tout ; la conscience nous ouvre les horizons du monde supra-sensible, et la moralité achemine à la vérité.

L'AGE DU CATHOLICISME

Leibniz avait raison de dire qu'il y a de l'or dans le fumier de la théologie catholique. Malheureusement l'or est rare, et le fumier épais.

Durant cet âge de la pleine vitalité du catholicisme que fut le moyen âge, la science, ennemie des mystères, apparaît comme une espèce de sacrilège ; au nom du surnaturel la nature est maudite ; ceux qui se font les investigateurs des secrets de la matière passent pour les suppôts du diable ; les jeunes intelligences sont repues de pieuses puérilités, de raisonnements creux, de visions chimériques ; le fléau des querelles scolastiques sévit de tous côtés ; et des docteurs, gonflés de mots, vides d'idées, élèvent tout un entassement de syllogismes pour en faire un piédestal aux superstitions établies.

Dociles à l'autorité religieuse, ces docteurs démontrent qu'il faut que le bon plaisir règne au ciel et sur la terre ; que la grâce d'en haut appelle l'arbitraire d'en bas ; que le péché originel a rivé les anneaux de cette antique chaîne de servitude qui fait de l'esclave la propriété du maître, de la femme la propriété du mari, des fils la propriété du père, des sujets la propriété du roi ; que l'oppression, la misère et l'ignorance sont d'institution divine et conformes à l'ordre providentiel ; que les petits, n'ayant que des devoirs, peuvent obtenir des faveurs, non revendiquer des droits ; que, toute chair étant condamnée, il faut mourir à tout et non se laisser aller à la joie de vivre ; que la pensée de l'autre monde doit nous désintéresser de celui-ci, et que notre fraternité céleste nous impose la résignation aux iniquités terrestres.

Puis, ils ferraillent à coups de *dico* et de *distinguo* pour décider si les anges ont un corps, comment les démons sont attirés par certaines herbes ou certains animaux, de quelle façon les hommes se seraient multipliés si Adam n'avait pas péché, et autres subtilités de même valeur.

A côté de quelques génies que l'Ecole n'arrive pas à étouffer, combien d'esprits supérieurs se dépensant ainsi en disputes stériles et s'astreignant servilement à ramper sur des textes plus ou moins falsifiés ! Que de sottises débitées ! Et, pour les appuyer, que d'atrocités commises ! Comme la raison est lente à relever la tête sous une pluie de sang et d'anathèmes ! Sans doute nous voyons poindre dès lors l'esprit philosophique ; mais c'est à la lueur des bûchers.

Vienne donc enfin l'âge où seront réhabilitées la nature, l'action et la vie ; où prévaudront la tolérance, la raison et la liberté !

Avec le XVI^e^ siècle le règne de la théologie finit, le règne de la philosophie commence. L'infini s'ouvre à l'esprit de recherche et de progrès. L'avènement de la science transformera le monde ; l'avènement du droit transformera les peuples ; et où fut la Chrétienté il y aura l'Humanité.

ERRATA

Page 46, 6e avant-dernière ligne, lisez : Le nouveau Platon identifie l'*esthétique avec la morale* et fait de la *beauté* la fleur de la bonté.

Page 63, avant-dernière ligne, lisez : et l'exaltaient, les uns comme prophète, les autres comme *fils de Dieu*.

Page 79, ligne 9, lisez : dans l'évangile écrit ou *plutôt* inspiré par lui.

Page 318, 5e avant-dernière ligne, lisez : immolés *pour les communiants*.

Page 16, 5e avant-dernière ligne, lisez : *du* mauvais cœur procèdent tous les défauts.

Page 17, 4e avant-dernière ligne, lisez : tels apprennent difficilement, mais *n'oublient pas* facilement, et ceci dédommage de cela.

Page 53, 8e avant-dernière ligne, lisez : *Vénus* de même que *Minerve*.

Page 61, ligne 13e, lisez : qu'une foule fanatique assaillit, traina dans une église *et mit en pièces*.

Page 320, 4e avant-dernière ligne, lisez : La communion quotidienne ne se comprend que si elle est un acte *purement mystique* de commémoration, de fraternité, d'*édification, comme* on l'entendit à l'origine.

Page 477, 4e avant-dernière ligne, lisez : *Mais* c'est en vain que l'intrépide archevêque de Reims revendique l'indépendance épiscopale.

Page 502, ligne 19, lisez : enferme dans sa conception de Béatrix, l'initiatrice qui introduit le poète au *paradis, de* merveilleux pressentiments de l'avenir ;

Page 506, 3e ligne, lisez : Pendant cette captivité de Babylone subie par les successeurs de *Clément V*.

Page 551, ligne 14, lisez : dans les huit premières années de son *plein fonctionnement*, l'Inquisition condamna plus de 90.000 personnes.

Page 563, dernière ligne, lisez : foncièrement *défavorable*.

TABLE DES MATIÈRES

L'Avènement de la pensée chrétienne 1

LIVRE PREMIER

L'ÉCLECTISME JUIF

Les Pharisiens. 5
Les Sadducéens. 9
Les Esséniens. 12
Les droits de l'inspiration chez les juifs. 14
Les docteurs de la loi. 15
Le Talmud. 21
La Kabbale. 23
Usage et abus des symboles 24
La théologie kabbaliste 26
La morale kabbaliste. 29
Philon, le père des pères de l'Église. 33
La méthode de Philon 35
La théologie de Philon. 36
La morale de Philon. 38
Le prosélytisme et l'esprit chrétien de Philon 39
Le Judaïsme engendre et répudie le christianisme . . . . . 42.

LIVRE DEUXIÈME

L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN

Doctrines néo-platoniciennes. 43
La philosophie de Plotin. 45
Plotin inspirateur des docteurs du christianisme. 50
Le néo-païen Porphyre. 52
Le thaumaturge Jamblique. 56
Les folies mystiques des Alexandrins 57
Le grand éclectique Proclus 58
L'acte de décès du paganisme. 61

LIVRE TROISIÈME

LE CHRISTIANISME PRIMITIF

Le christianisme judaïque 63
Le christianisme déjudaïsé par saint Paul 64
Saint Paul à Athènes 66
Le démocratisme chrétien 67
Le christianisme plus près du platonisme que du mosaïsme . 69
La doctrine platonicienne de l'amour 70
Le platonisme prend vie dans le christianisme 72
Sublimités évangéliques 74
L'essentiel de la piété placé dans la moralité 76
La Foi et les œuvres 78
L'esprit de sacrifice et d'amour 79
L'apostolat chrétien 82
Les chrétiens calomniés 83
Le communisme et le prolétariat chrétiens 84
Les hommes du Christ 86
Les préceptes du Christ et le droit 89
Le Christ non divinisé 93
Simon le magicien et Cérinthe 95
L'évangile selon saint Jean 98
Les écrits évangéliques et l'exégèse 99
Les gnostiques 103
Double face du christianisme 107
Force victorieuse du christianisme 109
Les apologistes grecs, Saint Justin, Athénagore 111
Celse l'Antichrétien 114
Les apologistes latins, Tertullien, Minucius, Arnobe, Lactance 120
L'Apologétique chrétienne 125
Saint Clément d'Alexandrie 129
Origène 131

LIVRE QUATRIÈME

LE DOGMATISME CATHOLIQUE

Saint Athanase 135
Le Concile de Nicée et les autres conciles 138
Saint Grégoire de Nysse. — Saint Basile. — Saint Grégoire de Nazianze. — Saint Jean Chrysostome 141

Saint Cyprien 144
Saint Hilaire 148
Saint Ambroise 151
Saint Jérôme 152
Saint Augustin 154
Le néoplatonisme chrétien d'Augustin 157
Augustin le grand docteur de l'orthodoxie 166
La question de la grâce 167
La question du péché originel 172
Double décision de l'Église 175
Hors de l'Église point de salut 176
La cité de Dieu 179
Le divorce de la théologie et de la philosophie 180
La raison condamnée 182
Les affinités du mystère de la Trinité 184
La Trinité catholique 185
La Trinité chrétienne non orthodoxe 188
L'Incarnation, dogme plus païen que juif 189
L'élaboration du dogme de l'Incarnation 191
Beaux effets du dogme de l'Incarnation 193
La déification du chrétien 194
La Rédemption 196
La théorie Paulinienne de la Rédemption 199
La rançon payée à Satan 200
Objections contre la Rédemption 202
Le sacrifice expiatoire du Dieu-homme 204
Les sacrifices et la Rédemption 206
Le Rédempteur 209
La communion des saints 211
Le purgatoire 213
Les démons et les anges 215
Le ciel et l'enfer 218
Les sacrements 223
Le baptême 224
La pénitence dans l'Église primitive 226
Le relâchement dans la pénitence 230
Les origines de la confession auriculaire 234
Le tribunal de la pénitence 238
Bienfaits de la confession 242
Vices et méfaits de la confession 244
Paroles sur la confession 249
La confession et la théocratie catholique 252

Confession et confession 253
Le document décisif sur l'Eucharistie 255
Les antécédents païens de la Cène 258
La Cène chrétienne 259
L'Église apostolique fidèle aux vieux sacrifices 262
La fin des sacrifices d'après l'épître aux Hébreux 263
Le sacrifice catholique 266
La messe altération de la Cène 269
Les évolutions de la messe 271
Le poème de la messe 278
L'arbitraire des institutions de l'Église 287
Les contradictions de l'Église sur la communion 289
L'eucharistie jointe primitivement au baptême 291
Pratiques sacrilèges jadis orthodoxes 296
La transsubstantiation condamnée 301
La transsubstantiation triomphante 304
La fête du Saint Sacrement 308
Le pouvoir du prêtre 310
Le dogme de la transsubstantiation 313
L'idolâtrie eucharistique 315
La morale sophistiquée par la théologie 321
La justification des moyens par la fin 324
L'apologie de l'intolérance 325
L'apothéose du succès 333
La théorie du droit divin 334
La consécration de l'esclavage 336
Le socialisme chrétien 340
Le droit supérieur des fidèles 342
Le droit de propriété dans la théologie catholique 344
Le mariage et la femme dans la théologie catholique 346
L'apothéose de la femme dans la personne de Marie 349
Le célibat dans la théologie catholique 351
La vie religieuse opposée à la vie du siècle 356
Les tempéraments apportés au rigorisme chrétien 357
Enthousiasme et ascétisme 358
Incivisme dévot 360
L'Orient, foyer de la théologie et du monachisme 363
Le triomphe des icones 366
Le catholicisme grec 367
Les origines du catholicisme romain 370
L'esprit théocratique de Rome 373
L'ère de l'orthodoxie remplace l'ère de la sainteté 374

L'alliance du glaive spirituel et du glaive temporel. 375
L'absolutisme doctrinal 381
Le despotisme papal 382
La charte du catholicisme 385
L'Église et l'Évangile 387
La sève de vie du catholicisme. 389
Le paganisme catholique 390
Ni universalité ni perpétuité dans le catholicisme 422

LIVRE CINQUIÈME

LES SCOLASTIQUES

La civilisation catholique 427
Le mahométisme 430
La scolastique 441
Saint Vincent de Lérins. 447
Saint Benoît et les moines. 450
De Boëce à Alcuin. 461
Alcuin 467
Jean Scot Erigène. 471
Agobard de Lyon et Claude de Turin. 475
Hincmar et Raban-Maur. 476
Le moine Gottschalk 478
L'archidiacre Bérenger. 480
Saint Anselme 482
Le nominaliste Roscelin. 487
Le réaliste Guillaume de Champeaux 488
Le conceptualiste Abailard. 489
L'éternelle querelle sur les idées générales 490
Abailard et saint Bernard 492
Disciples d'Abailard. 494
Le point culminant du catholicisme 496
La papauté au moyen âge. 503
La civilisation arabe 507
La philosophie arabe 508
Avicenne, Alfarabi, Tophaïl 509
Averroès 511
Algazel. 514
Juifs arabisant, Maïmonide. 514
Amaury, novateurs et persécuteurs. 515
L'aspiration à un monde nouveau 517

Les rêves des alchimistes 519
L'Averroïsme et l'Université de Paris. 520
Aristote et l'orthodoxie 521
Guillaume d'Auvergne. 523
Vincent de Beauvais et Alexandre de Hales 524
Franciscains et dominicains. 526
Albert le Grand. 527
Saint Thomas d'Aquin 529
Le Thomisme. 537
Duns Scot 539
Roger Bacon 543
L'Inquisition 548
La théorie orthodoxe de l'Inquisition. 552
Raymond Lulle. 556
Guillaume d'Ockam. 559
Le triomphe du rationalisme nominaliste 563

LIVRE SIXIÈME

LES MYSTIQUES

La religion du cœur. 567
Les deux courants évangéliques 568
Saint Bernard 577
Hugues de Saint-Victor 580
Richard de Saint-Victor. 586
Joachim de Flore et les Joachimites 587
Les Béguards et les béguines 590
Les Lollards 591
Wiclef et les Wicléfistes 593
Jean Huss et les Hussites. 595
Les Albigeois. 597
Les Vaudois 604
La pauvreté évangélique. 610
Saint François d'Assise 613
Saint Bonaventure 627
Eckhart, Tauler, Ruysbroeck. 629
Gerson. 631
L'Imitation de Jésus-Christ 634
Beautés de l'Imitation. 636
Le mauvais et le bon de l'Imitation. 645
L'âge du catholicisme. 647

ÉVREUX. — IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

40970
209Q
F114
Fabre, Joseph
La pensée chrétienne
209Q
F114
40970